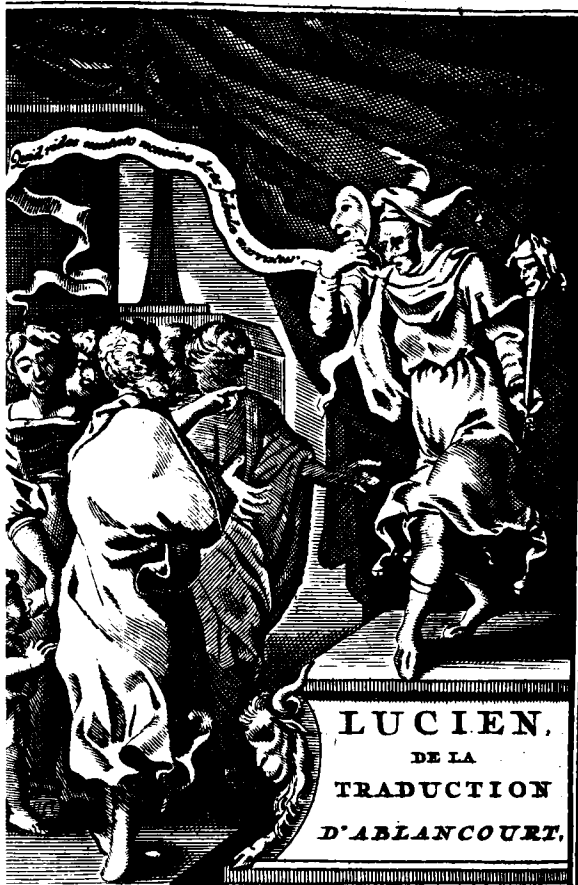


Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LUCIEN.
DE LA
TRADUCTION
D'ABLANCOURT.

A AMSTERDAM Chez P. MORTIER.

LUCIEN,

DE LA

TRADUCTION

DE N. PERROT,

SR. D'ABLANCOURT.

Avec des Remarques sur la Traduction.

Nouvelle Edition revûe & corrigée.



TOME II

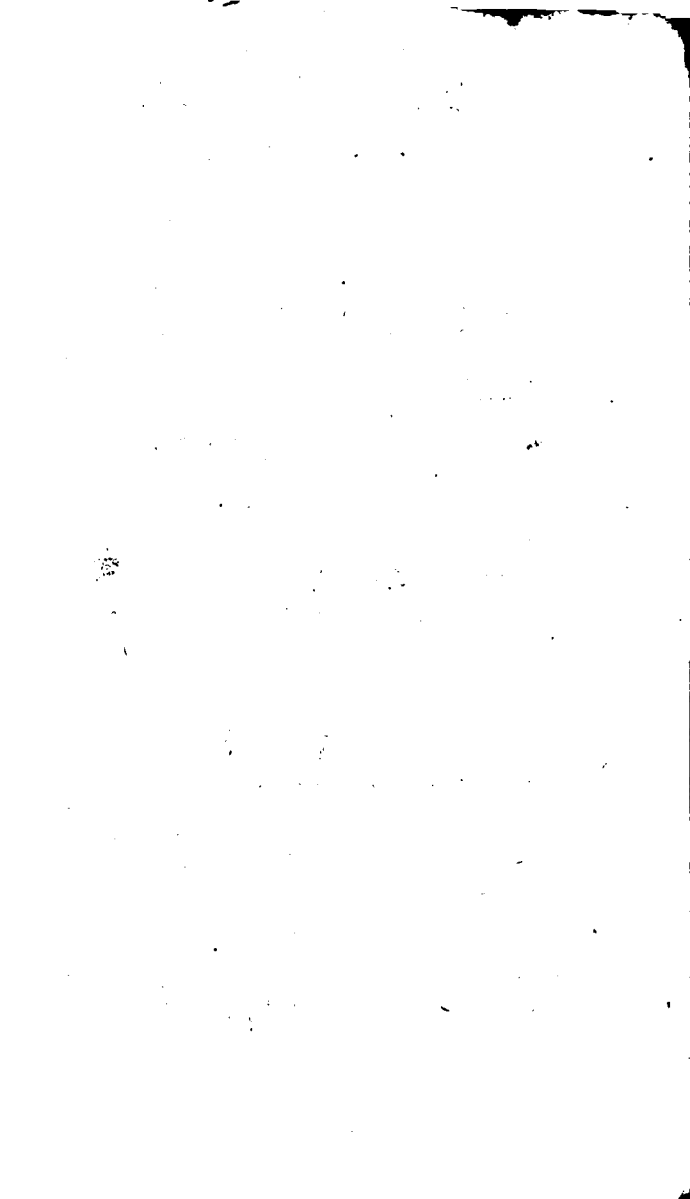


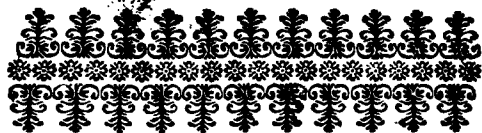
A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire.

Chez qui l'on trouve toute sorte de Musique & des
Cartes Géographiques.

M D C C I X





TABLE

DES TRAITÉZ

OU

DIALOGUES

contenus dans le Second Tome
de Lucien.

L <i>Es Images, ou les Portraits,</i>	Page 1
<i>Défense du Discours precedent,</i>	10
<i>Toxaris, ou de l'Amitié,</i>	19
<i>L'Asne de Lucien,</i>	45
<i>Jupiter confondu,</i>	66
<i>Jupiter le Tragique,</i>	72
<i>Le Songe, ou le Cocq,</i>	91
<i>Icaromenipe,</i>	110
<i>La double Accusation, ou la Chicane,</i>	123
<i>Le Parasite, ou l'Ecornifleur,</i>	143
<i>Des Exercices du corps,</i>	160
<i>Du Deuil,</i>	173
<i>L'Orateur ridicule,</i>	179
<i>Le menteur, ou l'Incredule,</i>	187
<i>Hippias, ou le Bain,</i>	204
<i>Bacchus,</i>	208
<i>Tome. II.</i>	<i>L'Her-</i>



T A B L E

<i>E'Hercule Gaulois,</i>	211
<i>De l'Ambre, ou des Cygnes,</i>	213
<i>Loüange de la Mouche,</i>	251
<i>Contre un ignorant qui faisoit une Biblio-</i> <i>theque,</i>	218
<i>De la Calomnie.</i>	228
<i>L'Apophrade, ou le mauvais Grammai-</i> <i>rien,</i>	235
<i>Loüange d'une Maison,</i>	247
<i>De ceux qui ont long-temps vécu,</i>	255
<i>Loüange de la Patrie,</i>	262
<i>Des Dipsades,</i>	265
<i>Dialogue de Lucien & d'Hesiodé,</i>	268
<i>Le Navire, ou les Souhaits,</i>	270

DIALOGUE DES COURTISANES. 288

<i>Dialogue de Glycera & de Thaïs, Lâ-</i> <i>mesme.</i>	
<i>Dialogue de Myrthium, de Pamphile, &</i> <i>de Doris,</i>	290
<i>Dialogue de Philine & de sa mere,</i>	292
<i>Dialogue de Mélite & de Bacchis,</i>	294
<i>Dialogue de Cleonarium & de Leano,</i>	296
<i>Dialogue de Crobylé & de Corinne,</i>	298
<i>Dialogue de Musarium & de sa mere,</i>	300

Dia-

INDEX ALPHABÉTIQUE OU DIALO.

<i>Dialogue d'Ampélie & de Chrysis,</i>	303
<i>Dialogue de Dorcas, de Pannyquis, de Philostrate & de Polemon,</i>	304
<i>Dialogue de Quélidonium & de Drocé,</i>	307
<i>Dialogue de Tryphéne & de Charmide,</i>	309
<i>Dialogue de Joësse, de Pythie, & de Ly- fias,</i>	311
<i>Dialogue de Leontique, de Quémidas & d'Hymnie,</i>	314
<i>Dialogue de Dorion & de Myrtalé,</i>	317
<i>Dialogue de Coctys & de Parthenice,</i>	319

<i>La mort de Peregrinus,</i>	320
<i>Les Fugitifs,</i>	334
<i>Les Saturnales,</i>	344
<i>Cronosolon : ou le Législateur de Saturne,</i>	349
<i>Loix des Saturnales,</i>	351
<i>Loix du Festin,</i>	353
<i>Epistres Saturnales,</i>	354
<i>Réponse de Saturne,</i>	356
<i>Saturne aux Riches,</i>	359
<i>Réponse des Riches,</i>	361
<i>Les Lapithes, ou le Banquet des Philoso- phes,</i>	362
<i>La Déesse de Syrie,</i>	377
<i>Loüange de Démosthène,</i>	395
<i>L'Assemblée des Dieux,</i>	413
* 2	Le

TABLE DES TRAIT. OU DIAL.

<i>Le Cynique,</i>	420
<i>Philopatris, ou le Caléchumène,</i>	428
<i>Caridème, ou la louange de la Beauté,</i>	442
<i>Neron, ou l'entreprise de percer l'Isthme,</i>	450

Pieces ajoutées par forme de supplément.

<i>Dialogue des Lettres de l'Alphabet,</i>	454
<i>Supplément de l'Histoire véritable, livre troisième,</i>	478
<i>Histoire véritable, livre quatrième,</i>	498



LUCIEN



LES IMAGES
OU
LES PORTRAITS.
DIALOGUE.



LYCINUS ET POLYSTRATE.

C'est la description d'une Beauté accomplie.

LYCINUS. **L** m'est arrivé presque la même chose à la vue d'une belle Dame, que les Poètes feignent qu'il arrivoit à l'aspect de la teste de Meduse, d'estre changé en rocher.

POLYSTRATE. Il falloit qu'elle fust bien parfaite pour te toucher de la sorte, *toy qui es épris d'un autre amour* : mais encore, quelle est cette Nymphé, ou cette Déesse, dont les regards sont si mortels ? Ne m'envie pas le bonheur de la connoître, quand je devrois estre métamorphosé en rocher; car tu ne deviendrois pas jaloux d'une pierre.

LYCINUS. Si tu l'avois seulement veüe en passant, elle te rendroit plus immobile qu'une statuë. Mais le mal seroit bien plus dangereux, si elle avoit jetté sur toy l'un de ses re-

<i>Toy qui es épris d'un autre amour.</i> Je ne veux pas ex-	des garçons, ni m'estendre en des saletez.
primer davantage l'amour	

Tom. II.

A

gards :

gards : car elle t'attireroit par la force de ses charmes ; & tu la suivrois par tout , comme le fer fait l'aiman.

POLYSTRATE. Dis-moy qui c'est , sans me tenir plus long-temps en peine.

LYCINUS. Tu penses que je t'en fais accroire ; mais je crains plutôt qu'après l'avoir veüe , tu ne m'accuses de n'en avoir pas assez dit. Du reste , je n'en sçay autre chose , sinon qu'à voir son train & sa suite , c'est quelque grande Princesse. Car elle avoit autour d'elle une troupe de femmes & d'Eunuques , & marchoit en un superbe appareil ; mais je ne te puis dire son nom , & j'ouis seulement quelqu'un qui disoit en passant à un autre , Voilà quelles sont les beautez d'Ionie. Il ne faut pas s'étonner si la plus belle de toutes ses villes a produit la plus accomplie & la plus illustre de toutes les Dames.

Smirne.

POLYSTRATE. Tu es bien peu curieux , de ne t'estre pas enquis de ses gens qui elle estoit ; & je commence à croire ce que tu as dit de ton transport , & que tu estois petrifié comme Niobe , de ne l'avoir pas suivie pour apprendre son logis. Mais pour te punir , je ne te quitteray point que tu ne m'ayes décrit sa beauté , afin que je la connoisse au moins par le discours , si je ne la puis connoître autrement.

LYCINUS. Tu ne m'imposes pas une petite charge , Polystrate , de vouloir que je te dépeigne une merveille qui passe l'imagination de tous les Sculpteurs & de tous les Peintres ; & je crains que la foiblesse de mon style ne fasse tort à l'original.

POLYSTRATE. Mais dis-moy encore comme elle est faite. Il n'y a pas beaucoup de honte ni de danger à faillir devant ses amis.

LYCINUS. Je feray mieux , ce me semble , de te la décrire par ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers : As-tu veü la Venus de Cnide ,
&

& oui ce qu'on en dit, Qu'un homme s'enferma dans son Temple pour en jouir, tant il en devint amoureux ?

POLYSTRATE. Ouy, j'ay veû ce chef-d'œuvre de Praxitèle.

LYCINUS. Et cet autre d'Alcamène, qui *Venus.*

POLYSTRATE. Je serois le moins curieux de tous les hommes, si j'y avois manqué.

LYCINUS. Tu auras donc veû aussi la Sofandre de Calamis ; car tu as esté souvent au *Statue qui estoit dans la forteresse d'Athènes.*

POLYSTRATE. Celui qu'il estimoit le plus luy-mesme, je veux dire sa Lemnienne, où il daigna mettre son nom, si tu n'aimes mieux l'Amazone qui s'appuye sur sa lance.

LYCINUS. C'est assez, il n'en faut pas davantage pour exprimer la beauté que nous voulons maintenant dépeindre. Faisons un amas de toutes les perfections de ces grands Chef-d'œuvres, & ne prenons que ce que chacun a de plus beau.

POLYSTRATE. Il n'est pas aisé d'agencer tant de beautez différentes, sans choquer les regles de la proportion.

LYCINUS. Ne crains rien ; Je prendray premierement le front, les cheveux & les sourcils de la Venus de Praxitèle, avec la gayeté, la douceur & la vivacité de ses yeux. De la Lemnienne de Phidiás, le tour du visage, & la delicatesse des jouës, avec la juste longueur du nez ; & de son Amazone l'ouverture de la bouche, & tout le haut des épaules. La Venus d'Alcamène nous donnera sa gorge & sa belle main, avec la rondeur du poignet & ses doigts qui finissent insensiblement. La Sofandre de Calamis y ajoutera son souris & sa pudeur, avec

On. simplement la bouche & le cou.

Sa gorge. Le devant du visage est deja exprimé.

la propreté & la modestie de son habit ; mais elle aura *la teste nue*. Pour l'âge , nous le prendrons de la Venus de Cnide. Que te semble , Polystrate ? sera-t-elle belle de la sorte ?

POLYSTRATE. Tu as oublié encore quelque chose.

LYCINUS. Tu veux dire son teint , où *ce qui doit estre blanc* , l'est en sa perfection , & tout le reste de mesme ; mais d'où l'emprunterons-nous ; sera-ce des Peintres les plus celebres , & qui ont le mieux sceu le mélange des couleurs ? Euphranor nous donnera la chevelure de sa Junon. Polygnote *la noirceur des sourcils* , & le vermillon des jouës de sa Cassandre , avec la delicateffe du crespé qui la couvre , dont une partie se rétrouffe , & l'autre voltige au gré du vent. Pour l'éclat de son teint , Appellés aura soin que la blancheur en soit vive , comme celle de sa Pacate ; & Aëtion luy donnera les lèvres de sa Roxane. Si tu n'aimes mieux appeler à ton secours Homere , comme le plus excellent de tous les Peintres , qui pour l'embellir , meslera la pourpre à l'ivoire , & luy donnera les regards de Junon , avec le ris de Venus , la blancheur de sa gorge , ses doigts de rose ; & *Sophocle*. un autre Poëte , *les paupieres de l'Aurore*. Mais il ne faut pas oublier , que toutes les graces & les amours l'accompagnent.

POLYSTRATE. C'est-là une beauté divine , & veritablement celeste ; mais encore , que faisoit-elle lorsque tu la vis ?

LYCINUS. Elle achevoit de lire un livre , & ne laissoit pas de s'entretenir avec une person-

La teste nue. C'est-à-dire , sans voile.

Ce qui doit estre blanc. La rougeur sera marquée ensuite.

La noirceur des sourcils. J'en marque la couleur , parce que cela ne fait point de difficulté.

Les paupieres de l'Aurore.

Il y a au Grec , que Pindare luy fera les paupieres ; mais cela ne dit rien. C'est pourquoy j'ay trouvé à propos de mettre l'expression d'un autre Poëte Grec , qui se trouve aussi dans Job.

ne de sa suite, sans qu'on pût entendre ce qu'elle disoit. Mais quelquefois en souriant, elle montrait un rang de perles orientales, car c'est ainsi qu'on peut appeller la blancheur de ses dents d'ivoire, toutes si égales & si bien rangées, & dont l'éclat estoit rehaussé par l'incarnat de ses lèvres; de sorte qu'elle ravissoit tout le monde en admiration.

POLYSTRATE. *Je commence à deviner qui c'est, à ces marques, à son país, & à sa suite; sans doute qu'elle avoit aussi des Gardes, car c'est la femme du Prince.*

LYCINUS. Et comment la nommoit-on?

POLYSTRATE. Panthée, comme celle d'Abradate, qui estoit si belle & si modeste.

LYCINUS. Il me semble que c'est elle-même, lorsqu'il me souvient de ce bel endroit de Xénophon; & il me semble aussi que je luy entens prononcer les paroles que ce divin Auteur luy fait dire, lorsqu'elle arme son mary, & qu'elle le mene au combat, & l'encourage à se porter vaillamment.

*Cyropédie,
liv. 6.*

POLYSTRATE. Mais tu ne peux parler que de la beauté du corps, que tu n'as veüe encore qu'en passant, & comme un éclair; mais moy qui suis de son país, & qui l'ay entretenuë plusieurs fois, je te diray celle de l'ame, sa douceur, sa modestie, sa generosité, & le reste de ses vertus. Car on en voit plusieurs, ou sans esprit, ou dont les vices ternissent l'éclat de la beauté; semblables à ces Palais deshabetz, ou si tu veux aux Temples d'Egypte, qui sont si précieux au dehors, & qui dedans ne renferment que des monstres. Mais celle-cy a tous les avantages tant du corps que de l'esprit.

LYCINUS. Pour me rendre donc la pareil-

Je commence à deviner qui c'est. Il veut parler de l'Imperatrice, quoyque je n'en connoisse point de ce nom

en ces temps-là; car la description qu'il en fait, ne peut convenir à Faustine.

le , fais-moy la description de ses vertus , afin que je ne la connoisse pas à demy , & me donne le portrait de cette belle ame.

POLYSTRATE. Il est bien plus difficile de décrire les beautez de son esprit , que celles de son visage , & encore plus de les persuader , lorsqu'elles sont extraordinaires ; car personne ne peut s'imaginer en autrui des qualitez plus grandes que celles qu'il possède. Mais pour commencer , je n'appellerai point à mon secours les Peintres ni les Sculpteurs , mais les Philosophes , qui nous ont dépeint les perfections de l'ame , & formeray une beauté sur leur modelle , qui sera un peu à l'antique ; ce qui n'est pas un défaut dans la Vertu. Premièrement , la Dame dont nous parlons , est éloquente ; & l'on peut dire d'elle , plus justement que de Nestor , qu'il coule de sa langue un fleuve de miel. Le ton de sa voix n'est ni rude , ni efféminé ; mais tel que d'un jeune garçon qui n'a pas encore atteint l'âge de quinze ans , & il s'insinue doucement dans les oreilles , où il laisse une image qui vit encore après soy , & qui y forme un divin Echo qui ne parle pas seulement , mais qui persuade. Que si elle ouvre sa belle bouche pour chanter , Grands Dieux ! que de ravissemens & de charmes , & qu'elle possède en un haut point , la science de l'harmonie , sur tout lorsqu'elle marie sa voix à sa lyre ! Car alors *on croit entendre Apollon luy-mesme* ; & pour l'ouïr , Orphée & Amphion qui faisoient mouvoir les arbres & les rochers , quitteroient la douceur de leurs concerts. Où auroient-ils appris sur les monts de Thrace & de Cithéron , cette divine mélodie qui enchante les esprits , & ce parfait assem-

<i>On croit entendre Apollon luy-mesme. Il seroit ridicule de comparer maintenant une belle voix au chant des Cigales & des Hirondel-</i>	les , sans parler des Alcions & des Cygnes , qui ne chantent point , ou qui chantent mal.

bla-

blage de tons , de mesures , & de cadences si justes & si bien réglées , que la lyre n'exprime jamais que ce que la voix dit , que le geste imite , & qu'en mesme temps le pied figure ? Si tu l'avois ouïe , tu ne serois pas seulement pétrifié , comme à la veüe de ses beaux yeux , mais charmé comme par le chant des Sirènes , & tu en oublirois tes parens & ta patrie , comme les compagnons d'Ulysse chez les Lotophages. Quand mesme tu boucherois les oreilles , l'harmonie passeroit à travers , tant elle est subtile & delicate. Pour la pureté de sa diction , & la delicateffe de son langage , c'est plutôt l'avantage de son país que le sien propre , & elle ne peut estre qu'éloquente , tirant son origine des Athéniens. Je ne voudrois pas seulement parler de sa Poësie , puisqu'elle est de la patrie d'Homere. Enfin , ce n'est qu'une mesme chose de la douceur de son chant , & de celle de son discours ; & pour les bien imaginer , tu n'as qu'à te figurer quels ils doivent estre , étant sortis d'une si belle bouche. Passons aux autres perfections : car je ne veux pas faire comme toy un seul tableau composé de plusieurs beautés différentes , qui souvent n'ont point de rapport ; mais chacune de ses vertus fera un portrait séparé , & conforme à l'original.

LYCINUS. Tu me veux traiter splendidement , Polystrate , & me faire un bon repas , au lieu d'un mauvais que je t'ay fait. Mais tu ne me scaurois plus obliger , que de me surpasser en cela.

POLYSTRATE. Commençons par les belles connoissances , puisqu'aussi-bien les avantages de l'esprit doivent tenir le premier rang , & donnons-luy tout ce qui est répandu dans les neuf Muses , avec les dons d'Apollon & de Mercure ; & disons qu'elle n'a pas seulement une legere teinture de toutes ces choses , mais que son ame en est parfaitement imbuë. Que

si je n'allegue point icy d'exemples , c'est que je ne trouve rien dans toute l'antiquité , qui luy puisse estre comparé pour ce regard , & qui contienne tant de perfections differentes. Voilà le second portrait , il me semble qu'il n'est pas laid de la sorte , & qu'il brille de diverses beautéz.

LYCINUS. Il est tres-beau , Polystrate , & tres-accomply.

POLYSTRATE. *Il nous en faut faire d'autres de ses vertus* , où nous aurons besoin de plusieurs originaux , la plupart anciens , dont l'un sera du mesme país : tous tirez de la main de Socrate & de son compagnon Eschinés , les deux plus excellens Peintres qui furent jamais , pour tirer au naturel , & qui ont réussi parfaitement en ceux-cy , parce qu'ils estoient piquez sur le jeu. Le premier sera d'Aspasie , qui a tant esté aimée de Periclés , aussi-bien que de ces deux grands personnages ; & nous la prîrions de nous prester toute sa conduite , son adresse & son experience dans les affaires publiques. Mais ce portrait n'est qu'en petit , au lieu que le nostre est en grand.

LYCINUS. Comment cela ?

POLYSTRATE. Parce que tous les portraits , pour se ressembler , ne sont pas d'égale grandeur ; comme la Republique d'Athènes n'a pas la majesté de celle de Rome , quoyqu'elle ait beaucoup de son air , & qu'elle en soit comme un abregé. Pour achever ce tableau , nous prendrons encore Théane , Sappho , & Diotime , dont la premiere nous donnera sa magnanimité ; la seconde , la douceur de ses occupations ; & la derniere , non seulement les avantages que Socrate admire en elle , mais encore sa sagesse & son esprit. Voilà le troisiéme portrait de nostre Heroïne.

Il nous en faut faire d'autres de ses vertus. Il en fal- | loit venir là , après ses connoissances.

LY-

LYCINUS. Il est admirable , Polystrate , & il n'en faut plus trouver qu'un qui exprime sa douceur , sa bonté & sa tendresse pour les misérables.

POLYSTRATE. Nous en trouverons quelque image en la femme d'Anténor & en Arête & sa fille Nauficaé. Et pour sa chasteté & l'amour de son mary , Pénélope nous en servira d'exemple , ou si tu veux , la femme d'Abra date dont elle porte le nom.

LYCINUS. Il n'en faut point d'autres , à mon avis , puisqu'il me semble que tu as tantost décrit toutes les vertus.

POLYSTRATE. Non pas encore , puisque la principale nous manque , qui est la modération d'esprit , qui fait qu'on ne s'enorgueillit point de sa fortune , & qu'on se sert de sa puissance à se faire aimer , & non pas à se faire craindre. Ce sont-là les qualitez qui la rendent digne du trône , & l'élèvent au-dessus de l'envie , qui respecte ceux qui n'abusent point de leur pouvoir , & qui ne marchent point sur la teste des hommes , comme cette Até d'Homere , ni ne méprisent ce qui est au-dessus d'eux ; ainsi que ces ames lâches qui estant venues de peu , sont éblouies de l'éclat de leur grandeur ; & aspirant toujours plus haut , tombent à la fin comme des Icares. Mais ceux qui connoissant leur foiblesse , & qu'ils n'ont que des aîles de cire , ne s'élèvent point au-dessus de la condition humaine , arrivent au port désiré. C'est ce qui est de plus louable en cette Princesse , de sorte qu'elle attire sur elle les benedictions de tout le monde , qui luy souhaite une éternelle félicité.

LYCINUS. Ces vœux sont justes , Polystrate ; & il estoit juste aussi que celle qui devoit estre la compagne d'un si bon Prince , eust toutes ces perfections , & fust incomparable comme luy , pour rendre sa félicité accomplie.

POLYSTRATE. Tu as raison, Lycinus. Rassemblons donc tous les avantages que toy & moy avons décrits, pour en faire le portrait de Panthée, que nous proposerons pour exemple à tous les Siecles; Portrait plus durable, & plus beau, que tous ceux qui nous restent de l'antiquité, puisqu'il a pour fondement le Sçavoir & la Vertu, sur qui le temps ne peut rien, non plus que sur les immortelles beautez des Muses qui en ont achevé la peinture.

DE FENSE DU DISCOURS
PRECEDENT.
DIALOGUE.

POLYSTRATE ET LYCINUS.

POLYSTRATE. JE t'ay beaucoup d'obligation, Lycinus, dit la Dame que tu as louée, de ce que tu as fait pour moy, parce que c'est une marque de ton zele & de ton affection à mon service; autrement, tu n'aurois pas fait sonner si haut les petits avantages que la Nature m'a donnez. Mais je veux bien aussi que tu sçaches que je ne hais rien tant que la flaterie, & que je la prens, aussi-bien que le mensonge, pour le témoignage d'une ame basse. Je suis d'une humeur, que les loüanges legitimes me font rougir, à plus forte raison les autres; & je me boucherois à un besoin les oreilles, pour ne les point entendre. Car je tiens qu'elles ne sont bonnes, qu'alors que celui qu'on louë, se reconnoist à chaque trait; & ce qui va au delà, est une pure flaterie. Je sçay bien qu'il y
a des

a des Dames qui sont bien-aïses qu'on leur donne les avantages qu'elles n'ont pas. Mais c'est comme qui croiroit estre belle, *ayant un beau masque* ; ou de belle taille, pour avoir de hauts patins. Car le masque estant levé, & les patins ostez, on en paroist plus ridicule. Veritablement, les louanges seroient de grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent ; mais au lieu de donner celles qu'on n'a pas, elles ostent mesme celles qu'on a. Je te veux alleguer à ce propos, deux exemples ; l'un d'une Dame de condition, qui n'avoit point d'autre defaut que d'estre un peu trop petite : mais comme on se flatte dans ses imperfections, estant comparée par un Poëte à la hauteur des Cedres, elle trémoussoit d'aïse dans sa chaire, comme si elle en fust devenue plus grande, tant qu'un de ceux qui estoient presens, fut contraint de dire au Poëte qui relisoit souvent cet endroit, qu'il s'arrestast, de peur, dit-il, que l'excès de la joye la faisant lever, ne découvre son defaut, & son imposture. L'autre exemple, qui est encore plus ridicule, est de Stratonice, à qui les cheveux estant tombez, d'une maladie (ce qui estoit connu de tout le monde) elle proposa un grand prix à qui loueroit mieux sa chevelure, & estoit ravie d'entendre les Poëtes celebrer *sa perruque d'or*, & la comparer à celle d'Apollon. C'est ainsi que la plupart des Dames sont bien-aïses que les Peintres les fassent plus belles qu'elles ne sont, & qu'ils corrigent leurs defauts, comme si elles

Il y a des Dames. Il est tenant.

mieux de le dire d'elles, que des hommes, parce que cela leur est plus ordinaire.

Avant un beau masque. La chose est assez claire, sans ajoûter *Phaon & Nerée*, qui ne font pas grace main-

La hauteur des Cedres. Le mot de *Poupliers* n'y vient pas si bien.

Sa perruque d'or. Qu'il feroit beau voir maintenant de dire avec l'Auteur des *cheveux d'Hyacinthe*, & les comparer à l'ache.

pou-

pouvoient avec justice tirer vanité d'un portrait qui ne leur ressemble pas. *Mais je me ris* de cette foiblesse , & crois estre assez recommandable , pour n'avoir point besoin qu'on m'esse de fausses loüanges parmy les miennes , qui ne serviroient qu'à oster la creance aux autres. Quoyque j'estime donc ton ouvrage pour la beauté des pensées & de l'invention , je ne puis souffrir que tu m'ayes comparée à des Déeses qui ne sont pas seulement au dessus de moi , mais au dessus de la nature. Tu trouveras cela moins étrange , lorsque tu sçauras que j'ay de la peine seulement à souffrir que tu m'ayes égalée aux plus illustres Dames de l'antiquité. Je te prie donc de corriger cet endroit ; autrement je proteste que c'est malgré moy que tu le publies , pour ne point attirer sur moy le courroux des Dieux , comme fit Cassiopée , quoyqu'elle n'eust point disputé la beauté à Venus , ni à Junon , mais seulement aux Nereïdes. Je ne suis donc pas bien-aïse que tu fasses courre cette piece en l'estat qu'elle est , parce que cela choque la modestie dont tu me louës , & la gloire que tu me donnes à la fin de ton ouvrage , de me contenir dans les bornes de la Raison , & de ne me point élever au dessus de la condition humaine. Tu sçais qu'Alexandre , qui n'est pas loué pour sa inodération , ne pût souffrir qu'on taillast le mont Athos à sa ressemblance , ni qu'on en fist une statuë qui tint une ville d'une main , & qui de l'autre versast un fleuve ; par où il s'est élevé une statuë plus grande que le mont Athos , & s'est acquis plus de gloire qu'à la conquête de l'Asie. Change donc ce qui me déplaist dans ton Dialogue , puisque c'est pour moy qu'il est fait , sans me faire une chaussure plus grande que le pied , de peur que cela ne me fasse bron-

Mais je me vis. Je ne fais | la harangue directe en
pas icy comme Lucien , qui | oblique.
change deux ou trois fois |

cher

cher. Car je ne croy pas que tes loüanges conviennent, je ne dis pas à moy, mais à aucune Dame du monde. Il n'est pas permis aux victorieux des jeux Olympiques, de se faire dresser des statuës plus grandes que le naturel; & ceux qui ont l'intendance des jeux, les font rompre, lors qu'il s'en rencontre quelqu'une. J'ay peur de mesme, que la Renommée ne brise la statuë que tu me veux dresser, parce qu'elle est plus haute que moy. Voilà ce que m'a dit cette Princesse, c'est à toy à aviser aux moyens de la contenter. Car elle m'a juré qu'elle avoit horreur de s'entendre comparer aux Dieux; & que tandis qu'elle lisoit ton ouvrage, elle les prioit tout bas en son cœur, qu'ils ne luy imputassent point ton crime. Tu dois pardonner cette foiblesse à une femme, puisque j'ay esté moy-mesme de ce sentiment, lorsque je suis venu à y rêver; car je ne m'en estois pas aperceu d'abord, comme on ne voit pas bien les choses, qu'elles ne soient à une juste distance. En effet, de comparer une mortelle à Venus & à Junon, ce n'est pas tant l'élever, que ravalier ces Déeses; puisque pour arriver à la grandeur d'une personne qui est beaucoup au dessus de nous, ce n'est pas assez de se dresser sur la pointe de ses pieds, il faut encore qu'elle se rabaisse. Cela te seroit pardonnable, si tu manquois d'autres exemples; mais toutes les Heroïnes ensemble de l'antiquité, ne sont-elles pas capables de faire le portrait de la tienne; sans aller chercher dans le ciel des comparaisons odieuses? Je ne sçay comment cela est échapé à un homme qui est ennemy mortel de la flaterie, & qui se peut dire mesme avare des loüanges legitimes. Du reste, tu ne dois point avoir honte après Phidias, de corriger ton ouvrage, encore qu'il ait déjà veü le jour. Car tu sçais que ce grand homme, lorsqu'il fit la statuë de Jupiter Olympien, se tenoit derriere la porte pour voir

ce

ce qu'on y reprenoit, & corrigeoit après, ce qu'on y avoit trouvé à redire; le jugement de plusieurs ne se pouvant pas tromper si aisément que celui d'un seul, quand ce seroit même celui de Phidias. Voilà quel est mon sentiment, & celui de cette Dame.

LYCINUS. Je ne pensois pas, Polystrate, que tu fusses si grand Orateur; car tu m'as accablé de la force & de la multitude de tes raisons; si bien que je ne sçay que répondre, outre que mon Juge est ma partie, & qu'il n'est pas mal aisé de remporter la victoire sur celui qui ne se défend point. Mais il est contre les formes de la Justice, de condamner une personne sans l'ouïr, & pourveu que tu me permettes de me justifier, il ne fera pas nécessaire, à mon avis, de *passer condamnation*.

POLYSTRATE. Je suis si éloigné de cela, que je contribuerois volontiers à ta défense.

LYCINUS. Je voudrois bien que cette Dame fust présente, pour entendre mes raisons; mais je ne laisseray pas de les dire, pourveu que tu te veuilles charger de les luy rapporter, comme tu m'as fait les siennes.

POLYSTRATE. Je te le promets; mais c'est à la charge aussi que tu seras court, afin de m'en pouvoir souvenir.

LYCINUS. Mais j'aurois besoin d'un long discours pour répondre à une si longue accusation; toutefois je te promets de l'abréger en ta faveur. Dy-luy donc de ma part, Que...

POLYSTRATE. Nullement; Parle comme si elle estoit présente, & je luy rapporteray ta harangue.

LYCINUS. Puisque tu veux que je luy parle par ta bouche, comme elle m'a parlé par la tienne, je commenceray: mais je ne sçay comment, l'opinion de sa présence m'étonne; tou-

Passer condamnation. Je ne | qui seroit Pedantesque.
dis pas chanter la *Palinodie*, |

tesois il n'est plus temps de reculer.

POLYSTRATE. Ne crains point, elle te fera bon accueil. Voy-tu pas son visage doux & serein ?

LYCINUS. Vostre modestie , grande Princeesse, triomphe de mes éloges , & la défense que vous me faites de vous louer , surpasse toutes mes louanges. J'avois oublié la plus grande, je l'avouë, qui est vostre pieté, & vôtre respect envers les Dieux , & je vous ay obligation de m'en avoir averty. S'il faut donc retoucher à vostre portrait ; ce ne sera pas pour en ôter quelque chose , mais pour y ajouter un dernier trait, qui l'embellira extrêmement. Vous confirmez par-là, tout ce que j'ay dit de vostre modestie ; & meritez d'autant plus les louanges, que vous les méprisez. Car , comme a dit un grand Philosophe , le moyen d'arriver à la gloire, c'est de la fuir ; & celui-là seul merite qu'on le louë, qui ne veut pas estre loué. Mais pour entrer en ma défense, je diray d'abord, Que les Poëtes ni les Peintres ne sont pas responsables en Justice de leurs imaginations , & que les Orateurs prétendent le mesme privilège quand ils louent , parce que la louange est une chose libre , qui n'a pour but que d'aggrandir le sujet dont elle parle , & de montrer qu'il surpasse tous les autres. D'ailleurs , la comparaison doit estre toujours au dessus de la chose que l'on compare ; ou pour parler plus clairement , on ne doit jamais comparer ce qu'on louë, à quelque chose de moindre ou d'égal , mais toujours à ce qui est plus grand. Ce ne seroit pas louer un chien , que de le comparer à un chat , ni à un renard ; & ce seroit le louer foiblement , que de le comparer à un loup. Il faut aller plus loin , & luy donner la dernière perfection dont sa nature est capable , comme fait le Poëte , lorsqu'il l'appelle *Dompteur de lions*. Ainsi, pour louer l'un de ces illustres Athletes de l'antiquité,

Digne.

Glancus
etc.

il ne le faudroit pas comparer à un simple luteur ; mais dire avec un autre Poëte , *Que Pollux n'eust pas eu la hardiesse de l'attaquer , ni Hercule avec ses bras de fer , osé se presenter devant luy.* Vous voyez comme il éleve son Athlete , non seulement au dessus des autres ; mais au dessus des Dieux mesme de la lutte , sans qu'ils s'en soient jamais offensez , ni qu'ils ayent vengé cette injure sur le Heros ni sur le Poëte ; qui ont été tous deux illustres , l'un pour sa force , & l'autre pour sa Poësie , dont cette piece est comme le chef-d'œuvre. Vous ne devez donc pas trouver étrange que pour vous louer , j'aye cherché un modele au dessus de vous , & je n'en pouvois trouver que dans le ciel. Je vous estime de haïr la flaterie , c'est une marque de vôtre generosité : mais je vous veux apprendre à la distinguer de la louange , afin que vous n'y soyez point trompée. Le flateur , comme il a l'ame basse , n'a pour but que son interest particulier , qu'il cherche dans la satisfaction d'autrui , & ne craindra point de louer *Thersite de sa beauté , & Nestor de sa jeunesse* , s'il croit que cela lui puisse servir. Mais il faut que la louange ait la verité pour fondement. Tout ce que peut faire l'Orateur , c'est d'aggrandir son sujet ; ce que ne peut pas faire l'Historien. Il comparera donc la vîtesse d'un excellent cheval , à celle du vent ou de la foudre , & le Palais d'un Prince , à celui des Dieux ; au lieu que le flateur le dira d'un cheval & d'une maison ordinaire , ou louera une chose qui

Cynabus.

Thersite de sa beauté , & Nestor de sa jeunesse. C'est assez de ces deux exemples.

A celle du vent ou de la foudre. Je mets les choses à nostre air ; car la façon

Grecque ne revient pas à la nôtre.

Il y a encore cette difference.

Le reste est deja dit , & n'a pas besoin d'estre ajoûté.

excessives , & que l'autre y est fort retenu. Pour appliquer donc cecy à nôtre sujet , je diray , Que si j'avois comparé à Venus une laide, ou quelque beauté ordinaire , je serois un veritable flateur ; Mais lorsque je parle d'une beauté qui surpasse toutes les autres , je ne sors point des bornes de la louange. D'ailleurs , je ne vous ay pas comparée proprement à des Déeses, mais à leur image. Car on sçait assez que la Venus de Praxitele , ni la Minerve de Phidias , ne sont pas les veritables Déeses ; & il me semble mesme qu'il y a quelque irréverence à donner des figures mortelles & visibles aux Dieux, dont la nature est immortelle & invisible. Mais icy l'avantage mesme est de leur coûté. Car lorsque je vous compare à leur statue, j'apparie une chose morte à une vivante , & *l'image de l'homme à celle de Dieu*. Mais quand je vous aurois comparée à des Déeses , je l'aurois pû faire à l'exemple des plus grands Poëtes , & d'Homere mesme vostre citoyen , qui compare Briseïs pleurante , à Venus ; & comme si ce n'estoit pas assez , il ajoûte , *C'est ainsi que parla Briseïs pareille aux Dieux*. Vous lisez tous les jours ces vers , ou de semblables , sans les condamner , & les apprenez mesme par cœur. Mais quand vous ne les approuveriez pas , ils se sont acquis une prescription de plusieurs siecles , où personne n'a jamais condamné Homere pour ce sujet , quoyqu'il s'en soit trouvé d'assez hardis pour donner le fouët à son image , & pour retrancher de son Poëme plusieurs vers qui ne leur plaisoient pas. Il sera donc permis à Homere de comparer une captive qui pleure , à la Déesse du ris & de la joye ; & je ne pourray pas comparer à son image , une Princesse gaye & riante , pour ne rien dire davantage , puisqu'elle ne le veut pas. Je laisse à part qu'il donne la mesme

L'image de l'homme à celle de Dieu. C'est ainsi qu'il | l'appelle ensuite.

épithete à Pâris & à Achille , & qu'il compare Agamemnon à Mars , & plusieurs autres à d'autres Dieux. Pour donc faire le portrait d'Agamemnon , il prend la teste de Jupiter , la ceinture de Mars , & l'estomac de Neptune , mettant en pieces trois Dieux pour faire un homme. Mais retournons aux exemples des femmes. Combien de fois dit-il , *Telle que Venus ou Diane , & telle Diane sur les monts ?* Il ne se contente pas d'égaliser les hommes aux Dieux , il compare la chevelure d'Euphorbe aux Graces , quoyqu'elle fust alors toute sanglante. Le reste de son ouvrage est plein de semblables comparaisons , ou plustost il n'y a point d'endroit qui ne soit embelly de quelque image des Dieux. Prenez donc garde que vous ne le condamnerez en ma personne , ou que vous ne permettiez aux autres ce que vous ne me voulez pas souffrir. Il passe plus outre , il compare les Dieux à des choses inferieures à l'homme , & donne à Junon le regard d'un Taureau , sans parler de l'Aurore aux doigts de roses. Un autre compare les paupieres de Venus à des fleurs ; tant le champ des comparaisons est un champ vaste & libre. Mais se faut-il étonner qu'on prenne l'exemple des Dieux , puisqu'on prend jusqu'à leur nom ?

*Jupiter ,
Vulcain ,
Bacchus ,
Neptune ,
Mercure .*

Témoin les Zenons , les Epheftions , les Dionysiens , les Possidoniens , & les Hermiens. Une Reine de Cypre s'est nommée Latone , sans que cette Déesse s'en soit offensée , ny qu'elle l'ait changée en rocher , comme Niobe. Je laisse à part les Egyptiens , qui ne font point de scrupule de prendre le nom des Dieux , quoyqu'ils soient les plus superstitieux de tous les hommes ; de sorte qu'on diroit qu'il n'y en a point d'autres au pais. Les Philosophes mesmes ont bien la hardiesse d'appeler l'homme , l'image de Dieu. Vous ne devez donc point craindre qu'ils me punissent pour ce regard ; & quand je serois coupable pour avoir dit ce que vous me reprochez

chez , vous ne le seriez pas pour l'entendre. Je pourrois ajouter encore plusieurs choses à celles-cy ; mais j'épargne ta memoire.

POLYSTRATE. Non pas trop , à mon avis ; car tu as passé le temps que je t'avois prescrit , & je ne sçay comment je pourray retenir un si long discours. Mais je m'en vay de ce pas m'en décharger ; & par le chemin je fermeray les oreilles , & à un besoin les yeux , pour ne voir ni entendre rien qui puisse troubler les images de ma memoire.

LYCINUS. Va , & prends garde de t'en bien acquitter. Lorsque le Juge voudra prononcer la Sentence , je m'y rendray , pour m'entendre condamner ou absoudre.



TOXARIS,

OU

DE L'AMITIÉ.

DIALOGUE.

MNE'SIPE ET TOXARIS.

C'est la dispute d'un Scythe & d'un Grec touchant l'Amitié , dont chacun rapporte des exemples à l'avantage de son país.

MNE'SIPE. QUoy , Toxaris , vous sacrifiez à Pilade & à Oreste , comme à des Dieux ?

TOXARIS. Ouy , Mnésipe , non pas toutefois comme à des Dieux , mais comme à des Heros.

MNE'SIPE. Mais est-ce la coutume parmi vous, d'honorer les morts par des sacrifices?

TOXARIS. Non seulement cela, mais de célébrer des festes à leur honneur, lorsque nous croyons qu'ils l'ont mérité.

MNE'SIPE. Et que pouvez-vous espérer de ces louanges?

TOXARIS. De porter la postérité à l'imitation de leurs vertus, & de donner cette consolation aux gens de bien, de voir honorer la mémoire de ceux qui leur ressemblent; outre qu'il ne nuit point d'avoir les Heros favorables.

MNE'SIPE. Mais qu'avez-vous tant admiré en des étrangers qui estoient vos ennemis? Car ayant esté pris sur vos côtes, après avoir fait naufrage, & étant prests à estre sacrifiés, ils tuerent leurs Gardes, & massacrèrent vostre Roy; puis emmenerent la Prestresse de Diane captive, & la Déesse mesme à qui on les vouloit sacrifier. Si vous les honorez donc après des homicides & des sacrileges, prenez garde que vous ne portiez les autres à vouloir suivre leur exemple, & que vous ne demeuriez à la fin sans Dieux & sans Roy. Que si ce n'est pas pour cela que vous leur rendez cet honneur, qu'est-ce donc qui vous oblige à sacrifier à des gens qui devroient servir eux-mêmes de victimes?

TOXARIS. Quand il n'y auroit que l'action dont tu parles, elle est assez illustre pour devoir estre couronnée. Car quelle hardiesse n'est-ce point à deux particuliers, de s'embarquer sur le Pont-Euxin, qui n'avoit esté fréquenté jusqu'alors que par les Argonautes; sans craindre ny les Fables du pays, ny le nom d'Inhospitable qu'on donnoit à cette mer? Et quel excès de valeur à des captifs, de tuer un Roy au milieu de ses Gardes, & d'emmener prisonniers, jusqu'à ses Dieux? Ne sont-ce pas là des actions plus qu'humaines, & dignes d'éternelle louange?

ge? quoyque ce ne soit pas pour cela encore que nous les adorons.

MNE'SIPE. Et qu'ont-ils fait de plus illustre? Car pour ce qui est de la navigation dont tu parles, les Pheniciens en entreprennent tous les jours de plus longues & de plus dangereuses, d'où ils ne retournent en leur país que sur la fin de l'Automne, après avoir couru toutes les terres & les mers; de sorte que si c'est pour cela que vous honorez Oreste & Pilade, ces gens-là meriteroient mieux d'estre adorez qu'eux, quoyque souvent ce ne soient que de simples marchands portez de l'amour du gain.

TOXARIS. Ecoute comme des Barbares (car c'est ainsi qu'on nous appelle) ont de meilleurs sentimens *des Grecs*, que les Grecs mesmes. Car nous avons bâty des Temples à des hommes à qui vous n'avez pas seulement dressé des sepulchres. Où trouverez-vous un tombeau illustre, ou d'Oreste, ou de Pilade, dans Argos & dans Mycenes, au lieu qu'ils sont adorez parmi les Scythes? sans que pour estre étrangers on les ait jugez indignes de cet honneur. Car la vertu est adorable, mesme dans les ennemis. Ce qu'ils ont donc fait ensemble, & l'un pour l'autre, est gravé dans le Temple d'Oreste, sur une colonne d'airain; & c'est la premiere chose que nous apprenons à nos enfans, afin que ces semences de vertu étant cultivées de bonne heure dans leurs ames, y prennent de profondes racines; de sorte qu'ils oublieroient plutost le nom de leurs Peres, que celui de ces illustres Amis, qui ont laissé un exemple d'amitié à tous les Siecles. Leur action est encore dépeinte aux parois du Temple, où l'on voit d'un costé un vaisseau brisé contre des écueils, & ces deux Heros emmenez captifs, & couronnez comme

Des Grecs. Je prens la liberté de tourner la pensée de mon Auteur, de la façon la plus belle, pour trouver les grâces que je cherche.

des victimes qu'on veut immoler ; & de l'attire , on les voit les armes à la main , qui ont brisé leurs chaînes , & qui défendent leur liberté aux dépens de la vie de plusieurs , & du Roy mesme , puis enlèvent Diane & sa Prestresse. On les suit comme ils commencent à voguer , & l'on attaque leur navire ; les uns grimpent sur le gouvernail , les autres s'attachent aux cordages ; mais ils sont repoussez par tout vaillamment , & contraints de se sauver à la nage , ou blesez , ou étonnez de la blessure des autres. Le Peintre a pris garde sur tout à faire éclater leur Amitié , qui est le sujet principal de nostre adoration , puisque tu le veux sçavoir. Car les Scythes ne croyent pas qu'il y ait rien au monde de plus divin , ni de plus grand thresor , qu'un bon amy , & n'ont point de vice plus en horreur que la trahison & la perfidie. C'est pourquoy ils font gloire d'aider leurs amis dans les plus grands dangers , & de se sacrifier pour leur service , & ont pris ceux-cy pour les Dieux protecteurs de l'Amitié. Car ils sont dépeints qui negligent chacun leur propre salut , pour celuy de leur amy , & qui le couvrent de leur corps , lorsqu'ils ne le peuvent plus défendre de leurs armes.

MNE'SIPE. Certes , Toxaris , tu montres bien que les Scythes ne sont pas seulement fideles amis & belliqueux , mais éloquens ; tant tu as sçu bien dépeindre la valeur & l'amitié de ces deux grands personnages , & rendre raison d'une chose qui m'estoit encore inconnüe. Car je ne croyois pas , pour te dire la verité , que l'amitié fust en si grande veneration parmy les Scythes qui n'avoient , à mon avis , qu'une impetuosité brutale , pour leurs proches ; ce que je jugeois par leur coustume barbare , de manger leurs peres après leur mort.

TOXARIS. Je ne veux pas maintenant défendre nos coustumes , ny faire voir qu'elles sont

sont plus justes que les vôtres. Il me suffit pour cette heure de montrer que nous sommes meilleurs amis. Car vous parlez mieux que nous de la Vertu, mais vous la pratiquez plus mal; & pleurez en voyant Oreste & Pilade sur les théâtres s'entrebattre à qui mourra le premier, & se sacrifiera pour son compagnon; tandis que vous abandonnez vos amis, lorsqu'ils ont besoin de vostre assistance; & demeurez muets, quand ils implorent vostre secours; comme ces personnages de Comédie, qu'on ne produit que pour la montre. Si tu veux donc laisser à part ces vieux contes d'amitié que vous rebattez si souvent, & qui ne sont connus que dans les Fables, pour alleguer des exemples modernes, nous verrons qui en apportera de plus beaux; & je ne te cele point que j'aimerois mieux estre vaincu en combat singulier, au hazard de perdre la main droite, selon la coustume de mon pais; que de te ceder l'honneur de cette dispute, où il y va de la gloire de ma patrie.

D'Achille & de Patrocle; de Thesée & de Pirithoüs.

MNE'SIPE. Quoyque ce ne soit pas peu de chose d'entrer en champ clos, contre un si adroit & vaillant Champion, je ne trahiray point pourtant l'honneur de la Grece. Car il seroit étrange qu'elle le cedast maintenant à un Scythe, après les avoir vaincus pas la main de deux de ses Citoyens; & si je souffrois cet affront, je meriterois de perdre, non seulement la main, mais la langue. Si tu veux donc, nous alleguerons chacun des exemples d'amitié, & celuy qui en produira le plus, remportera la victoire.

TOXARIS. Il ne faut pas que la quantité l'emporte, mais la qualité, & se contenter d'en alleguer chacun cinq ou six, car cela iroit à l'infiny.

MNE'SIPE. Je le veux, tu commenceras le premier après avoir fait serment de ne rien dire que de veritable; car il ne seroit pas difficile

de faire un mauvais Roman.

TOXARIS. *C'est à toy à commencer* , puisque tu as donné lieu à la dispute.

MNE'SIPE. Quel Dieu veux-tu que je te jure ? Te contenteras-tu de Jupiter Philien , qui est le Dieu de l'Amitié parmy les Grecs ?

TOXARIS. Ouy , & j'attesteray celui de mon pays , qui répond à celui-là.

MNE'SIPE. Je te prens donc à témoin , ô Jupiter Philien , & proteste de ne rien alleguer icy , que je n'aye veû moy-mesme , ou que je n'aye appris de personnes dignes de foy. Je commenceray par l'amitié d'Agathoclés & de Dinias , qui est si celebre en Ionie. Le premier estoit de Samos , & n'a rien d'illustre que son amitié. L'autre d'Ephese , de *famille ancienne* & opulente , mais qui s'étoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont devenus riches en peu de temps , ont toujours plusieurs gens autour d'eux pour servir à leur divertissement , Dinias ne manquoit pas de ces sortes de Courtisans , qui font la cour à nos richesses , plutôt qu'à nous-mesmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dès sa plus tendre jeunesse , ne les pouvoit souffrir , quoyqu'il ne laissast pas de vivre avec eux pour complaire à son amy , qui en estoit si charmé , qu'il en faisoit plus d'estat que de luy , jusques-là qu'il luy devint mesme insupportable par ses frequentes remontrances. Car il ne pouvoit s'empescher de luy représenter la grandeur & le merite de ses ancestres , & de le conjurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son pere avoit amassé avec beaucoup de peine ; tant qu'à la fin Dinias ne l'appelloit plus à ses plaisirs , & se cachoit de luy , lorsqu'il vouloit faire quelque partie. Comme un mal en attire un autre , ces flateurs luy mirent dans l'esprit

<i>C'est à toy à commencer.</i>	<i>Famille ancienne.</i>	La sui-
Le raisonnement vouloit	te le declare.	
qu'on ajoutast cela.		

l'amour d'une celebre Coquette , qui estoit adroite à gagner les cœurs , & tantost par des dédains affectez , tantost par de feintes caresses , sçavoit si bien enflammer ceux qu'elle avoit pris , qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lorsqu'elle eut attrapé ce jeune homme simple & niais , à l'aide de ses faux amis , qui mettoient tout en œuvre pour le surprendre , elle ne le laissa pas échapper ; mais après l'avoir enveloppé dans ses filets , pour en mieux triompher , elle feignit de l'amour , & causa mille maux à ce pauvre infortuné. D'abord on voyoit courir les poulets , & sous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Ses servantes luy faisoient accroire qu'elle ne dormoit ni nuit ni jour , & qu'elle ne faisoit que songer à luy , & soupirer ; ce qui gagne principalement le cœur de ceux qui ont bonne opinion d'eux memes : si bien qu'à la fin il se persuada qu'elle l'aimoit. Car elle couroit l'embrasser quand il arrivoit , l'arrestoit quand il vouloit partir , faisoit semblant de ne se parer que pour luy , & sçavoit mesler à propos , les larmes , les dédains & les soupirs , parmy les attraits de sa beauté , & les charmes de sa voix & de sa lyre. Enfin , après plusieurs allées & venues il en jouit , & on crut dès ce moment qu'il estoit pris. Pour le mieux engager , elle feignit qu'elle estoit grosse de luy ; & de peur qu'il ne vint à se dégouter par la jouissance , elle ne le vouloit plus voir si souvent , pour ne point donner , à ce qu'elle disoit , de jalousie à son mary , qui estoit un homme de condition , & des principaux de la ville d'Ephese. Cela l'enflamma de

Bou-
quets, &c.

D'une celebre Coquette. La qualité de son mary sera exprimée plus bas. Du reste, cecy est transposé.

Tous ces petits presens qui tiennent lieu de grande faveur à un Amant. Il seroit ridi-

cule de dire, Des bouquets à demy secs, & des fruits qu'on a mordus.

Des principaux de la ville d'Ephese. Il n'y a que le nom des deux amis , qui soit necessaire au conte,

sorte , que ne pouvant souffrir son absence , il envoyoit tous les jours quelques-uns de ses amis la visiter ; il ne s'entretenoit que d'elle ; & lorsqu'il ne la pouvoit voir , il se consolait par la veüe de son portrait. Cependant il luy donnoit tout ce qu'il avoit , meubles , argent , maisons , pierreries ; de sorte qu'en peu de temps on vit fondre cette famille si opulente , qui estoit la premiere du païs ; & lorsqu'il n'eut plus rien , elle le quitta pour un jeune Candiot fort riche , qui commença d'entrer sur les rangs , surpris par les mesmes artifices. Dinias s'en plaint inutilement , tant que se voyant abandonné par ses faux amis , & par sa perfide maîtresse , il a recours à Agathoclés , qui voyoit tout cela il y avoit longtemps , sans le pouvoir empêcher. Il lui conte donc son aventure , avec quelque pudeur d'abord , mais à la fin il tranche le mot , & luy avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. Agathoclés qui vit que ce seroit peine perdue d'essayer de l'en dissuader , & qu'il n'estoit pas temps de luy faire des reproches , vend une seule maison qu'il avoit , & luy en donne l'argent. Aussi tost il va trouver sa maîtresse , qui le reçoit à bras ouverts , & ses flatteurs rentrent en grace comme auparavant ; leurs amourettes recommencent , si bien qu'elle luy donne rendez-vous la nuit : mais il ne fut pas plutôt entré , que le mary se presente l'épée à la main , soit qu'il en fust averty par sa femme , ou non , & menace de le tuer. En cette extrémité il ne perd point le jugement ; mais empoignant un baston , il luy en donne un si grand coup sur la teste , qu'il l'assomme , & de rage en fait autant à sa femme , qu'il acheve après de tuer avec l'épée de son mary. Ensuite , il repousse les valets étonnez , qui se mettoient en devoir de l'arrester , & se sauve chez Agathoclés où dès

Envoyoit tous les jours quelques-uns de ses amis. J'aime mieux dire cela , que de mettre qu'il les faisoit venir chez luy.

le matin il est pris & mené au Gouverneur de la Province , qui le renvoye à l'Empereur , après avoir tout confessé. Dans cette triste conjoncture son amy ne le quitte point , & le suit prisonnier en Italie , où il entreprend sa défense ; comme il fut condamné , il l'accompagne dans son exil , & va demeurer avec luy en la petite Isle de Gyare , où il fut confiné pour le reste de ses jours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui luy restoit ; & lorsque tout fut mangé , il se loüa à des pescheurs d'huîtres à l'écaïlle , qui servent à la teinture de la pourpre , Plan-
gers. & l'enfretint de son travail , sans l'abandonner mesme après sa mort. Car il s'habituâ là , & ne retourna point en son pays. Voilà un exemple d'amitié qui est arrivé en nos jours, & il n'y a pas plus de cinq ans qu'Agathoclés est mort en cette Isle.

T O X A R I S . Je voudrois que tu n'eusses pas fait de serment , pour avoir la liberté de ne te point croire , tant cet exemple me touche & me semble digne de mon pays.

M N E S I P E . En voicy un autre , qui n'est pas moins illustre , que j'ay appris d'un Pilote de la Calcide , & dont j'ay eu la confirmation par ceux-là mesmes qui y avoient part. Il disoit que venant un jour d'Italie à Athènes , vers le coucher des Pleiades , la tempeste le prit au sortir du détroit de Sicile , & le porta à la veüe de l'Isle de Zacynthe , sans qu'il pust surmonter l'effort des vagues. Il avoit plusieurs personnes dans son navire , & entr'autres deux jeunes hommes de son pays ; l'un robuste & vigoureux , nommé Euthydique ; l'autre tout passe & défait , appelé Damon , qui ne faisoit que de relever d'une grande maladie. Celuy-cy se trouvant mal de l'agitation , s'approcha du bord du vaisseau , qui dans cet intervalle vint à pancher d'un coup de vent , & le renversa dans la mer. En tombant il crie à l'aide à son amy , qui se jette aussi-tost après sans délibérer , quoyque ce fust en

en plein minuit & qu'il fust déjà couché , & commence à le soulever sur les flots , où il ne se pouvoit plus soutenir à cause de la pesanteur de ses habits , & de la foiblesse où il estoit. Ceux du navire émus de compassion , les voulurent aider ; mais ils furent emportez en un instant par la violence de la tempeste ; & tout ce qu'ils purent faire , fut de leur jeter quelques pieces de liege *avec l'échelle du vaisseau.* Arrêtons-nous-là , je te prie , à considérer si quelqu'un peut donner de plus fortes preuves de son amitié , que fit en cette occasion Euthydique , de se jeter en plein minuit dans la mer pendant la tempeste , & de s'exposer à une mort toute certaine , pour sauver son amy , ou perir avec luy. Represente-toy le bruit & la hauteur des vagues émuës & blanchissantes , meslé de l'horreur des tenebres ; l'un mourant , qui tend les bras à son amy , & qui implore son assistance ; l'autre outré d'amour , qui se précipite après luy , de peur qu'il ne meure tout seul. As tu veû de plus beaux exemples d'une veritable amitié ?

T O X A R I S. Haste-toy , je te prie , de me dire ce qu'ils sont devenus ; car je brulle de le sçavoir.

M N E' S I P E. Ne crains point , ils philosophent tous deux presentement dans Athènes ; mais le Pilote emporté par la tempeste , ne m'a pû conter l'histoire que jusques-là ; & j'ay appris le reste de leur bouche. Ils disent donc qu'ils nagerent à l'aide de quelques lieges jusqu'au point du jour , qu'appercevant l'échelle du navire qui estoit faite de grosses planches , ils monterent tous deux dessus , & se sauverent dans l'Isle qui estoit proche. Mais pour ne te point arrester davantage en des moralitez inutiles , voicy un troisiéme exemple qui ne le cede point aux deux

Avec l'échelle du vaisseau. | *chos , parce qu'ils ne s'en*
Je n'ajoute point des per- | *servirent pas.*

autres. Eudamidas de Corinthe en mourant , fit un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un amy : car n'ayant pour tout bien que deux amis , il laissa à l'un de nourrir sa mere , & à l'autre de marier sa fille ; & l'un estant mort cinq jours après , soit de regret , ou autrement , celui qui restoit executa la commission de tous les deux ; car ils estoient substituez l'un à l'autre : & pour rendre son action plus illustre , il maria la fille de son amy & la sienne en un mesme jour , & leur donna à toutes deux un mesme mariage. Quant à la mere , il la nourrit jusqu'à la mort , quoyque le peuple criait que le défunt avoit trouvé le secret d'hériter après sa mort de son amy. Que te semble , Toxaris , de la generosité d'Aretas ; car c'est ainsi qu'il se nommoit , de payer si gayement la part de son coheritier avec la sienne ? Ne merite-t-il pas de faire un de nos exemples , à la gloire & à l'avantage de sa patrie ?

Caristene.

On, encore plus sagement.

TOXARIS. Ouy , sans doute , quoyque j'admire encore plus la hardiesse & la confiance du testateur ; car celui qui a la resolution de faire un semblable testament , est capable non seulement de l'executer , mais de quelque chose encore de plus ; & je ne doute point qu'il n'eust nourry la mere de son amy , & marié sa fille , mesme sans en estre prié.

MNE'SIPE. Tu dis vray , passons à l'exemple de Zenothémis de Marseille , qu'on me montra en Italie , comme j'y estois Député de mon pais. C'estoit un homme de belle taille & de bonne mine , que je trouvay qui alloit à la campagne avec sa femme à ses costez , qui estoit aussi laide qu'il estoit beau. Car outre qu'elle estoit borgne & petite , elle estoit contrefaite , & percluse de la moitié du corps , & tomboit mesme du haut mal , à ce qu'on disoit. Comme je m'estonnois donc que la fortune eust apparié deux choses si dissemblables , celui qui m'ac-

com-

compagnoit me fit ce recit. Le pere , dit-il , de ce monstre que tu vois , estoit un riche homme de Marseille , amy de Zenothémis , nommé Menecrate , qui pour avoir rendu une Sentence injuste , fut déclaré infame , & tous ses biens confisquez , selon la rigueur de la Loy. Accablé d'un si grand coup de fortune , il estoit encore plus affligé par la consideration de sa fille unique , qui estoit en âge d'estre mariée , sans qu'il eust de quoy la pourvoir ; *car comme tu vois* , elle n'estoit pas de taille à estre mariée pour sa beauté. Comme il s'en plaignoit donc à Zenothémis , & déplorait sa condition , parce qu'il l'aimoit tendrement : Ne crains point , dit-il , les Dieux l'ont pourveüe ; & là-dessus il le prend par la main , le mene chez soy , & partage avec luy ses tresors , qui n'estoient gueres moins grands que ceux qu'il avoit perdus. Il ajouta à cette largesse un festin , comme s'il eust eu envie de marier sa fille à quelqu'un de ses amis ; & lorsqu'ils eurent soupé , & fait les effusions accoutumées , Zenothémis remplissant sa coupe , Reçoy , dit-il , cette coupe de la main de ton gendre ; car j'épouseray aujourd'huy ta fille , & le contrat est tout dressé , où je confesse avoir reçu en mariage vingt-cinq talens. Comme l'autre resistoit , & ne pouvoit souffrir qu'un homme si riche & si bien fait , épousast une fille si pauvre & si mal faite , il la prit entre ses bras , & alla consommer son mariage dans une autre chambre , puis vint retrouver la compagnie. Il l'a toujours tenuë depuis pour sa femme , luy faisant mille caresses , & la menant avec luy , comme tu vois. Car bien loin d'en avoir honte , il s'en glorifie , préférant l'amitié à tous les autres avantages. Aussi le Ciel a beny son action , & luy a donné un beau fils , qu'il a présenté depuis peu au Senat *en habit de deuil* , pour

*Donne
mille écus.*

Car comme tu vois. Le reste
est exprimé plus haut.

En habit de deuil. Ce qui
suit ne sert de rien.

fai-

faire plus de compassion ; ce qui l'a tellement touché, qu'il a remis au petit-fils la confiscation de son ayeul ; & en sa faveur, l'a restably en ses biens & en sa dignité. Tu aurois bien de la peine à m'apporter un semblable exemple de ton pais , où vous n'aimez que les belles. Mais passons au dernier , qui sera de Demetrius de Sunion. Il avoit esté élevé dès son enfance avec Antiphile , & voyagea avec luy en Egypte , pour apprendre la Philosophie Cy-aie.
 nique , sous ce Philosophe de Rhodes , qui estoit alors si celebre ; mais Antiphile vouloit étudier en Medecine. Comme Demetrius estoit allé voir les antiquitez du pais , & navigeoit , il y avoit déjà six mois, sur le Nil , ayant laissé au logis son camarade , qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres incommoditez du voyage ; il arriva à Antiphile un accident , qui luy fit bien regretter l'absence de son amy. Car un de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le Temple d'Anubis , d'où ils emporterent la statue du Dieu , avec plusieurs autres choses qu'ils cachèrent sous un lit , au logis d'Antiphile. Mais les voleurs ayant esté pris comme ils vendoient quelque piece de leur larcin , ils confesserent tout à la question ; de sorte qu'on arresta l'esclave , & ensuite le maistre , qui estoit aux écoles publiques , après avoir trouvé chez luy le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir , & chacun l'avoit en horreur comme un sacrilege , & eut crû faire un crime de boire mesme & de manger avec luy. Cependant ses deux autres esclaves emportent tout ce qui luy restoit , tandis qu'il est en prison abandonné de tout le monde & tourmenté par le Geolier , qui croyoit faire service à Dieu en le maltraitant , & qui ne le vouloit pas seulement ouïr , lorsqu'il se vouloit justifier. Il tomba donc malade de fâcherie & de misere ;
 car

car il couchoit sur la terre , sans pouvoir estendre ses jambes pour dormir , parce qu'on les attachoit la nuit à une piece de bois ; mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le cou. Toutefois le bruit des chaînes l'empeschoit de pouvoir reposer le jour , non plus que de nuit , parce qu'il estoit enfermé pêle-mêle avec plusieurs autres criminels dans un cachot puant , où il avoit de la peine à respirer. En ce funeste estat , insupportable même aux plus robustes , & à plus forte raison à un jeune homme , qui avoit esté eslevé tendrement , il commençoit à défaillir peu à peu , & ne vouloit déjà plus rien prendre , lorsque Demetrius , qui ne sçavoit rien de l'affaire , arriva ; & si-tost qu'il l'eut apprise , courut en haste à la prison , où l'on ne le voulut pas laisser entrer , à cause qu'il estoit tard & que le Geolier estoit retiré , & les Gardes posées. Il falut donc attendre jusqu'au lendemain qu'il eut de la peine même à entrer , & encore plus à reconnoître son amy tout défiguré , après l'avoir cherché long-temps , comme on fait un homme entre les morts , en un jour de bataille. Et s'il ne se fust avisé de l'appeller par son nom , il ne l'eust jamais pû trouver. Mais comme il eut répondu , il le reconnut à sa voix ; & luy détournant les cheveux de dessus le front , s'évanouît à ce spectacle , & Antiphile aussi. Demetrius estant revenu le premier , aida son compagnon à reprendre ses esprits , & luy donna la moitié de son manteau , au lieu des haillons dont il estoit couvert. Ensuite il sortit pour l'assister ; & comme il n'avoit ni credit ni argent , il se louoit pour porter des marchandises sur le port ; & après avoir travaillé tout le matin , il portoit tout ce qu'il avoit gagné à son amy , dont ils donnoient une partie au Geolier , & s'entretenoient du reste. Mais la nuit venue , il falloit qu'il se retirast , & qu'il dormist à la porte , sur un petit lit qu'il s'étoit fait d'herbe & de

de branches d'arbres ; car on ne le vouloit pas laisser coucher dans la prison. Ils vécurent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'un des prisonniers estant mort de poison à ce qu'on croyoit, on ne voulut pas laisser entrer personne ; si bien que Demetrius qui ne pouvoit quitter son amy, s'alla par desespoir declarer complice du mesme crime, & fut attaché avec luy. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoisie du Geolier. Cependant, ils taschoient d'adoucir leurs maux par leur conversation, & chacun avoit plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulièrement Demetrius, qui estant tombé malade, ne laissoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour consoler Antiphile. Sur ces entrefaites un accident imprévu leur rendit la liberté, lorsqu'ils ne l'attendoient plus. Car un prisonnier ayant recouvré une lime, rompit la chaisne où ils estoient tous attachez, & se sauva avec les autres, après avoir tué les Gardes : mais la plupart furent repris comme ils s'écartoient deçà & delà ; & cependant nos deux amis demurerent dans la prison, & arresterent leur esclave, aimant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort mesme : & le Gouverneur de l'Egypte ayant appris cette nouvelle, *les mit tous deux en liberté, après qu'ils eurent justifié leur innocence.* Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, & le double à Demetrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade, lequel demeura au pais où il est encore à présent. Voilà, Toxaris, cinq exemples de l'amitié des Grecs, que j'aurois plus estendus, si tu ne t'estois plaint que nous avions plus de paroles que d'effet. Car j'aurois rapporté les harangues que

2500.
livres.

Il les mit tous deux en liberté, après avoir justifié leur innocence. J'ay accourcy ou | retranché ce dont on se pouvoit passer, afin d'estre plus court & plus net.

Demetrius fit devant le Juge , où pour décharger son amy , il s'imputoit le crime dont on l'accusoit , jusqu'à ce que l'esclave les déchargea tous deux à la question. Regarde si tu as quelque chose que tu puisses opposer à de si grands exemples , si tu ne te veux résoudre à la peine , dont tu as dit qu'on punissoit les vaincus parmy les Scythes. Mais après avoir si bien défendu des estrangers , tu ne voudrois pas trahir ta patrie.

Oreste & Pylade.

TOXARIS. Et toy , ne crains-tu point que l'on te coupe la langue , de l'employer ainsi contre toy-mesme , en m'encourageant à ta défaite ? Mais je vais commencer sans preambule ; car outre que ce n'est pas la coûtume de mon país , il n'est pas besoin de discours , quand les effets parlent plus haut que les paroles. Au reste , n'attens pas d'ouïr icy l'histoire de quelqu'un , qui en faveur de son amy aura épousé une femme laide , ou par charité marié sa fille , ou qui se sera enfermé avec luy en prison , pour en sortir plus glorieux. Tout cela n'est que jeu , au prix des exemples que je te veux alleguer. Ce n'est pas que je te condamne d'avoir dit ce que tu sçavois , puisque tu n'avois rien de meilleur à dire ; & que la longue paix dont jouit la Grece , empesche qu'elle ne se puisse signaler en de plus grandes occasions ; car le bon Pilote ne se reconnoist que dans la tempeste. Mais pour nous qui sommes toujours en guerre avec nos voisins , soit pour l'attaque ou pour la défense , il se presente tous les jours mille sujets de témoigner nostre courage & nostre amitié , qui sont les seules armes que nous estimons invincibles. Premièrement nous ne choisissons point nos amis à table comme vous , ni ne prenons nos voisins , ni nos camarades. Mais lorsque nous reconnoissons un brave homme , nous recherchons son amitié , comme on fait une maistresse ; & celuy qui luy rend plus de service , c'est

C'est celuy qui l'emporte. Ensuite on se jure l'un à l'autre une amitié inviolable ; ce qui se fait en cette façon ; On se pique le bout des doigts , & l'on en reçoit le sang dans une coupe , où chacun trempe la pointe de son épée , & puis goûte de cette liqueur précieuse , qui est la marque d'une amitié éternelle , & un témoignage qu'on veut épancher son sang l'un pour l'autre. Personne ne peut avoir que deux amis ; *On, l'on ne peut estre que trois à cette alliance.* & ceux qui en ont davantage sont mescstimez , comme des Courtisanes qui s'abandonnent à tout le monde , parce que l'amitié se perd , estant divisée en tant de parties. Mais pour entrer en matiere , je commenceray par ce qu'a fait depuis peu Dandamis , en une bataille contre les Sarmates , voyant emmener captif Amizoque qu'il aimoit. Cependant , je te jure par l'air que nous respirons , & par le Cimetierre que nous portons , qui sont les plus grands Dieux que les Scythes adorent , que je ne te diray rien que de veritable.

MNE'SIRE. Je t'aurois assez crû sans jurer ; mais tu as bien fait de ne pas prendre à témoin des Divinitez de grande importance , afin de pouvoir mentir plus hardiment.

TOXARIS. Quoy ! tu ne veux pas que je jure par les symboles de la Vie & de la Mort , qui sont les plus grands Dieux qu'on revere ?

MNE'SIRE. Si cela est , tu pouvois appeler à témoia plusieurs autres Deitez ; car il y a plusieurs genres de mort.

TOXARIS. Ne scaurois-tu t'empescher de chicaner un homme qui porte une épée ? sur tout , après qu'il t'a laissé parler tout ton soûl , sans t'interrompre.

MNE'SIRE. J'ay tort , je l'avoue , & t'en demande pardon. Tu peux dire maintenant tout ce que tu voudras , sans craindre que je t'interrompe.

TOXARIS. Il y avoit quatre jours qu'Amy-

soque & Dandamis s'estoient jurez une amitié éternelle , & qu'ils avoient bû du sang l'un de l'autre pour confirmation de leur alliance , lorsque les Sarmates entrèrent en Scythie avec trente mille hommes de pied , & dix mille chevaux. On s'estoit campé sur l'une & l'autre rive du Tanaïs , pour leur empêcher le passage ; mais ils enleverent d'abord tout ce qui estoit au delà , à la reserve de ceux qui se sauverent de bonne heure au deçà du fleuve. Sur ces entrefaites , Dandamis voyant son amy prisonnier , qui imploroit son assistance , passe l'eau à la nage pour l'aller secourir ; mais il ne fut pas plutôt à l'autre bord , qu'il fut enveloppé par les ennemis ; & sur le point de perir , il s'écria qu'il venoit pour racheter un prisonnier. A ces mots ils s'arrestèrent tout court , & le menerent au General , qui luy demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moy-mesme , dit-il , puisqu'on m'a pris tout mon équipage , & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'est trop , reprit le Barbare , nous nous contenterons d'une partie ; & là-dessus il luy fit arracher les yeux , & le renvoya avec son amy , plus joyeux de cette conquête , qu'affligé de la perte de sa veüe. Sa presence rendit le courage aux Scythes , qui crurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand trefor. Cela estonna mesme les ennemis , lorsqu'ils vinrent à considerer à quelles gens ils avoient affaire ; si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte , après avoir brulé les chariots qu'ils avoient pris , & laissé une partie du butin. Cependant Amisoque ne voulut point conserver la lumiere que son amy avoit perdue pour l'amour de luy ; & l'on voit maintenant ces deux illustres aveugles nourris aux dépens du public , qui revere leur vertu. Que peux-tu opposer , Mnésipe , à un si grand exemple , quand je te laisserois la liberté d'en feindre à ta fantaisie , & que je t'absoudrois du serment de fidelité que tu as
ju-

juré ? Si tu avois à traiter une si noble matiere, combien y aurois-tu meslé d'ornemens ? Combien de regrets de Dandamis après la perte de son amy ? Combien de harangues pour le r'avoir ? Combien de témoignages de joye en donnant ses yeux pour rançon ? Combien d'acclamations à leur retour, & le reste que tu sçais beaucoup mieux que moy ? car je me suis contenté de rapporter la chose nuement, sans rien alterer de la verité. Passons à un autre exemple qui sera encore plus court. Belite, l'un des parens d'Amisoque, voyant Basthé son amy, terrassé à la chasse par un lion, & sur le point d'estre dévoré, saute en bas de son cheval, & frappe la beste par derriere, pour l'obliger à tourner sur luy ; & voyant qu'elle ne vouloit point lascher prise, il luy met la main dans la gueule, pour luy arracher mesme d'entre les dents son amy. Le lion irrité se jette sur l'un, après avoir soulé sa rage sur l'autre ; mais Bélite en mourant luy passe son épée au travers du corps, & venge d'un mesme coup la mort de son amy & la sienne. Pour éterniser cette action, on a enfermé par Edit public, ces deux amis en un mesme tombeau, & mis le lion auprès en un tombeau séparé. Mais ne t'arreste point à ces deux exemples, en voicy un troisiéme plus considerable, de trois amis qui ont fait des merveilles l'un pour l'autre. Arfacomas ayant esté envoyé en ambassade vers Leucanor, Roy du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut qu'il paye tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, après avoir esté satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roy voulut que sa fille fust presente au festin, avec tous les Grands qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels estoit Tigrapate, Prince des Lasiens, & Adyrmaque, Duc de Machlyne. Mais Arfacomas ne l'eut pas plütoست veüe,

qu'il en devint amoureux : & comme c'est la coutume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on est, & ce qu'on a, lorsque tous les autres eurent vanté à l'envy leurs trésors & leur puissance, après avoir fait *les effusions accoutumées*, il prit la coupe comme eux, mais il ne répandit point de vin, parce que cela ne se fait point parmi les Scythes ; & ayant bu un grand trait, il pria le Roy de luy donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres tant en richesses qu'en credit. Comme le Roy paroissoit estonné de ce discours, sçachant bien que les Scythes sont fort pauvres, & que celui-cy particulièrement n'avoit pas beaucoup de bien ; & qu'il luy demandoit en riant, combien il avoit de troupeaux & de chariots, qui sont les richesses du pays : Je n'ay rien de tout cela, dit-il ; mais j'ay vaillant deux amis, qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur. Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il estoit yvre, & le lendemain le Duc de Machlyne fut preferé à tous ses Rivaux, & emmena sa maîtresse. Ariscomas de retour, conte son aventure à ses deux amis, Loncate & Masente, & leur dit que cet affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit preferé de vains trésors à la grandeur de leur amitié ; de sorte qu'ils resolurent ensemble de tirer raison de cette injure. Il faut, dit Loncate, partager entre nous la vengeance : J'apporteray la teste du Roy, & Masente enlevera ta maîtresse, tandis que tu armeras le pays pour soutenir l'effort de ces Princes, qui ne manqueront pas de nous venir fondre sur les bras. Or tu assembleras de grandes forces, tant de nos gens que des tiens ; outre ceux qui te viendront servir volontairement attirés par le bruit de ta vaillance, & par la compassion qu'on

Les effusions accoutumées. Cela fait voit que c'estoit la fin du repas.

attira de ton infortune. C'est la coustume des Scythes , lorsque quelqu'un est offensé , & qu'il n'a pas le moyen de se venger , de faire rostir un bœuf , puis le mettre en pieces , & s'asseoir sur la peau , au milieu de toutes ces viandes , les mains liées derrière le dos , comme un prisonnier. Tous ceux qui passent par-là , & qui le veulent secourir , en prennent un morceau , & jurent de luy amener , l'un cinq chevaux , l'autre dix , chacun selon son pouvoir ; & ceux qui n'ont que leur personne , d'y venir eux-mêmes : & en disant cela , ils mettent le pié droit sur le cuir du bœuf , pour confirmation de leur promesse. On amasse par ce moyen de grandes forces , & plus considérables encore par la valeur que par le nombre , parce qu'elles ne sont composées que d'une brave jeunesse , qui s'y porte volontairement par la considération de l'honneur ou de l'amitié. Arfacomas assembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pié. Cependant , Loncate arrive inconnu au Royaume du Bosphore , & tirant à part le Prince , *Tant l'infanterie légère qu'autre.* comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance , il entre seul avec luy dans le Temple de Mars , où il luy coupe la teste , & la mettant sous son manteau remonte à cheval , en criant qu'il ne tarderoit point à revenir , comme s'il fust allé à quelque commission de la part du Roy. Il fust donc bien loin , avant qu'on eust découvert le meurtre ; outre qu'on negligea de le poursuivre , pour songer à l'élection d'un nouveau Prince , parce que le pais est partagé en diverses factions. D'autre costé , Masente averty en chemin de cette mort , en porte le premier la nouvelle au Duc de Machlyne , & luy dit qu'on le demandoit pour Roy comme gendre du défunt ; Qu'il

Comme pour luy communiquer quelque affaire d'importance. C'est assez de dire cela, | *sans ajouter ce que fait l'Autheur, qui n'est que trop long en cet endroit.*

se hâstast donc de se saisir de l'Empire , & qu'il menast avec luy sa femme qui estoit la legitime heritiere ; Qu'il luy disoit cela comme son parent & son amy , parce que le feu Roy avoit pris femme d'entre les Alains , d'où il estoit , & que les freres de cette Princesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprise , & empêcher l'élection du frere bastard du Roy , qui estoit ennemy des Alains , & amy des Scythes. Or comme ces nations s'habillent de mesme , & parlent mesme langage , on ne pouvoit découvrir la fourbe ; outre qu'il s'estoit fait couper les cheveux , pour mieux jouer son personnage ; parce que les Alains les portent plus courts que les Scythes. Le Duc de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prévenir l'élection , après luy avoir laissé la conduite de la Princesse , comme à son parent. Il monte avec elle sur son char , & quand la nuit fut venue , il la mit sur un cheval , à l'aide d'un cavalier qui le suivoit ; & quittant le chemin du Bosphore , il prend celui de Scythie , où il arrive le troisiéme jour , après avoir donné quelques heures de repos à la Princesse , & la remit entre les mains d'Arfacomas , telle qu'il la desiroit ; car le Duc de Machlyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arfacomas ne se pouvoit lasser de luy rendre graces , il dit que c'estoit comme si la main gauche remercioit la droite du service qu'elle luy rend ; Qu'il ne pouvoit moins faire pour luy , & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains , mais suivant le proverbe , comme les deux doigts de la main. D'autre costé , le Duc de Machlyne averty de la trahison , & de l'élection du bastard dont j'ay parlé , retourne tout court en son pais ; & entre avec une grande armée en Scythie , & le bastard aussi de son costé , avec quarante mille Alains ou Sarmates , sans compter les Grecs qui avoient pris son party. Après leur jonction , leurs troupes

se trouverent monter à quatre-vingts & dix mille hommes , dont il y avoit trente mille Archers à cheval. Nous marchâmes contre eux avec environ trente mille soldats ; en comptant la cavalerie parmy laquelle j'estois , ayant mené cent volontaires avec moy. Nous ne les eûmes pas plûtoſt apperçûs , que nous détachâmes contr'eux noſtre Cavalerie , pour attaquer l'eſcarmouche ; mais après un long combat , nous fuſmes rompus ; ce qui n'empêcha pas que la plus grande partie de l'armée ne ſe retirât en bon ordre , ſous la conduite d'Arſacomas , ſans que l'ennemy l'oſât ataq.uer. Mais l'autre où eſtoit Lonçate & Maſente , fut inveſtie , & ils y furent tous deux bleſſez , l'un à la cuiſſe , & l'autre à l'épaule & à la teſte ; ce qu'Arſacomas ayant apperçû , il eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour luy , & s'ouvrant un paſſage par le ſer , il alla enlever ſes deux amis. Cela rendit le courage aux ſiens , de ſorte que les ennemis plierent , ſur tout depuis qu'il eut coupé en deux le Duc de Machlyne , d'un coup de hache. Le lendemain ils envoyèrent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut , les Machlyniens de livrer des Oſtages , & les Alains de ſubjuguer la Sindiane , dès long-temps revoltée , ſi bien que la paix fut faite à ces conditions. Voilà comme les Scythes ſervent leurs amis.

MNE'SIPE. Cette hiſtoire a quelque choſe de Roman , Toxaris ; & je , croy , ſans offeſſer les Dieux que tu as jurez , que tu y as un peu meſlé de ton invention , pour faire la piece plus belle , car tout réuſſit à ton Heros , contre ſon eſperance.

TOXARIS. *C'eſt une marque de voſtre incredulité , ou plûtoſt de voſtre foibleſſe , à vous*

C'eſt une marque , etc. Je ne fais pas dire à l'autre , qu'il ſe ſera pas trop long ; car

autres Grecs. Car vous avez de la peine à croire , ce que vous auriez de la peine à pratiquer ; mais je te veux confirmer cet exemple par un autre qui m'est arrivé à moy-mesme. Comme je sortis de mon pays , pour aller étudier en Grece , en la compagnie de Sifinnés , avec qui j'avois esté élevé dès mon enfance , nous arrivâmes à Amastris sur le Pont Euxin , & dès que nous fûmes débarquez , nous allâmes nous promener sur la place , après avoir renfermé nos hardes dans une hostellerie. Mais au retour nous trouvâmes qu'on avoit croché nos coffres , & emporté tout ce que nous avions ; de sorte que par desespoir , comme un jeune homme , je me voulôis donner de mon épée à travers le corps , pour n'estre point contraint par la faim de faire quelque chose d'indigne de moy ; lorsque Sifinnés me retint , avec assurance qu'il trouveroit quelque invention pour nous faire subsister. Car nous n'avions pas seulement dequoy vivre ce jour-là , si bien qu'il fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Mais le lendemain comme il se promenoit sur la place , il vit faire montre à quelque jeunesse de bonne maison qui se devoit battre trois jours après , pour un prix que la ville donnoit , & lorsqu'il l'eût appris , il revint tout court , me dire que je ne me misse point en peine , & qu'il avoit trouvé dequoy nous enrichir en un instant. Quand les trois jours furent écoulés , que nous passâmes du mieux que nous pûmes , il me mena au theatre , où tout le peuple estoit assemblé pour voir les jeux. Il ne se passa rien d'abord de considerable , car ce n'estoit que quelques chasses d'animaux , ou bien des criminels liez , que l'on faisoit déchirer par des bestes farouches. Mais ensuite , on vit entrer un grand jeune homme bien fait , suivy d'un Heraut qui cria , Que celui qui se voudroit battre contre luy , recevrait dix mille dragmes.

Si-

On , la serrure de nostre chambre.

Sifinnés incontinent se présente & ayant touché l'argent me l'apporte , & me dit : Si je suis victorieux , voilà dequoy continuer nostre voyage ; sinon , tu retourneras au pais , avec cet argent , après m'avoir rendu les honneurs de la sepulture. Ces paroles m'ayant tiré des larmes de pitié , il s'arma de toutes pieces , hormis de l'habillement de teste , & entrant au combat, reçut d'abord un fendant sur le jarret , dont il perdit beaucoup de sang , ce qui faillit à me faire évanouïr , croyant que la blessure fust mortelle. Mais comme son ennemy s'avançoit plus hardiment après ce coup , il luy en porta un autre au défaut de la cuirasse , dont il le renversa mort à ses pieds. Aussi-tost il s'assit sur le corps , ne se pouvant plus tenir debout , & je le fis emporter au logis , après qu'il eut esté proclamé victorieux. Il fut si bien traité de sa blessure , qu'il en échapa , & il est maintenant au pais , où il a épousé ma sœur. Voilà comme il hazarda sa vie , pour me conserver la mienne ; & il y a encore icy plusieurs Amastriens , qui l'ont vû , sans qu'il soit besoin d'aller rechercher la preuve de cette histoire chez les Alains , ou chez les Scythes. Il ne me reste donc plus qu'un dernier exemple pour remporter la victoire , & je n'en prendray point d'autre que celui d'Abaucas , qui allant à la ville des Borystheniens , avec sa femme & ses deux enfans , en la compagnie d'un de ses amis , fut attaqué en chemin par des voleurs , & son amy blessé à la cuisse , de sorte qu'il ne pouvoit plus se soutenir. Cependant , le feu s'estant pris la nuit au logis où ils estoient , il charge son amy sur ses épaules , & le sauve à travers la flamme , laissant ses petits enfans qui luy tendoient les bras , & repoussant sa femme qui le vouloit arrester. Il luy cria seulement qu'elle le suivist , ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit embrassé , qui fut étouffé par la vapeur du feu , mais l'autre qui venoit après ,

*L'un de
sept ans ,
& l'autre
à la mam-
melle.*

écha-

échapa. Comme on luy reprochoit ensuite qu'il avoit abandonné ses enfans, pour sauver un étranger: J'en pouvois, dit-il, avoir d'autres, mais je n'eusse jamais recouvré un semblable amy. Voilà mes exemples, tu as dit les tiens, il ne reste plus que de trouver un Juge, pour sçavoir qui doit perdre la langue, ou la main.

MNE'SIPE. Il en falloit élire un auparavant; mais puisque nous ne l'avons pas fait, il faut remettre nostre dispute à une autre fois, & rapporter de nouveaux exemples, après avoir choisi un Juge qui fera porter au vaincu la peine que les Loix ordonnent. Que si tu crois cela trop cruel, au lieu de nous mutiler les membres, nous les multiplierons plustost par nostre union, & ne ferons qu'un mesme corps & qu'une mesme ame, comme ce Geryon des Fables, qui est à mon avis, un symbole de l'Amitié. Il n'est point besoin pour cela de sermens, ni de vaines ceremonies; la passion que nous avons tous deux témoignée, pour rendre cet honneur à nostre pais, fait assez voir que nous estimons l'Amitié par dessus tout.

TOXARIS. Je le veux, soyons amis désormais jusqu'à la mort; & si nous ne pouvons toujours vivre ensemble, visitons-nous pour le moins par lettres, & vien me voir quelquefois en Scythie, comme je t'iray voir en Grece.

MNE'SIPE. J'entreprendrois de plus grands voyages pour trouver un amy fait comme toy.

L'ASNE DE LUCIEN.

L'Auteur feint qu'allant en Thessalie, il logea chez une Magicienne, qui se changea en oiseau, pour aller trouver un Amant; mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boîte pour l'autre, & on le changea en Asne. Il prend occasion de-là de conter les diverses aventures qui luy arriverent, jusqu'à ce qu'il reprit sa première forme. Apulée a dérobé ce sujet; mais il l'a plus étendu.

COMME j'allois à Hypate en Thessalie, pour quelques affaires, je rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hiparque, chez qui je devois loger, estoit un homme fort riche, mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & qui vivoit fort mesquinement. Lorsque je fus arrivé à son logis ayant pris congé de ma compagnie, je frappay à la porte, & sa femme me vint ouvrir, après m'avoir fait long-temps attendre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'apportoies des lettres à son mary, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussi-tost, après avoir refermé la porte, puis me revint dire que je serois le bien venu. Je les trouvay en arrivant qui commençoient à souper, estant tous deux couchés sur un petit lit, avec une table devant eux; mais ils faisoient fort mauvaise chere, car

*Constan-
me ancien-
ne.*

A Hypate. C'est plutôt Larisse, où il alloit, & il devoit passer par Hypate; mais il n'est pas question icy d'une verité historique. Du reste, il sera parlé ensuite de son valet, & de ses hardes. Et il dit en quelque endroit, que son voyage de

Larisse n'estoit qu'une feinte.

Lorsque je fus arrivé chez luy. Il ne sert de rien de dire qu'il y avoit un jardin à la maison; mais il dira ensuite que le logis estoit petit; & la chambre où on le mena, fort propre.

je ne vis rien sur la table. Lorsqu'Hiparque eut lu mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galant homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme je voyois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma présence le rendroit plus illustre. Alors, appelant sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de-là au bain, car il doit estre las, après le chemin qu'il a fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le lit: C'est-là, dit-elle, que vous coucherez, & j'en dresseray un autre en ce coin pour vostre valet. De-là j'allay au bain, après avoir donné de l'argent à la servante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hôte me pria de me mettre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin vieux, dont nous fîmes carousse après souper; & puis je m'allay coucher, après nous estre entretenus de diverses choses, comme on a de coustume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'allois, & si je faisois estat de demeurer-là. Je luy répondis que non, & que je voulois aller pour quatre ou cinq jours à Larisse, quoyque mon dessein en effet fust de demeurer quelque temps à Hypate, pour voir si j'y pourrois rencontrer une Magicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui me fist voir quelque événement extraordinaire. Dans cette resolution, je me promenois par la Ville, lorsque je rencontray une femme assez bien faite, qui paroissoit de condition à son train & à son habit. Elle me demanda qui j'estois; & comme elle l'eut appris, elle s'écria que j'estois fils d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aimoit pas moins les enfans que les siens propres, & que j'avois tort de n'estre pas venu descendre chez elle, mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuses.

& luy dis que je ne pouvois pas honnestement quitter mon hôte , qui m'avoit si bien reçu ; mais qu'il n'auroit que mon corps , & qu'elle auroit mon esprit. Comment , reprit-elle , estes-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque ? Ne luy dites point d'injures , luy dis-je , après m'avoir si bien traité. Alors se soûriant , elle me dit à l'oreille , que je prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme , qui estoit une des plus grandes Magiciennes du pais , qui changeoit les uns en bestes , & tuoit les autres , lorsqu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort amoureuse , & que ma jeunesse , jointe à la qualité d'étranger , luy donneroit assez de prise sur moy. Alors , tout ravy d'avoir rencontré ce que je cherchois , je pris brusquement congé d'elle , & me retiray en haste au logis , rêvant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon dessein , & faisant estat de gagner la servante , qui estoit fort jolie , & qui sçavoit sans doute les secrets de sa maistresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte , c'eust esté à mon avis violer le droit d'hospitalité. En arrivant , je trouvay , par bonheur , la servante seule qui apprestoit à souper , & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisine ; Elle me répondit assez plaisamment , *qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table.* Tout surpris de cette réponse , je m'approchay pour la caresser ; mais elle me dit en se retirant , que je ne m'approchasse pas trop près , si je n'avois envie de me bruler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt , elle me mettroit tout en feu : & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette brulure. *Comme je riois*

<i>Qu'elle n'avoit pas moins</i>	qui estoit sale.
<i>bonne grace au lit qu'à la ta-</i>	<i>Comme je riois. J'ay re-</i>
<i>ble. J'ay changé la saillie</i>	<i>jeté plus bas ce qu'elle dit</i>
	<i>de</i>

de la gentillesse de ses reparties , & que j'e l'appellois belle Cuifiniere : Vous ne fçavez pas, dit-elle , quelle Cuifiniere je fuis ; car fi je veux, je vous accommoderay de toutes pieces , & *vous hacheray menu comme chair à pasté.* Je luy répondis , Qu'elle m'avoit déjà mis en capilotade , & que je pensois estre sur le réchaut , tant je sentoie de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette réponse , & me dit , *qu'elle estoit grande Magicienne* , & que si elle m'avoit une fois charmé , elle pourroit après cela me jeter des pierres , que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy répondis que je sentoie déjà l'effort de ses charmes , & que je ne la pouvois quitter. Après quelque contestation , nous tombâmes à la fin d'accord , & elle me promit de venir dans ma chambre , quand sa maistresse seroit couchée. Comme son maistre fut de retour , & que nous eûmes soupé , je me retiray , *après quelques santex* , feignant d'avoir envie de dormir. En entrant dans ma chambre , je trouvay la collation preste , & mon lit tout semé de feuilles de roses. On avoit mesme transporté ailleurs celui de mon valet. Si-tost qu'elle eut couché sa maistresse , elle me vint trouver , & nous fîmes collation ; nous nous portâmes force santex , & force baisers , goustant les prémices de l'amour : Après quoy , on verra bien-tost , dit elle , si tu sçais aussi bien faire que dire ; car je m'appelle Palestre , & n'ay point encore trouvé d'Athlete qui m'ait vaincué à la lutte. Comme j'eus accepté le combat , elle se deshabille ,

icy , Que quand elle luy jetoit des pierres , &c.

Et vous hacheray menu comme chair à pasté. Cela a du rapport à ce qu'il dit , & sent l'esprit d'une servante.

Qu'elle estoit grande Magicienne , &c. J'ay agencé cela d'une autre sorte que l'Au-

teur , comme je fais souvent, pour luy donner bonne grace.

Après quelques santex. Il n'y a point d'apparence de dire qu'ils beurent beaucoup, parce qu'ils reboivent encore après ; & qu'il n'est pas nécessaire de tant boire pour faire l'amour.





& me dit que le champ estoit ouvert à ma valeur. Après quelques tours d'escrime, où chacun tascha de montrer ce qu'il sçavoit faire ; nous remîmes la partie au lendemain ; & je pris tant de plaisir à ce divertissement, que j'en oubliay presque *le sujet de mon voyage*. A la fin je la priay de m'apprendre quelque secret de son art, puisqu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eust beaucoup profité sous une si sçavante maîtresse. Elle me jura qu'elle ne sçavoit point d'autre métier que celui que la Nature luy avoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lorsqu'elle se metamorphoseroit en quelque animal. Quelques jours après, elle me vint dire que l'occasion se presentoit de contenter ma curiosité, & que sa maîtresse se devoit changer en oiseau pour aller trouver son galant ; Que j'eusse bon courage, & qu'elle me la montreroit en cet estat. La nuit venue, elle me mena sans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par une fente, je vis sa maîtresse toute nue, qui jettoit deux grains d'encens dans une lampe allumée, & murmuroit tout bas quelques paroles ; ce qui dura assez longtemps. Ensuite tirant une phiole de son armoire, elle s'huila par tout jusqu'au bout des ongles, & en un instant fut transformée en hibou ; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras s'allongerent en aîles, & elle s'envola par la fenestre avec un grand cry. Je fus si surpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant si je songeois, ou si j'étois éveillé ; tant qu'à la fin revenu à moy, je conjuray ma nouvelle maîtresse de me

Le sujet de mon voyage. Je ne dis pas à Larisse, parce qu'il a dit qu'il n'y vouloit pas aller, ou pour le moins si-tost. Je ne touche pas aussi son aversion pour les femmes, qui n'est que trop exprimée dans ce livre.

vouloir transformer de mesme , pour voir ce qu'on devenoit en cet estat , & si l'on conservoit encore son jugement. Elle entre aussitost dans la chambre , ne me pouvant rien refuser , & m'apporte une petite bouteille , dont je ne me fus pas plutôt huilé , qu'au lieu de plumes , tout mon corps fut couvert de poil , mon visage & mes oreilles s'allongerent , mes doigts *se durcissent en corne* , il me sortit par derriere une longue queue ; de sorte que me regardant au miroir , je trouvay que j'estois un Asne. La fille estonnée aussi-bien que moy , d'un si étrange accident , commence à se frapper l'estomac , & à s'arracher les cheveux , & s'écrie qu'elle avoit pris une phiole pour l'autre , deceuë par la ressemblance , à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire ; mais que je patientasse jusqu'au lendemain , & qu'elle m'iroit acheter des roses , dont je n'aurois pas plutôt goûté , que je reprendrois ma premiere forme. En disant cela , elle me passoit la main sur le dos , & me manioit les oreilles , comme on fait à cet animal quand on le veut caresser. Cependant , sous la figure d'une beste , je conservois le sens d'un homme , & entendois tout ce qu'on disoit , mais je ne pouvois m'expliquer ; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre , je commençay à braire , au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux , que je m'en allay baissant la teste droit à l'écurie , me coucher auprès de mon cheval , & du baudet de mon hôte , *qui me reçurent à grands coups de pieds* , au lieu de me faire place , tant ils avoient peur que je ne vinssse manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin , fort mal satisfait de leur reception , & bien resolu de m'en venger le lendemain.

Se durcissent en corne. Je l'ay trouvé mieux de la sorte , que comme il le dit. *coups de pieds.* Il est mieux comme cela , que de dire , *Ils s'y préparèrent.*

Qui me reçurent à grands

C'est

C'est alors que faisant reflexion tout à loisir , sur le triste état où j'étois , je commençay à condamner ma curiosité , & à reconnoître ,

*Qu'il n'est rien qui punisse
Un homme vicieux ; comme son propre vice.*

Si par hazard , disois-je en moy-mesme , j'allois estre rencontré en cet estat par quelque loup , ou quelqu'autre beste farouche , je jouerois bien le personnage que je represente. Sur ces entrefaites , j'entens percer la paroy , & vois entrer des voleurs l'épée à la main , qui après avoir lié ceux du logis , pillèrent tout ce qui estoit dedans , & en firent des balots dont ils me chargerent avec mes compagnons. Ensuite , nous chassant devant eux , ils gagnerent la porte par des rues détournées , & de-là des montagnes-voisines couvertes de bois , où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades : mais on ne sçauroit exprimer la douleur que je sentoïs à marcher sur les cailloux , avec une charge sur le dos , moy qui estois un âne de bonne maison , qui n'estois pas accoustumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas ; mais on me faisoit relever à coups de baston. En cette extrémité je voulus m'écrier ; O *Cesar* , pour implorer le secours du Prince ; mais la parole me manqua sur l'O , & je ne pûs achever le reste ; si bien que cela ne servit qu'à me faire battre par les voleurs , que je trahissois par mon cry. Je resolus donc de continuer paisiblement mon chemin , puisque je réussissois si mal à me plaindre , outre qu'on nous emmufela pour nous empêcher de paistre en allant. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de connoissance , où nous fûmes fort bien re-

*Qu'il n'est rien qui punisse
un homme vicieux ; comme son
propre vice. Je ne me fers
pas de cela comme d'allega-*

tion , mais comme d'expres-
sion , parce que de Vets ex-
prime bien ce que je veux
dire.

çûs ; & tandis que nos maîtres dînoient , on nous donna quelque poignée d'orge ; mais je n'en pûs jamais goufter , parce que je n'y estois pas accoustumé , & voyant le jardin ouvert , je m'y jettay à corps perdu , pour aller manger des roses qui paroissoient , & reprendre ma premiere forme. Mais en arrivant je trouvay que c'estoit un laurier-rose , qui est un poison mortel aux asnes & aux chevaux. Cependant , comme je mangeois quelque salade pour me rafraîchir , le Jardinier arrive avec le baston à la main , & m'en donne quelques coups ; mais je tournay le derriere si à propos , que je le jettay à la renverse d'un coup de pied à l'estomac. De-là je pris le chemin des montagnes ; & luy de crier qu'on laschaft les chiens après moy ; ce qui m'obligea de regagner en haste mon écurie , pour éviter la rencontre de grands vilains dogues , *qu'on faisoit combattre contre des Ours* ; mais je ne laisfay pas en arrivant de recevoir quelques coups de bâton du Jardinier , pour payement de sa salade ; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lorsque nos maîtres eurent dîné , on nous remit nostre charge pour continuer nostre chemin , & par malheur la plus grosse m'échût en partage ; dequoy desesperé , je deliberois de me coucher là pour me faire décharger , lorsque l'autre baudet qui avoit peut-estre le mesme dessein , s'estant laissé cheoir comme on le voulut relever , & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire , on luy coupa les jarrets , & on le jetta en bas des rochers ; ce qui me fit sage aux dépens d'autrui. Je commençay donc à doubler le pas , quoyqu'on partageast encore sa charge entre le cheval & moy ; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout me réussissoit à contre-pied , je resolu desormais de porter mon

Qu'on faisoit combattre contre des Ours. Il dit seulement , capables de combattre ; | mais comme je le dis , cela fait plus d'effet.

mal

mal en patience , & me hastay d'aller , sur l'esperance de trouver des roses au giste , qui n'estoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit , & trouvâmes en arrivant une vieille assise près d'un bon feu , qui nous aida à nous décharger , & ferra tout ce que nous avions apporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croisez , sans leur apprestre à manger : mais elle dit que tout estoit prest , & qu'ils boiroient d'excellent vin , & mangeroient de la venaïson. Ils se deshabillerent donc , & s'huilerent près du feu ; puis s'estant lavez avec de l'eau chaude , se mirent à table. Sur ces entrefaites , il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles , & de vaisselle d'or & d'argent , qu'ils remirent entre les mains de la vieille , puis s'assirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas qui fut assez long & plantureux , ils s'entretinrent de tout ce que peuvent dire des voleurs , après avoir fait un beau coup. Cependant le cheval & moy estions attaché au ratelier , où je faisois tres-mauvaise chere. Mais lorsque la vieille se fut retirée , je mangeay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble , laissant un d'entr'eux au logis avec elle , ce qui me faisoit enrager : car si elle eust esté toute seule , je me fusse sauvé aisément ; mais c'estoit un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit l'épée au costé , & jettoit de temps en temps des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours après les voleurs revinrent sur le minuit , avec une belle fille qu'ils avoient prise , qui pleuroit & se desespéroit , sans vouloir ni boire ni manger ; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bientôt un estranger avec grand équipage ; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte , & s'armerent , puis sortirent en foule , emmenant avec

eux le cheval & moy , après avoir laissé en gar-
de la fille à la vieille. Je n'allois qu'à coups de
baston , croyant qu'on me menoit au combat ;
mais lorsque nous fûmes arrivés sur le grand
chemin , l'étranger fut incontinent dévalisé ,
& l'on nous chargea de ce qu'il avoit de
meilleur , laissant le reste caché dans le
bois. Cependant , comme on nous faisoit
marcher en diligence , j'allay heurter par ha-
zard contre un caillou qui me fendit la cor-
ne du pied ; ce qui me fit boiter assez long-
temps : mais lorsque je vis qu'on délibé-
roit de me traiter comme on avoit fait mon
camarade , je vainquis ma douleur , & fis
le reste du chemin , comme si je n'eusse
point eu de mal. On alla requérir la nuit mes-
me , ce qu'on avoit caché dans le bois ; mais
on ne mena que le cheval , & l'on me laissa au
logis à cause de ma blessure. Comme on fut
party , je disois en moy-mesme , Qu'attens-tu
icy davantage , à servir de pasture aux corbeaux ?
Ne vois-tu pas comme on a traité ton camara-
de , & qu'on t'en a voulu faire autant par le
chemin ? Prends une bonne résolution. Voilà
la Lune qui luit , il n'y a qu'une vieille au
logis , tu n'es point lié. Dans cette pensée ,
je cours droit à la porte , & la vieille après
moy pour m'arrêter ; mais voyant qu'elle n'e-
stoit pas assez forte , & que je l'entraînois ,
quoyqu'elle me retint par la queue , elle appelle
à son secours la Pucelle : qui prenant son temps
monte sur moy , & me pique , priant les
Dieux de favoriser sa retraite , & promettant
tout bas de me donner la liberté , si je la pou-
vois tirer hors de peril. Poussé de cette espé-
rance , & de la gloire d'un si beau dessein ,
j'allois comme un genest d'Espagne , & non
pas comme un baudet estropié , lorsqu'en un
tournant nous rencontraîmes les voleurs qui
nous arrêterent tout court , & demanderent à
la

la Belle en riant ; où elle alloit ainsi la nuit , & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis ; mais comme je n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire , je ne me pouvois presque soutenir sur ma mauvaise jambe ; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment , disoient-ils , maître baudet , lorsqu'il est question de fuir , vous allez vifte comme le vent ; & quand il faut retourner à la maison , vous ne sçauriez faire un pas. Nous vous apprendrons bien tantost vostre leçon : & en disant cela , ils commencent à charger sur moy , tant qu'ils me font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit pendue de desespoir , & la roulerent en bas des rochers , en admirant sa fidelité. Ensuite ils lierent la Pucelle pour empêcher qu'elle ne se sauvast une seconde fois ; & s'étant mis à table , déliberèrent en buvant , quel supplice ils luy feroient souffrir , & à moy aussi , pour punition de nostre crime. Là-dessus , l'un dit qu'il la faisoit enfermer toute vive dans mon ventre , après m'avoir arraché les entrailles , & nous exposer ainsi sur la pointe d'un rocher , pour servir de pasture aux oiseaux , & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun approuvoit l'extravagance de ce supplice , & qu'on se préparoit à l'exécution , le Ciel qui n'avoit pas résolu de nous perdre , amene dans cet intervalle , le Prevost avec ses Archers , conduits par le fiancé de la Pucelle , qui se faussent en un instant de tous les voleurs , & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé , il charge la maîtresse sur mon dos , pour la ramener à son pere ; & par tout où nous allions , on nous jettoit des fleurs en passant , & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & des cris d'allégresse. Lorsque nous fûmes arrivez , elle eut grand soin de me faire bien traiter , comme le fidelle compa-

gnon de sa bonne & de sa mauvaise fortune , & celuy qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pû à sa délivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit , & j'enviois la condition des chiens que je voyois faire bonne chere à la cuisine , maudissant en mon cœur le Destin , qui ne m'avoit plutôt fait levrier que baudet. Quelques jours après les nôces , cette Dame pour s'acquitter de sa promesse , me fit donner la liberté , & me lâcher parmy les Cavales , qui estoit la plus belle récompense qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter , voulut que la femme de celuy à qui l'on m'avoit recommandé , me fît porter la farine & tourner la meule , au lieu de me laisser en liberté : & pour comble de malheur , les Chevaux jaloux de me voir parmy leurs Cavales , croyant que je n'estois pas là pour enfiler des perles , estoient sans cesse après moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux , & ne mangeant que du son , à cause qu'on me déroboit mon orge , au lieu d'un asne gras & refait , je devins une méchante haridelle. D'ailleurs , on m'envoyoit querir du bois sur une montagne droite & pierreuse , sous la conduite d'un petit coquin qui me chargeoit comme un Elefant , & ne cessoit de me battre , soit que j'allasse bien ou mal ; & pour me faire enrager davantage , il me fraploit toujours au mesme endroit avec un baston nouëux , dont il me fit une large playe , à laquelle on ne donnoit jamais le loisir de guerir. Non content de cela , si ma charge pesoit plus d'un costé que d'autre , au lieu de me décharger de ce costé-là , il chargeoit l'autre de pierres , pour avoir plutôt fait , & montoit encore sur moy pour passer un petit ruisseau qui estoit au pied de la montagne , de peur de se mouiller le bout des pieds. Que si je venois à succomber sous le faix , au lieu de me sou-

soulager , il me frottoit à grands coups de baston tout le long de l'épine du dos ; de sorte que j'estois contraint de me relever tout seul , pour éviter un plus grand mal. Il s'avisa d'une autre invention pour me faire aller plus vifte ; ce fut de m'attacher une branche d'épine au derriere , qui me piquoit à mesure que je marchois ; & lorsque je voulois m'arrester , il me battoit tout de nouveau. Pour me venger , je luy tiray un jour quelques ruades , dont il se souvint toute sa vie ; & il ne s'en souvenoit jamais , qu'il ne m'en coutât quelque éguillette de ma peau. Un autre jour que je n'avançois pas assez à son gré , estant chargé d'étoupes , il mit un charbon ardent entre mon dos & la charge , dont il m'eust bruslé tout vif , si je ne me fusse plongé dans un estang ; & pour excuse , il dit à son maître que je m'estois jetté dans le feu. Une autre fois il vendit ma charge de bois à un païsän , & dit que je l'avois jettée en bas des rochers ; & que dés que je sentoie quelque femelle , on ne me pouvoit plus tenir. Le maître donc commanda qu'on me tuaist , & qu'on donnast ma chair aux esclaves ; & si l'on demandoit ce que j'estois devenu , qu'on dist que les loups m'avoient mangé. J'évitay ce malheur par un plus grand ; car un voisin luy dit que je pouvois rendre encore de bons services , & qu'il ne falloit que me chastrer pour me rendre doux comme un agneau. Cela fut donc conclu ; & l'on alloit passer à l'exécution , lorsque la nouvelle arriva , que les jeunes mariez s'estant allé *promener sur mer* dans une chaloupe , avoient esté submergez , si bien que les valets ne songerent plus qu'à faire leur main pour se sauver , tandis que la maison estoit sans maître. Dans cette conjoncture ,

<i>Promener sur mer.</i> Le Grec dit seulement , <i>sur le bord de l'eau</i> , mais il ne saur point s'amuser à faire des	événemens extraordinaires , quand on peut faire les choses regulierement,

*D'offre
chapitre.*

*7. livres
dix sols.*

Mètres.

celuy qui faisoit paistre les chevaux, les chargea & moy aussi, de ce qu'il pût emporter, & se retira en diligence. Mais quoy qu'on nous contraignist de marcher jour & nuit, trois jours durant par un mauvais chemin, ce mal me sembloit doux auprès de celuy que j'apprehendois. Enfin nous arrivâmes à Beroée, qui est une des meilleures villes de la Macedoine, où dès le lendemain on nous mena vendre au marché; mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fust présenté un de ces vieux Prestres de la Déesse de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. Lorsque nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il appelloit ses Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tout joyeux; mais lorsqu'ils m'eurent vû, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en divertir luy-mesme, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nostre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aller par país; & lorsque nous fûmes arrivez au premier village, l'un d'eux se mit à jouer de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à danser & à branler la teste, tout furieux, jettant leurs chapeaux, & se tirant du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prist envie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant par ce bätelage ils amasserent quantité d'argent: car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, & le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans un autre village, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étalon; ce qui me toucha tellement, que je ne pûs m'empescher de crier, en voyant leur infamie, O Jupiter, sans songer que j'avois perdu la parole.

Quel-

Quelques païsans qui avoient perdu un baudet ,
 accoururent au cry ; pensant que ce fust le leur ,
 & en entrant découvrirent tout le mystere ; de
 sorte que le bruit en courut aussi-tost par tout ,
 ce qui les obligea à deloger la nuit sans trom-
 pette. Comme ils furent hors du village , ils
 me pendirent à un arbre , & me fouëtterent dos
 & ventre , pour avoir revelé leur honte : jus-
 ques-là que transportez de fureur , ils me vou-
 lurent égorger ; mais la Déesse jetta des regards
 si furieux , que cela les arresta. Ils la chargerent
 donc tout de nouveau sur mon dos , & conti-
 nuèrent leur chemin , tant qu'ils arriverent sur
 le soir en la maison d'un Gentilhomme qui les
 receut fort bien , & luy fit des sacrifices ; mais
 j'y fus en grand danger. Car par malheur un de
 ses amis luy ayant envoyé un cuissot d'asne sau-
 vage , les chiens le mangerent à la Cuisine , si
 bien que le Cuisinier se vouloit pendre de desef-
 poir , craignant la colere de son maistre ; lors-
 que sa femme luy conseilla de m'égorger , & de
 mettre une de mes cuisses en sa place ; parce
 que j'estois gras & refait. J'estois donc mort ;
 si je n'eusse entendu moy-mesme la trahison , &
 couru à l'estourdie en la chambre du maistre , où
 je renversay d'abord la table & les flambeaux.
 Mais je faillis à trouver ma perte , où je cher-
 chois mon salut ; car tout le monde se vouloit
 jeter sur moy , comme sur un furieux ; & on
 m'alloit mettre en pieces , si de frayeur je ne
 me fusse sauvé en l'appartement de mes Prestres ,
 où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger.
 Nous partismes donc le lendemain de grand ma-
 tin , & arrivâmes en un gros Bourg , où ils di-
 rent que la Déesse vouloit coucher dans le Tem-
 ple ; de sorte que les habitans credules la vin-
 rent prendre aussi-tost avec grande reverence ,
 & la placerent près la Patrone du lieu. Pour
 nous , on nous mit dans une méchante maison ,
 où nous demeurâmes assez long-temps ; & au dé-

départ, nous emportâmes avec nostre Déesse, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayant découvert, coururent après nous; & la trouvant dans nostre équipage, ils mirent les Prestres en prison, & me vendirent à un *Meufnier*, qui chargea aussi-tôt sur moy dix boisseaux de bled, & me mena chez luy par un sentier rude & épineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la meule, ce qui me fut de mauvais présage; comme en effet, on me mit à l'hastelier dès le lendemain, après m'avoir bouché les yeux; & parce que je feignois d'estre tout neuf à ce mestier, on commença à m'instruire à coups de baston. Cela me fit tourner *comme une girouette*, ayant déjà appris plusieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point se laisser prier de faire son devoir. Comme mon Maistre vit que je diminuois à veüe d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se servoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demourois tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois aussi que quelques méchantes *laisnës pourries* qui m'engendroient des cruditez; outre que l'Hyver approchoit, & qu'il n'avoit pas *de quoy se nourrir*, ni moy aussi. Sur ces entrefaites il passa un soldat Romain, qui luy demanda quelque chose en sa langue; & comme il vit qu'il

Meufnier. Le Grec dit, *Boulanger*; mais il tenoit lieu de Meufnier, parce qu'on tient que les anciens n'avoient point de moulin à vent ni à eau.

Comme une girouette. Le Grec dit, *Comme un sabot*; mais la comparaison n'en est pas si belle en nostre langue.

Laisnës pourries. Il y a au

Grec, *dures & ameres*; mais le mot de *dures* est ridicule en cet endroit, pour un asne; & celui de *pourries*, donne sujet à une galanterie qui suit.

De quoy se nourrir. Il y a au Grec, *se couvrir*; mais un asne n'a point besoin de couverture.

basne luy répondoit rien, il luy donna un coup de baston, sans considerer qu'il ne l'avoit pas fait *On, fons.* par mépris, mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant le Jardinier irrité se jette sur luy, & le renverse; & comme l'autre crioit qu'il le tueroit, il le battit de telle sorte, après luy avoir osté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes panniens, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades, qui nous font chercher par tout; & ayant découvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maistre estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit *enlevé par une poulie*, comme en lieu où l'on ne me viendrait jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la teste à la fenestre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayant apperçû, ils me montrèrent en riant, au Juge, qui entrant là dessus, chercha tant mon maistre, qu'il le trouva, & le fit mettre en prison. *Pour moy on me livra* aux soldats, qui me vendirent deux écus au Cuisinier d'un Seigneur de Thessalonique, qui avoit son frere Sommelier au mesme logis. Ils me placerent en un petit coin de leur appartement: mais comme ils resferroient pour eux le reste des viandes, je pris mon temps qu'ils estoient allez au bain; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver de la viande à mon appetit. Ils ne s'en apperçurent point la premiere fois, à

<i>Enlevé par une poulie.</i> Je	Navires.
me suis servy de cette ex-	<i>Pour moy on me livra.</i> Il
pression qui est plus gaye;	y a icy un Proverbe Grec qui
oultre que c'est ainsi qu'on	n'est pas à nostre usage.
charge les chevaux dans les	

cau-

cause de la quantité de mets , outre que je m'estois un peu épargné ; mais comme j'y retournois souvent , ils *commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais oeil* , & comptèrent tout depuis en le resserrant. A la fin voyant que je ne mangeois point d'orge , & que je ne laissois pas d'engraisser , ils entrèrent en quelque soupçon ; & m'ayant épié , découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si estonnez du commencement , qu'ils demeurèrent comme immobiles ; mais ensuite ils allèrent appeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit une huée generale , dont le Seigneur ayant entendu le bruit , il y accourut luy-mesme ; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier , il ouvrit la porte de la chambre , dont je fus tout surpris ; mais pour faire durer le spectacle , il me fit mener dans la salle , & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoyque j'eusse déjà beaucoup mangé , néanmoins croyant qu'il y alloit de mon honneur , & que cela pourroit contribuer à ma liberté , & servir à me faire reconnoître , je me mis à table fort proprement , & commençay à goustier de tout ; & comme quelqu'un se fut écrié , qu'il me falloit apporter du vin , le maistre commanda qu'on m'en donnast , & j'en beus un grand trait. Alors , tout ravy d'avoir trouvé un si grand trésor , il m'achette de son Cuisinier , le double de ce que je luy coustois , & me donne à un affranchy pour m'instruire ; ce qui ne luy fut pas fort difficile , parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un lit , & m'appuyois sur le coude , comme on fait quand on veut manger. Je lutois avec luy , dançois sur les pieds de derriere , & faisois mille autres gentilleses , donnant à connoître par un bran-

*Lit de
table.*

*Commencerent à se regarder de cela , sans leur faire dire
de mauvais oeil. C'est assez des injures.*

le-

lement de teste , que j'entendois tout ce qu'on me disoit. *Le bruit court par tout de cette merveille.* On m'admire comme un prodige , ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé ; & comme le temps approchoit que mon Maistre devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique , il me mena avec luy , & je le portay sur mon dos une partie du chemin. Lorsque nous fûmes arrivez , le peuple accourut pour me voir ; car la renommée en estoit déjà répandue par tout , & il me fit mettre au bout de la table , où je faisois mille singeries pendant qu'il disoit. On ne laissoit pas de me montrer en particulier , de quoy l'affranchy tiroit beaucoup d'argent ; & comme tous ceux qui me venoient voir , m'apportoient quelque chose , je devins en fort bon point. D'ailleurs, j'estois beau & poly , orné d'une belle housse de velours , avec de petites clochetes d'argent , *et le mord de mesme* ; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy , & acheta à grand prix une de mes nuits de l'affranchy. Au retout du souper , nous la trouvâmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy , au lieu où j'avois accoustumé de coucher , avec de beaux tapis , & force carreaux , pour estre plus mollement & plus délicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent , à la lueur de laquelle elle se frota & moy aussi , d'une huile tres-précieuse ; puis m'embrassant , me traîna par le cou sur le lit , avec des paroles & des caresses , comme si j'eusse esté son galand. Je ne me fis pas beaucoup prier , parce qu'elle estoit belle , & que je me portois fort bien ; mais comme je n'avois point caressé de femmes depuis ma metamorphose , je craignois de la

Le bruit court par tout de cette merveille. Le reste est exprimé ensuite. y a au Grec, d'or & d'argent; mais je ne pouvois pas commodément repeter le dernier

Et le mord de mesme. Il

mot.

tuer,

tuer ; & qu'on ne me punist après comme un homicide. A la fin enhardy , par l'exemple de Pasiphaé , qui avoit bien aimé un Taureau , je me mis en devoir de la satisfaire , & trouvay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu , elle se leva à regret , & sortit avec ses gens qui l'attendoient dans une antichambre , après avoir obtenu une seconde nuit pour le même prix. Mais mon Maître averty par son affranchy , nous vint regarder à travers la porte ; & estonné de cette merveille , resolut de donner ce plaisir au peuple , & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin donc des jeux , on me mit dans un lit , dont le bois estoit garny d'or & d'écaille de tortue , & l'esclave auprès de moy ; & en cet estat on nous traîna avec une machine au milieu de l'amphitheatre , au grand estonnement de tout le peuple. Il y avoit là une table couverte de mets , & servie par de beaux garçons , qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or : mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde , je n'estois pas trop en seureté , craignant que quelque beste farouche ne me vînt devorer. Dans cette apprehension il vint à passer un homme qui portoit des roses ; ce que je n'eus pas plutôt apperçû , que je courus en manger , & repris ma première forme. Jamais spectateurs ne demeurèrent plus estonnez ; les uns vouloient qu'on me bruslast comme un Magicien ; les autres , qu'on apprît de moy auparavant , les raisons de cette merveille , lorsque je m'approchay du Gouverneur de la Province qui estoit present ; & luy ayant fait le recit de mon histoire , j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse justifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant appris mon nom , & celuy de mon pais , il me fâuta au col tout transporté , & dit qu'il me connoissoit fort bien , &

que

*Ou, enfin
le jour
des jeux
estant ar-
rivé.*

*C'est qu'il
y avoit
des vou-
tes au-
tour de
l'amphi-
theatre ,
où elles
estoient
renfer-
mées.*

*Lucius,
Patras ,
ville
d'A-
chaïe.*

que mon pere estoit son intime amy , de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident , mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter ; mais le Gouverneur me declara libre en pleine assemblée. Alors je crûs qu'il estoit de mon devoir d'aller remercier cette Dame , qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphose , m'imaginant que sa passion redoubleroit lorsqu'elle me verroit homme. *Mais il arriva tout le contraire :* car je reconnus de la froideur dans son entretien, que je ne sçûs à quoy attribuer , si ce n'estoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cause , elle me dit de fort bonne grace , qu'elle voyoit bien que son amour n'avoit esté qu'un effet de sa curiosité , & qu'elle n'avoit plus la mesme passion pour moy , maintenant que j'étois homme. Je retournay donc au logis tout honteux , & contay mon aventure à mon frere , qui m'en fit longtemps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent , & ne fûmes pas plûtoست arrivés au païs , que j'allay rendre graces aux Dieux , d'avoir échappé de si grands dangers , & d'estre arrivé au port après tant d'orages.

Mais il arriva tout le contraire. Je passe icy plusieurs | saluez le plus delicatement
que je puis.



JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE.

JUPITER ET *UN CYNIQUE.

L'Auteur soutient en ce Dialogue , que le culte des Dieux est inutile , parce qu'ils ne sçauroient changer l'ordre des Parques , que l'on nomme le Destin. Mais quoyque cette doctrine soit impie , elle n'a aucune force contre les Chrestiens , qui n'attachent pas Dieu au Destin , mais le Destin à Dieu , & qui croient que ce n'est autre chose que le dessein de sa Providence.

LE CYNIQUE. **J**UPITER , je ne desire ni les grandeurs ni les richesses , que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes , & que tu as tant de peine à leur accorder. Mais , comme Philosophe , je cherche la Verité , & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homere , Que les ordres du Destin sont inviolables.

JUPITER. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Celuy-cy s'est donc mépris , quand il dit , parlant de quelqu'un , *de peur qu'il ne descende aux Enfers malgré la Parque.*

JUPITER. Il est vray ; car il ne se fait rien que ce qu'elle ordonne : mais les Poëtes , lorsque leur fureur les quitte , sont sujets à faillir comme les autres : ce qui n'arrive pas tandis que les Muses les inspirent.

LE CYNIQUE. Je le croy ; mais si ce que tu dis est veritable , *la Fortune* n'est donc qu'une

*Un Cynique. L'Auteur en fait un homme nommé Cyniscus ; mais cela n'est pas nécessaire.

La Fortune. Je ne dis pas le Destin , qui n'est autre chose que l'ordre des Parques , comme je l'ay dit à l'Argument.

chi-

chimere , quoyqu'on celebre tant son pouvoir , & que son nom soit toujours en la bouche des hommes.

JUPITER. Il n'est pas permis de tout sçavoir : mais pourquoy faisois-tu cette question du Destin ?

LE CYNIQUE. Dis-moy premierement si les Dieux sont sujets comme nous , aux ordres des Parques.

JUPITER. Il n'en faut pas douter. Qu'as-tu à dire ?

LE CYNIQUE. C'est qu'il me souvient de ce qu'Homere te fait dire dans une assemblée des Dieux , Qu'avec une chaîne d'or tu peux enlever les hommes & les éléments , qui est la marque d'une puissance extraordinaire ; au lieu que si ce que tu as dit est vray , tu ne tiens toy-mesme qu'à un filet , où tu demeures accroché comme un poisson l'est à l'hameçon. Les Parques auroient bien plus de sujet de faire les vaines que toy.

JUPITER. Que veux-tu conclure de là ?

LE CYNIQUE. Que si les Parques sont les maistresses du monde , & qu'on ne puisse éviter ce qu'elles ordonnent , on est bien sot de vous adresser des vœux & des sacrifices , puisque vous ne sçauriez faire ni bien ni mal , & que vous n'êtes tout au plus que les executeurs de leurs ordonnances.

JUPITER. Ce sont-là de fausses subtilitez , que tu as apprises de ces nouveaux Docteurs qui nient la Providence : mais ils se repentiront tost ou tard d'une si damnable doctrine.

LE CYNIQUE. Je te jure par le fuseau des Parques , que je l'ay fait innocemment , & que je me suis embarqué insensiblement dans cette dispute ; mais cependant tu vois la consequence qu'on en peut tirer. On, par la question.

Enlever les hommes & les éléments. Cette fable est expliquée plus au long ailleurs. Tu vois la consequence qu'on en peut tirer.

JUPITER. Cela seroit bon , s'il n'y avoit point d'autre sujet de nous faire des prieres. Mais, ou l'on nous remercie des graces qu'on a receuës par nostre entremise , ou l'on nous en demande de nouvelles , ou l'on nous revere comme une nature plus haute & plus excellente. Après tout , encore fait-on la reverence à celuy qui nous apporte des presens de la part de quelqu'un.

LE CYNIQUE. J'en tombe d'accord , pourveu que tu m'accordes aussi que vous n'avez aucun pouvoir de vous-mesmes , & que vous n'estes que comme un outil entre les mains du Destin. D'ailleurs , si quelqu'un de ces Philosophes que tu condamnes , estoit present , il te demanderoit pourquoy vous faites tant les vains , puis-que vous dépendez comme nous , d'un ordre superieur , & que vous estes esclaves d'un mesme maistre. Car toute vostre immortalité ne sert qu'à éterniser vostre servitude , au lieu que nous sommes délivrez de la nostre par la mort.

JUPITER. Mais cette dépendance n'empêche pas que nous ne vivions à nostre aise , & dans une parfaite felicité.

LE CYNIQUE. Cela est bon pour toy & pour quelques autres. Mais Vulcain est-il heureux de travailler continuellement à sa forge , comme un courtaut de boutique ? Et Prométhée jouissoit-il de sa felicité en croix , ou Saturne dans les prisons du Tartare ; pour ne point parler de Neptune & d'Apollon , qui ont servi à Laomedon , & à Admete ? Je laisse à part que vous estes exposez comme nous aux voleurs & aux sacrileges , & qu'on vous fond souvent au creuset , qui n'est pas un petit supplice.

JUPITER. Tu ne peux t'empêcher de nous dire des injures ; mais prens garde que tu ne t'en repentes un jour.

LE CYNIQUE. Laissons à part les menaces.

en peut tirer. Je retranche icy | tions dont le sens est expri-
quelques petites interroga- | mé ailleurs.

Tu

Tu ne me sçauois rien faire , si le Destin ne l'a ordonné ; & combien voit-on après tout , de sacrileges impunis ?

JUPITER. Ne disois-je pas bien que tu estois de ces Philosophes qui nient la Providence ?

LE CYNIQUE. Il semble que tu les apprehendes , je ne sçay pourquoy ; mais je voudrois bien sçavoir ce que c'est que vostre Providence , & si elle est maistresse ou esclave du Destin.

JUPITER. Je t'ay déjà dit que tu ne pouvois tout sçavoir. Mais pour une question tu en fais une douzaine , & toute ta Philosophie ne tend qu'à montrer que nous n'avons aucune part aux choses du monde , ou pour le moins aucun pouvoir.

LE CYNIQUE. C'est toy-mesme qui le dis, en rapportant tout à l'ordre des Parques , si ce n'est que tu t'en repentes à cette heure , & que tu veuilles establir ton Empire au préjudice du leur.

JUPITER. Nullement.

LE CYNIQUE. *On feroit donc mieux* de s'adresser à elles qu'à vous ; quoyque cela soit inutile aussi , puisqu'elles ne peuvent changer ce qu'elles ont une fois ordonné , & que c'est une fatalité inévitable.

JUPITER. C'est-là une doctrine capable de bouleverser tout le monde , & de mettre l'Univers en combustion. Mais quand il n'y auroit autre chose , nous meritions bien qu'on nous remercie de ce que nous prédisons l'avenir.

LE CYNIQUE. A quoy sert de sçavoir ce qu'on ne peut éviter ? Car ce que vous distes au pere d'Edipe est ridicule, *Garde-toy de te marier, parce que ton fils se tuera* , puisqu'il estoit aussi-bien destiné à se marier , qu'à estre tué par son fils ; & le fils de Cresus ne pouvoit éviter la

On feroit donc mieux. Je ne sçait que comme un ou-
dis en un autre endroit , qu'ils | til en la main des Parques.

mort, où il estoit entraîné par le Destin, aussi bien qu'à la chasse. Ce n'est donc qu'une vaine curiosité des hommes de vous importuner de choses que vous ne pouvez changer ; outre que la plupart de vos Oracles sont trompeurs ou ambigus, & qu'on ne sçait si c'est l'Empire des Lydiens, ou celuy des Perses, que Cresus renversera en passant le fleuve de Lydie.

JUPITER. Lorsqu'Apollon rendit cet Oracle, il estoit en colere contre ce Prince, pour la supercherie qu'il luy avoit faite.

LE CYNIQUE. Mais les Dieux se peuvent-ils mettre en colere, vû qu'estant sans corps, ils sont exempts de passion ? Dis plutôt qu'il estoit ordonné que Cresus seroit trompé par l'Oracle, & ramène tout au Destin, jusqu'à vos actions & à vos paroles.

JUPITER. Aton contenez-vous, sommes-moins que rien : mais tu as raison de nous mépriser, voyant que je t'épargne, moy qui tiens un foudre.

LE CYNIQUE. Ne t'ay-je pas dit que tu ne me sçaurois rien faire, si le Destin ne l'a ordonné ? & quand tu me frapperois, je ne m'en prendrois pas à toy, mais aux Parques. Dis-moy toutefois : D'où vient que laissant impunis tant de parjures & de sacrileges, tu t'amuses à foudroyer des chesnes & des rochers, & quelquefois des innocens ? Tu ne répons rien ; est-ce qu'il ne m'est pas permis de tout sçavoir ? Pourquoy Phocion & Aristide meurent-ils dans une honteuse pauvreté, tandis que Callias & Alcibiade triomphent dans l'opulence ? Pourquoy Socrate est-il contraint d'avalier du poison ? Pourquoy les Tyrans massacrent-ils les gens de bien ? En un mot, pourquoy faut-il que le vice triomphe, & que la vertu soit opprimée ?

*Voyez
l'Argu-
ment du
Dialogue
qui suit.*

Tandis que Callias & Alcibiade. Ces exemples suffi-
sent ; outre que les autres | n'étant pas assez connus par-
my nous, ne seroient pas
d'effet.

J u.

JUPITER. Tu ne sçais pas ce qui est préparé là bas après la mort.

LE CYNIQUE. *Nous le sçaurons quand nous y serons.* Mais si dès ce monde les méchans estoient punis, & les gens de bien récompensés, cela seroit de grand poids pour nous porter au bien, & nous détourner du mal.

JUPITER. Est-ce que tu doutes du supplice des uns, & de la récompense des autres, après cette vie?

LE CYNIQUE. Je sçay bien ce qu'on en dit. Mais, dis-moy, pourquoy est-ce qu'on les récompense, ou qu'on les punit?

JUPITER. Parce qu'ils l'ont mérité.

LE CYNIQUE. Mais on ne mérite ni peine ni récompense, quand tout ce qu'on fait, on le fait par l'ordre d'autrui; de sorte que si nous suivons celui des Parques, ce sont elles, & non pas nous, qu'il faut récompenser ou punir.

JUPITER. Tu es un impudent Sophiste, qui ne mérites point de réponse.

LE CYNIQUE. Tu as raison; car tu aurois de la peine à m'en faire. Je voudrois bien sçavoir où est la demeure des Parques, & comment trois pauvres vieilles se peuvent mesler de tant de choses. Je les trouve bien misérables, & ne voudrois pas changer mon destin au leur. Mais je ne te veux pas importuner davantage: car je ne suis peut-être pas prédestiné à estre plus sçavant.

Nous le sçaurons quand nous y serons. Ce qu'il ajoute, est plutôt une boutade qu'une raison.



JUPITER LE TRAGIQUE.

D I A L O G U E.

Les Dieux , & quelques autres parlent.

Il choque icy tout ouvertement la Providence ; mais le plus fort argument qu'il ais , est tiré des desordres qu'on voit arriver dans le monde ; ce qui en a embarrassé d'autres aussi-bien que luy , & de tres-saints Personnages. Mais sans parler des peines & des récompenses éternelles , on peut dire, Que la sagesse de Dieu sçait tirer le bien du mal, & que les afflictions de cette vie servent aux uns d'épreuve ou d'instruction , & aux autres de châtiment. Que l'adversité contribuë plus que la prospérité à former l'homme spirituel , qui est le chef-d'œuvre des Ouvrages de Dieu ; & que la félicité ne consiste pas dans les grandeurs & les richesses comme s' imagine le peuple ignorant , mais dans la satisfaction de l'esprit. Au reste , on voit arriver des choses si à point nommé dans la conduite du monde , tant pour la punition des méchans , que pour la justification des gens de bien , qu'on ne peut douter que ce ne soit un effet de la Providence , quoyque ses ressorts nous soient souvent inconnus.

MERCURE. **Q**U'AS-TU , Jupiter , d'estre ainsi triste & rêveur , comme un Philosophe ? Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire ; ne nous le cele point.

MINERVE. *Je s'en prie , pere des Dieux &c*

Triste & rêveur. J'exprime la pâleur plus bas.

Je s'en prie , pere des Dieux. Il n'est pas à propos qu'elle

parle en Vers , parce qu'elle s'étonne de ce que Jupiter y parle.

des

des hommes ; Dy-nous ton mal , nous y trouverons peut-estre quelque remede.

JUPITER. Il n'y a rien de si funeste & de si tragique , dont la nature des Dieux ne soit capable.

MERCURE. Grands Dieux ! quel commencement !

JUPITER. O race maudite , que tu me fais de mal ! Ah le méchant animal que tu as fait , Prométhée !

MINERVE. Qu'y a-t-il ? Dy-le hardiment , il n'y a icy que tes amis.

JUPITER. Ah ! mon foudroyant tonnerre , vain épouvantail de cheneviere.

MINERVE. Modere ta fureur , & parle un langage plus humain ; nous ne sçavons pas assez bien nostre Euripide pour te répondre.

JUNON. Je sçay bien ce que c'est , sans qu'il le dise.

JUPITER. Nullement , tu en paroistrois plus touchée.

JUNON. Je suis si accoustumée à recevoir de tes affronts , qu'ils ne me touchent tantost plus. Mais je gagerois , à te voir ainsi passer & mélancolique , que tu as quelque amour en la teste ; car ce sont les marques de cette passion , aussi-bien que *les sanglots & les larmes.*

JUPITER. Tu es plaisante , de croire que l'amour me puisse donner tant de peine.

JUNON. Je ne connois que cela qui t'en puisse donner.

JUPITER. Nos affaires , mes amis , sont sur le point de perir , & , comme on dit , *les fers sont au feu.*

JUNON. La terre a-t-elle produit quelque nouveau monstre ? ou si les Titans ont brisé leurs

<i>Les sanglots & les larmes.</i> Il est plus honneste de le mettre ainsi , que de dire tout crûment , que Jupiter pleu- roit.	<i>Les fers sont au feu.</i> Je mets un proverbe François pour un Grec , selon ma coutume. Le reste est exprimé plus bas.

charnues , & veulent recommencer la guerre ?

JUPITER. *Nullement ; Tout va bien dans les Enfers ; & il n'y a rien à craindre de ce côté-là.*

JUNON. Pourquoi viens-tu donc faire icy le Comedien , & nous reciter des Tragedies d'Euripide ?

JUPITER. Un Philosophe Stoïcien & un Epicurien eurent hier une dispute touchant la Providence , en la presence de plusieurs personnes doctes. L'Epicurien vint jusqu'à nier qu'il y eust des Dieux ; & quand il y en auroit , qu'ils se messassent des affaires du monde. L'autre soutint courageusement nôtre party ; mais à cause de la foule , on ne pût rien conclure , & l'on remit la partie au lendemain , qui est aujourd'huy ; Cependant chacun est en suspens de l'issue de cette dispute. Tu vois qu'il ne s'agit pas de bagatelles , & que jamais affaire plus importante n'a esté traitée sur la terre , ni dans le Ciel ; car il est question de sçavoir si nous serons encore adorez , on si nous passerons pour des fables & des fictions Poétiques.

JUNON. Je ne m'étonne plus de ta rêverie , ni des termes tragiques dont tu t'es servi pour exprimer ta douleur ; car la chose le merite bien.

JUPITER. Cependant , tu croyois que c'étoit quelque amourette ; mais sans perdre le temps en des plaintes , songeons à trouver quelque prompt expedient.

MERCURE. Je suis d'avis que l'on publie l'Assemblée , puisqu'il s'agit de l'intereft de toute la Communauté : il ne faut quelquefois qu'un sot pour donner un bon avis.

JUNON. Je suis de mesme sentiment.

MINERVE. Ce n'est pas le mien. Il ne se resout rien d'ordinaire dans ces grandes Assemblées ; car l'un se plaist à défaire ce qu'a fait

Nullement , tout va bien. Il n'est pas à propos de mettre cecy en forme de Vers , par | *ce qu'on l'a prié de parler un langage plus humain , & qu'il l'a fait.*

l'au-

l'autre , & cela ne servira qu'à troubler le ciel. Mais comme la chose presse , je serois d'avis que tu donnasses ordre en particulier , que le Stoïcien remportast la victoire , & que l'affront en demeurast à l'Epicurien.

MERCURE. Il n'est pas aisé de surprendre des gens nourris dans les subtilitez de l'école , ni de faire une supercherie en une dispute publique. D'ailleurs , si Jupiter décide tout seul une affaire de cette importance , on dira que c'est un Tyran , qui fait tout de sa teste , sans prendre avis de personne.

JUPITER. Va donc publier l'Assemblée.

MERCURE. On fait à sçavoir de la part de Jupiter , que le Conseil se tiendra *dans une heure*, Qu'on ne manque pas de s'y trouver , parce qu'il s'agit d'affaires de conséquence , où chacun a intérêt.

JUPITER. Ce style n'est pas assez élevé , pour une aventure si tragique. Il faut parler en Poète en cette rencontre , & non pas en Sergent.

MERCURE. Mais je n'entens rien en Poësie ; & si je m'en veux meller , je cours fortune de me faire moquer de moi , comme Apollon dans ses Oracles , quoyque pour sauver son honneur , il y entremesse toujours quelque obscurité.

JUPITER. Ne te souvient-il point de quelque endroit d'Homere à ce propos ?

MERCURE. Il ne m'en souvient pas trop bien , mais je tascheray *de m'exprimer à sa façon* ; Que tous les Dieux , grands & petits , mâles & femelles , jusqu'aux Nymphes & aux Fleuves , aient à se trouver promptement au Conseil des Dieux , pour des affaires qui concernent toute la Cour celeste.

JUPITER. Bon , les voilà qui arrivent en

Dans une heure. J'ajouste ces mots , parce qu'ils arrivent aussi-tôt.

De m'exprimer à sa façon.

Je mets cela , pour n'estre point obligé à traduire des Vers.

fou-

foule. Que chacun se place *selon son merite & son rang*; ceux d'or les premiers, & ensuite ceux d'argent, d'ivoire, ou de cuivre; & de pierre mesme, pourveu qu'ils soient de la main de quelque excellent Sculpteur. Car pour le reste, qui n'est considerable ni par l'art, ni par la matiere, qu'il se range en foule vers la porte, pour servir de nombre.

MERCURE. Mais qui l'emportera de l'un ou de l'autre, lorsqu'il y aura contestation? Préferera-t-on la statue d'or d'un vil artisan, à celles de Myron & de Phidias, qui ne sont que de cuivre, ou de pierre?

JUPITER. Il faut que l'or l'emporte, quoy qu'il fust mieux de l'autre façon.

MERCURE. C'est faire justement comme dans les Estats corrompus, où l'on préfere les richesses au merite. Fera-t-il pas beau voir Minerve, Apollon, Venus, & tous les autres Dieux de la Grece, passer après ceux des Barbares? Car les premiers n'ont tout au plus qu'une feuille d'or, ou quelque filet sur l'ivoire, & sont de bois au dedans, plein de mouches & d'araignées; au lieu que les autres sont d'or massif.

*Bendis,
Attis,
Mithras,
Anubis.*

JUPITER. N'importe, je le veux.

NEPTUNE. Quelle extravagance, Mercure, de placer devant moy qui suis frere de Jupiter, ce monstre à visage de chien!

Anubis.

MERCURE. Il s'en faut prendre à ton frere, qui le veut ainsi; & non pas à moy, qui ne suis que son valet. Ne vois-tu pas qu'Anubis est d'or, & que tu n'es que de cuivre? Car lorsque Lysippe te fit, la pauvreté des Corinthiens ne leur permettoit pas d'avoir des statues si précieuses.

VENUS. C'est donc à moy de passer la premiere; car Homere m'appelle toujours *Dorée*.

Selon son merite & son rang.
J'exprime ensuite l'art & la matiere.

Dorée. Il y a au Grec, *d'or*³ mais cela ne revient pas à nostre Langue.

MER-

MERCURE. Ce n'est qu'une épithete , ma mie , qui ne fait rien à la verité de la chose ; car dans Cnide tu n'es que de marbre blanc. Homere s'est bien abusé en d'autres endroits , comme quand il appelle Apollon *pere des thesors* , luy qui a esté contraint de mendier , & que tu verras tantost au bas bout , jouant au Roy dépouillé , parce que les voleurs luy ont dérobé sa couronne , & ses autres ornemens. Ce sera beaucoup si tu n'es pas la derniere.

Les chevilles de sa Lyre.

LE COLOSSE DE RHODES. C'est à moy de passer devant ; car si je ne l'emporte par la qualité , je l'emporte du moins par la quantité : & quoyque je ne sois que de cuivre , on en pourroit faire de moy plusieurs d'or , si l'on vouloit ; outre que je suis un chef-d'œuvre de l'Art , & veritablement l'unique , comme le Soleil que je represente.

MERCURE. Il semble qu'il ait raison. Que ferons-nous , Jupiter ?

JUPITER. Il estoit bien besoin de faire venir ce grand Colosse , pour nous faire tous passer pour des Pygmées ? Qu'il se retire ; car le plancher de la salle n'est pas assez haut pour le faire entrer , ou *qu'il se mette sur ses genoux* en quelque coin vers la porte , s'il n'aime mieux se tenir debout à l'entrée , pour servir de decoration.

MERCURE. Voicy encore une autre difficulté , de sçavoir qui passera le premier , d'Hercule ou de Bacchus. Car ils sont tous deux fils de Jupiter , tous deux de la main de Lysippe , tous deux de mesme métal , sans qu'on puisse reconnoistre qui est le plus ancien dans les tenebres de l'antiquité.

JUPITER. Nous consommerons tout le jour en de vaines ceremonies. Que chacun se range comme il pourra , sans préjudice à sa qua-

Qu'il se mette sur ses genoux. Cela est mieux que de dire qu'il occupera le Siege d'une de ses fesses.

lité, une autre fois on reglera les séances. Mais quel bruit est-ce que j'entends ?

MERCURE. C'est qu'ils demandent les distributions ordinaires de Nectar & d'Ambrosie.

JUPITER. Il n'est pas question icy de faire bonne chère ; Dis-leur que la chose presse , & que c'est une affaire d'importance.

MERCURE. Je ne sçay comment me faire entendre à tant de peuples differens. Il vaut mieux faire signe de la main , tout le monde m'entendra. Courage, les voilà un peu rassis. Parlez, tout le monde a les yeux fixés sur toy.

JUPITER. Il faut que je te die mon infirmité. Tu sçais comme j'ay coustume de tonner dans les Assemblées ; maintenant , soit que la grandeur du peril m'effraye , ou cette foule nombreuse, je ne sçay plus où j'en suis , & j'ay oublié mon exorde.

MERCURE. *Tout est perdu* ; car ton silence est suspect , & on le prend pour un indice d'un plus grand mal.

JUPITER. Je ne sçay par où commencer. Si je debutois par ce vers d'Homere , *Econtez-moy, grands Dieux, & vous, grandes Déeses, & ce qui suit.*

MERCURE. Tu ferois mieux de prendre un exorde des Oraisons de Demosthene , en y changeant quelque chose pour l'accommoder au sujet ; comme font les Orateurs modernes.

JUPITER. Tu as raison ; c'est un grand soulagement. Je croy , Messieurs, que quand vous aurez appris l'affaire dont il s'agit, il ne sera point besoin de réveiller vostre attention , ni vostre courage. Car vous n'en avez jamais eu de plus importantes , & quand je me taisois, la chose parle d'elle-mesme , & vous reproche vostre negligence. Mais pour venir au point dont il s'agit,

Tout est perdu. Je ne parle point icy de la chaîne d'or | perée , & dont il sera fait
mention encore dans ce Dia-
de Jupiter, trop de fois re- | logue,

puis-

puisqu'il Demosthene me manque , je vous diray sans préambule , Que j'assistay hier avec quelques autres , au sacrifice que fit Mnesithée , pour estre échapé du naufrage. Lorsque la cérémonie fut achevée , chacun se retira ; mais comme il n'estoit pas tard , j'allay faire un tour à Ceramique , rêvant à la misere de nostre condition , & à la mauvaise chere qu'on nous avoit faite. Car à quinze ou seize que nous estions , Mnesithée ne donna qu'un vieux Coq tout cathereux , & trois ou quatre grains d'encens pourri , après nous avoir promis dans le peril , des Hecatombes. Sur cette pensée , estant arrivé au Pecile , je vis une grande foule de peuple assemblé , tant sous les portiques , qu'à découvert , autour de quelques personnes , qui crioient à pleine teste , & je me doutay aussi-tost que c'estoit une dispute de Philosophes. Je m'approchay donc pour l'entendre , après m'estre envelopé d'un nuage , pour n'estre pas reconnu , & couvoyay les plus proches pour me faire place. Je trouvay en arrivant , que c'estoit l'Epicurien Damis qui disputoit de la Providence , contre le Stoïcien Timeoclés , & l'avoit réduit à tel point , par la force ou la subtilité de ses raisons , qu'il ne sçavoit plus où il en estoit ; dequoy Damis ne faisoit que rire , & pour le piquer davantage , il le railloit incessamment. Alors , connoissant le peril , & voyant que Damis avoit les rieurs de son costé , j'estendis la nuë qui me couvroit , sur le reste de l'Assemblée , qui se separa aussitost , croyant qu'il fust nuit , & remit la partie au lendemain. Cependant , j'en voyois plusieurs au retour , qui donnoient gain de cause à l'Epicurien , quoyque d'autres fussent d'avis , avant

Après m'estre envelopé d'un nuage. Cela estant , il n'a point besoin de prendre la figure d'un Philosophe.

Qui disputoit de la Providence. La chose est expliquée

plus au long en suite.

J'estendis la nuë qui me couvroit. Cela y vient mieux que la nuit , ou un nouveau nuage.

que de rien résoudre , d'attendre la fin de la dispute. Je vous ay donc assemblez dans cet intervalle , pour trouver quelque bon expedient. Vous voyez l'importance de l'affaire ; & que si Damis l'emporte , il ne faut plus esperer d'offrandes ny de sacrifices ; si bien qu'il faut donner ordre , s'il se peut , que Timoclés gagne la victoire , & que l'affront demeure à l'Epicurien. Que chacun se leve pour aller aux opinions.

MERCURE. Paix , Ecoutez. Que tous ceux qui ont droit de parler en cette Assemblée , le fassent en bon ordre & sans tumulte. Quoy ? personne ne bouge ? Ils se regardent l'un l'autre tout éperdus , comme s'ils avoient esté frappez de la foudre. *Puissiez-vous devenir aussi muets que vos statues , & retourner dans vostre premier neant.*

MOMUS. Pour moy , je ne trahiray point le public par mon silence , & diray mon avis librement , si on me le permet.

JUPITER. Parle , si tu as quelque chose à dire qui soit pour le bien general.

MOMUS. Je m'estois toujours bien douté , Messieurs , du malheur qui nous est arrivé ; c'est à tort qu'on s'en prend à Epicure & à ses Disciples. Car quel autre sentiment peuvent avoir de nous les hommes , en voyant le peu d'ordre que nous apportons aux choses du monde ? où le vice triomphe de la vertu ; où les innocens souffrent la peine des coupables ; & où l'on n'entend que des Oracles trompeurs , & des divisions & des amourettes des Dieux , & autres choses semblables que content les Poëtes. Et vous trouvez estrange , après cela , que quelques-uns en murmurent ? je m'étonne bien plus , qu'il y en ait encore d'assez fots pour nous sacrifier. Je te prie , Jupiter , de me dire ; car on peut parler icy en toute liberté , si tu t'es jamais avisé

Puissiez-vous devenir muets. | par forme de ressentiment ,
Je fais dire cela à Mercure | plutôt qu'à Momus.

de faire une recherche exacte des méchans & des gens de bien , pour punir les uns & récompenser les autres. S'il n'avoit pris envie à Thésée de nettoyer les grands chemins de voleurs , seroit-il seu maintenant d'aller à Athenes ? Et si Hercule à la persuasion d'Euristhée , n'avoit purgé la terre de monstres , où en seroit-elle aujourd'huy ? Qui la délivreroit des Scirons , des Cercyons , & des Pityocampes ? Et que seroit-elle contre l'Hydre & les Harpyes , sans parler des Centaures & des chevaux de Diomedé ? Nous sommes assis tout le jour , les bras croisez , à regarder de quel costé vient le vent de quelque sacrifice ; sans donner ordre à rien , & laissant tout aller à l'avanture , & s'il faut ainsi dire , comme il plaist à Dieu. Bien loin donc de trouver estrange ce qui est arrivé , je crains qu'il n'arrive pis , lorsque les hommes commenceront à se déniaiser , & à reconnoître que tous leurs vœux & leurs sacrifices sont inutiles , & que les choses n'en vont pas mieux pour cela. Il faut donc aller à la source du desordre , & ne pas tant songer à perdre nos ennemis , qu'à reformer les choses qu'ilstrouvent à redire à nostre conduite. Vous sçavez , Messieurs , que je parle sans passion & sans interest , puisque ma Divinité n'est reconnüe que de fort peu de personnes ; & que pour un Autel que j'ay , les autres en ont cent.

JUPITER. Laissons ce folâtre , qui ne cesse de crier contre les desordres , sans y apporter aucun remede. Il est bien-aisé de reprendre ; mais mal-aisé de faire mieux , comme dit fort bien Demosthene.

NEPTUNE. Pour moy , Messieurs , qui n'ay pas grand commerce avec la terre , & qui ne me melle que du salut de ceux qui navigent ; je suis d'avis de foudroyer cet impie , qui nie nostre Providence. Cela fera voir pour le moins , que nous ne laissons pas tous les crimes impunis , &

empeschera que l'erreur ne triomphe presentement de la verité.

JUPITER. C'est bien chanté. Ne sçais-tu pas que nous ne sçaurions faire ni bien, ni mal, si le Destin ne l'ordonne ? Autrement aurois-je laissé impunis les sacrileges qui m'ont coupé l'or de ma chevelure dans mon Temple d'Olympie ; & toy le pècheur qui t'a emporté ton trident à Gereïte ? D'ailleurs, il ne faut pas prendre un conseil qui ternisse nostre gloire. Si nous faisons mourir celuy-cy avant la fin de la dispute, on dira que nous en apprehendions l'évenement.

NEPTUNE. Prends un autre avis, si le mien ne te plaist pas.

APOLLON. S'il étoit permis à un jeune homme qui n'a point encore de barbe, de parler parmy tant d'illustres vieillards, je ferois quelque proposition qui ne seroit pas peut-estre inutile.

MOMUS. La chose est si importante, qu'il faut entendre tout le monde, sans s'attacher scrupuleusement aux loix, lorsqu'on est sur le point de les perdre. D'ailleurs, quoy qu'Apollon soit sans barbe, il est un des plus anciens Dieux, & des confidens de Saturne, joint qu'il

De sa nat de son tems. a un fils tout barbu, & qu'il fait profession de sagesse ; si bien qu'il a interest de montrer qu'il n'a pas perdu son temps sur le mont Helicon avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est pas à toy à m'en donner la permission, mais à Jupiter.

JUPITER. Je te la donne, parle.

APOLLON. Je sçay que Timoclés est plein de pieté & d'érudition, dont il tire un grand profit, dans l'institution de la jeunesse. Mais comme il réussit en particulier, il se fait moquer de luy en public, à cause de sa timidité ; outre qu'il parle avec tant de contention, qu'il s'embarrasse luy-même ; & quand il veut le mieux faire, c'est alors qu'il fait le plus mal. D'ailleurs, on dit que ses pensées sont si subtiles

les & si délicates, que la pointe s'en émouffe, pour estre trop fine; & ce qu'il dit est si obscur, qu'on a de la peine à le comprendre. Or vous sçavez que la clarté est la principale partie du discours.

MOMUS. O le plaisant Orateur, qui se coupe la gorge à luy-mesme! As-tu oublié que tes Oracles sont si ambigus, qu'ils auroient besoin d'un autre Apollon pour les interpreter? Tu ne devois pas te presser tant de parler, pour ne rien dire qui vaille. Mais encore quel est ton avis?

APOLLON. De donner à Timoclés un homme qui parle pour luy.

MOMUS. Cela seroit bon, de le voir disputer par truchement! Mais à propos, puisque tu es Prophete, ne sçaurois-tu dire ce qui arrivera de cette dispute, dont tu nous vois si fort en peine?

APOLLON. Je n'ay pas icy les instruments necessaires pour cela.

MOMUS. Que tu fçais bien te sauver à propos!

JUPITER. Parle, mon fils, sans donner cause gagnée à cet imposteur, comme si ton sçavoir dépendoit de quelques vaines ceremonies.

APOLLON. Je le veux, quoyqu'il fust plus à propos de le faire à Delphes ou à Colophone, où nous avons l'eau, l'encens, & le trepié. Mais il faut tâcher de s'en acquitter, puisque Jupiter le commande.

MOMUS. Pour le moins parle clairement, qu'il ne faille point un second Oracle pour t'expliquer. Car tu vois bien dequoy il s'agit; & ce n'est pas une piece qu'on te fait comme autrefois, pour t'éprouver.

JUPITER. Arreste, le voila qui entre en fureur. Voy comme sa couleur change, ses cheveux se dressent, sa gorge s'enfle, ses yeux se tournent, son corps se trémousse. Enfin, il ouvre sa bouche sacrée, & prophetise.

Il fait allusion à la tromperie de Cresus.

APOLLON. Ecoutez, Troupe Celeste, les Oracles de Phebus, sur la contestation captieuse de deux Sophistes armez de subtilitez & d'impostures. Il y aura grand bruit de part & d'autre, & beaucoup de paroles perduës. Mais lorsque le Vautour aux ongles crochus, aura empoigné la fauterelle, les corneilles annonce-pluyes, jetteront les derniers cris, & les mulets remporteront la victoire, tandis que l'asne frappera de sa corne ses petits aux pieds legers.

JUPITER. Dieux, l'horrible prédiction ! Mais que veut ce boufon, qui s'étouffe ainsi de rire ?

MOMUS. Qui ne riroit d'un Oracle si clair & si intelligible ? Sçauroit-on dire plus nettement, qu'Apollon est un Charlatan, & nous des ânes bastez, d'ajouter foy à ses impostures ?

HERCULE. Quoiqu'estranger dans le Ciel, je ne laisseray pas de dire mon sentiment, si Jupiter le trouve bon. Je suis d'avis de laisser commencer la dispute ; & si l'on voit que Timoclès ait du pire, je renverferay le portique sous lequel ils sont, sur toute la troupe.

MOMUS. Voilà l'avis d'un méchant homme, de vouloir envelopper en mesme cause l'innocent & le coupable. Mais l'opinion n'est pas seulement cruelle & barbare, elle est sotte & impertinente ; car tu dois avoir appris depuis que tu es dans le Ciel, que tu ne peux rien sans l'ordre des Parques, & que ce sont elles qui font tout.

HERCULE. Quoy ! ce n'est pas moy qui ay tué le lion de Nemée, & l'hydre de Lerne ?

MOMUS. Non, ce sont les Parques par ton entremise.

HERCULE. Et maintenant, si un sacrilege a pillé mon Temple, ou renversé ma statue, je ne m'en pourray venger, si elles ne le veulent ? Si cela est, je vous diray librement, comme un grossier Beocien que je suis, qui dis les choses com-

comme je les pense , que j'aime mieux quitter le Ciel , & descendre dans les Enfers , où je seray pour le moins respecté des Ombres.

JUPITER. Voilà un habile homme , qui fournit des armes à son ennemy contre soy-mesme ? Mais qui est ce beau fils si poly , avec ses cheveux retrouffez à l'antique ? C'est ton frere, Mercure, qui se tient au marché près du Pécile, & qui est tout luisant à force d'estre frotté d'hui-^{Statue d'airain de Mercure, au marché d'Athènes.} le, pour servir de moule aux Fondeurs & aux Statuaires. Qu'as tu à courir , Hermagoras ? y a-t-il quelque chose de nouveau ?

HERMAGORAS. Ouy , & qui merite qu'on y donne ordre promptement. Car comme on m'accommodoit & qu'on me frottoit pour l'usage que vous sçavez , j'ay vû arriver deux mor- nes & passés Athletes , qui se préparoient au combat , suivis d'une grande foule de peuple.

JUPITER. Nous sçavons ce que c'est , parle ; Le combat est-il commencé ?

HERMAGORAS. Ils n'en sont encore qu'aux injures ; mais ils estoient prests d'en venir aux coups , quand je suis party.

JUPITER. Il ne reste plus , Messieurs , que d'écarter les nuages qui nous dérobent leur veuë , & de les regarder faire. Que les Heures tirent les rideaux du Ciel , & en ouvrent toutes les portes. Dieux , la grande multitude ! Mais Timoclés me paroist tout interdit , je crains bien qu'il ne succombe. Toutefois , il n'y a plus moyen d'y donner ordre , il ne reste qu'à faire des vœux pour luy en particulier.

TIMOCLES. Hé bien , impie ! Tu dis qu'il n'y a point de Dieux , & qu'ils ne se meslent point des choses du monde ?

DAMIS. Dis-moy premierement ce qui t'oblige à en croire.

Frotté d'huile. Il y a au moule. Du reste , Hermagoras parle icy en Vers ; mais est pas besoin pour servir de cela ne sent de rien.

TIMOCLE'S. Non, c'est à toy de répondre.

DAMIS. Nullement, c'est à toy.

JUPITER. Le nostre fait mieux en ce qu'il crie plus fort. Courage, Timoclés, crie bien haut, afin qu'on ne puisse entendre les raisons de ton adversaire; car c'est en cela que consiste la victoire.

TIMOCLE'S. Par les Dieux, je ne répondray pas le premier.

DAMIS. Parle donc, puisque tu en as juré; mais du moins que ce soit sans injure, & puis je te feray réponse.

TIMOCLE'S. *Dis-moy, méchant*: Croy-tu que les Dieux ne se meslent point des choses du monde, & que tout se fasse à l'aventure?

DAMIS. Ouy.

TIMOCLE'S. Et vous ne lapidez pas un homme qui tient une si pernicieuse doctrine?

DAMIS. Tu as tort d'émouvoir contre moy le peuple. Il ne me faut pas vaincre par la crainte, mais par la raison. Tu devois pour le moins te montrer aussi patient que tes Dieux, qui ne me font aucun mal.

TIMOCLE'S. Ils t'en feront, méchant; & ne laisseront pas un si grand crime impuny.

DAMIS. Ils ont assez d'autres affaires sur les bras, si l'on t'en veut croire, puisqu'ils se meslent de tant de choses. C'est pourquoy ils ne punissent pas tes parjures, pour ne rien dire du reste, puisque je l'ay promis; car ils ne pourroient pas, à mon avis, prouver mieux leur Providence, qu'en te faisant perir. Mais peutestre qu'ils sont bien loin maintenant, chez les Ethiopiens irreprehensibles, où ils vont souvent festiner, & mesme sans qu'on les en prie.

TIMOCLE'S. Que faut-il répondre à un si impudent Sophiste?

DAMIS. Il ne faut qu'alleguer les raisons que tu as, pour prouver une Providence, sans te mettre en colere: car il y a long-temps que je les attends.

Ti-

Dis-moy, méchant. Je réunis plusieurs petites interrogations en une.

TIMOCLES. Les voicy. Premièrement le bel ordre du monde ; le cours réglé des Astres & des Saisons ; la composition admirable des plantes & des animaux ; leur production encore plus merveilleuse ; la façon de connoître , de voir , de se mouvoir , de se nourrir.

DAMIS. *Tu poses ce qui est en dispute ;* car je ne nie point tout cela , mais je nie que ce soient des effets de la Providence. C'est assez que les choses conservent leur nature , sans que personne s'en mêle : mais tu appelles ordre, ce qui n'est qu'une nécessité , & penses que c'est assez , pour prouver ta Providence , de dire comme les choses sont ; mais c'est un foible Argument , apportes-en un autre.

TIMOCLES. Je ne croy pas qu'il soit besoin d'autres preuves , outre le consentement general des hommes , qui est comme la voix de la Nature.

DAMIS. On n'en scauroit tirer de consequence bien forte parce qu'ils adorent tous des Dieux differens. Les Scythes un Cimeterre ; les Thraces un Fugitif de Samos ; les Phrygiens la Lune ; les Ethiopiens le Jour ; les Cyllenians Phalés ; *Tant-* les Assyriens une Colombe ; les Perses le Feu ; les Egyptiens l'Eau ; car ils adorent tous en commun cet Element , quoyqu'en particulier chacun ait son Dieu separé. Les uns un Taureau ou un Singe ; les autres une Cicogne ou un Crocodile ;

Tu poses ce qui est en dispute. Quand cela ne prouveroit pas directement la Providence, cela prouveroit toujours un principe tout sage & tout puissant ; car ces choses ne peuvent avoir esté faites à l'aventure : & la sagesse du principe emporte avec soy la sagesse de la conduire & de la direction. Or sçait, car Auteur a explicitement mis toutes les bonnes raisons en

trois mots ; & pour rendre la chose plus ridicule, il fait estendre celui qui les allegue en des Vers , sans force ni autorité. C'est pourquoy je les ay retranchés , parce que cela impose au Lecteur qui voit passer légèrement sur ce qu'il y a de bon , & s'arrestent sur des sottises, qui ne font qu'embarasser , & offusquer , s'il faut ainsi dire , la dispute.

ceux-ey des Oignons ; ceux-là un Chat ou un Monstre à teste de chien. Il y en a qui adorent l'épaule droite , les autres la gauche , ou la moitié de la teste. Quelques-uns , un plat ou un gobelet de terre. Y a-t-il rien de plus divers & de plus ridicule ?

TIMOCLE'S. *Mais ils s'accordent* pour le moins tous en ce point , qu'ils adorent une Divinité , quoyqu'ils ne la connoissent pas.

MOMUS. Ne disois-je pas bien , Messieurs , qu'on examineroit un jour toutes ces fadaïses , & qu'on s'en riroit ?

JUPITER. Tu as raison , j'y donneray ordre , dès que le peril sera passé.

TIMOCLE'S. Venons aux Oracles & aux Prédications , qui sont les nouvelles preuves de la Providence & de la Divinité.

DAMIS. Ne parle point de ces monstres à double visage , comme les Portraits de Janus ou de Mercure ; ou bien je te demanderay duquel tu te veux servir , si ce sera de celui de Crésus qui luy coûta si cher , ou de quelqu'autre.

MOMUS. Il touche les choses que je craignois le plus. Où est nostre Prophete ? qu'il vienne défendre sa cause.

JUPITER. Ah ! que tu es importun , Momus , avec tes boufonneries hors de saison !

TIMOCLE'S. Ne vois-tu pas que tu renverses les Temples & les Autels , par ces maximes ?

DAMIS. Nullement. Il ne m'importe que l'on brule des parfums qui sentent bon , ni qu'on égorge des victimes , dont on fait après bonne chere. Mais je voudrois bien avoir renversé l'Autel de la Diane des Scythes , sur lequel on immole des hommes.

JUPITER. Que voilà un insolent maraut ,

Mais ils s'accordent. J'a- | trer que la connoissance d'une
joûte cela qu'il a oublié par | Divinité est comme un Prin-
malice. & qui sert à mon- | cipe naturel dans l'homme,
qui

qui parle indifféremment de tout , sans reverer ce qu'il n'entend point , ni distinguer l'innocent d'avec le coupable !

MOMUS. Il n'en trouvera gueres parmy nous , où il n'y ait quelque chose à dire , & je crains qu'il ne s'en prenne à toy-mesme.

TIMOCLE's. N'entens-tu pas tonner Jupiter ?

DAMIS. J'entens bien tonner ; mais si c'est Jupiter ou non , je m'en rapporte à ceux qui viennent de Candie , qui disent qu'il est mort il y a long-temps , & qu'on y montre encore son sepulchre.

MOMUS. Voilà ce que j'attendois. Quoy ! tu passis , Jupiter ? Faut-il craindre un pauvre Philosophe ?

JUPITER. Ne voy-tu pas que le peuple luy applaudit ?

MOMUS. Où est donc maintenant ton pouvoir ? Toy qui enlevés d'un seul coup les hommes & les éléments.

TIMOCLE's. Dis-moy , impie , n'as-tu jamais esté sur mer ?

DAMIS. Ouy , fort souvent.

TIMOCLE's. N'as-tu pas pris garde qu'oultre les voiles & les rames qui faisoient mouvoir ton vaisseau , il y avoit encore quelqu'un à la poupe qui le conduisoit , sans quoy il se fust égaré ?

DAMIS. Il est vray.

TIMOCLE's. Et tu crois que ce grand vaisseau de l'Univers soit sans conducteur , lorsque le moindre petit Navire ne se peut passer de Pilote ?

DAMIS. Je te veux convaincre toy-mesme , *L'ordre des hommes* par ton exemple. Dis-moy , protecteur des Dieux , As-tu veü un Pilote , qui ne donne *n'est pas celuy de Dieu* ordre que son vaisseau aille bien ? Mais ton Pilote de l'Univers laisse tout aller à l'abandon. Il se sert pour la conduite de son navire , de gens qui n'y entendent rien. Tel commande

*Il ne
fait pas
naufrage,
mais ceux
qui le con-
duisent.*

qui doit obeir , & les plus fots font souvent les maistres. Considere ces grands hommes , qui estoient capables , s'il faut ainsi dire , de conduire tout seuls la barque ; & bien loin d'y avoir quelque part , ils n'avoient pas seulement place au fond du Navire , tandis que des méchans ou des furieux estoient au gouvernail. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un Vaisseau si mal conduit , fasse souvent des naufrages. S'il y avoit un sage Pilote , il donneroit les emplois toujours aux plus dignes , & occuperoit chacun à ce dont il est capable , chastieroit les méchans , récompenseroit les bons , & rendroit l'Univers florissant. Si tu m'en crois donc , tu prendras une autre comparaison , car celle-cy cloche.

MOMUS. *Voilà nostre ennemy* qui triomphe , & qui vogue à pleines voiles.

JUPITER. Il est vray , Momus ; car nostre Avocat n'est qu'une beste , & ne dit rien que de commun & de trivial.

DAMIS. Si tu n'as autre chose à dire , nous n'avons qu'à nous retirer.

TIMOCLES. *Qui quitte la partie la perd* , il faut donc que tu confesses que tu es vaincu.

DAMIS. Tout ce que tu voudras , pourveu que tu ne m'importunes plus.

TIMOCLES. Tu ris , fils de putain , qui as égorgé ton frere , & couché avec sa sœur , sans parler de tes autres abominations. Mais tu ne m'échapperas pas , si tu échappes à la vengeance Divine ; car je t'assommeray tout à cette heure à coups de pierres.

JUPITER. Grands Dieux ! l'un s'en va tout

Voilà nostre ennemy. L'Auteur se couronne icy luy-mesme , comme il fait souvent en d'autres lieux ; mais j'ay touché la réponse de ces choses dans l'Argument du Dialogue.

Qui quitte la partie , la perd.

Je retranche encore icy un méchant Argument du Stoïcien , qui insiste sur des choses qui n'ont point de force.

Combé avec sa sœur. Je mets cela au lieu d'autres injures , ou sautez , qui reviennent moins à nostre façon.

riant,





riant , & l'autre le suit tout furieux. Que ferons-nous en cette extrémité ?

MOMUS. Le plus court , à mon avis , est de ne pas faire semblant de rien , & de croire le Poète , qui dit , *Qu'on n'a de mal que ce qu'on s'en fait.* Qu'importe qu'il y en ait de cette opinion , pourvu que la foule soit de notre côté ?

JUPITER. Ah ! Mercure, j'aimerois mieux un amy fait de la sorte , qu'un million d'autres.



LE SONGE , OU LE COQ.

D I A L O G U E.

LE SAVETIER MICYLE , ET SON COQ.

Sous la Metempsychose de Pythagore , il décrit les incommoditez des richesses , & les avantages de la pauvreté.

MICYLE. **Q**UE le Diable emporte le Coq , qui m'a éveillé comme j'étois dans la plus haute félicité que puisse posséder un mortel , & qui n'a pas souffert que je donnasse quelque relâche à ma pauvreté. Mais quelle mouche le piquoit de chanter de si bonne heure ? Car ce profond silence me fait voir qu'il n'est pas encore jour ; outre que je ne sens point ce froid piquant qui annonce sa venue. On diroit qu'il garde la Toison d'Or , ou les Pommes Hesperides , tant il est soigneux & vigilant. Mais il ne le portera pas loin : car *je luy tordray le cou* dès qu'il sera jour , pour récompense de m'avoir éveillé si matin.

Ja luy tordray le cou. Cet | celle que celle dont il se
se expression est plus natu- | sent.

LE

LE COQ. Je pensois te faire plaisir , mon maître , de t'éveiller de bonne heure , pour gagner de quoy subvenir à ta pauvreté ; & si tu m'avois crû , tu aurois déjà remis un bout à un soulier , ou refait quelque pantoufle. Mais une autre fois je me tairay , puisque cela te déplaist , quand tu devrois mourir de faim. Prends garde seulement qu'en dormant la grasse matinée , tu ne sois heureux qu'en songe , & malheureux en effet.

MICYLE. Quel prodige est cecy , grands Dieux , mon Coq parle comme un homme !

LE COQ. On voit bien que tu n'es pas fort versé dans les livres : car tu aurois veû dans Homere le cheval d'Achille , s'arrester au milieu du combat pour haranguer , & pour predire l'avenir , ce qui est encore plus étrange , sans que ceux qui l'écoûtoient , priaissent Jupiter de détourner ce prodige. Que ferois-tu , si tu avois ouï parler le vaisseau des Argonautes , ou *quelque cheſne de la forest de Dodone* , & veû des peaux de bœuf se traîner , & leur chair mugir à la broche ? On ne doit pas trouver cela si extraordinaire de moy qui suis le compagnon de Mercure , qui est le Dieu de l'Eloquence , & qui ay coûtume de converser parmy les hommes. Mais si tu me veux promettre de n'en rien dire , je t'apprendray la cause de cette merveille.

MICYLE. Quand je le dirois , on ne me voudroit pas croire. Mais n'est-ce point un songe que cecy , & suis-je bien éveillé ?

LE COQ. Je te diray une chose bien plus étrange ; c'est que j'ay esté homme autrefois , moy qui suis coq maintenant.

MICYLE. J'ay bien ouï dire que Mars avoit un beau garçon qui luy servoit de confident en ses amours ; & qu'étant allé coucher avec Venus , il le laissa à la porte , pour l'éveiller quand le

On quelque cheſne de la forest de Dodone. Nous avons | accoûtumé de le dire ainsi. Il y a *heſtre* au Grec.

jour

jour viendrait. Mais que ce beau fils s'estant endormy, le Soleil découvrit tout le mystere; de sorte que Vulcain enveloppa les deux Amans dans ses filets: de quoy Mars indigné, changea ce jeune homme en coq, qui garde encore la creste de l'armet *et les éperons*, qu'il avoit lorsqu'il fut changé. Et ses descendans depuis, pour reparer son honneur, annoncent la venue du jour.

LE COQ. J'ay ouï conter cette fable aussi-bien que toy; mais ce n'est pas-là le sujet de mon changement.

MICYLE. Qu'est ce donc? J'ay grande envie de le sçavoir.

LE COQ. As-tu jamais ouï parler de Pythagore?

MICYLE. Qui? ce Philosophe *qui défendoit les viandes*?

LE COQ. Luy-mesme, qui avoit esté Euphorbe auparavant.

MICYLE. Il est vray qu'on dit que c'estoit un grand Magicien.

LE COQ. Ne luy dis point d'injures; car c'est moy-mesme.

MICYLE. Dieux! l'étrange metamorphose, *d'un Coq en un Philosophe*, ou plutost d'un Philosophe en un Coq; mais comment cela s'est-il fait? car il me semble que tu as deux choses toutes contraires à Pythagore; l'une, de manger des fèves; & l'autre, d'estre grand causeur.

LE COQ. Lorsque j'estois Pythagore, je n'en mangeois point; & n'ay jamais enjoint le silence qu'à mes Disciples, & non pas à moy. D'ailleurs, j'ay passé depuis par beaucoup de conditions, qui seroient longues à raconter.

MICYLE. Conte-les moy, je te prie; car

<i>Les éperons.</i>	J'ay ajouté	droit.
ce mot, qui vient fort bien		<i>D'un coq en un Philosophe.</i>
au sujet.		Il y a au Grec, l'étrange chose
<i>Qui défendoit les viandes.</i>		<i>de d'un coq Philosophe.</i>
C'est assez de cela en cet en-		

si l'on me donnoit le choix de reprendre mon Songe , quoyqu'il fust tres-agreable , ou d'entendre tes aventures , je ne ſçay lequel je prendrois , tant je trouve de reſſemblance entre un Songe & ton Hiftoire.

LE COQ. Penſes-tu encore à ton Songe , qui n'eſtant qu'un trompeur agreable , ne te pouvoit donner qu'une fauſſe felicité ?

MICYLE. *J'en ay l'eſprit ſi plein*, que je ne m'en puis défaire ; & je crois que j'y ſongeray toute ma vie.

LE COQ. Cela eſt bien contraire à la nature du Songe , qui eſt de s'envoler en un inſtant ; c'eſt pourquoy on luy peint des aîles. Mais celui-cy eſt comme demeuré pris à la glu ſur tes paupieres. Que pouvoit-ce eſtre encore , pour te charmer ſi fort que tu ne le puiffes oublier ?

MICYLE. J'ay plus d'envie de te le dire , que tu n'en as de l'entendre. Car le ſouvenir ſeul des plaifirs , donne du plaifir ; mais contemroy auparavant ton aventure.

LE COQ. Quand tu auras achevé ton Songe. Commence ; Que je voye s'il eſt forti par la porte de corne ou d'ivoire.

MICYLE. Non ; mais par une troiſième.

LE COQ. Homere ne fait mention que de deux.

MICYLE. C'eſt un rêveur qui n'y connoiſſoit rien. Cela eſtoit bon pour les ſiens , qui ſentoient la gueuſerie ; encore le pauvre homme ne les voyoit-il qu'à demy : Mais le mien eſt forti par une porte dorée ; car il ne parloit que de richesses.

LE COQ. Comme les Songes ſe forment d'ordinaire des penſées qu'on a eûes le jour ,

J'en ay l'eſprit ſi plein. Il y a deux choſes icy , dont j'exprime l'une dans la reſponſe ; & l'autre n'eſt qu'un ne gentilleſſe , qui eſt alleguee ailleurs dans cet Ouvrage.

c'eſt

c'est sans doute que tu ne songes à autre chose ; car on met toujours la félicité en ce qu'on n'a point.

MICYLE. Veritablement , j'ay possédé en songe de grands trésors. Que cet or étoit brillant , & qu'il se rapportoit bien à la description qu'en fait Pindare , quand il dit , *Que l'eau est veritablement excellente* ; mais que l'or est comme un feu étincelant qui éclate dans la nuit. Car on diroit qu'il parle du mien. Mais pour ne te faire pas languir davantage , tu sçais que je ne soupay pas hier au logis.

LE COQ. Il m'en souvient bien ; car je ne mangeay rien de tout le jour que quatre ou cinq fèves que tu me donnas le soir en arrivant, qui est un assez méchant festin pour un Athlète comme moy , qui ay fait des merveilles autrefois aux jeux Olympiques.

MICYLE. Je ne t'eus pas plutôt donné à manger , que je me couchay , parce que j'avois un peu bû ; & en dormant j'eus un songe qu'on pourroit nommer divin , & cette nuit-là , ambrosiennne , comme fait Homere.

LE COQ. Conte-moy ton festin auparavant , pour contenter mon appetit ; car je n'ay rien dans le jabot ; & tu sçais que le souvenir d'un bon repas n'est pas un petit regale pour un affamé.

MICYLE. Je te le diray de bon cœur , puis-que tu le desires. Je rencontray par hazard le bon-homme Eucrate qui est si riche ; & comme je l'eus salué à mon ordinaire , je me retirois tout court , pour ne luy point faire de honte , parce que je n'avois pas mes beaux habits , lors qu'il me dit que je vinsse souper chez luy , & qu'il celebroit le jour de la naissance de sa fille. Comme je m'excusois par respect , Non , dit-il ,

Que l'eau est veritablement excellente , &c. J'ay mis tout l'endroit de Pindare , pour n'avoir point besoin de le repeter.

tu tiendras la place d'un de mes amis qui est malade. Alors , je pris congé de luy , tout joyeux , priant Dieu en mon cœur d'envoyer à cet amy-là la goutte , si ce n'estoit assez de la fièvre pour l'empescher de venir. Tout le temps qui se passa depuis , *jusqu'au souper* , me parut un siècle , tant j'avois besoin , il y avoit long-temps , d'une bonne carrelure de ventre. Je me promenois donc devant l'horloge , *en attendant que l'heure sonnast* , & n'en vis jamais de plus longue , non pas mesme celles où je travaille à credit. L'heure venue , je doublay le pas vers le logis , tournant mon manteau du beau costé , & trouvay plusieurs des conviez à la porte , & entr'autres le malade , qui s'estoit fait porter en chaise.

LE COQ. Qui estoit-ce ?

*Thesmo-
polis.*

MICYLE. Ce vieux Pedant à la barbe sale & touffue , qui n'enseigne que des sottises à la jeunesse. Il étoit tout passé & défait , & avoit bien de la peine à tirer un flegme du creux de son estomac , après avoir bien touffé. Comme il fut entré , *le Medecin du logis* luy dit qu'il ne devoit pas venir en cet estat , & qu'on luy eust envoyé à souper chez luy ; mais il répondit qu'il n'avoit garde de manquer à ce qu'il devoit à Euerate , & qu'il fust venu quand il auroit eu la mort entre les dents , de peur qu'on ne l'eust imputé à orgueil ou à dédain. Alors je ne pûs

Tu tiendras la place d'un de mes amis. Le reste sera touché ailleurs ; c'est assez de cela icy.

Jusqu'au souper. J'ay mis la chose à nostre air ; car de dire , *jusqu'au bain* , cela eust esté obscur.

En attendant que l'heure sonnast. Il est indifférent qu'on en fasse une horloge au Soleil , ou à ressort pour l'intelligence de l'Auteur : & quoyque le Grec marque que

c'étoit une horloge solaire ; néanmoins j'ay mieux aimé l'exprimer à nostre façon , usant toujours dans cette traduction de la liberté de me dispenser des circonstances qui ne sont pas absolument nécessaires.

Le Medecin du logis. Je l'ay trouvé mieux , que d'en faire un Medecin étranger , & plus à propos de luy faire dire cela , qu'au Maître.

m'em-

m'empescher de dire tout bas en grondant, qu'il eust mieux fait de laisser sa fièvre à la maison, sans venir troubler l'allegresse des festins, par sa mauvaise mine; & que s'il avoit à mourir, il valoit mieux que ce fust chez luy. Mais il ne fit pas semblant de m'entendre; & là-dessus, le Maître du logis le vint recevoir; & luy donnant la main par honneur, quoyque ses valets l'aidassent à marcher, il le remercia de la peine qu'il avoit prise. Je méditois déjà ma retraite, lorsqu'Eucrate m'appercevant: Demeure, dit-il, Micyle, tu ne laisseras pas d'avoir place; car j'enverray mon fils souper avec sa mere, dans l'appartement des femmes. Cette parole me rendit l'ame, quoyqu'il me fâchast de priver le fils de la maison de cet honneur. Comme tout fut prest, quatre ou cinq grands valets vinrent prendre nostre Pedant; & le mirent en sa place, qu'ils remparèrent de quantité d'oreillers de part & d'autre, pour l'empescher de tomber. On me mit auprès de luy, parce que personne n'y vouloit estre. Le festin fut magnifique, & la Musique excellente, entremeslée de boufons & de bateleurs, pour faire rire. Enfin ma felicité eust esté parfaite, sans le voisinage du Philosophe, qui me rompoit la tête des discours de la Vertu & des impertinences du College; & je disois en moy-même, faisant reflexion là-dessus, qu'il n'y avoit point en ce monde de parfait contentement, ni de roses sans épines. Voilà quel fut le festin. Pour mon songe, il me sembloit en dormant qu'Eucrate estoit mort, & qu'il m'avoit fait son heritier; Qu'il me laissoit une source inépuisable d'argent, quantité de meubles, de vaisselle d'or & de Pierreries; Que j'estois servi par une foule d'officiers & de valets, qui n'estoient que pour moy seul; traîné sur un char estendu tout de mon long, comme si je n'eusse eu ni bras ni jambes. En cet estat glorieux, où tout le monde m'adoroit, il me prit envie de

traiter mes amis, qui furent aussi-tôt assés, comme il arrive ordinairement en songe : Mais parmy cette allegresse, comme on apportoit le dessert, & que je beuvois à leur santé dans une coupe d'or, toute ma félicité s'en est envolée par ton cri, & je suis redevenu aussi gaeux que j'estois auparavant. Après cela, tu trouves étrange que je me mette en colere contre le perturbateur de mon repos, & le plus grand ennemi de ma jöye?

LE COQ. Es-tu si fou que de croire que la félicité consiste en ces choses?

MICYLE. Je ne suis pas seul de cette opinion. Car il me souvient, lorsque tu estois Euphorbe, que tu aimois la magnificence, & que tu allois au combat *avec des tresses d'or*, dont tes cheveux étoient tissus. Je croy que c'est pour cela qu'Homere les compare aux Graces; car je ne voy rien de si agreable que l'or, dont Jupiter mesme se sert pour gagner les bonnes graces de ses maistresses. En effet, ce métal ne rend pas seulement l'homme illustre & glorieux, mais luy donne cent vertus qu'il n'a pas; Témoins mon voisin Simon, qui faisoit le mesme métier que moy, & que je traitay l'année passée aux Saturnales *d'un plat de tripes*.

LE COQ. Qui? ce petit camus, qui nous emporta *une écuelle de terre* sous son manteau, & qui faisoit serment après, qu'il ne l'avoit pas veu? mais je l'avois découvert, & je jettay un cri pour t'en avertir; à quoy tu ne pris pas garde.

MICYLE. C'est luy-mesme. Ce galand s'estant enrichi depuis peu par la mort d'un de ses parens, qui l'a rendu presque aussi riche en effet,

<i>Avec des tresses d'or.</i> C'est	qu'un pot.
assez de cela pour le sujet.	<i>S'estant enrichi depuis peu.</i>
<i>D'un plat de tripes.</i> Je mets	Le reste n'est pas de ça, sujet, & ce qui suit, est déjà
la chose à notre air.	touché dans ton songe.
<i>Une écuelle de terre.</i> Ce-	
la est plus aisé à emporter	

que

que je l'ay esté en fange, les Dames, sont devenues amoureuses de lay: cela l'a rendu si glorieux, que l'autre jour que je le faisois par son nom, il cria qu'il ne s'appelloit pas Simon, mais Simonide, & que je ne retranchasse rien de ce mot, si je ne voulois qu'il me retranchast les oreilles. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'adore ce métal, qui rend beaux & galands ceux qui l'ont. Mais qu'as-tu à rire?

LE GÂTE. J'ay de voir que son éclat t'éblouit comme les autres; mais je te veux montrer que c'est la source de tous maux, & que les plus riches sont les plus misérables; car j'ay passé par toutes sortes de conditions.

MICHEL. A propos il est temps que tu contes tes aventures, car voilà la mienne achevée.

LE COQ. Sache premièrement, que tu es plus heureux que ceux dont tu envies la fortune.

MICHEL. Je prie les Dieux, pour punition de ta raillerie, qu'ils t'envoient ma félicité. Mais conte-moy un peu comme d'Euphorbe tu devins Pythagore, & ensuite Coq, après plusieurs révolutions: Car il n'est pas qu'il ne t'ait arrivé beaucoup de choses mémorables en tant de métamorphoses.

LE COQ. Il seroit trop long de reprendre dès le temps que nos ames descendues d'Apolon, prirent un corps pour punition de quelque crime; il n'est permis ni à moy de révéler ces mystères, ni à toy de les entendre; mais depuis que je fus Euphorbe...

MICHEL. Dis-moy auparavant, si j'estois quelque chose avant que d'estre Misyde.

LE COQ. Tu estois une de ces fourmis des Indes qui vivent l'un

MICHEL. Misérable que je suis, que j'en ay gardé quelque peu pour m'aider dans ma nécessité. Mais que deviendray-je après cecy? car si quelque bonne fortune m'attendoit, je serois homme à perdre tout à cette heure. à ta



perche, tant il m'ennuye d'estre Savetier.

LE COQ. On ne peut sçavoir l'avenir. Mais pour commencer mon histoire, étant Euphorbe, je fus tué au siege de Troye, & devins ensuite Pythagore, après estre demeuré longtemps sans corps, jusqu'à ce qu'il plut à mon pere de m'en faire un.

MICYLE. Fus-tu tout ce temps-là sans boire ni manger?

LE COQ. Qui en doute, puisque je n'avois point de corps?

MICYLE. La guerre de Troye se passa-t-elle comme Homere la décrit?

LE COQ. Comment l'auroit-il sçû, puisqu'il estoit alors Dromadaire dans la Bactriane? Sçache qu'Ajax ne fut jamais si grand qu'il le fait, ni Helene si belle; car il m'en souvient. C'estoit un grand cou de Gruë, ou si tu veux de Cygne, puisque son pere en estoit un; & par la même raison elle estoit assez blanche, mais presque aussi vieille qu'Hecube; car Thesée qui la ravit, estoit durant la premiere guerre de Troye, long-temps auparavant qu'Agamemnon fust au monde.

*Lors
qu'Hercule
la prit.*

MICYLE. Et Achille estoit-il aussi vaillant qu'il le publie?

LE COQ. Je ne t'en sçaurois rien dire; car je n'eus jamais affaire à luy; & ne sçay ce qui se passoit dans le camp des Grecs, où je n'estois pas; mais son compagnon Patrocle ne me donna pas beaucoup de peine à défaire.

MICYLE. Ni toy à Menelaüs. Mais c'est assez de ces choses. Dis maintenant ce que tu fis, étant Pythagore.

LE COQ. J'allay trouver les Sages d'Egypte, pour apprendre leurs mysteres, après avoir esté instruit dans les Sciences humaines; & au retour je me fis tellement admirer des Grecs qui demeurent en Italie, qu'ils me prirent pour un Dieu.

Qu'ils me prirent pour un Dieu. Il n'est pas honneste de
Mi-

MICYLE. Je sçay comme tu leur fis accroire que tu estois refluëté, & que tu avois une cuisse d'or. Mais dis-moy, quelle fantaisie te prit de défendre les viandes & les fèves ?

LE COQ. J'ay honte de te le dire.

MICYLE. Mais il ne faut rien celer à son amy, pour ne point dire, à son maistre ; car je n'ay garde maintenant de prendre ce titre.

LE COQ. C'estoit par caprice, pour me faire admirer.

MICYLE. Mais que devins-tu après avoir esté Pythagore ?

LE COQ. Aspasia, cette fameuse Courtisane de Milet.

MICYLE. Ha ! maistre Coq, je ne croyois pas que tu eusses jamais esté poule. Comment ! Pythagore a tendu des pieges à la jeunesse ? Pythagore s'est fardé & ajusté, pour plaire aux hommes ? Pythagore a eu des enfans de Periclés ?

LE COQ. Tu ne me peux dire d'injures, qui ne retombent sur Cénée & Tiresie, qui de femmes ont esté changez en hommes ?

MICYLE. Mais dy-moy, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme, ou celle de la femme ?

LE COQ. Tu sçauras un jour ce qui en est ; car il n'est pas que tu ne deviennes femme plusieurs fois dans cette grande revolution de siècles.

MICYLE. Tu crois peut-estre que tous les hommes sont aussi voluptueux que les Samiens & les Milesiens. Car on dit qu'en ta jeunesse, tu servois de femme au Tyran de Samos, à cause que tu estois beau garçon. Mais que devins-tu après avoir esté Aspasia ?

LE COQ. Le Philosophe Cynique Craté.

MICYLE. Dieux ! la plaisante metamorphose ! faire dire qu'il n'est qu'un homme-là, est toujours le meilleur.

qu'on peut injurier ces grands

Il s'explique en un autre Dialogue.

phose, d'une Coanifme en Cynique.

LE COQ. Après, je fus Roy, puis mendiant, ensuite Sarrape, cheval, igay, grenouille, & enfin coq, après divers métamorphoses. Et je ne l'ay pas eue une seule fois, mais plusieurs; car j'ai eu cette condition. Mais tu me fais rire de te plaindre de ta pauvreté. Car comme j'ay passé par des grandeurs & des richesses, je sçay ce qu'en vaut l'aune.

MICYLE. Doncques, Euphorbe, Pythagore, Crates, Aspasie, car je ne sçay comment te nommer.

LE COQ. Il n'importe. Mais tu seras mieux de m'appeller Coq, puisque je le suis maintenant, quand, ce ne seroit que pour faire voir que tu ne méprises pas ma condition.

MICYLE. D'un coq dont, Maître Coq, puisque tu as passé par toutes sortes de conditions, quelle est la meilleure; celle des pauvres, ou celle des riches?

LE COQ. Considere, Micyle, les avantages de la pauvreté. Les bruits de la guerre ne t'effrayent point, parce que tu n'as rien à perdre; & quand on dit que les ennemis approchent, tu n'es point en peine de transporter tes meubles, ni de cacher ton argent. Mais au premier son de trompette, tu trouffes bagage, & te sèves où il te plaît; si tu n'aimes mieux demeurer, parce que tu es en sécurité partout: Au lieu que les riches voyent de dessus les murailles désoler leurs champs, vendanger leurs vignes, brûler leurs maisons, saccager leur bien. En quel état penfes-tu qu'ils soient alors? Scine crois-tu pas que chacune de ces choses leur donne du poignard dans le cœur? D'ailleurs, s'il faut lever de l'argent pour faire la guerre, c'est à eux qu'on s'adresse, & non pas à toy. Si la ville est prise, ce n'est pas toy qu'on tourmente; car on sçait bien que tu n'as point d'argent; mais on gêne les riches, pour découvrir leurs trésors. S'il faut mar-

marcher contre l'ennemy, on ne te met pas aux
 premiers rangs, où est le danger; car tu n'es
 pas digne de cet honneur: Mais à la queue, où
 tu te peux sauver, si l'on a du pire, n'estant
 point arrêté par la pesanteur de tes armes, ni
 par l'honneur qui est un fardeau encore plus
 pesant; & si l'on a du bon, on te traite ma-
 gnifiquement après la victoire. Dans la paix
 aussi, l'on te cajole, & l'on te fait des largesses,
 pour monter aux dignitez. On te donne des
 spectacles, & on te construit des Bains & autres
 édifices publics, pour le plaisir. Ajoute à cela,
 que les riches sont exposez à mille calomnies, à
 cause de leurs richesses. Vous leur faites rendre
 compte de leur administration, quand vous
 voulez, & vous confisquez leur bien, si la fan-
 taisie vous en prend. Quelquefois, non con-
 tents de crier contre eux dans les assemblées,
 vous les poursuivez à coups de pierres, ou vous
 les jetez dans la rivière. Mais pour toy, tu
 n'appréhendes ni les accusations, ni les émo-
 tions populaires, ni les menaces d'un Tyran, &
 tu ne trembles point quand on crie au feu ou
 aux voleurs dans ton voisinage. Tu n'es point
 travaillé de mille fâcheux soucis. Tu ne crains
 point la nuit que l'on te dérobe. Tu n'es point
 en peine de faire rendre compte à des valets
 malicieux ou négligens, ni de te faire payer de
 ceux qui te doivent, ou de solliciter un procès,
 pour dépendre du caprice d'un Juge ou d'un
 Avocat. Enfin, pour le faire court, les ri-
 chesses, par je ne sçay quelle fatalité, ne nous
 sçauroient faire tant de bien, qu'elles nous font
 de mal. Car on est tourmenté, & de l'acqui-
 sition, & de la conservation, & du chagrin de
 la dépense: Au lieu que si tu es gagné cinq fols,
 tu les vas boire au cabaret avec tes camarades,
 où vous parlez indifféremment de tout, sans
 craindre qu'on vous jette le chat aux jambes.
 Si tu es malade, ce qui arrive rarement, parce

que tu ne fais point d'excès , ni n'as de soucy qui te ronge , ton mal qui n'est point enraciné ni entretenu par les Medecins , s'en va aisément : mais les riches sont tourmentez par les maux & par les remedes , & sujets à une infinité de maladies , dont tu ne connois pas seulement le nom. Enfin , si je t'avois fait une liste de tout ce qu'ils souffrent , je t'épouvanterois du nombre , sans parler de la mort dont ils sont en apprehension perpetuelle , & qu'ils considerent comme un supplice , au lieu que tu la regardes comme un azile. En un mot , ceux qui volent trop haut , courent fortune de se précipiter comme des Icares ; au lieu que ceux qui rasent la terre , sont hors de danger.

MICYLE. Ils sont sages.

LE COQ. Veux-tu que je te conte les divers naufrages des Grands ? Voy Cresus sur un échafaut , en opprobre à ceux qui l'ont adoré. Voy Denys le Tyran , qui tient un fûtet au lieu d'un sceptre , & de Roy de Syracuse est devenu Maître d'Ecole à Corinthe. Voy...

MICYLE. Arreste. Dy-moy un peu quelle est la felicité des Rois ; car je suis bien aise de l'apprendre.

LE COQ. Elle est assaisonnée de beaucoup de maux , Micyle , & peu s'en faut que je ne te dise des injures , de m'en avoir ramené le souvenir. J'ay esté Roy d'un grand païs , riche & florissant. J'ay eu tout l'appareil de la Royauté , meubles , suite , équipage , gardes , flotes , armées. J'étois respecté & adoré , comme un Dieu. Lorsque je sortois en public , on se pressoit pour me voir , on me suivoit en foule par les ruës , on couroit devant pour me voir passer , on montoit sur le toit des maisons , pour mieux contempler toute ma magnificence. Mais en cet estat , j'avois pitié de moy & de ceux qui m'adoroient , & me comparois à ces statues superbes d'art & de matiere , qui sont aussi sales

au dedans , qu'éclatantes au dehors , & qui pour un Dieu ou un Heros qu'elles representent, n'enferment que *des souris ou des monches*.

MICYLE. Mais tu n'as pas encore dit leur défaut ; car la pompe & la majesté n'est que le dehors de la statuë.

LE COQ. Que te diray-je de leur crainte , de leurs soupçons , de leurs défiances , de leurs ennemis découverts ou cachez , des embusches qu'on leur dresse , de la haine des uns , du dégoût des autres , de l'envie de tous ? Ne pouvoir dormir , estre effrayé de mauvais songes , tourmenté de soucis cuisans , agité de vaines ou de ridicules esperances , mais toujours criminelles ; importuné de plaintes , de demandes , d'expéditions , de jugemens , de traitez ; accablé de conseils & d'alliances ; embarrassé de mille facheuses intrigues. L'un a en teste son fils , qui est indigne de luy succeder ; l'autre , son frere , qui leve secrettement des troupes , & qui fait sous-main des créatures. On apprehende également les méchants & les gens de bien , étant jaloux de la reputation des uns , & en peine de la malice des autres. Ajoutez à cela le dépit d'une maistresse , qui ne nous aime point , ou en aime un autre : la jalousie d'un favori qu'on a trop élevé : la crainte d'une sedition du peuple , ou d'une conjuration des Grands ; les exemples funestes des Princes détrônés , assassinés , empoisonnés , & autres histoires tragiques , qui retentissent sur les theatres.

MICYLE. N'en dis pas davantage , car cela me fait horreur ; & j'aime mieux encore demeurer comme je suis , que d'estre empoisonné dans une coupe d'or en un festin , puisque toutes les réjouissances des Grands leur sont funestes. Je ne cours fortune en travaillant de mon mé-

<i>Des souris & des monches.</i>	n'est pas ordinairement dans
Le Groc ajoute, <i>des pieces de bois & des clous ;</i> mais cela	
	les statuës.

tier, que de me couper de mon trançait; au lieu que la vie de ces gens-là est pleine de continuelles inquietudes. D'ailleurs, ce ne sont souvent que des Comédiens, qui sous un manteau royal couvrent une ame de faquin, & qui cachent la petitesse de leur pied dans la grandeur de leur coturne. Tu vois que j'ay déjà appris à faire des comparaisons à ton exemple. Mais passons maintenant aux animaux; Que te semble de leur condition?

LE COQ. Cela seroit long à conter, & n'est pas de notre sujet. Jete diray seulement qu'elle est plus tranquille que la nôtre, parce qu'elle est renfermée dans les bornes de la Nature, & qu'elle n'est point troublée de tant de maux, ni de tant de crimes. On ne voit point parmi eux de flatteurs, d'usuriers, de maltotiers, ni de toutes ces bonnes gens qui leur ressemblent.

MICYLE. Il est vrai. Mais pour ne t'en point mentir, je ne me puis encore défaire de la passion que j'avois pour les richesses, que j'ay sucée avec le lait. Car l'exemple de mon voisin me touche, & mon songe me revient toujours dans l'esprit.

LE COQ. Jete veux guérir de cette maladie, tout à cette heure, & tandis qu'il est encore nuit, te mener chez quelqu'un de ces riches, pour voir quelle est leur félicité.

MICYLE. Et comment feras-tu pour entrer? faudra-t'il percer la muraille?

LE COQ. Non. Car de deux grandes plaques que j'ay à la queue, la droite rend invisible, & ouvre toutes les portes fermées, qui est une grace que j'ay reçue de Mercure, à qui je suis consacré.

MICYLE. Si ce que tu dis est véritable, je vay transporter chez moy dès aujourd'huy toutes les richesses de mon voisin, & le réduire à faire le métier qu'il faisoit auparavant.

LE COQ. Cela ne se peut; car Mercure m'a obli-

village de découvrir ceux qui abusent de ce secret.

MICRYLE. Il n'est pas croyable que le Dieu des larcens se veuille contraindre à se venger ceux qui dérobent ; mais ne laissons pas aller , je m'en empêcherai si je puis.

LE COQ. Arrache donc cette plume de ma queue. Quoy ! tu les arraches toutes deux ?

MICRYLE. C'est afin d'être plus assuré , outre que cela ne sera pas si difforme.

LE COQ. Chez qui irons-nous premièrement ? sera-ce chez cet homme qui ne trouve pas son nom assez bon depuis qu'il est devenu riche ?

MICRYLE. Ouy , Nous voilà à la porte ; que faut-il faire ?

LE COQ. Mettre le bout de la plume dans la serrure , & elle s'ouvrira.

MICRYLE. La voilà ouverte. Le beau secret ! la clef n'en eust pas fait davantage.

LE COQ. Marche le premier ; le vois-tu qui veille , tandis que tout le monde dort ?

MICRYLE. Je te vois à la clarté d'une lampe fort obscure , qui est tout pâle & défait. Il faut que quelque soucy le ronge ; car je n'ay point vu dire qu'il fust malade.

LE COQ. Écoutons ce qu'il murmure entre ses dents , nous en apprendrons peut-être la cause.

SIMON. Voilà soixante & dix talens que je viens de cacher dans terre , sous mon lit. On ne me les dérobera pas , comme ceux que j'avois mis dans mon écurie , sous la mangeoire. Il faut que ce soit ce maraut de palfrenier qui ait fait le coup ; car on dit qu'il se traite bien , & qu'il a acheté un collier d'or à sa femme. Pour une vaisselle d'argent , je crains bien qu'on ne l'emporte ; car j'en ay quantité ; & la muraille de la dépense n'est pas à mon avis assez forte. Il vaut mieux que je passe le reste de la nuit sans dor-

dormir , & je la feray refaire demain. Car j'ay beaucoup d'ennemis & d'envieux , & principalement ce coquin de Savetier , qui est jaloux de ma fortune , à cause que j'ay esté de même métier que luy.

MICYLE. Ouy , infame ! Mais *je ne vole pas les plats* comme toy , pour jurer après que je ne les ay pas pris.

LE COQ. Tay-toy , que tu ne nous découvres.

SIMON. Il n'y a point de danger que je cherche par-tout , & que je fasse le tour du logis , de peur qu'il n'y ait quelqu'un de caché qui me vienne égorger ; car mes valets n'ont pas soin de tenir la porte fermée. Mais j'entens du bruit. Qui va là ! Je le tiens. Non , c'est un pilier de la galerie. Je tremble , & suis tout transi , il me semble toujours de voir quelqu'un. Il faut recompter mon argent , je pourrois bien m'estre abusé. Toutefois j'entens du bruit. Quelqu'un passe dans la cour. Il vaut mieux prendre les armes , de peur d'estre surpris.

LE COQ. Voilà , Micyle , la félicité de ton voisin , à laquelle tu portois envie. Passons chez Eucrate , tandis qu'il est encore nuit.

MICYLE. Dieux , la misérable vie ! Ainsi puissent vivre mes ennemis. Mais avant que de partir , je te prie que je luy donne un coup de poing.

SIMON. Aux voleurs , on m'a frappé.

LE COQ. Laissons-le crier , & passer comme son argent.

MICYLE. *Voilà la porte d'Eucrate* entr'ouverte. Quelque valet y fait la débauche , ou il y a quelques rendez-vous amoureux.

Je ne vole pas les plats. Le Grec le dit d'une autre façon ; mais je l'ay trouvé mieux de celle-cy.

Voilà la porte d'Eucrate.

J'ay réuni en un , ce qu'il dit d'Eucrate , & de l'usurier Gnifon , afin que cela ne fust pas si long , ny si ennuyeux.

LE COQ. Le vois-tu qui calcule ses intérêts avec ses doigts crochus ? sans songer à la mort, qui le doit bien-tost changer en *fourmy ou en corbeau*, qui est le destin d'un usurier comme luy.

MICYLE. Ah Dieux ! je possédois tantost toutes ces richesses en songe.

LE COQ. Tu ne peux t'empescher de les admirer, quoy-que tu en voyes les défauts ! Mais la plaisante rencontre : Vois-tu sa femme couchée avec son cuisinier, & *sa fille d'un autre costé entre les bras d'un galand* ? C'est pour cela que la porte estoit entr'ouverte. Quel creve-cœur ce luy sera, quand il viendra à le sçavoir ! Hé bien ! voudrois-tu estre riche à ce prix-là ?

MICYLE. Non, j'aimerois mieux mourir que de souffrir ces infamies. Fy des richesses, je leur dis deormais adieu.

LE COQ. Sortons, voilà le jour qui point. Une autre fois tu verras le reste.

<i>Fourmy ou Corbeau.</i> Le	tout ce qu'il peut.
Grec met d'autres choses ;	<i>Sa fille entre les bras d'un</i>
mais cecy convient mieux à	<i>Galand.</i> Je mets cela au lieu
un avare & à un usurier ; car	d'une saleté qui est dans l'Au-
le Corbeau cache & dérobe	teur.



ICAROMENIPE.

DIALOGUE.

MENIPE ET SON AMY.

Ce Dialogue a quelque chose du CONTEMPLATIF, et de LA NECROMANCIE, et raille l'incertitude des Philosophes, et leurs vaines et curieuses recherches; Mais il se moque en passant des Dieux, et de la vanité des hommes.

Les stades ont cent vingt-cinq pas, à cinq pieds pour pas, et les parasanges sont de trente stades.

MENIPE. Depuis la terre jusqu'à la Lune, il y a trois mille stades; d'où jusqu'au globe du Soleil, on compte cinq cens parasanges; & de-là au ciel Empyrée, il y peut avoir une bonne journée d'Aigle.

L'AMY. Qu'est-ce que tu murmures entre tes dents, de Lune, de Soleil, de stades, & de parasanges?

MENIPE. C'est que je fais le calcul de mon voyage, pour voir combien j'ay mis à le faire.

L'AMY. Je pensois que c'est quelque navigation lointaine, où tu reglois ton cours par celui du ciel & des astres, comme les Pilotes de Phenicie.

MENIPE. Nullement; c'est dans le ciel que j'ay voyagé.

L'AMY. Il faut que ton songe ait duré longtemps, pour avoir couru tant de stades & de parasanges.

MENIPE. Ce n'est pas un songe, mais une vérité.

L'AMY. Quoy! tu arrives tout fraîchement du Ciel!

MENIPE. Ouy, où j'ay appris des choses incroyables; & c'est ce qui fait partie de ma *course*; le Grec dit, *dormi*. Celuy-cy m'a semblé mieux.

lité, qu'elles soient si grandes, qu'on ait de la peine à les croire.

L'AMR. Il faut baisser la teste, sans s'enquerrir de choses si hautes, & fermer les yeux devant une si grande lumière. Mais dis-moy, où as-tu pû trouver une échelle assez grande pour monter là-haut? Car tu n'as pas esté enlevé dans le Ciel pour ta beauté, comme Ganymede.

MENIPE. Je n'avois pas besoin d'échelle; ayant des ailes assez fortes pour me guinder jusques-là.

L'AMR. Mais n'es-tu point craint de tomber, comme fit Icare, & de rendre quelque mal fâcheux par ta chute?

MENIPE. Non, car je n'avois pas des ailes de cira, comme luy.

L'AMR. Où en es-tu pû recouvrer d'autres; car à force de l'affûrer, tu commences à me le faire croire.

MENIPE. Un *chasseur* m'en a fait présent de deux, l'une de Vautour, & l'autre d'Aigle; que j'ay accommodées sur mon corps fort proprement. J'ay commencé à voler d'abord terre à terre, puis prenant mon vol plus haut & plus loin, je me suis guindé dans le Ciel à l'aide d'un grand vent.

L'AMR. Il faut que tu sois bien hardi & bien curieux, d'avoir tanté une entreprise si difficile.

MENIPE. Je t'en diray la raison. Après avoir reconnu la foiblesse & l'inconstance des choses humaines, je commençay à mépriser les grandeurs, les richesses, & les voluptez, & à m'adonner à la contemplation, & à la recherche de la vérité, en quoy consiste le souverain bien. *Je considéray d'abord le Ciel & les Astres*

Mais n'as-tu point Je re- au sujet, & il est mieux ici
tranche les paroles inutiles. que plus bas.

Un chasseur, &c. Je mets Je considéray le Ciel & les
en trois mots, ce que l'Au- Astres. J'ay rejeté à la fin
teur dit plus au long; mais une période qui est icy.
il n'y a que celuy de nécessaire.

qui semblent semer par l'air , à l'avanture ; le Soleil qui brille de tant de lumiere ; la Lune si diverse en ses changemens ; les foudres , les éclairs , & les tonnerres , qui font tant d'horreur & tant de bruit ; la grêle , la neige & les vents ; d'une origine si admirable & si inconnue , & le reste des merveilles de la Nature , où il y a tant à apprendre. Mais comme la raison de ces choses est obscure & incertaine , & qu'on ne peut deviner quel est l'Auteur de cet Univers ni comment il a esté fait , & *s'il a eu un commencement* : Je trouvay à propos de consulter les Philosophes , qui ont employé toute leur vie à le rechercher , & m'adressay à ceux dont la doctrine est la plus haute , & la vertu la plus austere. Ils s'offrirent de me l'enseigner pour une grande somme d'argent , dont je donnay la moitié comptant , & promis de payer l'autre à la fin. Mais je ne sçay comment ils me jetterent dans une plus grande incertitude , & ne m'apprirent que des termes barbares & inconnus. Et ce qui est de plus étrange , c'est qu'estant d'avis si contraire , chacun assure pourtant qu'il a trouvé la verité , comme si elle s'estoit révélée luy.

L'AMY. C'est une chose étrange , que des gens si sages & si sçavans , ne se puissent accorder en des matieres si importantes.

MENIPE. Tu rirois trop de voir ensemble tant d'orgueil & tant d'ignorance , car quoy qu'ils ne soient pas plus habiles que les autres , & que la plupart radotent mesme de vieillesse , ils croient pénétrer dans le Ciel avec leurs mauvais yeux , & mesurent le Soleil & les Astres , comme ils feroient leur cour ou leur jardin. Ils te diront hardiment *la distance qu'il y a d'une étoile à l'autre* , la hauteur du Ciel , la profondeur de la Mer , &

S'il a eu un commencement.
Il fera parlé de sa fin ensuite.

La distance qu'il y a d'une étoile à l'autre. Il y a au

Grec , du Soleil & de la Lune ; mais cela fait le même effet , & ces mots sont trop souvent repetez.

la rondeur de la Terre, quoyqu'ils ne sçachent pas le chemin qu'il y a d'Athenes à Megare. Ils forment des cercles, & des triangles sur des quarrés, & décrivent plusieurs Spheres là-haut, comme s'ils y avoient esté. S'ils parloient encore de ces choses problématiquement & sans vouloir rien affirmer; mais à peine que les uns ne jurent que le Soleil est un fer chaud; les autres que la Lune est habitée, & que les étoiles se nourrissent des vapeurs de la terre & de la mer, que le Soleil attire en haut par la force de sa chaleur. Pour leur contrariété, elle est toute manifeste. Car les uns disent que le monde est éternel; les autres qu'il doit finir, & décrivent sa fin comme son commencement. *Mais je m'étonne que faisant un Dieu Pere de l'Univers, ils ne disent pas qui est le sien, & où il estoit auparavant; car il n'y a rien hors de-là?*

L'AMY. Tu contes-là d'étranges choses de leur impudence & de leur curiosité.

MENIPE. Si tu sçavois ce qu'ils disent des idées & des choses incorporelles; *de la forme & de la matiere*; du vuide & de l'infiny; de la fin & des principes, tu en serois tout étonné. Car les uns font l'Univers finy, les autres non; les uns en comptent plusieurs, les autres n'en admettent qu'un: Il y en a qui veulent que le principe de tout soit la discorde, comme s'ils étoient ennemis de la paix. Pour les Dieux, combien y a-t-il de diversité? L'un dit que la Divinité est un nombre; l'autre jure par le chien, l'oye, &

Les Elements qui se font perpetuellement la guerre.

Mais je m'étonne que faisant un Dieu Pere de l'Univers, &c. Cela semble avoir quelque apparence, & n'est qu'une fausse couleur; car le monde est un smas de plusieurs estres, & non pas un estre seul; mais un tout composé de pieces differentes, les unes corruptibles & les autres incorruptibles; & par-

tant, ce ne peut estre le premier principe. C'est pourquoy on en cherche un autre; & celui-là n'en a point de besoin; car cela iroit à l'infini, & il faut s'arrester quelque part.

De la forme & de la matiere. Ces choses sont plus haut dans l'Auteur.

le platane ; ceux-cy posent plusieurs Dieux de divers pouvoir ; ceux-là n'en font qu'un , tant la disette en est grande. Les uns veulent que la Divinité soit incorporelle, les autres non. Ceux-cy, qu'elle se mêle des choses du monde ; ceux-là, qu'elle ne fasse rien du tout, comme ces personnages de Comedie , qu'on ne produit que pour la montre, ou *ces vieillards*, qui donnent leur bien à leurs enfans , pour ne se plus mêler de rien. Quelques-uns n'en veulent point croire, & donnent tout au hazard. Cependant cette contrariété me mettoit en une extrême peine. Car je n'avois pas la hardiesse de contredire à des gens qui font tant les venerables ; & d'autre costé je ne me pouvois résoudre à croire pour certain, ce qui estoit si fort contesté. Dans cette irresolution , desesperant de trouver icy-bas ce que je cherchois, je voulus aller m'en enquerir dans le Ciel , & j'y montay *par l'invention que j'ay dite*. Je fus ébloui d'abord par la grandeur de sa lumiere ; mais comme je fus près du globe de la Lune , sentant une de mes aîles s'affoiblir, je m'y allay reposer, & contemplay de là toute la terre , jettant les yeux tantost d'un costé , tantost d'un autre , comme le Jupiter d'Homere.

L'AMY. Conte-moy un peu ce que tu y as remarqué, afin que je ne perde aucune particularité de ton voyage. Car il ne se peut faire que tu n'ayes apperçû plusieurs belles choses , qui sont dignes d'estre sçûes.

MENIPE. Tu as raison ; mais il faut que je te dise premierement, que la terre paroist beaucoup plus petite de là-haut, que le globe de la Lune, & que j'eusse eu de la peine à la reconnoître, sans la Tour du Phare & le Colosse de

Ces vieillards , &c. Le Grec dit, les valets qu'on est de travail pour leur vieillesse ; mais mon exemple m'a sem-

blé plus propre.

Par l'invention que j'ay dite. Je l'ay expliqué plus haut, autant qu'il estoit nécessaire.

Rho-

Rhodes. Il est vray que l'Océan jette quelque clarté aux rayons du Soleil, qui me la fit discerner petit à peu; & je contemplay ensuite le particulier de la vie des hommes.

L'AMY. Cela se contredit, Que tu ne l'ayes pu remarquer d'abord à cause de sa petitesse, & que tu ayes observé ensuite jusqu'aux moindres particularitez.

MENIPE. C'est que tu n'entens pas le reste. Comme j'estois en peine sur ce sujet, Empedocle m'apparut, noir comme un charbonnier, à cause des flâmes du mont Ethna. Je me retiray d'abord, croyant que ce fût un fantôme, ou quelque démon du globe de la Lune; mais il me rassura en se nommant, & me conta comme la fumée qui sortoit de cette montagne brûlante, l'avoit porté jusques-là, où il habitoit maintenant, & voltigeoit çà & là, se nourrissant de rosée. Qu'il voyoit bien la peine où j'estois, & qu'il m'en vouloit tirer; *Qu'en remuant l'aile de l'Aigle*, qui est le plus clair-voyant de tous les oiseaux, je verrois clairement de ce costé-là, pourvû que je ne remuasse point l'autre: Et que je ne devois pas le trouver étrange, vû que les artisans pour mieux voir, avoient accoustumé de fermer un œil. Après avoir dit cela, il s'évanouit; mais je luy promis de luy faire à mon retour des effusions sous la cheminée, & de l'invoquer par trois fois à la nouvelle Lune; *dequoy il me remercia*, & me répondit en bon Philosophe, qu'il ne l'avoit pas fait pour la récompense, mais par le seul amour de la vertu. Je n'eus donc pas plûtoſt remué l'aile droite, qui estoit celle de l'Aigle, qu'elle jeta une grande lumière, à la lueur de laquelle je vis tout ce qui se passoit fort distinctement. Car j'appet-

Qu'en remuant l'aile de l'Aigle. J'abrege ce qui est trop long.

De quoy il me remercia,

etc. Ceci est plus haut dans l'Auteur; mais il vient mieux en cet endroit.

Stratonice. çûs le Roy Ptolomée couché avec sa sœur: Antigonus avec sa belle-fille: Antiochus fils de Seleucus, qui faisoit signe des yeux à sa belle-mere. D'autre costé, je vis Attalus empoisonné par son fils, & celui de Lyfimachus, qui dressoit des embûches à son pere. Alexandre tyran de Pheres, tué par sa femme. Arfacés égorgeant la sienne, puis massacré par Arbacés l'un de ses Eunuques. Un autre chez les Medes avoit la teste cassée d'une coupe d'or en un festin, & estoit traîné par les pieds hors de la sale. Voilà ce qui se passoit chez les Rois, pour ne point dire leurs moindres crimes. Les particuliers faisoient comme la farce de cette Tragedie. Car on voyoit Hermodore l'Epicurien, qui se parjuroit pour de l'argent; Agathoclés le Stoïcien, qui plaidoit ses écoliers pour estre payé de ses leçons; Herophile le Cynique, entre les bras d'une Courtisane; l'Orateur Clinias pillant le Temple d'Esculape. Un autre perçoit le mur de son voisin, ou couchoit avec sa voisine, & mille autres galanteries d'une diversité tres-agreable.

L'AMY. Tu me ferois plaisir de m'en conter le détail.

MENIPE. Il seroit difficile de tout conter, puisqu'il est mesme difficile de tout voir. Car on peut dire que c'est comme dans le bouclier d'Achille, où il y a en un endroit des festins & des réjouissances, & en l'autre des procès & des funerailles. Icy les Gètes font la guerre, là les Scythes vont en chariot. D'un costé les Egyptiens labourent, les Pheniciens trafiquent, les Ciliciens dérobent; De l'autre, les Atheniens haranguent, les Lacedemoniens se donnent la discipline; enfin, c'est comme un mélange & un concert de plusieurs voix discordantes, qui font un assez plaisant charivary. Car ils ne sont pas seulement differens d'habits & de visage, mais de mœurs & de religion, jusqu'à ce que la mort

Ils faisoient leurs enfans devant l'autel de Diane, pour les accoutumer à la douleur.

mort vienne, qui les rende tous semblables. Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui se battent pour une vigne ou pour un champ, & qui pensent estre grands Seigneurs, pour posséder mille arpens de terre dans l'Acarnanie. Car la Grece ne paroist pas plus grande de là-haut, qu'elle est dans la carte, & le plus riche ne possède pas un atome d'Epicure. De-là jettant la veuë sur le Peloponèse, je riois de voir combien d'Argiens & de Lacedemoniens estoient morts en un jour de bataille, pour une chose qui ne paroissoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte. Que diray-je plus? le mont Pangée avec toutes ses mines, n'estoit pas si grand qu'un grain de mil? Que les riches après cela aillent vanter leurs tresors, qui n'en font qu'une petite partie.

L'AMY. O la plaisante chose, Menipe, & que je t'envie un si agreable spectacle! Mais les villes comment te paroissoient-elles?

MENIPE. Comme des fourmillieres, où l'on voit des fourmis occupées, les unes à porter un grain de blé, les autres un morceau de cosse de fève, celles-ci une ordure, ces autres, leur compagnon qui est mort. Je croy mesme, comme elles composent une petite Republique, qu'il y a parmi elles des Avocats, des Medecins, & des Philosophes. Que si cet exemple te semble trop bas, considere que les Myrmidons, qui est une nation tres-belliqueuse, sont venus de fourmis. Après avoir bien consideré toutes ces choses, je volay vers le plus haut plancher des Cieux, pour parler avec les Poëtes; mais je n'avois pas fait un stade, que la Lune me rapella d'une voix claire & feminine, & me spria de représenter à

Un grain de blé. Il y a au Grec, la moitié; mais il vaut mieux mettre un grain, à cause qu'il y a ensuite, un morceau de cosse de fève.

Leur compagnon qui est mort.

J'ay ajouté cela, qui vient bien à une Republique, & qui est vrai; car elles nettoient leur trou, quand il y a quelque salété.

Jupiter l'impertinente curiosité des Philosophes, qui veulent sçavoir tout ce qu'elle a dans le ventre, & rendre raison de ses divers changemens. L'un dit qu'elle est habitée comme la terre : l'autre, qu'elle est suspendue en l'air comme un miroir. Celui-cy, que toute la lumière est empruntée du Soleil; cet autre, que non, comme s'ils avoient envie de les mettre mal ensemble; quoyqu'elle se teust, disoit-elle, de leurs débauches par respect, & qu'elle se couvrist quelquefois la nuit d'un voile, *pour ne les point voir*. S'ils ne cessioient donc de contrôler ses actions, qu'elle seroit contrainte de déloger, & d'aller habiter en un autre endroit; mais qu'elle prioit Jupiter pour la venger, de confondre leur doctrine, & de foudroyer les mécontents, qui ne la peuvent laisser en repos, & ne cessent de prendre sa mesure, comme s'ils luy vouloient faire un habit. Je luy promis de faire ses remontrances, & continuay mon chemin, tant qu'elle commença à me paroître fort petite, & à me dérober la vue de la terre. Laisant donc le Soleil à main droite, & volant à travers les étoiles, j'arrivay le troisième jour au Ciel Empyrée, où je pensois d'abord entrer sans rien dire, & passer pour Ganymede, porté sur l'aile d'un Aigle; mais je craignis que celle de Vautour me fît reconnoître, & trouvay plus à propos de frapper à la porte. Mercure ayant appris qui j'étois, me fit entrer tout tremblant, après l'avoir esté dire à Jupiter. Les Dieux estoient assemblez dans une grande sale, fort surpris de ma venue, craignant que les hommes ne vissent à la fin à decouvrir le chemin du Ciel, comme on trouve tous les jours quelque nouvelle invention. Alors Jupiter me regardant de travers, me dit brusquement: *D'où es-tu? Qui es-tu? D'où viens-tu? Où*

Vers
d'Homere,

Du Soleil. Il a dit plus haut,
que c'est un fer chaud.

Pour ne les point voir. Le

Grec dit, pour cacher leurs débauches; mais il est plus honnête autrement.

VAS-

me suis ? Ce qui m'étonna de sorte , que je faillis à tomber à la renverse. A la fin revenu à moy , je luy dis le sujet de mon voyage , & l'incertitude des choses humaines ; à quoy j'ajoutay les plaintes que faisoit la Lune. Mais Jupiter se soufiant, Hé bien, dit-il, Messieurs ! on s'étonne de l'entreprise des Geans, qui vouloient escaler les Cieux , & voicy Menipe qui y est monté. Ne crains point , poursuivit-il, tu demeureras icy aujourd'huy , & je te depêcheray dès demain. Après avoir dit cela , il se leva , & je le suivis vers l'endroit du Ciel , où il avoit accoustumé d'entendre les prieres des hommes , parce qu'il estoit temps qu'il vaquast aux choses du monde. En allant il me fit diverses demandes : Combien valoit le blé à Athenes ? Si les choux avoient besoin de pluie ou de gelée ? Combien le dernier hyver avoir fait mourir de personnes ? S'il restoit quelqu'un de la race de Phidias ? Pourquoi les Atheniens avoient cessé si longtemps de solemniser sa feste. S'ils continuoient dans le dessein d'achever leur Olympie ? Si l'on avoit pris ceux qui avoient pillé le Temple de Dodone , & plusieurs autres curiositez semblables. Comme je luy eus répondu à tout fort pertinemment : Or ça , dit-il , Menipe , quel sentiment les hommes ont-ils de moy ; ne me le cele point. Quel autre , luy dis-je , sinon que tu es l'arbitre du monde , & le souverain des Dieux ? A d'autres, répondit-il ; Je sçay assez ce qu'ils pensent, quoy qu'ils ne l'osent dire tout haut. Car autrefois j'estois leur Tout ; & comme dit Homere , toutes les ruës & les places publiques estoient pleines de Jupiter , & l'air obscurcy de la fumée de mes sacrifices. Mais depuis qu'Apollon a établi un Bureau de Prophetie à Delphes , & Esculape une boutique d'Apotiquaire à Pergame ; Que Diane s'est mise en credit à Ephese , Bendis en Thrace ; & Anubis en Egypte ; on ne parle non plus de

moy que d'un trépassé, & chacun court à la nouveauté. C'est beaucoup, si quelqu'un me sacrifie une fois tous les cinq ans à Olympie. En un mot, mes Autels sont devenus aussi froids que les loix de Platon, & les Syllogismes de Chrysipe. En disant cela, nous arrivâmes aux lieux où il depesche les affaires du monde. C'estoit un rang de trapes, comme de fenêtrés, où il y avoit à chacun une chaire d'or. Il s'assit à la premiere, pour entendre les prieres des hommes, & n'eut pas plustost levé la trape, qu'on entendit une confusion de toutes sortes de voix; l'un demandoit un Royaume, *l'autre la santé*: celui-cy la mort *de son frere*, ou de sa femme: celui-là de gagner son procès, ou de remporter le prix aux jeux Olympiques: le jardinier vouloit de la pluye, *le vigneron* du Soleil. Mais la plus grande contrariété estoit entre ceux qui navigent, dont les uns demandoient un vent, & les autres un autre, de sorte qu'il ne sçavoit lequel accorder. Je le vis une fois bien empêché, à cause que deux personnes vouloient avoir une même chose, où ils n'avoient pas plus de droit l'un que l'autre, & ils promettoient de mêmes sacrifices. Car en cette occasion il fit le Pyrrhonien, & ne voulut point se déterminer. Delà il passa à la seconde trape, pour entendre les sermens, & foudroya l'Epicurien Hermodore, qui s'étoit parjuré. A la troisième il vaqua aux divinations & aux augures; d'où il vint à celle des sacrifices, dont la fumée montoit avec grand

L'autre la santé. Il y a au Grec, *de faire venir ses oi-gneons & ses aulx*: mais c'est assez de ce qu'il a parlé du Jardinier, & *la santé* y vient fort bien.

De son frere. Il y a au Grec, *de son pere*; mais je ne m'attache pas à la lettre.

Le Vigneron. Il y a au

Grec, *le Foulon*; mais l'autre y vient mieux, à cause de l'opposition qu'il fait avec le Jardinier, & j'ay mis le Jardinier pour le Laboureur, parce que le Jardinier a presque toujours besoin de pluye, & le Laboureur, non; *semper siccantibus hortis*,

bruit,

bruit , rapportant le nom de tous ceux qui sacrifioient , afin qu'on sceust à qui chaque sacrifice appartenoit. Ensuite il alla ordonner des vents & des faïsons , & envoya la Bise souffler en Lydie , & Zephyre sur la mer Adriatique , où il eut charge d'émouvoir une tempeste ; mais les vents de midy se reposerent ce jour-là. D'autre côté il fit tomber *dix mille muids* de gresse en Cappadoce , pleuvoir en Scythie , neiger en Grece , tonner en Lydie ; & cela executé que bien que mal , il s'achemina vers la sale du festin , parce qu'il estoit temps de souper. Cerés fournit le pain , Bacchus le vin , Hercule la viande , Neptune le poisson , *Venus les épices* , & ainsi du reste. Mercure me fit asseoir auprès de Pan , & autres Dieux de nature mixte , où Ganymede me versoit quelquefois du Nectar , quand Jupiter tournoit la teste de l'autre costé. Car il ne vouloit pas souffrir qu'on m'en donnast , parce que c'est le breuvage des Dieux , comme leur manger est l'Ambrosie. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne boivent le sang des victimes , & qu'ils ne hument la fumée des sacrifices. Pendant le souper , Apollon joua de la Lyre , Silene dança le *Cordace* , les Muses chanterent la Theogonie d'Hesiodé , & la premiere Ode de Pindare. Comme on eut fait bonne chere , *Comme qui diroit une pantomade.* chacun s'alla coucher. *Mais tandis que les Dieux Vers les hommes dormoient* , je révois tout seul aux choses que j'avois vûes , & trouvois étrange qu'Apollon depuis si long-temps n'eust point de barbe , & qu'il fist nuit au ciel , où le Soleil luit toujours , & autres choses semblables ; après quoy je dormis un peu. Jupiter tint conseil de grand matin , & representa , Qu'il avoit toujours

Dix mille muids. Il y a au Grec , *mille boisseaux* ; mais cela n'est pas si bien.

Venus les épices. Il y a au Grec , *le myrte* ; mais comme

elle est Déesse de l'Arabie , cela y vient mieux.

Le Cordace. C'est une danse de satyres.

différé de parler des Philosophes ; mais que la venue de Menipe & les plaintes de la Lune , avoient achevé de le refoudre : Que c'estoit une Nation oisive , querelleuse & arrogante , pour ne point dire ses autres défauts , qui s'estoit introduite depuis peu , & qui n'étoit bonne à rien. Car si l'on demandoit à un Philosophe, Que fais-tu ? & quel service rends-tu à la Republique ? Il répondroit , s'il vouloit dire la verité , Qu'il ne fait rien , que crier & aboyer tout le monde , & qu'il est inutile dans la paix & dans la guerre. Cependant , dit-il , ce sont les plus glorieux de tous les hommes , qui font profession de tout sçavoir , & ne sçavent rien ; & ayant attiré la jeunesse , sous pretexte de luy apprendre de grands mysteres , ne luy enseignent que des sottises : Qu'ils estoient partagez en diverses sectes , selon les diverses faces de la raison , & se couvroient tous du masque de la vertu , loüant en public la sobriété & la temperance , tandis qu'en particulier ils faisoient bonne chere , & passioient leur temps. Voilà , dit-il , quels sont ces Messieurs , qui s'appellent nos nourrissons. Mais le pire est , que les Epicuriens nient la Providence , & que si cette opinion vient une fois à s'établir , personne ne nous voudra plus faire d'offrandes ni de sacrifices. Je ne parle point des plaintes que fait la Lune. Vous les avez ouïes de la propre bouche de Menipe. C'est donc à vous de prendre là-dessus une bonne resolution , *qui vous soit ensemble & utile & glorieuse*. Il s'éleva alors un murmure de toute l'assemblée , qu'il les falloit foudroyer comme on avoit fait les Geans : à quoy Jupiter répondit que c'étoit-là

Car si l'on demandoit. J'ay transposé icy l'ordre , & n'ay pas mis tout ce qui est dans l'Auteur ; mais seulement ce qui étoit plus propre au sujet.

Qui vous soit ensemble utile

& glorieuse. On bien, utile aux hommes, & glorieux aux Dieux ; mais comme il ne s'agit icy que de l'intérêt des Dieux , il n'est pas nécessaire de parler des autres.

son

son dessein ; mais qu'il en falloit différer l'exécution à cause de la fête. Cependant il donna ordre à Mercure de me couper les ailes , pour m'empêcher une autre fois de voler si haut , & lui commanda de me remettre en terre ; ce qu'il fit , en me prenant par l'oreille , & me posant dans le Céramique. Voilà tout ce qui s'est passé en mon voyage du Ciel , dont je vais faire la relation aux Philosophes , qui se promènent dans le Pécile.



LA DOUBLE ACCUSATION

OU

LA CHICANE.

DIALOGUE.

JUPITER , MERCURE ,

& plusieurs autres.

Lucien excuse sa façon d'écrire , & y blâme ceux qui embrassent la Philosophie , par de mauvais principes.

JUPITER. **Q**UE veulent dire les Philosophes , de tant vanter la félicité des Dieux ? S'ils sçavoient la peine que nous donnent les

Qui veulent dire les Philosophes. En considérant Dieu comme un homme , il auroit bien des affaires , à se mesler ainsi de tout : mais en

le contemplant comme une Nature infinie , répandue par toute la Nature , & qui la moue , cette objection n'a point de force.

mortels , ils ne tiendroient pas ce langage , & ne nous estimeroient pas heureux , pour avoir nôtre soûl de Nectar & d'Ambrosie. Je ne sçay, pour moy , d'où leur peut venir cette erreur , si ce n'est de cet aveugle d'Homere , qui parle de tout à tort & à travers , & veut discourir des choses du Ciel , luy qui ne connoissoit pas seulement celles de la terre. Premièrement, le Soleil court tout le jour , *sans se reposer* ; & s'il s'arrestoit un moment , il feroit perir l'Univers. La Lune passe toutes les nuits sans dormir , à éclairer les débauchez , & ceux qui reviennent tard de souper. Apollon ne cesse de rendre des Oracles , & n'a pas plustost fait à Delphes , à Claros & à Colophone , qu'il faut courir à Xanthe , à Delos , & chez les Branquides : enfin, par-tout où sa Prêtresse l'appelle , après avoir bû de l'eau sacrée , mâché du laurier , & remué son trepié. Car pour peu qu'il tardast à rendre réponse , on le planteroit-là , & toute sa gloire s'en iroit en fumée. Je laisse à part les fourberies que l'on luy fait , pour l'éprouver ou pour le surprendre ; Témoin celuy qui mella de la chair de tortuë avec celle de mouton , pour voir s'il les sçauroit discerner ; & il l'eust surpris , s'il n'eust eu bon nez. Considérez la peine qu'a Esculape après les malades toujours chagrins & mélancoliques , & le dégoût qu'il y a à converser avec des gens *qui ont l'haleine mauvaise*. Que diray-je des Vents , sans cesse occupez à souffler pour balayer l'air , qui est un assez maigre divertissement ? Le Dieu du Sommeil court toute la nuit , pour le repos des misérables , accompagné du Songe , qui est comme son truchement. Mais tous les autres ont du relâche hormis moy , qui devois vivre à mon aise ,

*Oracle
des Mili-
siens , ainsi
nommé de
Brancus
qui y a le
premier
présidé.
Cresus.*

*Sans se reposer. Le Grec
dit, Qu'il n'a pas le loisir de
se gratter l'oreille : mais cela
seroit trop bas parmy nous.*

*Qui ont l'haleine mauvaise.
J'ay mieux aimé mettre ce-
la , que de parler des ordu-
res du bassin.*

sans

sans rien faire , comme étant leur souverain. Bien loin de cela , il faut que j'aye toujours l'œil sur eux , pour prendre garde si chacun fait bien son devoir , & châtier ceux qui y manquent. D'ailleurs , il faut pleuvoir , greller , venter , neiger , tonner , selon les diverses Saisons ; entendre les vœux & les prières de tout le monde , & particulièrement des malades , & de ceux qui navigent ; Assister aux jugemens , pour punir ceux qui se parjurent ; & aux augures , pour prédire l'avenir : enfin , par tout où l'on voit monter la fumée de quelque sacrifice. Être en même temps à Olympie à goûter d'un hecatombe , & chez les Ethiopiens à quelque festin. Regler le sort d'une bataille près de Babylone , & quelque autre affaire chez les Gètes. En un mot , donner ordre à tout. Encore avec cela , on a bien de la peine à éviter la calomnie ; & pour peu qu'on se relâche , Epicure dira qu'on n'a soin de rien , ce qui n'est pas pourtant de petite conséquence : car si les hommes venoient une fois à se le persuader , adieu toutes leurs prières & leurs sacrifices. Il faut donc demeurer toujours attaché au gouvernail , comme un Pilote , & veiller tandis que les autres dorment. Je demanderois volontiers aux Philosophes , qui me croient si heureux , quand ils pensent que j'aye le temps de goûter ma félicité. Car j'ay tant d'affaires sur les bras , que je n'ay pas le loisir seulement de vuider les différends qu'ils ont ensemble , ni même quelques procès que divers Arts ont intentez contre des particuliers.

MERCURE. Il y a long-temps que je les entends murmurer , & nel'osois dire. Car chacun se plaint qu'il n'y a plus de Justice , & qu'on ne fait point droit sur leurs demandes.

JUPITER. Que t'en semble , Mercure ? Veux-tu que nous leur donnions audience dès aujourd'huy , ou que nous les remettions à une autre fois ?

MER-

MERCURE. Je suis d'avis qu'on les dépêche promptement.

JUPITER. Va donc crier, Que tous ceux qui ont quelque affaire de cette nature, se trouvent présentement à l'Areopage, où la Justice distribuera au sort les Juges, selon la qualité & l'importance du fait. Que si quelqu'un n'est pas satisfait de leur jugement, il en pourra appeller à mon Tribunal, où l'on reverra le procès tout de nouveau. Que la Justice donc s'aille asseoir auprès des venerables Déeses, pour assister à l'audience, afin que tout aille bien.

Emmenides, dont l'Amel étoit au lieu où l'on vendoit la Justice.

LA JUSTICE. Quoy mon pere ! Que je retourne en terre pour y voir triompher ma rivale ?

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, ma fille, les choses ont bien changé de face depuis que les Philosophes sont venus au monde, & particulièrement Socrate, qui a tant loué la Justice, jusqu'à y mettre le souverain bien.

LA JUSTICE. Tous ses beaux discours n'ont pas empêché qu'on ne l'ait condamné luy-même, sans luy donner le loisir de sacrifier un coq à Esculape, comme il en avoit fait vœu.

JUPITER. Il ne faut pas s'étonner que cela soit arrivé dans l'enfance de la Philosophie. Mais maintenant qu'on presche tout haut la vertu, & que toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Philosophes, aussi-bien que de Jupiter, il n'y a point de danger pour toy. Ne vois-tu pas en foule dans les carrefours & les lieux publics, avec la besace sur l'épaule, un livre à la main gauche, & un bâton à la droite ? Jamais il n'y eut tant de nourrissons des Dieux. Les artisans abandonnent leur boutique, pour vaquer à la Philosophie, & se noircissent le corps au Soleil pour prendre la teinture de la vertu. En un mot, on voit croistre en une nuit les Philosophes, comme les champignons, & il y en a plus que le Printemps n'a de fleurs.

C'est qu'il y en avoit grand quantité sous Marc-Aurele.

l'Esté de moissons, & l'Automne de raisins, pour parler avec les Poëtes.

LA JUSTICE. Mais on n'en est pas plus vertueux pour cela; & je sçay bien que plusieurs me fermeront la porte parce qu'ils ont chez eux mon ennemie.

JUPITER. Non pas tous, ma fille, il y a toujours quelques gens de bien; & cela suffit. Mais hâtez-vous de partir, pour vider quelques affaires dès aujourd'hui.

MERCURE. Tirons vers Sunion, un peu au-dessous d'Hymette, à la gauche du mont Parné, où se voyent ces deux forteresses. Il semble que tu ne sçaches plus le chemin? Qu'as-tu à pleurer, ma sœur? ne crains rien. Il n'y a plus de Phalaris, ni de Busiris, de Scirons, ni de Pitryocampes; la Sagesse tient le haut bout, avec le Portique & l'Académie, où l'on ne parle plus que de toi, & l'on n'attend que ton retour.

LA JUSTICE. Tu le peux mieux sçavoir que personne, si tu le veux dire; car tu estois les jours aux lieux publics & aux assemblées.

MERCURE. Ce n'est pas à toi que je voudrois déguiser la vérité. Sans mentir, j'en voy plusieurs d'une contenance bien reformée; J'en sçay pas s'ils sont aussi vertueux en effet qu'en apparence. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui n'ont pas encore bien pris teinture à cause de leurs vices, & sont marquetez comme des Leopars. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez près d'Athènes. Attens-moy-là, & regarde vers le Pnycé, tandis que j'iray faire les proclamations ordinaires du haut de la forteresse, pour estre entendu de tout le monde.

LA JUSTICE. Dy-moy auparavant, qui est cet homme qui s'avance avec une flûte à la main, & des cornes à la teste?

Une flûte à la main, & des cornes à la teste. Cela suffit pour le désigner.

MER-

MERCURE. C'est Pan, cet illustre compagnon de Bacchus, qui se tenoit autrefois sur le mont Parthénien; mais depuis le service qu'il a rendu aux Athéniens à la bataille de Marathon, ils luy ont donné une grotte sous leur forteresse.

PAN. Bon jour Mercure & la Justice.

MERCURE. Bon jour, le bon Danseur, & le bon Musicien, *qui a ajouté depuis peu à ces titres, celui de l'aillant.*

PAN. Qui vous amene en ces quartiers?

MERCURE. La Justice te le dira; car je suis pressé d'aller là haut.

LA JUSTICE. Jupiter nous envoie terminer quelques differens-, qu'il y a longtems qui durent entre les Philosophes, Mais, dy-moy comment l'on te traite icy?

PAN. Assez mal contre mon attente. Car pour recompense d'avoir chassé les Barbares du pays, on se contente de me sacrifier deux ou trois fois l'an quelque bouc puant, qu'on mange ensuite devant moy avec des réjouissances publiques pour me divertir, car je n'ay point de part au festin.

LA JUSTICE. Mais les Philosophes n'ont-ils pas maintenant reformé le monde?

PAN. Qui? ces foux mélancoliques, ces grandes barbes de bouc, qui sont toujours en querelle, pour des choses où ils n'entendent rien, ni moy aussi; car tu sçais qu'on n'est pas fort subtil en Arcadie: & pour moy, je me contente de sçavoir danser, & jouer de la flûte, & quelquesfois des couteaux, lorsque l'occasion s'en presente. Mais je les entens crier tous les jours, & parler d'idées & d'incorporalité, & autres choses semblables, où je n'entens rien, parce que je n'ay pas fréquenté les Ecoles. Ils commencent assez paisiblement d'abord; mais la dispute venant à s'échauffer, c'est à qui le prendra

Qui a ajouté, &c. Je fais | ne point faire d'interrup-
dire le tour à Mercure, pour | tion.

d'un

d'un ton plus haut. Car les plus grands criers y ont le plus d'avantage, parce que ceux qui n'y entendent rien, qui sont toujours le plus grand nombre, jugent des choses par l'exterieur, & donnent cause gagnée au plus resolu. A la fin de la dispute, comme ils ne sçavent plus que dire, ils se retirent avec force injures, & effluent la sueur de leur front, après avoir paru au combat, le visage enflammé, la gorge enflée, & les yeux presque hors de la teste, *comme un Trompette* qui sonne de toute sa force. *Du reste*, je ne puis dire le fruit que tire la Republique de toutes ces criaileries; mais pour ce qui est de la vie de ces Messieurs, j'en sçay quelque chose. Car comme je suis perché sur le haut d'un roc, je les vois quelquefois sur la brune....

LA JUSTICE. Arreste. Voilà Mercure qui commence à faire la publication.

MERCURE. Paix. Escoutez. On fait à sçavoir de la part de Jupiter, qu'on tiendra les plaids aujourd'huy, qui est le septième de Février. Quiconque a quelque plainte ou quelque accusation intentée contre quelqu'un, qu'il se trouve à l'Areopage, où la Justice *tirera elle-mesme au sort des Juges*, d'entre tous les Atheniens. Ils ne prendront que six blancs pour chaque cause, & il y aura appel de leur jugement à Jupiter, qui a déjà ordonné là bas qu'on renvoyast tous ceux qui sont morts, avant que d'avoir pû poursuivre leur accusation.

PAN. Dieux! quelle foule! & quel bruit ils font en montant! comme ils s'entraînent l'un l'autre en Justice! Voilà Mercure de retour; Allez vous acquiter de vôte charge, tandis que *A P. A. Areopage.*

<i>Comme un Trompette qui sonne de toute sa force.</i> Cet exemple est plus noble que celui de la flûte; outre qu'il nous est plus connu.	particulièrement ceux qui n'ont pas soin de leur vie: mais cela n'est pas proprement du sujet.

<i>Du reste, &c.</i> Le Grec ajoûte, <i>Que le peuple admire</i>	<i>Tirer au sort les Juges.</i> Le nombre sera assez expliqué ensuite.

130 LA DOUBLE ACCUSATION,

je me retireray vers ma grotte , en chantant quelque air champêtre , pour provoquer l'Echo babillarde à me répondre ; car je suis las d'entendre plaider & haranguer tout le jour.

MERCURE. Courage , Justice , commençons.

LA JUSTICE. Tu as raison. Car les voilà déjà en haut qui bourdonnent comme un essain d'abeilles.

UN PLAIDEUR. Je te tiens , méchant.

UN AUTRE. Tu es un imposteur.

UN AUTRE. Enfin , tu le payeras.

UN AUTRE. Qu'on appelle ma cause la premiere.

UN AUTRE. Marches devant le Juge.

UN AUTRE. Ne m'étrangles pas.

LA JUSTICE. Sçais-tu ce que nous ferons, Mercure ? Ne faisons appeller que les causes qui contiennent les plaintes de quelque art , de quelque secte , ou de quelque profession , & remettons le reste à demain.

MERCURE. Je le veux. La Débauche demanderesse contre l'Academie , pour luy avoir enlevé Polemon.

*Philosophe
Stoïque.*

LA JUSTICE. Tire au sort sept Juges.

MERCURE. Le Portique contre la Volupté , pour avoir débauché Dionysius.

LA JUSTICE. La cause n'est pas si importante , ce sera assez de cinq.

MERCURE. La Moleste contre la Vertu , touchant Aristipe.

LA JUSTICE. Tires-en autant.

MERCURE. La Banque contre Diogene , pour luy avoir fait banqueroute.

LA JUSTICE. N'en tire que trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon comme deserteur.

LA JUSTICE. Tires-en neuf.

MERCURE. Veux-tu que nous appellions ces deux causes contre ce Rheteur de Syrie ?

La

LA JUSTICE. Vuidons premierement celles-cy, qui sont plus anciennes.

MERCURE. Si tu m'en crois, tu les expedieras tout d'un temps; car elles sont assez semblables.

LA JUSTICE. Il semble qu'elles te soient recommandées. Je le veux.

MERCURE. La Rhetorique contre le Rheteur de Syrie, *pour cause d'injures*. Le Dialogue contre le mesme, pour le mesme sujet.

LA JUSTICE. D'où vient que tu ne dis pas son nom?

MERCURE. Il sera assez connu par-là.

LA JUSTICE. Il eust esté plus à propos de vuidier ces differens en son pais. Mais puisque tu le veux, nous le jugerons icy, sans tirer à consequence. Prends onze Juges pour les deux causes.

MERCURE. Tu as raison, *il faut épargner la bourse* des plaideurs.

LA JUSTICE. Verse l'eau pour la cause de Polemon, après que ses Juges auront pris place. Que la Débauche parle la premiere. Qu'a-t-elle à chanceler? Approche-toy, & luy demande ce qu'elle a.

MERCURE. Elle est yvre, & ne scauroit plaider elle-mesme.

LA JUSTICE. Qu'elle prenne quelque Avocat de ceux qu'on voit icy tous les jours, qui pour fix blancs sont prests de *trahir leur foy & leur conscience*.

MERCURE. Personne ne veut prendre sa deffense publiquement, mais elle dit une chose qui me semble bien raisonnable; Que l'Acade-

Pour cause d'injures. Il y a icy quelque distinction au Grec, qui est de leur chicane; mais cela ne s'entendroit pas parmi nous.

Il faut épargner la bourse.
Ou, *Tout beau, épargnez*

Trahir leur foy & leur conscience. Il y a au Grec, de *croquer à force de crier*: mais cecy est plus joly, & assez conforme à la verité, & à l'esprit de l'Auteur.

mie, qui a coûtume de parler pour & contre ; parle pour elle, avant que de parler pour soy.

L'ACADEMIE. Je le veux ; quoyqu'on n'oblige personne à plaider la cause de son ennemy. Voicy donc ce qu'elle peut dire. L'ACADEMIE, Messieurs, m'a enlevé un de mes disciples, qui mettoit toute sa gloire à me posséder, & qui retournoit tous les jours au sortir d'avec moy, couronné de fleurs, chantant & dansant par les ruës avec des Musiciennes, & passant le temps à boire & à se réjouir depuis le matin jusqu'au soir. Il n'est point besoin de rechercher des preuves de tout cecy ; car personne ne l'a jamais vû qu'en cet estat. Cependant, comme il folâtroit un jour devant la porte de l'Academie, elle le tira à part & le sceut si bien haranguer, qu'il fit banqueroute aux plaisirs ; & s'enfermant avec elle, devint un pilier de College, & quitta là toutes mes réjouissances, pour apprendre des termes barbares & inconnus, & demeurer tout le jour courbé sur un livre, toujours pâle & défait, au lieu qu'il avoit auparavant le teint frais & vermeil. Non content de cela, il me vient dire des injures, à la sollicitation de ma Rivale ; & n'a autre but que de débaucher mes sujets, & de me deshonorer. Voilà à peu près, Messieurs, ce que peut dire la Débauche ; à quoy je répons.

LA JUSTICE. Que dira-t-elle ? Verse luy autant d'eau qu'à sa partie.

L'ACADEMIE. Quoyque ces raisons, Messieurs, ayent quelque vray-semblance, voicy la verité du fait. Polemon, qu'elle veut faire passer pour son esclave, estoit né libre, & d'un naturel porté à la vertu ; mais corrompu par les artifices de mon ennemie, à l'aide de la volupté, avant que d'en avoir pû reconnoître les défauts ; il s'abandonna à toute sorte de débauches, sans aucune retenue ni pudeur. Et pour preuve de cela, Messieurs, je ne veux que ce qu'elle dit,

dit, qu'il alloit par les ruës couronné de fleurs, danfant & folâtrant avec des femmes. En ce triste état, qu'il estoit en opprobre à son pais & à sa famille, il ne m'eut pas plûtoſt ouï discourir publiquement de la vertu, & louer la modestie & la temperance, qu'après avoir tâché vainement de m'interrompre & d'exciter une riſſée dans mon Eſcole; comme il vit qu'on se mocquoit de luy, il fit reflexion sur l'état honteux où il estoit, & se réveilla comme d'un profond affoupissement. Alors la rougeur de la honte prenant la place de celle de l'yvrognerie, il fut touché d'un tres-cuiſant repentir, & se vint jeter entre mes bras, ſans y eſtre contraint par la force de la raiſon. Si vous prenez la peine de jeter les yeux sur luy, vous verrez comme il eſt changé, & ſi mes conſeils luy ont eſté pernicieux ou ſalutaires. Vous voyez tous ſes parens & luy auſſi, qui me remercient de ce que j'ay fait, & de ce que je l'ay tiré du goufre où l'avoit plongé ma Rivale. Je n'en diray pas davantage, pour ne point abuſer de voſtre audience, outre que cela ſuffit pour me juſtifier. C'eſt à vous à juger qui doit triompher dans l'Areopage, ou le Vice ou la Vertu.

MERCURE. Haſtez-vous, Meſſieurs; car le temps preſſe.

LA JUSTICE. L'Academie l'emporte tout d'une voix; il n'y en a qu'une ſeule pour la Débauche.

MERCURE. Il y a toujours quelque débauche; Que les Juges du Portique & de la Volupté prennent place. Voilà l'eau verſée.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Meſſieurs, combien ma partie eſt puiffante, & je crains bien que ſes charmes n'ayent déjà fait quelque impreſſion sur voſtre eſprit; car j'en voy pluſieurs qui la regardent de bon œil, & qui apprehendent mon naturel farouche & ma mine renfrognée. Mais je me promets que la Raiſon ſera

la plus forte, pourveu qu'on la veuille écouter. Je me plains donc à vous, Messieurs, de ce que la Volupté a débauché un de mes disciples ; & l'Arrest que vous venez de rendre contre sa compagne, est un grand préjugé contre elle. Car il est question de sçavoir si nous vivrons toujours courbez contre terre comme les bêtes, & plonger dans les souillures du monde, ou si nous leverons la teste vers le Ciel, qui est le lieu de nostre origine, préférant l'honneur & la vertu aux delices, & n'ayant que de nobles sentimens & dignes de l'homme. Craindrons-nous toujours la douleur comme nostre mortelle ennemie, elle qui nous exerce à la vertu ; & nous rendrons-nous esclaves des plaisirs, pour mettre nostre felicité en des douceurs cuisantes, & sujettes au repentir ? Car c'est par-là que cette forcere a enchanté les esprits, en leur faisant peur de la peine & du travail, comme d'un fantôme. C'est par-là qu'elle a corrompu Dionysius, de quoy il ne faut pas s'étonner, puisqu'elle s'attaque mesme aux Dieux, & murmure contre leur Providence. Si vous faites donc justice, Messieurs, vous lui ferez porter la peine de son impiété. Mais considerez sa mollesse, comme si elle ne pouvoit parler elle-mesme, elle a choisi pour Avocat Epicure, parce qu'elle ne connoist point de plus grand mal que de travailler. Je luy demanderois volontiers quel est son sentiment touchant Hercule & Thésée, qui ont passé toute leur vie dans de glorieux travaux, & purgé la terre de monstres. Je n'en diray pas davantage ; car la verité n'a qu'à se montrer pour triompher de son ennemie ; & la Vertu toute nuë est plus forte que le Vice armé de mensonge & d'imposture. Souvenez-vous donc, Mes-

Elle ne connoist point de plus grand mal, que de travailler. Il y a au Grec, qu'elle se moque de la Justice ; mais ce que

je dis, vient mieux à la suite ; outre qu'il estoit permis à chacun de prendre un Avocat, s'il vouloit.

sieurs,

seurs, de juger selon les loix, comme vous en avez fait le serment, sans ajouster foy à un voluptueux, qui croit que les Dieux ne font rien non plus que luy.

EPICURE. La Volupté, Messieurs, n'a que faire d'Avocat, parce qu'elle est si naturelle à l'homme, qu'elle le persuade, sans parler. C'est donc à tort que le Portique se plaint qu'elle luy a débauché l'un de ses disciples par des charmes & des sortilèges, puisque pour se faire aimer elle n'a besoin que d'elle-mesme. Il ne faut pas trouver étrange que Dionysius estant né libre, & ayant reconnu les défauts de sa Rivale, qui se propose une félicité imaginaire, l'ait quittée pour se jeter entre les bras de la Volupté: Et renonçant à des argumens captieux, comme à autant de pièges qu'on avoit tendus pour le surprendre, qu'il se soit reconcilié avec la Nature, pour mener une vie douce & humaine, sans tant de travaux & de peines inutiles. La Volupté, Messieurs, lui a-t-elle dû fermer la porte, lorsqu'il a eu recours à elle, comme à un port de salut, contre les bourrasques & les tempestes de son ennemie? & seroit-il juste de le luy remettre entre les mains, pour le rendre malheureux toute sa vie, sous prétexte de le rendre heureux, après sa mort? Mais, Messieurs, qui peut estre meilleur Juge de ce différend, que celui qui ayant éprouvé l'une & l'autre façon de vivre, & reconnu leurs avantages & leurs défauts, a choisi après une meure délibération? Cela luy est d'autant plus permis, que le Portique se contenté de louer en public la Vertu, & s'abandonne en particulier à la Volupté, prenant garde seulement de n'estre point découvert. Car s'il avoit l'anneau de Gigés, ou le casque de Pluton, pour se rendre invisible, il seroit bien-tôt banqueroute au travail & à la peine, comme aux plus grands ennemis du genre humain. Dionysius donc ne pouvant résister plus long temps

à des choses qui détruisoient sa nature , au lieu de la perfectionner , & voyant que tous ces beaux discours de la Vertu estoient inutiles contre la douleur , & que son corps suivoit d'autres maximes que le Portique , il a eu recours à la Volupté , comme à l'Autel de la miséricorde , d'où on le veut maintenant tirer , pour le livrer à son ennemy. Mais , Messieurs , vous avez intérêt d'empêcher cette cruauté , avec cette même bonté qui vous a toujours fait protéger les misérables. Voilà ce que j'avois à dire pour la Volupté , contre le Portique. C'est à vous à prononcer sur ce différend.

LE PORTIQUE. Qu'on me permette auparavant de l'interroger.

EPICURE. Parle , j'y consens.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal ?

EPICURE. Oüy.

LE PORTIQUE. Et la volupté un bien ?

EPICURE. Pourquoi non ?

LE PORTIQUE. Et ne sçais-tu pas qu'il y a des choses indifferentes , & d'autres qui ne le sont pas , comme il y en a d'essentielles & d'accidentelles ?

MERCURE. Les Juges disent qu'ils n'entendent point ces termes , & qu'ils veulent prononcer : Qu'on se taise.

LE PORTIQUE. Qu'il me soit permis auparavant , de faire un argument en la troisième figure.

LA JUSTICE. La Volupté l'emporte de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne-heure ; qu'on appelle une autre cause.

MERCURE. *La Mollesse contre la Vertu* , touchant Aristipe.

La Mollesse contre la Vertu , | contestations inutiles : & j'ajoute, que cette affaire a déjà

LA JUSTICE. Cette affaire est déjà jugée en celle de Polemon. En tout cas il faut attendre que Jupiter ait prononcé sur le differend du Portique & de la Volupté. Car si le Portique gagne sa cause, la Mollesse n'oseroit paroître; & quand il la perdra, *la Vertu a encore beaucoup de choses à dire* contr'elle. Que les Juges se levent.

LES JUGES. Mais aurons-nous grimpé si haut pour rien?

LA JUSTICE. Qu'on leur donne le tiers de leur taxe, ils gagneront davantage une autre fois.

MERCURE. La Banque contre Diogene.

LA JUSTICE. Qu'elle parle.

DIOGENE. Si elle ne se taist, je luy vais rompre la teste; & au lieu d'un procès d'injures, j'en feray un de coups de baston.

LA JUSTICE. Elle a peur de luy, la voilà qui s'enfuit, & il la poursuit le baston levé; Qu'on appelle la cause de Pyrrhon.

MERCURE. Il ne s'est pas voulu presenter.

LA JUSTICE. Pourquoi?

MERCURE. Parce qu'il n'admet point de jugement.

LA JUSTICE. Il sera condamné par contumace. *Qu'on appelle la cause de ce Rhéteur de Syrie, & premierement celle qu'a intenté la Rhetorique. Quelle foule s'est assemblée pour l'entendre!*

Lucien.

MERCURE. C'est que tout le monde court à la nouveauté.

LA JUSTICE. Que la Rhetorique parle.

LA RHETORIQUE. Je prie les Dieux & les Déeses, que je reçoive de vous en cette *Exorde de Demofthéne.* est jugée en celle de Polemon; parce qu'en effet elle y a beaucoup de rapport.

La Vertu a encore beaucoup de choses à dire. Je l'ay mis ainsi pour ne pas confondre

la vie d'Epicure qui vivoit très-sobrement, avec celle d'Aristipe.

Qu'on appelle, &c. Le reste est déjà dit.

audience, autant de preuves de bonté & d'affection que je vous en ay toujours témoigné, tant en public qu'en particulier. Je vous conjure donc, Messieurs, de ne pas souffrir que la partie adverse m'interrompe, tandis que je vous déduiray mes raisons, & que je travailleray à vous faire connoître la vérité. Et pour commencer je vais dire, Que ses actions nes'accordent pas à ses paroles. Car elle dit presque la mesme chose que moy; mais elle ne fait pas de mesme, & j'ay grand sujet de craindre, qu'après avoir commencé à me maltraiter, elle ne continue toujours, & ne me traite encore plus mal à l'avenir. Mais pour venir au fait dont il s'agit, sans perdre le temps en des paroles inutiles: Après avoir trouvé celuy cy encore jeune, errant & vagabond par le monde, incertain de ce qu'il devoit faire, & estranger de langage, aussi-bien que de naissance, je pris la peine de l'enseigner, parce qu'il me paroissoit d'un esprit docile, & qu'il avoit de l'amour pour moy; & je me donnay à luy, sans avoir honte de sa pauvreté, quoyque les plus Grands me fissent la cour. Je luy apportay en mariage quantité de belles harangues qui l'ont rendu illustre; non content de cela, je le fis citoyen de Grece, honneur qui faillit à faire crever de dépit ses rivaux. Ensuite, comme il luy eut pris envie de se faire connoître en plus d'un lieu, je l'accompagnay en Italie & en Gaule, où il acquit beaucoup de bien & de réputation. Il ne demeura pas ingrat de ces faveurs; car il ne juroit que par moy, & je faisois alors toute sa gloire & tous ses plaisirs. Mais enorgueillly d'un si grand succès, & épris d'un autre amour, il me méprisa à la fin pour ce vieux barbon de Dialogue, *qui est un coquin* qui n'a pas de pain à manger, quoyqu'il se dise fils de la Philosophie. Il me quitta donc avec toutes mes figures & mes ornemens, pour se

Qui est un coquin. Le reste est plus bas chez l'Autour.

ren-

renfermer avec luy , qui l'a rendu sec & énérvé. Car au lieu de mon embonpoint & de mon stile magnifique , qui estoit suivy d'acclamations & de loüanges , il n'a plus que de foibles railleries, qu'on se contente de payer de quelque souris & de quelque branlement de teste. Mais il ne s'est pas contenté de se mettre mal avec moy. Car on dit que le Dialogue a de grandes plaintes à faire contre luy. N'y a-t-il pas bien de l'injustice & du défaut de jugement de quitter sa legitime épouse , après en avoir reçu tant de faveurs & de caresses , & encore en un temps où elle est adorée de tout le monde ? Cependant , mal-heureuse que je suis , j'ay méprisé la recherche des plus Grands , pour courre après un ingrat & un inconnu. Voilà , Messieurs , une grande partie de ce que j'avois à dire , que j'ay renfermé à dessein en peu de paroles , pour ne point abuser de vostre audience. Je n'ay qu'une chose à ajouster , qu'il n'est pas juste qu'il se serve de mes armes contre moy-mesme ; & s'il a envie de me répondre , qu'il le doit faire dans les graces du Dialogue , sans entreprendre sur les miennes.

MERCURE. Cela ne se peut ; car qui a jamais oüi parler en Justice par Dialogue ?

LUCIEN. Pour montrer , Messieurs , que je n'en veux pas à cette belle ennemie , qui a esté autrefois l'objet de mes vœux & de mes desirs , je feray ce qu'elle m'ordonne , & répondray nuëment à tous les chefs de son accusation , sans me servir de ses couleurs ni de ses artifices. Il est vray ce qu'elle a dit , que je luy dois tout mon avancement & toute ma gloire. Car c'est elle qui m'a fait ce que je suis ; mais comme j'ay vû qu'elle quittoit sa premiere modestie , pour prendre les parures & les affeteries d'une Courtisane , & qu'elle aimoit à estre cajolée , j'ay perdu peu à peu l'affection que j'avois pour elle. Car quelle honte , Messieurs , de la voir

Ceux qui aiment l'éloquence. galantifiée des plus débauchez de la ville , qui viennent chanter la nuit sous ses fenestres , & à qui elle ouvre quelquefois la porte , & se laisse caresser ? Je n'ay donc pû souffrir plus long-temps cette liberté , ou plutôt cette licence ; & ne luy voulant pas faire d'affront , ni la repudier publiquement , après l'avoir tant aimée , je me suis contenté de faire amitié avec le Dialogue son voisin , pour me servir d'entretien & de divertissement. Voilà le mauvais traitement que je luy ay fait ; mais je soutiens que quand je n'aurois reçu d'elle aucune injure , je serois excusable à *Près de 40 ans.* mon âge de quitter le tumulte du Barreau , & le bruit des Déclamations, pour suivre la Philosophie , & mener une vie plus douce & plus tranquille. Voilà , Messieurs , ce que j'avois à dire , c'est à vous à prononcer sur ce différend.

LA JUSTICE. Qui l'emporte ?

MERCURE. L'accusé de toutes les voix , excepté d'une.

LA JUSTICE. C'est sans doute celle de quelque Orateur. Que le Dialogue s'avance , & que les mêmes Juges demeurent , ils auront double salaire.

LE DIALOGUE. Quoyqu'il me sée mal , Messieurs de paroître dans un Barreau , & que je n'aye point accoustumé de faire des harangues continues , je tâcheray néanmoins de m'en acquiter , pour ne point enfreindre nos coutumes , & vous représenteray mes interêts en peu de mots , & sans artifice. Considérez , je vous prie , si je n'ay pas sujet de me plaindre de celui-cy , qui de grave & sérieux que j'estois , qui ne parlois que de Dieu & des principes , m'a habillé en ridicule ; & me dépouillant de toute ma gloire , m'a donné une marotte au lieu d'un sceptre ; & pour comble de mépris , m'a allié à la Satyre & à la Comédie , après m'avoir coupé les aîsles dont je m'élevois au Ciel. Car *au lieu de Platon*

Au lieu de Platon & d'Esquins. J'ay mis ces mots , pour

d'Esquinés, il s'est proposé pour exemple Eupolis & Aristophane, qui ont attaqué de leur temps, tout ce qu'il y avoit d'illustre. Non content de cela, pour avoir quelqu'un qui l'aide à médire, il a déterré un vieux Cynique, accoustumé à mordre & à aboyer tout le monde, & dont les morsures sont d'autant plus dangereuses, qu'elles se font en riant. Déchû donc de ma première grandeur, je suis devenu l'objet de la risée publique, Centaure composé de deux natures, l'une grave & sérieuse; & l'autre gaye & folâtre, comme je parois dans ses ouvrages.

LA JUSTICE. Que réponds-tu à cela ?

LUCIEN. Que rien ne m'a jamais tant étonné, qu'une plainte si injuste. Lorsque je le pris, Messieurs, c'estoit un mélancolique, sec & décharné, *qui faisoit horreur par ses fréquentes découpures*, quoyqu'il s'imagine que cela luy donne bonne grace. Je luy ostay donc d'abord cette mine grave & severe, pour le polir & l'ajuster

faire voir la raison pour laquelle il dit que le Dialogue ne parle que des Dieux. Du reste, l'ortographe qui est icy au mot d'*Esquinés*, est pour éviter le défaut de la prononciation; comme nous mettons *Chimene*, pour *Xymene*, *Damquichote*, pour *Demquixote*, parce que c'est autre chose d'écrire un mot en François, & de l'écrire en sa Langue. Il faut prononcer les mots étrangers, comme font ceux du pays: mais pour cela, il ne les faut pas écrire comme eux. Et les Espagnols en font autant, écrivant *Xaillon*, & non pas *Chaillon*, afin de le prononcer en leur Langue comme nous faisons en la nostre. D'ailleurs, cette ortographe est déjà en usage à la fin des mots; car

on écrit *Andromaque* pour *Andromache*, &c. Il n'y a plus qu'à la pratiquer au commencement & au milieu, pour éviter la mauvaise prononciation que font des mots Grecs, ceux qui ne les entendent pas. Il n'est donc pas nécessaire de garder l'ancienne ortographe en cet endroit, qu'aux mots où l'usage l'a emporté, & l'a fait prononcer à la Françoisé; comme *Achille*, *Antioche*, &c.

Qui faisoit horreur par ses fréquentes découpures. On voit par là, que je luy le dessein de mon Auteur, quand je réunis en un, plusieurs petites interrogations & réponses; & que ç'a esté son intention, quoyqu'il ne l'ait pas observé partout.

Menipe.

à la mode ; de sorte qu'il me doit presque tout son agrément. Je le mariay ensuite à la Comedie ; ce qui servit beaucoup à le faire aimer du peuple , à qui il estoit auparavant insupportable, pour sa rudesse & sa trop grande severité. Cependant il est en colere de ce qu'il ne vole plus dans le Ciel , & qu'il ne s'enquiert plus , combien Dieu mesla de substance pure & celeste parmi la masse terrestre & corruptible , lorsqu'il fabriqua le monde ? Si la Rhetorique est un meslange de politique & de flaterie , & autres semblables fadaïses ? Car ce n'est pas une chose imaginable, combien il est amoureux de ces sottises , & curieux de sçavoir ce qu'il n'entend point. Enfin, il ne sçait pas ce qui se passe sur la terre , & veut parler des choses du Ciel. Du reste ; il ne peut m'accuser de l'avoir dépaïsé , puisque je l'ay habillé à la Grecque. Voilà ce que j'avois à dire pour ma justification , il n'est plus question que de donner vostre jugement.

MERCURE. Il n'y a encore qu'une voix contre luy , qui est sans doute celle de cet envieux , qui a contredit les jugemens precedens , & qui n'est jamais de l'avis des autres. A demain , Messieurs , on jugera le reste.



LE PARASITE,

OU

L'ECORNIFLEUR.

DIALOGUE.

SIMON ET TYQUIADE.

C'est un jeu de l'Auteur , pour montrer que d'estre Parasite , c'est un mestier des plus illustres.

TYQUIADE. **D'**Où vient que tous les hommes tant libres qu'esclaves , apprenent quelque mestier , ou exercent quelque profession pour estre utiles aux autres , & à eux-mesmes , & que tu ne fais rien ? Car tu n'es ni Medecin , ni Avocat , ni Musicien , & encore moins Philosophe.

SIMON. Il est vray ; & j'en me pique pas de l'estre.

TYQUIADE Tu as raison ; Mais peutestre que tu n'as pas appris les Sciences , à cause de la peine , & de la dépense qu'il y falloit faire. Mais qui t'empeschoit d'apprendre quelque mestier ? Car tu n'es pas assez riche , pour pouvoir vivre de tes rentes.

SIMON. J'en fais un tres-noble & tres-illustre.

TYQUIADE. Et quel ?

SIMON. C'est un mestier qu'on peut mieux faire que dire ; car le nom n'en est pas autrement honneste ; outre qu'il n'a pas encore esté réduit en Art.

TYQUIADE. Ne le sçauois-tu faire connoître par quelque circonstance ?

SIMON. Tu le sçauras une autre fois.

T r-

TYQUIADE. Mais je ne puis retenir ma curiosité.

SIMON. Il te semblera étrange , quand tu l'entendras nommer.

TYQUIADE. Je desire d'autant plus de le sçavoir.

SIMON. C'est le mestier de Parasite.

TYQUIADE. Il faut estre fou , pour appeler cela un mestier.

SIMON. Je le suis donc , & ne me pique point de cette injure ; car la folie a cela de propre , qu'elle excuse tout , ce qui n'est pas un petit avantage.

TYQUIADE. Quoy ! tu es un Parasite ?

SIMON. Tu me fais tort.

TYQUIADE. *Pourquoy , puisque je t'appelle par ton nom ?*

SIMON. Parce que tu crois m'en faire , & penfes me dire une injure. Car pour moy , bien loin d'en avoir honte , j'en fais gloire ; & trouve ce nom plus beau que celui de *Philosophe* : en un mot , j'en fais plus d'état , que Phidias ne faisoit de son Jupiter Olympien.

TYQUIADE. Ce seroit une plaisante chose. qui t'adresseroit une lettre à *Simon le Parasite*. Cela feroit bien rire le monde.

SIMON. C'est que le monde est un sot , & qu'il n'est pas capable de connoistre la juste valeur des choses. Mais moy , je ne le trouve pas plus étrange que de mettre à *Dion le Philosophe* , & j'aime mieux estre l'un que l'autre.

TYQUIADE. Je ne regarde pas ce que tu aimes , mais la verité. Car il naistroit encore une autre difficulté de sçavoir où l'on rangeroit cet

Pourquoy , puisque je t'appelle par ton nom ? Il y a au Grec , Pourquoy , puisque tu t'y appelles toy mesme ? mais ce que je dis , donne lieu à la réponse , qui est assez vive.

De Philosophe. Il y a au

Grec de Phidias ; mais il n'y vient pas si bien.

Où l'on rangeroit cet Art. J'orne la chose , en l'exprimant , sans m'attacher aux paroles de l'Auteur.

Art ; si ce feroit entre les Arts liberaux , ou entre les mécaniques.

SIMON. Pour moy je soutiens qu'il merite mieux d'estre mis entre les Arts liberaux que la Grammaire ; & je te le prouveray si tu veux , quoyque je n'y aye jamais resvé.

TYQUIADE. Que penses-tu premierement que soit un Art ?

SIMON. Un recueil de preceptes qu'on met en pratique , pour une fin utile à la vie de l'homme.

TYQUIADE. C'est bien dit.

SIMON. Si je te prouve donc que cette définition luy convient , que diras-tu ?

TYQUIADE. Que cela m'étonne.

SIMON. Premierement , c'est un amas de preceptes & de connoissances , sans quoy l'on ne peut réussir. Car , il faut d'abord jeter l'œil sur quelqu'un qui soit capable de nous nourrir , en quoy il ne faut pas peu d'adresse , pour ne point s'embarquer temerairement. Comme il y a un Art pour reconnoître les pieces qui sont de bon ou de mauvais aloy , il y en a un de mesme pour connoître les hommes ; quoy qu'Euripide dise , Qu'il n'y en a point , pour discerner les méchans d'avec les gens de bien. Et c'est en quoy paroist l'excellence de celuy-cy , & ce qui fait voir qu'il y a quelque chose de divin , de penetrer en des choses si obscures. Après avoir trouvé un homme qui soit capable de nous nourrir , il faut beaucoup d'art & d'adresse pour le sçavoir cajoler , & nous gagner ses bonnes graces. Ensuite il faut connoître toutes les viandes , pour posseder cet Art en perfection ; sçavoir quelles sont les meilleures , le temps & la saison où elles se doivent manger ; le pays d'où elles viennent , & où elles sont les plus excessives ; car telle est bonne en un lieu , qui ne l'est pas en un autre ; l'endroit qui est le meilleur en chacune , qui n'est pas une connoissance inutile & superflue ;

comme plusieurs autres ; car c'est le moyen de bien vivre, & de manger toujours les meilleurs morceaux. Aussi le divin Platon, admirable en cela, comme en tout le reste, dit, Qu'un homme qui ignore ce que je dis, ne se doit pas mêler de traiter. Mais pour montrer que cet Art ne donne pas des preceptes en l'air, & qu'il ne consiste pas seulement en des connoissances, mais en pratique ; c'est qu'on peut demeurer longtemps sans exercer les autres ; mais faute de pratiquer celui-cy, on fait perir l'Art & l'Artisan. Pour ce qui est d'estre utile à la vie de l'homme, il est aussi nécessaire que le boire & le manger. *Ce n'est donc pas une faculté naturelle*, comme de voir & d'ouïr ; car si cela étoit, il seroit commun à tous, & il y en a peu qui y soient propres. Ce n'est pas aussi un don de Nature, comme la force, la beauté, & autres qualitez semblables ; car il s'acquiert par l'étude & par l'exercice. Ce n'est pas une ignorance ; car l'ignorance n'est bonne à rien, & cecy est bon à tout. Il y a plus, c'est qu'on voit perir d'excellens Pilotes, & l'on dit qu'il n'est si bon charretier qui ne verse : mais un Parasite se trouve toujours sur ses pieds. Puis donc que ce n'est ni faculté, ni qualité naturelle, ni ignorance, il s'ensuit que c'est un Art.

T I Q U I A D E. Il le semble ; Mais en pourrois-tu donner la définition ?

S I M O N. C'est l'Art de vivre aux dépens d'an-

Ce n'est donc pas une faculté naturelle, &c. J'ay mis ces choses tout de suite, pour en faire mieux voir le raisonnement, & je les ay agencées à ma façon.

L'Art de vivre aux dépens d'autrui, &c. Il y a au Grec, *l'art de boire & de manger* ; mais cela vient mieux à un Cuisinier ou à quelqu'autre,

qu'à un Parasite. C'est pourquoy j'ay mis la définition comme elle devoit estre, plustost que comme elle estoit, & j'en use ainsi par-tout où les choses ne sont pas à mon gré ; afin qu'on ne croye pas, quand je quitte la pensée de l'Auteur, que je l'ignore.

truy, sans rien faire, dont la fin est la volupté.

TYQUIADE. La définition est fort bonne; Mais prends garde que quelque Sophiste ne te conteste la fin.

SIMON. Il est aisé de la prouver. Premièrement, Homere, qui, comme tu sçais, estoit un tres-grand personnage, admire la vie du Parasite, comme la plus heureuse; & dit qu'il n'y a rien de meilleur que d'estre à table, à faire bonne chere, & à boire tour à tour. Et il ne fait pas dire cela à quelque sot d'entre le peuple, mais à celui qu'il propose pour exemple de vertu & de sagesse. Et certes, si Ulysse eust voulu louer la beatitude des Stoiciens, il l'eust fait, ou lorsqu'il tira Philoctete de l'Isle de Lemnos, ou lorsqu'il arresta la fuite des Grecs, ou lorsqu'il prit Troye, ou lorsqu'il y entra couvert de haillons, comme un Philosophe, après s'estre donné la discipline. Mais il n'en dit pas un mot. Il ne dit rien aussi de semblable, *lorsqu'il vivoit en Epicurien chez Calypso*, où il prenoit tous les plaisirs qu'on peut prendre avec les femmes; mais lorsqu'il est à la table d'autrui, chez le Roy des Phéaques; comme la souveraine felicité consistant en la vie du Parasite. Epicure a donc tort, à mon avis, d'oster à cet Art la volupté qui luy est propre, pour l'attribuer à sa secte. Car s'il est vray que la felicité consiste dans une parfaite tranquillité, tant du corps que de l'esprit, comme tombent d'accord tous les Philosophes, le moyen qu'Epicure soit heureux, tandis qu'il s'embarasse de la grandeur du Soleil, & de la figure du monde? Qu'il veut sçavoir *s'il est infini*, & de quoy il est composé? S'il y a des Dieux ou non, & s'ils se meslent de ce qui se fait icy bas, & autres curiositez semblables? Mais le Parasite,

Lorsqu'il vivoit en Epicurien chez Calypso. J'ay osté ce qui s'estoit pas à nostre usage.

S'il est infini. Ou, s'il y en a un ou plusieurs; mais je ne m'attache pas à toutes les paroles.

sans s'enquerir de ce qu'il n'a que faire, ni se mesler du gouvernement du monde; & croyant que tout va bien, & qu'il ne sçauroit mieux aller; boit, mange, & se réjouit, goûtant en repos les délices de la vie, sans estre seulement travaillé de mauvais songes. Car comme il n'a point d'inquietude le jour, il n'en peut avoir la nuit. Il y a encore d'autres raisons pour montrer que la souveraine felicité ne convient pas à Epicure. Car, ou son sage a de quoy vivre, ou il n'en a point. S'il n'en a point, il n'a garde d'estre heureux, veu qu'il ne peut pas seulement conserver son estre. S'il en a, ou c'est de son chef, ou par l'entremise d'autrui; Si c'est par autrui, c'est nostre Parasite; Si c'est par soy-mesme, il ne peut avoir de plaisir parfait, parce qu'il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude. Il faut prendre garde que son bien ne déperisse; estre à toute heure sur pié, pour vaquer à ses procès & à ses affaires. Je laisse à part mille chagrins, tantost d'un valet de chambre maladroït, tantost d'un maistre d'Hostel, ou d'un Intendant qui vous dérobe; tantost d'un Cuisinier qui n'a pas bien fait une sauce, & qui vous fait recevoir un affront en bonne compagnie. Enfin, dans la maison d'un homme riche, il y a perpetuellement sujet de crier; & si l'on est pauvre, c'est encore pis, car on ne sçauroit goûter aucun plaisir. Mais le Parasite n'a point tous ces embarras. Car il trouve toujours la nape mise, sans se mettre en peine de rien; de sorte qu'il n'a ni les incommoditez de la pauvreté, ni celles des richesses, & ainsi il vit dans une parfaite tranquillité, en quoy consiste la Beatitude.

TYQUIADE. Il n'en faudroit plus guere pour m'obliger à te rendre les armes.

SIMON. Dy plustost, pour les rendre à la verité. Après avoir montré que la Parasitique

Il y a mille choses qui luy donnent de l'inquietude. Le reste est expliqué plus bas.

est

est un Art, il reste à prouver que c'est le meilleur; quoyque ce que je viens de dire le fasse assez voir, puisqu'il possède la souveraine félicité, à quoy les autres aspirent. Premièrement, tous les Arts ont cela de propre, qu'il faut suer & travailler pour les apprendre; au lieu que celui-cy s'apprend sans peine, & tout en riant. Car on ne voit point le Parasite *s'en aller triste au festin*, comme un Ecolier à l'Ecole. Les autres Arts donnent de la peine non seulement à apprendre, mais à exercer; au lieu que celui-cy s'exerce sans peine, il ne faut que remuer les mâchoires. Il n'y a point de mestier qui ne couste beaucoup à sçavoir; mais celui-cy ne couste rien; & s'il couste quelque chose, ce n'est pas à celui qui l'apprend, mais à celui qui l'enseigne; car il s'apprend toujours aux dépens d'autrui. La plupart se fâchent de leur mestier, quand ils l'ont appris, & sont toujours en colère, lorsqu'il le faut exercer; au lieu que le Parasite n'est jamais plus aise, que quand il exerce le sien; car il n'est pas plus fâcheux à exercer qu'à apprendre. Aux autres, il faut mille outils; à un Docte, une infinité de livres; à celui-cy, il ne faut que les instrumens que la Nature nous a donnez, qui ne se peuvent ni emporter ni dérober, & qui ne coustent pas de grandes sommes d'argent, comme ceux de Mathematique. Les autres ne trouvent leur salaire qu'après avoir travaillé, encore souvent ne l'ont-ils pas, ou il faut contester pour l'avoir. Celui-cy trouve son salaire dans son travail, & sa fin dans son operation, qui est la dernière perfection de l'Art. Car ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'artisan. Un laboureur ne laboure pas pour labourer, mais pour vivre, & ne se soucie du

S'en aller triste au festin. Il vaut mieux le dire ainsi, que de dire, d'en revenir, & cela se rapporte mieux à la

comparaison. Du reste, j'ay transporté & augmenté diverses choses dans la suite.

labourage, que pour le profit qui luy en revient. Mais le Parasite exerce son Art pour son Art même, & pour le plaisir qu'il y prend. Les Artisans n'ont que quelques jours de réjouissance; mais pour celuy-cy il est toujours feste, & les autres se délassent dans son travail, comme dans la fin du leur; de sorte qu'on le peut nommer à bon droit l'Art des Arts, parce que la fin des autres est enfermée dans la sienne. *Les gens de métier* font leur chef-d'œuvre à jeun; mais le Parasite ne vaut rien s'il n'a mangé, & fait tous ses chef-d'œuvres à table. La plupart des autres ne sçauroient travailler qu'en leur boutique; celuy-cy s'exerce par-tout, aussi-bien aux champs qu'à la ville, étant en repos, comme voyageant, & toujours fort à son aise. Ceux qui mangent le bien d'autrui, luy font injure. Icy l'on ne fait injure à personne en mangeant son bien, & au lieu de s'en fâcher, on vous en remercie. Le commencement des autres Arts est bas & abjet, aussi-bien que leur exercice; celuy-cy est illustre, & commence par l'amitié, qui est tant vantée des Philosophes; aussi ne s'exerce-t-il que par des gens de condition, comme je feray tantost voir, & jamais par un sot ni par un faquin. Mais la plupart des Artisans sont du dernier ordre, tant pour la condition que pour l'esprit; & sans cela ne s'amuseroient pas à si peu de chose. Il y a des Maîtres pour apprendre les autres Arts; mais icy il n'y en a point, & c'est comme un présent du Ciel aussi-bien que la Poësie. Pour comble de biens, le Parasite ne sème ni ne moissonne, & trouve tout abondamment, comme s'il vivoit au siècle d'or.

TYQUIADE, Grands Dieux! comme tu m'accables de la force & de la multitude de tes raisons? je regrette de ne l'avoir pas esté, & il

Les gens de métier, &c. Il y a au Grec, Ceux qui veulent expeller dans les autres Arts, | *mangent peu, le Parasite beaucoup.*

me prend envie de le devenir.

SIMON. Après avoir montré en general les avantages qu'a cet Art sur les autres Arts , considérons en particulier ceux qu'il a sur les plus illustres. Carceseroit trop ravalersagloire, que de le comparer aux autres. Chacun tombe d'accord , que la Philosophie & l'Eloquence , soit qu'on les nomme Sciences ou Arts , excellent par-dessus tout. Si l'on montre donc la prééminence qu'il a sur elles , les autres luy cederont aisément. *C'est une maxime en Philosophie* , que tout ce qui subsiste dans la Nature , est un ; c'est pourquoy ces deux choses n'ont qu'un Estre chimérique : car il y a plusieurs Rhetoriques & plusieurs Philosophies toutes différentes , & c'est un miracle d'en trouver deux semblables ; veû que ce qui est approuvé par les uns , est condamné pas les autres. Mais le métier de Parasite est un par tout le monde , & ne s'exerce pas autrement en Grece qu'en Italie , ou chez les Barbares ; car les Ecornifleurs suivent par-tout de mesmes maximes , & ne font point comme les Epicuriens & les Stoïciens , qui ne s'accordent ni de la fin ni des principes. Ces merveilles sont si grandes , qu'elles me font quelquefois douter si ce n'est point la Sapience dont parle Aristote , qui renferme en elle la fin de toutes les Sciences.

TYQUIADE. Voilà assez de raisons ; n'as-tu point d'autoritez ni d'exemples , pour prouver une si admirable doctrine ?

SIMON. Oüy , & en grand nombre. Premièrement , il n'y a point de Parasite qui se fasse Philosophe ; au lieu qu'une infinité de Philosophes deviennent tous les jours Parasites.

TYQUIADE. Comment cela ?

SIMON. Il semble que tu n'ayes jamais leû

C'est une maxime en Philosophie. J'ay redressé & raccourcy tout ce raisonnement ; car en l'étendant trop , il ne

paroitrois pas bien juste. N'as-tu point d'autoritez ? Je suy le raisonnement , sans m'attacher aux paroles.

la vie de ces grands Precepteurs du genre humain. Esquins le disciple de Socrate, qui a fait ces beaux Dialogues, qui pour estre longs, n'en font pas moins agreables, les ayant portez un jour à Denys le Tyran, ce Prince le retint à sa table; si bien que de Philosophe, il devint son Parasite. Aristippe qui vivoit au mesme temps, n'alla-t-il pas en Sicile pour le mesme sujet? où il se montra si excellent en cet Art, que les Cuisiniers du Prince venoient prendre l'ordre de luy; & l'on ne les recevoit point sans son attache. Le divin Platon mesme s'en est meslé; mais comme les talens sont divers, il n'y réüssit pas bien, & se fit moquer de luy; & quoyqu'il retourna une seconde fois en Sicile, il n'y fut pas plus heureux, en quoy sa fortune a quelque chose de celle de Nicias; car ils ont échoué tous deux en cette Isle.

TYQUIADE. Qui est-ce qui dit cela de luy?

SIMON. Plusieurs Historiens tres-celebres, & particulièrement *Aristoxene* le Musicien, qui a esté luy-mesme le Parasite de Nélée, comme Euripide le fut d'Archelaüs, jusqu'à la mort, & Anaxarque d'Alexandre. Pour Aristote, il n'a fait qu'ébaucher cet Art, non plus que les autres. *Je pourrois alleguer* plusieurs exemples semblables; mais pour venir au but, si la felicité consiste à n'avoir ni chaud, ni froid, ni soif, ni faim, comme disent quelques Philosophes, le Parasite n'est pas tourmenté de ces maux, *comme plusieurs d'entr'eux*, qui en sont morts miserablement.

TYQUIADE. Acheve de montrer les avantages qu'a cet Art par-dessus la Rhétorique & la Philosophie.

Aristoxene. Je m'explique ainsi, parce que sans cela, il ne répondroit pas à l'interrogation.

Je pourrois alleguer, &c.
J'ay déjà dit, qu'il n'y avoit

point d'exemple de Parasite, qui se fust fait Philosophe.

Comme plusieurs d'entr'eux.
J'ay ajouté cela par reproche.

SIMON. Il y a deux temps où les habiles gens se font paroître , la paix , & la guerre ; considérons premierement celui-cy.

TYQUIADE. Que tu prens un beau champ pour faire éclater la gloire de ton Parasite ; & que j'auray de plaisir à le voir comparer en cette rencontre aux Orateurs & aux Philosophes !

SIMON. Figure-toy que les ennemis sont entrez dans la Province , & que tous ceux qui sont en âge de porter les armes , ont ordre de marcher pour leur faire teste. Tout le monde y accourt , Poètes , Orateurs , Philosophes , Parasites. Deshabillons-les pour les mieux considérer puisqu'aussi-bien il leur faut vestir leurs armes. Les uns paroissent secs & décharnez , sans aucune force ni vigueur. Quelle apparence de les mener au combat , que pour vivre ils ont besoin de Medecin ? Comment pourroient-ils supporter les durs travaux de la guerre ? Le Parasite au contraire , se presente avec un visage vermeil , un œil vif , un teint frais , un regard furieux : en un mot , robuste de corps & d'esprit , & tout prest à donner des coups plustost qu'à en recevoir. Mais pourquoy se mettre en peine d'alleguer des marques de la valeur des uns & des autres ? Il n'y a jamais eu d'Orateur ni de Philosophe qui ait esté à la guerre , qu'il nes'en soit repenti. Isocrate n'avoit garde d'y aller , puisqu'il n'avoit pas seulement la hardiesse de monter sur la Tribune. Quant aux autres , Philippe n'eut pas plustost déclaré la guerre aux Atheniens , que Demadés , Esquinés & Philocrate , qui trembloient de peur , luy livrerent leur Patrie. Pour Lycurgue , Demosthene & Hyperide qui parloient si haut , & qui paroissent si resolu dans leurs harangues , quel exploit de guerre ont-ils jamais fait ? Le premier & le dernier n'oserent sortir hors des portes de leur ville , & ne firent rien que des decrets & des harangues. Pour l'autre , qui faisoit plus le fanfa-

ron , & qui disoit des injures à Philippe , ayant eu la hardiesse de s'avancer jusqu'en Béocie , lorsqu'il en falut venir aux mains , le cœur luy manqua , & il s'enfuit lâchement , & abandonna son bouclier. Ces choses sont publiques , & connues de tout le monde.

TYQUIADE. Je le sçay ; mais c'estoient des gens qui s'exerçoient à parler ; & non pas à faire , comme les Philosophes.

SIMON. Je te feray voir que ceux-cy sont plus lâches que les autres , quoyqu'ils ne cessent de parler de courage & de resolution. Premièrement , tu ne me sçaurois donner d'exemple d'un seul Philosophe qui soit mort l'épée à la main. Car , ou ils n'ont jamais esté à la guerre , comme Antisthene , Diogene , Cratés , Zenon , Platon , Esquines , Aristote , & toute leur suite ; ou ils ont tourné le dos , comme Socrate , qui ayant l'audace de marcher contre les Lacédémoniens , perdit cœur à la premiere rencontre , & aima mieux venir disputer contre ses écoliers à Athenes , que d'avoir affaire aux disciples de Lycurgue.

TYQUIADE. Il est vray que j'en ay leû dans de bons Auteurs , & tu n'encheris pas icy sur la verité. Mais as-tu quelque exemple de la valeur d'un Parasite ?

SIMON. Si j'en ay ? tous ceux qui ont leû Homere , sçavent que les plus braves Heros se mesloient de ce mestier-là. Nestor qui n'estoit pas moins courageux qu'éloquent , estoit le Parasite d'Agamemnon ; & ce Prince n'admira personne tant que luy. Car il ne dit pas qu'il voudroit avoir une douzaine d'Achilles , d'Ajax , ni de Diomedes ; mais de Nestors , c'est-à-dire de Parasites ; & qu'avec cela il auroit bien-tost pris Troye. Idomenée fils de Jupiter l'estoit aussi , au rapport du mesme Auteur.

TYQUIADE. Comment le prouveras-tu ?

SIMON. Te souvient-il de l'endroit où Agamem-

memnon luy crie , Que son verre est toujours plein auprès du sien , pour boire lorsque le cœur luy en dit ? Car il ne veut pas dire par-là qu'Idoménée bust nuit & jour , mais bien qu'il avoit toujours place à sa table , qui est le propre du Parasite ; au lieu que les autres ne s'y osoient mettre , si on ne les en prioit , comme on fit Ajax , lorsqu'il eut combattu contre Hector. Mais il y avoit longtemps que Nestor faisoit ce mestier à la table de Cénée & d'Exadius , & il continua jusqu'à la mort d'Agamemnon.

TYQUIADE. Que tu me plais de n'alleguer point de petits exemples ! Mais n'en as-tu point encore d'autres ?

SIMON. Patrocle estoit le Parasite d'Achille, quoyqu'il ne le cedast à pas un des Grecs , tant pour les avantages du corps , que pour ceux de l'esprit. Et veritablement il me semble qu'il ne le cede pas mesme à Achille , quand je le vois chasser Hector hors du camp qu'il avoit forcé , & éteindre le feu qu'il avoit mis aux navires , à quoy Ajax & Teucer avoient travaillé en vain. Combien alors tua d'ennemis ce glorieux Parasite, & parmi eux Sarpedon , qui estoit fils de Jupiter ? Aussi ne meurt-il pas de la main d'un seul , comme Hector de la main d'Achille , & Achille de celle de Paris : Mais pour le tuer , il faut employer deux hommes & un Dieu. Et en mourant , il ne fait pas de lasches supplications , comme le premier , qui prie Achille de rendre son corps à son pere ; mais il dit des choses grandes, & dignes de sa profession , *Que s'il s'en fust présenté à luy auparavant une vingtaine de semblables, il les auroit tous défaits.*

TYQUIADE. Mais on peut dire que c'estoit l'amy d'Achille , & non pas son Parasite.

SIMON. Il témoigne luy-mesme le contraire, lorsqu'il dit , qu'il luy a fait la cour dès son enfance , qui est le propre du Parasite , & non de l'amy : Et pour montrer qu'il n'estoit pas aussi
son

son valet , il le prie qu'après avoir toujours vécu ensemble, ils soient enterrez tous deux en même tombeau ; en quoy il le traite de compagnon , comme il paroist par tout ailleurs. Aussi Merione estoit le courtisan d'Idoménée , car c'est ainsi qu'on appelloit alors les Parasites ; & Homere le compare à Mars , qui est un honneur qu'il ne rend pas à Idoménée luy-mesme , qui estoit fils de Jupiter. Quoy ! Aristogiton , cet illustre Libérateur des Atheniens , n'estoit-il pas *le Parasite d'Harmodius* , à cause de sa pauvreté ? Et n'a-t-il pas eû une statue d'airain comme luy, pour recompense de sa vertu ? Enfin , les Dieux mesmes ne peuvent faire plus d'honneur aux hommes , que d'en faire leurs Parasites , comme ils firent de Minos & de Tantale. Voyons maintenant nostre Heros à la guerre. Premièrement , il ne va point au combat qu'auparavant il ne se mette à table , suivant le conseil d'Ulysse , pour acquerir de nouvelles forces ; & tandis que les autres tremblent ou cherchent leurs armes , il est déjà tout prest à bien faire. Lorsqu'on vient aux mains , il combat aux premiers rangs , & couvre de son corps celuy qui le traite , comme Ajax faisoit Teucer. Que s'il vient à mourir à la bataille , on n'a point de honte de l'avoir pour sien ; car il a bonne mine , mesme dans la mort. Et certes il feroit beau voir auprès de luy , le corps maigre & défait d'un Philosophe , qui ressemble plustost à un criminel qu'on mène au supplice , qu'à un Soldat. Un Estat ne seroit-il pas menacé de sa ruine , s'il n'avoit que de tels défenseurs ? Voilà quels sont les Parasites à la guerre , à comparaison des Orateurs & des Philosophes. Voyons maintenant l'avantage qu'ils ont sur eux dans la paix , en quoy ils les surpassent , autant que la paix surpasse la guerre. Premièrement , ils n'ont point de procès pour leurs usures , & l'on ne les entend point crier dans un

Le Parasite d'Harmodius. Je retranche ce qui va au sale.

Bar-

Barreau où ils n'ont que faire ; car ils haïssent la tromperie & la chicane : mais dans les exercices du corps , un homme de Lettres , qui se viendroit présenter contr'eux , se feroit moquer de luy. A la chasse ils ne tremblent point comme eux à la rencontre d'un cerf ou d'un sanglier ; car si l'un aiguise ses dents contr'eux , aussi font-ils les leurs contre luy. Dans les festins , qui sont un des principaux exercices de la paix , qui sçait mieux qu'eux faire l'honneur de la compagnie ? Au lieu qu'un Philosophe ressemble à un homme qui vient d'enterrer son pere ou sa mere , tant il est triste & mélancolique. Comparons-les maintenant , dans le reste de leur vie. Le Parasite méprise la gloire , & ne se soucie point de tout ce qu'on peut dire de luy : aulieu que les Philosophes & les Orateurs en sont éperdûment amoureux , quoyqu'ils preschent le contraire. Pour ce qui est de l'avarice , un Orateur ne vend pas seulement sa voix , mais sa conscience ; & le Philosophe pour amasser des richesses , met la vertu à l'encan , & devient souvent un lasche flateur. Quelques-uns courent tout le monde pour s'enrichir , & se rendent esclaves des Grands pour de l'argent. Diray-je les autres passions dont ils sont tyrannisez ? la crainte , l'envie , la colere ; où nostre Parasite est si peu sujet , que s'il vient quelquefois à se fâcher , ce qui arrive rarement , il fait rire la compagnie , tant il est agreable , mesme dans sa mauvaise humeur. Pour la tristesse , elle ne trouve point de place chez luy , parce qu'il n'a point les choses qui la font naître , & qu'il a renoncé aux attachemens du monde.

TYQUIADE. Mais la pauvreté ne l'affliget-elle point ?

SIMON. Non , car il ne manque de rien , & vit aux dépens d'autrui , sans quoy il ne seroit pas Parasite ; comme on n'appelle point un homme sage ou vaillant , qui manque de sagesse ou

ou de valeur. Il ne porte point de bâton pour se défendre, comme font les Philosophes, parce qu'il n'a peur de rien, étant à couvert par sa pauvreté; & il n'a pas besoin la nuit de fermer sa porte ou ses fenêtres, si ce n'est pour s'exempter du froid ou du vent. Il n'est point accusé de larcin, ni d'autres crimes, comme les Orateurs & les Philosophes, dont il nous reste encore des Apologies; au lieu qu'il ne se trouve point d'Apologie de Parasite. Que s'il fait quelque méchante action, ce n'est point en cette qualité; au contraire, il la perd alors, pour prendre le nom de son crime, & devient adultère, voleur, assassin, ou quelque autre chose semblable.

TYQUIADE. Si sa vie est meilleure que celle des Philosophes, sa mort pour le moins est beaucoup pire.

SIMON. Nullement: Car on voit les uns mourir dans les tourmens, soit des supplices ou des maladies; mais l'autre meurt tout en riant; & l'on n'en voit point de banni, ou contraint d'avaler du poison.

TYQUIADE. Tu prouves assez bien les avantages qu'il a par-dessus les Orateurs & les Philosophes: Il reste de faire voir que la profession en est honneste.

SIMON. Cela n'est-il pas assez prouvé par l'exemple des plus grands personnages qui ont fait ce mestier, comme je l'ay montré amplement? Et qu'on ne dise point qu'ils sont à charge aux Grands; car les Grands ne se sçauroient passer d'eux, & seroient plus misérables que tu n'imagines les Parasites, s'ils ne les avoient point pour leur tenir compagnie, & pour admirer leur félicité. Ils ne leur servent pas seulement d'entretien, mais de défense. Car il n'est pas aisé de les attaquer, vû qu'ils ne les abandonnent jamais; ni de les empoisonner, parce qu'ils boivent toujours les premiers, & font l'essay des
vian-

viandes, sans avoir peur de mourir pour ceux qui les font vivre. D'ailleurs, les Grands tirent leur honneur des Parasites, & font gloire d'avoir plusieurs gens à leur suite & à leur table, au lieu que le Parasite ne tire point sa gloire d'un Grand; quoyqu'il n'ait point de honte de luy faire la cour, comme à une personne qui est au-dessus de luy.

TYQUADE. J'ay peine à croire que cet Art soit arrivé à sa perfection, & que personne n'en ait traité, tant tu en parles pertinemment, & en fais bien voir tous les avantages. Mais tu m'avoueras toujours que si la profession n'en est honteuse, pour le moins le nom l'est.

SIMON. *Je t'ay déjà dit que le peuple ne sait pas la juste valeur des choses.* D'ailleurs, on parle avec honneur des Courtisans, qui sont les Parasites des Rois & des Princes; & les Rois sont appelés par les Poètes les nourrissons des Dieux, comme qui diroit leurs Parasites.

TYQUADE. Je me rends, & suis entièrement persuadé de la noblesse & de l'antiquité de ce bel Art; & je meurs d'envie de l'apprendre dès aujourd'huy, tant je suis convaincu par tes raisons. Je ne doute point que comme ton premier disciple, tu ne prennes plaisir à m'instruire; car on dit que les meres cherissent toujours davantage leurs premiers enfans.

Je t'ay déjà dit, &c. J'ay point de grace en François; changé tout cecy; parce que & ce que j'ay mis, vaut pour ce qui est au Grec n'auroit le moins ce que j'ay ôté.



DES EXERCICES

D U C O R P S

D I A L O G U E.

ANACARSIS ET SOLON.

Anacarsis parle contre la Lutte , & les autres exercices , que Solon défend.

ANACARSIS. **A** Qui en veulent ces jeunes gens, de se mettre si fort en colere, de se donner le croc-en-jambe, & de se veautrer dans la bouë comme des pourceaux, taschant à se suffoquer, & à s'empescher la respiration ? Ils s'huiloient & se rasoient l'un l'autre assez paisiblement d'abord ; mais tout à coup baissant la teste, ils se font entre-choquez comme des Beliers ; puis l'un élevant en l'air son compagnon, le laisse tomber à terre par une secousse violente, & se jettant sur luy, l'empesche de se relever, luy pressant la gorge avec le coude, & l'étrai-gnant avec les jambes ; de sorte que j'ay peur qu'il ne l'étouffe, quoique l'autre luy frappe sur l'épaule, pour le prier de le lascher, comme se reconnoissant vaincu. Il me semble qu'ils ne devroient pas s'enduire ainsi de bouë, après s'estre huilez ; & ils me font rire, quand je voy qu'ils esquivent les mains de leurs compagnons, comme des anguilles que l'on presse. En voila qui font la mesme chose à découvert, hormis que c'est dans le sable qu'ils se roulent, comme des poules, avant que d'en venir au combat, afin que leur adversaire ait plus de prise, & que la main ne coule pas sur l'huile ni sur la sueur.

Ces

Ces autres couverts aussi de poussiere, s'entrebattent à coups de pieds & de poings, sans essayer de se renverser comme les premiers. L'un crache ses dents avec le sable & le sang, d'un coup qu'il a reçu dans la mâchoire, sans que cet homme vestu de pourpre, qui préside comme je croy à ces exercices, se mette en peine de les separer; au contraire, il louë celuy qui a fait le coup, & incite l'autre à la vengeance. Ceux-cy font voler la poussiere en sautant en l'air, comme ceux qui disputent le prix à la course; & cependant, ils ne bougent d'une place. Je voudrois bien sçavoir à quoy servent toutes ces choses, & s'il n'y a pas de la fureur, ou pour le moins de l'extravagance, à les pratiquer.

SOLON. Tu trouves ces coustumes estranges, parce que ce ne sont pas celles de ton pays; comme vous en avez plusieurs qui nous semblent extraordinaires parce qu'elles ne se rapportent pas aux nostres. Mais si tu demeures plus longtemps icy, je te verray lutter & sauter comme nous faisons. Car ces exercices rendent les membres plus souples, & le corps plus vigoureux; aussi tous ces coups se donnent, & se reçoivent par jeu.

ANACARSIS. Mais ce jeu n'est pas fort plaisant; qui se viendroit jouer à moy de la forte, verroit que ce n'est pas en vain que les Scythes portent une épée. Mais explique-moy un peu tous ces jeux, puisque tu les nommes ainsi.

SOLON. C'est icy le lieu des exercices, & le Temple d'Apollon le Lycien, dont la statue paroist sur cette colonne, en la posture d'un homme las qui se repose sur le coude, ayant la teste appuyée sur sa main droite, & tenant de l'autre son arc. Ceux que tu vois dans la bouë ou dans la poussiere combattent à la lutte; les autres qui se frappent à coups de pieds & de poings, au Pancrace. Il y a encore d'autres exer-

cices ; comme le saut , le palay , le Pugilat ; & par-tout le vainqueur est couronné.

ANACARSIS. Mais encore quel est le prix qu'il remporte ?

SOLON. Une couronne d'olivier aux jeux Olympiques, une de pin aux Isthmiques, une d'ache à ceux de Nemée ; & aux Pythiques des fruits consacrez à Apollon. Pour ceux qui se font à Athènes en l'honneur de Minerve, on y donne de l'huile, de l'olivier consacré à la Déesse. Qu'as-tu à rire ? est-ce que tu trouves cela peu de chose, pour tant de travaux & de peines ?

ANACARSIS. Nullement. Celuy qui a institué ces jeux, merite d'estre loué pour sa magnificence, quoyqu'à dire vray, on peut avoir ces choses à meilleur marché, sans courre fortune de s'estropier, ou de se rompre le cou.

SOLON. Ces couronnes ne sont que les marques de la victoire, dont la gloire est la récompense ; car tu serois étonné de voir aux jeux publics toute la Grece applaudir aux victorieux.

ANACARSIS. Il me semble que cela fait partie du supplice, de recevoir des coups devant tout le monde ; & je ne vois pas que la gloire serve à les guerir. On se gouverne bien plus honnestement parmi les Scythes ; car celuy qui a fait le moindre mal à son compagnon, soit en public ou en particulier, est condamné en l'amende. Pour moy, j'avoue franchement que j'ay pitié des combatans & des spectateurs. Car il me fâche de voir tant souffrir les uns pour si peu de chose, & les autres quitter leurs maisons & leurs affaires, pour voir donner des coups de poing.

SOLON. Si c'estoit le temps des spectacles, & que tu visses toute la Grece assemblée pour assister à ces jeux, tu tiendrois un autre langage ; car la veüe touche beaucoup plus que l'ouïe ; & tu serois le premier à battre des mains, & à admirer la force, l'adresse, & la resolution des
com-

combattans, fans parler du zele & de l'émulation que cela donne aux spectateurs.

ANACARSIS. Dis plustost que je ferois le premier à en rire. Car je ne voy point de proportion entre la peine & la recompense ; & je m'étonne qu'il y ait des gens assez fous pour vouloir tant souffrir, afin de donner du plaisir aux autres. Mais dy-moy, tous ceux qui combattent, sont-ils couronnez ?

SOLON. Non ; mais seulement les victorieux.

ANACARSIS. C'est encore pis , de tant souffrir pour une recompense incertaine, & dont il y a si peu de gens qui jouissent.

SOLON. Il semble que tu n'ayes jamais vû de Republique bien ordonnée ; autrement , tu ne condamnerois pas ces choses qui remplissent l'esprit de l'amour de l'honneur & de la vertu ; outre que cela exerce le corps , car l'utilité est icy jointe à la peine, quoyque cela ne paroisse pas d'abord.

ANACARSIS. Je n'ay quitté mon pais , & traversé tant de Terres & de Mers, qu'afin d'apprendre ce que tu me reproches que je ne sçay point ; c'est pour cela que j'ay recherché ton amitié : Si tu veux m'en entretenir, tu ne sçauras prendre tant de peine à le conter , que je recevray de plaisir à l'entendre.

SOLON. Il seroit difficile de te dire tout en peu de paroles ; mais tu apprendras une autre fois nos coustumes , touchant le service des Dieux, & le reste du gouvernement politique. *Je te diray maintenant qu'on a établi ces exercices pour accoustumer la jeunesse au travail, non pour une simple guirlande , mais pour le bien qui leur en revient, & à toute la Republique.*

ANACARSIS. Que ne proposes-tu donc cela pour prix, & non pas des bagatelles ?

Je te diray maintenant. Ces choses sont expliquées davantage dans le suite.

SOLON. L'un fuit de l'autre ; mais nous avons perverty l'ordre , & parlé premierement des choses qui se faisoient aux jeux , avant que de parler de la fin pour laquelle on les faisoit. Toutefois , puisque nous sommes de loisir , il sera facile de contenter ta curiosité , & de reprendre la chose dès son origine.

ANACARSIS. On en verra mieux le fil & la liaison , & cela m'apprendra une autre fois à ne point parler de ce que je n'entens pas. Mais allons prendre le frais sous ces arbres ; car je ne me plais pas , comme vous , à estre la teste nuë au Soleil , quoyque j'aye quitté mon chapeau pour m'accommoder à vos coustumes. D'ailleurs , nous en serons moins interrompus du bruit des acclamations. Mais dy-moy , comment peux-tu souffrir ainsi à ton âge les rayons du Soleil en plein midy sur ta teste , pendant les ardeurs de la canicule , sans en estre incommodé , & tout trempé de sueur comme moy ?

SOLON. C'est l'effet des exercices dont tu te moques. Car après avoir lutté tout le jour au Soleil , dans du sable ardent , le chaud ne nous incommode plus : Mais allons nous asseoir où tu dis , je t'apprendray ce que tu desires , à la charge que tu ne prendras pas ce que je te diray pour des Oracles , mais que tu feras tes difficultez par-tout , pour ton instruction & pour la mienné. Car je te promets de faire recevoir tes opinions publiquement , si elles sont les meilleures.

ANACARSIS. Ce n'est pas sans raison qu'on vous accuse d'estre grands railleurs. Car comment un étranger , comme moy , qui n'ay jamais demeuré dans des Etats policez , pourroit-il faire des leçons au plus grand Legiflateur de la Grece ? Je ne refuse pas néanmoins de faire mes difficultez , pour m'éclaircir de la verité. Mais puisque nous voicy déjà à couvert , allons-nous asseoir sur ces pierres , pour estre plus à nos-

notre aise; & dy-moy premierement, pourquoy tu as étably ces exercices, & à quoy servent à la Vertu tous ces sauts, & toutes ces culebutes? Je sçauray le reste une autrefois; mais souviens toy d'estre clair & court tout ensemble, si tu veux que j'y comprenne quelque chose; autrement j'auray oublié le commencement, avant que tu sois à la fin.

SOLON. Tu n'as qu'à demander ce que tu n'entendras pas; & à m'interrompre, si je m'é-tens hors du sujet. Car c'est ainsi qu'il se pratique dans l'Areopage, où l'on écoute patiemment les parties, ou les Avocats pour elles, lorsqu'ils demeurent renfermez dans leur matiere; mais quand ils tâchent d'émouvoir les passions, ou de gagner les bonnes graces des Juges, on les fait taire, pour empescher que la Justice ne soit surprise, & que l'on ne consume inutilement le temps. Je te donne le même droit, pourvû que hors de là, tu me laisses le champ libre pour m'égayer, puisqu'aussi-bien nous n'avons que faire, & que nous sommes à l'ombre.

ANACARSIS. Cela est plus que raisonnable; & je t'ay obligation de m'avoir appris en passant une coustume de ton pays, que je trouve fort bonne. Parle donc, & je te donneray bonne audience, comme un Juge mis de ta main.

SOLON. Il faut auparavant que je te dise quelque chose de l'estat d'une Republique; car cela servira à te faire mieux comprendre la verité. Nous croyons qu'une Ville ne consiste pas dans l'enclos de ses murailles, mais dans le corps de ses habitans: c'est pourquoy nous avons plus de soin de leur éducation, que des bastimens & des fortifications; car en leur apprenant comme il se faut gouverner, tant en paix qu'en guerre, nous les rendons invincibles, & la cité impre-

Que des bastimens, &c. Le | donnast ce jour-là à la pensionnement | vouloir qu'on | sée.

nable. Après donc que les enfans sont sortis de dessous l'aïlle de leurs meres, & qu'ils commencent à avoir le corps propre au travail, & l'esprit capable de raison & de discipline, nous les prenons sous nostre conduite, & exerçons l'un & l'autre. Car nous croyons que la Nature ne nous a pas fait tels que nous devons estre; mais que nous avons besoin d'institution & d'exercice pour corriger nos défauts, & pour accroître nos avantages. Semblables à ces jeunes plantes que le Jardinier soustient avec des bastons, & qu'il couvre contre les injures de l'air, jusques à ce qu'elles soient assez fortes pour supporter le chaud & le froid, & resister aux vents & aux orages. Alors on les taille, on les redresse, on coupe les branches superflues, pour leur faire porter plus de fruit, on oste les bastons & les couvertures pour les endurcir, s'il faut ainsi dire, & les fortifier. Nous éveillons donc d'abord l'esprit des jeunes gens, par l'étude de l'Arithmetique & de la *Geometrie*, après leur avoir appris à lire & à écrire, & nous l'adoucissons par la Musique. Ensuite, nous les portons à l'amour de la vertu, par la lecture des Poëtes, où ils voyent les paroles & les actions des grands Personnages, qui font naître en eux le desir de leur ressembler. Car la Poësie a des charmes particuliers qui s'attachent à l'esprit, & qui impriment les belles choses, tant dans la mémoire que dans le cœur. Quand ils commencent à entrer dans l'administration des affaires, alors... Mais je ne m'apperçois pas que cecy est hors de mon sujet; c'est pourquoy je m'impose silence à moy-mesme, sans attendre la voix de l'Huissier, qui sans doute baïssoit la vûe de honte, voyant que je m'estois égaré.

La Geometrie. Il n'y a au Grec que l'*Arithmetique*; mais on apprenoit aussi aux jeunes gens la *Geometrie*.

La voix de l'Huissier. Cela se rapporte à la coustume de l'Arcopage.

ANACARSIS. N'y a-t-il point de peines établies par vos loix, contre ceux qui passent sous silence les choses les plus considerables, pour s'attacher à d'autres moins importantes?

SOLON. Pourquoi dis-tu cela?

ANACARSIS. Parce que tu quittes ce qui concerne le gouvernement de l'Estat, pour m'entretenir des exercices du corps, qui sont beaucoup moindres.

SOLON. Mais c'est le but que je me suis proposé d'abord, que je ne veux point abandonner, pour ne point rompre le fil du discours, ni embarrasser ta memoire. Toutefois, si tu veux, je diray quelque chose en passant, de ce que tu desires sçavoir; car ce n'est pas icy le lieu d'en parler. Lorsque les jeunes gens sont capables de l'administration des affaires, nous leur apprenons les loix du pais, qui sont proposées pour cela publiquement en grosses lettres, afin que tout le monde les puisse lire; & qui leur enseignent ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent éviter. Nous ajoûtons à cela la conversation des Philosophes, qui leur apprennent à bien vivre, & à ne faire tort à personne, & ensuite à regler leurs desirs, & à moderer leurs passions; enfin, à parler & à se taire. Nous leur imprimons aussi l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, par des Tragedies & des Comedies, permettant en celles-cy de taxer les deffauts de quelques particuliers, tant pour les en corriger, que pour instruire les autres.

ANACARSIS. J'en ay vû jouer aux Bacchantes, où l'on voit les uns monter sur des échafes, & vestus en Rois & en Princes, qui bâillent avec de grands masques, & prononcent des mots graves & empoulez; Mais les autres qui jouent des Comedies, ne s'égueulent pas tant, & sont chauffez & vestus à l'ordinaire; quoyque leurs masques soient encore plus ridicules. Comme ces haut-montez donc émeuvent la

compassion , lorsqu'on leur voit traîner leurs cothurnes , qui sont comme des entraves ; les autres excitent la risée du peuple , si-tost qu'ils paroissent sur le theatre.

SOLON. Ce ne sont pas leurs cothurnes qui font pitié , mais les choses tragiques , qu'ils représentent d'un ton lamentable , & avec des paroles de même , aidées de la Musique qui a grand pouvoir sur l'esprit humain. Mais pour revenir à nostre sujet , si-tost que nos jeunes gens ont le corps fort & robuste , nous les faisons dépouiller à l'air , pour les accoustumer au chaud & au froid , & puis s'huiler pour leur rendre les membres plus souples , à l'exemple des Corroyeurs , qui preparent le cuir de la sorte , pour le faire plus durer. Ensuite , nous les exerçons comme tu as veu , en presence des vieillards qui prennent garde que tout aille bien ; ce qui avec la force & l'adresse , leur apprend à mépriser les coups & les blessures , & est comme un prélude de la guerre. *Que ne feront-ils point étant armés* , que tout nuds ils sont redoutables à leurs ennemis , car on ne leur voit point des corps pâles & défaits , ni chargés d'une graisse inutile ; mais ils sont robustes & vigoureux , capables des exercices militaires. De quel usage peuvent estre dans les combats , ceux qui ne peuvent souffrir le Soleil ni la poussiere , & qui pâlisent en voyant couler leur sang , à demi vaincus , par la seule vue des ennemis ? D'ailleurs , ces exercices consomment les humeurs superflues , qui causent les fievres & les maladies , & contribuent beaucoup à la santé. Car le corps d'un Athlete est comme du blé bien criblé où il n'y a point d'ordure ; & les travaux qu'il souffre ,

Que ne feront-ils point , &c.
Ce qui est icy , sera expliqué plus bas , pour ne point retoucher deux fois une même chose.

D'ailleurs , ces exercices ,

L'Auteur s'étend icy hors de propos , & est obscur dans une comparaison , qui est un grand défaut en ces matieres.

ne le tourmentent pas tant , comme ils l'exercent. Nous les accoustumons aussi à la course, pour les divers emplois de la guerre , où il faut faire quelquefois beaucoup de chemin en peu d'heures , & les faisons courir dans des sables , afin qu'ils soient plus vistes en un lieu ferme & uni. Car on leur propose exprés des difficultez en ces jeux , pour leur rendre les choses necessaires plus faciles. Nous les exerçons aussi à sauter , pour pouvoir franchir un fossé lorsqu'il en sera besoin , ou quelqu'autre obstacle qu'on aura jetté sur leur passage ; & pour être plus agiles , ils s'exercent d'abord avec des boules de plomb à la main. Ils s'accoustument , pour se fortifier , à lancer un javelot , ou à jeter le plus loin qu'ils peuvent un palay , qui est comme une petite rondache d'airain poli , où il n'y a point de prise ; de sorte qu'il est mesme difficile à tenir. Pour le sable & la bouë dont tu te moques , qui sont dans les lieux où l'on lutte, outre que cela empesche qu'on ne se fasse mal en tombant , cela apprend à se tenir plus ferme en des lieux glissans , & rend les veritables combats plus faciles. Car la peine qu'il y a à coleter un adversaire en cet endroit , sur-tout lorsque l'huile & la sueur font glisser la main sur la peau, est cause qu'on ne trouve après plus de peine à emporter un blessé du combat , ou à enlever un prisonnier. Pour le sable & la poussiere dont on se frotte , c'est pour une raison toute differente, afin de donner plus de prise ; outre que cela sert à arrester la sueur , & fait qu'on dure plus longtemps au travail , & que les esprits ne se dissipent pas si-tost. D'ailleurs , en fermant les pores qui sont ouverts par la chaleur , on oste l'entrée à l'air qui est froid , & qui pourroit faire mal. On peut dire aussi que cela sert à nettoyer les ordures comme on écure la vaisselle. Je te demanderois volontiers , si tu aimerois mieux avoir le corps blanc & effeminé , comme ceux qui ne

sont pas accoustumez au travail , que de l'avoir brun & vigoureux , comme ceux que tu vois icy. D'ailleurs , ces exercices servent à bannir l'oïfiveté , qui relâche les forces du corps & de l'esprit , & qui rend les hommes paresseux & mutins ; si bien qu'ils sont nécessaires en temps de paix , & en temps de guerre.

ANACARSIS. Mais quand les ennemis vous attaquent , marchez-vous au combat ainsi poudrez & huilez ? Et apprehendent-ils que vous ne les suffoquiez & ne leur donniez le croc-en-jambe , pour les faire tomber dans la bouë ? Vos corps ainsi noircis au Soleil , sont-ils à l'épreuve de leurs armes ? & prenez-vous ces grands masques de Tragedie pour leur faire peur , ou ces hauts cothurnes pour les atteindre plus promptement ? Prenez garde que ces exercices ne consomment en vain vostre force & vostre vigueur , & que ce ne soient plustost des passe-temps de gens oïfis , que des écoles de vertu. Vous feriez mieux , à mon avis , de tâcher à vous aguerir par l'exercice des armes , non pas en lançant quelque javelot sans pointe , mais en combattant tout de bon , avec l'épée & le bouclier , couverts de la cuirasse & de l'armet. Car en l'estat où je vous voy , vous subsistez plustost par quelque faveur divine , qu'autrement ; puisque je n'ay qu'à mettre l'épée à la main , pour faire fuir tous vos Athletes derriere les pilliers & les statuës qui embellissent ces portiques , & pour faire pâlir leur rougeur. En un mot , une longue paix vous a rendus incapables de soutenir le visage de vostre ennemi.

SOLOON. Demande-le aux Thraces , qui nous sont venus attaquer sous la conduite d'Eumolpe , & à vos Amazones avec leur Reine Hippolyte. Car quoyque nous nous exercions tout nuds , nous n'allons pas tout nuds à la guerre , & passons de ces exercices à celui des armes.

ANACARSIS. Je ne voy point que l'on s'y
ex-

exerce icy , & si j'ay couru toute la ville.

SOLON. Tu le verras , si tu y demeures plus long-temps , & je te montreray tout nostre appareil de guerre avec nostre Cavalerie , qui fait presque le quart des habitans. Mais nous trouvons qu'il est superflu , pour ne point dire barbare & ridicule , d'aller armé en temps de paix ; c'est pourquoy il n'est pas permis de porter une épée. Cela est bon pour vous , qui estes toujours errans & vagabonds , exposez aux courses & aux embusches de vos ennemis , & qui n'estes pas seulement en seureté parmy vos Citoyens , comme nous le sommes par le moyen des loix & de la Justice,

ANACARSIS. Mais pourquoy épuiser en vain ses forces , au lieu de les employer à la guerre ?

SOLON. Le corps n'est pas comme un vaisseau sujet à tarir ; au contraire , ses forces s'accroissent par le travail , & lorsqu'il est exercé , il en devient plus robuste ; car il languit dans l'oïveté , comme l'expérience le témoigne.

ANACARSIS. Je ne puis répondre à toutes ces subtilitez ; mais je voudrois pour le moins que ces exercices fussent des images de la guerre , & qu'on se battist tout de bon l'épée à la main , au lieu de s'amuser à donner le croc-en-jambe à son compagnon.

SOLON. Il seroit trop cruel de se tuer seulement pour l'exercice , & de priver l'Estat de braves hommes , qui pourroient rendre de bons services dans l'occasion. Pour ce qui est du prix qui est proposé au vainqueur , je ne sçay pourquoy tu fais si peu de cas d'estre proclamé victorieux en présence de ses citoyens , & de recevoir des louanges & des applaudissemens de tout le monde. Combien penſes-tu que ces acclamations excitent de courage dans la jeunesse , & qu'elles allument dans leur cœur de desir d'honneur & de gloire ? Que ne feront point pour la

d6-

*Cocqs
contre
cocqs, &
cailles con-
tre cailles.*

défense de leur patrie, ceux qui prennent tant de peine pour une branche d'olivier ? D'ailleurs, à se montrer ainsi nu aux yeux des autres, on en a plus de soin d'entretenir sa force & sa vigueur. Que dirois-tu, si tu voyois jouster publiquement des cocqs & des cailles, avec ordre aux jeunes gens de s'y trouver, pour redoubler leur courage par la veüe de ces petits animaux, qui combattent pour la gloire jusques au dernier soupir de leur vie ; ou quand tu verras dans Lacedemone ce peuple belliqueux, courir après une bale qu'on jette au milieu de l'Amphitheatre ; ou se partager en deux bandes dans un lieu qui est enfermé d'eau, & s'entrepuffer jusqu'à ce que l'un ou l'autre bataillon soit enfoncé ou recogné jusques-là ? Mais tu feras bien plus étonné, lorsque tu verras foïetter les jeunes garçons jusques au sang sur l'autel de Diane en la présence de leurs peres & de leurs meres, qui ne sont pas là pour les plaindre, mais pour les encourager à porter constamment la douleur, afin que s'ils venoient jamais à tomber entre les mains de leurs ennemis, la peur ne leur fît rien faire de lâche ni d'indigne de leur Patrie. Plusieurs donc meurent sous les coups de foïet, pour ne point trahir leur gloire ; & on leur a dressé des statues publiques pour recompense.

ANACARSIS. Mais Lycurgue se faisoit-il foïetter comme cela, quand il estoit jeune, pour s'exercer à la vertu, ou s'il a introduit ces costumes en un âge qui le mettoit hors de danger ?

SOLON. Il est vray qu'il étoit déjà vieux, lorsqu'il les a établies. Car ce ne fut qu'après avoir demeuré long-temps en Crete, pour apprendre celles de Minos, qui estoient estimées les meilleures.

ANACARSIS. Si ces coustumes estoient bonnes, que ne les as-tu donc suivies ?

SOLON. Je me suis contenté de celles de mon pais.

ANA-

ANACARSIS. Ce n'est pas cela; mais tu as veu combien il estoit ridicule de se faire du mal, pour s'empescher d'en avoir; & pour une douleur absente & incertaine, endurer des maux pressens & certains, que le plus cruel tyran ne feroit pas quelquefois souffrir. Si je me trouve jamais à ces spectacles de Lacedemone, je t'assure que j'en riray tout mon soul, que je diray bien des injures à ces bourreaux, qui traitent des enfans de bonne maison, comme des voleurs & des assassins. Leur Legislateur, à mon avis, avoit besoin d'un peu d'ellobore pour luy purger le cerveau.

SOLON. Ne dis pas cela d'un si grand homme; car quand tu seras à Sparte, on ne manquera pas de te satisfaire là-dessus. Mais après avoir appris nos coustumes, qui ne te plaisent pas trop, à ce que je voy, il est temps de te demander les tiennes, & comment vous instituez la jeunesse.

ANACARSIS. C'est sans l'outrager, ni faire mal à personne, mais il faudroit plus de temps pour t'entretenir de ces choses; & j'ay besoin mesme de quelque loisir pour m'y préparer. Remettons la partie à demain, puisqu'aussi bien il est déjà tard.

DU DEUIL.

Il se moque des extravagances qu'on fait dans le Deuil, plusloft par costume que par raison.

QU'IL y a de plaisir à considerer ce que les hommes font & disent dans le Deuil! Car ils trouvent toujours ce qui est arrivé insupportable tant à eux qu'à ceux qu'ils pleurent; &

ceux

ceux qui les consolent, tâchent à montrer le contraire, quoyqu'ils flattent quelquefois leur passion, pour les contenter, & pour gagner créance sur leur esprit. Mais voyons un peu ce que disent ceux qui s'affligent, après avoir exposé leur opinion touchant les morts; car cela fait partie de la Comedie. Le peuple abusé par les Poètes, & particulièrement par Hésiode & Homere, s'est persuadé qu'il y avoit là-bas un lieu souterrain fort profond & tenebreux, quoyqu'ils pensent bien sçavoir ce qui s'y passe; où les morts sont retenus par des liens éternels & invisibles, sans que personne en ait jamais pû sortir, que quelques-uns, dans toute l'étendue des siècles; encore a-ce esté par une grace particuliere, & pour des raisons tres-importantes. Car tout le pays est environné de grands fleuves, dont le nom mesme fait horreur. Le Styx, le Phlegeton, le Cocyte, sans parler d'Acheron, qui est un grand marais tout à l'entrée, qui exhale une vapeur si grossiere, que les ames mesmes des oyseaux ne sçauroient voler par-dessus. On trouve d'abord à la descente une porte de diamant gardée par Eaque, le cousin germain de Pluton, en la compagnie de Cerbere, qui est un chien à trois testes, qui fait de grandes caresses à ceux qui entrent, mais qui aboye terriblement ceux qui en veulent sortir. Au-delà du marais est un grand pré d'Asphodele, à travers lequel passe le fleuve d'Oubly, qui est le mortel ennemi de la memoire, si l'on en veut croire ceux qui en sont revenus, quoyqu'il soit assez étrange, comme ils ont pû s'en souvenir, après en avoir bû, & conter toutes ces choses qu'on ne sçait que par leur rapport. Dans ces lieux regnent Pluton & Proserpine; l'une fille de Cérés, qui a esté

*Horreur, seu, plain-
us, &c.*

Ceux qui les consolent. Je qu'il dit plus bas de Pluton
dis ailleurs, qu'ils ne sçavent est aussi expliqué ensuite.
où le mort est allé, ni s'il a Un grand marais. Je par-
perdu ou gagné à la mort. Ce lera ailleurs de Caron.

enlevée & emmenée là par force ; & l'autre , frere de Jupiter , qui a eu cet Empire pour son partage ; & se nomme Pluton , qui signifie Richesse , à cause qu'il est riche en morts , comme m'a dit un homme qui le pensoit bien sçavoir. Il a pour ministres les Peines , les Terreurs & les Furies , sans parler de *Minos* & de *Rhadamante* , tous deux Candiots , qui rendent la Justice tres-severement. Pour Mercure , il n'est là que comme un oyseau de passage. Les gens de bien sont envoyez aux Champs Elisées qui est un lieu de délices ; & les méchans , en des cachots éternels , où ils sont gesnez & tourmentez ; les uns dans le feu , les autres sur des gibets ou sur des rouës. Celuy-cy pour son supplice , traîne un rocher , ou puise de l'eau dans une cruche percée ; cet autre est rongé d'un Vautour , ou meurt de soif , sans pouvoir se désalterer , quoyqu'il soit dans l'eau jusqu'au cou. Le reste qui n'a fait ny bien ny mal , se promene dans le pré que j'ay dit , où on est nourri des viandes qu'on porte aux morts , & des effusions que l'on fait sur leurs sepulcres ; quoyqu'après tout , ce ne soient plus que des ombres qui n'ont que la figure du corps , & qui s'en vont en fumée , lorsqu'on les touche. Cependant , les pauvres gens qui n'ont ny parens ny amis , courent fortune là-bas de mourir de faim , parce que personne ne les assiste. Ces choses , & autres semblables , ont tellement pris créance parmi le peuple , qu'on met une piece d'argent en la bouche de ceux qui meurent , *Obole , qui est un sou marqué.* pour payer le Batelier , sans considerer si c'est une monnoye qui ait cours dans le pais , joint qu'on feroit mieux , à mon avis , de ne rien donner , afin qu'on fust contraint de les renvoyer icy. Après cette ceremonie , on lave le corps du défunt , comme s'il n'y avoit point

Minos & Rhadamante. Il n'est point nécessaire d'ajouter, fils de Jupiter.

d'eau

d'eau là-bas , ou qu'il duff affifter à quelque feftin en arrivant : Car outre cela , on le parfume , on le couronne de fleurs , on l'habille de ses plus beaux habits , soit qu'on ait peur qu'il meure de froid en chemin , ou qu'on ne le traite pas selon sa condition. Tout cela est accompagné de plaintes & de regrets , de larmes & de sanglots , pour répondre à un *Maître de ceremonie* , qui préside à l'action , & qui rapporte d'un ton lugubre , les anciennes calamitez , pour faire pleurer si l'on n'en avoit point d'envie. Les uns donc s'arrachent les cheveux , les autres se frappent l'estomach , ou s'égratignent le visage. Il y en a qui déchirent leurs habits , & qui mettent de la poussiere sur leurs testes , ou qui se couchent par terre , & se heurtent contre les murailles ; si bien que le mort est le plus heureux de toute la bande. Car tandis que ses amis & ses parens se tourmentent , il est placé en quelque lieu éminent , lavé , nettoyé , parfumé & couronné , comme s'il vouloit aller en compagnie. Ensuite, son pere ou sa mere , s'il en a , sortent de la troupe , & le viennent embrasser , avec des lamentations si ridicules , que cela seroit capable de le faire crever de rire , s'il avoit quelque sentiment. Car ils luy diront , par exemple , d'une voix dolente , & d'un ton lugubre ! Ha , mon cher fils , pourquoy es-tu mort ? c'estoit à moy d'aller le premier ; Tu as esté bien pris sur le vert , & cueilly en la fleur de ton âge ; sans avoir gousté des plaisirs du monde , & des douceurs du mariage , & sans avoir laissé des enfans qui te ressembtent. On ne te verra plus jouer avec tes petits camarades , ni boire & manger avec eux. C'est ainsi qu'ils parlent comme si l'on avoit besoin de vivres là bas , & qu'on duff mourir de faim , faute d'en avoir. Il y en a qui à la mort de leurs parens , égorgent leurs chevaux & leurs esclaves , pour

Maître de ceremonie. Ceci | Du reste , je touche ailleurs
est plus bas chez l'Auteur. | les plaintes des femmes.

les

les aller servir en l'autre monde ; & brûlent ou enterrent avec eux ce qu'ils ont de plus précieux, comme si cela leur devoit estre fort utile. Cependant , tout ce que ces gens-là disent , ce n'est , ni pour les morts , qui ne les sçauroient entendre , quand ils crieroient dix fois plus haut, ni pour eux-mêmes , car il suffiroit de parler tout bas , ou de le penser sans le dire. Si bien qu'il ne reste , sinon que ce soit par coustume , ou pour les autres , de peur qu'on ne les croye sans amitié , & sans sentiment pour leurs proches. Car du reste , ils ne sçavent ni où le défunt est allé , ni s'il a perdu ou gagné à la mort : Au contraire , tout bien considéré, ils trouveroient peut-estre qu'il luy estoit avantageux de mourir. S'il les entendoit donc , voicy ce qu'il pourroit dire : Qu'avez-vous tant à pleurer, pauvres gens, & à vous tourmenter pour moy , qui suis plus heureux que vous ? Voudriez-vous que j'eusse vescu jusqu'à un âge décrepit, pour estre à charge à mes amis & à moy-mesme , & en risée aux autres, après avoir perdu tous les sens, & souffert mille afflictions durant la vie ? Vous regrettez de ce que je ne pourray plus ni manger ni boire : Mais n'est-il pas plus avantageux de n'avoir plus besoin de boire ni de manger ? Vous feriez donc mieux de crier : Ha , mon fils , tu ne seras plus sujet aux infirmités de la vie ; tu ne seras plus tourmenté de froid ni de chaud, de soif ni de faim : Tu n'apprehenderas plus les menaces d'un tyran , ni les embusches d'un ennemi ; tu ne seras plus tourmenté des passions , ni travaillé des débauches de la jeunesse , & ne craindras plus les douleurs ni les ennuis de la vieillesse. Ces plaintes , à vostre avis , ne seroient-elles pas plus justes, & *moins ridicules* ? Il pourroit encore ajouster : Est-ce que les tenebres où je suis vous font peur, & que vous ap-

Moins ridicules. Le rai- | que le Grec dise le con-
sonnement veut cela, quoy- | traire.

*On tresse
dedans.*

prenez que je ne sois suffoqué par la pesanteur de mon sepulcre ? Mais un mort n'a rien à craindre , puisqu'il ne sçauoit plus mourir , & mes yeux pourris ou bruslez n'ont plus besoin de voir la lumiere. D'ailleurs, quand je serois miserable , à quoy me serviroient toutes vos plaintes , & tous ces coups donnez contre l'estomach , à la cadence des instrumens , & cette tombe couronnée , & ces effusions & ces lamentations des femmes ? Croyez-vous que ce vin que vous répandez , descende jusqu'aux Enfers , & qu'il soit encore bon à boire en l'autre monde ? Car pour les bestes que vous bruslez en sacrifice , une partie s'en va en fumée , & le reste n'est que cendres , qui seroit un fort mauvais aliment. Il y a donc long-temps qu'il me prend envie de rire de tout ce que vous faites ; *mais ce linge* dont vous m'avez embeguiné , m'en empêche. Si le mort résuscitoit , à vostre avis n'auroit-il pas plus de raison de dire cela , que les parens , qui le pleurent , n'en ont de dire ce qu'ils disent ? Voilà donc les plaintes qu'on fait pour les morts , qui sont semblables par-tout ; mais les sepultures sont différentes selon les diverses Nations. Car les uns les brûlent ou les enterrent , les autres les embaument ou les mangent. J'ay assisté à des festins en Egypte , où l'on les place au bout de la table ; & quelquefois un homme par nécessité presse la carcasse de son pere ou de sa mere , pour servir à cet usage. Pour les monumens , les colonnes , les inscriptions , & les pyramides , y a-t-il rien de plus inutile & de plus ridicule ? Il y en a qui celebrent des jeux à la memoire du défunt , & qui font des oraisons funebres sur son sepulcre , comme si cela luy devoit servir là bas de certificat & d'attestation de vie & mœurs. Après tout cela , on traite l'assemblée , où les amis vous consolent , & vous convient à manger. Jusques à

*Squelette, corps
fêché.*

Mais ce linge. Je touche plus haut ce qui est icy.

quand,

quand, disent-ils, voulez-vous pleurer un mort? Vous ne le rappellerez pas en vie par vos larmes. Vous voulez-vous faire mourir pour désespérer vos amis, & laisser vos enfans orphelins? Il faut pour le moins manger, quand ce ne seroit que pour faire durer vostre deuil. A la fin vous vous laissez vaincre après beaucoup de résistance, quoyque vous mouriez de faim, parce qu'il y a trois jours que vous n'avez mangé. *Voilà une partie* des choses qu'on fait dans le deuil, & d'autres encore plus ridicules, tant par une mauvaise coustume, que par une fausse opinion que la mort est un mal.

L'ORATEUR RIDICULE.

Satyre, où Lucien tourne en ridicule. quelqu'un qui l'avoit offensé; il prend le contrepié de la véritable Eloquence, pour decrire la sienne.

JE te loue, mon fils, d'avoir de la passion pour l'Eloquence. Car qu'y a-t-il de plus grand & de plus divin, que de sçavoir gouverner les hommes, les regir par le discours, & se faire obeïr sans gardes ni sentinelle? *Mais pour en venir là*, il faut beaucoup de temps & de peine. Tu ne dois pas pourtant perdre courage, pour la grandeur de l'entreprise; au contraire, il faut réveiller tes forces pour vaincre les difficultez qui se presentent; & considerer combien de gens se

Voilà une partie. J'ay dit plus haut, qu'ils craindroient de passer pour des gens sans sentiment & sans affection pour leurs proches.

Mais pour en venir là. J'ay

changé icy mon Auteur: car ce qu'il dit des deux chemins, est expliqué en suite; outre que ce que j'ay mis, lie mieux le discours.

sont rendus illustres par là, qui n'étoient rien auparavant. D'ailleurs je ne te conduiray pas par un chemin rude & épineux, mais par de beaux lieux & d'agréables vallons, où tu trouveras du frais & de l'ombre, tandis que les autres grimperont en vain par des rochers & des précipices. Ces promesses sont grandes, mais véritables; car si Hésiode pour avoir mâché quelques feuilles de laurier sur la montagne d'Helicon, de simple berger devint grand Poète: pourquoy l'Eloquence coûtera-t-elle plus à acquérir, veu qu'elle le cede beaucoup à la Poésie, tant pour la grandeur des figures, que pour la majesté de l'expression? Il faut que je te conte à ce propos ce qui arriva à Alexandre, lors qu'après la journée d'Arbelles, il se vit maître de l'Asie. Comme il vouloit établir des Couriers par tout, pour envoyer ses ordres plus promptement, & estre averty plutôt de ce qui se passoit dans son Empire; un marchand Phenicien luy proposa de

*On, tra-
verser.*

percer quelques montagnes, pour faciliter le chemin de Perse en Egypte, qui étoit fort long, & où l'on ne pouvoit aller qu'avec beaucoup de tems & de peine, à cause des grands détours qu'il falloit prendre. Mais comme plusieurs choses paroissent incroyables d'abord, qui ne le sont pas en effet, Alexandre ne goûta pas cet avis, quoyqu'il fût pressé de donner ordre aux affaires de l'Egypte; mais l'expérience a fait voir depuis qu'il étoit tres-bon. Ne rejette donc pas le mien, & sage aux dépens d'Alexandre, croy que je te puis faire surmonter sans peine tous les obstacles qui sont sur le chemin de l'Eloquence, & te rendre en peu de temps grand Orateur. Mais je te veux décrire premierement le pais où tu dois

Percer. Le raisonnement veut qu'on l'explique ainsi: car s'il n'eût esté question que de traverser ces montagnes, sans faire un chemin à travers, avec beaucoup de

travail & de dépense, il eût esté aisé de l'éprouver.

Je te veux décrire. La comparaison de Cébés se trouve en d'autres lieux de ce livre.

aller, & t'en dresser la figure. L'Eloquence habite sur une haute montagne, dans une pompe & une majesté extraordinaire : car elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de toutes sortes de fruits & de fleurs ; & de l'autre, la gloire, la puissance & les richesses : sans parler des loüanges & des applaudissemens qui l'environnent, comme autant de petits Cupidons, ou comme ces enfans qui se jouent autour du Nil, si jamais tu l'as vu comme on le peint monté sur un crocodile ou sur un cheval marin. Imagine-toy que tu es l'un des courtisans de cette Belle, ou plutôt l'un de ses galans qui la recherche en mariage, pour jouir de sa beauté & de sa gloire. Lors que tu approcheras de sa demeure, tu perdras courage comme les soldats d'Alexandre, à la vue du rocher d'Aorne ; car elle est ceinte tout autour de roches affreuses. Mais enfin, après avoir bien tournoyé, tu trouveras deux chemins ; l'un qui n'est qu'un petit sentier taillé dans le roc, par où est monté Demosthene & les autres grands Orateurs de l'antiquité, mais qui est maintenant desert, & tout couvert de ronces & d'épines ; l'autre large & fleury, par où montent les Orateurs modernes. J'ay esté si malheureux que de prendre le premier, pour n'avoir découvert l'autre que fort tard ; ce qui m'a donné beaucoup de peine inutilement. Car je croyois le Poëte, qui dit, Que les biens proviennent des maux, & que les roses se cueillent sur des épines ; mais j'ay trouvé au contraire, que plusieurs ont acquis beaucoup d'estime & de réputation, sans avoir travaillé, & qu'ils triomphent maintenant sur le char de l'Eloquence, pour avoir sceu bien choisir d'abord. Je sçay bien que du commencement tu ne sçauras lequel prendre de ces deux chemins, n'ayant pas assez de résolution pour quitter la trace des anciens, & étant charmé d'autre côté, par l'invention des autres.

tres. D'ailleurs, tu rencontreras au bas du roc, un homme fort robuste, mais d'une mine grave & severe, qui s'offrira à toy pour guide dans ce chemin rude & épineux, où l'on voit encore les vestiges de Platon & de Demosthene, & te dira que si tu le quittes, tu tomberas dans des abysses & des précipices. Il te donnera à imiter les harangues des anciens Orateurs, qui sont mâles & nerveuses, & où tous les pas sont marquez; & te dira que tu ne peux réussir autrement, ni arriver où tu pretends, qu'après beaucoup de temps & de peine: ce qui te desesperera d'abord: car il ne parlera que de lustres & d'olympiades, & non de mois ni d'années; & ne te demandera pas peu aussi pour te montrer le chemin. Voilà ce que te dira ce vieux rêveur avec sa mine renfrognée, qui ne te proposera pour exemples que des morts & de vieilles Pancartes, sans considerer que cela estoit bon sous le regne de Philippe & d'Alexandre, dont la puissance estoit formidable à la Grece; mais que nous jouissons maintenant d'une paix profonde, & sommes aussi éloignez de leurs mœurs que de leurs temps. Si tu me veux croire, tu quitteras ce bon-homme, & son chemin raboteux, par où tu n'arriverois que bien tard, & prendras l'autre qu'on a decouvert depuis peu, qui est plus aisé & plus battu. Tu trouveras à l'entrée *un homme de bonne mine, vestu à la mode*, avec une contenance lascive, & un port effeminé, qui te conviera à le suivre, en se gratant la tête du bout du doigt, & passant sa main dans ses cheveux. Prends garde de ne le pas rebutter, car c'est un thresor qui s'offre à toy, & le favoriy d'Apollon & des Muses. Mais que dis-je? il

Un homme de bonne mine.
Il n'est pas besoin de mettre plusieurs, parce qu'il n'en a mis qu'un plus haut, &

n'en veut qu'à une personne.
Vestu à la mode. Cela explique ce qu'il dit en suite en plus de paroles.

n'au-

n'aura pas plutôt ouvert sa bouche de roses , que tu seras charmé de la douceur de son Eloquence , & jureras qu'il n'a été nourry que de Nectar & d'Ambrosie. Si tu le suis , tu deviendras en moins de rien tres-celebre , & comme luy , *tu regneras dans les assemblées.* Tu ne manqueras donc point d'ajouter foy à ses preceptes ; mais il vaut mieux les entendre de sa bouche , de peur que je ne les puisse rapporter si bien que luy. Il te dira d'abord avec un souris en *passant la main sur son front* , & radoucissant sa voix : Est-ce l'Oracle d'Apollon , mon fils , qui vous a envoyé vers le plus grand des Orateurs , comme il envoya autrefois Cherephon vers le plus grand des Philosophes , ou si vous y avez esté Secret. conduit par la foule , & porté sur l'aîle de la Renommée ? Mais quoy qu'il en soit , je vous feray voir que j'ay le même avantage sur les autres , que la trompette a sur la flûte , & la cigale sur les abeilles ; car il parle de foy avec grande modestie. *Pour devenir donc* Orateur , ajoutera-t-il , vous n'avez qu'à suivre mes pas , & à faire ce que je vous diray. Premièrement , je me moque du sçavoir & de l'estude ; l'Eloquence est quelque chose au delà , & il n'est pas si nécessaire d'estre sçavant que d'estre hardy , & bannir cette sottise pudeur , qui donne mauvaise opinion de foy. En un mot , pour estre Avocat , aussi-bien que bon Courtisan , il faut estre un peu effronté , & se souvenir que la resolution n'est guere plus nécessaire à la guerre qu'au barreau. Car pourveu que vous parliez

Tu regneras dans les assemblées. J'ay déjà dit qu'il triomphera sût le char de l'Eloquence , pour faire allusion à cela.

Passant la main sur son front. Je le mets ainsi , pour marquer la façon dont on caresse les jeunes gens : car il n'est

pas nécessaire de faire agencer deux fois ses cheveux , à cet Orateur.

Pour devenir donc. J'adoucis ces choses le plus délicatement que je puis : car l'Auteur , à mon avis , fait dire des sottises à cet homme , trop grossièrement.

d'un ton de commandement , & que vous ayez la démarche fiere , l'habit magnifique , la suite de même , il faut croire que tout ira bien. Après avoir eu soin de son habit & de sa mine , il faut tenir à la main un Livre , comme si l'on estudioit quelque chose , quoyqu'on ne fasse rien moins que cela ; Avoir à commandement de beaux mots , & *des phrases à la mode* , pour se faire admirer ; En faire même de nouvelles sans se soucier de celui , qui dit à l'Empereur qu'il n'avois pas droit de faire un mot. Que si on les rebutte ou quelqu'autre chose semblable que vous voudrez introduire , ne manquez pas d'avoir tout prest le nom de quelque ancien Poëte ou Orateur pour l'autoriser , quand il n'en auroit jamais parlé. Du reste , ne vous amusez point à l'Eloquence froide & surannée de Platon , d'Isocrate & de Demosthene ; mais ayez toujours devant les yeux celle des modernes , qui est plus mignarde & plus polie : & lors qu'il vous faudra haranguer , ne soyez point en peine de traiter vostre sujet ; mais parlez indifféremment de tout , sans avoir égard à l'ordre ni à la matiere. C'est assez que vous ne demeuriez pas court. Sur tout , ne manquez pas dans Athenes d'alleguer les coustumes des Indes ou d'Egypte ; car c'est le moyen de se faire admirer.

Endroits illustres de l'histoire Grecque. Ayez toujours à la bouche Marathon & Cynégire : Percez le mont Athos , enchaînez l'Hellespont , obscurcissez le Soleil des flèches des Perses , tarissez les fleuves de leur multitude , poursuivez Xerxes , soustenez Leonidas , lisez les caracteres sanglans d'Othryade. Ne parlez que de Salamine , d'Artemise & de Platées ; Enchassez par tout ces beaux mots & ces belles phrases dont j'ay parlé , comme autant de pierrieres. Ne vous expliquez que par figure , avec

Des phrases à la mode. | L'Auteur dit , de vieux mots : | vec un Orateur parfumé , vestu à la mode , & galant comme celui-cy.

quel-

quelque serment ou quelque exclamation. Répétez souvent, *Messieurs*, d'un ton harmonieux & musical. Crachez en parlant, frappez-vous sur la cuisse, carrez-vous en marchant, parlez en chantant, rompez-vous la teste & aux autres, à force de crier. Que si l'on vous sifle, ou qu'on ne vous veuille pas écouter, rabroûtez les auditeurs, & arrêtez ceux qui voudront sortir. Reprenez toujours les choses dès leur origine, & remontez, s'il se peut, jusqu'à la guerre de Troye, & au Deluge de Deucalion, Car peu de gens appercevront vos défauts, & ceux-là se tairont par modestie. Que s'ils en parlent, on croira que c'est par envie, & vous aurez toujours l'approbation du peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend point ; & qui croit qu'on dit des merveilles, lorsqu'on les prononce hardiment. D'ailleurs, la promptitude donne de l'admiration, ou sert d'excuse ; au lieu qu'on attend quelque chose de grand d'un homme qui est préparé : C'est pourquoy je vous déconseille la meditation, tant en vos écrits qu'en vos harangues. Que si vous demeurez court, il faut donner ordre que vos amis ménent du bruit, ou qu'ils fassent quelque autre chose, pour avoir le temps de songer à ce que vous avez à dire. Car ce n'est pas un petit secret d'entretenir une cabale, qui r'habille nos défauts & relève nos avantages, & qui nous applaudisse à la fin, pour servir d'exemple aux autres, & nous accompagne en foule à la sortie. Ne manquez pas vous-même de célébrer vos loüanges ; & quand vous aurez harangué, rapportez les plus beaux endroits de vostre harangue, pour faire voir l'avantage que vous avez sur les anciens. Mais j'ay pensé oublier le principal, qui contribuera le plus à vostre gloire : c'est de n'estimer que soy-même ; & si les autres disent quelque chose de bon, de crier qu'ils l'ont dérobé. Arrivez toujours le

Avec quelque serment. Cela est plus bas chez l'Auteur.

domier dans une assemblée , parce que cela sert à se faire remarquer ; & tandis que chacun est en attente , dites quelque chose qui attire l'attention des assistans , & donne du dégoût pour celui qui doit parler. Il ne faut pas faire beaucoup de gestes , car cela est bas ; ni se lever qu'une ou deux fois , pour ne point témoigner trop d'action. Il se faut toujours moquer de ce que les autres disent ; car il y a mille occasions de médire , pourveu que la calomnie soit délicate , & qu'on ait de l'audace & de l'assurance pour la débiter. Voilà ce qu'on doit faire en public , tandis qu'en particulier on passe le temps dans les jeux & la débauche , en enseignant toujours d'avoir quelque bonne fortune , & tâchant de se mettre bien avec les Dames ; car cela sert à donner de la réputation. Si *vous vous appliquez* de bonne heure à toutes ces choses , vous réussirez parfaitement ; & il n'est pas besoin de dire ce qui vous en reviendra. Car vous savez ce que j'étois , & ce que je suis devenu ; Comme je suis né de bas lieu , & que j'eus bien de la peine à me faire valoir d'abord par quelque agrément que j'avois , & en suite par les bonnes grâces d'une vieille , dont la faim me faisoit trouver les caresses agréables , quoyqu'ellen'eust plus que quatre dents postiches. Cependant , j'aurois été son héritier , sans un coquin de valet , qui m'accusa d'avoir acheté du poison , pour m'en défaire plutôt. Elle me chassa donc honteusement , & me réduisit à faire le métier d'Avocat , dont je subsiste , en faisant semblant d'avoir connoissance avec les Juges , & trahissant mes parties. Car quoyque cela me fasse passer pour un méchant homme , cela sert toujours à me faire craindre , & empêche qu'on n'ose s'attaquer à moy. Du reste , bien que je ne remporte pas souvent la victoire , je ne laisse pas

Si vous vous appliquez. Je retranche icy des salerez , qui ne sont rien en luyet.

d'or-

d'orner ma porte de festons pour entretenir ma réputation , & tromper ceux qui n'en savent rien. Voilà l'Eloquence que je vous propose , dont je suis un vivant exemple , & qui m'a fait ce que je suis. Ce sont là à peu près les paroles que te dira ce galant homme ; & si tu le crois , tu réussiras comme luy , sans avoir besoin pour subsister , de faire la cour aux vieilles ; mais tu obtiendras en mariage l'Eloquence , & seras porté sur le char ailé de Platon ; si bien qu'il te siera mieux de parler de toy , qu'à luy de Jupiter. Mais pour moy , qui suis trop timide & trop retenu , je ne sçaurois me rendre illustre par cette voye ; & je te cederay cet honneur aussi-bien qu'à ton maître. Que dis-je ? j'y renonce déjà , & je t'abandonne le prix de la course , pourveu que tu avoties , que ce n'est pas pour avoir esté plus vite que moy , que tu m'auras devancé ; mais pour avoir pris le plus court chemin.



LE MENTEUR. OU L'INCREDULE. DIALOGUE.

PHILOCLÉS ET TYQUIADE.

Lucien se moque des contes que l'on fait des apparitions des esprits , & accuse la Magie de fausseté & d'imposture.

TYQUIADE. D'Où vient , Philoclés , que la plupart des hommes aiment à mentir , & ne se contentent pas de débiter des mensonges ; mais qu'ils sont bien-aisés d'en

d'en entendre , & triomphent quand on les entretient de sornettes , ou qu'ils en content eux-mêmes ?

PHILOCLE'S. Quelques-uns le font pour le profit.

TYQUIADE. Je ne parle pas de ceux-là , & j'excuse même ceux qui mentent pour éviter quelque danger , comme fit Ulyffe , ou pour faire quelque fortune ; sans parler des mensonges loüables qui se font pour tromper son ennemy. Mon étonnement est d'en voir qui aiment le mensonge pour luy-mesme , & sans qu'il leur en revienne ny honneur ny profit.

PHILOCLE'S. Y a-t-il des gens assez extravagans pour cela ?

Le Cid. TYQUIADE. Plusieurs & de tres-grands Personnages , qui ne se plaisent pas seulement à tromper les autres , mais à se tromper eux-mêmes ; ce qui me donne de l'étonnement , mêlé de quelque indignation. Car , pour ne rien dire des Poètes , n'avons-nous pas des Historiens , comme Ctésias & Herodote , qui non contents d'abuser ceux de leur siecle , ont voulu consigner leurs Fables à la posterité ? Mais je ne puis souffrir dans les Poètes mêmes , que Saturne châtre son pere , que Promethée soit attaché en croix , que les Geans fassent la guerre aux Dieux , sans parler de la Tragedie des enfers , des diverses metamorphoses de Jupiter , & d'une infinité d'autres. Ajoûtez à cela les Chimeres , les Gorgones , les Cyclopes , & autres pareilles resveries , pour faire peur aux petits enfans. Encore passe pour les Poètes , & les anciens Historiens , qui n'avoient rien de meilleur à nous débiter. Mais que dirois-tu de voir mentir des Nations routes entieres , comme les Candiots lors qu'ils montrent le sepulcre de Jupiter , & les Atheniens quand ils disent qu'Erichon & leurs predecesseurs naquirent de la terre ? quand ce seroit des choux , encore les faudroit-il semer. Les Thebains

bains sont encore plus extravagans , qui se font venir des dents d'un serpent. Cependant , ceux qui ne croient pas ces choses & autres semblables impertinences , passent pour impies , comme s'ils s'attaquoient aux Dieux , & qu'ils doutassent de leur pouvoir ; tant le mensonge a trouvé de creance parmi les hommes. Pour moy , *je le pardonne aux villes* , qui le font pour rendre leur origine plus auguste ; mais de voir des Philosophes qui travaillent à la recherche de la verité , se plaire à conter & à entendre des fables , comme si c'estoient des veritez infaillibles ? c'est ce que je ne puis comprendre , & que je trouve tout à fait ridicule & insupportable. Car je viens tout presentement de chez Eucrate , où j'ai ouï dire tant de fadaïses , que j'ay esté contraint de sortir , parce que cela me faisoit mal au cœur.

PHILOCLE'S. Tu m'étonnes : car je l'ay toujours pris pour un homme sage , qui ne voudroit pour rien du monde mentir , ni souffrir qu'on mentist en sa presence.

TYQUIADE. Si tu sçavois les sottises qu'il a dites , & comme il les affirmoit jusqu'à prendre ses enfans à témoin , tu pardrois bien-tôt la bonne opinion que tu as de luy. Pour moy , je le regardois entre deux yeux , comme s'il fust devenu fou ; & quelquefois je le prenois pour un imposteur , & m'étonnois qu'il nous eust imposé si long-temps avec sa mine grave & severe.

PHILOCLE'S. Mais encore , que disoit-il ? car je voudrois bien sçavoir les impostures qu'il cachoit sous une si grande barbe.

TYQUIADE. J'avois accoustumé de l'aller voir

<i>Je le pardonne aux villes. Il a déjà dit plus haut , passe pour les Poëtes. C'est pourquoy je ne le repete point : mais on peut ajouter , Qui auroit ôté les Fables de la Grece , ceux qui montrent les rare-</i>	<i>tez, dans les villes , mourraient de faim , parce que personne ne veut entendre la verité pour rien , mais cela interrompt le raisonnement. Du reste , j'ôte plusieurs interruptions , pour être plus court.</i>

de temps en temps, lorsque j'estois de loisir; & ayant appris qu'il estoit malade, & qu'un de mes amis avec qui j'avois affaire, estoit chez luy, j'y suis allé pour les voir tous deux, & en arrivant j'ay trouvé que mon amy n'y estoit plus, mais en sa place il y avoit bonne compagnie. Car le *Philosophe* Peripateticien Cleodeme y estoit, avec le Stoïcien Dinomaque, & Ion le Platonicien, qu'on croit seul avoir pénétré dans les secrets de son maistre: Tous chefs de secte, & autant de lumieres de vertu & de doctrine, dont la presence seule devoit écarter le mensonge. Le malade commençoit à se mieux porter, sa fluxion estant tombée sur les jambes: & chacun se méloit de luy donner quelque recette, comme on a de coutume. Après l'avoir salué, & m'estre excusé à l'ordinaire de ne l'avoir pas visité plutôt; sur ce que je ne faisois que d'apprendre son indisposition: Il me dit d'une voix assez basse, que je me misse sur son lit; ce qui m'étonna, parce qu'en entrant je l'avois trouvé qui parloit avec chaleur: & comme je luy eus obéi, prenant bien garde à ne point toucher à ses jambes, Cleodeme poursuivant son discours, En levant, dit-il, de la main gauche la dent d'une belette qui ait esté tuée de la sorte que je viens de dire, & la liant dans la peau d'un lion nouvellement écorché, puis en entortillant vos jambes, la douleur s'apaisera aussi-tôt. Ce n'est pas dans la peau d'un lion, reprit Dinomaque, qu'il faut entortiller cette dent, mais dans celle d'une jeune biche; ce qui est plus probable à cause de la vitesse de cet animal, quoyque le lion ait plusieurs autres perfections. Car la graisse, jointe à son pied droit & aux poils de son menton, a de grandes vertus, pourveu qu'on

Car le Philosophe, &c. Le Medecin sera touché plus bas. Il n'est pas assez illustre, pour le mettre icy.

Dans celle d'une jeune Biche. Je n'insiste pas davantage sur des sèdaises.

ſçache les paroles qu'il faut dire ; mais cela ne ſert de rien à la goutte. J'ay crû autrefois comme vous , repartit Cleodeme , que la biche eſtoit plus propre à cela que le lion ; mais un Africain me dit une raiſon qui me fit rendre ; c'eſt que les lions prennent les cerfs , qui eſt une marque qu'ils ſont plus viſtes qu'eux ; & la compagnie applaudit à cette raiſon. Eſtes-vous ſi fous , leur diſ-je , que de croire qu'on puiſſe *guerir un mal de paroles* , ſi ce n'eſt un mal d'eſprit , & que des remedes ſi extravagans ayent eſté deſtinez par la Nature , qui eſt ſi ſage , à la guerison des maladies ? Alors ils ſe prirent tous à rire de mon ignorance , bien que le Medecin qui eſtoit preſent , témoignaſt d'eſtre de *mon* ^{avis} avis , pour ſe venger , à ce que je croy , de ce qu'ils condamnoient le ſien , qui eſtoit de diminuer les forces du malade en luy oſtant le vin , & ne le nourrissant que d'herbages. En ſuite , Cleodeme me dit en ſouriant ; Quoy Tyquiade ! tu ne crois pas que le remede que nous avons dit , puiſſe guerir la goutte ? Non , diſ-je , quand on enfermeroit une douzaine de belettes dans la peau d'un lion , fut-ce celui de Nemée , veu que le lion même eſt tourmenté de ce mal & a quelquefois bien de la peine à marcher. Tu ne ſçais donc pas , reprit Dinomaque , qu'on charme tous les jours la fièvre , qu'on enchante les ſerpens , & qu'on guerit *les maladies* avec des paroles que les vieilles ſçavent ? L'un eſt auſſi incertain que l'autre , repliquay-je ; & juſqu'à ce qu'on m'ait fait voir que la fièvre a des oreilles pour entendre ce qu'on luy dit , je prendray cela pour des contes de vieille. Il ſemble à t'oïr parler , ajouta Dinomaque , que tu ne crois pas ſeulement qu'il y ait des Dieux , ou

Guerir un mal , de paroles.
Je change la couleur de l'Au-
teur , qui n'eſt pas bien juſte.

Grec , des bubons , qui ſont
des apoſtumes ; mais il eſt
plus beau , dit en general.

Les maladies. Il y a au

que

que tu doutes de leur puissance. Nullement ,
 luy dis-je ; il se peut bien faire qu'il y en ait , &
 que tout cela ne soit que fable. Pour moy , je
 revere leur pouvoir , & admire tous les jours
 les merveilles qu'ils operent dans la Nature , par
 le moyen des remedes qui sont destinez pour
 cela. Mais Esculape & ses descendans ne gue-
 rissoient pas les maladies avec la peau d'un lion
 & les dents d'une belette , ni en marmotant
 des paroles ; mais en appliquant des remedes
 salutaires. Laissez-là cet incredule , dit Ion , pour
 ouïr ce que j'ay veu en ma jeunesse. On vint
 dire un jour à mon pere , que son vigneron se
 mouroit de la morsure d'une vipere ; & là-dessus
 on vit entrer ses camarades qui le portoient à
 demi-mort sur un petit lit , ayant le corps tout
 enflé & tout livide. Comme mon pere pleuroit
 de le voir en cet estat , un de ses amis qui estoit
 present : Ne crains rien , dit-il , je te vais ame-
 ner un Caldéen qui le guerira. Pour le faire
 court , le Caldéen vint , qui le guerit avec des
 paroles , en pendant à son pied une pierre tirée
 du sepulcre d'une vierge. Aussi-tost le malade
 chargea son petit lit sur ses épaules , & s'en re-
 tourna travailler à la vigne où il avoit esté mordu.
 Pour comble de merveilles , ce Magicien allant
 le matin à la campagne , *fit un grand cerne* qu'il
 purifia avec une torche & du soufre ; puis faisant
 trois tours , & prononçant sept noms d'un vieux
 livre , il y fit venir tous les serpens de la contrée ,
 à la reserve d'un vieux dragon , qui ne se pou-
 voit presque plus traîner de vieillesse , ce qui
 l'empêchoit d'obéir. Alors le Magicien en co-
 leré commanda au plus jeune de l'aller querir ,
 ce qu'il fit ; & lors qu'ils furent tous arrivez , il
 ne fit que souffler dessus , & les consuma en un
 instant ; ce qui nous remplit tous d'admiration.

Fit un grand cerne. On a | sorte du sujet , puisqu'il fait
 coutume de le dire ainsi : on- | trois tours.
 tre qu'il résulte en quelque

Le jeune serpent, luy répondis-je, amena-t-il ce vieux dragon par dessous les bras, ou s'il s'appuyoit sur un bâton, parce qu'il ne se pouvoit plus soutenir ? Tu te moques, reprit Cleodeme, & j'ay esté quelque temps comme toy que je ne voulois rien croire, jusqu'à ce que je vis ce Magicien du Septentrion, voler & *marcher sur les eaux*, ou bien à travers le feu avec des Garbatines, qui est la chaussure du pays. Je ne parle point de chasser les demons, ressusciter les morts, faire descendre la Lune en terre, & remonter Proserpine des enfers, parce que c'estoient des choses ordinaires. Mais je vous diray ce que je luy ai vû faire à Glaucias. Ce jeune homme après la mort de son pere, devint extrêmement amoureux de Chrysis, la fille de Demenet, & comme il estoit mon disciple, il me découvrit sa passion. J'en fus bien fâché, car il estudioit fort bien ; & à l'âge de dix-huit ans il sçavoit une grande partie de la Philosophie d'Aristote. Mais voyant que je ne le pouvois détourner de cet amour, je luy amenay ce Magicien, à qui je donnay cent francs pour faire quelques sacrifices, & luy en promis quatre fois autant, si Glaucias pouvoit jouir de sa maistresse. Au croissant donc de la Lune qui est le temps le plus propre pour cela, il fit une fosse sur le minuit dans le logis de Glaucias, où après avoir prononcé quelques paroles, le pere apparut premierement, qui estoit mort il y avoit sept mois, & qui se mit fort en colere contre son fils : mais à la fin il se rendit à sa passion. En suite, vint Proserpine qui menoit Cerbere en lesse : puis la Lune, qui est un monstre à plusieurs formes, & qui n'est jamais en même estat. Après cela le Magicien fit un petit Cupidon de terre, & luy commanda d'amener Chrysis. Ce Cupidon s'envole aussi-tost, & au bout

Marcher sur les eaux. Je particularitez trop affectées & ne m'étends pas en des par- fabuleuses.

de quelque temps on ouït Chrysis frapper à la porte, vaincuë par la violence de son amour ; & en entrant elle vint sauter au cou de Glaucias, & demeura avec luy jusqu'au jour. Alors tous les fantômes disparurent, & elle se retira. Si tu avois vû cela, ajoûta-t-il, tu ne douterois plus de la force des paroles. Il est vray, luy dis-je, que je le croirois, si je l'avois vû ; mais jusques-là vous me permettrez d'en douter ; outre que je connois Chrysis pour une Courtisane assez facile, dont on peut faire tout ce qu'on veut pour peu de chose ; sans qu'il soit besoin de faire descendre la Lune en terre, ni remonter Proserpine ; car elle accourt au son de l'argent, comme les demons s'enfuient au bruit de l'airain. Mais je m'estonne qu'avec un si beau secret, ce Magicien ne se rend le plus heureux homme du monde sans avoir besoin de chercher sa vie. Tu es insupportable, dit Ion, de ne rien croire ; mais que répondrois-tu à ceux qui chassent les diables, & qui guerissent les démoniaques avec des paroles ? Tout le monde connoît ce Syrien de la Palestine, qui *pour de l'argent* délivre les lunatiques & les possédez. Car tandis qu'ils sont couchez par terre, qu'ils roulent les yeux, & qu'ils écument, il interroge le démon, qui luy répond en Grec ou en autre langue, sans que le patient remuë les lèvres, tant que le démon est contraint de sortir par la force de ses conjurations & de ses menaces ; & j'en ay vû sortir un qui estoit tout noir & tout enfumé. Je ne m'étonne pas, luy dis-je, que tu voyes ces choses, vû que tu apperçois les idées, qui sont d'une nature bien plus spirituelle & plus invifible. Comme s'il estoit seul qui eust veu des demons, reprit Eucrate, & qu'on n'en rencontraît pas à toute heure de jour & de

*Il raille
les Platoniciens.*

Pour de l'argent. Le Grec bien estre une raillerie con-
dit beaucoup : mais cela est mis tre les miracles des Chrê-
malicieusement, & pourroit tiens.

nuît.

nuit. J'en ay veu cent fois en ma vie , & du commencement j'en avois peur ; mais maintenant j'y suis tout accoustumé ; Sur tout depuis qu'un Arabe me donna un anneau fait du fer *d'une croix* , & qu'il m'apprit une oraison où il entre plusieurs noms ; mais tu ne croiras pas cela , non plus que le reste. Je n'ay garde de mentir , luy dis-je , un si venerable vieillard , & particulièrement chez luy , où chacun a la liberté de dire ce qui luy plaist. Tous mes gens, reprit-il, te diront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, comme une de mes statuës s'apparoist à eux toutes les nuits. Laquelle, luy dis-je ? Cette belle, répondit-il, qui est de la main de Demetrius ; & qu'on voit sous le porche en entrant. Est-ce le Discobole , luy repartis-je , qui se panche pour jeter le palay , & se tourne un peu vers celuy qui le porte , pour le prendre de sa main , tandis que l'autre se baïsse pour le luy donner , & semble n'attendre pour se redresser, sinon que son compagnon l'ait jetté ? Celuy-là est un chef d'œuvre de Miron , dit-il , & ce n'est pas celuy dont je veux parler , ni cet autre de Polyclète avec ses tresses entortillées ni pas un de ceux de la main droite , où sont les Tyrannicides de Critias. Mais n'as-tu pas vû une statuë près de la fontaine , où les veines paroissent comme sur un corps veritable ? Elle est chauve , à demi-nuë , avec un gros ventre & quelques poils de barbe qui semblent agitez du vent. Je croy que c'est la statuë de Pelicus General des Corinthiens. Oui , dis-je , je la connois , elle est à la main droite de Saturne , & a des bandelettes , des guirlandes sèches sur la teste , & l'estomac couvert de lames d'or. C'est moi , dit-il , qui les ay fait dorer , pour

<i>D'une croix.</i> Il y a au Grec, <i>des croix</i> ; mais il ne faut pas plusieurs fers de Croix, pour faire un anneau.	C'est assez qu'il veuille designer par là toutes sortes de Croix.

m'avoir guéri d'une fièvre qui me tourmenta l'espace de trois jours. Comment, lui dis-je, ce General des Corinthiens estoit aussi Medecin? Ne t'en moque point, répondit-il, qu'il ne se jette sur toy, ou qu'il ne t'envoie quelque maladie; car puisqu'il peut bien guerir, il peut bien rendre malade. Je le prie de m'estre favorable, repliquay-je, puisqu'il a tant de pouvoir; mais que fait-il encore la nuit par la maison? Il se leve, dit-il, de dessus son piédestal, & court par tout, sans faire tort à personne, pourveu qu'on le laisse passer. Il chante même quelquefois, & folâtre dans l'eau de fontaine avec grand bruit. Peut-estre, lui dis-je, que ce n'est pas la statuë du General des Corinthiens, mais celle du neveu de Dedale, qui couroit toute l'Isle de Crete, & qui estoit aussi d'airain. Si celuy-cy estoit de bois, aussi bien qu'il est de cuivre, je croirois que ce fust quelque machine de son oncle qui se remuast par ressorts. Prengarde, répondit Eucrate, qu'il ne se ressente de cette raillerie, comme il fit contre un de mes palefreniers qui luy avoit fait un vol. On avoit coustume de luy faire quelque offrande à toutes les nouvelles Lunes, & il y avoit à ses pieds plusieurs pieces de monnoye, & quelques-unes d'argent attachées sur sa cuisse avec de la cire; outre des lames de même métal, qui venoient des offrandes des bonnes gens qu'il avoit gueris de la fièvre. Ce coquin alla dérober tout cela la nuit, comme la statuë couroit par la maison; mais au retour, ayant découvert le larcin, elle l'estourdit de sorte, qu'il ne pût sortir du porche toute la nuit, non plus que d'un labyrinthe, & il y fut trouvé encore au point du jour avec l'argent à la main. Je ne manquay pas de le faire bien fouetter sur l'heure; mais il ne laissa pas depuis d'estre tourmenté, & battu toutes les nuits, jusques-là qu'il nous montrait le matin les marques des coups qu'il avoit receus, si bien qu'il

*Tale, In-
tendant de
Mines qui
faisoit la
revent du
païs avec
des tables
d'airain.*

qu'il ne vécut pas long-temps après. Vate mocquer maintenant, & dire que je suis un rêveur. Tant que cette statuë sera d'airain, luy dis-je, & l'ouvrage de Demetrius, je ne la craindray point; parce que je ne craindrois pas l'Ouvrier, ni même l'Original, quand il seroit encore en vie. Alors le Medecin prenant la parole: J'ay, dit-il, chez moy une petite statuë d'airain d'Hippocrate, de la hauteur d'environ une coudée, qui court aussi toute la nuit, si-tost que la lampe est esteinte, & renverse toutes mes boites, brouille toutes mes drogues, & ouvre les portes avec grand bruit, sur tout lorsqu'on a manqué à luy sacrifier, comme de coûtume. Quoy! dis-je, Hippocrate veut maintenant qu'on luy sacrifie? il n'estoit pas si glorieux de son vivant. Il se devoit bien contenter, à mon avis, de quelque chapeau de fleurs, ou de quelque legere effusion. Ecoute, incredule, reprit Eucrate, une chose qui m'est arrivée depuis cinq ans, & que je prouveray par de bons témoins. Comme j'étois aux champs pendant la vendange, & que je me promenois seul en un bois sur le midy dans une profonde rêverie, j'entendis premierement japer des chiens, & crus que c'estoit mon fils qui chassoit avec ses camarades, comme il avoit de coûtume. Mais quelque temps après, j'ouïs la terre trembler avec un bruit comme de tonnerre; & vis venir à moy un spectre de la hauteur des Cedres, avec une torche à une main, & une épée à l'autre haute de vingt coudées. C'estoit une femme coëfée de serpens, comme on peint Meduse, dont les uns estoient entortillez autour de son cou en forme de carquans, & les autres estoient épars sur ses épaules; mais de la ceinture en bas elle estoit faite comme un dragon. Enfin,

Les Medecins alors faisoient les remedes eux-mêmes.

Et que je me promenois. Je dirai plus bas, que ses gens estoient en vendange. | *estoit faite comme un Dragon. Ou simplement. Elle avoit les pieds de Dragon.*

De la ceinture en bas, elle

c'estoit le plus effroyable monstre qu'on vist jamais, & tout le poil me dresse encore du souvenir ; & là-dessus il nous montra celuy de ses bras tout herissé. Cependant, les autres demeu- roient transis de peur ; & je riois en moy-même de voir des Philosophes s'épouvanter de chime- res, & ne differer des enfans que par la barbe. Alors, Dinomaque prenant la parole : De quel- le taille, dit-il, estoient les chiens, puisque le Veneur estoit si grand ? Plus grand que des Elephans, répondit Eucrate, mais noirs, sales, velus & tout herissez. Ce spectacle m'arresta tout court, ajouta-t-il ; mais comme j'eus tourné en dedans, la pierre de l'anneau que l'Arabe m'a donnée, le fantôme disparut, & s'abîma dans les enfers, après avoir frappé la terre du pied. Je m'approchay tout curieux, pour regarder par cette ouverture ; & m'appuyant contre un arbre de peur de tomber, je découvris clairement l'A- cheron, le Phlegeton & le Cerbere, & reconnus quelques-uns d'entre les morts, & mon pere mesme, en l'état où nous l'avions ensevely. Que faisoient-ils là bas ? dit Ion. Ils estoient par troupes, reprit Eucrate, qui s'entretenoient dans un pré d'Asphodéle. Qu'après cela, ajouta l'autre, les Epicuriens nous viennent nier l'im- mortalité ! Mais ne vis-tu point Platon ? Non pour ne t'en point mentir, dit Eucrate ; mais je crûs reconnoître Socrate à sa tête chauve & à son gros ventre. L'abîme ensuite se referma, & lorsque mes gens qui estoient allez en vendange, arriverent, il ne l'estoit pas encore tout à fait. N'est-il pas vray, Pyrrhias ? dit-il à l'un de ses gens. Oui par les Dieux, répondit-il, & j'ouïs encore l'aboy d'un chien, & entrevis la lumiere d'une torche. Je me pris à rire de voir que le valet ajoutoit encore du sien au mensonge de son maître. Cette vision ne m'étonne point, dit Cleodeme ; car l'autre jour que j'avois une fièvre ardente, & qu'on m'eust laissé seul par
l'or-

l'ordre du Medecin , pour voir si je pourrois reposer , estant aussi éveillé que je suis , il s'apparut à moy un beau jeune-homme vêtu de blanc , qui me prit par la main , & me mena dans les enfers , où je vis ces celebres criminels des Fables , avec les Parques , les Furies , & Pluton luy-même qui tenoit en sa main le rôle de ceux qui devoient mourir. Là-dessus , mon guide s'avança , & me presenta à luy ; mais il le rabroüa , & luy dit que ce n'estoit pas moy qu'il falloit amener , mais un de mes voisins qui estoit malade. Je retournay donc tout joyeux , ayant recouvré la santé ; & mon voisin mourut aussi-tost , comme je le prédis à ceux qui me vinrent voir. Je ne trouve pas cela étrange , reprit le Medecin qui estoit present ; car j'ay vû un homme qui avoit esté mort vingt jours ; & je l'ay traité devant & après sa resurrection. Mais comment , luy dis-je , ne s'estoit-il point corrompu pendant tout ce temps-là , si ce n'estoit quelque Epimenide ? Sur ces entrefaites arriverent les fils d'Eucrate qui revenoient des exercices , & ils s'affirent sur le lit de leur pere , après qu'on m'eut donné un siege. Alors ce bon-homme , comme si cela l'eust fait souvenir de quelque chose : Je te jure , dit-il , par l'amour que je porte à ces enfans , que je ne te dirai rien que de veritable. Tout le monde sçait combien j'ay aimé leur mere , & je l'ai témoigné à sa mort. Car je brûlai sur son bûcher ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais sept jours après , comme j'estois en ce même lit , où me voilà , & que je lisois le Dialogue de Platon de l'immortalité de l'ame , pour me consoler de sa perte , elle s'apparut à moy , & s'assit où est cet enfant montrant le plus jeune de ses fils , ce qui le fit tressaillir ; car il pâlissoit déjà à ce recit. Mais son pere continuant : Je commençay , dit-il , à pleurer lorsque je la vis , & à l'embrasser ; mais elle me consola , & me dit que par-

my tant de témoignagnes que je luy avois rendus de mon affection , elle avoit trouvé à dire que j'eusse manqué à brûler avec elle un de ses patins qui estoit doré. A ces mots un petit chien qui estoit sous mon lit aboya , & elle disparut ; mais je fis rechercher ce patin , qui fut trouvé sous un coffre , & le fis brûler. Hé bien , incrédule , me dit-il , ne croiras-tu point des choses toutes publiques ? Non , dis-je , je mériterois d'être fessé de ce patin , si j'en doutois tant soit peu. Sur ces entrefaites arriva un Philosophe Pythagoricien aux cheveux longs , qu'on surnommoit le Divin , à cause de son éminent sçavoir , qui le faisoit renommer par tout ; ce qui me rejouit , croyant que c'estoit un Dieu qui accouroit à ma défense & à celle de la Verité , & que son autorité fermeroit la bouche à l'imposture. Cleodeme donc luy ayant fait place auprès de luy , il demanda au malade des nouvelles de sa santé , & luy témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'il commençoit à se mieux porter. Mais que je n'interrompe point , dit-il , vostre entretien ; car j'ay bien ouï en entrant que vous parliez de choses tres-hautes. Nous tâchions , dit Eucrate en me montrant , d'amolir ce cœur de roche , qui ne veut pas croire qu'il y ait des demons , ni qu'il revienne des esprits. A ces mots , je baissay la vûe de honte , & le Pythagoricien prenant la parole , *S'il n'entend parler* , dit-il , que des ames de ceux qui sont morts de mort naturelle , je ne le condamne point. Il entend parler de toutes , repart Dinomaque. Quoy ? dit-il , en me regardant de travers , tu nies des choses toutes visibles , & que tout le monde sçait ? Je ne trouve pas étrange , lui dis-je , que ceux qui les sçavent & qui les voyent , y ajoûtent foy ; mais pour moi qui ne vois rien , il m'est pardonnable de ne rien croire. Si tu vas

S'il n'entend parler. Cela insinuë assez que les ames des autres peuvent revenir.

jamais à Corinthe , reprit le Pythagoricien , demande le logis d'Eubatide , qui est près du Craneé ; & en y entrant , prie le portier de te montrer l'endroit où estoit le demon que je chassay. Dis-nous ce que c'est , interrompit Eucrate. Ce logis , poursuivit-il , estoit abandonné , à cause d'un malin esprit qui tourmentoit ceux qui y demeuroient ; desorte qu'il s'en alloit tout en ruine , & personne n'y osoit entrer. Sur ces nouvelles je pris quelques livres Egyptiens , dont j'ay grand nombre , qui traitent de ces choses , & y allay sur le minuit , quoyque mon hôte fist tout ce qu'il pût pour m'en divertir. J'y entrai seul avec une lampe à la main , que j'attachay à la muraille d'un grand vestibule , puis je me couchay auprès , & m'amusay à lire. Sur ces entrefaites le demon s'apparut à moi en plusieurs formes toutes hideuses , pour tâcher à m'épouventer. Mais je n'eus pas plûtoſt achevé de lire une conjuration effroyable , qui estoit dans mon livre , qu'il s'alla cacher en un coin , où je le suivis , & le vis entrer sous terre. Le lendemain qu'on me croyoit trouver mort , j'allay dire au maître du logis qu'il pouvoit maintenant y aller demeurer sans crainte ; & le prenant par la main je l'y menay sur l'heure , suivi d'une grande foule de peuple ; & ayant fait creuser à l'endroit que je montray , on trouva une carcasse de mort que je fis enterrer ailleurs , & depuis on ne vit plus rien. Après que le Philosophe eut achevé ce recit , il n'y eut personne dans la compagnie qui ne condannât mon opiniâtreté , si je n'ajoutois foy à un personnage si venerable , & d'une si profonde doctrine. Mais sans craindre ni sa mine ni sa réputation : Qu'est-cecy , dis-je , Arignote ? je pensois avoir trouvé un trésor , comme dit le Proverbe , & ce ne sont que des charbons. Tu trahis ainsi la Verité , dont je te prenois pour le défenseur. Je ne sçai pas qui tu croiras , répondit-il , puisque tu ne crois pas

ceuxcy , non plus que moi. Je croirai Democrite , luy dis-je , qui s'estant renfermé dans un sepulcre qui estoit hors de la ville , pour estre moins interrompu dans ses études , quelques jeunes gens vinrent la nuit sauter & danser autour de lui , après s'estre déguisez en fantômes , pour luy faire peur. Mais sans lever seulement les yeux de dessus son livre , tant il estoit persuadé que tout cela n'estoit que chimere : Ne cesserez-vous point , dit-il , de faire les fous ? Il en estoit un luy-même , dit Eucrate , s'il estoit de ton opinion : mais je te veux dire encore une chose à laquelle peut-estre tu te rendras ; car j'en suis témoin oculaire. Comme on m'eut envoyé jeune étudier en Egypte , il me prit envie de voir les raretez du pays , & entre autres la statue de Memnon , qui fait du bruit au lever du Soleil. J'y allay donc , & n'ouïs pas seulement quelque son comme les autres ; mais elle me prononça un Oracle , que je rapporterois , si je ne craignois d'ennuyer la compagnie. J'avois avec moy un scribe de Memphis , qui avoit demeuré dans une grotte sous terre , l'espace de vingt-trois ans , où l'on dit que la Déesse Isis luy avoit appris tous ses mysteres , de sorte qu'il estoit en grande veneration. C'est Pancrate mon precepteur , dit le Pythagoricien , qui est un grand homme camus , vêtu de lin , qui a les jambes gresles , les levres grosses , la tête rase , & parle bon Grec. Luy-mesme , reprit Eucrate , & je ne le connoissois pas d'abord ; mais voyant qu'il montoit sur des Crocodiles , & apprivoisoit des bestes farouches , je reconnus que c'estoit un homme divin ; & tâchay de gagner ses bonnes graces , pour apprendre ses secrets. Il fit si bien qu'il me persuada de le suivre , & de laisser tous mes gens à Memphis sur l'assurance que nous ne manquerions de rien. En effet , comme nous estions arrivez à l'hôtellerie , il coëf-

Il coëffoit un baslon. Je parleray du pilon ensuite.

fois

fit un baston ou quelque manche de balay , & l'habilloit en homme ; & après avoir prononcé dessus quelques paroles , on voyoit trotter ce baston par le logis , & faire tout ce qu'il falloit ; & quand c'estoit fait , il lui rendoit sa premiere forme. Comme il ne me vouloit point apprendre ce secret , quoiqu'il m'eust enseigné tous les autres , je me cachay en un coin , tandis qu'il faisoit ses mysteres , & je l'ouïs prononcer un mot à trois syllabes , que je retins ; & si-tost qu'il fut sorti , je le prononçay sur un pilon qui fut aussitost animé , & commença à tirer de l'eau dont j'avois besoin. Mais comme il en eût apporté un seau & que je luy eus commandé de s'arrêter , il n'en voulut rien faire , & se mit toujours à en tirer , jusqu'à ce qu'irrité de sa désobéissance , & craignant qu'il ne nous noyât , je le coupay en deux d'un coup de coignée : mais chaque piece commença à puiser separément ; ce qui me mit fort en peine , tant que le Magicien arriva qui défit l'enchantement , & puis après disparut. Sçais-tu encore ce mot , qui put faire un si grand miracle ? interrompit Dinomaque. Oui , dit Eucrate ; mais si le fantôme se mettoit à tirer de l'eau , il faudroit abandonner la maison ; car je ne le pourrois faire cesser. N'avez-vous point de honte , leur dis-je , à votre âge , & dans l'estime où vous êtes , de venir conter ces fadaïses , quand ce ne seroit que pour le respect de ces jeunes gens , dont vous remplirez l'esprit de crainte & de superstition toute leur vie ? Je voudrois bien sçavoir , dit Eucrate , ce que tu crois des Oracles & des Propheties ; car j'ay un anneau qui porte empreinte la figure d'Apollon le Pythien , lequel m'entretient quelquefois ; mais de peur qu'il n'y ait de la vanité , je me contenterai de rapporter ce que j'ay vû & ouï à Malles , à Pergame & à Patare. Comme je revins d'Egypte , ayant appris la renommée de l'Oracle d'Amphiloque , qui répondoit claire-
ment

ment & ponctuellement sur tout ce qu'on desiroit sçavoir , pourvû qu'on le donnast par écrit à son Prophete , j'eus la curiosité de le consulter en passant. Je me levay là-dessus , voyant qu'il alloit commencer un long discours , & pris congé de la compagnie , sous pretexte d'aller trouver cet ami à qui j'avois à faire , outre que je voyois bien que je leur estois à charge ; mais je leur dis en partant , que puisqu'ils n'estoient pas satisfaits des choses humaines , ils appellaissent les Dieux à leur secours , pour les aider à conter des fables. Cependant , je t'ay rencontré tout à propos , pour me décharger le cœur ; car j'ay l'esprit encore tout plein de ces contes , & il me semble que tout ce que je voy sont des fantômes.

PHILOCLE'S. Tu m'as presque communiqué ton mal ; comme on dit que ceux qui sont mordus d'un chien enragé , donnent la rage aussi bien que le chien même.

TYQUIADE. Il ne faut que la Verité pour te défendre contre ces mensonges , pourvû que tu la veuilles écouter ; car elle dissipera tous ces nuages avec le flambeau de la Raison.



HIPPIAS, OU LE BAIN.

C'est la description d'un lieu pour les bains & les étuves , fait par un excellent Architecte.

ON ne sçauroit trop louer les Philosophes qui ont confirmé par leurs exemples les regles de bien vivre qu'ils nous ont laissées ; & ceux qui ne l'ont pas fait , meritent plutôt le nom de Sophistes que de Philosophes. Car on n'appelle pas dans les maladies ceux qui discourent le mieux

Ceux qui ne l'ont pas fait. Cela est transporté icy de plus bas.
du

du mal, mais ceux qui sçavent donner les meilleurs remedes; & le Musicien qui joint la pratique à l'art, est bien plus excellent que celui qui n'a que l'art sans la pratique. Les Generaux d'armées qui combattent à la tête de leurs troupes, tels que la Fable nous dépeint Agamemnon & Achille, & l'Histoire, Pyrrhus & Alexandre, sont bien plus estimez que ceux qui n'ont que la theorie d'une science si perilleuse. Aussi, à mon avis, Archimede & Sostrate, dont le premier brûla les Galeres des Romains au siege de Syracuse, par un artifice admirable; & l'autre défit Ptolomée, & prit la ville de Memphis sans combat, après avoir détourné le cours du Nil, sont bien plus admirables que ceux qui n'ont que de vaines speculations qu'ils n'ont jamais mises en pratique. *C'est ainsi que Thalés*, qui estoit d'un esprit vif & adroit, ayant promis à Crésus, de faire passer le fleuve de la Lydie à pied sec à toute son Armée, en détourna aussi le cours, quoiqu'il ne fust ni Ingenieur, ni Mathematicien. Mais pour venir aux excellens Artistes de nostre siecle, Hippias ne l'a cédé à pas un des anciens, tant pour ce qui concerne l'invention, que pour ce qui regarde l'exécution de son dessein. En effet, il n'excelloit pas seulement dans les choses qui ont esté inventées par les anciens; mais il encherissoit encore sur leurs ouvrages; & tiroit de belles conclusions de leurs principes. Aussi n'étoit-il pas seulement versé dans les Mechaniques, mais encore il sçavoit toutes les parties des Mathematiques parfaitement; & réussissoit si bien en chacune, qu'on eust dit qu'il ne sçavoit que celle-là. Car c'étoit le premier homme de son temps, tant dans la Geometrie & dans la Musique, que dans la Perspective, la Catoptrique, & l'Astronomie, où il montrait que les anciens n'avoient rien en-

C'est ainsi que Thalés. Je | du Cheval de Troye, qui
ne parle point de l'Auteur | n'est qu'une fable.

tendu au prix de luy. Mais le dernier ouvrage que j'ay vû de sa façon , m'a rempli d'étonnement , quoyque ce ne fust que l'édifice d'un Bain , qui est une chose toute commune ; mais ce qu'il y a fait , n'est pas commun. Il est basty sur une pente assez roide , qu'il a égalée par le moyen d'une base soutenue par des fondemens convenables à la grandeur de l'édifice , qui est bien lié depuis le haut jusqu'en bas , pour durer à perpetuité. Le *bâtiment* est proportionné à l'étendue du lieu , & s'accorde fort bien avec le plan dans toutes ses proportions. On trouve d'abord en entrant un grand vestibule , où l'on monte comme insensiblement par de larges degrez , lesquels ont beaucoup de pente. De là on entre dans un grand salon , où tous les valets & les Officiers peuvent tenir commodément. A main gauche sont les chambres pour le plaisir , accompagnées de lieux secrets fort propres & fort bien éclairés : ce qui est de grande commodité pour un bain. En suite est l'appartement pour les personnes de condition , qui a sur les aîles des garderobes pour se des-habiller. Au milieu est un logement , fort haut & fort bien percé , où il y a trois bains d'eau froide : Il est revêtu par dedans de pierre Laconique , & orné de deux antiques de marbre , dont l'une represente la Santé , & l'autre Esculape. De-là on entre dans un appartement en ovale , où l'on sent d'abord une chaleur douce qui s'augmente peu à peu ; d'où l'on passe à main droite dans un autre fort clair , pour s'huiler , qui a des dégagemens de part & d'autre , revêtus de pierre Phrygienne , pour recevoir ceux qui viennent des exercices. Plus loin , est un autre apparte-

Bâtiment. Les lumieres seront assez touchées plus bas. Cependant , il faut remarquer que tous les appartemens dont il parle ensuite , sont comme des pièces de

tachées , & non pas comme des chambres d'un même corps de logis ; ce qui se justifie par les anciennes peintures.

ment ,

ment, le plus beau de tous, & le plus commode, tant pour se tenir debout, que pour se coucher & s'asseoir, enfin, où l'on peut demeurer tres-sainement, & qui est revêtu de la même pierre, depuis le haut jusqu'en bas. En suite est un passage chaud, revêtu de pierre de Numidie, qui donne entrée au dernier appartement, lequel brille de tous côtez. Il y a trois bains d'eau chaude, d'où l'on se peut retirer après, dans ceux d'eau froide, par une étuve, sans passer par les mêmes lieux par où l'on est entré. Tout l'édifice, comme j'ay dit, est tres-bien percé, & les appartemens dans une juste proportion, de longueur, de largeur, & de hauteur. Enfin, tout rit à l'abord, comme Pindare veut que soient les entrées des ouvrages; & l'Architecte a tourné adroitement au Septentrion, les lieux qui ont besoin de froid, quoyque pour la liberté de l'air & de la vûë, il ait laissé quelques ouvertures du côté du Midy. Les autres appartemens sont exposez au Soleil. Ajoûtez à cela les lieux pour les exercices, & pour ceux qui gardent les habits, qui sont tout proches des autres, tant pour la santé, que pour la commodité. Du reste, *que personne ne s'imagine* que j'encherisse sur la verité, pour vouloir faire l'Orateur; car tous ceux qui ont vû ce chef-d'œuvre, tomberont d'accord de ce que j'ay dit, & avoüeront avec moy, qu'il ne se pouvoit rien faire de mieux pour joindre *l'utile au délectable*. Chaque appartement a double entrée & double issue, sans parler des autres portes pour communiquer en divers lieux, ni d'une horloge à l'eau, & d'un quadran au Soleil. Enfin, ne pas louer cette merveille, après l'avoir vûë, ce n'est pas seulement manquer d'esprit, mais de reconnoissance;

Toutes
ces pierres
sont escales
de marbre.

Que personne ne s'imagine.
Il a déjà dit, que ce qu'a-
voir fait cet Auteur n'estoit
pas commun.

L'utile, au délectable. La
chose estant déjà assez expli-
quée, il la faisoit reprendre
en d'autres termes.

c'est

c'est pourquoy j'ay voulu consacrer ce petit discours à sa gloire. Que si je m'y baigne jamais, je ne manqueray pas d'entendre les loüanges des autres, après vous avoir dit les beautez que j'y ay remarquées.



B A C C H U S.

Cette piece & les deux suivantes sont des especes de prefaces & d'avant-propos, dont l'Auteur s'est servi comme de petits discours Academiques; particulièrement des deux premiers: car l'autre n'est qu'un exorde.

BACCHUS fit l'entreprise des Indes, malgré la raillerie des uns & la compassion des autres, qui croyoient qu'il dût estre écrasé par les Elephans, quand il échaperoit la fureur des armes. Car son armée n'estoit composée que de femmes éprises d'une fureur divine, qui au lieu de boucliers portoient des tambours & des cymbales; pour lances ou javelots, des bâtons entortillez de lierre; au lieu d'armet, des guirlandes du mesme arbre; & pour harnois, des peaux de Biches & de Pantheres. Elles estoient suivies d'une troupe de Satyres qui ne faisoient que sauter & danser comme de jeunes chevreaux, dont ils avoient la queue & les cornes. Bacchus estoit aussi cornu, mais sans barbe, vêtu de pourpre avec des brodequins dorez, & des pampres chargez de raisins, entrelassez parmi ses tresses. Il estoit monté sur un char traîné par des Tigres, qui est tout ce qu'il y avoit d'effroyable. Ses

*Tambours
de Basque.*

Cymbales. Ce mot n'est pas au Grec; mais il est exprimé plus bas.

Pantheres. Celuy-cy n'y est pas non plus: mais il est de la Fable.

deux

deux Lieutenans estoient, l'un un petit vieillard camus, tout tremblant, vestu de jaune, avec de grandes oreilles droites, & un gros ventre, monté la plupart du temps sur un asne, ou à son défaut appuyé sur un baston; mais du reste, grand Capitaine. L'autre un Satyre cornu, avec des cuisses veluës, la barbe & les pieds de bouc, qui tenoit de sa main gauche *une flûte*, & de l'autre un bâton courbé, & couroit par tout le camp en sautant & dansant, & faisant grand'peur aux femmes. Car il estoit prompt & colere; & lors qu'il s'approchoit, elles couroient toutes échevelées, criant *Evohe*, comme le reconnoissant pour maître. Cependant, ces enragées, entre leurs autres exploits, mettoient en pieces les troupeaux, & en mangeoient la chair crüe. Les Indiens voyant un si grotesque équipage, plus propre à un balet qu'à un appareil de guerre, dédaignerent d'abord de prendre les armes, & voulurent envoyer leurs femmes pour les combattre, de peur de tenir leur valeur par une indigne victoire. Mais lorsqu'ils eurent appris que cette Armée, quoyque ridicule, mettoit le feu par tout; car le feu est le dard de Bacchus, qu'il a emprunté de la foudre de son pere: ils s'armèrent en haste, & montant sur leurs Elephans, vinrent pleins de rage & de dépit, rencontrer ces boute-feux. Comme ils furent en presence, ils se rangerent en bataille, couvrant d'Elephans le front de leurs troupes. Bacchus rangea aussi son armée, & mit Silene à la droite, qui est ce gros camus dont j'ay parlé, Pan à la gauche, & pour luy il se plaça au milieu, après avoir répandu par tout les Satyres, comme autant d'Officiers & de Capitaines, & donné pour mot *Evohé*. Aussi-tost les Bacchantes sonnerent la charge avec leurs petits tambours & leurs cymbales; & un Satyre ayant entonné un cor, l'asne

Une flûte, ou chalumeau. Mais on confond souvent ces deux choses.

de Silène commença à braire si terriblement, qu'aidé du hurlement des Bacchantes qui découvrirent alors le fer de leurs Thyrses, & les serpens dont elles estoient ceintes, les Indiens & leurs Elephans prirent la fuite, avant que d'estre à la portée du javelot. Ils furent donc défaits & assujettis. ayant appris à leurs despens, qu'il ne faut jamais mépriser son ennemi. Si l'on demande à quel propos j'ay allegué cette fable, je diray qu'il me semble, sans vouloir faire comparaison avec un Dieu, qu'il m'est arrivé presque la même chose qu'à lui. Car la plupart persuadez que ces Dialogues ne sont que des grotesques & des chimeres, s'en moquent & les dédaignent; mais ceux qui s'en approchent, découvrent le fer qui est caché sous les feuilles de lierre, & une redoutable valeur sous un appareil ridicule. Ils sont plus; *car s'apprivoisant* petit-à-petit à leurs charmes, ils se mettent à la fin à sauter & à gambader avec moi. Chacun peut faire ce qu'il luy plaira; car je ne veux contraindre personne à m'entendre; mais tandis que je suis aux Indes, je vous veux encore regaler d'une merveille du pais, qui fait à nostre sujet. On dit que chez les Machlyens, qui s'étendent le long du fleuve Indus jusqu'à la mer, du côté de main gauche en descendant, il y a un petit bois sacré tout couvert de pampres & de lierres, qui font un ombrage très-agreable. Dans ce bois sont trois fontaines d'une eau claire & argentine; l'une consacrée à Pan, l'autre à Silène, & la troisième aux Satyres. Les jeunes gens boivent de la première, les vieillards de la seconde, & les enfans de la troisième; car on s'y assemble à certain jour tous les ans, pour ce sujet. De dire maintenant ce qui leur arrive à tous, après avoir beû, cela ne

Car s'apprivoisant. Je le mets positivement; au lieu que l'Auteur dit, *s'ils s'app-*

privoisent; mais cela revient à un.

fait

faire rien à mon dessein ; mais les vieillards deviennent alors comme stupides & hebetés, sans pouvoir prononcer une parole ; & quelque temps après ils se débordent en un si grand torrent d'éloquence, qu'on le peut comparer aux tempêtes & aux tonnerres de l'Orateur dont parle Homère ; & cette fureur leur dure jusqu'à la nuit. Ce qui est de plus admirable, c'est qu'ayant entamé un discours, s'ils n'ont pas le loisir de l'achever, ils recommencent l'année d'après à l'endroit où ils en sont demeurez, & le continuent jusqu'à la fin. Il n'est pas nécessaire d'ajuster davantage cette comparaison ; car vous voyez bien que c'est une raillerie que je fais contre moi-même ; mais si ce que j'ay dit vous plaît, il le faut attribuer à la fureur du Dieu qui m'inspire ; sinon, c'est un effet du breuvage, qui a coutume de troubler les sens & la raison.

C'est sans doute qu'il avoit recommencé sa harangue par où il avoit fini l'année précédente.



L'HERCULE GAULOIS.

Les Gaulois appellent Hercule, Ogmie, & le peignent avec la barbe blanche, chauve, ridé, basané ; semblable à ces vieux Nautonniers, ou plutôt à Caron lui-même, ou à Japet, qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. Enfin, à le voir, c'est tout autre chose qu'Hercule, quoyqu'il ait comme lui la peau de lion & la massue, avec un arc tendu à la main gauche, & un carquois sur l'épaule. Je crus d'abord que ce qu'ils en faisoient estoit pour se

Qu'on prend pour le plus ancien de tous les hommes. J'ay ajouté cela pour l'explication. Du reste, quand on dit plus vieux que Japet, on entend, à mon avis, qu'il est le plus ancien dont il est parlé dans

l'histoire ; qui n'est pas le sens que l'Auteur luy donne icy. Car apparemment, ce Japet est le fils de Noé, parce que le P, & l'F, en Hébreu, ne sont que la même chose.

mocquer des Grecs, ou pour se venger des cour-
 ses qu'il fit en leur païs, lorsqu'il alla en Espa-
 gne. Mais j'oubliois ce qu'il a de plus admira-
 ble; c'est qu'il tient enchaînez par l'oreille une
 infinité de peuples, qui sont attachez à sa langue
 par des filets d'or fort déliez comme par autant
 de chaînes, & qui le suivent volontairement
 sans se débattre; tant on diroit qu'ils se plaisent
 en leur captivité. Comme je m'estonnois de ce
 spectacle, avec quelque indignation, un des Doc-
 teurs du païs qui parloit fort bon Grec, me dit
 qu'il me vouloit apprendre le mystere qui estoit
 contenu sous cette enigme, & commença ainsi.
 Nous ne croyons pas, comme les Grecs, que
 Mercure soit le symbole, ou plutôt le Dieu de
 l'Eloquence, comme on l'appelle, mais plutôt
 Hercule, qui est beaucoup plus puissant: Et nos-
 tre opinion est qu'il a fait tout ce que nous ad-
 mirons, non par la force de son bras; mais par
 celle de sa Raison. Nous le peignons donc sous
 la figure d'un vieillard, parce que la Raison n'est
 en sa perfection qu'à cet âge, c'est pourquoy
 Homere fait découler un fleuve de miel de la
 bouche de Nestor, qui avoit vécu trois âges
 d'homme, & compare à un parterre de fleurs,
 les discours des vieillards de Troye. *Ce Dieu*
 tient tout le monde attaché par les oreilles, qui
 est l'effet de la Raison, & sa langue où ils sont
 pris est l'instrument de leur captivité. Ses dards
 sont la force de ses raisons, qui sont empennez,
 à cause que les paroles sont aslées, comme Ho-
 mere les appelle. Pour appliquer cecy à mon
 sujet, je vous diray que le souvenir de cette fi-
 gure m'a donné courage, comme je doutois si
 je me devois remettre à mon âge, aux exerci-
 ces de la jeunesse, de peur qu'on ne crût que je
 retournasse en enfance. Mais je dis adieu de
 bon cœur aux avantages du corps, qui sont pro-

*Decla-
 mation.*

Ce Dieu. Je retranche icy | pas à nostre usage,
 quelque chose, qui n'est |

pres

pres aux jeunes gens. Que ton petit Dieu, Anacreon, s'enfuye bien loin de moy avec ses aîles dorées, c'est le moindre de mes soucis, pourvû que je rajeunisse en Eloquence, & que je captive tout le monde par la douceur & la force de mon discours, sans craindre que mon carquois soit jamais dégarny de flèches. Voila ce qui me console dans mon arriere-saison, & ce qui me donne la hardiesse de me remettre sur mer, à la mercy des vents & de l'orage, pourvû que votre faveur enfle mes voiles, afin qu'on puisse dire de moy ce qu'Homere dit d'un autre vieillard. *Dieux ! quelle force il cachoit sous de vieux baillons, ou plutôt, sous une mine decrepite !*



DE L'AMBRE, OU DES CYGNES.

LORSQUE j'entendois dire en ma jeunesse que le long de l'Eridan il y avoit des arbres d'où découloit l'ambre, & que cet ambre estoit les larmes des sœurs de Phaëton, qui avoient esté changées en Peupliers, & qui pleuroient encore son infortune, je m'imaginois que si je passois jamais par là, j'estendrois mon manteau dessous, pour recevoir cette precieuse liqueur. Mais comme je navigeois depuis peu sur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de Phaëton n'est pas seulement connu, je demanday aux Matelots quand nous arriverions en ces lieux qui sont si fameux chez les Poëtes. *Ils se prirent à rire* de mon ignorance, & s'estonnerent qu'il y eust des gens assez insolens pour debiter ces impostures. Ils ajoûterent que s'il y avoit des arbres en leur pais, qui produisissent un si grand tresor, ils ne s'amuseroient

Ils se prirent à rire. La Fable | pour estre expliquée davan-
de Phaëton est trop connue | tage.

pas à tirer la rame, pouvant s'enrichir en un instant. Cela me rendit tout honteux, de m'estre laissé ainsi duper par les Poëtes; & je regrettois ces choses, comme si je les eusse perduës. Je croyois aussi ouïr chanter des Cygnes le long de ce fleuve, ayant appris que les compagnons d'Apollon y avoient esté changez en oiseaux qui conservoient encore leur chant, pour marque de leur excellence dans la Musique. Mais cela ne se trouva pas plus veritable que le reste: & comme je m'en enquerois aux mesmes gens, ils me dirent, qu'il se rencontroit bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan; mais que leur chant ou plutôt leur cry n'estoit pas plus agreable que celui des autres oiseaux de riviere. C'est ainsi qu'il s'est trouvé de tout temps des hommes qui se sont plu à en faire accroire aux autres. Cependant, je crains qu'il ne vous soit arrivé la même chose qu'à moy, & que vous ne trouviez pas que je réponde à l'opinion que vous aviez conçüe de mon éloquence, sur le rapport de la renommée. Mais je vous puis bien assurer, pour le moins, que je ne suis pas cause de cette erreur, & que je n'ay jamais entretenu personne de ces vanitez. Vous en trouverez assez d'autres dont le chant égalera celui des Cygnes, tel qu'il est vanté par les Poëtes; le mien est simple & sans fard, & il n'y a rien icy de plus recommandable que la verité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paroist plus grand, & qui s'étonnent après, lorsqu'ils le voyent plus petit; c'est ce que vous jugerez tantost de mon éloquence, à comparaison de ce que l'on en publie.

LOUANGE DE LA MOUCHE.

LA Mouche n'est pas moins grande à l'égard des moucheron & autres semblables insectes, qu'elle est petite en comparaison des abeilles. Mais on peut dire que la délicatesse de son aîle surpasse autant celle des autres oiseaux, si on la peut mettre en ce nombre, que la soye surpasse le fil ou la laine. Car son aîle n'est pas couverte de plumes, mais d'un crêpe fin *comme les Cigales*; & lorsqu'on la regarde au Soleil, elle brille de diverses couleurs, comme la queue du Pâon, ou comme la gorge d'un pigeon. Son vol n'est pas à tire-d'aîle comme celui des oiseaux, ni par élans ou par bonds, comme celui des sauterelles; mais flexible & qui tourne en un instant: & le bruit qu'elle fait en volant n'est pas si rude que celui des cousins & des guêpes, mais ressemble au son des flûtes, comparé aux *hautbois*, ou aux trompettes. Elle a un gros œil à fleur de tête, qui est *dur & luisant comme de la corne*: & sa tête n'est pas attachée à son corps, ainsi que celle des sauterelles; mais elle y tient par le moyen du cou, & se remue de tous costez. Son corps est ramassé, ses jambes longues, & non pas courtes comme celles des guêpes; son ventre couvert de lames luisantes, de même qu'une cuirasse à l'antique. Elle ne pique pas d'un aiguillon, comme les abeilles,

Comme les Cigales. C'est assez de cet exemple, & les mots *d'Abeille & de Sauterelle*, sont exprimés devant ou après.

Des oiseaux. Je ne dis pas des *charmes-fautes*, parce que c'est un oiseau de mauvais augure, & par conséquent qui vient mal à une louange.

Hautbois. J'ay mis ce mot, au lieu de *Cymbales*, qui n'y vient pas si bien.

Dur & luisant comme de la corne. On peut se passer de mettre cela: car je crois que *gros ail*, exprime tout ce que veut dire Lucien: outre que je ne sçay si l'œil de la mouche est dur.

mais d'une petite trompe, qui luy sert de bouche, & qui a au bout une espece de dent, dont elle mord, & suce le sang & le lait, mais sans faire beaucoup de mal. Elle a six jambes, dont les deux de devant luy servent comme de mains; car elle s'en débarbouille, & en porte son manger à la bouche, à la façon humaine. Sa naissance est abjecte; car elle naît de corruption; & de ver devient peu à peu oiseau, poussant dehors des pieds & des aîles; puis elle engendre un autre ver, qui se change après en mouche. Elle est compagne de l'homme toute sa vie, & goust de tout ce qu'il mange, hormis de l'huile, qui luy est un poison mortel. Sa vie n'est pas longue, mais agréable. Il est vray qu'il y en a qui vivent long-temps, qu'on appelle *mouches canines* ou militaires, qui sont vistes & bruyantes, & se conservent dans les maisons tout l'hyver, sans prendre aucun aliment. Il ne luy faut pas peu d'adresse pour éviter les pieges de l'araignée, qui luy tend partout des embusches, où sa hardiesse quelquefois la precipite. Car il ne faut point d'autre témoin de son courage ni de sa valeur qu'Homere, qui lui compare le plus vaillant de tous les Heros, plutôt qu'aux lions ou aux tigres, & qui dit que ce n'est pas temerité, mais resolution & constance. Aussi tout ce qu'on fait pour la chasser, ne sert que d'éguillon à sa vertu; c'est pourquoi il ne se peut lasser de la louer, & a embelly de ses comparaisons divers endroits de son Poëme. Tantost il décrit son vol, lors qu'elle va en troupe vers quelque vaisseau plein de lait, ou vers du sang qu'on a répandu des sacrifices. Tantost il se sert de son exemple, *lors qu'il parle de l'assiduité* & de la vi-

Mouches canines. J'ay ajoûté cela de plus bas. Le reste de ce qui est icy, est rejeté ensuite.

Lorsqu'il parle de l'assiduité.

Il n'y avoit que cela de la comparaison qu'on pût mettre délicatement. Le reste ne luy est pas avantageux.

gilance avec laquelle Minerve défend Menelaüs. En un autre endroit il l'appelle douce & benigne, à cause qu'elle n'a point d'éguillon, & que ses blessures ne sont pas dangereuses, comme celles des guêpes & des abeilles; & nomme ses effains des Nations, à cause de leur multitude. Parleray-je de son pouvoir, qui est si grand que les hommes & les plus fiers animaux ne s'en fçauroient défendre? Son amour est libre & celeste; car elle vole en l'air accouplée avec son mâle, & *l'on dit même qu'elle a les deux sexes* comme les hermaphrodites & qu'elle se fert tantost de l'un & tantost de l'autre. Mais ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'elle vit, ayant la teste séparée du corps; & lors qu'elle est morte, elle ressuscite avec un peu de cendres chaudes, & son ame vient r'animer son corps comme celle d'Hermotime Clazomenien, qui s'alloit promener, à ce que content les Fables; & je m'étonne que Platon n'ait allegué ceci pour preuve de l'immortalité de l'ame. Elle a cet avantage, qu'ayant peu à vivre, elle trouve toujours la nape mise & l'on diroit que c'est pour elle que les vaches font le lait, & les abeilles le miel, qui sont les plus douces choses de la Nature. Elle s'affied la premiere à la table des Rois, & fait l'essay de leurs viandes. Elle n'a point de retraite assurée, mais vagabonde à la facon des Arabes & des Scythes, elle se couche par tout où la nuit la surprend; car elle aime la lumière, & ne fait rien dans les tenebres. Les Poëtes feignent que c'estoit autrefois une Musicienne, rivale de la Lune dans l'amour d'Endymion; mais parce qu'elle venoit trop souvent chanter & folastrer autour de lui, lors qu'il estoit endormi, la Lune envieuse la changea en mouche par jalousie. C'est pour cela qu'elle persecute encore ceux qui dorment, & principalement les

On dit qu'elle a les deux sexes. Cecy est transporté encore de plus bas,

jeunes gens, non point par haine, mais par amour, pour prendre sur eux des baisers qui mordent un petit, comme ceux des Amans passionnez. Je n'allegueray point à sa louange qu'il y a eu autrefois une Dame de son nom qui faisoit fort bien des Vers, & une Courtisane illustre à Athenes à qui l'on reprochoit qu'elle piquoit ses Amans jusqu'au sang. *Je ne parleray point* aussi de la mouche de Pythagore puisqu'elle n'est que trop connue; outre que si je m'étendois plus avant dans ses louanges, on pourroit m'accuser de vouloir faire d'une mouche un Elephant.



CONTRE UN IGNORANT

qui faisoit une Bibliotheque.

C'est une invective contre quelqu'un qui l'avoit offensé.

TU crois passer pour habile homme, en achetant beaucoup de Livres, mais cela ne sert qu'à faire paroître ton ignorance; car comme tu n'y connois rien, il faut que tu t'en fies au rapport d'autrui, qui est bien souvent trompeur; de sorte que tu es le jouet des Sçavans & des Libraires. Dy-moy, je te prie, à quoy peux-tu discerner les bons Livres d'avec les mauvais, si ce n'est que tu juges de leur bonté par leur vieillesse, & que tu en fasses plus de cas lors que tu les vois rongez des vers? Mais quand tu les pourrois connoître, quel avantage en tirerois-tu, veu que tu ne les entens pas, & que tu ne

Je ne parleray point. Le reste n'est pas assez considérable pour le mettre; & on a déjà touché sa valeur.

D'une mouche un Elephant.

Il estoit mieux de finir par là, que de rien ajouter. C'est pourquoy j'ay rejeté plus haut, ce qui estoit icy.

peux

peux juger des beaux endroits, non plus qu'un aveugle des couleurs? Je te vois ouvrir de grands yeux à l'ouverture d'un livre, & le parcourir d'un bout à l'autre; mais cela n'est rien, si tu n'en peux remarquer les beautés ni les défauts. Car où l'aurois-tu appris, si ce n'est que les Muses t'aient inspiré comme Hésiode? mais tu ne sçais pas seulement où est l'Hélicon; & si tu y voulois monter, au lieu de te présenter une branche de laurier, comme à cet illustre Pasteur, elles t'en chasseroient à coups de fourches, de peur que tu ne vinsses troubler leur fontaine; outre que ta vie est trop infame, pour avoir commerce avec des vierges. Encore que tu sois bien effronté, tu n'oserois dire que tu ayes appris leurs mystères en ta jeunesse ou que la conversation des Doctes te les ait rendu familiers; mais tu crois réparer ce défaut, en faisant une grande Bibliothèque. Je t'avertis pourtant que quand tu aurois tous les manuscrits de Démosthène, qui avoit écrit huit fois de sa main l'histoire de Thucydide, & que tu aurois tous les livres que Sylla emporta d'Athènes; cela ne te serviroit de rien, non pas même quand tu les attacherois à ta ceinture, & que tu les ferois suivre par tout, ou que tu dormirois dessus. Un Singe est toujours Singe, comme dit le Proverbe, fust-il tout couvert d'or & de pourpre. Il est vrai que tu as toujours un livre à la main; mais tu ne l'entends pas mieux qu'un âne fait la Musique. S'il suffisoit pour être docte, d'avoir beaucoup de volumes, les Libraires feroient les plus sçavans

A coups de fourches. J'ay | sont touchez en general dans
mieux aimé mettre cela, que | la Preface.
de dire qu'elles le fouette- |
ront de feuilles de mauves, | *Les Libraires.* Cét exem-
ou de myrtes, dont l'un est | ple suffit, sans alleguer ce-
ridicule, & l'autre trop dé- | luy des riches. Il faut re-
fiant. Je ne rends pas rai- | marquer que les comparai-
son des autres changemens | sons & les exemples, qui ne
que j'ay faits, parce qu'ils | servent pas de preuves, mais
seulement de beauté ou d'é-

de tous les hommes ; car pour un livre ou deux qu'un autre manie par jour , ils en manient cent : mais leur boutique sur tout , qui en contient une infinité , seroit tres-sçavante. Tu n'as donc que faire de vanter ta Bibliotheque pour marque de ta doctrine. Parle , ou si tu ne le peux , fais-moy signe au moins de la teste. Quand quelqu'un qui ne sçauroit pas jouer de la flûte , auroit celle de Timothée , ou cette autre qu'Ismenias acheta si
 7 *Talens.* cher , en seroit il plus sçavant ? Non , quand il auroit outre cela celles d'Olympe & de Marfias. On n'est pas Hercule pour avoir son arc & sa massue ; & pour se servir de ses fleches , il faut estre un Philoctete. Celuy qui n'est pas Pilote , ne sçauroit conduire un vaisseau , ny un mauvais Ecuyer monter un cheval de manège. Avouë-moy donc franchement que tout ce que tu fais , ne sert qu'à te faire mocquer de toy. Il n'y a pas long-temps qu'il y avoit en Asie un homme riche , qui eut les pieds gelez pour avoir traversé de grandes neiges pendant la rigueur de l'hyver ; mais pour couvrir son défaut , il alloit toujours chauffé fort proprement , quoyqu'il ne pust marcher qu'à l'aide de deux grands valets , qui le soustenoient par dessous les bras. Ses souliers avoient beau estre bien faits , ils ne luy servoient que d'entraves , comme font les livres à un ignorant , qui sont autant de pieges pour le surprendre. Il n'est pas que parmy tant d'autres *tu n'ayes Homere* : fais-toy expliquer l'endroit où Therfite est décrit haranguant ; car tu n'as que

claircissement , ne doivent point estre multipliez ; car cela fait perdre le fil du discours , & l'allonge inutilement. C'est un des défauts de ces Auteurs , qui abonde plus en comparaisons qu'en raisons , ce qui seroit supportable , où il ne s'agit que de galanterie ; mais souvent où

il devroit payer de raison , il paye de fleurettes & de baguettes.

Tu n'ayes Homere. Il n'est pas necessaire de dire *plusieurs fois*. Ce que j'observe pres-que par tout , de me renfermer seulement dans ce qui est du sujet , pour estre plus net & plus clair.

fai-

faire du reste. Crois-tu que ce petit homme tout contrefait , quand il eust pris les armes d'Achille , eust retardé le cours du Scamandre par des morceaux de corps morts , & tué Hector de sa main , avec plusieurs autres des Princes Grecs ? Je m'assure que tu diras que non , & qu'il se fust fait mocquer de luy , lorsqu'on l'eust vû courbé *sous le faix de son bouclier* , & broncher à chaque pas ; ou guigner à travers son casque avec ses mauvais yeux ; & sa bosse faire lever sa cuirasse sur ses épaules. En un mot, il eust deshonoré par là le Heros qui portoit ces armes , & le Dieu qui les avoit faites. Ne peut-on pas dire la même chose de toy , quand tu lis quelque beau livre , dont tu corromps le sens & la phrase ? car encore que tes flatteurs t'applaudissent , ils ne laissent pas d'en rire quand tu as le dos tourné. Il faut que je te conte à ce propos , ce qui arriva un jour aux jeux Pythiques. Il prit envie à un riche Tarentin , nommé Evangelus , d'y vouloir remporter le prix , & parce qu'il n'avoit pas assez de force ni de vitesse pour disputer celui de la course ou de la lute , il se voulut hasarder dans la Musique. Il arriva donc à Delphes à la persuasion de ses flatteurs , & se presenta aux jeux avec une robe de toile d'or , & une couronne de laurier , dont les feuilles estoient d'or massif , & le fruit de grosses émeraudes. Sa lyre estoit aussi d'or , garnie de pierreries , avec des figures d'Orphée , d'Apollon & des Muses. Un si superbe appareil ravit tout le Theatre en admiration , & fit naître l'esperance de voir & d'entendre des merveilles ; mais comme il voulut faire paroître ce qu'il sçavoit , & qu'il vint à chanter & à toucher des instrumens , au lieu des miracles qu'on en attendoit , on ouït un miserable fausset qui

<i>Sous le faix de son bouclier.</i>		ses greuieres , parces que le
Je ne parle point de ses bot-		reste suffit.
tes ; Ou si vous voulez de		

n'estoit point d'accord avec sa lyre ; & pour comble de malheur, lors qu'il la voulut toucher plus fortement, il rompit trois cordes. Cela fit rire tout le monde, d'autant plus qu'il avoit paru sur le theatre après un autre qui avoit assez bien fait ; puis l'indignation succédant à la risée, les présidens des jeux piquiez de son insolence, le firent chasser du Theatre à coups de fouet ; si bien qu'il traversa la Scene tout sanglant, ramassant les ornemens de sa lyre, que l'on fouettoit aussi. Ensuite parut un excellent Musicien de l'Elide nommé Eumelé, qui ravit chacun en admiration, de sorte qu'il fut proclamé victorieux, quoyqu'il fust fort mal vestu, & qu'il n'eust qu'une lyre à l'antique. On dit qu'il se mocqua assez plaisamment du Tarentin, qui avoit si mal réussi. Tu avois, dit-il, une couronne d'or & de pierreries, parce que tu es riche, & moy une de laurier, parce que je suis pauvre ; mais tout pauvre que je suis, j'ay esté couronné, & tes richesses n'ont servy qu'à faire éclater ta honte, & empêcher qu'on n'eust compassion de toy. Je trouve que cet exemple te vient fort bien ; car tu ne fais non plus de cas que ce Tarentin de la risée des spectateurs. Mais pour t'accabler, je veux ajoûter à ce conte, *une autre Histoire*. Lors que les femmes de Thrace déchirerent Orphée, on dit que sa teste qu'elles avoient jettée dans la riviere, flota long-temps sur sa lyre, poussant des accens funebres à l'honneur de ce Heros, & que la lyre touchée par les vents, répondoit à ce chant lugubre. En cet estat elle aborda en l'Isle de Lesbos, où les habitans du pais luy dresserent un sepulcre, à l'endroit où est bâti maintenant le Temple de Bacchus. Mais ils pendirent sa lyre dans celui d'A-

Une autre Histoire. Je n'ay pas mis *Fable* ; car ce qu'il dit du fils de Pittacus, est historique.

Elle aborda en l'Isle de Lesbos. Cela dit assez, qu'elle passa de la riviere dans la mer.

pollon; où elle fut gardée long-temps, jusqu'à ce que le fils de Pittacus, ayant ouï dire qu'elle sonnoit toute seule, & qu'elle avoit charmé les arbres & les rochers, la voulut avoir & l'acheta à grand prix du Sacristain. Mais ne croyant pas en pouvoir jouir seurement dans la ville, il se retira la nuit aux faux-bourgs, où comme il la pensoit toucher, il fit un tel charivary au lieu de l'harmonie qu'il esperoit, que les chiens y accoururent & le déchirerent, qui fut la seule chose qu'il eut commune avec Orphée. Car ce n'est pas en l'instrument que consiste l'art, mais en la main de l'Ouvrier. Mais pourquoy rechercher d'anciens exemples, puisqu'il s'est trouvé un homme en nos jours qui a acheté trois mille dragmes la lampe de terre du Philosophe Epicte-^{750.} te, comme s'il eust acheté avec elle son sçavoir. ^{livres.} Un autre depuis donna un talent du baston du Philosophe Peregrinus, qu'il montre maintenant comme on feroit la massue d'Hercule, ou comme les Tégeates montrent la peau du sanglier Calydonien, les Thebains le corps de Gerion, & les Egyptiens les cheveux de la Déesse Isis. Celuy-cy te passe à mon avis, en impertinence; & ce baston met à couvert ta Bibliothèque. On dit aussi que Denys le Tyran ayant fait une Tragedie ridicule, & puni très-cruellement Philoxene, pour s'en estre raillé, acheta depuis les tablettes du Poëte Eschile, où il écrivoit ses belles pieces de Theatre, s'imaginant peut-estre que cela serviroit à rendre les siennes meilleures; mais il fit encore plus mal qu'il n'avoit fait auparavant. *Peut-estre aussi que tes livres te gâtent la cervelle, & que tu ferois mieux, si tu ne les avois point.* A quel propos donc les acheter si chèrement, & les faire relier avec tant de soin?

<i>Peut-estre aussi que tes livres te gâtent la cervelle. Je retranche des allegations Grecques, qui ne feroient qu'embaras-</i>	<i>ser le raisonnement, & qui sont sans grace en nostre langue.</i>

En

En és-tu plus éloquent pour cela ? ou plutôt , n'és-tu pas plus muet qu'un poisson ? Mais tes débauches parlent assez , & te rendent odieux à tout le monde : Que si tes livres en sont cause, tu les devrois fuir avec autant d'ardeur que tu les recherches , puisqu'ils ne te sont utiles , ny à bien faire , ny à bien dire , & qu'ils ne peuvent servir que de pasture aux vers , d'exercice aux rats , & de supplice à tes gens , que tu chasties , pour n'en avoir pas assez de soin. N'as-tu point de honte , lorsque quelque Docte te rencontre avec un livre à la main , comme tu aimes à en porter , & qu'il vient à louer ou à blâmer quelque endroit , de ne sçavoir que répondre ? & n'en rougirois-tu pas , s'il te restoit quelque pudeur ? On dit que le Philosophe Cynique Demetrius , ayant trouvé un jour à Corinthe les Bacchantes d'Euripide , entre les mains d'un ignorant , les déchira , & dit qu'il valoit mieux que Penthée fust déchiré par luy une fois , que de souffrir tous les jours mille affronts de la main d'un sot. Pour moi , je n'ay pû trouver la raison pourquoy tu achètes tant de livres , quoyque je l'aye recherchée avec grand soin ; car c'est comme si un pelé achetoit un peigne , ou un aveugle un miroir , & un *sourd* quelque instrument de Musique. Est-ce pour montrer tes richesses en la possession de plusieurs choses superflües ? Mais je sçay fort bien que si tu ne te fusses introduit par fraude dans le testament d'un homme riche , il t'eust falu mourir de faim ou vendre tes livres. Il ne reste donc maintenant , sinon que tu en achètes pour entretenir ta reputation , & confirmer les louanges de tes flatteurs , qui disent que tu es non seulement beau & aimable , mais Philosophe , Orateur & Historien. On dit même que tu lis tes harangues à table , & qu'ils ne boivent point qu'ils ne se

Un sourd , &c. C'est bien honnestement , de ces trois exemples.

soient

soient alterez à force de les louer. Car tu es facile à surprendre, & à croire tout ce qu'on te dit : jusques-là qu'ils t'ont persuadé que tu ressemblois à l'Empereur, comme il y a eu autrefois de faux Alexandres, de faux Nerons, & de faux Philippes. Et il n'est pas étrange que tu l'ayes crû, estant sot comme tu es ; veu que Pyrrhus se laissa bien persuader qu'il ressembloit à Alexandre, jusques à ce qu'une vieille de Larisse chez qui il logeoit, le détrompa. Car comme il luy eut montré les portraits de Philippe, de Cassandre, d'Alexandre & de Perdiccas, & qu'il luy eust demandé à qui de tous ceux-là il ressembloit, elle répondit qu'il ressembloit au Cuisinier la Grenouilliere ; comme en effet il y en avoit un à Larisse de ce nom, qui avoit beaucoup de son air. Je ne voudrois pas dire à qui tu ressembles, car cela ne seroit peut-estre pas à ton avantage ; mais je sçay bien que tout le monde te prend pour un fou, de croire ressembler à l'Empereur, parce que tu t'habilles comme luy & affectes son regard & sa démarche. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme qui se connoist si mal en ressemblance, croye ressembler à un Docte, quoyqu'il n'en ait aucun trait. Mais j'ay découvert à la fin où est l'enclouestre ; c'est que tu t'imagines que ta fortune seroit faite, si le Prince qui aime les Lettres, & ceux qui en font profession, venoit à te prendre pour un sçavant. Toutefois crois-tu, sot que tu es, qu'il ne sçache pas bien la vie que tu menes, & que tu employes plus de temps à la débauche qu'à l'étude ? Ne sçais-tu pas que les Rois ont une infinité d'yeux & d'oreilles, par où ils voyent & entendent tout ce qui se passe dans leur Empire ? outre que ton infamie est si publique, qu'elle est connue de

A l'Empereur. C'est ce qu'il entend par le Roy ; car
encore qu'il dise un Roy, il veut désigner un certain homme : sans quoy le raisonnement ne vaudroit rien.

tout le monde. Dy-moy si quelqu'un de ces
 débauchez que tu hantes & qui t'apprennent à
 tout faire & à tout souffrir, estoit habillé en
 Hercule, le prendroit-on jamais pour luy ? &
 quand il auroit sa peau de lion & sa massue, ne
 le reconnoistroit-on pas à sa démarche lascive, &
 à ses parures des-honnêtes, suivant le Proverbe
 qui dit, qu'on cacheroit plutôt un Elefant sous
 sa robe, qu'un effeminé ? Ne pense donc pas te
 couvrir sous la peau d'un lion, puisqu'on recon-
 noistra toujours à ton cry que tu n'es qu'un asne.
 Enfin, ce n'est pas des Libraires, qui te met-
 tront en pourpoint si tu n'y donnes ordre, que
 tu dois attendre la réputation de sçavant ; mais
 des personnes qui s'y connoissent, & de la veri-
 té. Tu devrois vendre plutôt ta Bibliothèque
 pour payer ta sole dépense, & les frais que tu
 fais en esclaves ; car ce sont là tes deux passions,
 dont une seule est capable de te ruiner. Suy
 donc mon conseil, & au lieu de tant de gens
 inutiles, aye quelque honneste homme auprès
 de toy qui te détrompe, & qui n'aille pas divul-
 guer tes débauches, comme ils font. Car j'en
 vis un l'autre jour sortir de chez toy de grand
 matin, qui les publioit tout haut, jusqu'à en
 montrer des marques, & prendre des gens à té-
 moin pour le confirmer. Mais j'atteste les Dieux
 & ceux qui estoient presens, que je faillis à le
 battre, tant j'en estois indigné pour toy. En
 tout cas, s'il est difficile de quitter un métier où
 l'on est accoustumé, garde plutôt ton argent
 pour tes débauches, que pour tes livres. Car à
 quoy sert d'entasser volumes sur volumes ? tu es
 assez sçavant pour ce que tu fais : outre que tu
 n'as pas seulement en la bouche toute l'Antiqui-
 té ; mais tu connois tous les Poëtes, les Ora-
 teurs, & les Historiens, & sçais tous les défauts
 & toutes les vertus de la langue ; car rien n'em-
 pêche que nous n'insistions davantage sur ces cho-
 ses. Mais je te demanderois volontiers, quels li-

livres tu lis principalement ? Est-ce Platon, Antisthene, *Archiloque*, Hipponax ; ou si tu quittes les Philosophes & les Satyriques pour les Orateurs ? As-tu vu la harangue d'Eschines contre Timarque ? Mais tu sçais peut-estre tout cela, & aimes la Comedie ? As-tu lû les Baptes, ou plutôt les as-tu pû lire sans rougir ? Dy-nous, quel livre t'est familier ? car quoyque tu en portes toujours, on ne t'en voit jamais lire. Est-ce de jour ou de nuit, devant ou après tes débâches, que tu t'appliques à la lecture ? Quitte, te, quitte toutes ces choses, pour vivre comme tu as fait, quoyque ta vie soit encore plus honteuse que ta doctrine, & que tu dusses apprehender les reproches que la Phedre d'Euripide fait aux femmes, & prendre garde que les mu-
railles ne divulguent ton infamie. Que si tu as
resolu de mourir, comme tu as vécu, & d'ache-
ter toujours des livres, laisse-les là pour le
moins sans les lire, ny toucher *aux paroles*, & *aux actions* des anciens, qui ne t'ont fait ni bien ni mal. Je sçay que tout ce que je dis, ne servira de rien, & que tu ne laisseras pas de continuer à te faire mocquer de toy par les habiles gens, qui ne prennent pas garde à tes livres, mais à ta doctrine. Tu penèses toutefois couvrir par là ton impertinence, comme ces mauvais Chirurgiens qui ont des estuis dorez, dont ils ne se sçauroient servir ; au lieu qu'un excellent Artisan se fait admirer avec des outils ordinaires. Encore ceux-là les presentent-ils quelquefois à ceux qui les peuvent mettre en œuvre : mais tu ressembles à ce chien des Fables, qui estant attaché au ratelier, ne pouvoit manger du foin, ni souffrir que le cheval en mangeât. Voilà ce que j'avois à dire de ta doctrine. Je par-

Archiloque. Il y a au Grec, *Le Grec dit, Poësie & haran-*
Antiloque : mais on voit bien *gue ; mais mon expression est*
qu'il parle des Satyriques. *plus forte.*
Aux paroles & aux actions.

leray une autre fois plus amplement de tes débauches.



DE LA CALOMNIE.

Qu'il ne faut pas ajoûter foy temerairement au rapport d'autrui.

C'EST une mauvaise chose que l'ignorance, & qui est cause de beaucoup de maux : Car elle aveugle les hommes de telle sorte, qu'ils bronchent à chaque pas, sans voir ce qui est à leurs pieds, & qu'ils n'apprehendent pas un danger present, tandis qu'ils en craignent quelquefois un qui est bien éloigné. C'est elle qui fait la plupart des Tragedies dont on oit retentir les Theatres, & qui excite des divisions dans les Etats & dans les Familles, qui les entraînent à leur ruine, par le moyen de la calomnie, qui est son plus dangereux aiguillon. Je veux donc faire icy la description de ce monstre, & en emprunter le tableau, d'Appelles. Car ayant esté accusé par un Peintre jaloux de sa gloire, d'avoir conjuré contre le Roy Ptolomée, & causé la revolte de Tyr & la prise de Peluse : Ce Prince qui avoit esté nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour, prit tellement feu là-dessus, que sans considerer la jalousie qui est ordinaire entre les personnes de mesme profession, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un Peintre eust entrepris un si grand dessein, & un Peintre qui luy devoit sa fortune, il s'emporta contre luy comme contre un traître & un assassin; & il luy eust fait trancher la teste, si l'un des complices

Qui est cause de beaucoup de maux. Je dis aussitost, dans les Effais & dans les Familles. Je venis faire icy la description. Le reste est expliqué en

suite.

Conjuré contre le Roy Ptolomée. J'ometts les circonstances qui ne servent de rien icy.

ne l'eust déchargé à la question. Mais lorsqu'il eust appris son innocence, il fut touché d'un tel repentir, qu'il luy donna cent talens, & luy mit entre les mains l'accusateur, pour en faire ce qu'il luy plairoit. Appelles donc pour se vanger de la Calomnie qui luy avoit fait un si mauvais tour, fit le portrait que voicy. Il peignit un Prince avec de grandes oreilles, comme on en peint à Midas, assis sur un Trône, environné du Soupçon & de l'Ignorance. En cet état il tend de loin la main à la Calomnie qui s'avance vers luy le visage tout en feu, avec des traits & des charmes extraordinaires. Elle tient de la main gauche un flambeau, & traîne de l'autre par les cheveux un jeune innocent, qui tend les mains au Ciel, & implore son assistance. Devant elle marche l'Envie au visage hâve, & aux yeux louches, accompagnée de la Fraude & de l'Artifice, qui parent & ajustent la Calomnie, pour la rendre plus agréable. Après vient le Repentir, sous la figure d'une Dame vestue de deuil avec ses habits déchirez, qui tourne la tête vers la Verité, & pleure de regret & de honte. Voilà l'Emblème de la Calomnie, dont je te veux faire en suite un portrait à ma façon, & la dépeindre de toutes ses couleurs. Pour commencer par sa définition, c'est un faux rapport que l'on fait d'autrui en son absence, auquel d'ordinaire on ajoute foy, sans donner les moyens à l'accusé de se justifier. On doit donc considérer trois choses dans la Calomnie; le Calomniateur, le Calomnié, & celui à qui l'on s'adresse pour médire, qui est comme le Juge, & les autres les parties. Commençons par le Calomniateur, puisqu'il joue le principal personnage. Personne ne doute que ce ne soit un méchant homme; car les gens de bien ne se meslent point de ce mestier, & taschent plutôt à reconcilier les ennemis, qu'à semer de la division

A reconcilier les ennemis, plutôt qu'à semer de la division

parmi les amis. Mais le Calomniateur n'est pas seulement méchant, il est injuste; car *il ne se contente pas d'accuser à faux*, il empêche qu'on n'oye l'accusé en sa défense, contre l'ordre de la Justice, qui veut qu'on entende également les deux Parties. Et celui qui fait autrement, commet une injustice, quand il rendroit un Jugement juste, & offense même les Dieux; ce qui fait que le Calomniateur n'est pas seulement injuste, mais impie. Cependant, il tâche d'exciter la colere dans l'esprit de celui à qui il parle, pour l'empêcher d'entendre les raisons de l'accusé; ce qui ajoute encore à ses crimes la mauvaise foy. Mais l'homme de bien, quand il accuse, veut que la défense soit publique, aussi-bien que l'accusation; parce qu'il a intérêt que la Verité soit connue, comme celui qui peut vaincre son ennemy à force ouverte, n'use point de trahison ni de ruse. Le trône de la Calomnie est dans la Cour des Princes, où regne l'Envie & la Haine, & où se présentent à toute heure mille occasions de mentir & de flater. Car où l'on voit croistre à tous momens l'esperance & l'ambition, là sont les envies les plus cruelles, les haines les plus irreconciliables, & les calomnies les plus fines & les plus dangereuses. Un Courtisan est toujours en garde, comme un Gladiateur, pour porter le coup de la mort à son ennemy, s'il luy donne la moindre prise: de sorte qu'à la Cour un homme de bien qui croit que tout le monde luy ressemble, est en un instant supplanté; quoyque celui qui prend sa place n'y dure pas quelquefois plus long-temps que luy, & que le vainqueur & le vaincu soient enveloppez souvent dans une même ruine. Car comme il ne s'agit

<i>tion parmi les amis.</i> Cela y	pour estre plus clair.
vient mieux, que ce qui est	<i>Il ne se contente pas d'accu-</i>
au Grec. J'ay ajouté ce qui	<i>ser à faux.</i> L'Auteur se met
loit, pour la même raison:	en peine icy, de prouver une
& j'ay accourcy cet endroit,	chose toute commune.

pas

pas de peu de chose , & qu'il y va de la faveur du Prince , on est perpetuellement aux écoutes pour l'obtenir ; & la calomnie semble le plus court chemin & le plus seur. Mais ce n'est pas le mestier d'un sot , & il faut estre très-habile pour y réussir. Car si ses traits ne sont trempés dans la vray-semblance , ils sont sans effet , parce que la Verité ne peut estre vaincûe que par un ennemy qui luy ressemble. Or la Calomnie , comme fille del'Envie , s'attache toujours à ceux qui sont les plus élevez , par un desir aveugle de remplir leur place. Mais comme dans une carriere chacun tasche de devancer son compagnon , soit par art ou par vîtesse ; les gens de bien à la Cour tiennent le chemin de la vertu , pour arriver à la gloire , où les autres ne peuvent parvenir que par surprise. Cependant celuy qui est le premier , est toujours en bute aux autres , & l'objet de l'envie & de la haine ; si bien qu'on luy dresse mille pieges le plus adroitement que l'on peut ; car s'ils viennent à estre découverts , ils sont inutiles. Ordinairement la Calomnie prend pour fondement la profession de celuy qu'elle veut calomnier. On accuse un Medecin d'empoisonnement , un Ministre de trahison , un Grand de faire des entreprises ; mais la passion du Prince fournit le plus souvent de matiere. On dit à un jaloux qu'on a dessein sur sa femme ; à celuy qui se pique d'esprit , qu'on se moque de ses ouvrages , comme on accusa Philoxene auprès de Denys le Tyran , de blâmer sa Tragedie. Si le Prince est pieux , on calomnie un homme auprès de luy d'impiété ou de libertinage. Car chacun s'emporte dans sa passion , & n'est plus capable d'entendre des raisons ni des excuses. Voilà ce que font les calomniateurs , pour irriter davantage celuy à qui ils s'adressent ; de peur que s'il n'étoit pas assez animé , il ne donnât du temps à la recherche de la Verité , & à l'examen de leur calomnie :

quoyqu'ils fassent ordinairement le crime si noir, que l'horreur de l'action empesche qu'on n'en veuille ouïr la défense. *On accusa le Philosophe Demetrius* devant Ptolomée, de ne s'estre pas voulu déguiser aux Bacchanales, & de n'y avoir beû que de l'eau, comme condamnant les plaisirs & les inclinations du Prince. Et si le lendemain il ne se fust travesty, & n'eust beû du vin en la presence du Roy, & dansé avec des Cymbales, il estoit perdu. C'est ainsi que c'estoit un grand crime devant Alexandre, de ne pas reconnoître Ephestion pour un Dieu : Car non content de lui faire une Pompe funebre, qui cousta plusieurs millions, les villes luy dresserent à l'envi des Temples & des Autels ; de sorte que c'estoit le plus grand de tous les sermens, que de jurer par son nom, & un crime capital de s'en moquer. Car les Courtisans pour flater la passion du Prince, lui contoient des chimeres & des visions ? Qu'Ephestion leur estoit apparu en songe ; Qu'il guerissoit ceux qui l'invoquoient ; rapportant de faux Oracles, & le prenant pour leur Protecteur : si bien qu'Alexandre qui avoit toujours les oreilles batuës de ces discours, les crut à la fin, & se glorifia *de pouvoir faire un Dieu*, qui estoit encore plus que de l'estre. Combien pensez-vous qu'il y eut alors d'honnestes gens disgraciez, pour avoir resisté à la passion du Prince, ou témoigné de l'aversion pour ses frenesies ? Le Capitaine Agathocles qu'il estimoit, alloit estre exposé aux lions, pour avoir pleuré devant le sepulcre d'Ephestion, comme s'il l'eust crû mortel ; si Perdicas n'eust juré ses grands Dieux, & particulièrement Ephestion, que ce nouveau Dieu luy estoit apparu à la chas-

*Comme
qui droit
Ange
Gardien.*

On accusa le Philosophe, &c.
J'ay déjà dit que la passion
du Prince, fournissoit sou-
vent de matiere, &c.

De pouvoir faire un Dieu,

qui est encore plus que de l'estre. Il y a au Grec, que d'en estre fils ; mais il n'est pas si fort.

se ; & lui avoit commandé de dire à Alexandre, qu'il pardonnast à Agathocles , s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son ami , & *qu'il eust pitié de l'infirmité humaine.* Alexandre étant donc de cette humeur , ouvrit une large porte à la calomnie. Car comme on attaque toujours une place par l'endroit qui est le plus foible , le Calomniateur prend toujours celui qui l'écoute par la partie qui est la plus ouverte à la médifance ; parce que c'est le lieu le moins défendu. *Voilà les forces de la Calomnie* au dehors : mais au dedans elle a pour ministres le dégoût du présent , & l'amour de la nouveauté , avec le plaisir qu'on prend à entendre des choses extraordinaires & incroyables : outre qu'il n'y a rien qui chatouille tant l'oreille d'un homme soupçonneux & défiant que les faux rapports. Il est donc aisé d'emporter un cœur exposé de tous costez à la batterie , & de perdre un innocent qui ne se défend point ; car l'accusé en cette rencontre meurt comme un homme endormi qu'on tuë dans une prise de ville. Ce qui est de plus déplorable , c'est qu'on va trouver son ami, comme auparavant , sans sçavoir rien de ce qui se passe ; & qu'on donne soi-même dans le piège. Mais un homme d'honneur ne condamne point son ami sans l'ouïr , & sans luy donner les moyens de se justifier : au lieu que ceux qui prêtent volontiers l'oreille à la calomnie ne l'écoutent pas , ou font semblant de recevoir ses excuses , en attendant l'occasion de s'en venger ; sur tout quand le Calomniateur est leur ami , ou qu'il feint l'estre de celui qu'il accuse. Car alors on ne peut s'empêcher d'ajouter foy à son rapport ; sans considérer qu'il arrive tous les jours

Qu'il eust pitié de l'infirmité humaine. C'est une couleur que j'ajoute,

Voilà les forces de la Calomnie. J'ay déjà dit qu'à la Cour , il se présente mille

occasions de mentir & de flatter : ce qui m'empêche de m'étendre davantage là dessus : outre que la plupart est assez rebatu dans ce Traité.

mille sujets de rompre , mesme entre les plus grands amis. D'ailleurs , la Calomnie n'attaque jamais un ennemi découvert , parce qu'elle perdrait créance ; mais souvent son propre ami , ou pour le moins celui qu'on feint estre tel , pour montrer qu'on veut tout sacrifier aux intérêts de celui à qui l'on parle. Quelques-uns honteux d'avoir ajoûté foy à de faux rapports , & n'ayant pas la hardiesse de souffrir le visage de leur ami offensé , rompent avec luy , comme s'il estoit coupable de leur faute. Cela me fait quelquefois déplorer la misere de nostre vie , dont la calomnie est un des principaux fleaux. Quelques-uns nous accusent du crime dont ils sont coupables. Il faut que tu meures , s'écrie Antia à son mary , ou que tu tuës Bellerophon , qui a attenté à ma chasteté ; quoyque ce fust elle-mesme qui l'eust sollicité au mal. Il s'en fallut peu pourtant qu'il ne portast la peine du vice d'autrui , & de sa propre vertu , & qu'il ne perist au premier combat qu'il eut contre la Chimere ; car pour un semblable sujet , Phedre perdit Hippolyte. Mais , dira quelqu'un , il faut ajoûter foy aux rapports , lorsqu'ils partent de personnes vertueuses. Y a-t-il quelqu'un plus juste qu'Aristide ? Il ne laissa pas de conspirer contre Themistocle , par la jalousie de sa gloire , comme les plus gens de bien ont leurs défauts & leurs passions. Le plus sage & le plus

Ulysse à vertueux d'entre les Grecs , ne dressa-t-il pas des
Palamede. embûches à son parent , à son ami , & à son compagnon d'armes ? Socrate fut accusé d'impiété : Miltiade , & Themistocle de trahison , après avoir rendu de tres-grands services à leur patrie. Je passe plusieurs autres exemples qui sont connus de tout le monde. Que fera donc en cette occasion l'homme sage ? Il fermera les oreilles à la Calomnie , comme Ulysse au chant des Sirènes , & n'ajoutera point de foy aux rapports qu'avec beaucoup de circonspection , mais de-

demeurera sur la défiance. Il est ridicule de mettre garde aux portes & aux entrées des villes, & de laisser celles de nostre ame dégarnies. Quand on nous fera donc quelque rapport, il faut examiner la chose en soy-mesme sans avoir égard aux personnes. Car le contraire est la marque d'un esprit bas & abject, qui se laisse emporter en jeune homme; & c'est l'une des plus grandes injustices qu'on puisse commettre. Il ne faut déferer ni au jugement, ni à la passion d'autrui; ne considerer pas davantage l'accusateur que l'accusé, & se défier toujours de celui qui a le plus d'esprit & le plus d'adresse. Cependant, la cause de ce mal-heur est en l'obscurité & en l'ignorance du cœur de l'homme; car si l'on pouvoit penetrer dans ses sentimens, la Calomnie seroit contrainte de quitter le monde, pour faire place à la Verité, qui dissiperoit toutes ses tenebres par sa lumiere.



L' A P O P H R A D E,

O U

LE MAUVAIS GRAMMAIRIEN.

C'est une invective contre un homme qui avoit condamné le mot d'Apophrade, qui signifie proprement un jour malencontreux.

ON voit bien que tu ne sçais ce que signifie le mot d'*Apophrade*; autrement tu ne m'aurois pas accusé de barbarie, pour t'y avoir comparé. Mais nous parlerons tantost de sa signification; je me contenterai de te dire pour cette heure,

Aux entrées des Villes. Cela y vient mieux que des maisons.
que

que tu as pris par l'aîle la Cigale, comme dit *Le Poëte Archiloque*. Car cette insecte qui crie assez haut d'elle-mesme, fait encore plus de bruit quand on la touche. Ainsi, ce Poëte porté de son naturel à la Satyre, laissoit à juger ce qu'il feroit, estant offensé. C'est dequoy je t'avertis maintenant, non pas pour me comparer à un si grand personnage, mais pour te dire que tu as fait plusieurs choses qu'Archiloque ne pourroit reprendre dignement, quand il associeroit avec luy Hipponax & Simonide; car tous ceux qu'ils

Anciens Satyriques. ont attaquez, n'estoient rien au prix de toy. Cependant il semble que quelque Dieu t'ait mis dans la fantaisie, de reprendre ce mot, pour découvrir ton ignorance, qui ne sçait pas les choses les plus vulgaires, & pour faire éclater tes autres défauts. Car outre que j'ay quelque talent dans la Satyre, je connois tes vices dès l'enfance, & ne manque ny de capacité ny de hardiesse pour les publier. Je parle de la sorte, parce qu'il ne serviroit de rien de t'en avertir en particulier, pour tascher de t'en corriger; puisqu'il ne peut non plus changer de nature, que ces sales animaux, qui vivent dans l'ordure & dans le fumier: outre que tes crimes ne sont gueres plus secrets que ceux de ces celebres criminels des Fables; & que ton ignorance est si publique, qu'il n'est point besoin que personne t'oste la peau de lion, pour montrer que tu n'es qu'un âne. Mais je les veux mettre icy, de peur qu'on ne croye que je sois le seul qui les ignore. Qui appellerons-nous à nostre secours pour cela? Sera-ce quelque Dieu des Comedies de Menandre, tel qu'Elencus, Dieu de liberté & de verité, qui est ton plus grand ennemy, puisqu'il sçait tout ce que tu fais, & ce que tu

*Comme
qui diroit
la Raison.*

Le Poëte Archiloque. Ce son naturel à la Satyre: le n'est pas icy le lieu de l'expliquer davantage: c'est assez de dire qu'il estoit porté de reste romproit le fil du raisonnement.

souf-

souffres tous les jours , & qu'il le veut publier ? Il fera donc icy le prologue de ma Satyre , comme il fait quelquefois chez cet Auteur ; afin d'apprendre à tout le monde , que nous n'entreprenons pas cecy en vain , ni par une inimitié particuliere , mais *pour venger le public*. Et quand il aura parlé , il se pourra retirer à la bonne heure , & nous laisser faire le reste ; parce que nous sommes assez capables pour te confondre , & qu'il n'est pas seant à un Dieu de parler de si grandes abominations. Voicy donc ce qu'il dira par forme d'avertissement. Ce Sophiste qui contrefaisoit le Philosophe (c'est de toy qu'il parle) vint un jour aux jeux Olympiques pour y reciter une harangue , qu'il avoit composée sur le sujet de Pythagore , lorsqu'on le voulut empêcher de participer aux mysteres d'Eleusine , à cause qu'il estoit estranger , & qu'il avoit esté Euphorbe durant la guerre de Troye. Sa harangue , comme la corneille d'Esope , estoit toute parée des plumes d'autrui , & bâtie de pieces rapportées. D'ailleurs , elle estoit préméditée de long-temps : mais pour faire croire qu'il l'avoit faite sur le champ , *il fit tant par l'un de ses amis* , que lorsqu'il demanda un sujet tout haut , on luy donna celuy-cy. Cependant comme il ne jôtoit pas bien son personnage , & qu'il rapportoit des choses tirées de loin & étudiées , personne ne se pouvoit empêcher de rire , & de faire signe à cet amy qu'on reconnoissoit bien la fourbe , quoyque nostre Sophiste taschast de suppléer à tout par son impudence. Quelques-uns donc à mesure qu'il parloit , ne faisoient autre chose que remarquer les endroits qu'il avoit dérobez des Anciens. Celuy qui a fait ce discours , & qui m'a instruit icy , estoit de ceux-là ;

<i>Pour venger le Public. Il est mieux d: le dire ainsi , que de dire que c'est par une vengeance particuliere.</i>	<i>Il fit tant par l'un de ses amis. Il n'est pas necessaire d'en dire davantage.</i>

car il ne se pouvoit tenir de rire , non plus que les autres. Et pourquoy n'eust-il pas ri d'une si grande & si publique effronterie ? Outre qu'il est assez porté au ris de son naturel. Mais il ne pût s'empêcher d'éclater une fois tout haut , entendant cet asne , qui vouloit , comme on dit , jouer de la lyre ; ce que ce galant homme aperçût en se retournant , & c'est ce qui les a mis mal ensemble. Or c'estoit le commencement de l'année , ou plutôt le troisième jour de la

Du mois de Janvier. grande nouvelle Lune , où les Romains suivant une coutume ancienne , font des vœux & des sacrifices , pour tout le reste de l'an , sur la créance que les Dieux écoutent alors plus attentivement nos prières. En cette grande feste donc , & en ces Calendes sacrées , celui-cy voyant nostre imposteur qui étaloit ses larcins sous le nom de Pythagore , comme il le connoissoit parfaitement , & qu'il sçavoit ce qu'il faisoit , & ce qu'il souffroit tous les jours , où il avoit esté mesme surpris ; il dit à un de ses amis , qui estoit près de luy , Sortons d'icy , que cet infame par ses abominations ne nous change ce jour heureux en un funeste , & il se sert pour cela du mot d'*Apophrade*. Cependant nostre imposteur ne l'eut pas plutôt ouï , que pour se venger de cette raillerie , il s'écria : Quelle beste est-ce qu'*Apophrade* ? Est-elle *masle ou femelle* , terrestre ou aquatique ? car pour moy , je ne la connois point. Mais en pensant exposer l'autre en risée , il s'y exposa luy-mesme , & fit voir son ignorance. C'est là le sujet dont on va vous entretenir , pour vous faire voir que ce grand Orateur , qui fait des harangues à l'improvisiste , ignore les choses les plus vulgaires , & que les artisans de la Grece sçavent. Voila ce qu'avoit à dire le Prologue ; c'est à moy d'achever le reste , & de repre-

Masle ou femelle ? J'expli- | sans quoy cela n'auroit point
me la chose à nostre façon : | de grace.

sen-

fenter icy ce que tu as fait *en diverses parties du monde*, & ce que tu fais presentement à Ephese, qui est le comble de ta doctrine, & le chef-d'œuvre de ta Morale. Mais auparavant il faut parler du mot d'*Apophrade*, que tu as repris. Dy-moy, par les Dieux, pourquoy te choquett-il si fort? Est-ce qu'il est barbare, & que tu ne l'as pû souffrir, parce que tu as l'oreille délicate? Mais y a-t-il rien de plus commun à Athenes? Tu prouveras plutôt à un Athenien, que Cecrops & Erectée étoient étrangers, que ce terme icy. Car il y en a plusieurs qui leur sont communs, avec le reste des Grecs; mais celui-cy leur est propre, & ils s'en servent pour exprimer un jour mal-heureux, où l'on ne fait aucune affaire ni publique ni particuliere, soit pour quelque grande défaite qui est arrivée ce jour-là, ou pour quelqu'autre calamité. Mais il n'est pas peut-estre sçant d'apprendre ces choses à ton âge; outre qu'il y en a tant d'autres que tu ne sçais point, qui sont beaucoup plus importantes, que tu peux bien ignorer encore celle-là. Toutefois, d'où es-tu, de ne la pas sçavoir? car encore qu'on te dût permettre d'ignorer les autres choses, tu ne pourrois pas, quand tu voudrois, appeller un jour malencontreux, d'un autre nom, si tu veux parler *comme l'on fait à Athenes*. Mais tu diras peut-estre qu'il n'est plus en usage, & qu'il ne se faut pas servir de mots que l'on n'entend point. Il est vrai que j'ay failly de m'en servir en ta présence; car je devois parler Cappadocien, Paphlagonien, ou Bactrien, pour faire que tu m'entendisses; mais il faut parler Grec avec les Grecs. D'ailleurs, ce mot est de ceux qui se sont conservez en usa-

En diverses parties du monde. Elles seront touchées en suite: & la comparaison de ceux de Troye se trouve ailleurs chez cet Auteur.

Comme l'on fait à Athenes. Je le mets ainsi, parce qu'il a dit qu'il estoit particulier aux Atheniens.

ge dans cette grande revolution qui arrive tous les jours dans les langues ; & je rapporterois le nom de ceux qui en ont usé, si je ne craignois de troubler ta memoire par tant de Poëtes, d'Orateurs , & d'Historiens qui te sont inconnus. J'aurois plutôt fait de dire ceux qui ne s'en sont pas servi ; quoyque pour te dire la verité, je n'en sçache point, & *je s'offre quelque honneste present*, si tu peux nommer quelqu'un qui ait exprimé autrement la chose qu'on veut signifier par là. Car celuy qui ignore ce mot , peut ignorer où sont situées les villes d'Athenes, de Sparte , & de Corinthe. Mais tu diras peut-estre qu'il est bon, mais non pas *au sens que je l'ay pris*, ou bien que je l'ay allegué hors de propos. Je te satisferay encore là-dessus , si tu es capable de raison. Car *les Anciens* se sont servis de plusieurs pareilles métaphores, contre ceux qui te ressembloient : Ils ont appelé un Orateur qui changeoit à toute heure d'avis, *Corburne*, pour marquer son instabilité , à cause de là peine qu'il y a de marcher avec ces brodequins. Un autre, *Lypaé*, qui avoit accoustumé de troubler les Assemblées. Un autre, *Hebdomas*, qui railloit & folastroit avec le peuple, comme les écoliers font aux jours de congé, Pourquoi donc ne pourrat-on pas nommer *Apophrade*, un malencontreux personnage, comme toi ? Car il est certain que lorsque nous rencontrons quelque chose de mauvais augure, & particulièrement le matin , soit un châtré, un boiteux, ou un singe, nous avons coutume de rentrer aussi-tost, comme si ce jour-là nous devoit estre funeste. Si le premier jour de l'an donc on trouve un homme comme toy,

*On, sei
homme
dans la vie
estois incon-
stante
Trouble.*

*C'est
qu'ils a-
voient con-
généme fais
la semaine.*

Je s'offre quelque honneste present. Je mets cela au lieu de ce qui est au Grec , qui n'est pas à nostre usage ; & j'ajoute les mots suivans, pour l'explication.

Au sens que je l'ay pris.

J'ajoute cela pour aller à tout. *Les anciens.* Je ne mets pas icy le mot d'abomination, parce que les exemples, qu'il allegue , n'y vont pas , & marquent seulement la légèreté & l'extravagance.

qui

qui passe pour un infame, un méchant, un imposteur, un parjure, un monstre, une peste; ne le fuira-t-on pas comme un oiseau de mauvais augure, capable de troubler le plus beau jour, & de le rendre malencontreux? Tu ne te dois pas fâcher de ces mots, car il me semble que tu fais gloire de la chose; outre que tu aurois bien de la peine à prouver le contraire à tes citoyens, qui sçavent comme tu as vescu dès ton enfance, & comme tu te mis au service d'un gendarme, pour faire tout ce qu'il luy plairoit, jusqu'à ce qu'il te quitta, comme on fait un habit lorsqu'il est usé. Tu servis depuis au Theatre, & fus avec une compagnie de Farceurs & de Baladins, où tu faisois le Prologue, & entrois paré avec des brodequins dorez, & un habit magnifique, pour annoncer la piece, & demander bonne audience. Mais maintenant tu es devenu Orateur; c'est pourquoy quand on le sçaura en ton país, on croira voir deux Thebes & deux Soleils, comme cét Ancien des Fables. Tu fais donc bien de n'y pas aller, quoyque ce soit la plus grande & la plus belle ville de la Phénicie, & un très-agréable séjour. Mais tu as honte de ton premier métier, & craindrois d'ouïr en allant par les rues: Voila celuy que nous avons vû Bâteleur & Comedien. Mais pourquoy m'amuser à ces choses? car quelle impudence égale la tienne? & qu'as-tu jamais trouvé de honteux? J'apprens que tu possedes dans la ville de ta naissance un grand Palais, en comparaison duquel le tonneau de Diogene pourroit passer pour le trône de Jupiter. Tu ne pourrois donc empêcher que tes citoyens ne te prissent pour l'opprobre & le deshonneur de leur ville. Le reste de la Syrie est de mesme sentiment. Tout Antioche a vû comme tu débauchas ce jeune garçon qui venoit de Tarfe. Mais il n'est pas honneste de remuer

ces ordures , & tu ſçais *comme on vous ſurprit ſous deux* ; ſi ce n'eſt que tu l'ayes oublié , à cauſe que tu n'as point de memoire. Tu n'es pas moins connu en Egypte , où tu fus reçu fugitif après ces beaux exploits de Syrie , lorsque tu eſtois talonné par les Fripiers , qui t'avoient preſté les habits , avec leſquels tu trouvois à dîner , & hantois les bonnes compagnies. La ville d'Alexandrie n'eſt-elle pas témoin de tes débauches , auſſi-bien que celle d'Antioche ? Oüy ſans doute , puisqu'elles y ont eſté plus grandes & plus celebres. Tu ne rencontraſ qu'un homme dans toute la Ville , à qui tu puſſes perſuader ton innocence , & qui te ſerviſt de ſupport , & te donnaſt à vivre. Tu me permettras de taire ſon nom , puisqu'il eſt connu de tout le monde , & des principaux de l'Empire. Te ſouviens-tu quand il te ſurprit entre les genoux de ce jeune Echanſon ? Quelle opinion penſes-tu qu'il eut alors de ta prudhomie ? Auſſi te chaffa-t-il honteuſement , & purifia ſa maiſon après ton depart. Toute la Grece & l'Italie furent remplies enſuite de ta renommée & de ta gloire ; & je m'eſtonne qu'il y en ait maintenant qui trouvent à redire à ce que tu fais dans Ephèſe , ſ'ils n'ont perdu la memoire , auſſi bien que toy. Il eſt vray que tu y as ajoûté à tes autres débauches , celle des femmes ; & après cela tu trouves étrange que pour exprimer l'horreur de tes vices , on ſe ſerve d'un terme d'abomination. Voudrois-tu point qu'on t'allat baiſer pour récompènſe ? *Il vaudroit mieux* baiſer un aſpic ou une vipere ; car encore pourroit-on guerir de leur morſure , à l'aide de quelque antidote ; mais après s'eſtre ſouillé de tes baiſers , on n'oſeroit approcher des Autels ; & c'eſt un crime pour lequel il n'y a point d'expiation. Ce-

Comme on vous ſurprit ſous deux | trop marquées en ſuite.
Je n'exprime pas des | *Il vaudroit mieux*. Ce qui
ſaletez , qui ne ſeront que | eſt icy ſera touché plus bas.
pen-

pendant , tu railles des paroles des autres , sans prendre garde à tes actions. Pour moy , j'aurois honte d'ignorer le mot , que tu condamnes , bien loin de me repentir de l'avoir dit. Ce sont les barbarismes & les solecismes que tu prononces tous les jours , dont il faut rougir. Que les Dieux te confondent avec ta belle Rhetorique. Où l'aurois-tu aussi apprise ? si ce n'est dans quelque vieux bouquin , on dans les livres de Philénis , que tu as toujours entre les mains , & qui sont dignes de toy & de ta bouche impure. Mais puisque j'en suis venu jusques-là ; Que dirois-tu , je te prie , si ta langue t'appelloit en Justice , & qu'elle te fît ces reproches ? Quoy ingrat ! après t'avoir retiré de la nécessité , & t'avoir rendu celebre sur les Theatres , en te faisant jouer le personnage tantost d'un Heros , & tantost d'un Dieu ; après t'avoir nourri maistre d'Ecole ; après t'avoir fait passer pour Orateur , & reciter ces belles Harangues empruntées qui t'ont acquis tant de gloire : estoit-il juste pour récompense , de me faire servir à tes sautez ? N'est-ce pas assez des mensonges & des parjures que tu me fais prononcer tous les jours , sans parler de tes sottises & de tes impertinences ? falloit-il occuper la nuit à un infame ministere , & me faire souffrir mille opprobres ? Il y a d'autres membres qui sont destinez à cet office. Plût aux Dieux qu'on m'eût coupée , comme on fit celle de Philomene. Car les langues de ceux qui ont devoré leurs enfans , ont moins eu à souffrir que moi. Dy moi , par les Dieux , si ta langue parloit de la sorte , & qu'elle prît ta barbe à témoin , que lui répondrois-tu ? Ce que tu fis n'aguera à celui qui te reprenoit d'un crime que tu venois de commettre ? Que c'estoit par là que tu t'estois mis en credit. Car d'où vient , à ton avis , la grandeur de ta reputation ? Crois-tu que ce soit de tes Harangues ? Il suffit , me diras-tu ,

que je sois illustre par quelque biais que ce soit. Veux-tu que je rapporte tous les sobriquets qu'on t'a donné en divers lieux, où tu as esté ? C'est une chose étrange, que tu n'ayes pû souffrir un mot, après avoir souffert tant d'infamies. On t'appelloit en Syrie, Rhododaphné. Pour quel sujet ? j'ay honte de le dire, & il n'en tiendra point à moi qu'on ne l'entende point. En Palestine on t'apelloit la Ronce, à cause que ta barbe piquoit tes beaux amoureux ; car tu te rasois alors. En Egypte on te nommoit l'Esquinancie, parce que tu faillis à estre suffoqué par un matelot, qui tel'enfonça jusqu'au gosier. Pour les Athéniens, sans tant de mystere, ils ne firent qu'ajouter une lettre à ton nom, & te nommerent Atimarque ; car tu devois avoir quelque chose de plus que celui contre lequel Esquins a fait cette belle harangue. Mais en Italie tu remportas le nom heroique de Cyclope, pour avoir contrefait celui d'Homere dans une débauche, afin d'ajouter cela à tes autres infamies. Car tu estois le verre en main à demi yvre, qui attendois l'attaque de ton Ulysse, c'est-à-dire, d'un jeune garçon qui venoit la lance en arrest, pour te crever l'œil ; mais il gauchit un peu, & t'enfonça la machoire, ou plutôt comme un autre Carybde, tu ouvris la gueule pour l'engloutir luy & son navire. Cependant, d'une débauche si publique, tu n'eus point d'autre excuse le lendemain, que ton yvrognerie. Et après cela tu trouves étrange que l'on te nomme Apophrade ? Et que dis-tu quand on t'appelle *Lesbin* ? N'entends-tu pas aussi ce mot, & crois-tu que ce soit pour te louer, ou si tu l'entends mieux, parce que la chose t'est plus familiere ? Tes vices sont connus maintenant jusques aux femmes. Car depuis peu, comme tu en faisois rechercher une en mariage à Cyzique : Je ne veux point,

*Levier-
vise.*

*Sans
honneur.
Timarque.*

Lesbin. On se sert encore de ce mot Italien, pour dire *Bardache*.

dit-

dit-elle , d'un homme qui en a befoin d'un autre.
Et après cela , tu te cabres pour des paroles ?
Mais certes tu as raifon : car tout le monde ne
peut pas inventer de belles phrafes comme les
tiennes ? Qui feroit fi insolent que de demander
un trident , au lieu d'une épée , pour vanger
trois adulteres , & de dire que Theopompe par-
lant fur trois chefs , avoit défait les principales <sup>On pour-
le Triaca-
ans.</sup> forces de la Grece avec une armée à trois poin-
tes , & qu'il eftoit le chien à trois teftes ? *Il y
a cent autres chofes* dans tes Harangues , dont il
ne fe faut pas fouvenir , non plus que des fautes
que la pauvreté te contraint de faire , comme
de dénier un dépoft en jugement , dérober en
demandant l'aumône , & plufieurs autres fripon-
neries. Il faut pardonner à un homme qui meurt
de faim , s'il tâche à fubfifter du mieux qu'il
peut ; mais ce qui eft infupportable , c'eft que
tes débauches abforbent ce que tes crimes ont
acquis. Il eft vrai que tu as fait depuis peu un
trait qui merite d'eftre loué ; c'eft que fçachant
le métier de Tifias , tu as joué le personnage de
Discorax , en déroband trente pieces d'or à ce
vieux fou , qui à caufe de Tifias a donné par
furprife fept cens cinquante dragmes d'un livre.
Je pourrois dire bien d'autres chofes , mais je
n'en ajoûterai qu'une. Fais ce que tu voudras ,
& ne cefle de pecher contre toy-mefine ; mais
ne fais plus ceci , car il n'eft pas jufté que ceux
qui vivent de la forte , & qui trahiffent leurs
amis , comme tu fais , foient fous un même cou-
vert , ni boivent & mangent avec les autres.
N'ajoûte point auffi les baifers aux complimens , &
particulièrement quand tu faluëras ceux qui t'ont
rendu la bouche malencontreufe. Enfin , puif-
que j'ay commencé à t'avertir en ami , ne t'amufe
plus à parfumer une tefté blanche , ni à te faire

Il y a cent autres chofes. J'en | qui ne peuvent pas s'expli-
paffe ici quelques-unes qui | quer en noftre langue.
ne s'en tendroient point , ou

On met-arracher le poil où tu sçais. Car se c'est pour la
ore du dé-propreté tu en devrois faire autant par tout ; mais
pilateire. pourquoi te parer en des lieux qu'il n'est pas
On, pour honneste de montrer ? Il ne tereste que les che-
la santé. veux blancs, pour paroistre sage ; épargne-les
 donc , & particulierement ta barbe ; & si tu
 peux , ne fais tes saletez que de nuit , afin que
 la lumiere n'en soit point souillée. Tu vois qu'il
 ne falloit pas reveiller , comme on dit , *le chat*
qui dort , ni condamner le mot de malencon-
 treux , qui rendra toute ta vie malencontreuse.
 En veux-tu davantage ? car je t'en diray tant
 que tu voudras , bien assuré que je ne manque-
 ray jamais de matiere. Un infame comme toy
 devoit craindre d'offenser un homme d'honneur.
 Tu diras peut-estre que je t'ay attaqué par des
Enigmes que tu n'entends point ; comme si tu
 ne sçavois pas le nom des crimes que tu com-
 mets. Mais je te permets d'en rire , si je ne
 suis vengé au double. Prends garde seulement à
 l'avenir comme tu vivras , & ne te prens qu'à
 toi de cette Satyre , puisque selon le dire d'Eur-
 ipide , *l'infelicité est la fin d'une bouche sans rete-*
nuë aussi-bien que de la folie & de la méchanceté.

Si c'est pour la propreté. Je
 Pay mis ainsi , parce que je
 ne voi pas à quoi cela peut
 servir pour la santé ; & je
 ne sçay s'il n'entend point
 parler de la barbe simple-
 ment , à cause du peché dont
 il l'accuse.

Le chat qui dort. C'est un

Proverbe François , pour un
 autre Grec , qui n'est pas à
 nostre usage.

Enigmes. Quoyque dans le
 Grec cela se rapporte aux
 mots que j'ay omis , cela se
 peut fort bien entendre de
 ce qu'il a déjà dit.





LOUANGE D'UNE MAISON.

ON dit qu'*Alexandre fut si transporté*, en voyant la beauté de la riviere du Cydne, avec la clarté & la fraîcheur de ses eaux, qu'il ne pût s'empescher de s'y baigner, parce qu'elle n'effoit pas trop profonde, ni son cours trop violent. Je me sens de mesme épris d'amour, à la vûë d'un *Palais si beau* & si magnifique, & touché du desir d'en connoître toutes les perfections, & d'en celebrer les loüanges. Car je ne crois pas qu'il y ait une plus grande marque de stupidité & de barbarie que de s'estimer indigne de posseder ce qui est beau, & comme s'en bannir volontairement. D'ailleurs, les personnes d'esprit n'admirent pas en silence les belles choses, comme font les autres, mais ils aiment à se repandre en loüanges, pour payer en quelque façon leur hôte, & faire voir qu'ils sçavent bien remarquer ce qui est digne de l'estre, & reconnoître les faveurs qu'on leur fait. Or de le louer simplement, cela peut estre bon pour ceux qui ne peuvent rien davantage, comme ce jeune Insulaire qui contemploit le Palais de Menelatus, & qui comparoit son marbre & son or à ce qu'il y avoit de plus beau dans le Ciel, parce qu'il ne connoissoit rien de si excellent sur la terre. Mais de faire une harangue à sa loüange, dans une compagnie aussi illustre que celle-cy, il me semble que c'est contribuer quelque chose à sa gloire. Ajoûtez à cela, qu'il y a du plaisir à parler dans un aussi auguste lieu, & que la voix y retentit agreablement. Si l'*Echo* se plaist à redire

Fut si transporté. Je ne dis pas, que quand il eust seen qu'il en eust dû tomber malade, il n'eust pas laissé de se baigner : car cela n'est pas de

l'Histoire, & est ridicule.

Palais si beau. Ses beautés seront exprimées en suite.

Si l'Echo. Il n'est pas necessaire de dire ce que c'est.

les chansons des Bergers , & à exprimer le son rustique de leurs musettes , dans le creux de quelque rocher ; Que ne fera-t-il point des douceurs d'Apollon & des Muses , dans un Palais tout brillant d'or & de lumiere ? D'ailleurs il semble que la magnificence du lieu fournit de plus belles pensées & de plus belles expressions , & qu'elle reveille les forces de l'esprit , pour essayer de l'égalier , comme le courage d'Achille se sentit ému par la vûe des armes , & piqué du desir & de l'honneur. Socrate se plaisoit à *entretenir Phèdre* sous l'ombrage frais d'un Platane , & sur les bords verdoyans d'une fontaine , & n'avoit point de honte à son âge d'invoquer les Muses , quoyque vierges , pour entendre des *discours d'amour*. Et ne croirons-nous pas qu'elles accourront volontairement , pour inspirer celuy qui vient chanter les louanges d'un séjour si agréable ? Car nous ne parlons pas icy sous des arbres , ni dans un Palais qui n'ait rien de recommandable que son opulence , *comme celuy du Roy de Perse* , mais dans un chef-d'œuvre d'Architecture , où l'art surpasse encore la matiere , toute precieuse qu'elle est , & qui ne demande pas un spectateur rustique , mais sçavant. Pour commencer donc sa description , il est tourné au Soleil levant à l'exemple des anciens Temples. *Toutes les proportions & les regles de l'art y sont gardées*. Les vents le peuvent rafraîchir en toute saison ; & comme il est percé de tous côtez , la liberté de la veüe ne contribüe pas peu à son embellissement. *Les ornemens n'y sont pas entassez*

Entretien Phèdre. C'est assez de cela pour le sujet ; le reste ne serviroit qu'à l'embrouiller.

Discours d'amour. Je ne marque pas l'amour des garçons , parce qu'il n'est pas nécessaire ; & que je veux éloigner les choses du sale.

Comme celuy du Roy de Perse. Il n'est pas besoin d'en dire davantage.

Toutes les proportions & les regles de l'Art y sont gardées. J'ay ajouté cela , car l'Auteur n'en dit pas assez.

Les ornemens. Je diray les plaçons ensuite. Ceci est les

les uns sur les autres, ni l'or répandu par tout ; mais comme une honneste femme , il n'en a qu'autant qu'il luy en faut pour l'agrément , & non pas pour le luxe ; à l'exemple du Ciel , qui n'est pas tout semé de feux , car autrement , au lieu d'estre agreable , il seroit terrible. Il n'appartient qu'aux Courtisanes d'estre toutes éclatantes d'or & de pierreries , pour se faire admirer par la richesse de leurs ornemens ; au lieu que les autres brillent assez par leurs vertus , & aimeroient mieux estre sans parure , que d'en trop avoir. L'or est donc icy menagé , comme dans les beaux ouvrages , où on le messe parmy la pourpre & l'yvoire , pour en rehausser l'éclat , & non pas pour l'étouffer ; & il semble ajouter à la lumiere du jour , une lumiere plus précieuse. Qui auroit donc la liberté & la licence des Poëtes , pourroit comparer les plafons de ce superbe édifice , au plancher des Cieux ; & les beautés des peintures & des tapisseries , aux fleurs d'un parterre ; si ce n'est que celles-cy flétrissent , & que les autres sont immortelles , comme n'estant jamais souillées par l'attouchement d'une main grossiere , & ne souffrant que l'approche de la veuë. D'ailleurs , il y a icy un Printemps perpetuel , au lieu que dans la Nature il ne fait qu'une partie de l'année. Qui ne seroit donc touché de tant de merveilles , & piqué de les décrire , quand on devroit estre *surmonté par la grandeur de la matiere* ? Car la beauté a des charmes inexplicables , pour nous attirer à foy ; & il semble qu'il y ait du plaisir à courre dans une belle carriere , où l'on imprime doucement ses pas , & que c'est alors qu'on s'abandonne à la course. Le Pâon à l'entrée du Printemps , lorsqu'il voit naistre les premieres fleurs qui sont non seulement plus belles , mais , s'il faut ainsi

beau, dit en general.

Surmonté par la grandeur de la matiere. Le raisonne-

ment est plus beau de la sorte qu'autrement.

dire, plus fleurs que les autres; le Pâon, dis-je, étale alors avec plus de magnificence l'or & l'azur de ses plumes; & dispute avec le Printemps, à qui produira de plus belles choses. Il fait la rouë, il se tourne & se mire dans son plumage, dont l'éclat est redoublé par celui de la lumière, qui ne se contente pas d'embellir ses couleurs, mais *qui les multiplie*. Cela arrive particulièrement à ces cercles d'or, qui couronnent l'émail de ses ailes & de sa queue, & ressemblent chacun à un arc-en-ciel, qui change de couleur selon les divers aspects de la lumière. Combien la Mer a-t-elle de charmes pour nous attirer à soy, quand sa surface est unie comme la glace d'un miroir, & qu'on la peut appeller, à bon droit, le miroir des Cieux? Les plus grands ennemis des eaux desirerent alors de s'embarquer & de s'éloigner du rivage; sur tout, lorsqu'on voit un petit vent enfler doucement les voiles, & le navire couler légèrement sur les ondes. Il en est de mesme de ce Palais, *dont la beauté m'enchanté & me ravit*, jusqu'à me perdre dans ses louanges. Et je m'imagine que quand je serois sans éloquence, elle suppléeroit à mon défaut. *Mais ne me trompé-je point* aussi dans ce ravissement; & les merveilles qui sont ici, ne nuisent-elles point plutôt à mon dessein? Car comme la multitude des ornemens nuit à la beauté des femmes; & détourne les yeux des spectateurs de dessus leur visage, pour se jeter sur leurs pierres: Celui qui harangue dans un lieu si rempli de tant de beautés diverses, a ce malheur, que les yeux des auditeurs sont plus occupez que

Qui les multiplie. Il n'en faut pas dire davantage, pour une comparaison.

Dont la beauté m'enchanté & me ravit. J'ay déjà dit, qu'elle pique, & qu'elle provoque, &c.

Mais ne me trompé-je point?

L'Auteur fait icy une harangue sous le nom d'un autre, qui est un étrange caprice, & qui plus est, sans nécessité; car je dis la chose sans tant de façons, & pour le moins aussi bien.

leurs

leurs oreilles; & que la lumiere de son discours est obscurcie, comme celle d'un flambeau par une plus grande lumiere. Ajoûtez à cela, que la voix retentit trop en des lieux si élevez, & qu'on ne l'entend pas si distinctement, soit parce qu'elle fait comme un Echo qui la trouble, ou parce qu'elle est absorbée dans ces voûtes, comme le son de la flûte, par celui de la trompette, & le cry des Nautonniers par le bruit de la tempeste. D'ailleurs, tant s'en faut que la magnificence de ce lieu excite celui qui parle, qu'elle l'étonne plutôt, & l'intimide, par une juste crainte, de n'avoir rien qui soit digne d'un Palais si admirable, & d'un auditoire si celebre. Car, comme l'éclat des armes de celui qui fuit, ne sert qu'à rendre sa fuite plus éclatante; ainsi la beauté du lieu ne sert qu'à découvrir davantage les défauts de l'Orateur, & à faire paroître sa foiblesse. C'est ce que celui-là dans Homere semble avoir bien reconnu, lorsqu'il s'excuse sur son ignorance, pour faire que sa harangue soit plus admirée; parce que ce qui est beau, ne tire pas son lustre de ce qui l'égale ou qui le surpasse, mais de ce qui est moins beau que lui. Joignez à cela que la veüe de celui qui parle, aussi bien que l'oreille de celui qui entend, est divertie par la beauté des objets qui l'empeschent de songer à ce qu'il veut dire. Il faut qu'il dise de belles choses, pour détourner les assistans de la contemplation de ce qu'ils voyent; car d'auditeurs, ils sont devenus spectateurs. Si-tôt qu'on est entré icy, on se trouve ébloui de tant de clartez, qu'il faudroit avoir perdu l'usage des yeux, pour conserver celui des oreilles, ou s'assembler de nuit comme le Senat de l'Arcopage. Les Fables des Gorgones & des Sirènes enseignent assez les avantages de la veüe sur l'ouïe, puisque les unes changeoient en rochers ceux qui les regardoient; & qu'en passant vite on s'exemptoit du charme des autres.

L'e-

L'exemple même du Pâon fait contre nous. Car toutes les Musiques du monde ne seroient pas capables de nous divertir de la contemplation de sa beauté, quand il déploie ses ailes au Printemps, & qu'il étale toute sa pompe & sa magnificence. *Herodote dit* que l'ouïe est plus infidelle que la veüe; & par là il donne l'avantage aux yeux par dessus les oreilles; & avec raison. Car les paroles ont des ailes, & s'envolent en mesme temps qu'on les prononce; mais le plaisir de la veüe subsiste, & lance coup sur coup des traits redoublez, & par ce moyen inevitables. Mais pourquoy chercher des preuves plus loin, puisque tandis que nous parlons, je vous voy jeter les yeux de toutes parts, & contempler la beauté des tableaux & des dorures? dequoy vous ne devez pas avoir honte, car le plaisir des yeux nous emporte, & *ce qu'on entend icy, vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit.* D'ailleurs l'excellence de l'art, jointe à la beauté & à l'utilité des histoires anciennes qui y sont dépeintes, a beaucoup de pouvoir sur l'esprit humain. Mais de peur que vous ne m'abandonniez tout à fait pour les regarder, je vous les veux décrire pour joindre en quelque sorte le plaisir de la veüe à celui de l'ouïe, & remporter ainsi l'avantage. Car vous m'excuserez aisément quand je n'atteindray pas à la perfection de ce qui est icy dépeint, parce que la peinture de la parole est bien plus foible que l'autre; & qu'il faut que je vous représente sans couleur & sans pinceau, ce qui y est exprimé avec toutes les couleurs & tous les artifices de la peinture. Mais pour commencer, regardez à main droite en entrant, vous y verrez l'Histoire Grecque jointe à celle d'Ethiopie.

Herodote dit. L'Auteur fait encore icy une fiction ridicule, pour une chose que l'on peut dire en deux mots, & qui ne vaut pas la peine d'es-

tre ornée.

Ce qu'on entend icy vaut beaucoup moins que ce qu'on y voit. J'ay ajouté cela, parce que cela fait la beauté.

Voi-

Voilà Persée qui tue un monstre marin , & qui enleve Andromède. Considérez comme en peu d'espace le Peintre a bien exprimé la crainte & la pudeur de cette Belle , qui toute nue regarde le combat du haut d'un rocher. Considérez l'épouvantable regard du monstre qui vient à elle pour l'engloutir , & l'amoureuse hardiesse du Chevalier. Voyez comme il luy oppose son bouclier , qui le petrifie par la force des regards de Meduse , tandis qu'il luy décharge un coup d'estramacon sur la teste. Le Peintre a peint comme hors d'œuvre , son vol vers les Gorgones , d'où il remporte ce fameux bouclier , sans lequel il ne pouvoit mettre fin à l'aventure. Après vient un exemple illustre d'amitié , qui semble estre tiré de Sophocle ou d'Euripide. Pilade & Oreste , qu'on croit morts , sont cachez derriere le Palais d'Agamemnon , où entrant à la derobée , ils tuent Egyste ; car Clytemnestre est déjà morte , & estendue sur un lit à demy nue. Voyez comme toute sa Cour est estonnée de cet assassinat ; les uns pleurent , les autres crient , ou semblent crier ; ceux-cy cherchent à se sauver , ceux-là résistent en vain. Mais le Peintre a passé adroitement ce qu'il y avoit de plus criminel , & n'a pas voulu représenter le fils tuant sa mere , parce que cela eût fait trop d'horreur ; mais il le dépeint tuant l'adultere de sa famille , & le meurtrier de son pere. En cet autre tableau est un passe-temps amoureux de Brancus & d'Apollon. Voyez ce jeune chasseur assis sur ce roc avec un lievre à la main , qu'il montre aux chiens qui sautent après. Apollon qui aime ce beau fils est tout proche , qui sourit de cette

Qui enleve Andromède. Je ne dis pas qu'il l'épousera , parce que cela n'est pas du tableau.

Comme hors d'œuvre. Le raisonnement vouloit qu'on

le mit de la sorte ; car le tableau en est plus beau.

Aux chiens. Le Grec le dit au singulier ; mais il est mieux à nostre air , au pluriel.

*On au
dessus,
vers le mi-
lieu de la
salle.*

*On qui
viens à,
etc.*

action. Ensuite est encore Persée, qui exécute l'entreprise des Gorgones, & coupe la teste à Meduse, étant à couvert du bouclier de Minerve. Mais il ne sçait pas encore quelle sera la fin de l'aventure, & n'a pas vû la teste de la Gorgone placée dans le bouclier; car il sçait bien que la veuë en est mortelle. Vis-à-vis de la porte est en relief sur la muraille, le Temple de Minerve, où l'on voit cette Déesse de marbre blanc, sans son équipage de guerre. Elle paroît en un autre état au tableau voisin, où Vulcain la poursuit, transporté de son amour; & de la violence de sa passion naît un monstre demy-dragon & demy-homme. Ce qui suit est une vieille histoire d'Orion aveugle, qui porte quelqu'un, qui luy montre le chemin qu'il doit tenir, pour recouvrer la lumière & le Soleil qui paroît, guerit son aveuglement, ce que Vulcain contemple de l'Isle de Lemnos. Après, est Ulysse qui contrefait le fou, pour ne point aller au siege de Troye. Voyez les Ambassadeurs d'Agamemnon, qui l'y convient de la part de leur Maistre. Que le Peintre a bien exprimé les feintes marques de sa folie, tant en son visage effaré, qu'en sa charruë attelée à rebours, de deux animaux dissemblables, avec lesquels il laboure le rivage. Palamede pour opposer une feinte à une autre, fait semblant de vouloir tuer son fils, ou plutôt le couche sur le sillon, afin que le coutre de la charruë le tuë en passant. Le pere à ce danger s'arreste, & par là découvre sa fourbe. La dernière histoire est celle de Medée, qui transportée de rage & de jalousie, regarde ses enfans de travers, & médite déjà un sanglant dessein. La voyez-vous avec une épée nuë à la main, toute preste à l'exécuter? Ces petits innocens luy sourient, ne sçachant rien de son crime. Vous voyez bien maintenant, Messieurs,

Avec lesquels il laboure le rivage. J'ay embelli la Fa- | *ble, de ce que l'Auteur a-*
voit oublié.

que

que toutes ces choses arrestent vostre veuë , & la détournent sur des objets estrangers ; si bien qu'on peut dire que la beauté de ce Palais nuisoit en quelque sorte à ma harangue. Je ne me dédis pas pourtant de que j'ay dit à son avantage ; mais j'ay esté bien aisé de vous faire voir cette difficulté , pour redoubler vostre attention , & pour vous représenter les merveilles de ce chef-d'œuvre , dont j'avois entrepris la louange.



DE CEUX QUI ONT LONG-TEMPS VÊCU.

VOICI la liste de ceux qui ont long-temps vécu , que je te presente , illustre Quintile , après l'avoir faite sur un avertissement que j'eus en songe , le jour que tu donnas le nom à ton second fils , comme je le dis alors à quelques-uns. Mais *ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure* , je me contentay de prier les Dieux qu'ils te conservassent long-temps en vie avec toute ta famille , tant pour l'intérêt de tous les honnestes gens , que pour le mien particulier. Depuis , comme je rêvois là-dessus , parce que le songe me sembloit pronostiquer quelque chose de bon , je crûs que c'estoit de toy qu'il vouloit parler ; & j'ay attendu le jour de ta naissance , comme le plus propre à te faire ce présent ; & à te consacrer quelque fruit de mes études. Cela te pourra donner avec l'esperance d'une longue vie , les moyens d'y arriver , en vivant comme ceux dont je te conteray l'histoire. Et pour commencer ,

Ne sçachant à qui l'adresser pour l'heure ; Ou bien , ne sçachant ce que les Dieux vou- | *loient parler sous le nom de ceux qui avoient long-temps vécu ; mais je n'y voy pas grand sens.*

Ho-

Homere, *qui est le plus ancien Ecrivain*, qui nous *reste de l'antiquité*, dit que Nestor, qu'il propose pour un exemple de prudence & de sagesse, avoit vécu trois âges d'homme, sain de corps & d'esprit; car je ne parleray que de ceux-là: & les Poètes Tragiques en donnent une fois autant à Tiresias; ce qui vient peut-estre de la sainteté de ses mœurs, & de la pureté de sa façon de vivre. Il y a des professions où l'on vit longtemps. Témoin les Prêtres d'Egypte, & les Interpretes des mysteres parmi les Assyriens & les Arabes; sans parler des Mages *de Perse* & des Gymnosophistes des Indes, à cause du regime qu'ils gardent, pour mieux vaquer à la contemplation. Il y a mesme des Nations toutes entieres qui menent une longue vie, comme les Seres, soit à cause de la bonté du pais & du climat, ou parce qu'ils ne boivent que de l'eau. Mais on dit qu'ils vivent jusqu'à trois cens ans; les Athotes cent trente, & les Caldéens un peu moins; en se nourrissant de pain d'orge, qui éclaircit la veuë & rend les sens plus vigoureux. *l'enons maintenant aux particuliers*, qui ont longtemps vécu pour avoir mené une forme de vie *convenable à leur nature*, tant pour ce qui concerne le boire & le manger, que les exercices. Le plus illustre exemple que nous en ayons, est celuy de nostre Prince, de qui *l'heureuse & longue vie*, comble de toutes sortes de felicitéz cet

Qui est le plus ancien Ecrivain qui nous reste de l'antiquité. J'ay ajouté ces mots; car il est assez étrange de commencer une autorité par un Poète.

De Perse. Je comprends sous ce mot tous les peuples qui estoient contenus sous cet Empire.

Venons maintenant aux particuliers. Il a déjà dit pourquoy les autres ont tant vécu.

Convenable à leur nature.

Je l'ay mis de la sorte, parce que c'est la regle qu'on doit suivre en ces matieres; & il y peut avoir de l'exces en l'abstinence, comme en la débauche.

Heureuse & longue vie. J'ometts ce qui n'est pas du sujet; & je ne repete point ce qu'il a déjà touché, *Que cela luy pourra donner, avec l'esperance d'une longue vie, &c.*

Em-

Empire. Numa Pompilius plein de piété & de respect envers les Dieux , & dont le regne a esté très-florissant , vécut plus de quatre-vingts ans ; comme fit aussi Servius Tullius , tous deux Rois des Romains. Mais Tarquin le Superbe en vécut plus de quatre-vingt-dix , dans une parfaite santé , s'estant retiré à Cumes , depuis son exil. J'ajouteray à ces exemples celuy des autres Rois qui ont aussi vécu long-temps : & à la fin je te donneray la liste des Romains qui sont parvenus à une longue vieillesse , tant à Rome qu'en Italie ; ce qui nous donne l'esperance de conserver encore l'Empereur plusieurs années , pour le bien general de tout le monde ; & refute ceux qui condamnent ce climat. Argantonius Roi des Tartésiens , vécut cent cinquante ans , si l'on en veut croire Anacreon & Herodote ; car les autres n'en sont pas d'accord ; & Agathocles Roi de Sicile, quatre-vingt-quinze, au rapport des Historiens Democares & Timée. Hieron Roi de Syracuse mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-douze ans, après en avoir régné soixante & dix, comme disent Demetrius Callistianus & plusieurs autres. Antreas Roi de Scythie, mourut en une bataille contre Philippe, âgé de plus de quatre-vingt-dix-ans ; & Bardylis Roi des Illyriens aussi environ le même âge, en combattant à cheval , dans une guerre qu'il eut contre ce même Prince. Teres Roi des Odrysiens , alla jusqu'à quatre-vingt-douze ans , à ce que dit Theopompe ; & Antigonus Roi de Macedoine, surnommé le Borgne, mourut à quatre-vingt-un , dans un combat contre Seleucus & Lysimacus en Phrygie , au rapport d'Hieronyme, qui y estoit, & qui dit presque la même chose de Lysimacus aussi Roi de Macedoine. Antigonus fils de Demetrius , & petit fils de ce premier Antigonus, regna quarante quatre ans en Macedoine , & en vécut quatre-vingt, au rapport de Medie & des autres Histo-

riens; & Antipater fils d'Iolas, qui gouverna la Macedoine sous plusieurs Rois, en vécut autant & un peu davantage. *Ptolomée fils de Lagus*, le plus heureux de tous les Princes de son siècle, vécut quatre-vingts ans, après en avoir régné quarante-deux; & avant sa mort, il laissa l'Empire au plus jeune de ses fils, surnommé Philadelphie. Philetere le premier Roy de Pergame, qui étoit Eunuque, mourut à quatre-vingts ans; & Attalus, l'un de ses successeurs, qu'on a nommé aussi Philadelphie, vers qui Scipion fut envoyé, en a vécu quatre-vingt-deux. Mitridate Roi de Pont, surnommé le Bâtisseur, mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, poursuivi par Antigonus le Borgne, à ce que dit Hieronyme, & les autres Historiens. Ariarathes Roi de Cappadoce, vécut quatre-vingt-deux ans, au rapport du même Auteur; & ne mourut pas de mort naturelle, mais fut attaché à un gibet par Perdicas, après avoir été pris en un combat. Le vieux Cyrus, premier Roi de Perse, mourut âgé de cent ans, *comme il est gravé sur les colonnes* qui servent de bornes à la Perse & à l'Assyrie, à quoi semble s'accorder *Onésicrite*: encore ne mourut-il pas de mort naturelle, mais de dépit, ayant appris que la plupart de ceux qu'il aimoit avoient été tuez par son fils Cambyse, sous un faux ordre. Artaxerxes Mnémon, à qui le jeune Cyrus fit la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans; encore Dinon dit-il quatre-vingt-quatorze. Un autre Roi de Perse de même nom, qu'Isidore Caracénien dit

Ptolomée fils de Lagus. J'ay rétabli cet endroit par l'histoire. Du reste il y a au Grec 84.

Comme il est gravé sur les colonnes, &c. ou simplement, *comme dit l'histoire de Perse & d'Assyrie*.

Onésicrite. Je n'ajoute point

l'Historien d'Alexandre, car il est assez connu.

Un faux ordre. Ou bien, *par son ordre, mais dont il ne se souvenoit plus*: Toutefois, il a dit d'abord qu'il ne donnoit la liste que de ceux qui avoient long-temps vécu, sains de corps & d'esprit.

avoir

avoir régné un peu avant son temps, fut tué en trahison à quatre-vingt-treize ans par son frere Gofithres. Sinarthocle Roi des Parthes, estant de retour de Scythie, commença à regner à l'âge de quatre-vingts ans, & en regna sept. *On, rap-
porté par
les Scythes.* Tigranés Roi d'Armenie, à qui Lucullus fit la guerre, mourut de maladie à quatre-vingt-cinq ans. Hispasine, Roi des Caraciens, vers la mer Rouge, mourut aussi de maladie à même âge; & Terée le troisième d'après lui, à quatre-vingt-douze. Artabaze, le septième après Terée, commença à regner à quatre-vingt-six ans, à son retour des Parthes. Mnascirés Roi des Parthes, vécut quatre-vingt-seize ans; & Massinissa Roi de Numidie, *quatre-vingt-dix*, après en avoir régné soixante; & eut un fils à quatre-vingt-six ans, tant il estoit robuste & vigoureux à cet âge. Azandre, qu'Auguste fit Roi du Bosphore, combattit vaillamment & à pié & à cheval, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & se laissa mourir de faim à quatre-vingt-treize, ayant appris qu'Auguste avoit donné l'intendance de la guerre à *On, que
ses Soldats
s'étoient
mis du
party de
Scribonius.* Scribonius. Isidore Caracenien dit que Goëse, qui de son temps estoit Roi des Omaniens en l'Arabie heureuse, mourut de maladie à cent quinze ans. Voilà tous les Princes de longue vie dont l'Histoire fait mention. Mais comme les gens de Lettres ont vécu aussi fort long-temps, par un grand soin de leur santé, nous en rapporterons aussi les exemples, & premierement ceux des Philosophes. Démocrite si celebre, mourut d'abstinence à cent-quatre ans. Xenophile Musicien, qui faisoit profession de la Philosophie de Pythagore, mourut à cent-cinq ans & plus, dans Athènes, où il avoit establi sa demeure, au rapport d'Aristoxene. Trois des sept Sages Solon, Thalés & Pittacus, vécurent chacun cent ans; & Zenon chef de la secte Stoïque,

Quatre-vingt-dix. J'ay | lere Maxime, parce que ce-
sjouré le reste, tiré de Va- | la faisoit au sujet.

*C'est qu'il
prenoit cela
pour un a-
vertisse-
ment de
Dieu.*

ché à l'entrée de son Ecole, il s'écria : Que me
veux-tu ? & étant de retour chez luy , il s'ab-
tint de manger , & mourut. Cleante son suc-
cesseur & son disciple , eut une apostume à la
lèvre à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans ; & se
laissa mourir de mesme ; avec cette particularité,
qu'ayant reçu lettre dans cet intervalle , de quel-
ques-uns de ses amis qui le prioient de diverses
choses , il se fit apporter à manger pour y don-
ner ordre ; & l'ayant fait , poursuivit son dessein
& mourut. Xenophanes fils de Dexine , & dis-
ciple du Philosophe Archelaüs , vécut quatre-
vingt-onze ans ; & Xenocrate disciple de Platon
quatre-vingt-quatre. Carneades chef de la nou-
velle Academie , en vécut quatre-vingt-cinq ;
Chrysippe le Stoïcien quatre-vingt-un , & Dio-
gene Seleucien de la mesme secte , quatre-vingt-
huit. Posidonius Philosophe & Historien natif
d'Apamée ville de Syrie , & depuis citoyen de
Rhodes , mourut à quatre-vingt-quatre ans ; Cri-
tolaüs le Peripateticien , à plus de quatre-vingt-
deux , & le divin Platon à quatre-vingt-un. A-
thenodore de Tharse Philosophe Stoïque , qui
fut precepteur d'Auguste , & obtint de lui un
droit d'exemption pour son pais , c'est pourquoy
on luy sacrifie tous les ans comme à un Heros ,
mourut à quatre-vingt-deux ans. Nestor pre-
cepteur de Tibere , du mesme pais , & de la
mesme secte , en vécut quatre-vingt-douze ; Xe-
nophon plus de quatre-vingt-dix. Voila la liste
des Philosophes. Pour les Historiens , Ctesibius
mourut en se promenant à l'âge de six-vingts
quatre ans , selon la Chronique d'Apollodore.
Hieronyme , dont j'ay déjà fait mention , après
avoir souffert toute sa vie beaucoup de blessures
& de fatigues à la guerre , mourut à *cent quatre*
ans , au rapport d'Agatharcides , au neuvième

Cent quatre ans. Je n'a- | d'esprit , parce qu'il a dit qu'il
jouë point , sain de corps & | ne parloit que de ceux-là.

livre de l'Histoire d'Asie. Hellanicus de l'Isle de Lesbos, & Pherecidés l'Historien, ont vécu chacun quatre-vingt-cinq ans; Timée Tauromenite quatre-vingt-seize; & Aristobule de la ville de Cassandre en Macedoine, quatre-vingt-dix, après avoir commencé son Histoire à l'âge de quatre-vingt-quatre, comme il dit luy-mesme en sa Preface. Polybe Megalopolitain, fils de Lycortas, mourut à quatre-vingt-deux d'une cheute de cheval, au retour de la campagne; Hypsicrate Amisénien, homme de grande erudition, à quatre-vingt-douze. Pour les Orateurs, ou ceux qui ont fait profession d'éloquence, le Rheteur Gorgias mourut faute de manger, à cent-huit ans, & répondit à ceux qui luy demandoient comment il estoit arrivé à un si long âge, que c'estoit en vivant chez soy, sans frequenter les bonnes tables. Isocrate fit son Panegyrique si celebre à l'âge de quatre-vingt-seize ans, & mourut à quatre-vingt-dix-neuf, sur la nouvelle de la bataille de Cheronée, après avoir prévu la captivité de la Grece, & dit en pleurant le vers d'Euripide, *Cadmus quittant un jour la ville de Sidon*, Apollodore de Pergame, precepteur d'Auguste en eloquence, comme Athenodore en Philosophie, vécut quatre-vingt-deux ans; & Potamon Orateur assez illustre, quatre-vingt-dix. Pour les Poètes, Sophocle fut étranglé d'un grain de raisin à l'âge de quatre-vingt-quinze ans; & un peu avant sa mort, estant accusé par son fils de n'estre plus capable du gouvernement de son bien, il lût aux Juges la Tragedie d'Edipe, qu'il venoit de composer; & fut renvoyé absous, & son fils déclaré fou par Arrest. Le Poète Comique Cratinus vécut quatre-vingt dix-sept ans, ayant remporté encore à cet âge le prix des jeux pour une Comedie, qu'il venoit de faire. Polemon, autre Poète Comique mourut au mesme âge à force de rire, *pour avoir vu un asne man-*

Pour avoir vu. Je, retranche quelque chose, qui n'est

ger des figures qu'on avoit servies sur sa table. Epicarme de mesme profession en vécut autant, & Anacreon Poëte Lyrique, quatre-vingt-cinq; Stesicore de mesme; Simonide de Cée plus de quatre-vingt-dix. Pour les Grammairiens, Eratosthene le Cyrénien, qui a esté aussi Poëte, Mathématicien, & Philosophe, mourut à quatre-vingt-deux ans; & Lycurgue le Legislatéur, à quatre-vingt-cinq. Voila la liste de tous les Princes & de tous les hommes de Lettres de longue vie; dont l'Histoire fait mention. Je feray s'il plaist aux Dieux, un Traité à part des Romains, comme je l'ay promis.



LOUANGE DE LA PATRIE.

IL y a long-temps qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la Patrie, il faut ajoûter, ny de si aimable, & qui merite tant de respect & de veneration. Car elle est la premiere cause de tout le bien que nous faisons, puisque c'est à elle que nous devons nostre naissance & nostre éducation. Chacun admire la beauté & la magnificence des grandes Villes; mais on aime sa Patrie, telle qu'elle est; & quelque voyage qu'on fasse dans les pais Estrangers, on en revient toujours-là, ou l'on y veut revenir; c'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celuy donc qui fait vanité d'avoir une illustre Patrie, ignore à mon avis, l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance; puisqu'il témoigne par là qu'il l'estimerait moins, si elle estoit moins illustre; au lieu que c'est assez pour se faire aimer, qu'elle soit nostre Patrie. Lorsque l'on compare ensemble les pais, on fait cas de l'un pour le commerce, de l'autre pour l'a-

pas necessaire en cet endroit.

bon-

bondance ; mais on a une passion pour le sien , qui ne considère point tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fust plus riche ou plus agreable ; mais tel qu'il est on l'estime , ou du moins on s'en contente. Comme un honneste homme ne changeroit pour rien du monde son pere ny ses enfans , jusques-là qu'il couvre leurs défauts , & qu'il fait valoir leurs avantages : Il en est de mesme de la Patrie , qui a encore quelque chose de plus tendre. Et veritablement elle nous doit estre en plus grande consideration , puisqu'elle nous est plus proche , & que la Loi ny la Nature ne content le devoir envers les Parens , qu'après celui-là. Car ils sont tous enfermez dans la Patrie , comme dans le centre où toutes les lignes aboutissent. Les Dieux mesmes semblent aimer leur Patrie , & n'avoir soin du monde , que comme estant leur pais , puisqu'ils sont comme nous Citoyens de l'Univers ; mais ils considerent particulierement le lieu où ils ont pris naissance. Leur ville leur est toujours plus agreable , & les Isles où ils sont nez , plus saintes ; jusques-là que les vœux & les sacrifices qu'on leur fait aux lieux de leur naissance , sont mieux receus d'eux. Si donc le nom de Patrie est aimé des Dieux mesme , qui n'ont point proprement d'autre Patrie que le Ciel , comment ne le fera-t-il point des hommes ? C'est-là qu'ils contemplent premierement la lumiere du Soleil , lequel encore que commun à tous , est estimé neanmoins particulier à chacun à l'endroit où il le voit. C'est-là qu'ils commencent à former les premiers mots , & à avoir quelque connoissance des choses du monde. Que si quelqu'un a une Patrie si desavantageuse , qu'il en ait besoin d'une autre pour apprendre ce qu'un honnête homme doit sçavoir , il ne laisse pas de luy avoir toujours de l'obligation , puisque c'est elle qui le rend capable de tout. Aussi l'on n'apprend les Arts & les Sciences que pour estre , s'il faut ainsi

dire , plus utile à sa Patrie , & l'on ne possède du bien que pour l'employer à la servir dans la nécessité. Que si l'on fait autrement , on manque non seulement de reconnoissance , mais de raison , puisqu'elle enferme tout ce que nous avons de plus cher , & ce qui nous doit faire aimer la vie. Si nous sommes obligés aux particuliers qui nous font du bien , nous le sommes à plus forte raison à la source de tous nos biens. Il faut donc croire que les Loix qu'on a établies contre les ingrats & les parricides , regardent particulièrement la Patrie , comme la mere commune , & comme nostre bienfaitrice. Aussi personne n'est si peu amoureux de son pays , qu'il ne s'en souviennne quelquefois , & qu'il n'en demande des nouvelles , lors qu'il est absent , & la plupart s'écrient dans les pays étrangers , qu'ils ne goûtent aucuns plaisirs : c'est pourquoi quelque fortune que nous fassions hors de là , nous croyons qu'il manque toujours quelque chose à nostre félicité. Ceux qui se sont rendus illustres parmi les autres Nations , soit pour leur sçavoir ou pour leurs richesses , meurent d'envie de revenir là , pour y faire montre de leurs avantages ; d'autant plus qu'ils ont acquis plus de bien ou plus de réputation. Les jeunes gens sont portés de l'amour de la Patrie , & à plus forte raison les vieillards , qui ont plus de connoissance des choses ; c'est pourquoi ils veulent venir mourir aux lieux où ils ont pris naissance. Chacun craint d'en estre banni même après sa mort , & desire d'estre enseveli dans le sepulcre de ses peres. Ceux qui demeurent en des pays étrangers sont estimez comme des bâtards , & ne se soucient point de ce qui peut arriver , pourvu qu'ils ayent de quoi vivre , comme les bestes. Les autres l'aiment , quoique sterile ; & ne la pouvant louer par la fertilité , la louent par le nom de Patrie. *Encore qu'ils*

Encore qu'ils sachent , &c. Je le dis en general , pour ne
sçavoir

ſçaient qu'il y en a de plus heureuſes , ils ne la quittent pas pour cela , & aiment mieux voir *monter la fumée* de leur toit , comme dit le Poète , que de gouſter hors de là tous les plaiſirs imaginables. Mais il n'y a rien qui montre tant l'avantage de la Patrie , que ce que le banniſſement eſt conté entre les plus grands ſuppliques. Les Legiſlateurs n'ont pas eſté ſeuls de ce ſentiment ; car les grands Capitaines n'ont point de plus bel éguillon à la Vertu , que de dire aux Soldats qu'ils combattent pour leur Patrie , pour laquelle il eſt meſme glorieux de mourir. Cela réveille le courage des plus lâches , & fait qu'on ne confidere plus le peril.



DES DIPSADES.

C'eſt une eſpece d'Avant-propos , ou plutôt un petit Discours Academique , comme celui de Bacchus & de l'Hercule Gaulois ,

LE coſté Meridional de la Lybie , n'eſt qu'une vaſte plaine de ſablons ardens , ſans aucune plante ni verdure ; & ſi l'on trouve par hazard de l'eau dans le creux de quelque rocher , c'eſt de l'eau puante & bourbeuſe , reſte de quelque torrent , dont le plus alteré ne ſçauroit boire. Il ne faut donc pas s'étonner ſi c'eſt un païs inhabité ; car qui voudroit habiter des lieux ſi ſecs & ſi ſteriles , & dont l'air eſt comme de feu ? Les ſeuls Garamantes , Nation ſauvage & vagabonde , & qui ſe plaît à la chaffe , y font quelquefois des courſes vers le Solitice d'Hyver lors

point deſcendre trop dans le particulier d'Ulyſſe , parce qu'il n'eſt pas aſſez connu de ce temps-cy.

Monter la fumée , &c. Le

Grec dit , que la fumée de leur Patrie leur ſemble plus claire & plus éclatante que le feu d'ailleurs ; mais cela n'auroit point de grace à preſent.

que l'air est rafraîchi , & le sable affermy par les pluies : & leur chasse est d'Asnes sauvages , & d'Autruches ; mais particulièrement de Singes , & quelquefois d'Elephans ; car ce sont-là les animaux qui endurent mieux la soif & la chaleur. Mais ces peuples s'en retournent si-tost qu'ils ont consumé leurs provisions , & que le Soleil revient , de peur que les sables venant à secher , ne rendent leur retour impossible ; car on y enfonce comme dans de la neige. Maistout ce que je viens de dire , n'est rien au prix des serpens qui rampent sur terre , ou qui sont cachez dans ces sablons , & qui infectent tout de leur morsure & de leur haleine. Aspics , Viperes , Cerastes , Bouprestes , Physales , Javelots , Dragons , Amphisbenes , & autres monstres effroyables pour leur forme , leur grandeur , ou leur multitude , mais sur tout pour leur venin. Il y a des Scorpions de deux sortes ; les uns terrestres , qui ont l'épine du dos fort souple , avec quantité de vertebres ; les autres aériens & plus petits , qui ont des ailes de crespes comme les chauve-souris , les cygales , & les sauterelles , qui volent & qui rendent ces lieux inaccessibles. Mais de tous les serpens qui habitent dans ces solitudes , le plus cruel est la Dipsade , qui n'est pas plus grande que la Vipere ; mais dont la piqueure cause des douleurs effroyables jusqu'à la mort. Car c'est un venin grossier qui brûle , altere & pourrit ; & ceux qui en sont affligez , crient comme s'ils estoient dans un feu. Ce qui les tourmente le plus , c'est qu'ils souffrent une soif extrême , sans se pouvoir desalterer ; car plus ils boivent , & plus ils ont envie de boire. Cela mesme les altere davantage , comme si le bruvage serroit d'aliment au brasier qu'ils ont dans le corps , & qu'on versast de l'huile sur du feu ; ce que les Medecins attribuent à la qualité du venin , qui est un poison grossier , lequel estant détrempé par l'eau augmente ses forces ,

& s'épand par tout. Je n'ay jamais voyagé en des païs si deserts & si reculez, ni n'ay vû personne qui ait esté mordu de ce serpent, mais j'ay oûi dire à un de mes amis, qu'il avoit lû l'Epitaphe d'un homme qui en estoit mort, en traversant les rochers qu'on nomme la grande Syrte; parce qu'il n'y a point d'autre chemin de la Lybie en Egypte. Il dit que son sepulcre est battu des flots de la mer, & qu'on voit au dessus la statuë d'un homme, comme on peint Tantale dans un Marais, qui puise de l'eau pour boire, & qui a une Dipfade entortillée autour de son pied. Il est environné de femmes qui versent de l'eau sur luy, & à ses costez a des œufs d'Autruches, qu'il alloit querir apparemment quand il fut piqué. Car *les peuples voisins recueillent ces œufs* avec grand soin, non seulement pour les manger, mais pour en faire des coupes & des vases; parce qu'ils n'en ont point d'autres, & qu'ils n'en peuvent faire de leur terre qui est sablonneuse; outre qu'il y en a de si grands, que chaque moitié peut couvrir la teste d'un homme. Mais ces serpens en sont comme les gardiens, & sortent du sable *pour piquer ceux qui en approchent.* J'ay rapporté cette merveille, non pas pour vous entretenir des mysteres de la Nature; car c'est plutôt aux Medecins des'enquerir de ces choses, pour essayer d'y trouver quelque remede: ni pour le disputer au Poëte Nicandre, qui en a parlé; mais parce qu'il me semble qu'il m'ait arrivé quelque chose de semblable; & je vous prie de ne pas condamner ma comparaïson, pour estre un peu hardie. Car depuis que j'ay eul'honneur de vostre conversation, je ne m'en puis plus desalterer. Et avec raison certes, car où pourroit-on trouver ailleurs des

*On, leur
servi de
chapeau,*

Les peuples voisins recueillent ces œufs. Les Vers ne disent presque que la mesme chose; c'est pourquoy je les passe.

Pour piquer ceux qui en approchent. Je ne repete pas ce que j'ay déjà exprimé.

esprits mieux faits & plus raisonnables : Pardonnez-moy donc si je recherche de nouveau vostre entretien , comme ceux qui sont mordus des Dipsades ont recours à l'eau , & si je me plonge dans la source. Dieu veuille qu'elle ne tarisse jamais , & que je ne demeure pas bâillant après , comme un Tantale. Car pour ma soif, elle sera éternelle , puisque comme dit Platon, on ne se lasse jamais de voir & d'aimer ce qui est beau.



DIALOGUE

DE LUCIEN ET HESIODE.

C'est une raillerie contre Hesiode , qui s'est vanté d'avoir eu commerce avec les Muses.

LUCIEN. **T**Es vers témoignent assez que tu es grand Poète ; car tu ne dis rien de commun , & l'on voit bien que tu as reçu une branche de laurier de la main des Muses. Mais je voudrois bien sçavoir pourquoy ayant dit que ce divin present t'apprendroit le passé & l'avenir, tu as parlé de l'un , sans nous rien dire de l'autre ? Car tu as chanté la Genealogie des Dieux, à commencer depuis le Ciel & la Terre , le Cahos & l'Amour ; tu as donné ensuite des préceptes de l'Astrologie , pour le pilote & le laboureur ; tu as parlé de la vie rustique , des vertus des femmes , & d'autres choses semblables ; mais tu n'as pas dit un seul mot de l'avenir , ce qui eust mieux marqué ton inspiration , & eust été plus avantageux aux hommes. Est-ce que tu nous en as fait accroire , ou que tu as voulu cacher ton secret , ou bien que tes propheties ne sont pas venues jusqu'à nous ? Car il n'y a
a pas

pas d'apparence que les Muses n'aient tenu qu'une partie de leur promesse , & qu'elles aient oublié à t'apprendre l'avenir , qui estoit le principal. Dy-nous hardiment ce qui en est , car personne ne le sçait mieux que toy ; & il est juste que vous autres favoris des Dieux les imitez , en faisant comme eux du bien aux hommes , & dissipant les tenebres par vos lumieres.

HESIODE. Il est aisé de te répondre , que n'ayant rien dit que par l'inspiration des Muses , c'est à elles à te rendre compte de leus actions ; mais si tu desires de sçavoir quelque chose de mon métier , je te diray ce que je sçay de l'Agriculture. Comme les Dieux ne se revelent qu'à qui il leur plaist , ils ne revelent aussi que ce qu'il leur plaist , & ne m'ont rien appris de ce que tu desires sçavoir. D'ailleurs , il ne faut pas attendre des Poètes une verité historique ; ni leur demander raison de toutes leurs fictions : outre qu'ils ont coûtume d'ajoûter beaucoup de choses pour remplir la mesure de leurs vers , ou pour causer plus d'admiration ; & si tu leur retranchois cette licence , tu ferois tarir leur veine. Mais sans prendre garde aux beautez de l'invention & de l'expression , qui sont leurs principaux talens , tu t'amuses à chicanner leurs paroles , comme tu ferois celles d'un contrat , qui est la marque d'un esprit pointilleux ; à l'exemple de ces Critiques , qui censurent les vers d'Homere. Je laisse à part que tu trouveras dans mon Poème , qui s'intitule , *les Oeuvres & les Jours* , diverses prédictions que je fais à ceux qui cultiveront bien ou mal leur champ.

LUCIEN. Tu parles veritablement en Berger , ou plutôt en Enthousiaste , de ne pouvoir rendre raison de ce que tu as dit , ni de dire pourquoy tu l'as dit. Car dureste nous n'attendons pas des Muses des preceptes de l'Agriculture , qu'un Laboureur nous peut mieux apprendre qu'elles : mais des secrets où l'esprit de
l'homme

l'homme ne peut penetrer. * Ce n'est pas pronostiquer l'avenir , que de predire à un homme qui marche pieds nuds , qu'il s'enrhumera , ou qu'il se piquera à quelque épine , & autres choses semblables , que l'experience nous apprend mieux que tous les Poëtes. Laisant donc là toutes ces excuses frivoles, dis que tu ne sçavois ce que tu disois , ou que tu parlois par inspiration ; ce qui n'est pas encore bien assuré , puisque tu n'as tenu que la moitié de ce que tu avois promis.



LE NAVIRE , OU LES SOUHAITS.

DIALOGUE.

LYCINUS , TIMOLAÛS , SAMIRE ,
ET ADIMANTE.

Il prend occasion d'un Navire qui estoit arrivé au port de Pyrée , pour se rire de l'extravagance de nos souhaits.

LYCINUS. **N**E disois-je pas bien qu'un amoureux oublieroit plutôt le logis de sa Maîtresse , que Timolaüs ne perdrait son humeur curieuse , & que pour voir quelque chose de nouveau , il iroit jusqu'au bout du monde.

TIMOLAÛS. J'estois allé voir ce grand Vaisseau nouvellement arrivé au port de Pyrée , qui est chargé d'une partie des bleds qu'on transporte tous les ans de l'Egypte en Italie ; & je crois

* Je n'allegue point d'exemple à une chose trop claire , & j'agence les comparaisons à ma façon.

Un amoureux oublieroit plutôt

est le logis de sa maîtresse. Le Grec dit , qu'une charogne ne seroit pas si-tôt découverte par des Vanteurs ; mais cette comparaison est trop sale.

que

que ny toy ny Samipe n'estiez sortis de la Ville à autre dessein.

LYCINUS. Il est vray, pour ne t'en point mentir; & Adimante venoit avec nous, mais *il s'est égaré dans la foule.*

SAMIPE. Sçais tu en quel endroit? C'est *ou, vray* lorsque nous avons vû sortir en chemise ce beau *de lin.* garçon, qui avoit ses cheveux retrouffez & nouëz par derriere. Car si je le connois bien, il s'est arresté à ce spectacle, & en a esté touché.

LYCINUS. Je ne le trouve pas si beau que tu dis, avec ses grosses lèvres & ses jambes grêles; outre qu'il est noir de visage, qu'il ne fait que bredouïller, & a un mauvais accent. D'ailleurs ses cheveux nouëz par derriere, montrent que c'est un esclave; & tu sçais qu'il y a tant *d'autres beautez* à Athenes pour qui il est plus honneste de soupïrer.

TIMOLAÛS. Ne te trompes pas, tous les enfans de bonne maison en Egypte ont les cheveux de la sorte, & c'est une marque de noblesse en ce Pais-là. Nos ancêtres mesme de Palène nourrissoient leur chevelure, *& la portoient retrouffée avec un crochet d'or.

SAMIPE. Tu me remets en memoire ce que Thucydide dit de nostre ancien luxe, dans sa Préface, lorsque nous envoyâmes une peuplade en Ionie.

TIMOLAÛS. Il me souvient maintenant où nous avons laissé Adimante; ç'a esté dans ce navire, lorsque nous-nous sommes arrestez près du mast, à compter la multitude de ces cuirs entas-

S'est égaré dans la foule. Il n'est pas nécessaire d'en dire icy davantage; outre que le reste sera touché ensuite.

D'autres Beautez. J'altère la pensée, pour tirer la chose du sale.

**En jeunesse.* Il seroit étrange de dire *en vieillesse.* Le Grec peut souffrir l'un &

l'autre; mais il n'y a guere d'apparence que les vieillards retrouffassent leurs chapeaux avec un crochet d'or. Du reste, il y a au Grec, *Cigale* pour *crochet*; mais c'est que le crochet estoit fait en *Cigale*, & cela eust fait icy quelque obscurité.

fez les uns sur les autres, & à admirer l'assurance de ce Matelot qui montoit par les cordages, & qui couroit au haut de l'antenne, *empoignant les deux bouts.*

SAMIPE. Tu as raison, l'attendrons-nous icy, ou si je l'iray querir?

TIMOLAÛS. Continuons plutôt nostre chemin, car il y a apparence qu'il aura passé outre, & qu'il s'en sera retourné à la Ville, après nous avoir cherché en vain. En tout cas il *se fait trop bien le chemin pour s'égarer.*

LYCINUS. Allons, si Samipe le trouve bon, quoyqu'il ne soit pas trop honneste de quitter sa compagnie.

SAMIPE. Allons, peut-estre que nous trouverons encor le lieu des exercices ouvert. Mais tout en allant, faisons reflexion, je vous prie, sur la grandeur de ce vaisseau, qui a six-vingt coudées de long, vingt-neuf de haut, & plus de trente de large; pour ne point parler de la hauteur du mast, de la grandeur de l'antenne, & de la grosseur du cable qui sert à la remuer. Avez-vous remarqué comme d'un costé la poupe s'élève peu à peu en rond, & porte au sommet un *Oiseau* d'or qui a les ailes étendues; & de l'autre, la prouë avance un long bec, & a de part & d'autre, la Déesse Isis, qui est le nom du Navire? Parleray-je du reste des ornemens? des Peintures, de la Banderole flamboyante, des Anchres, des instrumens à tourner & à manier le Vaisseau; des appartemens de la poupe? Tout en est admirable. Je laisse à part cette foule de Matelots, & la charge épouvantable, qu'il porte, capable de nourrir tout un an, à ce qu'on dit, la ville d'Athenes, & tout le pais.

En empoignant les deux bouts.
Ou quelques éminences qui estoient à l'antenne.

Il se fait trop bien le chemin, pour s'égarer. Le Grec dit, *qu'il ne faut pas craindre qu'on*

le débanché; mais j'évite toutes les pensées sales le plus que je puis.

Oiseau. Il y a au Grec, *Oison; mais cela seroit ridicule.*

Cependant un seul homme gouverne tout cela avec une perche dont il remuë le gouvernail , qui est d'une grandeur excessive. C'est ce petit vieillard *Chauve & crépu* , nommé , s'il m'en souvient bien , Heron.

TIMOLAÛS. On dit qu'il est admirable en son art , & plus sçavant qu'un Protée dans la Marine; car *vous sçavez ce qui leur est arrivé en chemin.*

LYCINUS. Nullement , nous serons bien-aisés de l'apprendre.

TIMOLAÛS. Il me l'a conté lui-même; car il est bon homme & fort civil. Il dit qu'ils partirent d'Alexandrie par un assez beau temps , & qu'ils virent le septième jour le Promontoire d'Acamas; mais qu'il se leva tout à coup *un vent d'aval* , qui les repoussa sur la coste de Phenicie. Que de là ils furent portez par la tempeste jusqu'aux Isles Quelidoniennes, où ils faillirent le dixième jour d'estre submergez. J'ay passé par là , & sçay comme les vagues y sont enflées par les vents du Sud-ouest. Car c'est-là qu'est la separation de la mer de Lycie & de celle de Pamphilie , où s'avance un cap qui n'est qu'un amas d'écueils, & qui rompt les flots avec tant de violence , qu'il les eleve quelquefois aussi haut que lui. Il ajoûtoit que sur le point de perir, il avoit paru des feux sur la coste , à la lueur desquels ils s'estoient reconnus la nuit , & à celle d'un Astre, qui estoit sans doute Castor ou Pollux, qui s'estant posé au haut du mast, avoit dressé le cours du Vaisseau en pleine Mer, comme il alloit donner contre les rochers. Que de là voguant par la mer Egée , après avoir perdu leur route , ils

Chauve & crépu. Cela n'est pas extraordinaire; car on peut être chauve, sans avoir perdu tous ses cheveux , & ordinairement on le dit de ceux qui n'en ont point au haut de la teste.

Vous sçavez ce qui leur est arrivé en chemin. Il n'en faut pas dire là davantage.

Vent d'aval. Je ne dis pas zéphire , parce qu'il signifie en nostre langue , un doux vent.

avoient esté contrainsts de naviger à la bouline ; parce que le vent estoit contraire ; Si bien qu'au lieu de laisser l'Isle de Candie à main droite , & prendre au dessus du Promontoire de Malée , *ils estoient abordez en ce port , sans tirer en Italie où ils devroient estre déjà.*

LYCINUS. Ce bon homme s'est bien égaré , mais ne vois-je pas Adimante ?

TIMOLAÛS. C'est lui-mesme , appellons-le ; Adimante , Adimante ?

LYCINUS. Il faut qu'il soit sourd , ou en colere , qu'il ne nous répond point ; Car je le reconnois à son habit & à sa démarche , sans parler de ses cheveux courts ; doublons le pas pour l'attraper. Demeure-là. Quoy ! tu ne t'arresteras pas si l'on ne te prend par le manteau ? ou tu rêves profondement , ou tu ne fais pas semblant de nous ouïr.

ADIMANTE. Il est vray que j'entretenois mes pensées.

LYCINUS. Dis-nous à quoy tu pensois , si ce n'est un trop grand secret ; mais nous sommes initiez dans les mysteres , & sçavons bien ce qu'il faut taire , & ce qu'il faut publier.

ADIMANTE. C'est une chose trop ridicule pour vous en entretenir.

LYCINUS. Est-ce quelque pensée amoureuse ? Nous ne sommes pas ignorans non plus , dans les mysteres d'amour.

ADIMANTE. Je ne pensois pas au Dieu d'amour , mais à celui des richesses , & nageois dans l'opulence , lorsque vous estes venus interrompre ma rêverie.

LYCINUS. Fais-nous part de tes tresors , puisque nous sommes de tes amis.

ADIMANTE. Vous n'en seriez pas plus riches , ny moy plus pauvre , quand je vous aurois tout donné. Mais je vous diray à quoi je

Ils estoient abordez en ce port. Il faut ajouter 70. jours après leur départ.

révois, puisque vous le voulez sçavoir. Je vous ay perdu en entrant dans le navire, m'estant arresté à mesurer l'Ancre. Quand j'eus donc bien considéré tout, je demanday à l'un des Matelots combien ce Vaisseau pouvoit rapporter par an à son maistre; & il me dit douze talens; Si bien que ne sçachant que faire, je me mettois ^{24 mille} en sa place, & songeois ce que je ferois s'il estoit à moy. Je bâtissois donc un Palais au-dessus du Pecile; dresseois mon train & mon équipage; & navigeois déjà avec les acclamations de tout le monde, aimé des uns, respecté des autres, & envié de tous; lors que vous estes venu troubler ma félicité, & submerger mon navire au sortir du port, comme il vogueoit à pleines voiles.

LYCINUS. Je suis d'avis que tu nous fasses un procès *comme à des Pirates* qui t'ont enlevé ton Vaisseau, si tu n'aimes mieux en équiper un autre sur l'heure, ou plutôt cinq ou six; car cela ne te coûtera pas davantage. Mais toutefois tu ferois trop insupportable; Car si n'ayant qu'un Navire, tu ne faisois pas semblant de nous écouter, que ferois-tu dans une si grande opulence? Continuë donc ton voyage, & nous demanderons de tes nouvelles à ceux qui viendront; ou d'Egypte, ou d'Italie.

ADIMANTE. N'avois-je pas raison de ne vous pas dire à quoy je pensois, étant bien assuré que vous ne manqueriez pas de vous en moquer; Adieu, je me vais rembarquer tout presentement; car j'aime encore mieux entretenir mes matelots que des gens qui se moquent de moy.

LYCINUS. Tout beau, nous voulons estre de la partie.

ADIMANTE. Je vous en empeschera bien;

Comme à des Pirates. Je n'exprime dans ces gentilles- | gréent, & qui peuvent recevoir les graces de mon pais, & les micanes.

car je tireray l'échelle lors que je seray monté.

LYCINUS. Nous te suivrons à la nage, car ne pense pas estre seul qui ayes droit de faire des souhaits. J'en feray un de nager plus viste que ton Vaisseau. Tu sçais que nous avons passé tous ensemble en l'Isle d'Egine à la feste de Diane, sans que tu te puisses plaindre de nous ; & maintenant que tu es devenu grand Seigneur, tu méprises tes vieux amis, & ne les veux pas souffrir en ton Navire. Tu te méconnois bien dans ta fortune ; Je ne m'estonne pas que tu ayes quitté la maison de ton pere, pour en bâtir une près du Pecile, & dressé un si grand équipage. Apporte-nous du moins au retour *quelques salines d'Egypte, ou des parfums de Canope*. Si tu n'aimes mieux charger l'une des Pyramides sur ton vaisseau, s'il est capable de la porter.

4. *Stades.* TIMOLAÏS. C'est trop, Lycinus, après avoir ruiné Adimante de se moquer encore de luy. Mais comme il nous reste beaucoup de chemin jusqu'à la Ville, partageons-le en quatre si vous voulez, & que chacun dans son partage puisse faire quel souhait il luy plaira ; cela servira à nous faire trouver le chemin plus court, & à nous réveiller l'esprit. On verra pour le moins, qui sçait mieux faire des souhaits, & qui useroit mieux de son bien, s'il estoit riche.

SAMIPE. Je le veux, & je ne m'y épargneray pas, lorsque ce sera à mon tour. Mais il faut que Lycinus le veuille aussi.

LYCINUS. Je ne m'opposeray jamais à vostre felicité ; *mais qui commencera ?* Je suis d'avis que ce soit Adimante ; car il doit avoir la preference : Puis Samipe & Timolaïs : Je me garderay pour le dernier, & ne veux que le demy

Quelques salines d'Egypte, & des parfums de Canope. J. n'ajoute pas une Ibis : car cela seroit sans grace.

Mais qui commencera ? Pour

éviter les trop frequentes découpages que Lucien condamne luy-même, je fais dire cela tout de suite à Lycinus.

stade le plus proche de la Ville, encore le feray-je en courant.

ADIMANTE. Je ne quitteray point mon premier souhait, si vous le trouvez à propos: mais j'y ajouteray encore quelque chose sous le bon plaisir de Mercure. Imaginez-vous donc, que le Vaisseau est à moy avec tout ce qui est dedans, & qu'il est chargé de ce qu'il y a de plus précieux au monde.

SAMIPE. Ce beau garçon que nous avons vû, y est-il aussi?

ADIMANTE. Ouy, & de plus, tous les grains de bled qui y sont, sont autant de grains d'or.

LYCINUS. Tu ne vois pas que cela enfoncera ton Vaisseau, & te fera perir toy & ton souhait: car l'or est bien plus pesant que le bled.

ADIMANTE. Je te prie, ne borne point mes souhaits, ny ne porte envie à ma fortune. S'il est besoin, je feray que cet or ne pesera pas plus que du bled. Quand ce sera à ton tour, je te laisseray faire toutes tes extravagances sans te troubler hors de saison.

LYCINUS. Je le faisois pour ton profit, de peur que tu ne vinsses à perir avec toutes tes richesses, & à entraîner dans ton mal-heur ce beau fils qui ne sçait pas peut-estre nager.

TIMOLAÛS. Ne crains point, les Dauphins le chargeront plutôt sur leur dos comme ils firent Arion, ou cet enfant mort qu'ils porteront à Corinthe. Crois-tu qu'il ne merite pas aussi bien leur assistance qu'un mort ou un Muficien?

ADIMANTE. Quoy, tu te mêles aussi de me railler? Nous verrons quand ce sera à toy, si tu rêves plus regulierement.

LYCINUS. *Veritablement il me semble qu'étant maitre de ton souhait, tu le devrois faire plus rai-*

Grains d'or. Cela est | *des d'or.*
mieux, que de dire *des pis-* | *Veritablement, &c.* Je fais

sonnable ; & mesme il eût esté plus commode de trouver ce tresor dans ton logis , pour n'avoir point la peine de le transporter.

ADIMANTE. Tu as raison pour ce point , je veux qu'il soit *sous le Mercure de nostre salle* , & qu'il y en ait dequoy la remplir. J'acheteray d'abord une maison comme un commencement de ménage , ainsi que dit Hesiode ; mais je veux qu'elle soit grande & magnifique. Ensuite , j'acquerray toutes les terres qui sont autour de la Ville , horsmis ce qui est consacré aux Dieux , *ou ce qui borde la Mer* , & quelque peu vers l'Isthme pour voir les jeux , s'il me prend envie d'y assister ; Puis toute la plaine de Siccyone ; & en un mot ce qu'il y a de meilleur dans toute la Grece. Je veux que tout cela soit à moy , sans controlleur ; Et ne veux point d'autre vaisselle que d'or ; non pas quelques coupes legeres comme celles d'Equecrate , car les miennes peseront

120. liv. chacune deux talens.

LYCINUS. Où trouveras-tu des gens pour les porter ? Il te faudra donner à boire comme l'on fait aux malades ; car tu ne pourrois pas tenir une coupe d'or si pesante.

ADIMANTE. Je te prie laisse , dormir ta Raison , quand je feray des souhaits ; je veux pour te faire enrager que ma table & mon lit soient d'or , & si tu me fâches , mes valets en seront aussi.

LYCINUS. Et ton boire & ton manger , si tu veux ; quand tu devrois mourir de faim comme un autre Midas.

ADIMANTE. Tu feras des songes raisonnables , quand ce sera à ton tour ; pour moy je dire cela à Lycinus , afin de mieux sonder ce que l'autre luy reproche , qu'il s'oppose toujours à sa felicité.

Sous le Mercure de nostre sal. J'ay mieux aimé le mettre ainsi , que de dire , *sous*

un porche , ou dans une cour.

On ce qui borde la mer. Les terres du rivage de la mer , ne valent rien ordinairement ; c'est pourquoy j'ay pris plutôt ce sens , que celuy de l'Interprete Latin.

veux

veux que les miens soient extravagans comme ils ont accoustumé d'estre. Après ces meubles, je veux des habits magnifiques, une table somptueuse & delicate, un doux sommeil, d'agréables songes; Que mes amis me fassent toujours quelque demande, que je leur accorderay. Que les plus Grands me viennent faire la cour, & se promènent de grand matin devant ma porte, & parmi eux *les Ministres de l'Empereur*; & j'ordonne que lorsqu'ils voudront entrer on leur ferme la porte au nez, comme ils font maintenant aux autres. En sortant, quand je jetteray les yeux de tous costez, comme le Soleil fait ses rayons, je ne les veux pas seulement regarder, ni tous ceux qui leur ressemblent. Mais si je voy quelque honneste homme qui soit pauvre, comme j'en estois avant mon souhait, je le prendray par la main & le meneray dîner chez moi. Cependant ils enrageront, tant par le mépris que je feray d'eux, que par l'estime que je ferai des autres, & par la contemplation de ma grandeur & de ma gloire. Quand je porteray à quelqu'un une santé dans une coupe d'or, je veux lorsqu'il m'aura fait raison, que la coupe luy demeure, pour montrer ma liberalité; car les plus riches ne seront que des coquins auprès de moy. Dionique ne fera plus montre de quelque chetive vaisselle d'argent que son pere *dit Grec* luy a laissée, voyant que ce sera le service des *dit Bourgeois*. Je donneray tous les mois cent dragmes par teste à chaque pauvre de la ville, & cinquante à ceux de dehors. Je construiray des bains publics, des amphitheatres & d'autres édifices pour la necessité, le plaisir, ou l'ornement. Je feray venir la mer jusqu'au Dipyle par le moyen d'un grand canal, afin que mes

Ministres de l'Empereur. J'ai mis cela au lieu des noms des friandises parce que cela Grecs, qui ne disent rien: ne feroit plus d'effet. mais je n'ay point particula-

richesses abordent de plus près. *Mais non*, il n'en sera plus de besoin, car j'ay trouvé tout ce qu'il falloit dans ma salle. Enfin pour conclure, puisque ce ne seroit jamais fait, & qu'il n'y a point de fin aux souhaits des hommes, je vous donneray à chacun vingt tonnes d'or, excepté à Lycinus qui n'en aura qu'une pour punition de ses importunes remontrances. Voilà la vie que je veux mener, passant mon temps dans les divertissemens de la Ville & de la Campagne, & je prie Mercure qu'il accomplisse mon souhait.

LYCINUS. Quand je devrois perdre encore ma tonne d'or, je ne puis m'empêcher de te dire que ton souhait ne tient qu'à un filet, & que s'il vient à rompre, adieu toute ta félicité.

ADIMANTE. Pourquoi ?

LYCINUS. Parce que tu n'as point limité le temps que tout cela devoit durer, & peut-être que la mort te prendra au milieu de tous tes trésors avant que d'en avoir joui. Veux-tu que je t'allegue l'exemple de ceux à qui le semblable est arrivé ? Ne sçais-tu pas que Crésus & Polycrate, qui estoient plus riches que toi, furent dépouillez en un instant ? D'ailleurs, qui t'a dit que tu ne deviendras point malade ? Ne vois-tu pas ordinairement les riches mener une vie languissante, sans pouvoir goûter aucun plaisir ? Je ne parle point des pièges qu'on leur dresse tous les jours, ni de la haine & de l'envie qui s'attachent à eux, & qui ne les sçauroient quitter.

ADIMANTE. Tu en es une bonne preuve, car tu n'as cessé de me persécuter depuis un moment que j'ay dequoy. Tu n'auras pas seulement la tonne d'or que je t'ay promise.

LYCINUS. Tu es déjà de l'humeur des Grands, qui ne veulent point qu'on les contre-

Mais non, j'ay ajouté cela à cause qu'il a changé son souhait.

di-

dise , & de qui les promesses ne sont que du vent. Mais je te quitte de bon cœur de la tiennne , aussi-bien voilà l'étendue de ta félicité passée. C'est à Samipe à souhaiter à son tour.

SAMIPE. Pour moy qui ne suis pas voisin de la mer , je ne souhaiteray point de Navire ; car je veux que mon païs contemple ma gloire. Et je ne feray point de petits souhaits comme Adimante : Mais je veux estre Roy , & pour mieux goûter ma félicité , *monter par degrez à l'Empire*. Car je ne veux point devoir le Trône au mérite de mes Ancêtres , mais au mien : Il n'est rien de plus grand ni de plus divin que d'estre soi-même l'Auteur & l'Arbitre de sa fortune.

LYCINUS. Courage , c'est souhaiter que cela : Car il est vray qu'il n'y a rien de plus beau que de commander. Ton païs ne croyoit pas avoir élevé un Empereur en ta personne. Mais regne , triomphe , équipe des flotes & des Armées : Que feras-tu après tout dans une si haute condition ?

SAMIPE. Je feray la guerre ; Ecoute , suis-moi ; car je te veux faire General de ma Cavalerie.

LYCINUS. Je vous remercie , grand Prince , & me prosterne à vos pieds , à la façon des Perses , pour vous rendre graces d'une si grande faveur. Mais que vostre Majesté donne ce commandement à un autre ; car je suis un fort mauvais écuyer , & je croy qu'il me faudroit attacher à la selle pour m'empescher de tomber , particulièrement si j'estois sur quelque cheval de bataille qui vinst à se cabrer au son des trompettes , outre le danger qu'il y auroit qu'il ne m'emportât au milieu des Ennemis. *Mais dites-moy* , pourquoi voulez-vous faire la

<i>Monter par degrez , à l'Empire</i>. Cela est bien mieux de la sorte , que de faire tout le circuit que fait l'Auteur ,	& souhaiter d'estre voleur , qui est une belle ambition. <i>Mais dites-moy</i>. J'ajoute cela , qui fait la beauré.

guerre ? Voila un beau passe-temps d'aller tourmenter les autres , & soy-mesme ! Ne vaudroit-il pas mieux jouir en paix de vostre Empire ?

SAMIPE. Tu es un poltron , qui ne sçait ce que c'est d'estre Prince.

ADIMANTE. Donnez-moi ce commandement , Sire , je m'en acquitteray mieux que lui ; outre que je merite quelque faveur , pour vous avoir départi si liberalement mes tresors. Ce sera assez pour lui de commander quelque corps d'Infanterie.

*Il fait
allusion à
Xenophon.*

SAMIPE. Il faut sçavoir premierement si ma Cavalerie te voudra bien recevoir. Que tous ceux qui sont de cet avis , *levant la main*. Voila qui va bien , tu seras mon General , & Lycinus commandera mon aîle-droite. Je donneray la gauche à Timolaüs ; car pour moi je me placeray au milieu , selon la coustume des Rois de Perse , dont je ne veux point d'autre témoin que *Xenophon*.

Mais commençons à marcher , voila mon Armée en bataille : Tirons vers Corinthe par le chemin des Montagnes ; après avoir imploré l'aide des Dieux par des holocaustes , & particulierement celle de Jupiter , qui est le Protecteur des Rois. Quand j'auray subjugué toute la Grece , qui ne peut resister à ma puissance , j'embarqueray mes troupes , & gagneray l'Ionie. Car mon Armée navale m'attend déjà à Cenchrées , où sont toutes mes munitions de guerre & de bouche. De là ayant sacrifié à Diane , & laissé par tout des Gouverneurs , je passeray victorieux dans la Carie , la Lycie , & la Pamphilie ,

Levent la main. Il n'est pas necessaire d'ajouter , que *tout le monde y consens* ; car ce qui suit le fait assez entendre.

D'autre témoin que Xenophon. J'ay ajouté cela , plutôt que de dire , *quand ils*

veulent avoir quelqu'un auprès d'eux ; car c'est ignorer que celui qui est au milieu , est bien éloigné de la pointe de l'aîle droite & de l'aîle gauche , où se mettent les Chefs qui les commandent.

d'où

d'où j'entreray en Syrie, après avoir traversé la Pisidie, & la Cilicie, & viendray jusqu'à l'Euphrate.

LYCINUS. Je supplie vostre Majesté de donner le commandement de son aîle droite à un autre; car je voy bien que vostre dessein est de marcher contre les Armeniens, & les Parthes; & je craindrois trop que leur Cavalerie ne me passast sur le ventre, ou qu'ils ne me perçassent à coups de flèches. Laissez-moy, je vous prie, pour vostre Antipater en Grece, afin de tenir le pais en paix, & empescher qu'il ne se revolte en vostre absence.

SAMIPE. Tu recules, poltron! Et ne sçais-tu pas qu'on punit de mort les deserteurs? Mais puisque nous avons tout conquis jusqu'à l'Euphrate, & donné ordre aux Troupes que nous y laissons, de nous subjuguer l'Egypte, la Phénicie & la Palestine, passe le premier à la teste de l'aîle droite, sur le pont de bateaux qui est tout prest; je te suivray avec la bataille, & Timolaüs aura soin de conduire l'arriere-garde. *Avance-toy, Adimante*, avec la Cavalerie. Dieu soit loüé, voila toute la Mesopotamie sous nostre pouvoir. Tout se rend, personne ne se presente; Babylone ouvre les portes. Le Roy de Perse *s'est retiré à Ctesiphonte*, & assemble ses Troupes à Seleucie. Les Coureurs rapportent qu'il a déjà un million de combatans, sans les forces de l'Armenie, de la Bactriane, & de la Mer Caspienne, qui ne sont pas encore arrivées. Il faut tenir un conseil de guerre pour sçavoir ce que l'on fera.

ADIMANTE. Je suis d'avis que l'Infanterie

<i>Avance-toy, Adimante.</i> Je fais marcher la Cavalerie la premiere, parce que cela se fait toujours dans les plaines. <i>S'est retiré à Ctesiphonte.</i> Je l'ay mis de la fotte, à cause	que l'autre fait marcher ses forces vers Ctesiphonte; ce qui n'auroit point de couleur autrement, parce que les ennemis estoient ailleurs.

tire droit à Ctesiphonte qui est un païs montueux, & que la Cavalerie demeure icy dans les plaines.

SAMIPE. Quoy, tu trembles aussi, Adimante, lorsqu'il faut venir aux mains! quel est ton avis, Timolaüs?

TIMOLAÛS. Qu'il ne faut point partager nos forces, mais marcher en diligence contre l'Ennemy, avant que toutes les fiennes soient assemblées.

SAMIPE. Et toy Lycinus?

LYCINUS. Le mien est de nous reposer sous ces Oliviers *auprés de cette colonne*: car c'est une assez grande traite, d'aller au port de Pirée, & d'en revenir pendant la chaleur qu'il fait.

SAMIPE. Tu crois estre encore à Athènes, malheureux! tandis que nous sommes victorieux sous les murs de Babylone, & que nous deliberons par quel chemin nous attaquerons l'Ennemy.

LYCINUS. Tu as bien fait de m'en faire souvenir, car je ne croyois pas rêver.

SAMIPE. Marchons donc, & que tous se portent en gens de cœur. Voila les Ennemis qui se presentent; Choquons brusquement, qu'ils ne nous accablent de leurs flèches. Bon, nous voila aux mains, sans qu'elles nous aient fait beaucoup de mal. L'aîle gauche triomphe déjà sous la conduite de Timolaüs. Mais les Perses se défendent bravement à la bataille, animez par la presence de leur Roy. Courage, Lycinus, ne trahis point ta gloire, ny ma fortune.

LYCINUS. Que voulez-vous que je fasse? J'ay toute la Cavalerie ennemie sur les bras. Si vous ne me secourez en diligence, je me vais sauver tout courant dans le lieu des exercices & j'abandonneray là toute la conquête de la Perse.

Auprés de cette Colonne. Il y a au Grec, sur cette Colonne | à mot; j'aime mieux le faire reposer sous des Oliviers
mais je ne traduis pas de mot | durant la chaleur du jour.

S A-

SAMIPE. Nullement ; Te voila dégagé. Timolaus victorieux a pris les ennemis en queue & en flanc , il ne reste plus qu'à vaincre le Roy qui m'a envoyé défier au combat.

LYCINUS. Prends garde que tu n'y sois blessé ; on perd souvent la vie en disputant une Couronne.

ADIMANTE. Le coup ne m'a fait qu'effleurer la peau : mais je l'ay percé luy & son cheval, de mon javelot. Coupons-luy la teste , & la mettons au bout d'une pique. A cet aspect tout se rend , ou prend la fuite. Voyez comme les Barbares se prosternent devant moy , pour m'adorer à leur façon ; mais je ne veux pas le souffrir des Grecs , ny enfreindre les loix de mon pays. Combien je m'en vais bastir de Villes , & en détruire d'autres ! Toutefois il faut que je me vange auparavant de cet usurier , qui m'a chassé de mon heritage pour l'avoir.

LYCINUS. Tout beau , la clemence sied bien aux Rois ; Puis il est temps de se reposer après une si grande victoire , & de festiner nos amis dans Babylone : Mais voila ton temps achevé , c'est à Timolaüs à souhaiter à son tour.

SAMIPE. Hé bien , m'entens-je à faire des souhaits ?

LYCINUS. Je t'y trouve encore plus impertinent qu'Adimante. Car encore bernoit-il les siens à des richesses , & à faire bonne chere à ses amis , qui est une chose assez douce. Mais tu vas t'exposer aux dangers par vaine gloire , & souhaiter une condition où tu n'auras pas seulement à craindre tes ennemis , mais tes domestiques ; sans gouter jamais aucun repos , non pas mesme en songe. Car tu seras accablé de mille fâcheux soucis , & tourmenté de la crainte , tantost d'une revolte de tes sujets , tantost d'une invasion de tes ennemis. Tu t'es laissé éblouir , mon ami , à l'éclat d'une Couronne ; & pour une felicité qui n'est que dans l'opinion d'autrui ,

tu

tu en as abandonné une véritable. Quand il n'y auroit autre chose, ne seroit-ce pas une indignité de voir que la mort ne respectera point ton Diadème, & que tu seras malade comme les autres? Que dis-je? pour une maladie que les autres ont, tu en auras cent; & il ne te restera à la fin de toute ta Royauté, que quelque vain tombeau; ou des statues qui seront ruinées par le temps; & quand tout cela subsisteroit, il ne t'en reviendroit aucun profit. Voilà donc ta félicité durant ta vie; des craintes, des soupçons, des défiances; des soins, des veilles, des inquiétudes; & après ta mort, ou l'oubli, ou le mépris, ou l'exécution, ou tout au moins l'insensibilité. Mais il est temps que Timolaüs entre en lice: Prends garde de n'aller point faire des souhaits extravagans comme les autres.

TIMOLAÛS: Considere, Lycinus, si l'on peut condamner celui-cy. Je ne demande ni les trésors, ni les grandeurs; *mais premièrement la santé*; & une santé vigoureuse qui ne puisse estre ébranlée par aucun accident; puis la force, la beauté, la vitesse, & par dessus tout, l'invincibilité: Estre aimable à toutes les Dames, ouvrir toutes les portes fermées, voler par l'air, estre invulnérable; Et tous ces avantages, non pas pour un siecle ni pour deux, mais pour sept ou huit cent ans; toujours à la fleur de son âge & sans vieillir, ni rien perdre de sa vigueur. Considere ce souhait, ne te semble-t-il pas raisonnable? Car par ce moyen tous les trésors me seront ouverts: je serai à couvert de tous les dangers; Je pourray voir tout ce qu'il y a de rare au monde, sans avoir besoin de le faire venir avec beaucoup de temps & de dépense; J'auray avec la science des choses cachées, la jouissance de tous les biens qui sont répandus en

Mais premièrement la santé. J'orneis ces bagues qui sont tirées d'anciennes Fables, qui seroient maintenant ridicules; & je n'exprime icy que les particularitez nécessaires.

di-

divers lieux ; outre le plaisir qu'il y auroit , par exemple , de dîner à Athenes ; & de coucher en Babylone ; Sçavoir en un instant des nouvelles de tout le monde ; jusqu'à celles des Antipodes , s'il y en a ; En un mot tout ce qui se passe sur la terre & dans le Ciel , car l'élément du feu ne me pourtoit nuire. D'ailleurs , je pourrois en cet état faire tout le bien & le mal que je voudrois , à mes amis & à mes ennemis , & châtier tous les tyrans qui font au monde sans courre fortune , par le moyen de mon invisibilité. Coucher avec les plus belles Dames , sans crainte des maris ni des meres ; assister sans peril à tous les combats , & donner à qui il me plairoit la victoire par le moyen de ma force. Car je ne voudrois pas avoir ces qualitez en un degré ordinaire , mais au plus haut point qu'on les puisse imaginer. Que peux-tu reprendre en ce souhait.

LYCINUS. Rien , car il ne fait pas peur de contredire un homme qui a de si grands avantages. Mais je te demande par les Dieux , toy qui as veu tant de pais sur l'aisle de tes souhaits , si tu as veu quelque part un petit bon-homme , camus & pelé comme toi , qui fust aimé de toutes les Dames , & qui triomphast des Armées , estant si foible ! Tu n'as oublié qu'une chose dans ton souhait , c'est d'être sage : car cela seul eust suffi sans tout le reste , & t'eust empêché de faire toutes ces extravagances.

TIMOLAÏS. J'attends le tien pour voir ce que tu diras ; car il n'y aura rien à redire.

LYCINUS. Il n'en est pas de besoin : car nous voila arrivez au Dipyle où se doivent terminer tous nos souhaits , & vous avez consumé le mien par la longueur des vôtres. Mais je ne m'en plains pas : car je n'aime point les felicités en peinture , ni à faire bonne chere en songe , pour mourir de faim en effet. Il me fâcheroit trop , lorsque je viendrois chez moy , de ne trou-

trouver rien de tout ce que j'aurois souhaité ; Comme ces Comédiens qui viennent de faire le personnage d'*Alexandre* , & qui sont contraints chez eux de jouer celui de faquin. En un mot tous ces beaux souhaits ne serviront qu'à vous rendre vostre condition plus insupportable ; & particulièrement à Timolaüs , de qui les aîles seront tantost fonduës comme celles d'Icare. Pour moi je ne veux de tous vos souhaits que le plaisir d'en rire ; Car qui eût jamais pensé que de telles chimères fussent entrées dans l'esprit de trois Philosophes.

D'Alexandre. J'ay pris | voulu imiter dans un de ses
son exemple plutôt que | souhaits.
d'un autre , parce qu'il l'a |



D I A L O G U E S D E S C O U R T I S A N E S.

Lucin décrit icy les mœurs des Courtisanes , & découvre leurs défauts & leurs artifices , à l'exemple de Menandre , & des anciens Comiques.

D I A L O G U E D E G L Y C E R A E T D E T H A Ï S.

GLYCERA. **T**E souvient-il de ce Capitaine étranger qui est toujours si magnifique , & qui a entretenu l'une de mes compagnes , avant que de me faire l'amour ?

THAÏS. Il m'en souvient fort bien , c'est

*Quelques uns mettent icy | vers de l'Auteur ; il est mieux
une Tragedie en Vers ; mais | de la rejeter avec les autres
autre que je ne traduis pas les | Poësies à la fin.

celuy qui fit la débauche avec nous , l'année dernière , à la Feste de Cérés ; mais qu'a-t-il fait ? car il semble que tu en veuilles dire quelque chose.

GLYCERA. *Isante* qui fait profession d'amitié avecque moy , me l'a débauché.

THAIS. Et cela te pique ?

GLYCERA. Qui en doute ? Je ne te cele point , que cela me touche sensiblement.

THAIS. Je ne l'approuve pas non plus que toy ; mais il est assez ordinaire aux Courtisanes de s'enlever ainsi leurs Galans ; de sorte que si tu m'en crois , tu ne rompras pas avec elle pour cela , non plus que Philis ne rompit pas avec toy , pour luy avoir fait le même tour. Mais je m'étonne comme il t'a pû quitter pour elle , s'il n'est tout à fait aveugle ; Quel charme a-t-il trouvé en des levres mortes & des *jouës pendantes* ? Est-ce pour son beau nez qu'il l'a prise , ou pour sa teste chauve ; & son grand col éfilé ? En un mot , je ne luy voy rien de raisonnable que la taille & le soûris.

GLYCERA. Crois-tu que ce soit ce qui l'a touché ? C'est que sa mere est une magicienne ; qui se change la nuit en hibou , & va criant par les cimetieres. On dit qu'elle peut faire descendre la Lune en terre par ses sortileges. Sans doute qu'elle luy a baillé quelque breuvage amoureux , & maintenant la mere & la fille le plument ensemble.

THAIS. Comme tu l'as plumé , & comme tu en plumeras un autre ; mais pour celuy-cy , je te conseille de le laisser en paix , pour songer à d'autres conquestes.

Isante. Je change les noms Grecs qui n'ont point de grace parmy nous ; parce que si l'Auteur eust écrit en François , il en eust pris d'autres ; outre que cela est indifférent.

Mais je n'en prens point que de Grecs , & souvent de ceux dont l'Auteur s'est servi en un autre endroit.

Jouës pendantes. J'y joûte cela pour remplir le sujet.



D I A L O G U E

DE MYRTIUM , DE PAMPHILE ,

ET DE DORIS.

MYRTIUM. QUoy, Pamphile ? tu te maries à la fille du Pilote *Hieron* ? Et que sont devenus tant de pleurs & de soupirs , & tous ces sermens , de ne m'abandonner jamais ? As-tu oublié que je suis grosse de toy , & toute prestte d'accoucher , *qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane*. Mais ne crains point que j'expose l'enfant ; je veux l'élever pour me servir de consolation , particulièrement si c'est un fils , afin qu'il te reproche un jour ta perfidie. Encore , si tu prenois quelque Dame qui valût mieux que moi ; mais j'ay honte sans mentir de te voir épris de si peu de chose. Car je vis l'année passée cette belle avec sa mere à la feste de Cérés , & je n'avois garde alors de croire qu'elle me dût faire un si mauvais tour. Examine bien , je te prie , tous ses défauts avant que de t'y engager. Considere *ses yeux éteints* , & ses regards de travers ; Enfin elle est faite comme son pere , qui n'est pas fort beau , comme tu sçais.

PAMPHILE. Je ne puis plus long-temps t'ouïr parler d'une fille , dont j'ignore la beauté ou la laideur. Je ne sçai pas seulement si celui dont tu parles , a une fille ; outre qu'il est mal

Hieron. Ce mot vient mieux là que *Philon*.

Qui est une chose fort avantageuse à une Courtisane. Je n'ay pas voulu dire qu'elle seroit obligée de nourrir son enfant , pource qu'elles ne

esttoient pas en Grece ; & que ce qu'elle veut dire par là , est expliqué dans la période suivante.

Ses yeux éteints. Le mot , *bleus* , ne diroit pas assez en cet endroit.

avec

avec mon pere , qui a eu bien de la peine à se faire payer de quelque argent qu'il luy devoit ; & je croy qu'il luy en est dû encore quelque chose. Que si je me voulois marier , j'épouserois bien plutôt la fille de Demea , dont le pere *a commandé* l'année dernière les Armées de la République , & qui m'est allié du costé de ma mere. Dis-moy si c'est tout de bon que tu dis cela , ou seulement pour m'éprouver.

MYRTIUM. Quoy ! il n'est pas vray ?

PAMPHILE. Que tu es folle ! Je croy que tu te sens encore de la débauche d'hier ; quoy qu'il me semble qu'elle fut fort modeste.

MYRTIUM. C'est Doris qui m'a donné l'alarme , car estant allée acheter quelque chose pour mes couches , & faire des vœux pour moy à Diane , elle rencontra Lesbia , qui luy dit. Mais qu'elle te le conte elle-même , si elle ne l'a inventé.

DORIS. Je puisse mourir , si j'ay menti d'un seul mot. Lesbia m'aborda en riant , & me dit : Hé bien , Doris , vostre Galand se marie ! Et comme je faisois l'étonnée ; Tu n'as qu'à passer par sa rue , dit-elle , tu verras *la porte couronnée* de chapeaux de fleurs , & entendras la musique.

PAMPHILE. Et tu y as passé ?

DORIS. Oüi , & j'ay trouvé ce qu'elle m'avoit dit , fort vray.

PAMPHILE. C'est que tu as pris une porte pour l'autre. Car ma mere me dit hier au soir : Hé bien , Pamphile , quand veux-tu quitter tes débauches ? Voilà le fils de nostre voisin qui se marie , qui est *beaucoup plus jeune que toi* , & tu t'amuses encore à entretenir des femmes ? Je

A commandé , &c. Ce n'estoit que comme des Colonels , quoyqu'ils s'appelaient Generaux ; car il y en avoit plusieurs.

La porte couronnée. Le Grec marque que c'étoit les

Portes , où il y avoit plusieurs portes , comme la suite le fait voir.

Beaucoup plus jeune que toi. J'ay ajouté cela , parce qu'il fait au raisonnement.

m'endormis à ce discours , & suis sorti aujourd'hui de grand matin ; de sorte que je ne sçay ce qui en est : Que si tu ne me veux croire , envoie-y une seconde fois , & tu trouveras ce que je dis véritable.

MYRTIUM. Ha, Pamphile ! tu me rends la vie , car je fusse morte de déplaisir.

PAMPHILE. Ne crains pas que je te quitte jamais , & particulièrement en l'état où je te vois.

D I A L O G U E

DE PHILINE ET DE SA MERE.

LA MERE. ES-tu fole , ma fille , ou si tu estois yvre hier ? Car Diphile m'est venu voir ce matin pleurant , & criant , que quoy qu'il te pust dire , tu te levais de table pour danser ; & comme tu vis que cela le piquoit , tu t'allas asseoir auprès de Lamprias , & te mis à le caresser pour le faire enrager davantage. Il dit même que tu te dérobas la nuit , & que tu allas coucher sur un petit lit toute seule , où tu ne fis que chanter , quoique tu le visses pleurer de regret.

LA FILLE. Il ne vous a pas dit qu'il m'avoit quittée auparavant pour entretenir la maîtresse de Lamprias , avant qu'il fust arrivé ; & qu'il commença à la caresser , quoyque je lui fisse signe qu'il s'arrêta. Pour me faire plus de dépit , il la prit *par le col* , & la baisa si amoureuxment , qu'il ne pouvoit retirer ses levres de dessus sa bouche. Ensuite il lui parla à l'oreille ,

Par le col. Le Grec dit , | mais une galanterie. J'ex-
par l'oreille : mais cela est | prime ces coutumes en d'au-
trop étrange à nos mœurs , | tres lieux , où cela a plus de
pour estre mis ainsi ; car ce | grace.
n'est pas icy une histoire ,

& je vis bien que c'estoit de moy qu'il luy parloit: car elle me regardoit de temps en temps en souriant; & comme il me vit pleurer de regret, il se prit à rire. Après qu'ils furent las de s'entretenir & de se baiser, Lamprias estant arrivé je ne laissai pas de m'aller mettre à table, auprès de Diphile, afin qu'il n'eust point d'excuse. Alors Thais se levant commença à danser, troussant sa robe pour montrer sa bellejambe; Et mon galand de la louer; car Lamprias ne disoit mot. Mais Diphile ne se pouvoit lasser d'admirer ses perfections; & disoit qu'elle avoit le pied & l'oreille excellente, & que jamais il n'avoit vû mieux danser. Cependant, vous la connoissez; car vous l'avez veüe aux bains avec moy. Si vous sçaviez alors comme elle fit la coquette? Elle me dit que je n'osois danser de peur de montrer mes longues flûtes, voulant parler de mes jambes, & plusieurs autres choses, qui me piquèrent si fort, que je sautay en place, & me mis à danser aussi-bien qu'elle. Cependant Diphile regardoit en haut & ne baissa jamais la veüe, quoyque Lamprias fist tout ce qu'il pût pour me louer. Voudriez-vous que j'eusse souffert tout cela, & laissé regner Thais en ma presence?

LA MÈRE. Mais il n'estoit pas necessaire d'aller caresser ensuite Lamprias.

LA FILLE. Diphile avoit bien caressé Thais, pourquoi n'aurois-je pas eu mon tour?

LA MÈRE. Mais après, ne vouloir pas coucher avec luy, & se mettre à chanter tandis qu'il pleuroit, c'en est trop, ma fille: Que fussions-nous devenues cet hyver sans luy?

LA FILLE. Et pour cela je souffriray qu'il me méprise.

LA MÈRE. Non, mais je ne le mépriserois pas aussi: car tu sçais que le mépris fait perdre l'amour. D'ailleurs tu ne lui as jamais témoigné aucune tendresse, qui est ce qui touche

plus un Amant. Prends garde que pour en vouloir trop faire, tu ne gâtes tout.



DIALOGUE

DE MELISSE ET DE BACCHIS.

MELISSE. JE te prie, Bacchis, de m'apporter quelque Magicienne qui donne des breuvages pour faire aimer, si tu en connois quelqu'une; car je donneroie tout ce que j'ay au monde, pour r'avoir *Charmide*, & pour faire qu'il eust autant d'averfion pour *Cloris*, qu'il a eu d'inclination pour moy.

BACCHIS. Quoy! *Charmide* te quitte pour elle, après avoir souffert pour toy la haine de ses parens, & refusé le meilleur party de la Ville?

MELISSE. Il est vray, Bacchis, & l'on dit qu'il est enfermé presentement avec elle, chez un de ses amis.

BACCHIS. Je te plains, Melisse; mais encore d'où vient sa froideur?

MELISSE. De jalousie. Comme il revenoit l'autre jour du port de *Pirée* demander quelque argent que l'on devoit à son pere, il entra chez moy sans me saluer. Et lorsque je courus l'embrasser selon ma coutume, il me repoussa, & me dit que j'allasse caresser *Hermotime*, & que nostre amour estoit si public, que les murailles en parloient. Alors il se couche sans me répondre, & ne voulut point souper; Et comme je fus près de luy, il me tourna le dos, quelque chose que je luy pusse dire, jusqu'à me menacer de se lever, & de s'en aller en plein minuit, si je l'importunois davantage.

Charmide. Je change les noms pour les raisons que j'ay alleguées cy-dessus.

BAC-

BACCHIS. Mais est-il vray aussi que tu vois Hermotime ?

MELISSE. Je ne sçay pas seulement qui il est : mais comme Charmide fut party, j'envoyay dès le point du jour ma servante au Ceramique, où elle trouva écrit contre les murailles, *Melisse aime Hermotime, & Hermotime Melisse.*

BACCHIS. C'est une piece qu'on luy a faite pour luy donner de la jalousie, à cause qu'on le connoist de cette humeur. Si je le voy, je me mocqueray bien de luy, & l'appelleray bien innocent de se laisser ainsi surprendre à ces petites finesses.

MELISSE. Où le trouveras tu, maintenant qu'il est enfermé avec ses nouvelles amours chez un de ses amis, tandis que ses parens le viennent chercher chez moy ? Tu me ferois bien plus de plaisir si tu pouvois trouver quelque femme de Thessalie, qui me le ramenast par ses charmes.

BACCHIS. Je connois une Syrienne qui sera bien ton fait : car elle fit revenir Phantias après une absence de quatre mois, comme je desespérois de le revoir.

MELISSE. Et que fit-elle pour cela ?

BACCHIS. Quelque sortilege selon leur costume, après que je luy eus donné ce qu'elle me demanda, qui n'estoit pas de grande valeur, & qu'elle eut beu toute seule dans une coupe ; mais il faut avoir quelque chose de ton Galand.

MELISSE. Quoy ?

BACCHIS. Des cheveux, ou quelqu'autre bagatelle.

MELISSE. J'ay ses mules de chambre.

BACCHIS. C'est assez. Elle les pendra à une cheville, & fera dessous quelques suffumigations, puis elle jettera du sel dans le feu, en prononçant ton nom & le sien. Alors tirant de son sein un miroir magique, elle le tournera de tous costez, murmurant tout bas quelques paroles. Du moins voila ce qu'elle fit pour moy,

& Phantias revint aussi-tôt , malgré les remontrances de ses amis , & les pleurs de sa nouvelle maîtresse. Elle m'apprit aussi le moyen de faire haïr , en marchant sur les pas de quelqu'un , mettant le pied gauche où il a mis le droit , & le droit où il a mis le gauche , puis disant , *Je te surmonte , & suis plus fort que toi* ; je l'ay éprouvé , & il m'a réussi.

Servante de Melisse. MELISSE. Ne tarde pas davantage à envoyer querir cette femme ; Et toi , Philine , compare ce qu'elle a dit.



D I A L O G U E

DE CLEONARIUM * ET DE LÉENA.

CLEONARIUM. ON dit d'étranges choses de toi , Léena ; Que Megille , cette riche Dame de Leïbos , te caresse comme feroit un homme : Qu'en est-il ? Tu rougis ; Cela est-il vrai ?

LÉENA. Il en est quelque chose.

CLEONARIUM. Mais à quoy aboutissent toutes ces caresses ? Je ne le puis comprendre. Tu ne m'aimes point ; car tu ne me le cèlerois pas.

LÉENA. Je t'aime plus que personne , mais j'ay honte de le dire ; c'est un étrange femelle.

CLEONARIUM. Pensez que c'est quelque Tribade , comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette Isle , qui n'aiment pas les hommes , & qui caressent les femmes.

LÉENA. C'est quelque chose de semblable.

CLEONARIUM. Conte-moy comment elle te déclara sa passion , ce que tu luy répondis , & le reste de cette aventure.

* *Cleonarium.* Il est plus beau que *Cleonarium.*

L. F. F.

LÉNA. Elle faisoit la débauche avec Démonasse de Corinthe, qui est de son humeur, & elles m'envoyèrent querir comme Musicienne, pour chanter & jouer des instrumens pendant leur repas. Après avoir fait bonne chère, elles me retièrent à coucher, & me dirent que je coucherois avec elles, & qu'elles me mettroient au milieu; ce que je n'osay refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lorsque nous fumes au lit, elles commencerent à folâtrer, & à mettre la main dans mon sein, non pas en riant, comme font les filles; mais avec témoignage d'une passion violente, dont je demeuray toute interdite, ne pouvant deviner ce que c'estoit. A la fin Megille toute en fureur, osta sa coëfure, & parut *toute nue*, & la teste rase comme un Athlète, ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole: As-tu vû, dit-elle, un plus beau garçon? Je ne vois point là, luy dis-je, de garçon. Ne m'offense point, dit-elle, je ne m'appelle pas Megille, mais Megil, & voila ma femme, montrant Démonasse. Je me pris à rire à ce discours, & luy dis, Quoy! tu nous as trompées si long-temps, estant homme & passant pour femme, comme Achille parmi les filles? Mais tu n'es pas faite comme luy. Non, dit-elle, mais je n'en ay pas besoin; & si tu veux l'éprouver, tu trouveras qu'il ne me manque rien pour accomplir tes desirs & les miens. N'es-tu point hermaphrodite, luy dis-je, comme on dit qu'il y en a plusieurs? ou comme ce Devin de Thebes, dont m'a parlé ma compagne Ismenodore, qui devint homme après avoir esté femme? Non, dit-elle; mais j'ay toutes les passions & les inclinations des hommes. *Alors*

Toute nue. Cela n'est pas au Grec, mais le raisonnement le veut ainsi.

Alors, &c. Je n'ajoute point, qu'elle a quelque cho-

se qui luy tient lieu de ce qu'ont les hommes. J'ay adoucy encore d'autres endroits qui estoient sales,

elle me fit present d'un colier & de quelque linge qui estoit fort beau ; & m'embrassant me baïsa, & satisfit à sa passion.

CLONARIUM. Mais que fit-elle, & comment ? Car c'est-là la difficulté.

LEENA. Ne t'en enquiers pas davantage ; car il ne m'est pas honneste de le dire , ny à toy de l'entendre.



D I A L O G U E

DE CROBYLE' ET DE CORINNE.

CROBYLE'. **ET** bien , Corinne , est-ce une chose si fâcheuse , de perdre son pucelage ? Tu y as plus gagné que perdu ; car il te reste de l'argent dequoy avoir un collier.

CORINNE. Qu'il y ait de beaux rubis, comme à celui de Philenis.

CROBYLE'. Il fera tout semblable : mais il faut que tu apprennes maintenant à vivre avec les hommes , car tu sçais que nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere , nous avons subsisté du mieux que nous avons pû , de ce qu'il nous avoit laissé , car de son vivant nous n'avions faite de rien, Dieu mercy. C'estoit le meilleur ouvrier de la ville , & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais son semblable : mais depuis sa mort , nous avons vécu comme tu sçais en grande misere , & vendu piece à piece toute sa boutique , en attendant que tu fusses en âge d'en gagner.

CORINNE. Comment feray-je pour cela ?

CROBYLE'. Comme tu viens de faire , & comme fait ta voisine.

CORINNE. Mais c'est une Courtisane.

CROBYLE'. Qu'importe ? Tu deviendras riche comme elle & auras de beaux Galans. Tu pleu-

pleures, petite sotte? Voy-tu pas le train qu'elle a, & comme on luy apporte des presens de tous costez? J'ay vû le temps qu'elle n'avoit que des haillons, maintenant elle est vêtue comme une Princesse.

CORINNE. Et comment a-t-elle fait?

CROBYLE'. Elle a esté adroite à gagner les cœurs, toujours propre & bien mise, témoignant beaucoup de douceur & de modestie, & ne riant pas à gorge déployée comme toy, qui fais toujours la folle. D'ailleurs, elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, sans s'amuser à les railler ny à les reprendre; & lorsqu'on la mettoit de quelque partie, elle ne se crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïssent tant; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & beuvoit à petits traits, & non pas tout d'un coup.

CORINNE. Quoy, elle n'osoit boire tout son sou, quand elle avoit soif?

CROBYLE'. C'est alors qu'elle estoit plus retenue, de peur de faire quelque chose de mauvaise grace. Après, elle n'entretenoit que celui qui la menoit, sans rire comme toy à tout le monde; & lors qu'on la vouloit caresser, elle n'estoit ni sotte ni effrontée. En un mot, elle n'avoit autre but que de donner de l'amour & du plaisir, à ceux qui faisoient de la dépense pour elle, qui est ce que les hommes desirerent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuse & toy aussi: car tu es plus belle & plus agréable qu'elle n'étoit; Songe seulement à conserver ton embonpoint & ta gayeté.

CORINNE. Mais, ma mere, tous ceux qui me viendront voir, seront-ils aussi beaux que celui qui vient de partir?

CROBYLE'. Il y en aura de plus beaux, &

Elle n'entretenoit que celui qui la menoit. Ce que l'Auteur dit icy, est déjà exprimé.

de



de plus laids.

CORINNE. Et faudra-t-il que je caresse ceux-cy, aussi-bien que les autres ?

CROBYLE. Encore plus ; car ce sont ceux qui aiment mieux qu'on les caresse, & qui donnent davantage ; les autres veulent passer pour beaux : mais il faut toujours avoir soin de faire bouillir la marmite. Que tu feras aise d'entendre en passant par la rue , Dieux ! qu'elle est brave & bien parée, & que sa mere est heureuse ! Qu'as-tu ? tu ne réponds rien. Ne feras-tu pas ce que je dis ? Oui, je le sçay bien , car tu es bonne fille : & tu passeras toutes les autres ; mais va au bain , si par hazard ton Galand revenoit ce soir , comme il l'a promis.



D I A L O G U E

DE MUSARIUM ET DE SA MERE.

LA MERE. *Nous sommes trop heureuses*, ma fille, si nous trouvons toujours un Galand comme celui-cy. Quoy ! depuis deux mois qu'il t'entretient, il ne t'a donné que des paroles ? Si mon pere meurt ! Si je suis jamais le maître ! Si je puis avoir du bien, & autres choses semblables : mais pour de l'argent ou des presens, point de nouvelles, *il ne te donne pas seulement des parfums*. Croit-il nous payer

Nous sommes trop heureuses. Celadit assez, sans ajouter des cérémonies anciennes, qui n'auroient point de grâce à présent.

Il ne te donne pas seulement des parfums. Je ne dis que cela ; car d'ajouter des habits & des souliers, cela seroit bas, & ne diroit pas assez :

Car il n'y a gueres de Galand qui ne donne des parfums à sa Maîtresse, mais non pas des souliers. C'est pour la même raison que je n'ajoute pas ensuite son Ecot, parce que c'est trop peu de chose qu'un écot, pour vendre des bagues & des brasselets pour le payer.

d'ex-

d'excuses & de reverences. C'est faire l'amour à bon marché.

LA FILLE. Il m'a juré qu'il n'en auroit jamais d'autre que moy.

LA MERE. Et tu le crois ? Et pour cela l'autre jour qu'il n'avoit point d'argent pour payer, tu mis ta bague en gage pour luy, & tu as souffert qu'elle fust vendue, & que l'argent fust dissipé ! Tu luy as encore donné tes bracelets, & diverses hardes ; Et tout cela sans m'en parler ?

LA FILLE. Comme il a le cœur genereux, il n'oubliera jamais les faveurs que je luy fais ; Et si-tost que son pere aura les yeux clos ; il ne manquera pas de m'épouser. Vous sçavez que c'est le meilleur party de la Ville : Puis il est beau, jeune, galant, de bonne maison ; Que voulez-vous davantage ?

LA MERE. Mais, ma fille, quand il faudra payer le louage de la chambre, ou quelqu'autre chose, se contentera-t-on de cela ? & fera-ce assez de dire : attendez, s'il vous plaist, que le pere de Chérea soit mort : N'est-ce pas une honte, qu'il n'y ait que toy de toutes tes compagnes, qui n'ayes ni collier ni pendans d'oreilles ?

LA FILLE. Elles ne sont pour cela, ni plus belles ni plus heureuses que moy.

LA MERE. Non ; mais elles sont plus sages, & ne prennent pas pour argent comptant, les promesses des amoureux, qui sont toujours prests à jurer qu'ils vous adorent, & qu'ils n'en épouseront jamais d'autres ; mais tout cela n'est que du vent. Cependant, *tu te piques de chasteté*, qui est une chose assez plaisante pour une Courtisane. Et hier qu'on t'offroit bien de l'argent pour te posséder une nuit, tu fus si sotte que de le refuser.

Tu te piques de chasteté. Le Grec dit *fidélité* ; mais il est plus joly comme je le dis, parce qu'il est plus éloigné de l'humeur d'une Courtisane.

LA

LA FILLE. Eussiez-vous voulu que j'eusse chassé Chérea, pour faire entrer un je ne sçay qui ?

LA MÈRE. Mais ce je ne sçai qui avoit de l'argent, & ton beau mignon n'en a point. Et le fils de *notre voisin*, qui est si beau & si poly, pourquoy n'en as-tu point voulu ?

LA FILLE. Chérea jura de nous tuer tous deux, s'il nous trouvoit jamais ensemble.

LA MÈRE. Ha ! c'est trop ma fille, d'estre à mesme temps gueux & jaloux ? Il faudra donc pour luy obeir, que tu vives comme une Prêtresse de Cerés. Mais à propos, c'est aujourd'huy la feste de cette Déesse, t'a-t-il envoyé seulement dequoy la faire ?

LA FILLE. Que voulez-vous qu'il fasse ? il n'a pas un sou.

LA MÈRE. Qu'il ne fasse pas l'amour. Est-il le seul de la jeunesse qui n'ait point d'invention ? Ne sçauroit-il excroquer à son pere ? Que ne menace t-il sa mere d'aller à la guerre ? Plût à Dieu qu'il fust déjà si loin, qu'on ne le revist jamais, sans nous estre à charge, en ne donnant rien, & ne permettant pas qu'on nous donne. Crois-tu estre toujours jeune, ou que sa passion dure toujours ? Quand il sera riche, ma fille, & qu'on luy proposera quelque bon party, il te plantera là ; & tu te lamenteras alors inutilement.

LA FILLE. Je sçay qu'il a refusé des mariages tres-avantageux, pour l'amour de moy.

LA MÈRE. C'est qu'il t'aime presentement, & que la fantaisie de se marier ne luy est pas encore venuë ; mais attends un peu. Dieu veuille que je m'abuse, & que tu ne te repentes pas un jour de ne m'avoir pas voulu croire.

Notre voisin. J'aime mieux le mettre ainsi, qu'un mot qui ne dit rien.

DIALOGUE

D'AMPELIS ET DE CHRYSIS.

CHRYSIS. **Q**UOY, Ampélis ! si l'on n'est jaloux , & qu'on ne batte & tempeste, on n'est point amoureux ? Dieu me garde de telles amours.

AMPELIS. Ce sont pourtant les marques d'une passion violente. Car les larmes, les soupirs & les caresses, ne sont que des jeux d'enfant ; la jalousie est la preuve que l'Amour est arrivée à son période. Sçache donc que ton Galand t'aime, puisqu'il te traite de la sorte ; & Dieu veuille que cela dure.

CHRYSIS. Quoy ! qu'il me batte toujours ?

AMPELIS. Non ; mais qu'il ne puisse souffrir que tu en aimes un autre ; car s'il ne t'aimoit, pourquoi s'en mettroit-il en peine ?

CHRYSIS. Mais je n'en aime point d'autre ; & par son caprice il m'empêchera de voir compagnie ? Pour avoir loué en sa presence le fils d'un Banquier, il a mal à la teste.

AMPELIS. Il n'y a pas de danger qu'il croye que l'on te recherche ; car il en redoublera ses caresses & ses presens.

CHRYSIS. Mais il ne donne que des coups.

AMPELIS. Attends, il donnera autre chose. Il n'y en a point de plus amoureux que ceux qui sont bien jaloux. Veux-tu que je te dise ce que je fis un jour à un Galand, dont la passion commençoit à se refroidir ; Je luy fermay la porte, & en fis entrer un autre. Alors il commença à faire l'enragé & le desesperé : mais tout cela n'aboutit qu'à me faire de nouvelles faveurs & à ne plus découcher d'avec moi. Cependant

la femme crioit que je l'avois enforcélé, & que je lui avois donné un breuvage pour me faire aimer; mais tout ce breuvage n'estoit qu'un peu de jalousie mêlée bien à propos. Use de cette recette, & tu t'en trouveras bien; J'ay deux fois ton âge, & sçai mieux que toy comme il se faut gouverner.



D I A L O G U E

DE DORCAS, DE PANNYQUIS,
de Philostrate; & de Polemon.

DORCAS. **N**OUS sommes perduës, ma Maistresse, nostre Capitaine est de retour avec un équipage de Prince, & tout le monde le va voir, & luy fait la reverence. J'ay trouvé Parménon à qui j'en ay demandé des nouvelles, & il me l'a confirmé.

PANNYQUIS. N'as-tu fait que cela? C'est bien débuté. Tu devois joindre les mains en le voyant, & rendre graces aux Dieux de ce qu'il estoit revenu en bonne santé, lui dire que je ne faisois que pleurer & soupirer en l'absence de son maistre, & m'enquerir de ce qu'il faisoit.

DORCAS. Je l'ay fait aussi; mais je voulois rapporter simplement ce qu'il m'avoit dit; car je commençay d'abord: Ah Dieux! Parménon, je croy que les oreilles vous ont bien corré en vostre absence; car nous n'avons fait autre chose que parler de vous. Ma Maistresse estoit si triste, qu'elle ne vouloit voir personne; & elle estoit *plus morte que vive*, lorsqu'il arrivoit quelque Courier qui disoit qu'on s'estoit battu.

Plus morte que vive. C'est trop peu de dire, qu'elle s'attachoit les cheveux, & qu'elle se fraploit l'estomac | cela seroit bon, s'il estoit blessé.

PAN-

PANNYQUIS. Voilà qui est bien.

DORCAS. Ensuite je luy dis ce que je vous viens de dire, & il me répondit, qu'il en estoit encore plus, qu'on n'en disoit.

PANNYQUIS. Quoy! sans dire auparavant que son Maistre pensoit toujours à moy; & qu'il ne cessoit de boire à ma santé, ou qu'il n'apprehendoit rien tant que de me trouver malade à son retour?

DORCAS. Il a dit quelque chose de semblable; mais le principal est, qu'ils sont revenus riches, & que Polémon a quantité d'argent & de bonnes nipes. Parménon mesme avoit au petit doigt *un gros rubis taillé à facettes*, qui jettoit un feu merveilleux. Je l'ay laissé, comme il me vouloit conter ses prouesses, pour me haster de vous venir dire ces nouvelles, afin que vous avisiez à ce que vous avez à faire. Car Polémon viendra icy, si-tost que la foule sera écoulée; & s'il y trouve Philostrate, je ne sçay ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point.

PANNYQUIS. Nous trouverons quelque invention; car tu sçais que je ne le puis chasser, après ce qu'il m'a donné tout nouvellement, & ce qu'il m'a promis. De desobliger aussi Polémon dans une si haute fortune, il est dangereux; car s'il vouloit tout tuer quand il n'avoit rien, que fera-ce maintenant, qu'il est si riche? D'ailleurs, je puis profiter beaucoup de son opulence.

DORCAS. Voilà Philostrate & lui, qui arrivent à mesme temps par divers endroits.

PANNYQUIS. Ah Dieux! nous sommes perduës. Je voudrois estre cent pieds sous terre; car je ne sçay que faire, ni que dire.

PHILOSTRATE. Et bien, Pannyquis, ne

<i>Un rubis taillé à facettes. Il y a au Grec, Une pierre de trois couleurs, où le rouge é- clatte, taillée en triangle; mais</i>	<i>l'un n'auroit point de grace & l'autre approche de mon expression, si ce n'est la même chose.</i>

ferons-nous point la débauche ce soir?

PANNYQUIS. Vous me perdez, Philostrate. Bon jour, Polémon, je suis ravie de vous revoir, après une si longue absence.

POLÉMON. Qui est ce galant-homme, qui vous traite si familièrement? Vous ne répondez rien, Pannyquis? Ha! je voy bien ce que c'est; vous avez fait une nouvelle amitié en mon absence. J'ay eu grande raison de me hâter de revenir, pour apprendre plutôt votre honte & mon malheur. Voilà ce que c'est de vous avoir trop bien traitée; mais cela me fera sage à l'avenir. Qui estes-vous le beau fils?

PHILOSTRATE. Qui es-tu, toi-même?

POLÉMON. Le Colonel Polémon, qui ay aimé Pannyquis, tandis qu'elle l'a mérité.

PHILOSTRATE. Et moy, Philostrate, qui l'aime maintenant qu'elle le mérite; & qui la paye fort bien. Suivez-moy, Pannyquis; Adieu Monsieur le Colonel.

POLÉMON. Elle peut faire ce qu'il luy plaira.

PANNYQUIS. Que feray-je, Dorcas?

DORCAS. Il n'y a point d'apparence de demeurer avec Polémon irrité. Rentrons.

POLÉMON. Vous pouvez bien vous réjouir pour la dernière fois; car après avoir répandu tant de sang innocent, je ne laisseray pas un si grand crime impuny. Moy qui venge les querelles des autres, ne vengerois-je pas les miennes? *Parménon, fais avancer mes gens, & les range à droit & à gauche; mets en testé les mieux armez, & le reste sur les ailes, avec un gros de réserve à leurs épaules.*

PHILOSTRATE. Que pense faire ce Fanfaron? Croit-il nous épouventer de paroles? Il me porte bien la mine de n'avoir jamais vu la guerre qu'en peinture, & d'estre toujours demeuré renfermé dans quelque méchante garnison.

Parménon, &c. Il est plus ris ainsi, que de faire dire cela à *Parménon*.

P o-

POLEMON. Tu le sçauras tantost , lorsque nous ferons aux mains.

PHILOSTRATE. Je ne veux que ce petit laquais pour me defendre , & pour t'empêcher à coups de pierre , d'entrer.



DIALOGUE

DE QUELIDONIUM , ET DE DROCÉ ,

QUELIDONIUM. D'Où vient , Drocé , qu'on ne voit plus icy Clinias ?

DROCÉ. C'est son Maître qui l'empêche d'y venir.

QUELIDONIUM. Qui ? Diotime. Il est de mes amis : si tu veux , je luy en parleray.

DROCÉ. Non , c'est Aristénet , le plus débauché de tous les Philosophes.

QUELIDONIUM. Quoy ! ce vieux Barbon , toujours pensif & mélancolique , qu'on voit se promener avec ses Ecoliers au Pécile.

DROCÉ. Oui , ce glorieux Pedant , que je voudrois avoir veu traîner par la barbe à la voirie.

QUELIDONIUM. Mais d'où vient cela ?

DROCÉ. Je ne sçay ; mais auparavant Clinias ne bougeoit de chez moy , & il y a *dix jours* qu'il n'y est entré. Cependant , j'ay envoyé ma servante à la découverte , qui m'a rapporté qu'elle l'avoit trouvé à la promenade avec son Maître ; mais si-tost qu'elle luy fit signe , il rougit & baissa la veüe , sans plus tourner la tête de son costé , de sorte qu'elle revint toute surprise. En quel estat penfes-tu que je fus alors ? Tantost je

Dix jours. Il n'y a que & pour faire dire à une voisine au Grec , mais c'est trop sine , qu'on ne le voit plus peu , pour se plaindre tant ,

m'imaginois qu'il estoit amoureux d'une autre ; tantost qu'il estoit piqué contre moy ; tantost que son pere luy avoit défendu de me voir : mais à la fin il m'envoya ce Billet par son laquais. Tien , *lis-le toy-mesme.*

QUE'LIDONIUM. N'y a-t-il rien de secret?

DROCE'. Non , que tu ne puisses voir.

QUE'LIDONIUM. Il est assez mal écrit , on voit bien qu'il l'a fait à la hâte. * BILLET DE CLINIAS A DROCE'. *Les Dieux me sont témoins , ma chere Drocé , que je t'aime plus que moi-mesme : mais Aristenet à qui mon pere m'a donné pour apprendre la Philosophie , me suit par tout , & ne me presche que la Vertu , pour me divertir de ma passion. Il promet de me rendre heureux , si je le veux croire : mais je ne trouve point de plus grande felicité , que de te posséder. Vis contente , & n'oublie jamais ton* CLINIAS.

DROCE'. Que dis-tu de cette Lettre, Qué-lidonium ?

QUE'LIDONIUM. *Que la fin laisse quelque esperance.*

DROCE'. C'est ce qu'il me semble : mais cependant , je meurs de depit & d'amour. Au reste , j'ay entretenu le laquais , qui dit que ce Philosophe aime les beaux garçons , & qu'il ne lit autre chose à son disciple que des Dialogues d'amour de quelques anciens Philosophes ; jusques-là qu'il a menacé d'en donner avis au pere de Clinias.

Lis-le toy-mesme. Je ne dis pas ; car tu sçais lire , parce que cela a quelque chose d'infame , & j'ai hûte , N'y a-t-il rien de secret ? parce qu'on a coûtume de dire cela en ces rencontres.

*Billet de Clinias. J'ai mis ces mots ; pour faire voir ce dont on parloit : Du reste , je fais lire la lettre sans interruption , parce que cela a

plus de grace.

Que la fin laisse quelque esperance. Je ne dis pas , que le reste est Scythique , parce que cela ne paroist point. Il est vrai que j'ai embelli quelques endroits ; mais c'est que la lettre estoit trop plate , & Lucien faisoit mal des Billets d'amour , comme il se voit encore en celuy d'Ulysse à Calypso.

QUE-

QUELIDONIUM. Il le faloit bien faire boire.

DROCE'. Je l'ay fait aussi , & suis assurée de luy , car il est amoureux de ma servante.

QUELIDONIUM. Aye bon courage, Droce', tout ira bien. Je feray écrire aux lieux où le pere se promene , que le Philosophe Aristenet caresse son disciple ; ce qui joint au rapport du laquais , fera sans doute quelque effet.

DROCE'. Mais comment pourra-t-on écrire cela , sans estre apperçû ?

QUELIDONIUM. La nuit avec du charbon, sur les murs du Ceramique.

DROCE'. C'est bien dit ; joins tes forces aux miennes , pour me venger de ce Pedant.



DIALOGUE

DE TRYPHENE, ET DE CHARMIDE.

TRYPHENE. COMMENT ! après avoir donné de l'argent à une fille , pour coucher avec elle , luy tourner le dos & ne faire que soupirer ; & outre cela , avoir *révé* pendant tout le repas ? Pour qui soupirez-vous , Charmide ? Ne me le cèlez point , que j'apprenne le nom de cette Belle , pour récompense de la mauvaise nuit qu'elle me fait passer auprès de vous.

CHARMIDE. Je me meurs d'amour , Tryphene ; je le confesse.

TRYPHENE. Je voi bien que ce n'est pas pour moi ; car on diroit que vous avez peur de me toucher , tant vous estes bien envelopé de la couverture. Mais encore , quelle est cette cruelle ? peut-estre que je vous y pourray servir.

CHARMIDE. Elle est assez illustre.

TRYPHENE. Son nom ?

Révi. Cela vient mieux que *pleurer*.

CHARMIDE. Philematium.

TRYPHENE. Laquelle ? car il y en a deux ; celle qu'entretient le fils de nostre General , qui est la plus jeune , & une autre déjà vieille , qu'on nomme le Trébuchet.

CHARMIDE. C'est ce trebuchet qui m'a pris.

TRYPHENE. Y a-t-il long-temps , ou si vostre amour ne fait que de naître ?

CHARMIDE. Il y a plus de six mois , dès la première fois que je l'ai vu.

TRYPHENE. Avez-vous bien remarqué son âge & ses rides ?

CHARMIDE. Elle jure qu'elle n'a que vingt-deux ans.

TRYPHENE. Mais croirez-vous plutôt à ses sermens qu'à vos yeux ? Voyez-vous pas que le poil commence à luy blanchir autour des temples ? Que si vous l'aviez veüe toute nue....

CHARMIDE. Elle ne me l'a jamais voulu permettre.

TRYPHENE. Avec raison ; car elle a le corps marqué comme un Leopard. Et c'est pour cette belle que vous soupirez ? Vous estes à plaindre , Charmide ; mais se peut-il faire qu'elle vous méprise ?

CHARMIDE. Pour ne luy avoir pas voulu donner l'argent qu'elle me demandoit ; car tu sçais l'avarice de mon pere ; elle m'a fermé la porte , & a fait entrer mon rival , de sorte que je ne te cèle point , que c'est pour la faire enrager que je t'ay envoyé querir.

TRYPHENE. Vrayment je vous ay bien de l'obligation. Si je l'eusse sçeu.... Mais je me vais lever , aussi-bien est-il déjà jour.

CHARMIDE. Non mon cœur ; car si cela est , je n'en veux point d'autre que toy.

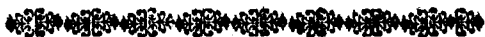
TRYPHENE. Demandez-le à vostre mere , qui peut l'avoir veüe au bain. Car pour son âge , vostre grand'mere vous le pourra apprendre , si

Grand'mere. Il y vient mieux que grand-pere.

cl-

elle est encore en vie.

CHARMIDE. Embrasse-moy donc, ma chère mignonne, & pardonne à ma froideur ; ôtons tous ces obstacles qui nous empeschoient de nous toucher ; Je dis adieu pour jamais à Philematium.



D I A L O G U E

DE JOESSE, DE PYTHIE,

ET DE LYSIAS.

JOESSE. **T**U te moques de moi, Lysias, & avec raison ; parceque je ne t'ay jamais demandé d'argent, comme font les autres, ni ne t'ay fermé la porte de mon logis, ny ne t'ay obligé à dérober ton père ou ta mère, pour me faire quelque présent, mais je t'ay reçu d'abord sans me rien donner. Cependant, tu sçais combien j'en ay éconduit pour l'amour de toy. Premièrement Eteocle, qui est maintenant du corps du Senat ; puis le Patron d'une Galere, & Melisse l'un de tes camarades, qui est nouvellement enrichi de la succession de son père, le tout pour te posséder seul *comme un Adonis*. Car insensée que je suis, je croyois à tes sermens ; & vivois en Penelope pour ton sujet, malgré les reproches de ma mère. Cependant, comme tu me vis bien éprise de ton amour, *Avoir en un enfant de toy.* tantost tu loüois en ma présence l'une de mes compagnes ; tantost tu faisois des caresses à une autre, pour me faire dépit ; ce qui me rendoit toute confuse. Te souvient-il de la débauche

Comme un Adonis. Il n'y auroit point de grâce parmi nous, à dire *Phaon* : Il faut avoir égard à la diversité du temps & des Langues.

que tu fis dernièrement avec deux de tes amis, où vous fistes venir *deux de mes plus grandes ennemies* ? Tu baïfas cinq fois la plus laide en ma présence, en quoy tu te faisois plus de tort qu'à moy : mais combien fis-tu de caresses muettes à l'autre ? tantost luy faisant signe des yeux que tu allois boire à sa santé ; tantost disant à ton laquais, qu'il ne donnaît à boire à personne dans ton verre qu'à elle, tantost luy jettant des fleurs, tandis que son Galand regardoit del'autre costé : & elle les mettoit dans son sein, après les avoir baïfées. Car pour me faire plus de dépit, vous ne vous cachiez point de moy. Pourquoi fais-tu cela ? Tay-je offensé en quelque chose ? Ay-je fait quelque faveur à d'autre qu'à toy ? Vis-je pour autre que pour toy seul ? Croy-moy, ce n'est pas une grande victoire, que de triompher d'une fille ; & il n'y a point de gloire à mépriser une personne qui nous adore : Mais les Dieux me vangeront, & ne laisseront point ton crime impuny. Tu me regretteras un jour, lorsque je seray morte de desespoir. Pourquoi grinces-tu les dents, & me regardes-tu de travers ? Dy ce que tu as sur le cœur, j'en feray juge Pythie. Quoy ! tu t'en vas sans me répondre ? Regardes, ma Compagne, comme il me traite.

PyTHIE. Ha cœur de rocher ! car il faut estre bien barbare, pour n'estre pas touché des larmes d'une Maïtresse ! C'est toy Joeffe qui l'as perdu, en luy témoignant trop de passion. Il falloit estre plus fine & plus retenüe ; mais si tu m'en crois, tu cesseras de te plaindre, & le banniras de ton logis & de ton cœur.

JOESSE. Ne m'en parle point, je ne le puis faire.

Deux de mes plus grandes ennemies. Le Grec ne dit qu'une ; mais c'est que l'autre estoit une Musicienne, quin'estoit là que pour chan-

ter. Toutefois, comme il met trois Galans à la débauche, j'ay trouvé à propos de mettre trois Courtisanes.

PYTHIE. Le voila qui revient. /

JOESSE. Ah! tu m'as perduë ! fans doute qu'il t'a ouïe.

LYSIAS. Ce n'est pas pour toy que je retourne, Joesse, n'en prens point de vanité. C'est pour ta compagne, de peur qu'elle n'ait mauvaïse opinion de moy; car tu m'es trop indifferente, pour faire quelque chose en ta faveur.

PYTHIE. Tu as bien fait de revenir; car j'eusse publié par tout ton infidélité.

LYSIAS. Dy-moy, Pythie, voudrois-tu que je souffrisse une infame, qui dit qu'elle meurt d'amour pour moy, après l'avoir trouvé couchée avec un Galand?

PYTHIE. Quand cela seroit, Lysias, tu sçais la fragilité du sexe, & ce que c'est d'une Courtisane; Mais où fut-ce que cela arriva?

LYSIAS. Chez elle-mesme. Car comme mon pere ayant decouvert mon amour, eût fermé la porte du logis, avant que de se coucher, & en eût emporté la clef, je montay par dessus la muraille, à l'aide de mon laquais, & me rendant chez elle, j'ouvris doucement sa porte, parce que je sçavois le secret; & entrant dans sa chambre, je la trouvay endormie *entre les bras d'un jeune garçon*. Alors, pour n'en point mentir, si j'eusse eu mon épée, je les eusse tuez tous deux. Mais dequoy riez-vous?

JOESSE. Voila le beau fils entre les bras de qui je dormois.

PYTHIE. Non, ne luy dis point.

JOESSE. Pourquoi non? C'estoit elle-même que j'avois priée de coucher avec moy en ton absence.

LYSIAS. A d'autres, il n'avoit point de cheveux; Luy font-ils crus en *un jour*.

Entre les bras d'un jeune garçon. Je toucheray ensuite les autres particularitez necessaires. | mais cela n'est pas important au sujet, & il est mieux, de faire arriver la chose dès le lendemain.

Un jour. Le Grec dit six;

JOESSE. C'est qu'elle s'est fait raser dans sa dernière maladie. Je te prie, Pythie, souffre que je te décoëse, pour luy faire voir son impertinence. Tien, jaloux, voila mon Galand,

LYSIAS. Qui n'y eust esté trompé ? car il n'y avoit point de clarté dans la chambre, & je touchay seulement sa teste de la main.

JOESSE. Hé bien ! me crois-tu à présent ? & ne crains-tu point que je te fasse enrager à mon tour ?

LYSIAS. Non, mais faisons la débauche ce soir, & que Pythie en soit, puisqu'elle a servi à nostre reconciliation.

JOESSE. Je le veux, quoyqu'elle ait esté cause de tout le mal.

PYTHIE. Prends garde, Lysias, de ne rien dire à personne de ce que tu as vû.



D I A L O G U E

DE LEONTIQUE, DE QUÉNIDAS, & d'Hymnie.

LEONTIQUE. **C**Onté luy un peu, Quénidas, comme au combat contre les Galates, je m'avancay hors du front de la bataille, monté sur un *superbe cheval*, & mist tellement l'épouvante dans le cœur des Ennemis, que jamais personne n'osa se presenter devant moy. Dy comme ensuite je tuay d'un seul coup le General de leur Cavalerie, & le perçay luy & son cheval : Puistournant sur l'Infanterie, qui s'estoit ferrée en un gros bataillon pour me faire teste, je passay sur le ventre de sept des principaux Officiers ; & d'un revers fendant en deux la teste avec l'armet à un Colonel, j'ouvris un

Superbe cheval. L'Epithete de blanc, n'est pas si fort.

lar-

large chemin à ceux qui marchaient sur les pas de ma victoire.

QUE'NIDAS. Ce n'est rien à comparaison du Satrape, que vous défistez en Paphlagonie.

LEONTIQUE. Tu as raison; car outre son énorme grandeur, qui l'eût pu faire passer pour Geant, il défioit seul toute nostre Armée, avec un courage invincible; & cependant tu sçais comme *je me presentay devant luy*, quelque effort qu'on fît pour me retenir.

QUE'NIDAS. Je ne vous cele point que j'eus peur alors; mais vostre résolution me rassura, aussi-bien que le souvenir de vos Triomphes.

LEONTIQUE. A qui me comparois-tu en cet état glorieux, tout couvert d'armes brillantes?

QUE'NIDAS. A Hector, ou à Achille.

LEONTIQUE. Il me souvient encore que le Satrape *rompit sa lance sur mon écu*, sans m'ébranler non plus qu'un rocher; mais je le perçay d'outre en outre avec la mienne: Puis sautant légèrement à terre, je luy séparay la teste des épaules, d'un coup d'épée, & la rapportay *sous sanglante*, & qui dégoutoit sur mes habits.

HYMNIE. Ha Dieux! vous me faites horreur, je n'ay plus garde de vous embrasser.

LEONTIQUE. Ne crains point, ma mignonne! si je suis un Mars à la guerre, je suis un Adonis en amour.

HYMNIE. Il me semble que je vous vois encore porter la teste de ce Satrape.

LEONTIQUE. Que dirois-tu donc si tu m'avois vû les armes à la main, tout couvert de sang & de poussière?

Je me presentay devant luy, | quement que j'ay pu; parce
&c. Le reste n'a point be- | que c'est une rodomontade.

Rompit sa lance sur mon écu. | *Toute sanglante*, je ne dis
 Je l'ay mis le plus pathéti- | pas au bout de ma lance, par-
 | ce que cela feroit un mau-
 | vais son.

HYM-

HYMNIE. Je m'enfuïrois , & je pense déjà voir devant moy les ombres de ceux que vous avez tuez , & sur tout ce miserable à qui vous fendîtes la teste en deux avec son casque.

LEONTIQUE. Que tu es foible ! je ne dis ces choses que pour te rejouir.

HYMNIE. Cela seroit bon pour les *Danaïdes*, qui trempèrent leurs mains dans le sang de leurs maris; mais pour moy qui n'ay pas seulement le courage de voir tuer un poulet , je frissonne au recit de vos exploits ; & tandis qu'il fait jour , je m'en retourne au logis. Suivez-moy , *Lyde*. Adieu Monsieur le Colonel , qui tuez tout ce que vous voyez.

LEONTIQUE. Arrête , arrête , Hymnie. Quoy ! elle s'en va , j'ay beau la prier.

QUÉNIDAS. A quoy pensez-vous aussi , de luy aller conter ces extravagances ; je la voyois à tous coups pâlir & changer de visage.

LEONTIQUE. C'est toy qui m'as mis en humeur , par la défaite de ce Geant.

QUÉNIDAS. Je le faisois par complaisance , pour vous aider à mentir ; mais vous vous estes laissé transporter au recit de vos louanges.

LEONTIQUE. Suy-la , Quénidas , & lui persuade de revenir.

QUÉNIDAS. Que voulez-vous que je lui dise ? Qu'il n'est rien de tout ce que vous avez dit , & que c'estoit pour luy faire peur ?

LEONTIQUE. Non , cela seroit honteux.

QUÉNIDAS. Elle ne voudra pas revenir autrement ; Il vous faut résoudre à perdre vostre maistresse , ou vostre valeur.

LEONTIQUE. Tu me jettes dans de grandes extrémitez. Dy-luy ce que tu voudras , pourveu que tu la ramenes.

Danaïdes C'est assez de cet exemple : Il ne faut point se piquer d'érudition dans les galanteries.

Lyde. Il y a au Grec, *Grammé* ; mais il n'est pas si agréable en nostre Langue.

DIALOGUE

DE DORION, ET DE MYRTALE.

DORION. **T**U me chasses, Myrtalé, maintenant que j'ay mangé tout mon bien avec toy : mais lorsque j'estois riche, j'estois ton Tout & ton Favory ; & depuis que ce *Marchand de Bithynie* est venu, l'on me ferme la porte, & l'on ne me considère plus.

MYRTALE'. O les grands presens que tu m'as fait ! Veux-tu que nous comptions tout ce que tu m'as donné ? *Premierement*, des escarpins de Sicyone ; qui valent environ deux dragmes ; & pour cela tu couchas avecque moy deux nuits ; puis une boîte de parfums, lorsque tu revins de Syrie. Que veux-tu que nous mettions pour cela ?

DORION. Elle coutoit, par mes grands Dieux, autant que les escarpins.

MYRTALE'. Mais lorsque tu partis, je te donnay aussi une petite casaque de *Matelos*, qu'un Pilote avoit laissée chez moy.

DORION. Il est vray ; mais il la reprit à *Sicyone*, après m'avoir bien frotté, croyant que je la luy avois dérobée. Outre cela, je t'ay rapporté des oignons de Cypre, avec un cabat de

Ce *Marchand de Bithynie*. C'est assez de cela en cet endroit.

Premierement, j'oste l'interruption, pour estre plus court.

Matelos. J'aime mieux mettre ainsi, que forçat : Et *Pilote*, qu'espaler de Galere, ou quelqu'autre mot sembla-

ble, parce que ce ne sont pas choses historiques ; & partant, il faut éviter ce qui est trop bas.

Sicyone. C'est une faute de copiste, pour *Samos*.

Je t'ay rapporté, je n'ajoute pas les salines, &c. parce qu'il n'y a que trop de choses icy, pour vingt-cinq sols.

fi-

figues, & un fromage da Gythie; sans parler de huit pains de Navire que je t'ay donnez, & des pantouffles de Patare, ingrate !

MYRTALE'. Tout cela ne vaut pas plus de cinq dragmes.

DORION'. C'est toujours beaucoup pour un pauvre homme comme moy, qui n'ay rien donné en toute ma vie à ma propre mere. Après j'ay mis pour toy une dragme d'argent aux pieds de Venus, au jour de sa feste; & en ay donné deux autres à ta mere pour avoir des souliers, & de temps en temps quelques sous à ta servante. Tout cela ensemble, fait la fortune d'un Matelot.

MYRTALE'. Quoy! tes oignons & tes figues ?

DORION. Je ne serois pas Matelot, si j'étois riche; mais je voudrois bien sçavoir ce que ton usurier t'a donné.

MYRTALE'. Premièrement *la jupe* & le collier que tu vois.

DORION. Ha ! je t'ay vû le colier, ne mens point.

MYRTALE'. Celuy que tu m'as veu, estoit plus petit & n'avoit point d'émeraudes. *Il m'a donné* aussi des pendans-d'oreilles, avec un tapis; & a payé le louage de ma maison. Ce ne sont pas là des bagatelles comme toy.

DORION. Mais tu ne dis pas que c'est un vieux pelé tout jaune, & qui n'a plus de dents; quoyqu'il veuille faire le beau; mais cela luy sied, comme à un asne de chanter. Dieu te conserve un si beau Galand & te fasse la grace *d'avoir de sa race*. Pour moy je trouveray une fille

De figues. J'ay mis cela au lieu du mot Grec que je n'ay pas exprimé plus haut.

La jupe. Le mot Grec signifie plutôt ce que nous appellons *hongrelins*; mais comme cela est indifférent, je prens le plus beau mot

pour m'exprimer.

Il m'a donné. Je n'ajoute point, *qu'il a donné deux robes*; car c'est assez de cela.

D'avoir de sa race. Il y a au Grec, *de faire des enfans qui luy ressemblent*; mais cette pensée est déjà aïeuse.

de ma condition , qui m'aimera. Tout le monde ne peut pas donner des pendans d'oreilles , & des colliers de pierreries.

MYRTALE. Ha que celle qui te possedera sera heureuse ! quand tu luy rapporteras tes beaux presens. Adieu mes pantoufles de Patare , mes oignons de Cypre , & mes escarpins de Siccyone !



DIALOGUE

DE COCHLYS , ET DE PARTHENICE.

COCHLYS. QU'as-tu à pleurer , Parthénice ?
Qui t'a ainsi mal-traitée ?

PARTHENICE. L'Amant de Crocale , qui arriva hier pendant le souper , & renversa la table & les verres ; puis de rage me bailla un soufflet pour estre venue chez elle à la priere de son rival. Il ne le traita pas mieux que moy ! car il le traita par les cheveux , & luy donna cent coups de pieds & de poing ; de sorte que je ne sçay si le pauvre homme en pourra échaper.

COCHLYS. Estoit-il fou ou yvre , de faire ces insolences ?

PARTHENICE. C'estoit jalousie : car sa maistresse luy ayant demandé deux talens , comme il ne les put donner , elle fit entrer chez elle le fils d'un riche laboureur , qui l'aimoit il y avoit long-temps , & comme ils soupotent ensemble , ce mal-heur-là arriva.

COCHLYS. Conte-moy la chose plus particulièrement.

PARTHENICE. Comme la débauche commençoit à s'échauffer , & que ce laboureur se préparoit à danser au son de la flûte , on ouï tout à coup un grand bruit , & l'on vit entrer
aussi-

aussi-tost ce fanfaron avec sept ou huit de ses camarades , qui firent le desordre que je viens de dire. Crocale se sauva chez une de ses voisines , & ils me traiterent de la sorte que tu vois, dequoy je me vais plaindre à mon maistre ; & l'autre assemble ses amis , pour en tirer raison.

COCHLYS. Voila ce qu'on gagne avec ces gens-là : Ils font les grands & les fanfarons ; mais lorsqu'il faut payer ils n'ont pas un sou , & vous remettent toujours à la montre & au quartier d'hyver : Aussi ay-je fait vœu de n'en recevoir pas un chez-moy ; & j'aimerois mieux un matekot ou un Courtant de Boutique , que tous ces fendeurs de naseaux , qui ont plutôt la main à l'épée qu'à la bourse.



LA MORT DE PEREGRINUS.

C'est l'histoire de la vie & de la mort d'un Philosophe , qui se brûla publiquement aux jeux Olympiques.

LUCIEN A C R O N I U S.

CE malheureux Peregrinus a eu le mesme destin que le Protée d'Homere, dont il aimoit à porter le nom. Car après s'estre changé en mille formes , à la fin il est devenu feu , & s'en est allé en fumée comme Empedocle ; avec cette difference , que ç'a esté à la veuë de tout le monde , & dans la plus illustre Assemblée de la Grece ; au lieu que l'autre déroba sa mort aux yeux des hommes. Il me semble que je te voy

S'en est allé en fumée. Il sera marqué en suite plusieurs fois, qu'il a fait cela par vaine gloire, & il n'estoit pas nécessaire de le mettre icy.

Du reste le Grec dit *encharbon*: mais mon expression est plus belle de la sorte. Les autres particularitez seront touchées en un autre endroit.

écla-

éclater de rire à cette nouvelle ; & t'écrier ,
 Ah la grande folie ! & que l'amour de la gloire
 nous fait faire d'extravagances ! J'en ay dit au-
 tant que toy , à la veüe de ce spectacle ; mais
 tu ne cours point de danger pour cela , au lieu
 que j'ay failly à estre déchiré par les Cyniques ;
 comme Acteon le fut par ses chiens , & Pen-
 thée par les Bacchantes. Voicy donc l'histoire de
 cette Tragedie ; tu en connois l'Auteur , & tu
 sçais qu'il en a fait en sa vie plus qu'Eschyle ny
 Sophocle. Lorsque je fus arrivé à Elide , j'ap-
 perçus en passant par le lieu des exercices , un
 Philosophe Cynique , nommé Theagène , qui
 crioit contre tout le monde , selon leur coûtum-
 me , & preschoit tout haut la vertu. En suite,
 il vint à tomber sur nostre Protée , & s'empor-
 tant contre ceux qui l'accusoient de vaine gloire ;
 il s'écria , ô Ciel ! ô Terre ! ô Mer ! ô Her-
 cule nostre Patron ! Quoy ! Peregrinus , pour
 te vouloir imiter , est accusé d'ambition ! Mais
 s'il eust esté ambitieux , eust-il donné tout son
 bien , comme il a fait à son agrandissement ?
 Eust-il abandonné *deux ou trois millions d'or* , pour
 disputer de la Vertu avec Jupiter ? Pour estre
 emprisonné en Syrie , chassé de Rome , & *errer*
vagabond par le monde , comme le Soleil pour
 éclairer l'Univers ! Hercule ne s'est-il pas brûlé
 avant lui ? Bacchus & Esculape n'ont-ils pas esté
 consumez du feu celeste ? Empedocle ne s'est-il
 pas jetté tout vif dans la fournaise du mont Et-
 na ? Comme il disoit cela avec de grands cris ,
 je demanday à l'un de ceux qui estoient presens ,

Deux ou trois millions d'or.
 Le Grec dit 7. ou 8. mais la
 menterie seroit insupporta-
 ble : Toutefois je n'ay pas
 laissé de garder le nombre
 des talens , qui est exprimé
 plus bas , parce que cela ne
 fait pas tant d'effet en nostre
 langue.

Errer vagabond par le monde,
comme le Soleil pour éclairer
l'Univers. Je mets la chose
 d'une autre façon que l'Au-
 teur , pour la rendre plus
 belle , qui est une liberté
 dont je sens raison dans la
 Préface.

qu'avoit cela de commun avec nôtre Protée ? & ce qu'on entendoit par le feu dont il vouloit estre consumé ? C'est , dit-il , qu'il se doit *brûler publiquement* aux jeux Olympiques. Comment , dis-je , & pourquoy ? Mais le Cynique faisoit tant de bruit , que je ne pus entendre la réponse. Il falut donc écouter le reste de sa Harangue , où il se répandit en de vaines & excessives loüanges de son Heros. Car non content de le mettre au dessus d'Antisthene , de Diogene & de Socrate , il le compara à Jupiter Olympien , & dit que le monde voyoit deux grands chef-d'œuvres , le Jupiter de Phidias & le Philosophe Peregrinus ; l'un l'ouvrage de l'Art , & l'autre celuy *de la Raison* ; mais qu'enfin , le dernier alloit prendre place dans le Ciel , parce que la terre n'en estoit pas digne. Comme il eut dit cela avec beaucoup de chaleur , il fit semblant de s'arracher les cheveux , & commença à pleurer si ridiculement , qu'il faisoit rire les uns , & donnoit de la pitié aux autres , tant que ses camarades l'emporterent , dans les transports de cette feinte douleur. Là dessus un Philosophe de Secte contraire , prenant sa place , commença sa Harangue par une risée ; & dit qu'il estoit bien juste de faire succeder le ris de Democrite , aux pleurs d'Heraclite. Car qui pourroit s'empescher de rire , dit-il , en voyant un Philosophe Cynique , faire des tours de passe-passe , & sauter dans un brasier ardent , pour se faire admirer du genre humain ? Mais afin que vous sçachiez quel est cet illustre Bâteleur , & ce grand chef-d'œuvre de la Raison , comme son camarade l'appelle ; Voicy ce que j'en ay vû moy-mesme , & ce que des gens dignes de foy m'en ont appris. Comme il fut devenu grand , car je ne veux point parler de son enfance , il fut surpris en a-

On, simplement,
un autre
homme.

Brûler publiquement. La suite expliquera le temps , *De la Raison.* Le Philosophe est plutôt l'ouvrage de la Raison, que de la Nature. dul-

dultere , & contraint de se jeter du haut en bas d'une maison , avec une rave dans le cul , après avoir esté bien frotté. Ensuite , il débaucha un jeune garçon , & pour se sauver de la Justice , donna *sept cens cinquante livres* au pere & à la mere qui estoient pauvres. Mais je ne luy veux pas reprocher les fautes de sa jeunesse : car ce divin portait n'estoit encore qu'ébauché. Voicy ce qu'il a fait depuis , qui merite bien la peine qu'il va souffrir. Ennuyé de ce que son pere luy retenoit trop long-temps son bien , par une longue vieillesse , il l'étouffa comme vous avez pû entendre , & fut contraint de s'enfuir , changeant à tous momens d'air & de pais , tant qu'il se mêla parmy les Chrétiens en Judée , & apprit leur admirable doctrine. Mais il leur montra bien-tost qu'ils n'estoient que des novices auprès de luy ; car il ne devint pas seulement Prophete , mais chef de leur Congregation. Il interpretoit leurs écritures , & en composoit luy-même ; si bien qu'ils le confideroient comme leur Legislatteur & leur Patron , & en parloient comme d'un Dieu. Cependant celuy *qu'ils adorent* a esté crucifié dans la Palestine , pour avoir introduit cette Secte. Sur ces entrefaites , nostre Protée ayant esté arresté à cause de sa nouvelle doctrine , cette disgrâce contribua beaucoup à sa gloire , & aida à le mettre en credit. Car , sur cette nouvelle les Chrétiens , qui de son mal-heur particulier , faisoient leur calamité publique , commencerent à remuer Ciel & Terre , pour tâcher à le tirer de là ; Et comme ils virent qu'ils n'en pouvoient venir à bout , ils luy rendirent tous les devoirs imaginables , pour essayer d'adoucir son mal. On voyoit dès le point du jour à la

*Ancien
approuvé
des adultes
res.*

Sept cens cinquante livres. dragme.

L'Interprete Latin a pris icy *Qu'ils adorent.* Cels mar-
des dragmes pour des sester- que assez grand homme , qui
ces , qui ne sont gueres que est dit par railerie.

*On, luy
envoyoit
sans
sorte
de
rafrai-
chiffemens.*

porte de la prison, une troupe de vieilles, de veuves, & d'orphelins; & les principaux passoient la nuit avec luy, après avoir corrompu le Geolier. Ils y banquetoient mesme, & y celebroyent leurs mysteres; & il y vint des Députez de leurs Eglises d'Asie, pour luy témoigner leur déplaisir, & luy offrir leur assistance. Car c'est une chose incroyable, du soin & de la diligence qu'ils apportent en ces rencontres, n'épargnant rien pour s'entre-secourir au besoin; si bien qu'on luy envoyoit de l'argent de toutes parts, sous ce pre-texte, & cela lui fut de grand revenu. En un mot, ces miserables méprisent toutes choses, & la mort mesme, sur l'esperance de l'immortalité, & s'offrent volontairement aux supplices. Car leur premier Legislatteur leur a fait accroire qu'ils sont tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à nostre Religion, & qu'adorant le Crucifié, ils vivent selon ses loix; de sorte qu'ils méprisent tout, & croient que tous est commun, recevant ces dogmes avec une obeissance aveugle. S'il se trouve donc quelque imposteur parmy eux, qui soit adroit à prendre son temps, & à se servir de l'occasion, il s'enrichit en moins de rien, & abuse de leur credulité. Cependant Peregrinus (car c'est ainsi encore qu'il se nommoit) fut élargi par le Gouverneur de Syrie, qui aimoit les Lettres & ceux qui en font profession, & qui avoit pitié de luy, sçachant que par vaine gloire il ne se foucioit pas de mourir. A son retour il

Il y vint des Députez. Le Grec dit qu'ils l'appelloient le nouveau Socrate; mais premierement cela est icy hors d'œuvre; puis c'est trop peu de chose, pour faire une interruption, particulièrement après avoir dit qu'ils le prenoient pour un Dieu, qui est beaucoup plus; outre que les premiers Chrétiens ne ren-

doient pas tant d'honneur à Socrate que les Grecs, & l'ont appelé *Scurra Atticus*.

Croient que tous est commun. Cela se rapporte, à mon avis, à ce qu'il a dit, qu'on luy apportoit de tous costez, pour montrer que les Chrétiens s'aideroient l'un l'autre de ce qu'ils avoient, &c.

trou-

trouva toute sa ville irritée, pour le meurtre de son pere, & plusieurs se vouloient declarer partie contre luy. La moitié de son bien avoit esté dissipée en son absence, de sorte qu'il ne luy restoit plus que les heritages, qui pouvoient monter à quinze talens, & non pas à quinze mille, comme a dit cet imposteur; veu qu'en toute sa Ville, avec cinq des meilleures des environs, ne vaut pas cela. Comme le meurtre donc estoit tout recent, on croyoit à toute heure qu'il se presenteroit un dénonciateur; car on murmuroit tout-haut pour le regret qu'on avoit de ce bon Vieillard, qui avoit esté tué si indignement. Mais nostre imposteur, pour esquiver ce danger, se presente à l'assemblée du peuple en équipage de Philosophe, avec le baston à la main & la besace sur l'épaule, couvert d'un méchant manteau; & s'estant laissé croistre le poil, car il commençoit déjà à contrefaire le Cynique, il dit tout haut, qu'il donnoit au public tout ce que son pere luy avoit laissé. Cela fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires du peuple, qui baille après les distributions; & l'on croit qu'il n'y avoit que lui de veritable Philosophe, & qu'il estoit le digne successeur de Cratés & de Diogene, ce qui ferma la bouche à ses ennemis; & ceux qui en voulurent parler faillirent à estre lapidez. Il sortit donc une seconde fois de son pais, ayant assez de revenu en la simplicité des Chrestiens, qui le suivoient par tout, & qui ne le laissoient manquer de rien. Mais ils l'abandonnerent quelque temps après, pour l'avoir surpris inangeant de quelques viandes défendues; si bien que n'ayant plus de quoy subsister, il presenta requeste à l'Empereur, pour estre relevé de sa donation, & pour rentrer dans son bien; mais sa Ville s'y opposant, il n'en pût venir à bout. Il sortit donc pour la troisième fois, & se transporta en Egypte vers Agatobolus, où il s'exerçoit d'une étrange sorte à la vertu. Car il

7500.
den.

Paria.

alloit tout nud par la ruë, avec le visage barbouillé de bouë, & la moitié de la teste rase; & devant tout le monde faisoit ce *dont on accuse Diogene*, comme une chose indifferente, & cent autres extravagances; se donnant la discipline sur le derriere avec une ferule, & souffrant mesme d'estre fessé par les autres. Ainsi discipliné il passa en Italie, où il se mit à crier contre tout le monde, & particulièrement contre l'Empereur, qui le souffrit avec sa modestie ordinaire, ne voulant pas qu'on luy pût reprocher d'avoir puni un Philosophe pour des paroles, & particulièrement un Cynique, qui fait profession de dire des injures; ce que le Galant n'ignoroit pas, & c'est ce qui le rendoit si hardi. Cependant cela le mit en estime parmi le peuple, tant que le Gouverneur de Rome fut contraint de le chasser pour ses insolences, & dit que la Ville se passeroit bien de luy: ce qui contribua encore à sa réputation, comme ayant esté banni pour avoir dit la verité trop librement; & par là il s'égaloit à la gloire de Dion, de Musonius, & d'Epictete, & autres semblables Philosophes qui avoient esté traitez de mesme. Il passa donc en Grece, où tantost il injurioit ceux d'Elide; tantost il sollicitoit les Grecs à la revolte; Et il fut si insolent, que de crier en public contre une personne de merite & de dignité, qui entr'autres services qu'il avoit rendus au pais, avoit fait venir de l'eau à grands frais dans la ville d'Olympie, pour la commodité des jeux, où l'on mouroit de soif auparavant. Il s'emportoit contre lui, comme contre le corrupteur des mœurs de la Grece, quoyqu'il ne laissât pas de se servir de cette eau, & de jouir du benefice qu'il condamnoit. Mais il eût esté lapidé par le peuple, pour cette extravagance, s'il ne se fust réfugié à la statue de Jupiter Olympien; desorte

Dont on accuse Diogene. C'est le peché d'Onam, dont parle la Sainte Ecriture.

qu'aux

qu'aux jeux d'après, il se dédit tout haut, par une harangue préméditée, & loüa celuy contre lequel il avoit tant déclamé; quoyqu'il tâchast d'excuser ce qu'il avoit fait. Comme il se vit par là décrié, & qu'il n'avoit plus d'invention nouvelle pour rétablir sa réputation, ni pour jouir de la gloire dont il estoit si amoureux; il s'avisa, pour se faire admirer, de sortir du monde par une extravagance, & fit courre le bruit qu'il se brûleroit aux jeux suivans. Il travaille maintenant à cela, & creuse une fosse, où il porte luy-mesme du bois pour son bucher, afin que rien ne manque à la Tragedie. Mais il devroit plutôt témoigner la force de son esprit, à attendre la mort en patience, sans sortir de la vie comme un fugitif; ou s'il a resolu absolument de mourir, choisir une fin moins tragique. Que si la mort d'Hercule luy plaist tant, que ne va-t-il se brûler, à son exemple, sur quelque montagne reculée, en la presence de Theagene, ^{*C'est le*} qui luy servira de Philoctete? ^{*nom de ce-*} Mais de vouloir ^{*luy qui vi-*} mourir sur un bucher aux jeux Olympiques, ^{*à nos de ha-*} la veüe de toute la Grece, c'est une vanité insupportable; quoyqu'il ait meritè le feu pour ses crimes. Il faudroit seulement que ce fust dans le Taureau de Phalaris, par une affreuse & longue mort, & non pas estre devoré en un instant par les flammes. Car on dit qu'il n'y a qu'à ouvrir la bouche, pour estre incontinent suffoqué. Mais ce spectacle luy plaist, & il fait gloire de mourir en un lieu où il n'est pas seulement permis d'enterrer les morts; ce qui me fait souvenir de celuy qui brûla le Temple d'Ephese, pour se rendre illustre. En effet, cela part d'une mesme vanité, quoyqu'il publie que c'est pour apprendre aux hommes à mépriser la mort. Mais premierement, il est dangereux de faire ces leçons aux méchans, qui en pourroient abuser; car la crainte de la mort est la seule chose qui les peut retenir en leur devoir. Que s'il dit qu'il

ne le fait que pour les autres, comment en pourra-t-il faire la distinction ? D'ailleurs, je sçai bien que vous ne voudriez pas qu'aucun de vos enfans suivist cet exemple ; & son compagnon luy-mesme, qui chante si haut ses loüanges, ne le veut pas suivre ; En quoy il me semble qu'il est sans excuse ; car puisqu'il le prend pour modèle, il le devoit imiter en sa principale partie, & aller trouver Hercule dans le Ciel avec luy. Ce n'est pas dans les choses exterieures, que l'imposteur peut contrefaire, qu'il faut imiter les grands hommes ; mais dans le dernier acte de leur vie, qui est toujours le principal. Il me semble aussi qu'il devoit dresser un bucher de bois vert, pour estre étouffé par la fumée, & que cela conviendrait mieux à sa vanité, sans affecter le destin d'Hercule & d'Esculape, qui est aussi celuy des assassins & des sacrileges. D'ailleurs, Hercule, s'il est vray ce qu'on en dit, se brûla pour éviter les tourmens qu'il endureoit. Mais qui peut obliger à cela nostre Protée, que son extravagance ? Il ne sert de rien d'alleguer l'exemple des Brachmanes : Comme s'il n'y avoit point de fous aux Indes, aussi-bien qu'ailleurs & qu'on ne fût pas tourmenté par tout de la mélancolie, & de l'amour de la gloire. Davantage, s'il les veut imiter, que ne fait-il comme eux ? *Car ils ne se jettent pas dans le feu*, pour en estre devorez en un instant : mais au rapport d'Onesicrite, qui a vû mourir Calanus, ils se couchent doucement sur le bucher, sans changer de posture ny de contenance, tant que le feu les ait consummez entierement. Il y en a qui disent qu'il ne mourra pas, & qui content de certaines fables, comme si Jupiter ne devoit pas souffrir que l'on profanast un lieu qui luy est consacré. Mais

Car ils ne se jettent pas dans le feu. Le Grec ajoute, avec esperance peut-estre qu'on les en tirera. Mais cela n'est pas

vrai-semblable, outre qu'il le détruit luy-même, en disant, que la fosse estoit profonde.

qu'il

qu'il soit en repos de ce côté-là ; car je ferois serment qu'il ny a pas un Dieu qui ne soit bien-aïse de lui voir souffrir la peine de son parricide. D'ailleurs, il ne luy sera pas aisé d'en échaper ; car outre que la fosse est profonde, il a des aboyeurs à ses costez, qui l'empeschent de se dédire, & il feroit un beau coup, s'il en pouvoit entraîner deux ou trois après luy pour se vanger. On dit aussi qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée, mais le Phenix ; comme s'il devoit renaître de ses cendres, ou parce qu'il dresse son bûcher luy-mesme, comme cet oyseau, qui se brûle, à ce qu'on dit, en sa vieillesse. Il publie mesme des Oracles & des anciennes Propheties, qui disent qu'il sera le Dieu de la Nuit ; & l'on voit bien qu'il medite déjà des Autels & des Statuës. Pour moy, je ne doute point que parmy tant de fous, il n'en trouve quelqu'un qui jure qu'il aura esté guery par son moyen *du mal des dents*, ou de la fièvre, & que ce Dieu de la nuit luy sera apparu durant les tenebres. Il me semble que je voi déjà ses disciples dresser un Oracle sur son bûcher, où il prédira l'avenir, comme le Protée des Fables, & establir des Prestres qui se fouïeteront, ou se feront quelque brûlure à son intention. On ne manquera pas de consacrer quelque ceremonie nocturne à sa memoire, où l'on portera des torches à son bûcher. Theagene publie déjà un Oracle de la Sibylle, qui dit, *Quand le meilleur de tous les Cyniques se brûlera près du Temple de Jupiter, & montera au Ciel par cette voye, qu'on ne manque pas de l'adorer comme le Dieu de la Nuit, & le compagnon de Vulcain & d'Hercule.* Mais j'en scay un autre de Bacis, tout contraire, *Quand le Cynique à plusieurs noms, piqué de l'éguillon de la gloire, se précipitera dans les flâmes, il faut que ses disciples suivent son exemple, s'ils ne veulent estre lapidez comme des lasches, qui preschent la Vertu,*

Du mal des dents. J'ay ajouté cela par raillerie.

et qui ne la veulent pas pratiquer. Que vous en semble , Messieurs ? Cet Oracle n'est-il pas aussi bon que l'autre ? pour le moins , il est aussi véritable. Il ne reste plus à ses disciples , que de choisir un lieu comme luy pour s'en aller en fumée & s'évaporer ; car c'est ainsi qu'ils parlent. Alors tout l'assistance s'écria qu'ils l'avoient bien mérité ; & celui qui avoit harangué , se retira en souriant. Mais Theagene ayant ouï la huée , remonta en chaire & commença à crier contre luy. Pour moy , je le laissay déclamer tout son soul , & sortis pour voir les jeux ; car on disoit que les Juges avoient déjà pris leur place. Voilà ce qui se passa à Elide. Depuis étant arrivé à Olympie , le derrière du Temple estoit plein de gens qui louoient ou qui blâmoient son dessein ; & des injures on en vint aux coups , jusqu'à ce qu'il sortit , suivi d'une foule de peuple , & discourut de sa vie passée , & des dangers qu'il avoit courus ; rapportant tout ce qu'il avoit souffert pour l'amour de la Vertu. Mais je n'en pus entendre qu'une partie à cause de la foule , & sortis de peur d'estre étouffé dans la presse : disant un long adieu à nostre imposteur , qui faisoit son Oraison funebre avant sa mort. J'ouïs seulement qu'il disoit , Qu'il vouloit couronner une illustre vie , par une mort encore plus illustre ; & qu'ayant vécu comme Hercule , il vouloit mourir comme luy. Qu'il apprendroit du moins par là à mépriser la vie , & qu'il vouloit que tous les hommes lui servissent de Philoctetes. Alors , le peuple commença à crier , qu'il se conservast à son pais : mais les sages l'encouragerent à poursuivre son dessein , ce qui l'estonna & le fit pâlir , de sorte qu'il se retira tout tremblant , sans plus rien dire : car il s'étoit imaginé que tout le monde s'opposeroit à sa resolution. Je te laisse à penser si je riois de toute ma force : car je ne pouvois avoir pitié de luy à cause de sa vanité : mais sa passion fut satisfaite , lors qu'il
vit

vit tout le monde le suivre , sans considerer qu'on en fait autant aux criminels que l'on conduit au supplice. Enfin les jeux Olympiques estant finis , qui furent les plus beaux que je vis jamais ; je ne pus partir avec les autres , faute de voiture , & fus contraint de demeurer. Cependant nostre Philosophe , après avoir toujours différé , choisit la nuit pour l'exécution de son dessein , afin que le spectacle fust plus beau. Un de mes compagnons m'ayant donc éveillé sur le minuit , j'allay avec luy où le bucher estoit préparé , qui estoit à plus de demi-lieuë de la ville du costé de l'Hippodrome , vers le Soleil levant. Lorsque nous fûmes arrivez , nous trouvâmes que le bûcher estoit enfoncé dans terre environ la hauteur d'une brassé , & composé de fagots & de branches de sapin , pour prendre feu plus aisément. Comme la Lune fut levée , car il falloit qu'elle fust de la Comedie , il sortit avec ses habits ordinaires , tenant une torche à la main , suivi d'une troupe de Cyniques , parmi lesquels estoit Theagene , qui jouïoit assez bien son personnage , & portoit aussi une torche. Comme ils eurent mis le feu au bûcher , l'un deçà l'autre delà , il s'alluma en un instant : mais il faut veiller icy ton attention. Alors nostre Hercule mettant bas la peau de lion , & la massué , c'est-à-dire , son baston & sa besace , avec son méchant manteau , demeura en chemise , & en chemise bien sale. Aussi-tost ayant jetté quelques grains d'encens dans le feu , il se tourna du côté du Midy ; car cela estoit aussi de la farce , & commença à invoquer ses Dieux paternels & maternels pour recevoir son ame. Après cela il se lança dans le feu , où il fut en un instant enveloppé de la flâme , & dérobé à la veuë. Il me semble que je te voi rire encore de cette Catastrophe , & avec raison. Pour moy , je ne trouvay pas étrange qu'il invoquast les Dieux de sa mere ; mais lors qu'il parla de ceux de son pere,

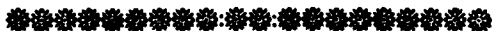
me

me ressouvenant du crime qu'il avoit commis , je ne pus m'empescher de rire , & le pris pour une juste punition de son parricide. Cependant, les Cyniques environnant le bûcher , témoignoi-ent leur douleur par un triste & morne silence , ayant toujours les yeux ficez dessus , sans verser des larmes ; Tant qu'indigné de voir tant d'extravagance , je m'écriay , Sortons d'icy , fous que nous sommes ! quel plaisir y a-t-il à voir rostir un vieillard , & à estre suffoqué de la puanteur ? Attendons-nous que quelque Peintre vienne faire un tableau de nous , comme les amis de Socrate dans la prison ? A ces paroles les Cyniques commencerent à murmurer ; & quelques-uns le baston , lorsque je menaçai de jeter dans le feu le premier qui branle-roit ; ce qui les arresta. Je me retiray donc , rêvant en chemin à la vanité des hommes , dont les plus sages ont de la peine à se défendre ; & à plus forte raison celuy-cy , qui n'estoit pas digne d'un meilleur traitement. A mon retour j'en rencontrai plusieurs qui accouroient au spectacle, sur le bruit qui avoit couru le jour d'auparavant qu'il ne commenceroit qu'après le lever du Soleil , lors que ce Heros auroit salué cet astre à la façon des Brachmanes. J'en ramenay donc plusieurs , à qui je contay par le chemin comme la chose s'estoit passée , sans rien ajoûter ni diminuer , non plus que je fais maintenant , sinon lors que je voyois que c'estoient des fots qui bailloient apres des miracles. A ceux-là je disois que le Philosophe n'avoit pas plutôt esté dans le feu , qu'il s'estoit fait un tremblement de terre , avec des mugissemens effroyables ; & qu'un vautour s'estoit envolé du milieu de la flâme , criant en voix humaine , Que c'estoit l'ame de Protée qui laissoit la terre , pour gagner le Ciel. Ils demeuroient comme immobiles à ces discours , & levant les yeux & les mains en haut , me demandoient si le Vautour avoit tiré vers l'Orient,

ou

ou vers l'Occident ; & je leur répondois ce qui me venoit à la bouche. Comme je fus arrivé au lieu des assemblées , je trouvay un venerable vieillard qui contoit ce qui s'estoit passé , & ajoûtoit que le défunt luy estoit apparu en habit blanc , couronné de branches d'olivier , & qu'il l'avoit laissé tout joyeux , qui se promenoit sous le portique des sept Ecos. Il ajoûtoit la piece du Vautour , que je venois d'inventer moy-mesme , & juroit qu'il avoit veu cet oiseau. Tu peux juger par là de la suite. Combien d'essains d'abeilles se trouveront sur son sepulcre ? Combien de Cigales ? Combien de Corneilles , comme en celuy d'Hesiodé ; & autres fantaisies semblables ? Il me semble que je voi déjà une infinité de statuës dressées à son honneur , tant en Elide que par toute la Grece. Car on dit que cet imposteur a envoyé des instructions à toutes les grandes Villes , par forme de testament ; & qu'il les a fait porter par ses principaux amis , comme s'il depeschoit des Couriers de l'autre monde. Voila la fin d'un homme qui n'a jamais eu de passion que pour la gloire , sans aucun amour de la Verité ; & qui s'est à la fin brûlé , pour acquerir de la reputation , lorsqu'il ne seroit plus capable d'en jouir. Je finiray par un conte qui te fera rire. Je t'ay déjà dit à mon retour de Syrie , comme je navigai avec luy depuis la Troade ; & qu'entre ses autres débauches il corrompit un beau garçon pour luy servir d'Alcibiade , sous pretexte de le faire de sa Secte ; Qu'une tempête estant survenuë en suite , il se mit à pleurer avec les femmes , luy qui faisoit semblant de mépriser tant la mort. Mais huit ou neuf jours avant sa fin , il eut un grand vomissement , pour avoir peut-estre trop mangé , qui fut suivy d'une fièvre violente. Le Medecin qui le traita , m'a dit qu'il le trouva par terre , qui ne pouvoit souffrir l'ardeur de la fièvre , & qui demandoit de l'eau fraîche , mais il ne luy en voulut point
don

donner ; & dit que s'il souhaitoit la mort , il la falloit prendre maintenant qu'elle se presentoit d'elle-mesme ; & qu'elle luy épargneroit la peine d'un bûcher. A cela il répondit qu'elle ne luy seroit pas assez glorieuse. Il me souvient que quelques jours auparavant , je le vis frotter d'un medicament si acré , qu'il le faisoit pleurer ; qui est à peu près comme si un criminel se faisoit penser d'un mal de doigt , avant que d'aller au supplice. Que penses-tu qu'eust fait Democrite, en voyant cela ? Crois-tu qu'il eust eu une assez grande source de ris , pour ne se point épuiser ? Ry tout ton soul comme lui , car la chose le merite bien ; & sur tout, lors que tu verras des fots faire le paranymphe de cette mort.



LES FUGITIFS.

DIALOGUE

APOLLON , JUPITER ,
& plusieurs autres parlent.

C'est une Satyre contre trois coquins qui avoient embrassé la Philosophie , pour s'exempter du travail & de la peine , & qui abusoient de ce nom en leurs débauches.

APOLLON. **E**ST-IL vray, mon pere, qu'un Philosophe s'est brûlé publiquement aux jeux Olympiques, quoyqu'on dise que c'estoit un maistre homme , qui avoit fait assez d'autres tours, pour faire encore celui-là ?

JUPITER. Il est vray, mon fils ; & je voudrois que cela ne fust pas arrivé.

APOLLON. Pourquoi ? Est-ce qu'il estoit indigne de mourir de la façon ?

Ju.

JUPITER. Ce n'est pas cela ; mais c'est qu'il s'exhaloit une si mauvaise odeur du bûcher, que je fus contraint de m'en aller chercher les parfums de l'Arabie ; le souvenir seul m'en fait encore mal au cœur.

APOLLON. Mais qu'avoit-il fait, pour vouloir mourir d'une si cruelle mort ? Et quel avantage y a-t-il à se faire brûler tout vif ?

JUPITER. Tu aurois la même demande à faire à Empedocle, qui se jeta dans la fournaise du mont Etna.

APOLLON. C'est l'effet d'une grande mélancolie. Mais encore, que dit celui-cy pour ses raisons ?

JUPITER. Veux-tu que je te dise ce qu'il allegua pour sa justification dans l'Assemblée de toute la Grece ? Il dit, s'il m'en souvient bien.... Mais qui est cette Dame qui s'avance à grands pas toute éplorée ? C'est la Philosophie, qui vient implorer mon assistance, pour quelque injure qu'on lui a faite. Qu'as-tu à pleurer, ma fille ? & pourquoy quittes-tu le monde ? Le peuple te persécute-t-il encore comme autrefois, lorsqu'il fit mourir Socrate ?

LA PHILOSOPHIE. Non ; à peine qu'il ne m'adore, quoyqu'il n'entende rien à mes mysteres. Mais ceux qui m'ont offensée, je ne le puis dire sans rougir, ce sont ceux qui empruntent mon nom, & qui se disent mes disciples.

JUPITER. Qui ! les Philosophes !

LA PHILOSOPHIE. Non pas les véritables ; mais quelques-uns qui n'en ont que l'apparence, & dont la vie est toute contraire à la doctrine.

JUPITER. Cela est honteux. Mais encore, que t'ont-ils fait ?

LA PHILOSOPHIE. Regardez, mon pere, si j'ay raison de me plaindre. Comme vous vistes le monde rempli d'erreur & d'injustice, vous en eustes pitié, & vous m'envoyâtes, pour faire chan-

changer aux hommes leur vie brutale en une meilleure. Car s'il vous en souvient, vous m'eûtes dites : Tu vois, ma fille, en quel estat sont les hommes, par leur ignorance & leur malice : Va les trouver ; car tu es seule capable de les détromper, & de les guerir.

JUPITER. Il me souvient bien que je te dis quelque chose de semblable ; mais conte-moy un peu comment ils te reçurent d'abord, & ce qu'ils t'ont fait depuis.

LA PHILOSOPHIE. Je n'allay pas du commencement vers les Grecs, mais je commençay par la cure la plus difficile, qui estoit celle des Barbares. Car pour les autres, je crus en venir à bout aisément, & qu'ils recevroient mes remontrances avec allegresse. J'allay donc vers les Indiens, qui est un grand peuple, que je fis descendre de ses Elephans, pour m'écouter ; & toute la nation des Brachmanes, voisine des Nègres & des Oxydraques, reçût ma doctrine, & vit encore selon mes loix, admirée & respectée de tout le monde.

JUPITER. Tu veux dire les Gymnosophistes, de qui l'on dit entr'autres choses, qu'ils se brûlent sur un bucher, *sans témoigner la moindre apprehension*, & tu as pu voir depuis peu la même chose aux jeux Olympiques.

LA PHILOSOPHIE. Je n'y allay pas, pour éviter la rencontre de certaines gens qui aboyent tout le monde. Mais pour reprendre mon discours, j'allay en Ethiopie au sortir des Indes, & de là chez les Egyptiens, où j'enseignay le culte des Dieux à leurs Prestres & à leurs Prophetes. Ensuite je passai en Babylone, pour instruire les Caldéens & les Mages : Puis en Scythie, d'où revenant par la Thrace, je conversai avec Eumolpe & Orphée, & les envoyai devant moi en Grece ; avec ordre au premier d'instruire

Sans témoigner la moindre apprehension. J'ay dit plus haut, sans changer de posture & de contenance.

les

les Grecs dans mes myſteres, & à l'autre de leur apprendre la Muſique. Je ne tardai point à les ſuivre: mais à mon arrivée, on ne me reçût ny bien ny mal. Toutefois avec le temps, je gagnay les ſept Sages; l'un en un lieu, & l'autre en un autre; mais ſur ces entrefaites s'éleverent les Sophiſtes, qui ſont d'une nature mixte comme les Centaures. Car ils veulent ſçavoir la vérité, ſans quitter les vices, & particulièrement la préſomption & l'arrogance, comme qui voudroit contempler le Soleil, ayant mal aux yeux. C'eſt d'eux qu'eſt venuë cette Philoſophie contentieuſe, qui met tout en controverſe, & qui ne ſçauroit rien reſoudre; Ces réponſes doubles & trompeuſes; Ces queſtions frivoles; Ces interrogations confuſes & embrouillées. Cependant, lorsqu'ils ſont repris & convaincus par mes diſciples, ils ſe mettent en colere, & les tirent en Juſtice, juſqu'à les faire condamner à mort, comme ils firent Socrate. Je me voulois retirer deſſors, ne pouvant plus ſouffrir cette injure; mais Antiſthene & Diogene, & enſuite Crates & Menipe, m'arreſterent; Plût à Dieu que je ne les euſſe pas crus! je n'aurois pas tant ſouffert que j'ay fait depuis.

JUPITER. Mais tu t'empportes contre eux, ſans dire le ſujet qui t'amene icy.

LA PHILOSOPHIE. Le voicy. Il y a une certaine ſorte de gens ſordides & mercenaires, qui n'ont pû s'adonner dès leur jeuneſſe à la Philoſophie, à cauſe de leur pauvreté; & qui ont eſté contraints, pour gagner leur vie, de ſe mettre au ſervice des Grands, ou d'apprendre quelque métier ſi bien qu'ils ne connoiſſoient pas ſeulement mon nom. Mais lorsqu'ils ſont devenus en âge, & qu'ils ont veu l'avantage qu'ont mes diſciples, & le reſpect qu'on leur porte, qu'on ſe gouverne par leurs loix, & qu'on les écoute comme des Oracles: ils ont crû cett profeſſion très-avantageuſe, & approchante de la ty-

rannie. Et parce que leur métier ne leur fournissoit pas de quoy vivre qu'avec beaucoup de travail & de peine, ou qu'ils estoient las de la servitude, ils ont eu recours à moy, comme à un dernier azile. Mais comme il leur eut esté trop long, & presque impossible d'apprendre tous mes mysteres, & encore plus de les pratiquer; *ils se sont contentez, de prendre l'habit & la mine de Philosophes*, & ont appelé l'effronterie au secours de leur ignorance. Ils ont crû que le peuple, qui ne juge que par l'exterieur, ne reconnoistroit pas leurs défauts, & comme l'asne d'Esope, qu'ils passeroient facilement sous la peau du lion; mais ils ont été reconnus à leur cry. Cependant, ils ne se contentent pas de peu, comme les autres, mais ils vivent dans la débauche, & ne travaillent qu'à amasser; tirant tribut de leurs disciples, ce qu'ils appellent tondre leurs otâilles; outreque plusieurs leur donnent, soit par respect, ou pour les empescher de crier. Car ils aboyent tout le monde, & lorsqu'on les attaque, ils se défendent par des injures, qui est une belle marque de vertu, dont le plus beau caractere est l'humilité. Mais ils ont tort de croire, qu'en faisant ces choses on les confonde avec les vrais Philosophes; car la difference en est trop visible. Lorsqu'on reprend leurs paroles, ils veulent qu'on jette les yeux sur leur vie; & lorsque l'on condamne leur vie, ils ont recours à leur doctrine. Cependant, tout le monde en est rempli, & particulierement de ceux qui se disent disciples de Crates, d'Antisthene, & de Diogene, qu'on nomme Cyniques, à cause de leur impudence; Car ils n'ont ny la vigilance ny la fidelité du chien; mais la luxure, la gourmandise, & la flaterie; avec cette propriété d'emporter d'une maison tout ce qu'ils

Ils se sont contentez, de prendre l'habit & la mine de Philosophes. Cela dit en deux

mots ce que l'Auteur explique plus au long en suite.

peuvent. Je ne sçay pas ce qui en arrivera ; car les Arts sont aujourd'huy abandonnez , à cause de la peine & du peu de profit qu'il y a , tandis que des paresseux & des charlatans vivent à leur aise dans l'orgueil & dans l'opulence ; demandant hardiment , prenant de mesme ; & disant des injures quand on les refuse , sans remercier seulement quand on leur donne. Cependant ils croient vivre comme des Dieux , & faire resplendir le siecle d'or. Non contents de ces choses, ils débauchent jusqu'aux femmes de leurs hostes, & quelques-uns en ont emmené une depuis peu, comme pour luy apprendre à philosopher. Ils disent qu'ils suivent en cela , la doctrine de Platon , qui approuve la communauté des femmes, ne sçachant pas comme ce grand personnage l'entendoit. Il seroit trop long de rapporter toutes leurs débauches , & comme ils se crevent dans les festins , tandis qu'ils crient contre la gourmandise & l'ivrognerie. En un mot , il n'y a rien de si contraire , que leur vie & leur doctrine. Ils condamnent la flatterie , & en pourroient faire leçon aux courtisans ; ne preschent que la verité , & débitent par tout le mensonge condamnant en public la volupté , & crient tous contre Epicure , & en particulier ils n'adorent qu'elle. Pour la colere , ils y sont plus sujets que les enfans ; & vous les verrez s'emporter pour des choses de neant , pour peu que l'on leur résiste. Car incontinent leur visage est tout en feu, leurs yeux renversez , leur bouche pleine d'écume , ou plutôt de venin , contre ceux qui les reprennent. Cependant , ils font un sale trafic de la Philosophie , & il n'y a point de métier qui rapporte tant à son maître ; & lorsqu'ils ont bien amassé , ils quittent le baston & la besace , & commencent à faire leur maison , & à dresser leur équipage. Le peuple qui voit cela s'en prend à moy & me méprise ; de sorte que je ne puis plus gagner personne ; & comme la toile de Pe-

nelope , tout ce que je fais de jour , est défait par eux la nuit ; & par tout l'ignorance & l'injustice triomphent du sçavoir & de la vertu.

JUPITER. Dieux ! combien la Philosophie a souffert de ces malheureux frippons ! mais il faut aviser aux moyens de les punir ; En tout cas , un coup de foudre ne leur peut manquer.

LA PHILOSOPHIE. Ils ne sont pas dignes d'une si illustre mort ; & je vous conseille , mon pere , pour l'honneur des Muses , dont j'épouse les interetis , d'y envoyer Mercure , qui discernera bientost les veritables Philosophes , de ceux qui ne le sont pas ; & qui chastiera les uns & recompensera les autres.

JUPITER. Qu'Hercule y aille aussi , pour accompagner la Philosophie , & la défaire de tous ces monstres.

HERCULE. J'aimerois mieux nettoyer une seconde fois l'estable d'Augie , que d'avoir à faire à ces marauts , qui m'iront dire quelque sottise ; mais je suis enfant d'obéissance.

LA PHILOSOPHIE. Et moy aussi , quoy-que je n'y aille qu'à regret.

MERCURE. Descendons tout à cette heure , afin d'en défaire une partie dès aujourd'huy. Où pen-
ses-tu que nous les devons trouver , ma sœur ? Ne crois-tu pas que ce soit en Grece ?

LA PHILOSOPHIE. Nullement , le pays est trop pauvre ; il les faut chercher où il y a quelque mine d'or ou d'argent.

MERCURE. Allons donc en Thrace.

HERCULE. Tu as raison , je vous y conduiray ; car je connois le pays , pour l'avoir bien fréquenté en ma jeunesse. Il nous faut passer entre ces deux hautes montagnes , dont l'une est le mont Hemus , & l'autre celui de Rhodope , pour descendre de là dans la plaine , qui est tres-fertile , & qui s'éleve en petites collines , qui servent comme de forteresse à la ville de Philippes.

S'éleve en petites collines. Le Grec dit trois.

dont





dont le fleuve Hebrus baigne les murailles. Nous voilà déjà au deffous des nuës ; mettons pied à terre.

MERCURE. Mais comment ferons-nous pour découvrir où font ceux que nous cherchons ?

HERCULE. C'est à toy , qui fais le métier de Sergent , de les trompeter.

MERCURE. Mais je ne sçai pas leur nom.

HERCULE. Que la Philosophie te l'enseigne ; car elle les doit bien connoître.

LA PHILOSOPHIE. Je ne les connois pas trop bien ; car je n'ay pas grand commerce avec eux ; mais comme ils aiment la gloire , les richesses , & les presens , je croi qu'on ne sçauroit faillir de les nommer *Pofidoniens* , ou de quelqu'autre nom semblable.

MERCURE. Qui sont ceux qui s'approchent de nous ? il semble qu'ils ayent quelque chose à nous dire.

SERGENS. Ne sçavez-vous point où nous trouverons trois imposteurs , avec une Dame rasée à la Laconique , d'une façon masse & vigoureuse ?

LA PHILOSOPHIE. Ils cherchent la même chose que nous faisons.

SERGENS. Ce sont trois fugitifs qui ont emmené une femme , & nous les allons crier devant vous. Si quelqu'un a trouvé un esclave de Sinople , dont le nom signifie posséder , qui a la barbe longue , & les cheveux courts , avec un visage passé & défait , la mine triste , la parole rude , le baston , la besace , & le manteau de Philosophe ; du reste colere , ignorant , injurieux ; Qu'il l'enseigne , & on luy donnera son vin.

<i>Pofidoniens</i>. Je n'ay pas gardé les termes Grecs parce qu'ils n'eussent point fait d'effet dans une Langue où ils sont inconnus.	Nous les allons crier devant vous. Le Grec dit , si vous voulez , nous les crierons ensemble ; mais cela n'est pas nécessaire.

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Je le connois : C'est mon valet l'Elcarbot , qui a coupé ses cheveux & laissé croître sa barbe , depuis qu'il m'a quitté.

SERGENS. Et quel métier faisoit-il ?

LE MAISTRE. Celui de foulon , comme moy.

SERGENS. Il contrefait maintenant le Philosophe , tant il est changé.

LE MAISTRE. Vrayement c'est bien à luy à faire ! Cependant on l'admire , & personne ne nous regarde. Mais *je le reconnoîtrai bien.*

LA PHILOSOPHIE. Qui est celui-cy qui s'avance avec une lyre à la main ? il a bonne mine.

HERCULE. C'est Orphée ; Dieu te gard , le Patron des Musiciens : il me semble que je suis encore dans le vaisseau des Argonautes , & que tu nous y délasses par la douceur de tes chansons. Ne connois-tu plus Hercule , ton ancien camarade ?

ORPHE'E. Si fais-bien , & Mercure même avec la Philosophie : mais que me donnerez-vous si je vous enseigne ce que vous cherchez ?

MERCURE. Les nourrissons des Muses ne travaillent que pour la gloire , & ne font rien pour la récompense.

ORPHE'E. Tu as raison : *Ceux dont je parle demeurent près d'icy* ; mais je ne veux pas qu'ils me voyent , car ils ne cesseroient de m'aboyer , s'ils sçavoient que je vous eusse découvert leur gîte.

MERCURE. Montre-le nous seulement.

ORPHE'E. Le voila.

MERCURE. Arrêtez : J'entens la voix d'une femme , qui chante quelque chose d'Homere.

Je le reconnoîtrai bien. C'est assez de remarquer celui-là , car c'est celui-là , dont il s'agit. | *près d'ici. Je les mets tous en general , parce qu'ils sont ensemble , & qu'on les cherche tous.*

UNE FEMME. *Je ne hais pas moins que l'enfer, celui qui aime l'or; & qui fait semblant de le haïr.*

MERCURE. Il faut donc haïr celui que nous cherchons, qui de plus a débauché la femme de son hôte.

LE MARY. C'est moy qui suis cet hôte, à qui ce traître témoignoît tant d'amitié.

LA FEMME. *Turcogne, qui as l'œil de chien & le cœur de cerf, qui n'es bon ny pour le conseil, ny pour l'exécution; & qui ne fais que criailler comme un malencontreux corbeau!*

LE MAISTRE DE L'ESCLAVE. Ces paroles luy viennent parfaitement.

LA FEMME. *Cerbère à triple teste, monstre plus grand que la Chimere, qui as le devant d'un chien, le derrière d'un lion, le milieu d'une chevre!*

LE MARY. Dieux! que ma femme a souffert de ces misérables Cyniques! On dit mesme qu'elle en est grosse.

MERCURE. Console-toy, elle te fera quelque Géryon, ou quelque petit Cerbère; mais les voila qui sortent.

LE MAISTRE. Je te tiens, méchant. Vovons un peu ce qui est dans ta besace? Quelque bribe, sans doute, ou quelques lupins? *Especes de pois.*

MERCURE. Non, par les Dieux; mais une ceinture d'or.

HERCULE. Ne t'en étonne point; il estoit Cynique en Grece, & il est icy Chrysispe. Mais je t'envoyeray bien-tost vers Cléanthe, méchant; car tu seras pendu icy par la barbe. *Or, &c.*

UN AUTRE. Et voici mon valet, La Bou-teille! O la plaisante chose, qu'il soit devenu Philosophe!

MERCURE. Et cet troisième-cy, n'a-t-il point de maistre?

LE MAISTRE. Oui; mais je l'abandonne.

MERCURE. Pourquoi?

LE MAISTRE. Parce qu'il pût; & lorsqu'il estoit

estoit dans ma boutique , ses compagnons l'appelloient le parfumeur.

MERCURE. Et comment est-il devenu Philosophe ? Tien , mon amy , reprends ta femme.

LE MARY. Je n'en veux point , qu'elle ne m'aille faire quelque monstre.

LES FUGITIFS. C'est à toy , Mercure , de prononcer la Sentence.

MERCURE. J'ordonne qu'elle retournera avec son mary , de peur qu'elle n'engendre quelque nouvelle Secte. Pour ces deux fugitifs , ils seront remis entre les mains de leurs maîtres , pour faire leur premier métier , l'un de *blanchisseur* , & l'autre de ravaudeur ; mais auparavant je veux qu'on lave bien celuy-cy après luy avoir mis du dépilatoire , & qu'on le pende sur le mont Hémus , pour l'éventer , jusqu'à ce qu'il ait perdu sa mauvaise odeur.

LE VALET. Ah quel supplice !

LE MAISTRE. Qu'est-ce que tu veux dire ? suis-moy ; mais quitte auparavant ta peau de lion , pour montrer que tu n'es qu'un âne.



LES SATURNALES.

. D I A L O G U E .

SATURNE ET SON MINISTRE.

Il décrit l'origine de cette feste , & ce qui s'y passe.

LE MINISTRE. **P**UISQUE nous sommes maintenant sous ton regne , ô pere des Dieux ; & que nous te faisons des vœux & des sacrifices : Dis-moy , je te prie ,

Blanchisseur ; ou lavant de draps.

que

que me donneras-tu pour les offrandes que je t'ay faites ?

SATURNE. Penses-tu que je sois Devin , pour sçavoir ce qu'il te faut ? Tu n'as qu'à songer ce que tu desires , je ne te refuserai rien de ce qui sera en mon pouvoir.

LE MINISTRE. Il y a long-temps que j'y songe ; mais je n'ay rien à demander que ce que demandent tous les autres , les richesses , les honneurs , les dignitez , pour tirer quelque fruit de l'honneur que j'ay d'estre ton ministre.

SATURNE. Cela n'est pas en mon pouvoir , mon amy ; il te faut adresser à Jupiter , lorsque ce sera son tour de regner , qui sera dans peu de jours. Car pendant tout mon regne , qui ne dure qu'une semaine , il ne m'est pas permis de faire aucune affaire , ny publique ny particuliere , mais seulement de boire , chanter , jouër , faire des Rois imaginaires ; mettre les valets à table avec leurs maîtres , & les barbouiller de fuye ou les faire fauter dans l'eau la teste la premiere , *lors qu'ils ne font pas bien leur devoir*. Le reste est de la Jurisdiction de Jupiter , qui m'offeroit mon petit Empire , si j'avois entrepris sur le sien.

LE MINISTRE. Mais je suis las de lui demander , & crains sa foudre & son Egide ; outre que s'il accorde quelquefois ce qu'on luy demande ; c'est si tard que cela ne sert presque plus de rien ; & souvent il préfere les sots & les meschans aux gens de bien & d'esprit. Mais encore ton pouvoir ne s'étend-il qu'à ces bagatelles ?

SATURNE. Non. Quoi ! tu te renfroignes ? Penses-tu que ce soit si peu de chose , de gagner *quand on joue* ? Ne vois-tu pas que plusieurs s'en-

*Lorsqu'ils ne font pas bien leur devoir. J'ay transporté ceci de plus bas , le reste se-
ra expliqué ensuite.*

Quand on joue. Je mar-

queray en suite que c'est aux dez , qui n'estoient pas faits à nostre façon : mais en es-
pece de Toton.

tretiennent du jeu , tandis que les autres s'y ruinent ? D'ailleurs , ne contes-tu pour rien de sçavoir boire & chanter le mieux de la compagnie , remporter l'honneur du festin , estre élu Roy par le sort , commander en maistre , & n'estre point obligé d'obeïr à des commandemens ridicules ; comme de s'injurier soi-même ; *dan-
ser ou chanter tout nud* , avec des postures & des contenance lascives ; faire trois tours avec une Musicienne sur ses épaules , & autres semblables extravagances ? Que si cela te semble peu de chose , parce que je ne fais trembler personne comme Jupiter , adresse-toy à luy.

LE MINISTRE. Mais le meilleur de tous les Titans , je n'ay que faire de tout cela ; car *je ne bois ny ne joue*. Dis-moy seulement s'il est vray ce qu'on dit que tu devores tes enfans , & que tu en eusses fait autant de Jupiter si ta femme ne l'eust enlevé , & n'eust mis une pierre en sa place que tu avalas comme une pilule. Mais lors qu'il fut devenu grand , il te déposséda , & te précipita dans les enfers , avec tous ceux qui avoient tenu ton party.

SATURNE. Si nous n'estions en un temps où l'on peut dire impunément tout ce qu'on pense ; je vous apprendrois bien , maistre sot , à me porter plus de respect , & à ne me point venir dire des injures , sous prétexte de me faire des questions ridicules.

LE MINISTRE. Car n'est pas moy qui le dis , grand Dieu ! c'est la voix publique , après Hesiodé , & Homere.

SATURNE. Et penses-tu qu'un berger , & un aveugle soient bien informez de ce qui se passe dans le Ciel ? Considere toy-même , si tu as jamais veü de pere assez méchant , pour devorer ses enfans ? Tu sçais combien le crime de Thy-

Danser, ou chanter tout nud.
Il y a des choses rejetées icy
de plus haut,

Je ne bois ny ne joue. Ce-
la m'a semblé comme neces-
saire au raisonnement.

este

este fait d'horreur sur les Theatres , encore fut-ce une supercherie. Mais quand j'aurois esté assez furieux pour cela , pourrois-je manger une pierre sans m'étrangler , ou me casser les dents ? Jupiter aussi ne m'a point dépossédé , mais je luy ay cédé le trône volontairement ? & je ne suis pas dans les enfers , comme tu vois , si tu n'es plus aveugle qu'Homere.

LE MINISTRE. Mais qui t'a mû de te défaire de ton Empire ?

SATURNE. C'est que j'estois vieil & gouteux, d'où vient qu'on dit qu'il m'a mis les fers aux pieds ; de sorte que j'estois incapable de pourvoir à tout , & de punir les méchans , dont le nombre augmente tous les jours, Car il faut avoir incessamment la foudre en main , & je ne vois point de charge plus penible , ny qui requiere plus de vigilance , lors qu'on s'en veut bien acquitter. D'ailleurs , il me semble que c'est le fait d'un bon pere , de partager son bien à ses enfans durant sa vie , pour éviter les querelles après sa mort ; outre que par ce moyen il se décharge d'un faix inutile. Je voulois vivre en repos , sans avoir la teste rompuë de mille importunes demandes , qui se contredisent l'une l'autre , pour ne rien dire de la peine qu'il y a à toujours tonner , pleuvoir , venter & gresler. Maintenant je vis à mon aise , & me soûle de Nectar & d'Ambrosie ; m'entretenant avec Japet & les autres vieillards de mon âge , sans m'embarasser des affaires du monde , dont Jupiter est accablé. Car il n'a de relâche que pendant ma Feste , que je reprends l'Empire pour quelques jours , afin de n'estre pas méprisé ; & pour faire souvenir les hommes de la douceur de mon regne , où le blé venoit sans semer , & où il couloit des fleuves de lait , & des sources de miel & de vin. Tout estoit alors en commun, il n'y avoit ny pauvre ny riche ; on ne trompoit ny ne trahissoit personne ; enfin c'estoit le siecle

de d'or. C'est pourquoy pendant les Saturnales, qui en sont l'image, il n'y a ny maistre ny valet, & l'on ne fait que rire & danser.

LE MINISTRE. Je croyois que ce qu'on en faisoit c'estoit pour rejouir les valets, & adoucir leur servitude, par le souvenir de la tienne.

SATURNE. Ne cesseras-tu point de me dire des injures ?

LE MINISTRE. Ce n'est pas mon dessein. Mais dis-moy, jouïoit-on aux dez de ton temps, comme l'on fait à ta feste ?

SATURNE. Oûi, mais non pas des millions comme à present ; on jouïoit des noix & autre chose semblable, ou à qui boiroit le premier, pour passer le temps & se réjouir, sans se mettre en colere, comme l'on fait aujourd'huy, lors qu'on a perdu son argent, ni en perdre le boire & le manger.

LE MINISTRE. On faisoit bien : car à quoy eust-il servy de gagner quand tout estoit en commun ? Mais tandis que tu parlois, je pensois en moy-mesme que si quelqu'un de ce siecle d'or revenoit maintenant, il auroit beaucoup à souffrir & courroit fortune d'estre mis en pieces comme *Alelon ou Pensée*. Car combien tout est-il changé à cette heure, qu'on ne cherche qu'à gagner, & mesme à tromper aux jours de Festes, & c'est alors qu'on joue le plus beau jeu. Tandis que les uns se levent de table, après avoir dépouillé leurs amis ; les autres renient, maugréent, & rompent les dez, comme s'ils estoient cause de leur perte. Mais je m'étonne, que toy qui es un Dieu de plaisir & de débauche, ayes pris pour ta feste le temps le plus desagreable de toute l'année, où les arbres & les champs sont dépouillez, & où l'on ne voit que glace & que neige. Il me semble que cela n'e-

Alelon ou Pensée. C'est bien assez de cela, sans ajouter encore Orphée.

stoit

ſtoit pas fort propre à un vieux gouteux comme toy.

SATURNE. Il n'y en a point de plus propre, pour faire bonne chere ; outre que cela adoucit la rigueur de la ſaiſon. Mais tu fais trop de queſtions en un temps où il ne faut parler que de boire , & tu me dérobes une partie de mes plaiſirs , pour vouloir trop philoſopher. Vien-t'en rire & jouer avec moy , & faire des Rois comme les petits enfans ; car je veux faire voir que ce qu'on dit eſt veritable ; que pendant cette feſte les vieillards retournent en enfance.

LE MINISTRE. Tu as raiſon : Que celui qui condamne tes innocens plaiſirs , n'en gouſte jamais ; & comme Tantale , qu'il ſoit toujours alteré ſans pouvoir boire. Je ſuis ſatisfait de ce que tu m'as dit , & en vay faire un Dialogue , que je communiqueray à tes ſuppoſts , & à ceux qui en ſont dignes.



CHRONOSOLON,

O U L E

* LEGISLATEUR DE SATURNE.

Aux Riches de ſon Empire.

J'A y écrit dans une autre Lettre les loix qui concernent les pauvres , & qu'ils observeront ponctuellement , ſ'ils ne veulent eſtre chaſtiez : Mais pour vous autres , Meſſieurs , qui n'avez pas accouſtumé d'obeïr , ſi vous ne gardez celles-cy , n'attendez pas moins que le courroux de noſtre Dieu , qui me les a dictées luy-meſme. Car il m'eſt apparu de jour , & non en dormant , &

* *Le Legislatteur de Saturne.* C'eſt comme l'interpretation du mot de *Chronoſolen*.

n'ef-

n'estoit point crasseux , ny chargé de chaînes , comme le feignent les Peintres trompez par les Poëtes ; mais plein de vigueur & de majesté , & vestu en Prince avec une faux tranchante à la main. Eu un mot , tel qu'on ne le pouvoit mépriser impunément. Comme il me vit rêveur & melancolique , il en devina aussi-tost la cause, parce que les Dieux n'ignorent rien , & se douta bien que c'estoit la pauvreté ; car je n'avois qu'un méchant habit pour mon Hiver , sans aucune provision pour sa feste ; au lieu qu'on a coutume de faire de grands préparatifs pour ces jours-là. Il s'approcha donc de moy par derriere , comme je me promenois tout pensif ; Et me tirant par l'oreille , Qu'as-tu , me dit-il , d'estre ainsi triste ? Qui ne le feroit , luy dis-je, de me voir gueux & méprisé , tandis que les méchans triomphent dans les honneurs & dans l'opulence ? Et ce mal-heur s'en va commun à tous les gens de Lettres , si tu n'y apportes quelque reglement , & ne remets les choses dans l'égalité. Il est difficile , dit-il , de changer l'ordre des Parques ; mais pour ce qui concerne ma Feste , je veux que la pauvreté en soit bannie , & que les riches communiquent leurs biens aux pauvres ; sans manger , comme on dit , leur pain dans leur poche. Comme je m'excusois d'estre fort mauvais Legislatteur , il dit qu'il me dicteroit les Loix de mot à mot ; & lorsqu'il l'eut fait , il ajouta : Dy-leur que s'ils ne les observent , je leur apprendray que je ne porte pas une faux en vain ; & qu'après avoir chasté mon pere , il me feroit mal d'épargner des coquins & des rebelles. Le premier donc qui y contreviendra , n'a qu'à faire provision de flutes & de cymbales , pour devenir Prestre de Cybelle , assuré que le reste ne luy manquera point. Voilà ce qu'il me dit , à quoy vous ferez bien de prendre garde ; & voicy les Loix toutes divines qu'il m'a dictées.

*D'estre
chasté.*

LOIX



* LOIX DES SATURNALES.

ON ne fera aucune affaire ni publique ni particulière , pendant tout mon regne ; & de tous les mestiers il n'y aura que celuy de Cuisinier & de Patissier , & autres semblables , qu'on puisse exercer. Tous les exercices du corps & de l'esprit en seront bannis , si ce ne sont ceux de recreation ; & l'on n'y pourra rien lire ni reciter , qui ne soit conforme au temps & au lieu.

Tous seront égaux , riches , pauvres , maîtres , esclaves.

Il n'y aura ni débats , ni querelles , ni reproches , ni injures , ni menaces ; il ne sera pas seulement permis de se mettre en colere.

On ne tiendra aucun compte du revenu , ni de la dépense ; & l'on ne fera point d'inventaire des meubles , ni de la vaisselle d'argent , qui seront employez à ma feste.

Les riches feront un estat auparavant de tous ceux qu'ils veulent traiter , ou à qui ils doivent envoyer des presens ; & mettront à part pour cela la dixième partie de leur revenu , sans qu'on la puisse divertir à autre chose , sous quelque pretexte que ce soit. Ils separeront aussi ce qu'ils ont de trop , soit en meubles ou en habits , & ce qui ne leur sert de rien , ou n'est pas à leur usage , pour en faire present à leurs amis incommodez.

La veille , après avoir purifié leur maison de toute souillure , & en avoir banni l'orgueil , l'ambition , & l'avarice , pour sacrifier à la douceur , à la courtoisie , & à la liberalité , ils reliront la

* *Loix des Saturnales.* J'ay mis plusieurs choses icy , en un autre ordre que l'Auteur, | parce qu'elles y venoient mieux.

liste

liste qu'ils auront faite; & ayant mis à part pour chacun ce qui luy est propre, ils enverront sur le soir leurs presens par quelques personnes fideles, qui auront ordre de ne rien prendre, si ce n'est un coup à boire; & pour plus grande feureté du present, on en fera mention dans un billet.

On enverra toujours le double aux personnes de Lettres, comme à ceux qui le meritent le mieux, & qui en ont plus de besoin; sans qu'ils soient obligez pour cela de renvoyer des loüanges & des flateries; mais tant celuy qui donne, que celuy qui reçoit, ne parlera que fort modestement du present, ou n'en parlera point du tout.

Les riches ne pourront faire de presens aux riches, ni les traiter pendant toute la Feste.

Ils payeront les dettes des pauvres, jusqu'au loüage de leur maison, s'ils ne sont pas capables eux-mêmes de le payer; & auront grand soin de voir ce qui leur manque, pour les en assister au besoin; que s'ils ne sont pas à la ville durant ce temps, ils leur enverront au retour, ou l'année suivante, ce qu'ils leur auront destiné.

Personne ne se repentira de son present, après l'avoir fait, & encore moins avant que le faire, & donnera sans reserve ni lézine, ce qu'il aura envie de donner.

On ne pourra envoyer aucune chose qui soit bonne à boire ou à manger; mais on sera obligé de le garder chez soy, pour en traiter ses amis. On ne pourra aussi donner en present des bagatelles, pour faire fraude à la Loy; mais quelque chose de solide & de considerable. Toutefois, quoy que ce puisse estre, les pauvres seront obligez de s'en contenter, & de le recevoir sans murmure. Ils pourront donner en revanche quelque plat de leur métier; & si c'est un homme de Lettres, un ouvrage de sa façon, ou quelque livre ancien qui traite de choses
agrea-

agréables & conformes au temps & au sujet. Et les riches seront obligez de le recevoir de bonne grace & de témoigner d'en faire estat , à peine d'estre chastiez. Que s'il arrive à un pauvre d'envoyer à un riche de l'argent , ou quelqu'autre chose de prix , j'ordonne qu'il sera confisqué & mis dans mon trefor , & que pour punition , le riche luy donnera *une douzaine* de coups de fofiet.

Une douzaine. Il y a un Grec, deux cens cinquante; mais c'est assez de cela.



LOIX DU FESTIN.

ON entrera au bain un peu devant le repas ; & auparavant on pourra jouer aux dez , comme j'ay dit , par forme de divertissement ; mais quiconque jouera de l'argent , j'ordonne que pour punition , il soit condamné à jeûner le reste du jour.

On se mettra à table comme on se trouvera , sans aucune distinction de merite ny de rang , & l'on servira les conviez également , & de mesme viande , car il n'y aura ny haut ny bas bout.

Tout le monde boira de mesme vin , sans qu'on en puisse donner de meilleur au maistre , ou à quelqu'autre , sous aucun pretexte ; & les valets auront l'oreille attentive pour donner à boire sifost qu'on leur en demandera , & ne deserviront trop tost ny trop tard , ny l'un plutôt que l'autre.

On boira à tout le monde , & il y aura de toutes sortes de verres , grands & petits , où chacun boira , quand il luy plaira , tant & si peu qu'il luy plaira , sans pouvoir estre forcé , sous pretexte de boire à la santé de quelqu'un , non pas mesme du maistre de la maison.

Si on fait entrer un joueur de lyre , ou quel-

que baladin, pour réjouir la compagnie, on aura soin de prendre toujours les meilleurs, parce que ces choses-là ne valent rien, si elles ne sont en leur perfection.

Lors que le maître de la maison traitera ses gens selon la coutume, ses amis serviront à table avec luy. Et il sera permis de railler, pourvu que la raillerie soit delicate, & que celui qu'on raille, en puisse rire le premier.

Après le repas on pourra jouter ou danser, & faire tout ce qu'on voudra, sans que personne le puisse trouver mauvais; & se retirer aussi, ou demeurer, si l'on veut.

Ces loix seront gravées sur une Colonne d'airain, qui sera plantée au milieu de la maison de chaque riche; & tandis qu'elle subsistera, il n'entrera dans le logis ny peste, ny guerre, ny famine, ny aucun autre fleau du genre humain: Que si l'on vient à l'ôter, il arrivera tout le contraire.



EPISTRES SATURNALES,

Sur le mesme sujet.

CHRONOSOLON A SATURNE.

JE t'ay déjà écrit le danger que je courois d'estre privé des réjouissances de ta Feste, & la honte que c'estoit de voir les uns mourir de faim, tandis que les autres se crevent, mais n'ayant point reçu de réponse, j'ay creû qu'il estoit de mon devoir de faire une recharge. Car il est de ton honneur d'oster cette inégalité, & de remettre les choses en commun, pour le moins en ce temps-là, à cause que tout est si perversy maintenant, que c'est comme on dit, l'alliance
de

de la fourmy & du chameau , ou si tu veux , c'est chauffer un escarpin d'un pié , & un cothurne de l'autre. Car on voit les uns hauts montez , tandis que les autres rampent contre terre , qui jouëroient aussi bien leur personnage , s'ils avoient d'also beaux habits. Cependant , les Poètes m'apprennent qu'il n'en estoit pas ainsi du commencement , & que la terre fournissoit de tout en abondance , sans estre cultivée ; les fleuves découloient de lait & de miel , & quelques-uns mesme donnoient du vin. En un mot , c'estoit le siecle d'or ; au lieu que celui-cy n'est pas seulement de fer. Car la plupart gagnent leur vie à la sueur de leur corps , avec beaucoup de travail & de peine : *tandis que quelques-uns se gorgent de biens sans rien faire* , & sans daigner seulement regarder les autres. Il faut donc reformer cela , & ordonner aux riches de faire part aux pauvres de leurs richesses , sur peine de remettre tout en commun , & de faire un nouveau partage. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils leur donnassent quelques habits , dont leurs garderobes sont pleines , que de les laisser manger par les vers dans leurs coffres ? & qu'ils admissent à leurs tables ceux qui meurent de faim , veu qu'il y a toujours à manger dix fois plus qu'il ne faut , que de se soûler tout seuls , & manger les bons morceaux , sans en faire part aux autres ? n'est-ce pas une honte de les voir s'entretenir trois heures à table , quand ils sont soûls , tandis que leurs valets sont derriere eux qui meurent de faim , & qui n'ont quelquefois ny bû ny mangé de tout le jour ? Il y a un autre defaut tres-considerable : C'est que quand ils traitent quelqu'un , ce qu'ils font rarement , vous n'avez pas plutôt commencé à manger , qu'ils vous font deservir ; & s'il y a quelque bon morceau ,

Tandis que quelques-uns se gorgent de biens , sans rien faire. | qui sont assez souvent retouchées dans les autres Dialogues , & mesme dans ceux-cy.

Monsieur qui est au haut bout , le mange tout seul , & ne vous envoie que la carcasse. Ajoutez à cela qu'il faut demander dix fois à boire avant que d'en avoir , parce que les valets ne font pas semblant de vous entendre ; & qu'ils ne vous donnent jamais du même vin qu'à leurs maîtres. Si tu reformes ces choses , tu feras qu'on célébrera véritablement les Saturnales. Sinon , je prie Dieu que tout aille sans-dessus-dessous , afin que les riches ne puissent jouir de leurs richesses ; Que leurs cuisiniers brûlent leurs viandes , & gâstent leurs sausses , & que les chiens & les chats les déniaient ; Que les chevreuils & les sangliers se sauvent tout rostis de leur broche ; Que le gibier s'envole tout plumé ; Que les fourmis emportent leur or ; Que les rats rongent leurs beaux meubles , & la tigne leurs habits ; Que leurs petits Ganymedes , qui sont si beaux & si polis , deviennent en un instant vilains , pelez , & barbus. Voilà les imprécations que je fais contr'eux , & plusieurs autres s'ils ne veulent changer de vie.



RESPONSE DE SATURNE.

A Quoi révois-tu, mon ami, de m'aller écrire ces extravagances ? Ne sçais-tu pas que quand il seroit juste de remettre tout en commun , ce seroit à Jupiter à le faire , & non pas à moy ? Es-tu le seul qui ignores que mon regne est passé , & que je ne me suis réservé que les jeux , les ris , & la bonne chere ? *encore n'est-ce que l'espace d'une semaine.* Mais si pendant ce temps-là il se passe quelque chose qui des-hono-

Encore n'est-ce que l'espace d'une semaine. Le reste est déjà expliqué.

re ma Feste, & qui soit contraire à mes Ordonnances, je sçaurai bien y remedier. J'écrirai donc aux riches, comme je veux qu'ils se gouvernent pour ce regard; car tes remontrances me semblent justes, s'ils n'ont quelque chose à dire au contraire, qui ne me soit pas connu. Du reste, ils ne sont pas si heureux que vous les faites, vous autres pauvres; & vous vous trompez de croire que la felicité consiste dans les richesses. Car la peine qu'elles coustent, vaut bien le contentement qu'elles donnent; & la peur de les perdre, égale presque le plaisir de les posséder. Si vous sçaviez les craintes & les soins qu'ont les riches, vous trouveriez leur condition miserable. Il faut toujours qu'ils soient sur leurs gardes, pour empêcher qu'on ne les trompe, ou que l'on ne les dérobe; Qu'ils fassent les pauvres pour s'exempter de l'envie, de peur qu'on ne leur impute quelque crime pour avoir leur bien. Si la gloire & la grandeur estoient si considerables que vous pensez, je ne m'en serois pas défait; mais comme elles n'ont qu'un faux éclat, & une apparence trompeuse, j'ay esté bien aise de m'en décharger sur un autre. Ce que tu dis est quelque chose; que les riches mangent tout seuls les bons morceaux; mais tu ne dis pas qu'ils sont toujours malades ou languissans, & que le repentir des plaisirs dure plus que le plaisir mesme. Je ne parle point des maux qui suivent leur intemperance, sur tout, s'ils ont ajousté les passe-temps du liét, à ceux de la table, comme il arrive ordinairement. Lorsqu'ils sont devenus vieux, ils ne se peuvent plus tenir sur leurs jambes, & il les faut porter à quatre dans une chaise, comme s'ils estoient morts. Ils sont tout couverts d'or par le dehors, & tout pourris au dedans. Mais, pour vous autres, vous possédez la santé, qui est un bien inestimable. D'ailleurs, on se lasse des plaisirs, & l'abondance engendre le dégoust: Au lieu que dans vos

petits repas, vous ne manquez jamais d'appetit, *qui vaut mieux que tous les ragouffs du monde* ; ils envient plus les vôtres que vous ne faites les leurs. Je laisse à part les calamitez, auxquelles ils sont plus sujets que vous. Car plus un homme tient à la fortune, plus il est capable de recevoir de déplaisir ; & lors qu'il luy est arrivé quelque malheur, il ne se réjouit pas tant de ce qui luy reste, qu'il s'afflige de ce qu'il a perdu. Ajoutez à cela les débauches de leurs fils, qui les tourmentent, avec l'incontinence de leurs femmes & de leurs filles. S'ils aiment, n'est-ce pas un malheur, qu'ils ne sçauroient sçavoir s'ils sont aimez ? & si on les recherche pour l'affection qu'on leur porte, ou pour leur argent ? Il y a une infinité de choses semblables ; mais vous ne regardez que l'exterieur ; & vous admirez leur pompe & leurs delices, sans aller plus loin. Que si vous les méprisez & les laissez jouir tout seuls de leurs richesses, vous verriez qu'ils vous viendroient rechercher eux-mêmes ; car ils ne sçauroient que faire de leurs biens, sans vous : & c'est peu de chose que la fortune, qui n'a point d'admirateurs ; car toute sa felicité consiste en l'opinion d'autrui. Voila ce que j'avois à vous dire, après avoir éprouvé l'une & l'autre condition. C'est pourquoy je vous conseille de laisser ces soins, & de ne songer qu'à vous réjouir. Considérez qu'après tout il faut mourir, & qu'il est bien plus facile de quitter cinq sols, que dix mille écus de rente. Je ne laisseray pas de leur toucher quelque chose de vos plaintes ; & je croy qu'ils y auront quelque égard pour l'amour de moy.

Qui vaut mieux que tous les ragouffs du monde. Il faut toujours se souvenir de ce que j'ay dit d'abord, que j'évite de descendre dans le particulier, parce qu'il ne se rapporte pas à celui de ce

temps cy : Si bien que cela paroist sans grace, & cela est cause aussi que j'ajoute d'autres choses de ma façon, comme par forme de supplément.



SATURNE AUX RICHES.

LEs pauvres m'ont écrit depuis peu, que vous ne leur donniez plus rien, & parlent de remettre tout en commun ; & de faire de nouveaux partages. Et véritablement, il n'y a rien de plus injuste que de voir les uns se souler, tandis que les autres meurent de faim. Mais je les ay renvoyez pour ce sujet à Jupiter : Toutefois, pour ce qui concerne ma Feste, j'ay promis de vous en écrire ; parce que cela est de ma juridiction, & qu'il semble qu'ils n'ont pas tort. Car le moyen de se réjouir, comme il faut, aux Saturnales, en mourant de faim & de froid ? Ils m'ont donc prié de vous dire, que vous leur accordiez une partie de ce que vous avez de trop, ce qui ne vous sera pas difficile ; car vos maisons & vos tables sont remplies de meubles & de mets superflus. Ils ajoûtent, que si vous les priez quelquefois à dîner, c'est si rarement, & avec tant de mépris, que cela leur fait plus de mal que de bien. Quelle honte de voir qu'on ne leur donne pas à boire de mesme vin, & qu'ils ne mangent pas de mesme viande ? Véritablement, je trouve qu'ils sont de grands coquins de le souffrir, & qu'ils vous devroient laisser manger vostre dîner tout seuls. Quelques-uns disent mesme qu'ils ne boivent pas tout leur souil, & que vos gens font la sourde oreille, lorsqu'ils leur demandent à boire, & demeurent plantez derriere vous comme des statuës, sans vouloir se remuer qu'à vostre commandement. Ils se plaignent encore d'autres desordres contraires à la liberté des festins, qui a esté si chere à nos Ancêtres, qu'ils ont estably quelqu'un pour y presider, afin qu'il ne se fît point d'injustice. Donnez donc ordre que je n'entende plus

plus à l'avenir ces murmures , de peur que je n'y apporte quelque severe reglement , qui ne vous plairoit pas trop. Ne seriez-vous pas plus aises de vous voir chers & adorez de tout le monde, que d'ouïr crier perpetuellement contre vous, & vous maudire mille fois le jour ? S'il prenoit envie aux pauvres de se retirer , & de vous laisser-là, ils vous mettroient bien en peine; car vous ne demeureriez pas tout seuls dans les Villes; & vostre felicité seroit bien estropiée, si vous estiez contraints de vous servir vous-mêmes, & que vous n'eussiez personne pour contribuer à vostre divertissement. Donnez-y donc ordre de bonne heure, & faites qu'on se puisse loïer de vostre courtoisie & de vostre liberalité. Pour peu de chose que vous leur donnerez ils se tiendront obligez toute leur vie ; cela vous garantira de l'envie & de la haine qui s'attachent à vous, & ne vous sçauroient quitter. Car qui voudroit haïr celui qui n'est pas chiche de ses biens, & qui en fait part à tout le monde ? On feroit des vœux continuels pour vostre prosperité, & vos maux deviendroient des calamitez publiques. Je ne sçay quel plaisir vous prenez à vivre tout seuls comme des loups-garoux , & que vous ne faites plus d'estat de ceux qui font tout ce qu'ils peuvent pour vous faire rire. Il me semble que cela merite bien quelque chose. Je laisse à part la haine que vous encourez , & le danger même; car il ne fait pas peur d'estre haï de tout le monde. *Prenez donc là-dessus une bonne resolution*, convenable à vostre seureté & à ma Feste.

Prenez, &c. Je ne repete pas les extravagances , qui sont déjà exprimées.

RE'PONSE DES RICHES.

C'E n'est pas à Saturne seul que les pauvres adressent leurs plaintes. Jupiter n'a la teste rompuë d'autre chose , & ils ne font que pester contre luy & le destin ; mais il s'en mocque : car il sçait qu'ils font cause eux-mesmes de leurs malheurs. Cela n'empeschera pas que nous ne nous défendions des choses dont ils nous accusent , pour ce qui concerne les Saturnales. Nous tombons d'accord qu'il n'y a rien de plus honneste , que de faire part de tes biens à ceux qui en ont besoin ; mais premierement ils disent qu'il ne leur faut pas grand'chose , & *on ne les sçauroit jamais contenter.* Car depuis qu'on leur a donné une fois , ils ne font autre chose que demander , & entassent requeste sur requeste ; si bien qu'il se faut resoudre ou à ne leur donner rien du tout , ou à estre reduit comme eux à la mendicité. D'ailleurs , lorsqu'on les a traitez , ils ne peuvent s'empeschier de caresser la maistresse ou la servante du logis , & ont aussi-tost oublié les faveurs qu'on leur a faites. Que si vous avez de la peine à le croire , vous n'avez qu'à vous souvenir d'Ixion , qui après avoir esté admis à la table de Jupiter , luy voulut planter des cornes. Voilà une partie des raisons pourquoy nous les avons chassiez , & pourquoy nous ne leur donnons plus rien. Que s'ils veulent estre à l'avenir plus modestes , nous promettons de leur continuer nos faveurs comme auparavant , & de leur donner dequoy rassasier leur faim , & couvrir leur nudité. Mais c'est à la charge , que de flatteurs ils deviendront nos amis ; & qu'au lieu d'in-

On ne les sçauroit jamais contenter. Je touche plus bas les injures & les reproches.

jures & de reproches , ils nous combleront de bénédictions & de louanges.



LES LAPITHES,

O U LE

BANQUET DES PHILOSOPHES.

D I A L O G U E.

PHILON , ET LYCINUS.

C'est la description d'une Nopce , où des Pedans conviez font & disent cent extravagances , jusqu'à en venir aux mains , & à s'estropier l'un l'autre.

PHILON. ON dit qu'il y eut hier grande dispute chez Aristénet , & qu'on y agita diverses questions de Philosophie , où on vint des paroles aux coups ; & si l'on en veut croire Carinus , il y eut bien du sang répandu.

LYCINUS. D'où l'a-t-il pu sçavoir , qu'il n'y estoit pas ?

PHILON. Du Medecin Dionique.

LYCINUS. Il est vray qu'il y eut grand scandale. Mais Dionique n'a pas tout veü ; car il n'arriva que sur le milieu de la dispute , un peu avant qu'on en vînt aux mains.

PHILON. Aussi dit-il qu'il le falloit apprendre de toy , qui avois assisté à tout , & qui te souviendrois de tous les discours qu'on avoit tenus. Je te conjure donc de me regaler de ce recit , comme du festin le plus agréable que tu me puisses faire ; d'autant plus que je serai à l'a-

bri





bri des coups , & que je n'auray pas la teste troublée des fumées du vin & des viandes.

LYCINUS. Je ne sçay s'il ne seroit point plus à propos de couvrir ces choses du voile du silence, que de publier les défauts de ces grands hommes , ou les rechercher trop curieusement. Il vaudroit mieux , à mon avis , rapporter *leurs admirables entretiens* ; outre que le Proverbe ne veut pas qu'on se souviene de ce qui s'est passé dans une débauche. Car il n'y en avoit pas un qui n'eust la cervelle échauffée des mysteres de Bacchus. Dionique eust mieux fait de ne point reveler la honte de sa mere , qui est la Philosophie.

PHILON. Ce n'est pas à moi qu'il faut faire ces discours ; Je connois trop ton humeur , & sçai que tu as plus envie de me le dire , que je n'en ay de l'entendre , & que s'il n'y avoit personne pour l'écouter, tu le conteroies plutôt aux forests & aux rochers , comme disent les Poëtes. Il me prend envie de me retirer , afin que tu me rappelles , & que je te jouë à mon tour, en feignant de n'en vouloir rien sçavoir.

LYCINUS. Je te le diray donc ; mais c'est à la charge que tu ne le diras à personne.

PHILON. Si je te connois bien , tu l'iras bien assez trompeter toy-mesme. Mais dis-moy premierement , si ce n'estoit pas la nopce du fils d'Aristénet ?

LYCINUS. Non ; mais de sa fille , qui se marioit au fils d'un Banquier.

PHILON. Je le connois ; c'est un garçon bien fait, qui aime la Philosophie ; mais il est encore bien jeune pour se marier.

LYCINUS. On n'en a point trouvé de plus propre , tant pour le bien que pour la personne ; car c'est un fils unique.

PHILON. Tu dis-là le point. Il vaut bien *Leurs admirables entretiens*. J'entens par là , les choses dont ils s'entretiennent ordinairement.

autant pour le mariage estre fils d'un Banquier, que d'un Philosophe; mais qui estoient les con-viez ?

*A cause
de ses dis-
cours em-
broillez.*

LYCINUS. Sans parler de ceux dont tu n'as que faire: Il y avoit le vieux Stoïcien Zenothémis, avec Diphile de la mesme Secte, surnommé le Labyrinthe, qui est le Precepteur de Zenon fils d'Aristénet. Puis le Peripateticien Cleodème, qu'on nomme *l'Espée & le Poignard*, à cause de son adresse à attaquer & à défendre. Ajoûtez à cela Hermon l'Epicurien, que les Stoïques regardoient de travers, comme si c'eust esté un sacrilege ou un parricide: Tous amis d'Aristénet, auxquels on avoit joint le Grammairien Istiée, & le Rheteur Dionysodore, avec Ion le Platonicien, qui estoit le Precepteur du marié. Tu sçais comme il est beau, & de bonne mine; & qu'on le nomme la Regle, parce que c'est un esprit fort réglé; aussi tous luy faisoient honneur. Comme on fut assemblé, & qu'il fallut se mettre à table, les femmes qui estoient en assez grand nombre, & l'Epouse au milieu, couverte d'un voile, prirent le costé de main droite; & ceux que j'ay dit, se mirent vis à vis, *pour ne point parler des autres*. Le Banquier Eucrite au haut bout, puis Aristénet; en suite Zenothémis & Hermon, après avoir contesté quelque temps à qui passeroit le premier, à cause que celui-cy estoit Prestre de Castor & de Pollux, & des meilleures Maisons de la Ville. Mais le Stoïcien dit tout resolument qu'il s'en

l'Espée & le Poignard. Le Grec ne dit pas *le poignard*, mais cela y fait grace; car la perfection est à bien attaquer, & à bien defendre.

Pour ne point parler des autres. Ces autres-là estoient sur un autre côté de la table. Il faut remarquer qu'aux tables des Anciens, on n'est

mettoit que sur trois côtez, & on en laissoit un pour servir. L'Auteur dit, qu'ils estoient vis-à-vis de la porte, mais cela ne fait rien au sujet, & pour ne point embarrasser son lecteur, il ne faut exprimer que les particularitez necessaires.

iroit,

iroit, si l'on faisoit asseoir un Epicurien devant luy; & comme l'autre luy eut allegué sa qualité, il dit qu'il ne faisoit point de cas d'un Prestre Epicurien; de sorte qu'Hermon fut contraint de luy ceder. Après eux s'assit le Peripateticien Cleodème, puis le Platonicien, & en suite le Marié; Moy après, le Precepteur de Zenon après moy, puis son disciple, le Rheteur & le Grammairien.

PHILON. C'estoit-là veritablement le banquet des Muses; car il n'y avoit que des personnes choisies, & les Chefs de chaque Secte. Je louë Aristénet, d'en avoir usé de la sorte.

LYCINUS. C'est qu'il ne ressemble pas aux autres riches, & qu'il aime les Lettres, & y a passé une grande partie de sa vie. Mais pour continuer, on mangea assez paisiblement d'abord; car il y avoit quantité de viandes, & fort bien apprestées. Toutefois mon dessein n'est pas de te faire un inventaire de toutes les sauces & de tous les ragoufts qu'on y servit. C'est assez de dire qu'après avoir esté quelque temps à table, Cleodème se baissant à l'oreille du Platonicien: Voy un peu, dit-il, comme ce bon homme, montrant Zenothémis, mange avec tant d'avidité, qu'il laisse tomber une partie de sa viande sur ses habits; Et comme il en donne une autre à son valet qui est derriere luy, sans s'appercevoir que tout le monde le regarde. Avertis-en Lycinus, afin qu'il ait sa part du plaisir. Mais il n'en estoit point de besoin; car je l'avois déjà remarqué. Sur ces entrefaites, Alcidas le Cynique entre, avec ces paroles d'Homere qu'on a coustume de dire en ces rencontres; *Que Menelaüs venoit sans estre prié.* Mais plusieurs le trouverent mauvais; & l'on murmura tout bas d'autres mots d'Homere, *Tu es fou Menelaüs, Et Ces choses ne plaisoient pas à Agamemnon*, & autres semblables reparties; car personne n'osoit luy contredire ouvertement, à

cau.

cause de son insolence; & que c'est le plus injurieux de tous les Cyniques. Mais le Maître de la maison luy dit qu'il estoit le bien venu, & qu'il prist un siege près de Dionysodore & d'Is-tiée. Vous m'estimeriez bien lâche, dit-il, de m'asseoir à table, ou de me coucher comme je vous vois, à demy renversez sur ce list, avec des carreaux de pourpre, comme s'il estoit question de dormir, & non pas de manger. Je me veux tenir debout, & *paistre deçà & delà*, à la façon des Scythes; aussi le fit-il, sans se faire beaucoup prier, s'arrestant comme eux aux endroits où il y avoit plus à manger. Car Aristé-net luy laissa faire tout ce qu'il voulut. Cependant, il discouroit à tort & à travers de la vertu, & crioit contre la vaisselle d'or, & d'argent, comme contre un crime, disant que celle de terre suffisoit. Mais Aristénet pour le faire taire, fit signe à l'un de ses gens qu'il luy donnast à boire un grand trait de vin assez pur, pensant par là faire un beau coup; mais il ne s'appercevoit pas de combien de maux ce grand verre feroit cause, & que c'estoit comme la boîte de Pandore. Car l'ayant pris, il se tust quelque temps; puis jetta son manteau par terre, se coucha dessus, s'appuyant à demy-nud sur son coude, & tenant son verre de la main droite, comme l'on peint Hercule au festin du Centaure.

*Piole,
fils d'Ixion
& de la
Nuë.*

D'autre costé, *les santez courroient à la ronde*, & l'on s'entretenoit de divers discours, tant qu'on apporta la lumiere, à la lueur de laquelle j'apperçus un beau garçon qui donnoit à boire à Cleodème, & se souïroit. Car je crois estre obligé de te rendre un compte fidelle de toutes les

Paistre deçà & delà. Je luy fais dire cela, parce qu'il est plus galant de la sorte, que d'en faire une simple consideration des conviez, & j'exprimeray plus bas ce qu'il dir icy.

Les santez courroient à la ronde : je parle François, sans m'enquerir si les Anciens buvoient à la sante ou non; car cela signifie icy seulement boire à quelqu'un.

particularitez du festin, & principalement quand elles ont quelque chose de remarquable, comme celle-cy. Lors qu'il reprit le verre, Cleodème luy ferra le doigt, & luy mit dans la main deux pieces d'argent; mais soit qu'il ne les apperçust pas, ou autrement, elles tomberent à terre avec quelque bruit: ce qui les fit rougir tous deux. Chacun tourna la teste de ce costé-là; mais on ne sçavoit à qui estoit l'argent. Car le jeune garçon nioit qu'il fust à luy, & Cleodème ne faisoit pas semblant de rien: de sorte que la chose passa doucement, par l'adresse d'Aristénet, qui l'appercevant, convia chacun à boire; & cependant fit signe au garçon de se retirer, & en mit un autre à sa place, qui estoit moins dangereux. Cependant le Cynique, qui avoit déjà bû, ayant demandé le nom de la mariée, & s'estant fait faire silence, tourna la veuë du costé des femmes, & dît: Je boy à toy, Cleanthis, au nom d'*Hercule nostre Patron*, & comme *se porta la* tout le monde se fut pris à rire; Quelle imper-*santé.* tinance, dit-il, de se moquer de ce que j'ay bû à elle, au nom d'Hercule? *Si elle ne me fait rai-* son, & ne prend le verre de ma main, elle ne fera pas un enfant robuste & vigoureux comme moy, tant de corps que d'esprit; & en disant cela, il se découvrit jusqu'à la ceinture, ce qui fit rire encore davantage. Il se leva donc tout en courroux avec un regard menaçant; & eust peut-estre frappé quelqu'un de son baston, si l'on n'eust apporté tout à propos une grande tourte, sur laquelle il alla décharger sa colere, se promenant à grand pas, tout en mangeant. *La* *sean.*

Hercule nostre Patron. Il y *toit au Grec.*
a au Grec. *Archegètes*, com-
me qui diroit, *qui conduis la*
Cérémonie; mais cela ne pou-
voit pas s'expliquer assez bien
icy, & Hercule estoit com-
me le Patron des Cyniques,
ainsi qu'il est marqué aussi-
Si elle ne me fait raison. Le
Grec dit simplement, si elle
ne prend le verre de ma main;
& quelques uns croient que
celui à qui l'on portoit une
santé, beuvoit le premier.

com-

compagnie estoit déjà gaye, & l'on faisoit fort grand bruit : car le Rheteur s'amusoit à debiter des tripes de ses Harangues, & estoit admiré par les valets qui estoient derriere : & le Grammairien entrelassoit parmy cela des Vers d'Hesiodé, d'Anacréon & de Pindare ; ce qui faisoit un concert estrange d'yvrognerie & de doctrine. Mais il sembloit prophetiser l'avenir, lors qu'il disoit : *Ils s'entrechoquerent de corps & de boucliers* : Et, *Tout retentit de plaintes & de cris*. Cependant Zenothémis s'amusoit à lire un manuscrit tout griffonné, que luy avoit donné son valet. Comme on tardoit à apporter un nouveau service, Aristénet qui ne vouloit pas qu'il se passast un moment sans quelque divertissement, fit entrer un boufon, pour rejouir la compagnie. Il commença à faire mille postures extravagantes, avec *sa teste rase* & son corps tout disloqué ; & à chanter des Vers en Egyptien ; après quoy il se mit à railler chacun, dont on ne faisoit que rire. Mais lors qu'il s'adressa à Alcidamas, l'appellant *son petit chien*, le Cynique menaça de le battre, si pour le satisfaire *il ne lutoit* contre luy ; & jetant son manteau, le défia au combat ; de sorte qu'il fut contraint de l'accepter. Ce fut alors un beau spectacle, de voir un Philosophe & un Bâteleur aux prises, avec divers succès. Les uns en avoient honte, les autres en rioient, tant qu'à la fin le Cynique fut bien frotté ; ce qui augmenta la risée. Là dessus arriva le Medecin Dionique, s'exculant de n'estre pas venu plutôt, sur une aventure assez estrange qui luy estoit ar-

Sa teste rase. Le Grecmarque, qu'il avoit quelques poils de teste, mais je ne m'attache pas à toutes les paroles, comme je l'ay déclaré dans la Preface.

Son petit chien. C'est une allusion, au mot de Cynique. Le Grec dit, *son petit chien*.

le Malte ; mais cela n'auroit point de grace en nostre Langue. C'est comme si nous disions *son petit bichon*.

Il ne lutoit. C'estoit au Pancrade, qui estoit une espece de lute à coups de pieds & de poing.

riée: Car estant allé voir un Musicien de sa connoissance, qu'il traitoit de la frénésie, ne sachant pas que son accès l'eust encore pris, il ne fut pas plutôt entré, que l'autre ferma la porte; & tirant son épée, menaça de le tuer, s'il ne jouoit d'une flûte, qu'il luy donna; ce que n'ayant peu faire, il luy bailla un grand coup de fouet. En cette extrémité, le Medecin s'avisa d'un stratagème, qui fut de le défier à qui en joueroit le mieux, à la charge que le vaincu recevroit quelques coups du vainqueur. L'autre accepta la condition, le Medecin prenant la flûte commença à en jouer du mieux qu'il put; puis la luy rendant, il prit le fouet de sa main, & se saisissant de son épée, tandis qu'il jouoit, la jetta par la fenestre, & appella les voisins à son aide. Ils accoururent aussi-tôt, & *enfonçant la porte*, les trouverent tous deux aux prises, le Medecin ayant déjà reçu quelques coups, dont il portoit les marques sur le visage. Cette aventure ne fit pas moins rire la compagnie, que le combat du Cynique. Après cela le Medecin se mit à table près d'Istiee, & l'on peut dire qu'il vint à la bonne heure, pour les maux qui arriverent ensuite. Car sur ces entrefaites entra un valet d'Etemocle le Stoïcien, qui dit que son Maître luy avoit donné charge de lire tout haut une lettre qu'il tenoit en main: Après en avoir obtenu la permission d'Aristénet, il s'approcha de la lumière, & commença à lire.

PHILON. C'estoit sans doute quelque Paranymphe de la mariée, ou quelque Epithalame, selon la coustume.

LYCINUS. Nous le croyions ainsi d'abord, mais cela en estoit bien éloigné; Car le billet portoit ces mots: ETEMOCLE A ARISTE'NET. *Ma vie passée témoigne assez combien j'ai l'esprit éloigné de la débauche; car importuné tous*

Enfonçant la porte. Faute de changer une lettre au Grec, les Interpretes font icy une extravagance.

les jours par de plus grands Seigneurs que toy, de manger avec eux, je ne leur ay jamais voulu accorder cette grace, à cause du dérèglement des festins; mais j'ay raison de me plaindre de ce que faisant profession d'amitié avecque moi depuis tant d'années, tu as oublié de me prier à la noce de ta fille, en quoy tu as d'autant plus de tort, que je suis ton voisin. Je n'en suis donc pas fâché pour moy, mais pour toi, comme une marque d'ingratitude. Car du reste, je ne mets pas ma félicité à faire bonne chère, & si je l'aimois, j'en serois assez de presens de ceux qui sçavent mieux leur devoir que toy. Aujourd'huy mesme j'ay pu manger chez Pammentés, l'un de mes disciples, en un festin d'importance. Mais je n'y ay pas voulu aller croyant que je serois prié icy. Ce qui me fâche le plus, c'est que tu en as prié d'autres, qui ne me valent pas; en quoy tu montres que tu n'as pas la cervelle trop bien faite. Je voy bien que tu l'as fait à la sollicitation de Zenothémis & de Diphile, à qui je voudrois fermer la bouche d'un seul argument; car ils ne sçavent pas seulement les élémens de la Philosophie, pour ne point parler des questions plus obscures & plus épineuses. Mais jouis à la bonne-heure de leur conversation; car pour moy qui ne trouve rien de grand que la vertu, le mépris ny la honte ne me touchent point. Toutefois, pour te rendre tout à fait inexcusable, je t'ay abordé deux fois aujourd'huy, l'une chez toy, & l'autre dans le Temple de Castor & de Pollux, afin que tu ne puisses dire que tu n'as pas songé à moy. Voila ce que j'avois à te représenter sur ce sujet. Que s'il te semble que je me mette en colere pour peu de chose, songe à celle qu'eut Diane, pour n'avoir pas esté conviée à un Sacrifice avec les autres Dieux, & comme elle s'en vengea cruellement. Cependant, tu as négligé un Personnage comme moy, pour prier un Diphile, qui aime peut-estre trop son fils, pour estre son Precapteur; & son valet t'en pourroit bien dire des nouvelles. Mais il ne faut parler mal de personne, ni troubler l'allegresse

Tu n'as pas songé à moy. Ajoutez, parmi le fracas des noces.

das

des festins , encore que Diphile le méritast bien , pour m'avoir débauché deux de mes disciples , dont je veux bien me taire , pour le respect de la Philosophie. Du reste , j'ay défendu à mon valet de rien prendre , quand on luy voudroit donner quelque chose , pour montrer que ce n'est pas cela qui me fait parler. Tandis qu'on diroit ces choses , je suois de dépit & de honte , & eusse voulu estre bien loin. Car tout le monde rioit à chaque parole , sur tout ceux qui connoissoient le personnage ; & l'on s'estonnoit de ce qu'il leur avoit pû imposer si long-temps par la hauteur de ses sourcils , & la profondeur de sa barbe. D'ailleurs , Aristénet ne l'avoit pas fait par mépris ; mais parce qu'il ne croyoit pas qu'il dût venir , à cause de sa gravité. Comme le valet eut achevé , chacun jeta les yeux sur Diphile & sur son disciple , qui estoient si confus , qu'ils sembloient par là confirmer ce que l'autre en avoit dit. Cela surprit aussi Aristénet ; mais pour le dissimuler , il tourna la chose en raillerie , & invita tout le monde à boire , renvoyant le valet , avec ordre de dire à son Maître qu'il y songeroit. Quelque temps après , Zenon se déroba du festin , Diphile luy ayant fait signe qu'il se retirast & que son pere le souhaitoit ainsi. Mais Cleodème qui ne cherchoit qu'une occasion de donner à dos aux Stoïques : Comment , dit-il , Cleante , Zenon , & Chrysipe font ces extravagances ? Certes , on dira , que toute vostre sagesse ne consiste qu'en paroles , & que vous n'avez que le masque de la vertu. Que voila un grave Personnage , de se mettre en colere , pour n'avoir pas esté prié d'un festin ; & de se comparer à Diane ! & que cét exemple est de bonne grace en cette rencontre , & conforme à la jouissance du jour ! Par les Dieux ! dit Hermon , qui estoit assis au dessus de luy , & sçavoit qu'on devoit servir un Sanglier , il en faut envoyer un morceau à Etemocle ; de peur qu'il ne sèche sur le pié , com-

Il fait allusion au

*Sanglier
Calydo-
men, qui
estoit l'effet
de la co-
lere de
Diane.*

me Meleagre , quoyque cela luy dult estre indifferant , selon la doctrine de Chrysipe. Quoy maraut ! ditalors Zenothémis en se levant , Vous parlez de Chrysipe & de Cleanthe , & jugez par un imposteur de la vertu de ces grands Hommes ? Et qui estes-vous , Hermon & Cleodème ; dont l'un a coupé la perruque d'or de Castor & de Pollux , de quil est Sacrificateur ; & l'autre a corrompu la femme de son disciple Sostrate ; & ayant esté pris sur le fait , a souffert ce qu'il vouloit faire ? Et après cela vous ne rougissez point , de parler des Stoïques ? Mais je ne suis pas le maquereau de ma femme , reprit Cleodème ; & jen'ay jamais denié un déposit en Justice , ni presté à usure , ni voulu étrangler mes écoliers , pour ne m'avoir pas payé assez tost. Tu ne peux nier , reprit Zenothémis en courroux , que tu n'ayes donné du poison à Criton , pour faire mourir son pere ; & en disant cela il but la moitié de son verre , & luy jeta le reste au nez ; dont le Platonicien qui estoit proche eut sa part , aussi bien qu'Hermon , qui commença à s'essuyer , & à se plaindre de cette insolence. Mais Cleodème sans s'amuser aux paroles , empoigne Zenothémis par la barbe , & l'alloit assommer à coups de poing , si Aristénet ne l'eust retenu , & ne se fust assis entre deux pour les séparer. Pour moy , contemplant ces choses , je disois en moy-mesme , que la Science sans les mœurs , ne servoit de rien ; & qu'elle corrompoit plutôt l'esprit , qu'elle ne l'éclaircit. Car on voyoit là les plus sçavans hommes qui se faisoient mocquer d'eux par leurs impertinences , & il n'y en avoit pas un d'eux tous , qui n'eust déjà fait quelque sottise ; sans qu'on le pût attribuer à la débauche , puisque celui qui avoit fait la plus grande , l'avoit faite à jeun. Au lieu donc que les Philosophes ont accoustumé de se rire des autres , les autres se rioient icy des Philosophes , & commençoient à se repentir de la bonne opinion qu'ils

qu'ils en avoient eüe , comme ayant esté trompez par une fausse apparence. Car au lieu d'estre sages & modestes , *ils faisoient les fous* , & tout en mangeant se disoient des injures ; puis venoient aux mains , lorsqu'ils estoient las de crier. Le Cynique qui estoit yvre , pissoit devant le monde , pour montrer sa liberté , sans aucun respect des femmes ; & l'on eust dit que c'estoient les noces de Thetis & de Pelée ; car la lettre d'Etemocle fut veritablement la pomme de discorde , qui fut cause de tout le mal. Comme Cleodème & Zenothémis continuoient à se harceler , quoiqu'Aristénet fust entre deux ; C'est assez , dit le premier , que je t'aye convaincu aujourd'huy d'ignorance , demain je me vengerais d'une autre sorte. Réponds-moy cependant , & ton compagnon aussi , pourquoy vous criez tant contre les richesses , & que vous ne songez qu'à amasser ; que vous prêchez la sobriété , & que vous vous crevez tout publiquement , & enragez lors que vous perdez quelque bon morceau ? En disant cela , il voulut déplier la serviette que tenoit son valet qui estoit derriere ; & eut tout répandu , si le garçon n'eust esté plus fort que luy. Courage , dit Hermon , Qu'ils te disent un peu , je te prie , pourquoi ils condamnent tant la volupté & qu'ils sont plus déreglez que les autres ? Qu'il réponde plutôt , dit Zenothémis , pourquoy il ne met pas les richesses entre les choses indifferentes ? Mais toy-même , dit l'autre ; & là-dessus la dispute alloit recommencer , lorsque le Platonicien prenant la parole : Cessez , dit-il , de vous entrebattre , & je vous proposeray des questions pour entretenir la compagnie , où chacun parlera à son tour , comme dans les Dialogues de Platon. Comme chacun eut approuvé sa proposition , & particulièrement Aristénet & Eucrite , pour se délivrer

ils faisoient les fous. Il est assez exprimé ailleurs , qu'ils se crevoient de boire & de manger.

De sanglier, de lièvre, &c.

de la peine où ils estoient, Aristénet s'alla remettre en sa place, croyant que tout estoit appaisé, & l'on apporta le dernier service, où il y avoit pour chacun une piece de gibier, & un morceau de venaison, de poisson, & de dessert; En un mot, tout ce qu'on peut honnestement ou manger, ou emporter chez soy. Mais on avoit servi deux portions à chaque plat. En l'un, pour Aristénet & Eucrite; en l'autre, pour Hermon & Zenothémis. Pour Ion & Cleodème, en un troisiéme; puis pour le marié & pour moy, & pour le Precepteur & son disciple. Retiens bien tout ceci, car il est nécessaire au sujet. Alors Ion commença à dire, après s'estre excusé de ce qu'il parloit le premier, Qu'il eust esté à propos de parler des idées & des substances incorporelles, ou bien de l'immortalité de l'ame; mais parce qu'il y avoit là des gens qui ne manqueroient pas d'y contredire, qu'il discoureroit du mariage; Et premierement, qu'il seroit à souhaiter qu'on se püst passer de femmes, suivant la doctrine de Platon & de Socrate, & se contenter de l'amour des Philosophes; mais puis que cela ne se pouvoit qu'elles devroient estre pour le moins communes, pour bannir la jalousie. Cela fit éclater de rire tout le monde, qui admira le jugement du Philosophe, de louer l'amour des garçons devant des Dames, & de parler de la communauté des femmes en une nopce. Mais le Rheteur ne püst s'empescher de reprocher tout haut au Platonicien son extravagance; Et comme la dispute commençoit à s'échauffer, le Grammairien, pour les faire taire, lut l'Epithalame qu'il avoit faite, où il comparoit la mariée à Venus & à la Lune; & le marié à Nérée & à Achille; ce qui fit encore rire la compagnie. La risée estant passée, il ne restoit plus, sinon que chacun prit sa part du service. Aristénet & Eucrite n'eurent aucun différend pour ce sujet, non plus qu'Ion & Cleodème

déme, ni le marié & moi. Car outre que les parts estoient égales, on avoit mis à chacun la sienne de son costé. Mais Diphile voulut prendre celle de son disciple avec la sienne, parce que le disciple s'estoit retiré, & il tirailloit contre les valets, qui furent à la fin plus forts que luy, ce qui fit rire chacun; surtout, lors qu'on vit qu'il s'en fâchoit, comme d'une grande injure. Zenothémis aussi s'empara de l'oiseau d'Hermon, qui estoit plus gras que le sien; à quoy l'autre s'opposant, il naquit entr'eux un grand combat, comme entre les Grecs & les Troyens, *pour le corps de Patrocle.* Là dessus s'estant fait une grande huée, ils commencerent à s'entrebattre chacun avec leur oiseau, & à s'en donner par les jouës; puis se prenant à la barbe, appellerent à leur secours, l'un Cleodème, & l'autre Alcidas & Diphile, de sorte que tous les Philosophes prirent party, hormis le Platonicien, qui demeura neutre. Comme on estoit aux mains, Zenothémis prit la grande coupe d'Aristénet, & la jetta à la teste d'Hermon; mais il faillit son coup, & alla casser la teste du pauvre marié; ce qui fit jetter un grand cry aux femmes, qui entrèrent là-dessus dans la meslée, & la mariée toute la premiere, comme celle qui y avoit le plus d'intérest; puis la mere toute transie de voir couler le sang de son fils. Cependant, le Cynique faisoit le moulinet avec son baston, & en rompit la teste à Cleodème, & à Hermon la mâchoire, puis bleffa quelques valets qui se voulurent entremettre de les secourir. Les autres ne laissoient pas de se bien défendre; & Cleodème d'un coup de poing jetta un œil hors de la teste à Zenothémis, & luy arracha le nez à belles dents; & comme Diphile accouroit à son secours, Hermon le renversa le cul par dessus teste. Le Grammairien fut aussi

Il fait allusion à l'incertitude de l'Académie.

Du bout du doigt dans l'œil.

Pour le corps de Patrocle. Cecy estoit allegué plus haut; mais il venoit mieux icy.

bleffé, comme il se vouloit mesler de les séparer, & reçut dans les dents un coup de pied de Cleodème, qui le prenoit pour Diphile; de sorte qu'il vomissoit le sang avec les dents, comme dit son Homere. Tout estoit plein de cris & de tumultes; les femmes environnoient le marié en pleurant, & l'on avoit bien de la peine à les appaiser. Mais le plus grand de tous les maux, estoit Alcidas, qui imitant son Hercule, faisoit des merveilles de sa massue, & si elle ne se fust rompue dans sa main, je ne sçay ce qui en fust arrivé. Pour moy je me tenois collé contre la muraille, sans m'entremettre des querelles des Philosophes, ni me mesler de ce que je n'avois que faire; instruit par l'exemple d'Istiee, qui avoit reçu un *qui pro quo* fort dangereux, en se voulant mesler de les separer. On eust dit que c'estoit le combat des Centaures & des Lapithes. Car vous eussiez vû renverser les tables & les bufets, voler *les plats & les assiettes*, jeter les coupes à la teste, & couler le sang avec le vin. A la fin, Alcidas ayant renversé d'un coup de baston la lumiere, le danger crût par l'obscurité; mais les valets en ayant rapporté quelque temps après, tout se tourna en risée. Car on vit Alcidas qui levoit la jupe à une Musicienne, & Dionysodore qui s'estoit accommodé d'une coupe d'or qui lui tomba de dessous son manteau dans la surprise; mais il s'excusa sur ce que Ion la luy avoit donnée pour la garder, de peur qu'elle ne fust rompue, & Ion le confirmoit. Voila comme le combat finit par une raillerie. Cependant, on emportoit les bleffez en fort piteux estat, & particulièrement Zenothemis, mutilé du nez & de l'œil, & criant fort haut de la douleur qu'il souffroit; ce qui ne pust empêcher Hermon avec sa mâchoire fra-

<i>Les plats & les assiettes. J'ajoute cela pour l'amplification, & j'aime mieux dire,</i>	<i>jeter les coupes à la teste, que de les faire tomber, puis que cela est vray.</i>

case

Cassée, de crier, Victoire, & les Stoïques avouèrent que la douleur estoit un mal. Le Medecin Dionique mit le premier appareil à la playe du marié, qui estoit *fort profonde*; & il fut emporté avec sa teste entortillée, dans le char qu'on avoit préparé pour sa maistresse. En suite, il pensa les autres, qui furent emportez aussi chacun chez eux, après avoir reposé quelque peu; & ne pûrent empêcher la plupart de rendre gorge par les chemins. Alcidas se coucha de travers sur un liét, d'où l'on ne pût jamais le faire lever. Voilà comme se passa le festin, dont tu as voulu sçavoir le détail, & duquel on peut dire avec le Poëte : *Qu'il arrive bien des choses contre l'esperance des hommes.* Car qui eust jamais crû voir des Philosophes s'estropier à une nopce? Ce qui nous apprend à ne nous point mesler parmy eux, quand nous n'y avons que faire.



LA DE'ESSE DE SYRIE.

C'est la description d'un Temple, où il est parlé de son origine, & de ses ceremonies. Du reste, je doute que cette piece soit de Lucien; car il y a quelque chose qui sent la superstition: outre qu'elle est en langue Ionique.

IL y a en Syrie, assez près de l'Euphrate, une Ville qu'on nomme Sacrée, à cause qu'elle est dediée à Junon l'Assyrienne; car il semble qu'elle ne se nommoit pas de la sorte du commencement, & qu'elle ait pris ce nom depuis que les grands mysteres s'y celebrent. J'ay fait dessein de mettre icy ce qu'elle a de plus remarquable, non seulement pour les Festins & les Sacrifices; mais encore pour ce qui concerne le

Fort profonde. Cela est rejezté icy de plus haut.

Temple & son origine. Et je ne diray rien que ce que j'ay vû moy-mesme qui suis du país, ou que j'ay appris des Sacrificateurs de la Déesse : encore ne sera-ce que pour les choses qui se sont passées devant moy, & que je n'ay pû sçavoir que par le rapport d'autrui. Les Egyptiens sont les premiers de tous les peuples que nous connoissons, qui ayent eu quelque lumiere des choses divines, & qui ayent estably des Temples, des mysteres, & des ceremonies. Car les Assyriens l'ont appris d'eux quelque temps après, & ont ajoûté au culte des Dieux, celuy des Idoles, parce qu'il n'y en avoit point d'abord chez les Egyptiens. Il y a des Temples en Syrie presque aussi anciens que ceux d'Egypte, dont j'ay vû une grande partie. L'Hercule de Tyr est beaucoup plus ancien que celuy des Grecs, *quoique l'Egyptien le soit encore plus que luy.* Il y a aussi un grand Temple en Phenicie parmi les Sidoniens, qui est dedié à Astarte, que je crois estre la Lune; encore qu'un Prestre du Temple m'ait dit que c'est Europe, sœur de Cadmus & fille d'Agenor, qui disparut je ne sçay comment; & qu'en suite ceux du país luy bâtirent ce Temple, & publierent que Jupiter *l'avoit ravie pour sa beauté.* On la voit encore gravée sur leur monnoye, assise sur un Taureau; mais il y en a qui ne croient pas que ce soit elle à qui ce Temple est dedié: Il y a encore dans le país un grand Temple d'un autre Dieu qui n'est pas Assyrien, mais Egyptien, de la ville d'Heliopolis; toutefois je ne l'ay pas vû, quoique je sçache qu'il est aussi fort ancien. Mais j'ay vû à Byblis le grand Temple de Venus, où l'on celebre tous les ans les mysteres d'Adonis, *auxquels je suis initié.* Car on dit que ce fut en ce país-

Quoyque l'Egyptien. Cela n'est pas au Grec, mais il semble qu'il le faille ajoûter.

Terre pour sa beauté. Le

reste de la fable est trop connu.

Auxquels je suis initié. Sans cela, il ne les sçaurait pas.

là qu'il fut tué par un sanglier ; & en memoire de cette aventure , on luy fait tous les ans un deuil public , où l'on se bat & se lamente ; puis on luy dresse des funerailles comme à un mort , bien que le lendemain on celebre sa resurrection. Car on dit qu'il s'est envolé dans le Ciel ; & l'on s'rase la teste comme font les Egyptiens , à la mort du bœuf Apis. Les femmes qui ne veulent pas estre rasées , sont contraintes de se prostituer tout un jour aux étrangers ; & l'argent qui vient de cette débauche , est consacré à la Déesse. Mais il y a des Bybliens qui disent que c'est pour Osiris que se font toutes ces ceremonies ; & qu'il est enterré en leur pais , & non en Egypte. Et pour marque de cela , qu'il arrive tous les ans une teste, *du bois qu'on nomme Papyrus* , qui est portée par mer , d'Egypte à Byblis , en l'espace de sept jours ; & je l'ay veüe moy-mesme. Il y a encore une autre merveille en ce pays-là ; c'est qu'une riviere qui porte le nom d'Adonis , & se rend du Liban dans la mer , change de couleur en certain temps , & teint la mer comme de sang : ce que l'on impute à miracle , & c'est le temps qu'on prend pour celebrer les mysteres d'Adonis , parce qu'on croit que ce fust alors qu'il fut blessé dans la forest du Liban. Voila comme la plupart le content : mais un homme du pais m'a dit une raison plus vray-semblable de cette merveille ; Que la terre du Liban estant rougeastre , est soufflée par les vents dans la riviere à certains temps de l'année , ce qui la rend de cette couleur ; & je trouve cela plus raisonnable quoy qu'on puisse imputer ces vents à une cause supérieure. Du reste , j'ay monté de Byblis sur le Liban , le chemin d'une journée , pour voir un Temple de Venus fort ancien , qui y a esté basty

Du bois qu'on nomme Papyrus. C'estoit une espece de roseau dont on enlevoit, com-
me de grandes lames , sur lesquelles on écrivoit.

par

par Cynire. Voila tous les vieux Temples de quelque consideration , qui sont en Syrie. Mais parmi cette quantité je ne pense pas qu'il y en ait de plus *beau* ni de plus auguste que celui dont je veux parler. Car outre les ouvrages de grand prix , & les offrandes qui y sont en tres-grand nombre , il y a des marques d'une divinité présente. On y voit les statuës suer , se mouvoir, rendre des Oracles ; & l'on y entend souvent du bruit , les portes estant fermées. Aussi est-ce le plus riche de tous ceux qui sont venus à ma connoissance. Car on y apporte des presens de toutes parts , d'Arabie , de Phénicie, de Cappadoce , de Cilicie , d'Assyrie , & de Babylone : Et j'ay veu le tresor avec tous les ornemens , & les autres choses qui égalent le prix de l'or & de l'argent. Pour les festes & les solemnitez , il ne s'en trouve tant nulle part. Comme je m'enquerois de l'origine du Temple , & du Dieu qu'on y adore , j'appris plusieurs choses, les unes secrettes , les autres publiques ; mais *la plupart fabuleuses* , quoiqu'il y en ait de conformes à celles de la Grece ; & je les veux rapporter icy , bien que je ne les approuve point. La plus commune opinion est , que Deucalion de Scythie en est le fondateur. Car les Grecs disent que les premiers hommes estant cruels & insolens , sans foy, sans hospitalité , sans humanité , perirent tous par le deluge , la Terre ayant poussé hors de son sein quantité d'eaux , qui grossirent les fleuves , & qui firent déborder la Mer , à l'ayde des pluies ; de sorte que tout fut inondé. Il ne demeura que Deucalion , qui s'estoit sauvé dans une Arche avec sa famille , & une couple de bestes de chaque espece , qui le suivirent volontairement , tant sauvages que domestiques , sans

Beau. Le Grec dit ; *grand* , mot de *la plupart* , n'est pas
mais l'un & l'autre est vray | au Grec , mais il résulte en
par la description. | quelque sorte de ce raisonne-

La plupart fabuleuses. Le | ment.

s'en-

s'entremanger ny luy faire de mal. Il vogua ainsi jusqu'à ce que les eaux fussent retirées, puis il repeupla le genre humain. Mais ceux de la ville dont je parle, ajoutent à cecy une autre merveille, qu'il s'ouvrit un abîme en leur país qui engloutit toutes les eaux, & que Deucalion en memoire de cette aventure, y dressa un Autel, & *bastit un Temple*, qui est celuy dont nous parlons. On y voit encore une ouverture qui est fort petite; mais je ne sçay si elle n'a point esté autrefois plus grande. Pour preuve de ce qu'ils disent, les habitans du país avec toute la Syrie, l'Arabie, & les peuples delà l'Euphrate, accourent deux fois l'an à la Mer voisine, d'où ils puisent de l'eau en quantité, qu'ils viennent verser dans le Temple, où elle se perd par ce trou; & l'origine de cette ceremonie est encore attribuée à Deucalion, pour faire souvenir de cet accident. Voila la plus ancienne opinion, touchant ce Temple; mais il y en a qui croient qu'il a esté fondé par Sémiramis, en l'honneur de sa mere Dercéto, dont j'ay veu la figure en Phénicie, qui est une femme de la ceinture en haut, dont le bas finit en queue de poisson; mais la statuë qui est en ce Temple, porte la ressemblance d'une femme toute entiere, & cette opinion n'a point de preuve certaine. Cependant, les poissons & les colombes sont sacrées en Syrie, de sorte qu'on n'en mange point; ce qui vient à ce qu'on dit de Dercéto & de Semiramis, dont l'une est demy poisson, & l'autre a esté changée en colombe. Pour moy, je crois aisément que le Temple a esté basti par Sémiramis; mais je ne croy pas que ce soit en l'honneur de sa mere; car il y a assez de gens en Egypte qui ne mangent point de poisson, & si ce n'est pas à cause d'elle.

Bastit un Temple. Il est dit, *quelques-uns*, mais le raisonnement demandoit cela, & il est vray.

Affez de gens. Le Grec

On

On dit encore une autre chose , que j'ai apprise d'une personne digne de foy ; que ce Temple a esté consacré à Rhéa par Atis , qui a le premier enseigné aux hommes ses mystères. Car tout ce qu'en sçavent les Lydiens, les Phrygiens, & les Samothraces , vient de luy , qui estoit Lydien. Depuis que Rhéa l'eut fait Eunuque , il vécut en femme , & en prit l'habit ; & en cét estat il courut le monde , où il divulga ses ceremonies & ses mystères. Lors qu'il fut arrivé en Syrie , & qu'il vit que les peuples de delà l'Euphrate ne le vouloient pas recevoir , il s'y arresta , & y bastit un Temple à la Déesse , comme plusieurs choses le témoignent. Car la statuë est sur un char attelé par des lions , & tient un tambour à la main , estant coëffée de tours , comme les Lydiens la dépeignent. Voila ce qu'on dit , & que ces Prestres ne se châtrent pas en l'honneur de Junon , mais de Rhéa , à l'imitation d'Atis , dont je rendray pourtant ailleurs une raison plus vray-semblable. Cependant , ce qu'on publie de ce Temple , qui se rapporte aux Grecs , me plaist fort ; que la Déesse est Junon , & le Temple l'ouvrage de Bacchus , fils de Seméle , lorsqu'il passa par cette contrée , en son voyage d'Ethiopie. Car on voit encore dans le thresor , des vestemens estrangers , des pierres précieuses des Indes , des dents d'Elephant ; & il y a au parvis du Temple deux Priapes d'une grandeur extraordinaire , avec cette inscription , *Que Bacchus les a consacrez à Junon sa belle-mere.* Ces preuves-là suffiroient s'il n'y en avoit encore de plus fortes ; car les Grecs dressent des Priapes à Bacchus ; & dans ces ceremonies portent de petits hommes de bois , qui en sont fort bien fournis , que l'on nomme Neurospastes ; & il se trouve un petit homme d'airain dans ce Temple à la main droite , qui en a un tres-grand. Je parleray maintenant du Temple , de sa situation , & de son origine. On dit

dit que celui qui est à present n'est pas l'ancien, qui a esté ruiné par le temps ; mais que celui-cy a esté basty par la Reine Stratonice, qui est celle, comme je croy, qui fut aimée par son beau-fils, & dont l'amour fut découvert par l'adresse d'un Medecin. Car ce jeune Prince estant tombé malade, comme ce Medecin luy vit les yeux mourans, la voix languissante, la couleur passe, & le reste des marques de cette passion, sans autre mal apparent, il se douta de ce que c'estoit ; & pour en découvrir la cause, il fit entrer toutes les Dames de la Cour dans la Chambre du Prince, l'une après l'autre, tandis qu'il avoit la main sur son cœur ; & vit qu'il ne s'émuft pour pas une que pour Stratonice, & que le cœur commença à luy battre, lors qu'il la vit, avec un tremblement & une sueur par tout le corps. Alors il fut trouver le Roy, qui estoit en peine de la maladie de son fils, & luy dit qu'il se faloit refoudre à le perdre, parce que son mal estoit incurable. *Comme ce Prince* luy eut demandé ce que c'estoit : C'est, dit-il, un crime, plutôt qu'une maladie ; car il est amoureux de ma femme. Alors, le Roy commença à le conjurer de luy en accorder la jouissance, & de n'estre point cause de sa perte, qui causeroit un deuil général par tout l'Empire. Il ajoûta à cela plusieurs choses, pour excuser la passion de son fils. Mais le Medecin feignant d'estre mécontent, de se voir contraint d'abandonner sa femme, demanda au Roy si le jeune Prince estoit amoureux de la sienne, s'il voudroit faire ce qu'il luy conseilloit ; ce que le Roy ayant asseuré : C'est d'elle, dit-il, qu'il est amoureux ; mais je ne l'ay pas voulu déclarer d'abord, que je n'eusse découvert vostre sentiment. Cela eut tant de pouvoir sur l'esprit du Roy,

Comme ce Prince. Toute cette narration est un peu grossiere au Grec, & à l'an-

tique : Je l'ay remise à nostre air, sans rien altérer de l'Histoire.

qu'il

qu'il ceda à son fils , la Reine & l'Empire , & se retira vers Babylone , où il fit bastir une ville de son nom , sur l'Euphrate. Voila comme le Medecin découvrit la maladie de ce jeune Prince & la guerit. Mais avant que cette Princesse eut quitté son premier mary , Junon luy apparut en songe , & luy commanda de bastir un Temple dans la ville Sacrée , la menaçant de plusieurs maux en cas de refus. Elle negligea cet avertissement d'abord : mais estant tombée malade d'une grande maladie , elle le dit à son mary ; & par son avis , fit vœu de bastir ce Temple , après avoir appaisé la Déesse , par des sacrifices. Elle ne fut pas plûtoſt guerie , qu'elle partit par ordre du Roy , pour aller accomplir son vœu , avec une suite nombreuse , dont une partie estoit pour l'accompagner , & l'autre pour servir à la structure du Temple. Le Roy mesme envoya avec elle un jeune Seigneur qu'il aimoit extrêmement , nommé Combabe ; quoyque celuy-cy fist tout ce qu'il pût pour s'en excuser , de peur que sa jeunesse & sa beauté ne donnaſſent quelque prise à la médisance. Mais comme il vit que le Roy le vouloit absolument , il se retira chez luy fort triste , après avoir obtenu sept jours pour se préparer au départ. Il commença là à déplorer sa condition , de se voir sur le point de perdre les bonnes grâces du Prince , dont il estoit le favori , & peut-estre la vie , s'il venoit à estre accusé du crime qu'il apprehendoit. Dans ce desespoir , il se coupa les parties qui pouvoient donner du soupçon de luy ; & les ayant fait embaumer , les porta au Prince dans un vase cacheté , & luy dit qu'il le prioit de luy garder ce tresor jusqu'à son retour : ce que le Prince luy promit ; & après l'avoir scellé de son seau , il le remit entre les mains de ceux qui avoient la garde de son cabinet. Combabe partit en suite , & fût trois ans à son voyage. Cependant , ce qu'il avoit apprehendé , arriva ; car cette jeune

Prin-

Princesse devint amoureuse de luy , par une *longue fréquentation* , en l'absence de son mary. Ceux du pais l'attribuent à la colere de Junon , pour avoir trop tardé à executer ses commandemens, & au desir qu'eut cette Déesse de faire paroistre la vertu de Combabe. Du commencement Stratonice fit tout ce qu'elle put pour vaincre ou dissimuler son amour ; mais comme elle vit que cela ne servoit qu'à l'augmenter & que l'entretien continuel d'un jeune Seigneur si accomply, l'allumoit de plus en plus , elle resolut à la fin de se déclarer. Pour le faire plus adroitement , elle fit un grand festin , afin d'avoir moins de pudeur, & de le pouvoir attribuer à gayeté. Et comme ils eurent soupé , elle entra dans l'appartement de Combabe , & lui découvrit sa passion. Il luy répondit premierement qu'il voyoit bien que c'estoit par une galanterie & pour l'éprouver , afin de se moquer après de lui ; & lors qu'il vit qu'elle persistoit dans son dessein , il s'excusa sur la fidelité qu'il devoit à son maistre. A la fin , comme elle ne recevoit aucune excuse , il luy fit voir qu'il n'estoit pas en estat de la servir, ajoutant les raisons qui l'avoient pû obliger à se faire ce sanglant outrage. La Princesse surprise d'un accident si impreveu quitta sa poursuite , & non pas son amour ; desorte qu'elle ne pouvoit vivre sans luy , & tâchoit à divertir sa passion , dans la douceur de son entretien. Cette affection a passé depuis aux Prestres du Temple qui deviennent ainsi amoureux des femmes , & el-

*Il s'en
Enuques.*

Comme Phédre fit Hippolyte. Il n'est point nécessaire d'a-
Tom. II. Bb bout

bout. Mais je ne puis croire, si elle l'aimoit véritablement, qu'elle se pût refoudre à le perdre. Quoy qu'il en soit, comme il se fut rendu en diligence près du Roy, *assuré sur sa vertu*, il ne fut pas plutôt arrivé qu'il fut arrêté prisonnier; & le Roy ayant assemblé son Conseil, l'accusa publiquement d'avoir débauché sa femme, trahy son bien-faiteur & souillé les mystères des Dieux par un adultere. Toutes les excuses qu'il eust pû alleguer, ne luy eussent servy de rien, parce que la vray-semblance faisoit contre luy, & qu'il y avoit là une infinité de faux témoins pour le condamner. Aussi ne répondit-il rien à ces accusations; mais comme il vit qu'on l'alloit envoyer au supplice, il pria le Roy de luy remettre entre les mains le déposit qu'il luy avoit donné, comme l'accusant sous main de se le vouloir approprier. Le Prince l'ayant fait venir aussi-tôt, il rompit le cachet, & fit voir les pieces justificatives de son innocence. *Alors le Roy* tout confus courut l'embrasser, & se plaignit à luy du crime qu'il avoit commis contre soy-mesme. Mais pour le consoler du mal qu'il luy avoit fait, il envoya sur le champ tous ses accusateurs au supplice; & ils receurent la mort, sur le point qu'ils attendoient la recompense. En suite il combla ce jeune Seigneur de nouvelles faveurs, & voulut qu'il n'y eût rien de secret pour luy, & qu'il pût entrer à toute heure où estoit le Roy. Après, il le renvoya à sa priere, travailler à l'accomplissement de l'ouvrage qui estoit demeuré imparfait; & pour récompense de sa vertu, il luy fit dresser une statuë d'airain dans ce mesme Temple, en habit d'homme, avec un visage de femme,

joûter *Schénoë*. Du reste, ce qui suit vient bien également à toutes trois.

Assuré sur sa vertu. J'ex-

primay ensuite qu'il avoit

laissé chez luy les pieces justificatives de son innocence.

Alors le Roy. Je tranche court ces choses, qui n'ont point besoin de longs discours.

fait

*Hermes-
clés le
Rhodien.*

fait de la main du meilleur Maître de ce temps-là. On dit que plusieurs de ses amis par complaisance, ou par inspiration, se firent Eunuques à son exemple, & qu'ils allerent passer là avec luy, le reste de leurs jours, pour le consoler. Cette coustume se conserve encore parmi les Prestres de ce Temple; mais ils n'ont plus ny d'autre habit, ny d'autres occupations que celles des femmes, & cela par une rencontre malheureuse qui arriva encore à Combabe. Car on dit qu'une jeune étrangere estant devenue amoureuse de luy, se tua de desespoir, après qu'elle eut appris ce qu'il estoit; de sorte que touché veritablement de ce malheur, il ne s'habilla plus depuis qu'en femme, afin que personne à l'avenir n'y fust trompé. Voilà l'histoire de Combabe. Je parlerai tantost plus particulièrement de ces Prestres, & diray leurs coustumes, & leurs ceremonies; mais je veux avant cela vous décrire le Temple & sa situation. Il est basty au milieu de la ville sur une coline, & ceint de deux murs, dont l'un est fort ancien, & l'autre tout nouveau. Il y a un parvis de cent toises; où sont ces priapes dont j'ay parlé, qui ont trois cens brasses de haut. Nonobstant tout cela, il y a un homme qui y monte deux fois par an, & qui y demeure perché l'espace de sept jours. La plupart croyent qu'il converse là haut avec les Dieux, qui entendent de plus près ses prieres, & qu'il leur demande l'abondance & la fertilité du pais. Mais les autres croyent que c'est en memoire du déluge où les hommes se sauverent au plus haut sommet des arbres & des rochers. Toutefois, je croy plutôt que c'est en l'honneur de Bacchus, parce que les priapes

Un parvis de cent toises. On verra ensuite, que l'entrée du Temple estoit du costé de l'Orient, sans marquer icy de quel costé.

Qui ont 300 brasses. Il semble qu'il y ait erreur au chiffre, car il n'est pas croyable qu'une tour puisse avoir 1800 pieds de haut.

B b 2

qu'on

qu'on luy dresse, ont accoustumé d'avoir un homme de bois au haut bout, dont je ne dirai pas la raison. Or ces gens-cy y montent de cette sorte : Ils se lient à travers le corps avec la statue, & appuyant le bout du pied *sur les endroits* qui débordent, se guident en haut, levant la corde où ils sont attachez, à mesure qu'ils montent, comme font ceux qui grimpent sur les palmiers en Egypte & en Arabie. Lorsqu'ils sont au haut, ils jettent en bas une corde qu'ils ont portée avec eux; par le moyen de laquelle ils tirent à eux du bois pour se huter, & *le reste de leurs commoditez*. Ceux qui entrent leur donnent quelque piece, soit d'or ou d'argent, ou de cuivre; & disent leur nom à un homme qui est en bas, qui en avertit celuy qui est en haut, lequel prie aussi-tost pour eux, en sonnant une clochette qui fait grand bruit. On dit qu'il passe-là les nuits entieres sans dormir; & que si-tost qu'il veut s'endormir, il y a un Scorpion qui le reveille, ce que je ne sçai point; mais cela fait partie de ces mysteres; & veritablement, la crainte qu'il a de tomber, pourroit toute seule luy dérober le sommeil. Le Temple est tourné vers l'Orient & ressemble à ceux d'Ionie; il est élevé hors de terre de la hauteur de deux toises, & l'on y monte par de petits degrez de pierres; après quoy l'on trouve un grand portique, d'une structure admirable. Les portes du Temple sont d'or, aussi-bien que la couverture, sans parler du dedans qui brille par tout de mesme métal. On y sent une odeur telle qu'on dit qu'il y a en l'Arabie heureuse, qui dure fort longtemps, & qui se fait sentir de fort loin; de sorte qu'on s'en souvient toute sa vie. Le Temple est distingué en deux parties, dont l'une est

Sur les endroits. Le Grec dit, que c'estoient des pieces de bois qui débordoient, sur lesquelles on pouvoit poser le pied.

Le reste de leurs commoditez. Ce qu'il ajoute, est déjà dit.

com-

comme le sanctuaire, où l'on monte par quelques degrez ; mais il n'est permis qu'aux Prestres d'y entrer , & seulement aux principaux , encore qu'il soit tout ouvert. Au dedans sont des statuës d'or de Jupiter & de Junon , toutes deux assises ; mais l'une portée sur des bœufs , & l'autre sur des lions. Ils appellent Jupiter d'un autre nom , quoyque sa statuë soit toute semblable aux autres du mesme Dieu. Mais celle de Junon a quelque chose de plusieurs autres Déesses ; car elle tient un sceptre en une main , & en l'autre une quenouille ; elle a la teste couronnée de rayons , elle est coëffée de tours ; elle est ceinte d'une écharpe , comme la Venus celeste. Elle est aussi ornée d'or & de pierreries de diverses couleurs , qu'on apporte de toutes parts , tant d'Egypte & d'Ethiopie , que d'Armenie , Médie , Babylone & des Indes mesmes : Mais ce qui est de plus merveilleux , c'est une pierre précieuse qu'elle a sur la teste , qui jette tant de clarté , que tout le Temple en est éclairé la nuit ; c'est pourquoy on lui a donné le nom de lampe ; mais de jour elle n'a presque point de lumiere , & paroît seulement comme de feu. Cette statuë a une autre merveille ; c'est que de quelque costé qu'on la considere , il semble toujours qu'elle vous regarde. Entre cette figure & celle de Jupiter , il y en a une autre de mesme métal , qui n'a point de nom ; aussi ne ressemble-t-elle à aucune statuë des Dieux , & l'on se contente de la nommer la statuë. Les uns disent que c'est Bacchus , les autres Deucalion

Minerve, Venus, la Lune, Rhéa, Diane, Némésis, les Parques.

Sardonix, Hyacinthes, Enserandes, &c.

On, ny de forme particulière, mais porte l'image des autres Dieux:

Ceinte d'une écharpe. Le Grec semble dire que c'estoit sur la teste ; mais je pense que le Ceste de Venus se mettoit à la ceinture ; sinon , il faut lire voile , au lieu d'écharpe , & dire qu'elle l'avoit sur la teste.

A aucune statuë des Dieux.

J'y mis en marge , ce qui est au Grec , parce que cela n'est pas bien clair ; & mon expression , quoyqu'elle semble contraire , revient à ce qu'il veut dire ; car il entend par là , qu'on ne sçavoit à qui elle ressembloit.

On, au
haut.

ou Sémiramis, à cause qu'elle a une colombe d'or sur la teste. C'est elle qu'on porte deux fois l'an vers la Mer, lorsqu'on va puiser l'eau dont j'ay parlé. A la main gauche du Temple, il y a une niche pour la statuë du Soleil; mais elle n'y est point. Car ces peuples ne font point de représentation du Soleil ny de la Lune, parce qu'ils disent que ce sont des Dieux visibles, au lieu que les autres ne se voyent point; c'est pourquoy on en garde l'image. En suite est la statuë d'Apollon, puis Atlas, *Mercur*e & Lucine; mais Apollon est peint barbu, & en un âge parfait, & non pas en jeune homme, comme de coustume, parce qu'ils disent que c'est une imperfection. Sa Statuë a encore cela de particulier, qu'elle est habillée, au lieu que les autres statuës de ce Dieu ne le sont point. J'en pourrois conter plusieurs autres particularitez; mais je me contenteray de remarquer la principale, qui est l'Oracle qu'Apollon rend luy-mesme; au lieu qu'ailleurs ce sont ses Prestres. Quand il veut prédire, il s'ébranle. Alors ses Prestres le prennent sur leurs épaules; & s'ils ne le font, il se meut de luy-mesme, & suë. Lors qu'ils le tiennent, il les conduit où il veut, & les guide comme un cocher fait ses chevaux, tournant deçà & delà, & passant de l'un à l'autre; tant que le souverain Prestre l'interroge de ce qu'il veut sçavoir. Si la chose luy déplaist, il recule; sinon il s'avance, & je l'ay veu une fois s'élever & marcher par l'air. Voila comme ils devinent sa volonté; & ils ne font rien en public ny en particulier, sans l'avoir consulté auparavant. Il prédit le changement des temps & des saisons, & la mort mesme; jusques-là que cette statuë sans nom, que l'on porte vers la Mer, ne se remuë que par son ordre. Voila

*Mercur*e, &c. Cela est ailleurs chez l'Auteur.

Et la mort mesme: Ou bien,

quand il n'y en aura plus; C'est à-dire, de temps & de saison.

com-

comme le Temple est fait par dedans. Dehors il y a un grand Autel d'airain, *avec plusieurs statues*, tant de Rois que de Sacrificateurs, dont je diray les principales. Celle de Semiramis est à main gauche, étendant la main, & montrant le Temple ; & voici la raison qu'on en dit. Comme elle eut commandé un jour qu'on n'adorast qu'elle par tout son Empire, elle tomba dans de grandes maladies & calamitez, qui l'ayant fait devenir sage, elle ordonna qu'on adorerait désormais Junon au lieu d'elle ; c'est pourquoy elle fait signe de la main que c'est elle qu'il faut adorer. J'y ay veu aussi les statues d'Hélène, d'Hécube & d'Andromaque ; celles de Paris, d'Hector, d'Achille, de Nérée, de Progné & de Philomèle : celles-cy en l'estat qu'elles estoient avant que d'estre changées ; & Térée peint en oiseau. Il y en a encore une autre de Semiramis, celle de Combabe dont j'ay parlé, une de Stratonice, qui est fort belle ; & une autre d'Alexandre, peint au naturel, avec Sardanapale tout auprès ; mais en autre figure & en autre habit. Au parvis du Temple sont plusieurs bestes sauvages & privées, qui vivent ensemble sans se faire mal, ny à personne ; ce qu'on impute à la divinité, à laquelle elles sont consacrées. Il y a plusieurs Prestres, dont les uns sont employez à égorger les victimes, les autres à *ter.* faire des effusions ; ceux-cy à porter le feu, ceux-là à servir à l'Autel. Il y en avoit de mon temps plus de trois cents, seulement occupez aux sacrifices. Ils sont tout habillez de blanc, & portent un chapeau sur la teste ; mais le souverain Pontife est vestu de pourpre, avec une Tiare d'or, & s'élit tous les ans. Il y a une autre multitude de gens qui servent aux Ceremonies, comme jouteurs de flûtes & de chalumeaux, & Prestres chastez, sans parler des femmes éprises de fureur prophetique. On sacrifie deux

Avec plusieurs statues. Ajoutez, de mesme métal.

Chevaux, bœufs, lions, ours, agles.

On, per-

fois le jour , & chacun se trouve au sacrifice ; mais l'on ne dit mot à ceux de Jupiter , au lieu qu'on celebre ceux de Junon avec force chansons , au son des flûtes & des cymbales , sans qu'on sçache la raison de cette diversité. Il y a un estang fort poissonneux près du Temple , où il y a de grands poissons qui ont chacun leur nom , & qui viennent quand on les appelle. J'en ay veu un plusieurs fois qui avoit sur l'aileron de l'épine du dos , un petit ouvrage d'or qu'on y avoit appliqué. On dit , mais je n'en ay pas éprouvé , que cet estang a deux cens brasses de profondeur : il y a un Autel de pierre au milieu , qu'on diroit qui se remuë , & plusieurs le croient ; mais je pense qu'il est porté sur des colonnes , qui sont au fond de l'eau. Cet Autel est toujours couronné & encensé par des personnes qui y abordent à toute heure à la nage , pour faire leurs devotions. On y fait aussi de grandes festes , qu'on appelle les descentes du Lac , où l'on porte tous les Dieux , & Junon toute la première ; de peur que Jupiter n'envisage devant elle les poissons ; car on tient que cela les feroit tous mourir. Elle le devance donc , & le prie de se retirer ; ce qu'il fait à la fin , après quelque contestation. Les plus grandes cérémonies se font à la Mer , dont je ne diray rien , parce que je ne m'y suis pas trouvé ; mais ceux qui y vont , en rapportent chacun un vase plein d'eau , qui se doit ouvrir par l'un des Prestres Eunuques , qui demeure sur le bord du Lac , & qui rompt le cachet pour de l'argent ; ce qui luy est de grand revenu. Au retour , on épanche l'eau dans le Temple , à l'honneur du Dieu , & après avoir sacrifié , on se retire. La plus grande feste que j'y aye veüe , est au commencement du Printemps , & s'appelle la Torche ou le Bûcher. On coupe pour cela de grands arbres , que l'on plante à l'entrée du Temple ; & l'on y pend des brebis & des chevres & autres animaux tout vifs ,

avec

avec des habits, & des ouvrages d'or & d'argent; puis on y met le feu, après avoir promené les Dieux à l'entour.

Plusieurs accourent à cette fesse, tant de la Syrie que des Provinces voisines, & chacun y apporte ses Dieux. On s'assemble à certains jours dans le Temple, où sont plusieurs de ces Eunuques dont j'ay parlé, & d'autres qui sont employés au service divin, qui se donnent le fouet les uns aux autres sur les épaules, après s'estre tirez du sang des coudes.

Cependant, on joue du tambour & de la flûte, & l'on chante des Hymnes & des Cantiques, qui sont inspirez sur le champ : mais cela se fait hors du Temple, & ceux qui le font n'y peuvent entrer.

Quelques-uns entrent alors en fureur ; & après avoir jetté de grands cris, tirent leurs couteaux & se coupent les parties naturelles, puis courent tous nus par la ville, les tenant en leur main, & les jettent dans une maison, d'où l'on est obligé de leur fournir des habits de femmes. Quand ces Eunuques sont morts, on ne les porte pas au bucher comme les autres, mais leurs compagnons les chargent sur leurs épaules, & les transportent hors de la ville, où ils les couvrent de pierres, puis se retirent ; mais ils n'oseroient entrer de sept jours au Temple, *encore faut-il qu'ils se purifient* auparavant.

Lorsqu'ils ont veu un corps mort, ils n'oseroient aussi y entrer que le lendemain : mais les parens du mort n'y peuvent aller, qu'après trente jours, & seulement après s'estre rasé la teste. Les bestes qu'on immole, sont des taureaux, des *On boufs* vaches, des brebis, & des chevres : mais on n'y sacrifie jamais de pourceaux, quoyque quelques-uns croient que ce n'est pas par abomination, mais par respect, & que c'est pour cela aussi qu'ils n'en mangent point.

Encore faut-il qu'ils se purifient. Je l'ay suppléé à la suite.

De tous les oiseaux , le pigeon leur est le plus saint , & ils ne l'oseroient seulement toucher : Que s'ils le font par hazard , ils sont pollus le reste du jour ; c'est pourquoy les pigeons demeurent parmi eux sans crainte & mangent devant tout le monde.

Cela a du rapport à nos mystères.

Hiérophant.

Espece de Baptême de fin.

Ceux qui arrivent la premiere fois à cette feste, se font raser la teste & les sourcils ; & après avoir sacrifié une brebis , l'apprestent & la mangent ; puis étendant la peau ils s'agenouillent dessus & se coëfant des pieds & de la teste , prient les Dieux en cet estat d'avoir agréable le sacrifice , à la charge de leur en faire un autre plus grand. Après , ils se couronnent d'une guirlande , & en font autant à tous ceux qu'ils rencontrent ; mais depuis qu'ils sont sortis de leur pais , jusqu'à leur retour , ils ne se lavent ny ne se désalterent qu'avec de l'eau fraîche , & ne se couchent que sur terre. Lors qu'ils arrivent dans la Ville où est le Temple , ils se logent chez un homme de leur pais , que chaque ville y entretient pour ce sujet , & qu'on nomme le Montreux , parce qu'il enseigne tout ce qu'il faut faire. On ne sacrifie pas dans le Temple ; mais après avoir amené sa victime à l'Autel , & fait ses effusions , on la ramene chez soy , où l'on fait ses prieres & son sacrifice. Il y en a encore d'une autre sorte , que l'on fait en cette façon. On couronne sa victime , puis on la lâche à la porte du Temple , d'où elle se precipite en bas du roc sur lequel il est basti , & se rompt le cou. Quelques-uns en font autant à leurs enfans , hormis qu'ils les enferment auparavant dans un sac , puis les jettent en bas , leur reprochant que ce ne sont pas des hommes , mais des bestes. Ils se brulent tous , les uns au poignet , les autres au cou ; c'est pourquoi tous les Assyriens ont des marques de brulure. Ils pratiquent une autre coustume , qui est de laisser croistre les cheveux aux enfans , jusqu'à ce qu'ils soient

soient grands, puis de les couper dans le Temple & de les consacrer à Dieu dans un vase d'or ou d'argent, après avoir écrit leur nom dessus. J'en ay fait autant quand j'estois jeune, & ma chevelure est encore au Temple, dans un vase; mais les jeunes gens consacrent aussi les prémices de leur barbe. Il n'y a que les Trézéniens de tous les Grecs, qui imitent cette coustume; car les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ne se marient point qu'ils n'ayent coupé leurs cheveux à l'honneur d'Hippolyte.



LOUANGE DE DEMOSTHENE.

Ce Panegyrique est d'une façon toute particulière; car entre qu'il se fait comme en passant, il finit par un Dialogue d'Archias & d'Antipater, & non pas de ceux qui ont parlé d'abord.

COMME je me promenois à Athènes sous le Portique, un peu avant midy, je trouvai en sortant à main gauche, Tersagore, dont le nom peut-être ne vous est pas inconnu. C'est un petit homme robuste, assez blanc, qui a le nez aquilin. Je luy criai d'abord: D'où vient le Poète Tersagore, & où va-t-il? *Je viens*, dit-il, *de chez moy*, pour me promener icy; car je me suis levé la nuit, & ay travaillé tout le matin, pour faire quelque chose à l'honneur d'Homere, dont on celebre aujourd'huy la naissance; & si tu es de loisir, je te montrerai ce que j'ay fait, car je l'ay apporté avec moi. Je n'ai rien à faire, lui dis-je; & j'entendrai volontiers de ta

Dont le nom, ou le visage;
mais cela est indifférent.

Je viens, dit il, Je retranche en ce discours plusieurs interrogations & réponses,

qui causent de l'obscurité.

J'entendrai volontiers, &c.

J'oste quelques particularitez déjà marquées ou inutiles.

bou-

bouche les louanges d'Homere , comme autant de remercimens des avantages que tu as tirez de sa Poësie. Pour moy, dit-il, je suis plutôt venu pour lui faire des Prieres que des actions de graces: Et en disant cela, il me montra son image qui est peinte comme tu sçais avec de grands cheveux, à la main droite du Temple des Ptolomées. *Plust à Dieu*, lui dis-je, *que les vœux y servissent de quelque chose*; car il y a long-temps que j'aurois fait le Panegyrique de Demosthène. Mais il me semble que tu fais comme celui qui ayant vaincu à la course, & nettoiyé la poussiere de ses pieds, vouloit entretenir un Athlète qui estoit prest d'entrer à la lute; mais l'autre lui répondit, qu'il ne causeroit pas tant, s'il estoit encore au commencement de la carriere. Ainsi ayant remporté la victoire, tu te souches peu de ceux qui veulent tenter la fortune du combat. Comme si c'estoit une chose si difficile, me dit-il, que de louer Demosthène. Est-ce, lui repartis-je, que tu fais plus de cas d'Homere que de lui; & que tu te glorifies d'avoir achevé le Panegyrique de l'un, & crois qu'il y a peu d'affaire à celui de l'autre? Je ne voudrois pas, reprit-il, faire naistre quelque differend entre ces Heros; mais il est vrai que j'ai plus d'inclination pour le premier. Ne te semble-t-il pas, lui dis-je, que j'ai le même sentiment pour Demosthène, que tu as pour ton Homere? Tu es peut-estre de ceux qui croient que la Prose n'est rien, à comparaison des Vers, & qui nous méprisent comme les Cavaliers font les gens de pied? Dieu me garde, dit-il, d'estre fou jusqu'à ce point, quoyqu'il faille de la fureur pour la

Plust à Dieu, &c. L'Auteur semble dire icy le contraire de ce que j'ay mis plus haut, qu'il estoit venu pour faire des prieres, plutôt que des actions de graces; car il dit, qu'il attribue à l'inspiration

d'Homere, quantité de Vers qu'il a faits. C'est pourquoy je l'ay osté, de peur que cela ne choquast. Du reste, j'ay exprimé plus haut, que s'il veut, il resitera ce qu'il a fait.

Poësie. Il en faut aussi pour la Prose, lui repartir-je; & l'Orateur ne peut rien faire de grand ny de sublime, sans quelque espece d'enthousiasme. Je me plais quelquefois, dit-il, de comparer les plus beaux endroits d'Homere, avec ceux des principaux Orateurs; & particulièrement de Demosthene; comme l'invective d'Achille contre Agamemnon, avec celle de ce grand homme contre Philippe, à qui il reproche presque les mêmes vices. *C'est un bon augure*, dit l'un, *de combattre pour son pays*; Et l'autre, *il faut que les gens de bien, qui entrent dans le maniment des affaires publiques, n'ayent que de belles esperances*. En un autre endroit, *Quels soupirs ne pousseroient point ces Grands hommes, qui se sont immolés pour la gloire & pour la liberté de leur pays*? Ce qui se rapporte à ce que dit Homere, *Que le vieux Pelée jetteroit de grandes clameurs, s'il avoit appris ces choses*. Je compare aussi le torrent de Python, avec les tempestes d'Ulysse; Et, Si nous estions exempts de mort & de vieillesse, avec ces mots, *La mort est commune à tous les hommes; & les Palais des Rois ne sont pas plus exempts de ses coups, que les Cabanes des Bergers*. Enfin leur esprit s'est rencontré en mille endroits, où l'on voit la même vigueur, les mêmes mouvemens, les mêmes figures, les mêmes transitions, les mêmes comparaisons & les mêmes pensées, exprimées avec la même facilité. Mais il me semble que Demosthene a repris plus délicatement la molesse des Atheniens, que s'il les eust appelez femmes, à l'exemple d'Homere, & qu'il represente plus fortement les choses que lui, qui fait tenir de grands discours à ses Heros, dans la chaleur du combat. Les nombres mêmes & les cadenc-

Les plus beaux endroits d'Homere. Les vertus seront marquées plus bas.

Où l'on voit la même vigueur, &c. On pourroit rapporter cela à Demosthene

seul; mais il me semble qu'il est mieux de la façon. Du reste, j'ay ajouté quelque chose icy, qui estoit touché ailleurs.

*Thébes
& Egypte.*

ces de cet Orateur chatouillent autant mon oreille, que celles du Poëte ; comme celui-ci ne remplit pas moins les figures de l'Oraison, que l'Orateur même. Car les graces de l'Art se trouvent souvent jointes dans ses ouvrages à celles de la Nature. Je ne méprise donc pas ton talent, quoyque je croye que la louange d'Homere soit beaucoup plus difficile que celle de Demosthène. Car on ne sçait ni ce qu'il estoit, ni ce qu'il faisoit, ni son país, ni sa race, ni le temps auquel il a vescu. Autrement, il n'y auroit pas tant de dispute, qu'il y en a sur ce sujet. Et l'on ne douteroit pas si Colophone est sa patrie, ou Chio, ou Smyrne, ou Cumes, ou Thebes, ou cent autres villes: Ni si son pere est Méon, le fleuve de Lydie, ou quelque homme de ce nom ; & sa mere Ménalopis, ou quelque Nymphé d'entre les Dryades ; & s'il a vescu du temps des Heros, ou depuis. Car on ne sçait pas même s'il n'est point plus ancien qu'Hesiodé, sous le nom de Melesigene, & s'il estoit pauvre & aveugle, ainsi qu'on le crie. Comme on ne peut donc faire fondement sur des choses incertaines, il se faut renfermer dans les louanges de la Poësie, au lieu que tout est illustre en Demosthene ; & qu'il ne couste rien à apprestre des viandes qui sont exquisés, parce qu'elles sont bonnes, même sans apprest. Premièrement, il estoit d'Athenes, qui est si celebre pour les Lettres & pour l'Eloquence, & comme le rempart de toute la Grece. Que si c'estoit la patrie de mon Heros, je pourrois parler des Dieux à qui elle doit son origine ; de leurs amours, de leurs jugemens, de leur habitation, de leurs presens, de leurs mysteres ; Je dirois ses Loix, ses Arrests, ses Assemblées, ses Colonies, ses Victoires, & ses Trophées, qui sont si grands & en si grand nombre, tant sur mer que sur terre, qu'il faudroit plus d'un Demosthene pour les pouvoir dignement décrire, & qu'ils fourniroient tout seuls

seuls la matiere d'un Panegyrique. Car on peut joindre aux loüanges d'un Heros , celles de sa Patrie; Isocrate mesme a inseré les loüanges de Thesée, parmi celles d'Helene, à cause qu'il fait à la gloire d'une Dame, d'avoir d'illustres Galans; & les Poëtes sont encore plus libres. Mais tu craindrois peut-estre d'avoir trop de matiere, & de faire comme on dit, le portail plus grand que l'édifice. Laisant donc là Athenes, venons à la dignité de son pere, qui est, comme dit Pindare, un fondement d'or pour la loüange du fils; Il estoit Amiral, & l'on sçait qu'en son pais il n'y avoit point de plus belle charge. Qu'es'il a laissé son fils orphelin, cela n'a servi qu'à faire éclater davantage la gloire de nostre Orateur. On ne sçait rien de l'éducation ni des exercices d'Homere; & pour le loüer on ne peut pas se servir du laurier d'Hesiodé, qui inspiroit la Poësie aux Bergers de la contrée; mais pour toy, tu as dans les loüanges de Demosthene, Callistrate, Isocrate, Isée, Alcidas, Eubulide. Tu peux ajoûter, qu'encore qu'il y eust mille sujets de débauche dans Athenes, capables de corrompre jusqu'aux enfans de famille, qui sont sous la discipline de leurs peres; tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit de Demosthene, nonobstant la négligence de ceux qui avoient soin de sa conduite, & la fragilité de la jeunesse. Mais l'amour de l'honneur & de la vertu le transporta de la maison de Phrynée à l'école de Platon, d'Aristote, de Theophraste, & de Xenocrate. Tu pourras dire là-dessus, qu'il y a deux sortes d'amour; l'un brutal, & veritablement né de la mer, puis qu'il est comme elle impetueux & sujet aux tempestes & aux orages; l'autre celeste, qui nous attire à soi par une douce violence, comme par la chaisne d'or de Jupiter, & nous approche de son trône. C'est cet amour qui lui applanit toutes les difficultez qui estoient sur son passage; Qui lui fit razer

la moitié de la teste ; Qui lui rendit facile *la grasse* , *le miroir & l'épée* ; Qui lui fit vaincre les défauts de sa langue , de sa prononciation , de sa memoire ; mépriser les bruits du peuple , & passer les nuits & les jours entiers à l'étude. Il ne se faut donc pas émerveiller si son éloquence nous estonne , tant par la multitude des pensées , & par la force de l'expression , que pour ce qui concerne les passions & les mouvemens. Il a par tout de la force , de la grandeur , de la sagesse , de la variété. Enfin , il est le seul des Orateurs , comme dit Leosthène , dont le discours est animé. Car on ne lui peut reprocher , comme à Eschyle , qu'il travailloit après avoir bû , afin d'avoir plus de feu ; veu qu'il ne buvoit que de l'eau. De-là vient la raillerie de Demades , que les autres Orateurs haranguoient à l'eau ; mais que Demosthène y composoit : Et Pythéas disoit que ses harangues sentoient l'huile , à cause de la peine qu'il y prenoit. Voila ce que nous avons de commun , dit-il , dans les louanges d'Homere & de Demosthène ; mais venons à ce que celui-cy a de particulier , *sa douceur* , *son humanité* , *sa vigilance* , *sa vigueur à entreprendre & à executer*. Comme il vouloit continuer , j'e l'interrompis , & lui dis qu'il avoit envie de me noyer , & non pas de me defalterer. Oui , dit-il , si je venois à parler de ses grandes & immortelles actions , de sa magnificence dans les festins publics & dans les spectacles , des dépenses qu'il a faites pour armer des Galeres , pour fortifier la ville d'Athènes , pour délivrer les captifs , pour marier les pauvres filles. Quand je considere toutes ces choses , avec le reste de son Gou-

*Horloge
d'eau.*

La grasse, le miroir, l'épée, la tourse. On dit qu'il declamoit en un lieu sous terre , avec un miroir devant lui , pour regler ses gestes & sa contenance ; une épée pendue en l'air , pour ne point

hausser trop les bras ; & qu'il s'estoit fait raser la moitié de la teste , pour s'empescher de sortir.

Sa douceur, &c. Une partie de ces choses est transportée icy de plus bas.

ver-

vernement ; ses Loix , ses Decrets , ses Ambafades , ses Harangues , Je dis en moy-mefme , Comment un homme peut-il apprehender de manquer de matiere , dans les louanges de Demosthene ? car à te voir faire des vœux & des fouhais , il sembloit que tu en fusses en peine. Mais tu devrois plutôt apprehender d'en estre accablé , & de ne pouvoir contempler tant de lumiere. Car il m'est arrivé la mesme chose dans les louanges du Prince des Poëtes ; & je faillis à tout quitter , pour ne les pouvoir bien comprendre. Mais pour ne point passer pour un faux aiglon dans la Poësie , j'y accoustumay peu à peu mes regards. Toutefois ton travail , comme je dis , me semble plus aisé que le mien. Car toute la louange d'Homere est renfermée dans sa Poësie , parce qu'on ne sçait rien du reste , que ce qu'on en conjecture par là ; mais celle de Demosthene est comme un parterre de fleurs , où l'œil ne sçait que choisir ; ou comme ces festins de voluptueux , où l'on trouve de quoi contenter tous les sens. Ainsi , l'on ne sçait sur quoi arrester sa veüe , lorsqu'on vient à considerer , ou sa nature , ou son art , ou son esprit , ou son éloquence , ou sa conduite , ou sa resolution , ou le mépris qu'il a fait des richesses , ou sa foi , ou sa justice , ou son humanité , ou sa prudence , ou le nombre innombrable de ses belles actions ; *Eubæe* , Megare , Beocie , Chio , Rhodes , l'Hellespont , Bisance , qui nous font écrier avec Pindare , *Que chanterai-je le premier , Ou , Me-*
ou Ismene , ou le javelot doré ; ou les soldats engen- lie à la
drez des dents du serpent , ou Thebes aux sept portes, quenaille
ou la force d'Hercule l'indomptable , ou les divers dorée.
honneurs de Bacchus , ou le mariage de la belle Har-
monie ? Ainsi , l'on ne sçait que louer , ou ses paroles , ou ses actions , ou sa vie , ou sa mort , ou son éloquence , ou sa doctrine ; mais pour ne se point tromper , il les faut prendre séparé-

Eubæe. J'ay déjà exprimé les loix.

Tom. II.

Cc

ment,

ment, & s'exercer sur l'une de ces choses, comme s'il n'y en avoit point d'autres. Si l'on parle de son éloquence, on la mettra en parallele, avec celle de Periclés, qui a esté comparée à des foudres & à des tonnerres, & qui laissoit un aiguillon dans l'esprit; mais la nostre a cet avantage, qu'elle a souffert l'effort des temps, & le jugement de la pòsterité; au lieu que celle de Periclés est morte avec luy. Mais je te laisse cela à traiter, si tu prens ce sujet: Que si tu te proposes de louer ses vertus ou ses actions, tu en pourras prendre une, ou bien deux ou trois, si tu veux t'étendre davantage; car elles te fourniront une assez ample matiere pour un Panegyrique. C'est ainsi qu'Homere se contente de louer quelquefois une partie de son Heros, comme la teste, les pieds ou la chevelure, les armes mesme, ou les ornemens, & les Poètes ne feignent point de célébrer les dards d'Apollon & l'Egide de Jupiter. Demosthene doncte pardonneroit aisément, quand tu n'entreprendrois de louer qu'une de ses vertus, puisqu'il auroit bien de la peine lui-mesme à les louer toutes ensemble. Comme Therfagore faisoit ce discours, avec beaucoup de vehemence; Je croy, luy dis-je, que tu veux faire voir que tu n'es pas seulement grand Poète, mais grand Orateur. Je l'ay fait, dit-il, afin que n'estant plus en peine de traiter ton sujet, tu m'écoutes plus attentivement. Tu n'as rien fait pour moy, luy dis-je, & Dieu veuille seulement que tu n'ayes fait tout le contraire, comme ces Medecins ignorans qui traitent un mal pour un autre. Car tu as donné des regles pour un apprentif, & il y a long-temps que je sçai toutes ces choses. Il en est, dit-il, comme du grand chemin, qui est toujours le meilleur; & il faut imiter ce conducteur de cha-

Et les Poëtes. Il n'est pas
nécessaire de dire ici qu'on ne
peut pas comprendre en un,
tous les bienfaits des Dieux,

car cela oste la force à la
comparaison.

Il faut imiter. Il vaut mieux
que ce soit luy qui dise cela.
riots

riots , rival de la gloire de Platon & de ses disciples ; qui pour montrer son adresse , fit plusieurs tours sur une même ligne , à l'entour de l'Academie , sans qu'il parust que la trace d'un chariot. Je suis de sentiment tout contraire , luy dis-je ; car je fais tout ce que je puis , pour m'éloigner du chemin battu , & pour quitter la route des autres ; ce qui est assez difficile , quand on court dans une même carrière. Il faut faire , dit-il , comme ce Peintre , à qui l'on avoit commandé de faire un cheval qui se veautrast dans la poussiere. Car comme il y travailloit ; celui qui l'avoit commandé estant arrivé , & se mettant en colere de ce qu'il faisoit un cheval courant , qui élevoit une grande poussiere sous ses pieds ; il ne fit que renverser le tableau , & lui demanda si ce n'estoit pas comme cela qu'il le vouloit. Tu es plaisant , luy dis-je , de croire que je n'aye essayé encore qu'un chemin ; tu dois plutôt craindre que je n'aye tenté toutes les voyes , & que je ne sois contraint à la fin de faire comme Protée , qui s'estant changé en mille formes , reprit la sienne , parce qu'il n'y en avoit plus d'autre. Du moins , dit-il , tu fais autant de tours que lui , pour t'empêcher de tomber dans mon sentiment. Nullement , luy dis-je , j'aime mieux laisser tout là , pour t'entendre. Car peut-estre qu'estant défait de ce qui te met en peine , tu commenceras à songer à moy. Après nous estre donc assis sur les sieges les plus proches , il me lût son Poëme , que je trouvai fort beau ; mais comme il estoit au milieu , il ferma tout à coup le livre , & me dit qu'il me vouloit payer de ma vacation , comme on fait le peuple à Athenes , lorsqu'il vacque au jugement des procès , & aux affaires publiques. Car j'ay recouvré avec grand soin , dit-il , les memoires des Rois de Macedoine , où sont entr'autres choses les gestes d'Antipater , avec quelques parce que cela fait à son sujet , que de le faire dire à l'autre.

*On, que
tu en venus
faste de
mesme de
tes.*

particularitez touchant Demosthene, que tu feras bien-aïse d'entendre. Pour récompense, lui dis-je, je te donnerai une favorable audience, afin que tu aches le reste de ton Poëme; mais après cela je ne te quitterai point, que tu ne m'ayes fait voir la piece que tu me promets. Et veritablement, je puis dire que tu m'as traité splendidement à la naissance d'Homere, & que tu as célébré mesme en quelque sorte celle de Demosthene. Comme il eut achevé de lire, nous ne tardâmes qu'autant qu'il falloit pour le louer; puis il me mena chez lui, où après avoir esté assez long-temps à chercher parmi ses papiers, enfin il m'apporta ces memoires; & si vous voulez je vous dirai ce qui y estoit, sans y rien changer. Car ce n'est pas moins d'honneur à Esculape, lors qu'on recite à sa feste des vers de Sophocle, ou de quelqu'autre des anciens Poëtes, quand il n'y a rien de nouveau, que si l'on en faisoit exprés; & l'on commence déjà à ne plus jouer de nouvelles pieces aux festes de Bacchus, mais on se contente des anciennes, qui ne sont pas moins agréables lors qu'elles sont bien représentées. Voici donc l'endroit du livre qui concerne Demosthene, & il est conçu en forme de Dialogue. Comme on eust rapporté à Antipater qui gouvernoit les affaires de la Macedoine, qu'Archias qu'il avoit envoyé pour se saisir des bannis, estoit arrivé, il le fit entrer aussitost; car il l'attendoit avec impatience, & lui avoit donné ordre d'amener Demosthene, sans lui faire aucun déplaisir. Le livre vous dira le reste.

ARCHIAS. Les Dieux te gardent, Antipater.

ANTIPATER. Les Dieux me gardent, si tu as amené Demosthene.

ARCHIAS. Je l'ay amené autant qu'il a esté en mon pouvoir. Car voila son urne.

ANTIPATER. Qu'ai-je affaire de ses os, & de ses cendres?

AR-

ARCHIAS. Il a esté impossible de l'amener viv, quelque promesse que je lui aye pû faire ; & il eust esté plus aisé de forcer les murs de Bifance, que de le corrompre.

ANTIPATER. *Si quelque Athenien* faisoit plus de cas de moy que de la Patrie, je luy donneroïs de l'argent, & non pas mon amitié. Mais lors qu'il me hait pour son pays, *il m'est en grande veneration* ; & une Ville me semble heureuse, qui a un tel Citoyen. Pour les traistres, après m'en estre servi, jetafche de m'en défaire ; mais je voudrois avoir auprès de moy un Ministre aussi incorruptible que celui-là, & j'en ferois plus de cas que de toutes les troupes étrangères. Car je préfere les charmes de la persuasion à l'effort des armes.

ARCHIAS. *Cependant, je suis en peine de* ceux qu'on a envoyez d'Athenes avec Diopithe.

ANTIPATER. Quoy ! tu apprehendes maintenant les forces des Atheniens ? Pour moy je me mocque du Pirée & de ses Galeres. Quel mal peuvent faire des gens qui passent toute leur vie dans les jeux & dans les débauches ? Sans Demosthene j'eusse pris Athenes plus facilement, qu'on n'a fait Thebes ou la Theffalie ; mais il se trouvoit par tout, pour rompre mes desseins, ou les traverser. Nous ne l'avons jamais pû surprendre par aucune entreprise, ny secrette ny publique. C'estoit le rempart de toute la Grece. Combien nous a-t-il contesté Amphipolis, Olynthe, la Phocide, le Pyle, l'Hellefpont, la Querfonése. Il estoit continuellement à animer ses Citoyens, & à les reveiller de leur assoupissement. Il leur faisoit employer les dépenses de

Si quelque Athenien. Je ne parle point de Patménon, parce que cela ne fait rien au sujet, & causeroit de l'obscurité.

Il m'est en grande veneration. J'ay esté à la raison, plutôt

qu'à ce qui est au texte.

Cependant, &c. L'Auteur fait icy une interruption, comme s'il ne parloit pas par Dialogue : mais nous ne souf-

leurs jeux, à l'entretien des soldats. Il rétabliſſoit la marine, *en faiſant obſerver les loix abolies* par le temps ou par negligence. Il faiſoit ſouvenir le peuple d'Athenes, de Marathon & de Salamine, lors qu'ils ne ſongeoient plus qu'à vivre honteuſement aux dépens du public. Il réunifſoit contre nous toute la Grece. On ne le pouvoit ny tromper, ny ſurprendre, ny corrompre. Il eſtoit plus redoutable luy ſeul que toutes les Flotes & les Armées; il égaloit la prudence de Periclés, la magnanimité de Themifto- cle, & *la probité d'Ariſtide*, & ſervoit autant à ſon pays que tous les trois enſemble. Que ſ'il euſt eu le commandement des Armées, & l'adminiſtration des Finances, que n'eufſt-il point fait, *puifque nous avons tant de peine à nous défendre de la force ſeule de ſes paroles*? Mais pourquoy ne l'as-tu pas amené vif?

ARCHIAS. Je n'ay pû.

ANTIPATER. Eſt-ce qu'il eſt mort en chemin?

ARCHIAS. Non, mais en l'Iſle de Calauze.

ANTIPATER. Peut-eſtre par voſtre negligence, parce que vous n'en avez pas eu ſoin.

ARCHIAS. Il n'eſtoit pas en noſtre pouvoir.

ANTIPATER. Tu me contes-là des Enigmes; Vous l'avez pris vif, & il n'eſtoit pas en voſtre pouvoir. N'as-tu pû empêcher qu'on ne luy fiſt aucune injure?

ARCHIAS. Cela n'eſt pas arrivé par noſtre faute.

ANTIPATER. Peut-eſtre que vous l'avez tué vous-mêmes.

En faiſant obſerver les loix.
Ou, *en faiſant de nouvelles.*

La probité d'Ariſtide. J'ai transporté cecy de plus haut.

Puiſque nous avions. J'en repete point. *Eubée, Megare, Beocie, l'Helleſpont*, qu'il a déjà dit. Du reſte, en trou-

vant mauvais qu'on ne luy donne pas le commandement des Armées, il inſinué affez qu'on le donne à des incapables; outre qu'il s'agit icy de ſes louanges, & non pas du blâme des autres.

AR-

ARCHIAS. Non; quoyque nous ayons tâché de le forcer, parce qu'il ne vouloit pas obéir. Mais qu'en eusses-tu fait, quand nous te l'eussions amené tout vif, sinon de le faire mourir?

ANTIPATER. Tu ne connois ni Demosthene ni moy, Archias; mais tu crois qu'on trouve des Demosthenes comme des Himerées, des Ariftoniques & des Eucrates, qui se sont élevez pendant les divisions, & ont passé comme des torrens; gens sans cœur, insolens dans la bonne fortune, & lâches dans la mauvaise. Ou, comme le déloyal Hyperide, qui n'eut point de honte de l'accuser, quoyqu'il fût profession d'amitié avec lui, & de servir de ministre à un crime, dont les auteurs se repentirent incontinent; Car Demosthene fut aussi-tôt rappelé, & son retour fut plus illustre que celui d'Alcibiade. Toutefois, il falloit couper la langue à cet imposteur, qui s'en estoit servy contre son amy. Mais Demosthene, me diras-tu, n'estoit-il pas le plus grand de tous nos ennemis? Non, quand je considere sa foy, son integrité, sa justice; car je respecte par tout la vertu, mesme dans un ennemy; & je n'ay pas le courage moins bon que Xerxés, qui laissa aller ces deux illustres Lacedemoniens, Bulis & Sperquis, après avoir admiré leur valeur. Je revere donc Demosthene, quoyque je ne l'aye veu que deux fois dans Athènes, sans le pouvoir entretenir que fort peu; mais j'ai appris d'ailleurs ses perfections, & les ay remarquées moy-mesme dans son gouvernement. Car ce n'est pas son éloquence que j'admire, quoyque Python comparé à luy, ne fust rien, ny tous les Orateurs d'Athènes, tant pour la beauté des pensées, & la force du raisonnement, que pour l'adresse, l'élégance, & la vigueur de la prononciation, & de l'action. Après avoir

<i>La beauté des pensées. Il faut remarquer que comme ces choses sont touchées en</i>	divers endroits, j'en change ou omets quelques unes, pour éviter les repetitions.

donc assemblé les Grecs à Athenes , pour accuser devant eux les Atheniens , nous nous repentîmes d'avoir crû à Python & à ses promesses , lors que nous eûmes ouï les raisons de Demosthene , où l'on ne pouvoit que répondre. Mais comme je dis , je ne mets qu'au second rang son éloquence , & j'admire bien davantage sa conduite & sa resolution , d'avoir demeuré ferme & inébranlable , contre toutes les secousses de la fortune. Et je sçay que Philippe de Macedoine avoit le mesme sentiment que moy. Car comme on luy eut présenté un jour une Harangue que Demosthene avoit faite contre luy , & que Parménion ne pût s'empescher d'en murmurer : Laissons , dit-il , la liberté de parler à Demosthene , puis qu'il n'est point à nos gages , quoyque j'aimasse mieux l'entretenir que pas un des *Officiers de ma maison* ; veu que c'est lui qui dissipe tous mes conseils , & qui ruine toutes mes entreprises. Voila ce que me disoit alors ce grand Prince , & ce qu'il m'a repeté plusieurs fois depuis , contant entre ses bonnes fortunes , de ce qu'on ne donnoit pas le commandement des armées à Demosthene ; & songeant assez combien il seroit redoutable avec des forces , puisque les foudres de son éloquence estoient tant à craindre. Après la bataille de Cheronée , il ne cessoit de publier le danger où il l'avoit mis , pour avoir réuni contre luy toutes les forces de la Grece , & luy en avoir fermé l'entrée. Car il devoit plutôt sa victoire à la Fortune , qui est la maistresse des événemens , & aux fautes des ennemis , qu'à sa conduite ou à sa valeur. Comme on luy disoit donc que le peuple d'Athenes estoit son Antagoniste , il disoit qu'il n'en avoit point d'autre que Demosthene ; & que sans luy , il ne feroit pas plus de cas de cette grande ville , que d'un vaisseau sans Pilote. Auf-

Officiers de ma maison. Il | *leres* : mais je prends une cho-

| se commune.

fi ,

si, lors qu'il envoyoit des Ambassadeurs vers les autres Citez de la Grece, si Demosthene y alloit pour le contrecarrer, il desespéroit du succès de son entreprise; il disoit que tous ses desseins estoient renversez, & qu'il estoit impossible de triompher de l'éloquence de cet homme. Si j'avois donc entre les mains un si grand Personnage, je me garderois bien de le faire mourir, & me servirois de ses conseils, à l'établissement de nostre Empire. J'ay eu de l'affection pour luy, dès l'heure qu'Aristote l'amena à Alexandre, auquel il le fit voir depuis plusieurs fois, témoignant de faire plus d'estat de luy, que de tous ceux qui le venoient voir; & admirant la force & la grandeur de son genie, sans parler de ses autres vertus. Cependant, vous avez les mesmes sentimens de luy, disoit-il, que d'un Eubule, d'un Phrynon, & d'un Philocrate; & vous croyez corrompre par argent celuy qui a dépensé tout son bien pour affranchir son pais. Mais comme vous savez que cela ne peut rien sur son esprit, vous taschez de l'étonner par la crainte des dangers, luy qui a fait vœu de mourir pour sa Patrie, & qui ne craint pas seulement le peuple d'Athenes, qui est le plus redoutable de ses ennemis. C'est l'amour qu'il porte à son pais, quil'a fait entrer dans l'administration des affaires; & il a pris cet employ comme une étude, & un exercice de vertu. Je desirois donc, Archias, de le posséder, pour avoir son avis sur les affaires presentes, & pour ouïr la voix de la liberté, parmy les applaudissemens des flatteurs & un conseil sincere au lieu des cajoliers de la Cour. Du reste, si Démosthene merite quelque blâme, c'est pour avoir trop aimé une ville ingrate, & pour avoir mis sa vie en danger, pour des gens qui ne le meritoient pas, veu qu'il eust pû trouver ailleurs des amis plus constans & plus fidelles.

ARCHIAS. Tu pouvois obtenir de lui d'au-

tres choses ; mais non pas celle-là , Antipater ; car il estoit trop passionné de l'amour de sa Patrie.

ANTIPATER. Je le croy , Archias ; mais comment est-il mort ?

ARCHIAS. Tu t'en étonneras davantage , quand tu le sçauras ; car nous-mêmes qui l'avons veu , ne cessons de nous en étonner. Il méditoit sa fin dès longtemps ; comme tu le jugeras par la suite , & se retira dans un Temple , d'où nous tâchâmes inutilement de le faire sortir.

ANTIPATER. Mais encore , que luy dites-vous pour cela ?

ARCHIAS. Je luy offris le pardon , quoyque je ne fusse pas assuré de l'obtenir ; car je te croyois plus irrité contre luy , mais je ne voyois que ce moyen-là , de le tirer d'où il estoit.

ANTIPATER. Comment reçût-il cette proposition ? ne me le cele point. Je voudrois y avoir esté présent ; car il y a du plaisir d'observer les derniers momens d'un grand Personnage , & de voir s'il a pû conserver son ame droite & sans varier jusqu'à la mort.

ARCHIAS. Il ne témoigna aucune apprehension ; Au contraire il me dit en raillant , que
*Archias
 avoit joué
 des Comédies.* j'estois un trop mauvais Acteur pour luy persuader de ta part un mensonge avantageux.

ANTIPATER. Il se resolut donc à la mort sans accepter tes offres.

ARCHIAS. Nullement. Quand tu entendas le reste , tu jugeras qu'il y avoit quelque autre chose. Il dit qu'il n'estoit pas étrange que les Macedoniens prissent Demosthene , après avoir pris Olynthe , Amphipolis & Oroe ; & ajoûta ; car j'avois donné ordre qu'on écrivist tout ce qu'il diroit , & je ne te le celeray point , puis que tu le desires sçavoir ; il ajoûta , dis-je : Pour moy , Archias , j'apprehendois de paroître
 stre

stre devant Antipater , depeur qu'il ne me fît souffrir la mort , ou quelque chose de pire ; mais s'il est vrai ce que tu dis , je dois plus apprehender ses caresses , de crainte qu'elles ne me fassent perdre l'estime que j'ay acquise , & que toute la Grece ne me considere comme un traître & un deserteur , qui l'a abandonnée pour passer au parti de ses ennemis. Si je dois vivre , il faut que ce soit le Pirée qui me conserve , Les vaisseaux que j'ay équipés pour la Republique , Les fortifications que j'ay faites à mes dépens , Les frais que j'ay fournis volontairement à la Tribu de Pandion , & Solon , & Dracon , & la liberté que j'ay défendue jusqu'à la mort ; Les loix navales & militaires que j'ay rétablies ; Les vertus de nos Ancestres , Leurs trophées , L'affection de mes Citoyens , qui m'ont souvent couronné , & enfin la Grece dont jusques icy j'ay maintenu la puissance. Que si je dois vivre aux dépens d'autrui , que ce soit aux dépens des captifs que j'ay rachetés , & des peres dont j'ay marié les filles , ou des pauvres dont j'ay acquitté les dettes. Et si toutes ces choses ne peuvent rien , ny l'Empire des Isles & de la Mer , que j'ay acquis à mon pays , ny la franchise du Temple de Neptune , ny son Autel que j'embrasse , je mourray plutôt que d'aller en Macedoine faire la cour à Antipater. Ce n'est pas que je ne pûsse gagner l'affection des Macedoniens , aussi-bien que celle de mon ingrate Patrie , si je voulois imiter l'exemple de Callimédon , de Pythéas , & de Demadés , mais j'ay trop de cœur pour me repentir de ma vertu , & trop de respect pour Codrus , & pour les filles d'Erectée. Je ne veux pas qu'on me puisse reprocher d'avoir changé avec la Fortune , d'autant plus que j'ay la mort en mon pouvoir , qui est un azile sans reproche. Je n'iray point faire

Qui s'effrayent à la mort pour leur pais.

Dont j'ay acquitté les dettes. Ou , à qui j'ay fait des distributions.

la cour à un Tyran , pour deshonorer ma Patrie , & perdre ma liberté , sans laquelle il m'est honteux de vivre , & dans laquelle il m'est honneste & avantageux de mourir. Il te souvient bien , toy qui as joié des Tragedies , de ce Poète qui dit d'une Dame : *Quelle eut soin en tombant que sa chute fust honneste.* Si une fille a eu cette consideration , Demosthene preferera-t-il une vie honteuse à une mort honorable ; & aura-t-il oublié si-tost les beaux discours de la Philosophie , & les Traitez de l'immortalité de l'Ame , de Platon , & de Xenocrate ? Après avoir dit ces choses , il s'emporta contre ceux qui reprochent aux miserables leur malheur , & comme j'employois les prieres & les menaces , pour le persuader de sortir Je le ferois , me dit-il , si j'estois Archias ; mais tu pardonneras bien à Demosthene , s'il n'est pas né pour servir. Alors , le voulant enlever par force , il sourit ; & jettant les yeux sur la statuë de Neptune , Archias , dit-il , croit qu'il n'y a que les flottes , les remparts & les armées , qui puissent défendre nostre liberté ; mais j'ay un azile , que toute la puissance des Macedoniens ne peut forcer , & qui vaut mieux que les murs de bois à qui l'Oracle vouloit que les Atheniens confiaient leur salut. J'ay vécu libre dans l'administration de la Republique , je mourray de mesme ; sans craindre ny Archias , ny Antipater , comme je n'ay craint , ny Philippe ny Alexandre. Ayant ainsi parlé : Ne me forcez point , dit-il , je ne prophaneray point , si je le puis , ce Temple , & je te suivray volontairement , après avoir pris congé de Neptune. Comme il portoit dans ce moment la main à la bouche , je m'imaginay que c'estoit pour prendre congé du Dieu , mais il n'estoit pas encore hors du seuil du Temple que me regardant : Emmene , dit-il , ce corps à Antipater ; car tu n'emmeneras pas Démosthene ; Non par les... Je crus qu'il alloit jurer
par

par les morts de Marathon ; mais il rendit l'esprit en cet instant. En suite une servante qu'on a mise à la question , nous a appris , qu'il gardoit sur soi du poison , il y avoit long-temps , pour ce sujet.

ANTIPATER. O l'homme heureux & invincible ! Qu'il y a de courage & de résolution dans cette mort ; & de prudence à porter sur soy les gages de sa liberté. Il est allé mener une autre vie dans le Ciel , ou dans les champs Elysées. Renvoyons son corps à Athenes , dont il fera un plus grand ornement , que tous ceux qui sont morts à Marathon.



L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.

Momus veut purger le Ciel , à l'imitation d'Athènes , des étrangers qui s'y sont introduits , au préjudice des véritables Citoyens.

DIALOGUE.

JUPITER, MOMUS, ET MERCURE,

en présence des autres Dieux.

JUPITER. **N**E murmurez plus , Messieurs , & ne chuchetez plus à l'oreille les uns des autres comme vous avez de coutume , pour vous plaindre de ce qu'on a admis à la table des Dieux des gens qui n'en sont pas dignes. Je vous ay assemblez aujourd'huy pour y donner ordre ; & je laisse à chacun le pouvoir de dire son sentiment en toute liberté. Mercure , fay la publication.

MERCURE. Paix , écoutez : Que celui qui a droit de parler en cette assemblée , parle , s'il

a quelque chose à représenter touchant les nouveaux venus, & ceux qui se sont introduits depuis peu dans le Ciel.

MOMUS. C'est moy, s'il plaist à Jupiter.

JUPITER. Il n'est point besoin d'autre permission.

MOMUS. Je dis donc, Messieurs, que c'est une honte de voir les hommes, qui non contents d'avoir esté faits Dieux, veulent mettre dans le Ciel jusqu'à leurs valets; & j'en veux dire ce qui m'en semble. Car tout le monde connoist ma franchise, & sçait que je ne sçaurois rien taire de ce que j'ay sur le cœur, au hazard de passer pour un envieux & un médifant, comme quelques-uns déjà m'appellent. Mais puisque Jupiter & le cry public me le permettent, je commenceray sans crainte, & parleray comme j'ay fait, de ceux à qui il ne suffit pas d'estre Dieux, s'ils ne défont les autres; qui prennent part aux sacrifices & aux distributions celestes, avant que d'avoir esté reçus dans la congregation, & d'avoir payé leur bien-venue.

JUPITER. Ne parle point par enigmes; mais dy clairement ton avis, jusqu'à nommer publiquement les coupables, de peur qu'on n'accuse secrètement les innocens, & que cela n'engendre parmy nous des soupçons & des défiances. Il faut qu'un Dieu libre comme toy, parle de tout librement.

MOMUS. Grand-mercy, Jupiter; c'est me gratter, comme on dit, où il me demange. Cette permission part d'un grand cœur, & véritablement Royal. Pour commencer donc, Voila Bacchus, sans aller plus loin, qui a fait ce que je dis, lui qui n'est qu'un homme, & petit-fils d'un Marchand Phenicien. Car sans parler de son yvrognerie & de ses débauches, qui sont connues de tout le monde, quelles gens nous a-t-il amenez avec luy! L'un est cornu, avec une barbe de bouc, & la moitié du corps de
mes-

même, suivi d'une troupe de Basteleurs qui luy ressemblent, toujours sautans & gambadans d'une façon ridicule & faisant peur aux petits enfans, avec leurs oreilles pointuës, & leur longue queue. L'autre est un petit vieillard chauve & camus, la pluspart du temps monté sur un asne. Ne voila-t-il pas de beaux Dieux, pour ne point parler de ses deux concubines, Ariadne & Erigone, dont il a mis la couronne de l'une parmi les Astres, & le chien de l'autre, comme pour luy servir de jouët, de peur que la pauvre fille n'eust pas de quoy s'entretenir dans le Ciel? N'est-ce pas là se moquer des Dieux & des hommes? Passons aux autres.

JUPITER. Ne vas point parler d'Hercule ny d'Esculape; car je voi bien que la chaleur du discours t'emporte. Tu sçais que l'un est plus utile que beaucoup d'autres Dieux, & qu'il guerit les maladies; & l'autre a purgé l'Univers de monstres.

MOMUS. Je n'en dirai rien, puis qu'il te plaist, quoyqu'il y eust beaucoup de choses à dire, & qu'ils portent encore sur le corps des marques de brûlure, comme des esclaves. Mais s'il m'estoit permis de parler de Jupiter luy-même, que ne dirois-je point?

JUPITER. Dis-en ce qu'il te plaira, j'aime encore mieux que tu parles de moy, que d'un autre. Tu ne me reprocheras pas pour le moins d'estre un étranger & un inconnu.

MOMUS. On le dit pourtant en Candie, & quelque chose de pis; car on y montre ton sepulchre. Mais je ne veux pas croire aux Candiots, qui sont des menteurs, ny aux Egiens qui disent que tu es un enfant supposé. Je me contenterai de dire que tu es la première cause de tous les defordres, en peuplant le Ciel de bastards. Tes belles métamorphoses m'ont quelquefois fait apprehender, tantost qu'on ne t'allast egorger ou atteler à la charruë, lors que tu es-

estois taureau ; tantost qu'on ne te mist au creuset , lors que tu estois or ; tantost qu'on ne te fist rostir , lorsque tu estois Cygne. Cependant ces beaux Dieux me font rire , lors que je considere Hercule dans le Ciel , tandis qu'Euristhée est dans les Enfers , & le Temple du valet près du sepulcre du maistre. Bacchus le Thebain est adoré , & ses trois cousins germains , Penthée , Acteon , & Learque sont les plus misérables de tous les hommes. En suite , le desordre s'augmentant par l'impunité , les Déeses ont failli à ton exemple ; Témoin Tithon , Endymion , Jason , & Anchise. Mais je laisse ces choses qui sont trop communes , & en trop grand nombre.

JUPITER. Ne parle point de Ganimede ; car je ne veux pas qu'on le fâche.

MOMUS. Je m'en tairay pour l'amour de toy , & de l'Aigle que tu as *perché jusques sur ton Trône* ; Mais qui nous a amené ces beaux Dieux , Atis , Corybas & Sabaze , avec Mythrés , qui porte la Tiare & l'habit des Medes , & qui n'entend pas seulement la langue Grecque ; de sorte qu'il *ne sçait que répondre quand on boit à luy* ? Cela nous a mis en tel mépris que les Scythes & les Getes nous ont laissé là pour se faire d'autres Dieux ; comme entr'autres un Zamolxis qui a esté leur esclave. Mais ce n'est encore rien au prix des Egyptiens. Que fais-tu là , visage de chien , entortillé d'un linge ? As-tu bien l'assurance de venir aboyer dans le Ciel ? Et que fait icy le bœuf Apis , avec ses Prophetes & les Oracles ? J'ay honte de parler des Singes , des

Perché jusques sur ton Trône. Il y a au Grec, son Sceptre, & qu'il fait presque ses peins sur sa teste ; mais je mets les choses de la façon que je trouve la meilleure à nostre air.

Ne sçait que répondre, quand on boit à luy. J'ay mieux ai-

mé le mettre de la sorte, que de dire, qu'il ne sçait quand on boit à lui ; car il n'est pas nécessaire de parler quand on boit à quelqu'un, le geste seul le fait entendre.

Boucs

Bours , & des Cigognes , & d'autres Dieux encore plus ridicules. Comment souffrez-vous , Messieurs , qu'on leur rende les mêmes honneurs qu'à vous & quelquefois de plus grands ? Et toy , Jupiter , endureras-tu toujours qu'on te donne des cornes , & qu'on t'adore sous la figure d'un Belier.

JUPITER. Veritablement , cela est un peu scandaleux ; mais ces figures sont mystérieuses , & comme tu n'y entends rien , tu n'en devrois point parler.

MOMUS. Il faut de grands mysteres pour discerner les Dieux d'avec les Animaux ! Ne le voit-on pas bien , en les regardant ?

JUPITER. Laisse-là ces Dieux d'Egypte , il se présentera un autre temps plus propre pour en parler , & acheve ce que tu as à dire.

MOMUS. Passons-donc à Trophonius & à Amphiloque , qui rendent des Oracles , & ce qui me fâche davantage , c'est que le dernier est fils d'un scelerat , qui avoit tué sa mere ; & cependant il a l'insolence de prophetiser en Cilicie , où il dit tout ce qu'on veut pour deux carolus ; si bien qu'il a osté la pratique à Apollon. Que dis-je ? il n'y a maintenant ny pierre ny Autel , qui ne s'en veuille mesler , lorsqu'il a esté huilé , & couronné ; & que pour se faire valoir , il a trouvé quelque imposteur , dont le nombre augmente tous les jours. La statuë de l'Athlete Polydamas guerit de la fièvre à Olympie , comme celle de Theagene en l'Isle de Thase. On sacrifie à Hector dans Ilium , & vis-à-vis à Protefilas dans la Querfonése. Cependant ces faux Dieux sont cause que l'on méprise les autres ; & il n'y eut jamais tant de parjures , ny de sacrileges. Voila une petite partie de beaucoup de choses qu'on pourroit dire sur ce sujet. Mais encore les Dieux bastards & étrangers , ne me font pas tant rire que ceux qui ne sont point , & qui ne peuvent estre. Où est cette vertu tant

418 D É C R E T D E S D I E U X.

vantée ? & ces vains noms de Destin , de Fortune , & de Nature , qui se détruisent l'un l'autre , & qui n'ont point d'autre estre que dans la cervelle des Poëtes & des Philosophes ? Cependant, ils ont tant gagné sur l'esprit du pauvre peuple, qu'on ne nous veut plus sacrifier; par une fausse opinion, que quand on nous auroit immolé cent Hecatombes , la Fortune ne laisseroit pas d'exécuter l'ordre du Destin , & ce qui est ordonné à chacun, dès le point de sa naissance. Dis-moy , Jupiter, as-tu jamais veu ces Dieux ? car pour moy, j'avouë franchement que je ne les connois point, quoyque j'en aye souvent ouï parler. Mais pour mettre fin à ce discours , qui n'est déjà que trop long , je teliray si l'on veut le Decret que j'ai fait sur ce sujet.

JUPITER. Je le veux; car tu as représenté plusieurs choses bien à propos , & qui ont besoin de reformation , pour empêcher que le desordre n'aille plus avant.



D E C R E T D E S D I E U X.

A la bonne heure.

MOMUS. **L**Es Dieux assemblez à l'ordinaire le septième du courant , sous le regne de Jupiter qui presidoit , assisté d'Apollon & de Neptune, où Momus servoit de Greffier; le Dieu du Sommeil a prononcé cet Arrêt la nuit. Sur ce qu'il nous a esté représenté que plusieurs, tant Grecs que Barbares , se sont intrus dans le Ciel , qui n'ont que le nom de Dieux , & ne sont pas dignes de cet honneur; & que non contents de jouir des privileges celestes , & de se sou-

Assisté d'Apollon & de Neptune. Le Grec se sert icy | de termes qui n'ont point de rapport aux nostres.

1er

ler de Néctar & d'Ambrosie , qui sont encheris de moitié depuis leur venue , ils sont si insolens que de s'arroger les premiers honneurs parmy les hommes , & de se mettre à table devant les autres ; de sorte qu'il n'y a tantost plus de place pour les anciens Dieux : Il a semblé bon au Senat & au peuple , de convoquer les Estats vers le Solstice d'hyver , pour remédier à ce desordre , & d'élire sept Commissaires , trois du regne de Saturne , autant de celuy de Jupiter , & Jupiter luy-mesme pour le septième , devant lesquels chacun sera obligé de faire ses preuves. A la charge toutefois qu'avant qu'exercer leur commission , ils prestent le serment en la forme & maniere accoustumée , & jureront par le Styx , de s'acquitter bien deuëment de leur charge sans rien prendre , & sans rien donner à la recommandation , ny à la faveur. Ceux qui n'auront point de preuves suffisantes , seront renvoyez en leur pays , *leurs Autels profanez* , & leurs statues renversées ; & s'ils s'ingerent à l'avenir d'entret dans le Ciel , ou sont trouvez sur le chemin , ils seront précipitez dans les Enfers. Que si quelqu'un manque à faire ses preuves , il sera condamné par défaut. Il est ordonné aussi , que chacun à l'avenir se meslera de son métier , sans entreprendre sur celuy d'autrui ; & que par consequent , Minerve ne s'ingerera plus de guérir personne , ny Esculape de rendre des Oracles ; & qu'Apollon sera contraint d'opter ; s'il veut estre Prophete , Medecin , ou Violon ; sans faire tant de métiers , à quoy il ne sçauroit suffire. Enfin , que les Philosophes seront admonestez de ne plus faire de nouveaux noms , ny de parler de ce qu'ils n'entendent point.

JUPITER. Le Decret est juste ; Quiconque est de cet avis , leve la main. Mais non , à cause

Leurs Autels profanez. Ce- | n'a point besoin d'estre ex-
la est transporté icy de plus | primé.
bas ; & ce qui est au lieu ,

que dans cette assemblée , il y en a plusieurs qui ont intérêt à ce droit , *j'ordonne par provision qu'il sera exécuté.* Que chacun se retire où il luy plaira , à la charge de revenir au premier mandement , & de rapporter le nom de son pere , de sa mere & de sa tribu ; avec les titres & autres preuves de sa divinité ; sans quoy il sera chassé du Ciel , quand mesme il seroit adoré parmy les hommes.

Pardonne par provision qu'il sera exécuté. J'ajoute cela , parce qu'il l'exécute en effet.



LE CYNIQUE.

DIALOGUE.

LYCINUS , ET UN PHILOSOPHE

CYNIQUE.

C'est une défense des Cyniques , & de leur façon de vivre.

LYCINUS. **P**OURQUOY portes-tu de si longs cheveux & une si grande barbe , & vas-tu ainsi mal vestu , & sans souliers , couchant par terre , & menant une vie sauvage , & plutôt d'une beste que d'un homme ? Pourquoi es-tu vagabond , sans t'arrester en pas un lieu , mortifiant ton corps , & ne luy donnant jamais ce qu'il te demande ? bien loin de le flater & de luy complaire comme font les autres.

LE CYNIQUE. C'est que jen'ay pas besoin de beaucoup de choses , & que jen'aime que ce

Longs cheveux , & grande barbe. Ces Epithetes sont prouvez par la suite.

Mal vestu. Le Grec dit

nû ; mais on voit par la suite qu'il avoit un manteau, quoy-qu'il n'eust point de saye.

qui

qui ne couste guere, & qui ne donne pas grande peine à acquerir. Mais dy-moy, ne crois-tu pas que le luxe soit un vice ?

LYCINUS. Qui en doute ?

LE CYNIQUE. Et se passer de peu, une vertu ?

LYCINUS. Tout de mesme.

LE CYNIQUE. Pourquoi donc me voyant vivre de la sorte que tu approuves, & les autres tout au contraire, ne les condamnes-tu plutôt que moy ?

LYCINUS. Parce qu'il y a bien de la difference entre se passer de peu, & mener la vie que tu menes, qui est tout à fait miserable, & qui ne differe en rien de celle des gueux, qui sont toujours en peine de chercher à vivre.

LE CYNIQUE. Veux-tu, puisque nous sommes venus si avant, que nous épluchions tous deux ce que c'est que de la disette & de l'abondance ?

LYCINUS. Comme tu voudras.

LE CYNIQUE. Ne suffit-il pas à chacun d'avoir ce qui luy est necessaire, ou s'il luy faut quelque chose davantage ?

LYCINUS. Non.

LE CYNIQUE. Il ne me manque donc rien; car j'ay tout ce qu'il me faut, & par conséquent je ne suis pas pauvre; car la pauvreté est de manquer de ce dont on a besoin.

LYCINUS. Comment cela ?

LE CYNIQUE. Tu le sçauras, en considerant par le menu, pourquoy l'on a besoin de chaque chose; comme, par exemple, d'une maison pour se loger, d'un habit pour se vestir & ainsi du reste. Or tu vois que je ne m'en porte pas plus mal pour n'en point avoir.

LYCINUS. Je ne sçai.

LE CYNIQUE. Tu le vas sçavoir. A quoy servent les pieds ?

LYCINUS. A marcher.

LE CYNIQUE. Et ne marché-je pas aussi-bien que toy ?

LYCINUS. Il le semble.

LE CYNIQUE. Et mon corps le trouves-tu moins vigoureux que le tien ? car la perfection du corps consiste dans sa vigueur ; autrement il ne feroit pas bien ses fonctions.

LYCINUS. Je le trouve mesme plus vigoureux.

LE CYNIQUE. Tu vois donc que mes pieds ny mon corps , n'ont pas besoin de couverture, puisque pour n'en point avoir , ils ne s'en portent pas plus mal. Car quand on a besoin de quelque chose, on souffre lors qu'on en manque. Je ne me porte pas aussi plus mal pour ne manger que des choses ordinaires.

LYCINUS. Il le paroît.

LE CYNIQUE. Or si la nourriture que je prens estoit mauvaise, je ne me porterois pas si bien : car la mauvaise nourriture ruine la santé ?

LYCINUS. Il est vrai.

LE CYNIQUE. Puisque cela est, pourquoy donc condamnes-tu ma façon de vivre, & la trouves-tu si miserable ? veû qu'elle n'altère point mon corps , mais l'entretient en santé & en vigueur.

LYCINUS. Parce qu'elle est contraire à la Nature , que tu prens pour regle. Car cette bonne mere a donné les biens de la Terre aux hommes , non seulement pour en jouir , mais s'il faut ainsi dire , pour s'en réjouir ; & tu te prives volontairement *d'une grande partie* ; Tu te contentes de boire de l'eau , tu manges de tout comme les chiens ; & tu ne te couches pas plus mollement qu'eux ; Tu vas tout nud ou mal vestu , & si tu es sage en faisant cela , la Nature ne l'est pas , d'avoir fait ce qu'elle a fait. Car elle a donné *la laine* aux troupeaux pour te

D'une grande partie. Il a | *La laine.* J'agence cet en-
 déjà parle des bestes sauvages. | droit d'une autre façon que
 vestir,

vestir ; & la plume aux oiseaux pour te servir de couffin ; les raisins aux vignes , pour te produire un breuvage délicieux , & les autres choses de mesme , qui servent à la vie humaine , sans parler des Arts , qui sont un présent du Ciel. En un mot , elle a couvert nostre table de toutes sortes de mets ; elle nous a donné de quoy bastir pour nous mettre à couvert des injures de l'air & des saisons ; & nous a fait cent présens , qui ne sont pas seulement pour la necessité , mais pour la volupté ; de sorte que c'est estre misérable , que d'estre privé de tous ces biens ; mais des'en priver volontairement , c'est estre fou.

LE CYNIQUE. Mais dis-moy , si un grand Prince faisoit un magnifique festin , où il y eust des viandes apprestées pour toutes sortes de personnes , grands & petits , riches & pauvres , foibles & forts , sains & malades , ne condamnerois-tu pas un homme qui voudroit manger de tout ? & ne trouverois-tu pas plus sage celui qui se contenteroit de manger ce qui seroit conforme à son goust & à sa condition , sans étendre la main par tout , pour manger la part des autres ?

LYCINUS. Sans doute.

LE CYNIQUE. Crois-tu que cét exemple soit assez visible ? ou si tu veux que nous fassions l'application de cét exemple ? *Car vous ressemblez à ces gourmands , qui mangent la part d'autrui avec la leur ; puisque sans vous contenter de ce qui vous est nécessaire , vous allez chercher jusques dans les pays étrangers , la matière du luxe & de la débauche , & fouillez les terres & les mers , pour joindre le superflu au nécessaire. Cependant ces choses vous coustent plus qu'elles ne valent ; & pour ne vous pouvoir passer de peu , vous vous donnez bien de la peine inutile.* l'Auteur ; mais le tout se- | ne repete point ce qu'il vient
vient à un. | de dire.

Car vous ressemblez , &c. Je

lement. Considérez , je vous prie , combien toutes ces superfluités vous tourmentent. Combien elles engendrent de haines , de rancunes , de divisions , de meurtres & d'empoisonnemens. Pour cela le fils dresse des embûches à son pere , la femme à son mary , les amis à leurs amis. Cependant ces riches étofes pesent davantage , & n'échauffent pas tant ; & ces Palais si somptueux & si dorez , ne défendent pas si bien contre les injures de l'air ; mais sont plus froids en Hyver & plus chauds en Esté. On ne boit pas plus fraîchement , mais plus dangereusement , dans ces vases précieux ; & l'on ne dort pas mieux dans ces lits d'or & de pourpre , au contraire , la plupart du temps on n'y peut dormir. Tout ce grand amas de sauces & de ragousts n'appaise pas mieux la faim , mais nuit beaucoup plus à la santé. Disons-nous les maux que causent les autres débauches , quoyqu'il n'y ait rien de si aisé , que de contenter la Nature ? Mais on se plaît à faire servir toutes les choses à un autre usage qu'elles ne sont destinées. Il est trop naturel d'aller à pied , & de se servir de ses jambes ; il faut aller à cheval ou en chaise , & se faire porter sur les épaules des hommes , qu'on fait servir comme de bestes de voiture. Après on s'estime heureux , par cette extravagance ; mais tout ce qui n'est pas naturel , est dangereux ou superflu ; & faute de faire exercice , le corps n'est pas si sain , ny les membres si vigoureux. Que diray-je du luxe , qui se sert de la chair d'un poisson , à teindre des vestemens , comme si la Nature l'avoit fait pour cela ? C'est à peu près comme qui feroit servir de pot , une tasse. Mais je n'aurois jamais fait , si je voulois conter toutes les choses où le luxe s'étend , aussi-bien que toutes les maladies qu'il cause , & tous les maux qu'il engendre. Et puis tu me condamneras , de ce que je fais , comme celui qui étant à ce superbe festin , se contentoit de man-

manger ce qui estoit devant luy , sans estendre la main à toutes les viandes , & tu m'accuses de vivre en beste , qui est un reproche que tu pourrois faire aux Dieux , qui se passent encore à moins que moy. Mais considere que c'est une imperfection ; de ne se pouvoir passer de peu : Il faut plus de choses aux malades qu'aux sains, aux femmes qu'aux hommes , aux enfans qu'à ceux qui sont en âge parfait. En un mot , ce qui est de plus excellent dans la Nature , se passe toujours de moins ; c'est pourquoy , les Sages n'ont besoin que de peu de chose , & les Dieux de rien du tout. Crois-tu qu'Hercule qui faisoit la felicité des autres , & regnoit par tout où il alloit , fust miserable , pour ne rien posseder , & pour aller comme moy à demi nud ? Thesée qui l'imitoit , n'estoit-il pas Roy des Athéniens , & fils à ce qu'on dit de Neptune ? Cependant il marchoit *pieds nuds* , & se laissoit croistre le poil & la barbe , sans souffrir non plus qu'un lion genereux , qu'on le dépouillast des marques de sa valeur. Car c'est un présent , que la Nature nous a fait , pour nous distinguer des femmes , qui ont la peau plus douce & plus délicate ; c'est pourquoy les anciens en usoient ainsi ; & comme ils estoient hommes , ils le vouloient paroistre. Ne trouve donc pas étrange , si je veux imiter ces Heros , plutôt que de petits effeminez , qui ne sçauroient demeurer comme la Nature les a faits , & qui prennent les vices des femmes , aussi-bien que leur ressemblance. Pour moy , j'aimerois mieux avoir les pieds de corne comme Chiron ; coucher par terre comme les lions , & manger de tout comme les chiens , que de leur ressembler. Que la terre me serve de lit , & le Ciel de couverture ; Que tout le monde soit ma maison , & toutes sortes de vivres , mon aliment ; Que le pernicieux desir

C'est que le long poil sert d'ornement au lion.

Pieds nuds. J'ay déjà dit | nuds , & que celui-cy l'imitoit.
d'Hercule qu'il alloit pieds |

d'amaſſer ne m'entre jamais dans l'eſprit ; puis-
qu'il eſt cauſe de tous les maux. En un mot
que je ſouffre plutôt la diſette , que d'aimer la
ſuperfluité ! Voila mon humeur qui eſt bien é-
loignée de celle du peuple. Ne t'étonne donc
point , ſi eſtant ſi diſſemblables , nous vivons
diverſement. Les Acteurs prennent divers ha-
bits , ſelon les divers perſonnages qu'ils repre-
ſentent ; Et tu ne veux pas que l'homme de
bien ait quelque marque particulière qui le faſſe
reconnoître ? Que ſ'il en veut une pour les
veſtemens , il ne peut choiſir d'habit qui luy
vienne mieux que le mien , & qui ſoit plus con-
traire au luxe & à la moleſſe. Mais maintenant
les hommes ſ'habillent comme les femmes , ſe
couchent mollement , ſe traitent délicatement ,
ſe veſtent laſcivement , marchent auſſi negligem-
ment , ou plutôt ne marchent point ; mais ſont
toujours chargez ſur quelque chariot , ou ſur
quelque beſte de voiture , comme du bagage.
Pour moy , je me ſers de mes jambes , à ce à
quoy la Nature les a deſtinées : & j'ay cette o-
bligation à ma pauvreté , que je ſupporte le chaud
& le froid , ſans grand déplaiſir. Mais voſtre
félicité vous rend toutes choſes inſupportables ;
Vous condamnez le préſent , regrettez le paſſé ,
apprehendez l'avenir , ſouhaitez tout ce que
vous n'avez point ; Vous voulez avoir chaud ,
quand il fait froid , froid quand il fait chaud ; tous
jours chagrins & dégouſtez comme des malades ;
car le vice fait en vous ce que fait en eux la ma-
ladie. Ce qui m'étonne le plus , c'eſt qu'eſtant
ſi miſérables , vous voulez corrompre les autres ,
& les rendre compagnons de voſtre miſère. Vous
ne faites rien d'ordre , & avec règle , mais vous
vous laiſſez emporter au torrent des paſſions &
des voluptez , qui vous entraînent où il leur plaît ,
comme celui qui eſtant monté ſur un cheval
fort en bouche , crioit à ceux qui lui deman-
doient où il alloit : où il plaira à celui-cy. Mais
vous

vous n'êtes pas emportez par un seul ; vous êtes emportez par plusieurs , tous furieux & indomptez ; la cruauté , la colere , la vengeance , l'ambition , l'avarice , & la volupté , qui vous précipitent dans des abîmes , sans que vous vous en apperceviez qu'après vostre chute. Mon manteau déchiré , dont tu te moques , & ma chevelure négligée , me conservent la paix , la sureté & la liberté. Ce sont eux qui me sauvent de l'entretien d'un sot & d'un ignorant , & particulièrement de celui d'un voluptueux , à qui ma pauvreté fait horreur. Mais ceux qui aiment l'honneur & la vertu , n'en ont point de honte ; & ce sont ceux-là dont j'aime la conversation. Car je ne me plais pas à faire la Cour aux Grands , & je méprise leur faste & leur pompe. Enfin , que celui qui dédaigne mon habillement , sache que c'est celui des Dieux ; & qu'on ne les adoreroit pas , si on les voyoit vêtus & parez en Courtisans.

Il y a icy dans l'Original un Traité DU FAUSEUR DE SOLEÇISMES , qui contient diverses fautes contre la Langue Grecque , que Lucien reprend en ce mauvais Grammairien. Mais outre que cela n'a aucun usage en nostre Langue , il ne peut pas y estre traduit ; & ne seroit pas entendu , comme le reconnoistront ceux qui auront recours à l'Original.

*L'Amou-
renx de sa
Patrie.*

*PHILOPATRIS,

OU

LE CATECHUMENE.

DIALOGUE.

CRITIAS ET TRIEPHON.

On doute que ce Dialogue soit de Lucien. Au reste, il contient des railleries, contre les premiers Chrétiens, & quelques-unes contre le Christianisme; mais il ne faut pas s'étonner, si parlant mal de sa Religion, il ne dit pas du bien de celle des autres.

TRIEPHON. QU'as-tu, Critias, que tu es ainsi changé, & que tu vas baissant la veuë, & rêvant profondément, tout morne & pensif, comme un homme qui couve un mauvais dessein? Hecate t'est-elle apparue, ou si Cerbere t'a aboyé? En effet, tu ne serois

* *Philopatriis, &c.* Ce Dialogue est icy assez mal digéré; car Critias ne dit rien qui soit digne d'un commencement si tragique; & ce qu'il dit des Chrétiens, est plutôt une marque de leur simplicité qu'un crime. Triephton est celui qui dit les choses les plus extraordinaires, parce qu'il parle des mystères où les Payens n'entendoient rien. Tant s'en faut donc que ce Dialogue soit à rejeter, qu'il sert de quelque monument au Chris-

tianisme. Du reste, le mot de *Catechumene*, exprime bien ce qui est au Grec, & est allégué dans le Dialogue; sans quoy je ne m'en serois pas servy.

Cerbere t'a aboyé. Jen'ajoute pas, ou quelque Dieu de la Providence, parce que cela ne s'entendrait pas. C'est une raillerie contre ceux qui croient un Dieu qui prend garde à tout, & par conséquent est à apprehender, qui est l'opinion des Chrétiens & des Stoïques.

pas

pas plus interdit, quand l'Univers seroit menacé d'un second deluge. Réponds-moy, c'est à toi que je parle : Ne m'entens-tu pas crier ? Es-tu sourd, ou en colère ? attends-tu *que je te tire par l'oreille* ; & que je te réveille de ton assoupissement ?

CRITIAs. Je rêve à un discours qui m'étonne ; & je bouche mes oreilles, pour n'en point ouïr de semblable, de peur d'estre petrifié comme Niobe, ou transporté de fureur comme Cleombrote d'Ambracie, qui se précipita, après avoir lû le Traité de Platon, de l'immortalité de l'Ame.

TRIE'PHON. Il faut que tu ayes eu d'étranges visions, pour estre ainsi éperdu, toy qui ne fais que rire de toutes les extravagances des Poëtes, & de toutes les rêveries des Philosophes.

CRITIAs. Tout beau, Triéphou, ne me presse pas davantage, j'aurai égard à tes remontrances.

TRIE'PHON. Tu repasses, sans doute, dans ton esprit quelque chose de grand & d'important, & peut-estre quelque mystere : Car tu as la couleur toute changée, & les regards de travers ; & tu vas deçà & delà, sans prendre garde à ce que tu fais ; Mais reprends un peu tes esprits, & conte-moy ton aventure, pour t'esou-lager.

CRITIAs. Retire-toy, *que l'esprit ne s'enleve d'icy, & ne s'emporte par l'air*, pour tomber encore quelque part, & donner ton nom à quelque Océan inconnu. Car je suis tout plein des rêveries & des impostures que je viens d'entendre.

TRIE'PHON. Je veux bien me retirer ; mais tasche cependant à te décharger l'estomach.

CRITIAs. Fy, fy, fy, de toutes ces fa-

Que je te tire par l'oreille. C'est ainsi que Lucien s'ex-prime en d'autres lieux. | *& ne s'emporte par l'air. Il fait allusion à saint Paul, & en suite à Icare.*
Que l'esprit ne s'enleve d'icy,

daïses, qui me font mal au cœur : Arriere toutes ces impertinentes pensées , & toutes ces espérances vaines.

TRIÉPHON. Courage, te voila un peu déchargé, il est fort y une grosse vapeur de ton estomach, dont le Ciel est presque obscurci : Quelles tenebres tu avois là dedans ! Il faut que tu ayes eu autant d'oreilles que la Renommée , pour ouïr tant de choses à la fois , & je ne sçai si tu n'en avois point jusqu'au bout des ongles.

CRITIAS. Cela ne seroit pas impossible , Triéphon. Car on nous conte encore des choses bien plus étranges : Des enfans sortis de la cuisse ou de la teste , des hommes changez en femmes , & des femmes en oiseaux. En un mot, la vie est toute pleine de prodiges , si l'on en veut croire les Poëtes. Mais puisque tu veux sçavoir mon avanture, allons prendre le frais sous ces arbres, & nous remettre l'esprit, par le doux chant des oiseaux, & l'agréable murmure de ce ruisseau.

TRIÉPHON. Allons, mais je crains que ce que tu as ouï, ne soit quelque enchantement , & qu'au seul recit je ne devienne *marbre*, ou *statué*.

CRITIAS. Cela ne t'arrivera pas , je te le jure par Jupiter.

TRIÉPHON. Tu m'étonnes de t'ouïr jurer par un Dieu qui ne sçauroit punir les parjures.

CRITIAS. N'a-t-il pas *foudroyé Salmonée & les Titans*, comme il se voit encore, par les épithètes que les Poëtes lui donnent ?

TRIÉPHON. Tu dis ce qui lui est avantageux ; mais tu ne dis pas *les dangers qu'il a courus*

Marbre en statué. Il y a au Grec un pilon , ou une barre de porte, pour faire allusion à ce qu'il dit dans le Dialogue du menteur ; mais cela n'eust point eu de grace icy.

Foudroyé Salmonée & les Ti-

tans. C'est assez de cela, sans ajoûter précipiter tous les Dieux en bas du Ciel. Ce qu'il ne me souvient point d'avoir lû, que de Vulcain.

Les dangers qu'il a courus.

Comme ils ne font que dans

dans ses diverses métamorphoses , & la honte que ce luy est d'engendrer tantost par la teste, tantost par la cuisse; pour ne point parler deses amours avec Ganymède , & de ses débauches chez les Ethiopiens , où il est quelquefois douze ou quinze jours à boire , sans aucuu respect de sa dignité.

CRITIAS. Veux-tu que je te jure par Apollon , qui est tout-ensemble , & Prophete & Medecin ?

TRIEPHON. Qui? cét imposteur , qui par ses Oracles trompeurs , a perdu Crésus & ceux de Salamine , avec une infinité d'autres ?

CRITIAS. Par Neptune donc , porte-trident , qui fait trembler la terre quand il luy plaist , & *qui mène plus de bruit lui seul* , que cent autres , tant il se tempeste & se demene.

TRIEPHON. C'est un infame qui débaucha la fille de Salmonée , & qui fut cause que Vulcain délia Mars , lorsqu'il le surprit en adultere avec Venus ; & qu'il les prit tous deux comme au trébuchet.

CRITIAS. Et Mercure ?

TRIEPHON. Laissons-là ce maquereau , qui n'est pas plus sage que son Maistre.

CRITIAS. Il faut donc laisser aussi Mars & Venus , qui ne sont pas en meilleure réputation ; & prendre à témoin Pallas , cette sage & vaillante fille , qui porte dans son écu la teste de la Gorgone , & qui a défait les Geans. Tu n'as rien à dire contr'elle.

TRIEPHON. Pourquoi non , si tu me veux répondre ?

CRITIAS. Dy ce que tu voudras.

TRIEPHON. A quoy lui sert la teste de Meduse ?

d'estre exprimez dans le Dialogue de l'Assemblée des Dieux, il eust esté ennuyeux de les repeter,

Qui mène plus de bruit lui seul. J'ai mieux aimé faire allusion aux flots de la Mer, qu'à des vers d'Homere.

CRITIAS. A épouventer les ennemis , &c à porter la victoire où il luy plaist.

TRIE'PHON. Que n'invoques-tu donc la Gorgone , plutôt qu'elle , puisque c'est ce qui la rend terrible ?

CRITIAS. Elle ne peut nous défendre de loin , comme les Dieux ; & il la faudroit porter sur foy.

TRIE'PHON. Qui estoit cette Gorgone ? car je ne suis pas sçavant comme toy dans ces mysteres.

CRITIAS. Cestoit une belle fille , à qui le brave Persée , qui estoit grand Magicien , coupa la teste , après l'avoir enchantée par des sortilèges ; & les Dieux l'ont prise depuis , pour s'en servir de bouclier.

TRIE'PHON. Les Dieux ont donc besoin du secours des hommes. Mais que faisoit-elle ? le mestier de Courtisane ; en public , ou en particulier ?

CRITIAS. Non , *par le Dieu inconnu des Atheniens* ; Car elle demeura vierge jusques à la mort.

TRIE'PHON. Si la teste d'une vierge avoit tant de force , je t'en eusse rapporté de l'Isle de Candie , qui est si fameuse par le sepulchre de Jupiter , où l'on montre les vallons toujours verdoyans qui luy ont *servi de retraite* ; & les Poëtes m'eussent préféré à Persée , qui n'en avoit qu'une ; car j'en pouvois rapporter plusieurs , à cause du massacre qui s'y est fait.

CRITIAS. Mais tu ne sçais pas les paroles ny les mysteres , dont il se faut servir pour cela.

TRIE'PHON. S'illa fit mourir par enchantement , il la pouvoit faire revivre aussi ; mais ce

Par le Dieu inconnu des Atheniens. Il fait allusion à ce qui est dit de S. Paul , dans les *Actes des Apostres.*

Servi de retraite. Il vaut mieux le dire de luy que de sa mere.

sont là des fables mal digerées. C'est pourquoy, si tu m'en crois, nous laisserons là & Minerve & la Gorgone.

CRITIAS. Et Junon, qui est femme & sœur de Jupiter, qu'en dis-tu ?

TRIE'PHON. Passons aussi cette incestueuse, toujours preste à faire l'amour.

CRITIAS. Par qui veux-tu donc que je te jure ?

TRIE'PHON. Par le *Pere celeste*, Eternel, & tout puissant; Par le *Fils issu du Pere*; Par le S. Esprit procedant du Pere; Un de trois, & de trois un. C'est là le *vray Dieu*, & le *Souverain* qu'il te faut adorer.

CRITIAS. La Divinité est donc un nombre & un secret d'Arithmetique, tel que celui de Nicomaque le Gerasenien: & je n'entends point *tes trois d'un, & ton un de trois*. Est-ce le fameux *Quatre* de Pythagore, ou le nombre de 8. & de trente.

TRIE'PHON. Il ne faut pas divulguer ces mysteres, mais je t'apprendray si tu veux, ce que c'est que cet Univers: Comment, & par qui il a esté formé, ainsi que me l'a enseigné ce *Galiléen chauve au grand nez*, qui a esté ravi au troisième Ciel, où il a appris des choses merveilleuses. Car j'estois auparavant comme toy: mais il m'a renouvelé par le Baptême, & racheté des Enfers, pour me mettre dans le chemin des Bien-heureux. Et si tu me veux croire,

Le Pere. Ce mot n'est pas au Grec; mais il est inséré de la suite & eust causé quelque obscurité, en ne l'y mettant pas. Du reste, j'ay mis *tout puissant*, pour *souverain* qui vient après.

Le fils issu du pere. Il y a au Grec, *le fils du pere*; mais cela eust fait de l'obscurité, & le mot d'*issu*, est insinué plus bas.

Tes trois d'un, & ton un de trois. Il le falloit repeter aux mesmes termes qu'il avoit esté dit. Il y a icy *trois un*, & *un trois*.

Ce *Galiléen chauve au grand nez*, &c. C'est saint Paul de qui il entend parler; & il peut avoir veü des gens baptisez par luy; mais il ne peut pas l'avoir esté.

je te feray veritablement homme.

CRITIAS. Parle , divin Triéphon : car je suis saisi d'une sainte horreur , & j'approche de ces mysteres avec crainte.

TRIEPHON. As-tu jamais leu la Comedie d'Aristophane , intitulée *les oiseaux* , qui porte , Qu'au commencement estoit la Nuit , le Cahos , & le noir Erébe , avec l'ample Tartare ; sans qu'il y eust ny Terre , ny Ciel , ny Air ?

CRITIAS. Je sçay cela , & qu'arriva-t-il en suite ?

TRIEPHON. Les tenebres furent dissipées par une lumiere invisible , incorruptible , incomprehensible ; & le Cahos dissous d'une seule parole , qui fonda la terre sur les eaux , comme l'a dit ce Begue , étendit le Firmament , forma les Etoiles fixes , & donna le cours aux Planètes que tu adores comme des Dieux ; qui orna la terre de fleurs , & créa l'homme du neant : C'est cet esprit qui est dans le Ciel , d'où il contemple les justes & les injustes , & écrit en un livre toutes les actions des hommes , pour rendre à chacun selon ses œuvres , au jour qu'il a déterminé.

CRITIAS. Mais écrit-il aussi les Destins que filent les Parques ? Car *Homere* dit que leurs ordres sont inviolables , & que toute la puissance de Jupiter n'en put exempter Sarpedon , dont il pleura la perte avec des larmes de sang. Il témoigne en un autre endroit , que tous les changemens qui arrivent en la vie , sont predestinez ; que tout ce que nous avons à faire & à souffrir , nous est ordonné en naissant. Car il attribué à la force du Destin , les erreurs d'Ulyse , & la raison pourquoy Eole qui l'avoit si bien reçu ,

Aux Planètes. Ces mots ne sont pas au Grec ; mais ils semblent estre oubliez.

Homere dit , &c. Je ne

prends que le suc de toutes ces allegations qui sont ennuyeuses , pour ne point dire inutiles en cet endroit.

ne

ne le ramena pas en son païs. C'est pourquoy tu dois reuerer les Parques, quand tu aurois esté ravy dans le Ciel avec ton Maître, & instruit dans ses mysteres.

TRIPHON. Mais comment ce Poëte, dit-il en un autre endroit, que le Destin est douteux; & qu'Achille demeurant à Troye, mourroit glorieusement, ou qu'il vivroit sans honneur, s'il retournoit en sa Patrie? Qu'Euque-nor sçavoit ses destins avant que partir; & qu'il avoit appris de son pere, qu'il mourroit de maladie en son païs, ou par la main des Troyens, dans le camp des Grecs? J'ajouteray à cela, si tu veux, ce que Jupiter dit à Egypte, qu'il luy estoit ordonné de vivre long-temps, s'il pouvoit échapper les embûches d'Agamemnon; mais qu'il periroit, s'il alloit commettre adultere. J'en dirois bien autant que luy: Si tu tuës ton prochain, tu mourras; sinon l'on te laissera en vie. Ne vois-tu pas combien les fantaisies des Poëtes sont trompeuses & incertaines? Laisse donc toutes ces choses pour te faire écrire dans le Ciel au livre des Bien-heureux.

CRITIAS. Tu as raison; mais réponds-moy? Ce qui se passe en Scythie, est-il écrit aussi dans le Ciel?

TRIPHON. Oui, puisque *Christ* a esté parmi les Nations.

CRITIAS. Il faut qu'il y ait bien des écrivains dans le Ciel, pour tenir registre de tout ce qui se passe icy-bas.

TRIPHON. Tout beau, n'aye point de sentimens indignes de la Divinité; mais comme *Catechumens*, souffre que je t'instruise, si tu veux vivre éternellement. Si Dieu a étendu le Ciel

<i>Christ</i>, il y a au Grec, <i>Chrestes</i> comme Suetone aussi l'appelle; ce qu'ils faisoient ou par abus, ou par quelque faute de nepris, comme qui diroit <i>simple</i>, ou <i>debonnaire</i>,	ce que ce mot signifie en Grec. <i>Catechumens</i>. C'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on instruisoit au Christianisme.

comme une peau, fondé la terre sur les eaux, formé les Astres, & tiré l'homme du néant, pourquoy *trouves-tu étrange* qu'il ait soin de ce qu'il a fait ? Si tu avois estably quelque petite République, tu voudrois bien sçavoir tout ce qui s'y passe ? A plus forte raison, celuy qui a créé l'homme, doit sçavoir tous ses secrets. Car pour vos Dieux, ils passent *pour des Chimeres* dans l'esprit des sages.

CRITIAs. Je le croy : mais tes discours m'ont fait tout le contraire de ce qui arriva à Niobe; car de statue, ils m'ont rendu homme. C'est pourquoy je te jure par ce Dieu, que je ne te ferai aucun mal.

TRIEPHON. Si tu m'aimes, ta parole ne sera point contraire à ta pensée : Mais dis-moy, enfin, ce que tu as ouï d'admirable, afin que je l'admire à mon tour ; & que je sois changé en un autre homme, non pas pour perdre la parole comme Niobe; mais plutôt pour l'aller publier par tout, comme Philomele.

CRITIAs. Cela n'arrivera pas, je te le jure par le Fils issu du Pere.

TRIEPHON. Parle, après en avoir reçu la puissance de l'Esprit, je t'entendray paisiblement.

Ou, grand
chemin.

CRITIAs. J'estois allé dans la grand'ruë acheter quelque chose dont j'avois besoin, lorsque je vis une troupe de gens assemblez, qui chuchetoient à l'oreille les uns des autres : & je jettay les yeux par tout, pour voir si je n'y reconnoistrois personne qui me pût apprendre ce que c'estoit, lors que j'apperçûs le politique Craton, qui avoit été mon camarade en jeunesse, & avec qui j'ay souvent fait la débauche.

TRIEPHON. Je sçai qui tu veux dire, c'est le *Commissaire des Tailles* ; & que dit-il ?

Trouves-tu étrange, &c.
J'agence ce raisonnement
pour le rendre un peu plus
juste.

*Pour des Chimeres, ou pour
jen.*

*Commissaire des Tailles. Le
mot Grec signifie qui égale les*

CRI-

CRITIAS. Je m'approchay de luy , après avoir fendu la presse , & l'ayant salué , j'entrouïs un petit vieillard tout cassé, nommé Caricene, qui commença à dire d'une voix gresse , & parlant du nez , après avoir bien toussé & craché , pour tirer un flegme jaune du creux de son estomach: *On, re-nijlame.* Celuy dont je viens de parler, dit-il , *payera les restes des tributs,* acquittera toutes les dettes, tant publiques que particulieres , & recevra tout le monde, sans s'enquerir de sa profession. Il dit plusieurs autres telles sadaïses, avec applaudissement du peuple amoureux de la nouveauté. Un autre nommé Chlévocarme , sans chapeau ny souliers , & couvert d'un méchant manteau , parloit entre ses dents, & ce fut un homme mal vestu qui venoit des montagnes & qui avoit la teste rase qui m'en fit appercevoir. Ce Chlévocarme, dis-je, applaudissant au discours de Caricene, dit que le nom de ce liberateur estoit écrit dans le Theatre en lettres hieroglyphiques, & qu'il couvriroit d'or le grand chemin. Ces songes, dis-je, Messieurs, selon la doctrine d'Arizandre, & d'Artemidore , ne vous pronostiquent rien de bon : car il faut prendre tout le contraire, & croire que les dettes de l'un multiplieront ; & que l'autre n'aura pas un sou. On diroit que vous vous estes endormis sur le rocher de Leucade , ou en l'Isle des Songes , de faire de semblables rêveries si proche de la nuit. Alors ils se prirent tous à rire de mon ignorance ; mais me tournant vers Craton , N'ai-je pas bien deviné, luy dis-je, & suivant la regle de ces grands Interpretes des Songes ? Tais-toy , me dit-il ,

choses, qui est le fait du Commissaire, de regler les impôts sur les particuliers également; & ce qui m'a donné lieu de l'interpreter des Tailles, c'est que le mot Grec est employé plus bas, dans le sujet des impôts.

Payera, &c. Cela fait allusion à ce qui est dit de Jesus-Christ, mais on a pris des mysteres à la lettre ; qui est ce qui a fait une partie des Fables de la Religion des Payens.

Critias, car si tu veux m'écouter, je t'apprendray de grands mystères & des predictions qui ne sont pas fabuleuses; mais qui auront leur accomplissement vers le mois qu'on nomme Mésori. Comme j'eus ouï cela, & reconnu que ces gens avoient la cervelle mal-faite, je rougis & me retiray tout chagrin, accusant en moy-mesme Craton. Mais l'un d'entr'eux qui avoit le regard farouche, me tira par le manteau, croyant que je fusse des leurs, & me persuada à la malheure, à l'instigation de cette ancienne Divinité de me trouver à leur assemblée. Car il disoit qu'il sçavoit tous leurs mystères. Nous avions déjà passé le seuil d'airain & les portes de fer, comme dit le Poëte, lors qu'après avoir grimpé au haut d'un logis, par un escalier tortu, nous nous trouvâmes, *non pas dans la salle* de Menelaüs, toute brillante d'or & d'ivoire; aussi n'y vîmes-nous pas Helene; mais dans un méchant galetas, où contemplant tout, comme ce jeune erranger dans Homere, j'apperceus des gens pâles & défaits, courbez contre terre, qui n'eurent pas plutôt jetté leurs regards sur moy, qu'ils m'aborderent tout joyeux, pour sçavoir quelque mauvaise nouvelle: car ils se plaisent à cela, & n'annoncent que des choses tristes & qui font horreur, comme les furies sur le Theatre. Après avoir donc quelque temps chucheté ensemble, ils me demanderent qui j'estois, parce que je leur paroissois *Chrestien*. Il y en a peu qui le soient, à ce que je voy, leur dis-je; & là-dessus je leur dis mon nom & mon pais, qui estoit le mesme que le leur. Alors ils me demanderent des nouvelles du monde, comme s'ils n'en eussent pas esté; & je leur répondis

On, de-
bonnaire.

Non pas dans la salle, etc.
l'explique la chose d'une
autre sorte que l'Auteur,
pour en ôter l'obscurité.

Chrestien. Il y a au Grec

le mot de *Chrestis*, comme
j'ai dit plus haut sur la page
435. & il joue icy sur l'ambi-
guïté du mot.

que

que tout alloit bien, & que l'avenir donnoit de
 belles esperances. Mais fronçant le sourcil, ils
 me dirent que non, & qu'il se couvoit quelque
 mal qui estoit tout prest à éclore. Je feignis de
 m'accorder à leurs sentimens, & leur dis: Pour
 vous, Messieurs, qui estes déjà dans le Ciel,
 vous découvrez bien mieux de là haut tout ce
 qui se passe icy-bas, que nous ne faisons nous
 autres pauvres mortels. Mais encore, comment
 vont les choses de ce pais-là? N'arrivera-t-il point
 bien-tost quelque éclipse de Soleil, par l'inter-
 position de la Lune? Mars regarde-t-il Jupiter
 de travers? & Saturne le Soleil en diametre?
 Ne se fera-t-il point quelque conjonction de Mer-
 cure & de Venus, qui produira des hermaphro-
 dites, qui sont ceux que vous aimez, & qui en-
 voyera de la gresle & des orages, qui apporte-
 ront la peste ou la famine? Ce grand vaisseau sus-
 pendu, qui enferme le tonnerre, ne crevera-t-
 il point sur nos testes? Là-dessus, comme s'ils
 eussent eu cause gagnée, ils commencerent à
 débiter les choses où ils se plaisent: Que les af-
 faires alloient changer de face, Rome se trou-
 bler de divisions, & nos Armées estre défaits.
 Alors, ne me pouvant plus contenir non plus
 que de *l'eau qui bout*, je m'écrie, O pauvres
 mal-heureux: ne vous élevez point de paroles,
 de peur d'irriter les lions qui ne respirent que le
 sang & le carnage; & que les maux que vous
 annoncez à vostre Patrie, ne retombent sur vos
 testes. Car vous n'avez pas appris cela dans le
 Ciel & n'êtes pas fort versez dans l'Astrologie.
 Que si vos Prophetes vous l'ont dit, vous estes
 encore plus miserables de les croire. Car ce sont
 des contes de vicille, dont on fait peur aux pe-

<i>Orage.</i> Il y a au Grec <i>brûme</i>, qui est une corrup- tion du blé, qui le gâte & le noircit; <i>blé embrûmé</i>, ce- la vient de certaines pluies	froides, quand il est en fleur. <i>L'eau qui bout.</i> Je me fers d'une comparaison plus fa- miliere que la fiente.

tits enfans.

TRIEPHON. Et que te répondirent ces Messieurs à la teste rase, & l'esprit de mesme ?

CRITIAs. Ils passerent cela doucement, avec leurs échappatoires ordinaires : Qu'ils voyoient toutes ces choses en songe, après avoir jeûné dix Soleils, & passé les nuits à chanter leurs Hymnes & leurs Cantiques.

TRIEPHON. Et que leur répondis-tu ? car cela le meritoit bien,

CRITIAs. Ce qu'on a coustume de leur dire, Que tout ce qu'ils alleguent, ne sont que des songes. Alors avec un faux souris, s'estant un peu avancez hors de leur banc : Si vous ne vous y prenez d'une autre sorte, leur dis-je, Messieurs les Celestes, vous ne découvrirez jamais la verité, mais embabouinez de vos rêveries, vous debitez des choses qui ne sont point, & qui ne furent jamais. Cependant, vous avez en horreur ce qui est bon, & vous ne vous plaisez qu'à ce qui est mauvais ; mais vous n'avancez rien par là. Quittez de bonne heure ces impertinens conseils, & toutes ces pensées extravagantes, aussi-bien que ces faux Oracles, de peur qu'on ne vous chasse comme des gens qui pronostiquent des maux à leur Patrie, & qu'on ne vous fasse peut-estre pis. Alors, ils commencerent tous ensemble à me reprendre ; car ils disent qu'ils sont animez d'un mesme esprit ; & si tu veux, je t'ajouterai ce qu'ils me dirent, qui me rendit muet comme une statue, jusqu'à ce que tes discours m'ont ressuscité.

TRIEPHON. Ne me débite pas davantage de ces sottises ; car il me semble que j'enfile comme ceux qui ont avalé du poison, ou qui ont esté mordus de quelque *beste venimeuse* ; & si je

A la teste rase. Il l'a fallu dire ainsi, pour faire que la chose fust intelligible.

Beste venimeuse. Il y a au

Grec, *chien enragé* ; mais mon expression vient mieux au suzer. Du reste, ceci est mal digéré, car Critias débite ces

ne

ne prens quelque breuvage qui me fasse reposer & oublier tout cela, le seul souvenir m'en demeurant dans l'esprit, est capable de me causer bien du mal. Laisse-les donc là, commençant ton Oraison par le Pere, avec le Cantique ordinaire à la fin, mais ne vois-je pas Cleolaüs tout échauffé, qui marche à grand pas, comme s'il avoit bien haste? l'appellerons-nous?

CRITIAs. Pourquoi non?

TRIEPHON. Passes-tu ainsi devant tes amis, sans les saluer, & leur dire quelque bonne nouvelle, si tu en as?

CLEOLAÛS. Dieu garde le couple des vrais amis.

TRIEPHON. Qu'as-tu que tu es ainsi hors d'haleine? Y a-t-il quelque chose de nouveau?

CLEOLAÛS. L'orgueil des Perses est abbatu, & Suse assujettie à nostre Empire. Toute l'Arabie suivra ce triomphe.

*Il sem-
ble que ce
soit sous
Trajan.*

CRITIAs. Voila comme Dieu aime les gens de bien, & augmente tous les jours leurs avantages. Je me réjouis de ces nouvelles; car j'estois en peine de ce que je laisserois à mes enfans. Tu connois mes affaires, comme je sçais les tiennes, & tu sçais que je ne suis pas riche; mais ils auront assez de bien dans les victoires de nostre Empereur: Car rien ne nous manquera sous un regne si heureux, & nul ennemi ne viendra troubler nostre repos.

TRIEPHON. Et moy je laisseray aux miens en partage la chute de Babylone, avec la captivité des Perses, & la conquête de l'Egypte. Les courses des Scythes seront reprimées, & s'il plaît à Dieu, finies pour jamais. Pour nous, adorons le Dieu inconnu des Atheniens, que nous avons découvert; & élevant les mains au Ciel, rendons-luy graces d'avoir esté rendus dignes

choses à un homme qui en | à ses discours, quoyqu'il le
sçait plus que luy; & qui se | fasse par raillerie.
dit Chrétien, & paroît tel

442 C A R I D E M E , O U L A
d'estre assujettis à une telle puissance. Laissons
réver les autres tout leur soûl : C'est de quoy
Hippoclide ne se soucie point , comme dit le
Proverbe Grec.

C A R I D E M E ,
O U L A
LOUANGE DE LA BEAUTE'.

*Le titre sert d'Argument. Cette piece est des moins
de Lucien , aussi doute-t-on qu'elle soit
de luy.*

HERMIPE. C O M M E j'estois allé hier au faux-
bourg pour prendre l'air , & tra-
vailler en repos à quelque chose que j'avois dans
l'esprit , je rencontray Proxene , & lui deman-
dai , selon la coustume , d'où il venoit , & où
il alloit. Il me dit qu'il venoit là pour se divertir
par la beauté de la campagne , au sortir de chez
Androclès qui les avoit traitez magnifiquement
au sacrifice d'action de graces qu'il avoit fait à
Mercure , pour avoir remporté le prix de l'élo-
quence , à la feste de Jupiter. Il dit qu'entr'au-
tres choses on y avoit fait la louange de la Beau-
té , mais qu'il n'avoit pas la memoire assez
bonne , pour se souvenir de tout ce qu'on en
avoit dit , & que je pourrois l'apprendre de toy.

C A R I D E M E . Il est vray que j'y estois &
que je celebray comme les autres ses louanges ;
mais j'aurois bien de la peine aussi à te les rap-
porter , à cause qu'on nes'entend pas l'un l'autre
dans ces grands festins ; outre que la débauche ne
contribuë pas fort à la memoire. Je ne laisserai
pas pourtant de te redire ce dont il me souviendra.

H E R -

HERMIPE. Dy-moy auparavant qui en estoit, & comme Androcles remporta le prix, afin que je t'aye l'obligation toute entiere ?

CARIDÈME. Les conviez estoient ses parens & ses amis ; mais ceux qui parlerent sur le sujet de la beauté, furent *Philon*, *Aristipe*, & moi. Du reste, il remporta la victoire par la louange d'Hercule, qu'il avoit faite, à ce qu'il dit, par un avertissement qu'il eut en songe ; & son Competiteur Diotime de Megare, recita celle de Castor & de Pollux, qu'il avoit faite aussi pour leur rendre graces d'un peril qu'il avoit échappé sur mer, où ils se montrèrent sur la hune, au plus fort de la tempeste.

HERMIPE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit la raison qui vous obligea à entreprendre ce discours.

CARIDÈME. Tu retardes toy-mesme ta curiosité. *Ce fut* le beau Cléonyme qui estoit present, & qui paroist avoir de l'esprit ; car il écouitoit attentivement tout ce qu'on disoit. Comme il estoit donc à table entre son oncle Androclès & moy, plusieurs ne pouvoient s'empescher en le regardant, de dire quelque chose à sa louange ; de sorte que nous eûmes honte, nous qui faisons profession d'éloquence, de nous taire & de laisser parler les autres. Mais parce qu'il n'eust pas esté honneste de louer ce jeune-homme en sa presence, nous primes sujet de parler de la Beauté en général ; non pas par discours interrompus, comme on avoit fait, mais par des harangues continuës. *Philon* donc, s'il m'en souvient bien, commença ainsi.

Philon, Aristipe, & moy.
Il n'est pas honneste de dire, qu'ils faisoient l'honneur du festin, puisque celui qui parle est du nombre.

La victoire. Le Grec marque que les prix estoient des épics ; mais cela n'est pas im-

portant ici.

La Hune. Le Grec dit, le haut des voiles.

Ce fut, &c. Il dit icy quelque chose de l'Amitié, qui est déjà plusieurs fois dans ces Dialogues.

Puis-

Puisque tout ce que nous disons & que nous faisons, a quelque secret rapport à la Beauté; car *nous ne le dirions*, ny ne le ferions pas, si nous ne le trouvions beau, il seroit injuste de ne point parler d'une chose qui est le sujet de toutes nos paroles, & de toutes nos actions. Pour encourager donc les autres par mon exemple, à publier ses louanges, je diray que c'est un bien que peu de gens possèdent, mais que chacun veut posséder; & qui n'a pas seulement fait des Déeses de personnes mortelles, mais qui a mis les hommes mesmes dans le Ciel. Pélops fut admis à la table des Dieux, pour sa beauté; & pour le mesme sujet Ganymède ravi par Jupiter, qui non seulement transporte ce qui est beau dans le Ciel, mais descend luy-mesme en terre pour en jouir. Ne s'est-il pas changé en Cygne pour Leda, & en Taureau pour Europe? mais sans parler de ses autres métamorphoses, il prit la figure d'un homme lorsqu'il voulut engendrer Hercule, qui est l'exemplaire de la Vertu. Ce qui est de plus étrange en cela, & de plus avantageux pour la Beauté, c'est que luy qu'on dépeint si severe, *qu'il fait trembler tous les Dieux & Junon mesme*, se rend si doux & si traitable en faveur de ce qui est beau, qu'il se dépouille non seulement de sa foudre & de ses éclairs, mais de sa qualité mesme, de peur de l'épouvanter, & prend la forme qu'il croit luy estre plus agréable. Mais de peur qu'on ne croye que ce discours ne contienne plutôt une secrète accusation de Jupiter, qu'une louange de la beauté, je ferai voir la mesme chose des autres Dieux, Neptune fut épris de la beauté de Pelops, Apol-

Nous ne le dirions. J'ay réuni en un, ce qui est plus étendu chez l'Auteur, & retranché en suite en deux mots, des fables ennuyeuses & expliquées ailleurs.

Qu'il fait trembler tous les Dieux, & Junon mesme. C'est assez de cela, sans s'étendre davantage en des fables ridicules, & trop souvent répétées.

lon

lon de celle d'Hyacinthe , Mercure de celle de Cadmus. Les Déesſes meſmes font gloire de *poſſeder un ſi grand treſor*, & ne ſe conteſtent pas l'une à l'autre le reſte de leurs avantages ; mais pour la Beauté , chacune en veut remporter le prix ; & la Diſcorde ne trouva point de plus beau ſecret pour les mettre mal enſemble , que de leur faire naiſtre un differend ſur ce ſujet. Jupiter auſſi pour le décider , ne les renvoya point au plus riche ny au plus vaillant , au plus grand ny au plus ſage ; mais au plus beau , comme donnant l'avantage à la Beauté , par deſſus tout. Et veritablement , Minerve & Junon conteſtant cette aimable qualité à Venus , à qui elle ſemble appartenir , font voir qu'elles en font plus d'eſtat , que des grandeurs & des ſciences , dont elles ſont les Déesſes , ſans parler de la force & de la valeur. C'eſt pour cela qu'Homere ne les louë pas tant par leurs autres avantages , que par quelque épithete , qui marque ce qu'elles ont de plus beau. Si la beauté donc eſt une choſe ſi divine & ſi eſtimable , c'eſt à nous en imitant les Dieux , de la reverer & de parole & d'effet. Il finit par ces mots ; & ajoûta , qu'il en euſt dit davantage , ſi l'entretien des feſtins ſouffroit de plus longs diſcours. En ſuite , Ariſtipe prit la parole , après s'eſtre excuſé quelque temps , pour faire parler les autres avant luy.

Plusieurs , dit-il , afin de faire paroître leur eſprit ; au lieu de louer les choſes utiles & excellentes , prennent des ſujets fantaſtiques , pour exercer leur plume. Mais pour ne les pas imiter , je dirai quelque choſe à la louange de la Beauté , qui eſt eſtimée de tous ceux qui ne ſont pas aveugles. Du reſte , c'eſt une choſe ſi ſeconde , que je ne crains pas qu'on me reprenne , ſi j'en

<i>Poſſeder un ſi grand treſor.</i>	ſuite dans une fable trop
Je paſſe cela délicatement ,	connuë , que je tranche court.
ſans dire avoir affaire à de	comme j'ay fait les prece-
beaux hommes. Il s'étend en	dentes.

treprends d'en parler après Philon ; car on ne ſçauroit s'épuifer en un ſujet ſi abondant. Quand je confidere donc l'honneur que les Dieux & les Heros luy ont rendu , & qu'elle fuffit pour ſe faire aimer , comme ſon contraire pour ſe faire haïr , je croy qu'il n'y a point de voix capable de chanter dignement ſes louanges. Je n'entreprendrai donc point de décrire tous ſes avantages , mais j'en choifirai ſeulement un ou deux ; encore crains-je de ne m'en pouvoir acquitter aſſez bien. Pour ne point parler des Dieux , après ce que Philon en a dit , les hommes l'ont en ſi grande eſtime , que Theſée , qui eſt un des plus grands de tous les Heros , ne crut pas pouvoir eſtre heureux avec toute ſa vertu , ſ'il ne poſſedoit Helene , & l'enleva avant qu'elle fuſt en âge d'eſtre mariée , ſans avoir égard ny à la puiſſance de ſon pere , ny au danger qu'il couroit par là. Et il ſe tint ſi fort obligé à ſon amy , qui l'avoit ſervy dans ce deſſein , qu'il ne crut pas pouvoir ſ'acquitter de l'obligation qu'il luy avoit , ſ'il ne l'aidoit à enlever Proſerpine juiques dans les Enfers , ſans craindre de ſ'embarquer dans une entrepriſe ſi hazardeuſe. Cette meſme Helene eſtant retournée depuis chez ſon pere , en l'abſence de Theſée , tous les Princes Grecs en devinrent amoureux ; & de peur que cet amour ne fuſt fatal à leur païs , ils jurerent tous enſemble de ſervir celui qui ſeroit préféré ; & employerent depuis toutes leurs forces , pour remettre cette Belle en la puiſſance de ſon mary. Pâris meſme la préſera à toutes les grandeurs & à tous les avantages que Pallas & Junon luy promettoient ; & les Troyens voyant fondre ſur leurs bras toute la Grece , & pouvant ſe délivrer de cette guerre en rendant Helene , la voulurent conſerver meſme au peril de leur vie,

Piri-
bois.

J'en choifirai ſeulement un ou deux. Je mets cela pour donner quelqué couleur à | cette harangue, qui n'eſt pas grand' choſe.

com-

comme ne la pouvant hazarder pour une cause plus belle. Les Dieux aussi ne voulurent pas détourner leurs enfans de cette entreprise , quoy qu'ils prévissent leur perte , & se partagerent eux-mêmes pour une si noble querelle , qui est une grande preuve de l'estime qu'ils font de la beauté. Mais pour ne m'arrester pas plus longtemps sur cette histoire , comme s'il n'y en avoit point d'autre ; Hippodamie estant en âge d'estre mariée , son pere Enomaüs qui la vit si belle , en fut épris comme tous les autres Princes de la Grece ; & desirant se conserver ce trésor , il s'avisä d'un moyen plus criminel encore que son amour. Il avoit le chariot le plus léger , & les plus vistes chevaux de tout le pais ; faisant donc semblant de chercher à sa fille un mary qui fust digne d'elle , il la proposa pour prix à celuy qui pourroit le vaincre à la course ; mais avec cette condition , que tous ceux qui seroient par lui vaincus , souffriroient la mort. Il vouloit même que la belle montaät sur le char de ses amans , afin que la beauté les arrêtaät , & fust cause de leur défaite. Par ces artifices il vainquit & tua jusques à treize de ces Princes. Enfin les Dieux irrités des abominations de ce pere furieux , donnerent des chevaux immortels à Pélops , qui courut le quatorzième , & qui demeurant victorieux par ce secours , fut le possesseur de cette merveille. Qu'on ne trouve donc point étrange , si nous celebrons les louanges de la Beauté , dont les Dieux & les Heros font tant de cas. Après avoir dit cela , il se tust.

HERMIPPE. Qu'ajouta à ces louanges Caridème ?

CARIDÈME. Dispense-moy , je te prie , de le rapporter , & te contentes de ce que tu as ouï , puisqu'il est vray que je ne me souviens pas si bien de ce que j'ay dit , que de ce qu'ont dit les autres.

HERMIPPE. Ne penses pas t'en excuser ,
si

si tu ne veux perdre toute l'obligation que je t'ay ; car sans cela , le reste me passera pour rien.

CARIDE'ME. Puisque tu le veux , il faut tascher de s'en acquitter , quoyqu'il m'eut esté plus avantageux de me taire en cette rencontre, que de repeter de mauvaïses choses. Je commençay donc de la sorte.

Si je parlois le premier , j'aurois besoin d'un long discours , pour vous préparer à m'entendre ; mais ce que vous venez d'ouïr me tient lieu d'exorde. Que s'il s'agissoit d'autre chose que de la beauté , il ne faudroit rien ajoûter à ce qui a esté dit ; mais c'est un champ si ample & si vaste , qu'il peut fournir de matiere à plusieurs Panegyriques. En effet il se presente tant de choses à moy , que je ne sçai que choisir ; & c'est comme un parterre de fleurs , dont la dernière qu'on regarde , paroist toujours la plus belle. Premièrement , cecy ne fait pas peu à sa louange , de voir que nous portons envie aux autres perfections ; mais que nous sommes épris de la Beauté , si-tost qu'elle se découvre , & faisons gloire de servir la personne en qui elle se rencontre. Que dis-je ? nous sommes plus aises de luy obeïr , que de commander aux autres. Dans les autres choses , l'esprit se contente d'une perfection mediocre , sans desirer , par exemple, d'estre le plus vaillant ou le plus juste. Mais quand les Belles surpasseroient tout ce qu'elles connoistroient de beau ; elles ne seroient pas encore contentes , si elles croyoient qu'il y eust quelque chose qui leur pust disputer cét honneur. Ajoûtez à cela , que la Beauté est comme le but de toutes nos paroles & de toutes nos actions , ainsi qu'a dit Philon ; & que les *plus excellens artisans ne s'en proposent point d'autres* dans leurs ouvrages ; au lieu que toutes les autres perfections sont

Les Artisans ne s'en proposent point d'autres dans leurs | *ouvrages. C'est assez de ce-*
la , sans rien ajoûter.

bor-

bornées dans un certain espace, sans que tout le monde y prétende. Et pour montrer qu'on ne trouve rien de meilleur que la Beauté, c'est qu'on se sert de ce mot, pour exprimer la perfection des autres choses, & de son contraire pour en marquer le défaut. On a en horreur ceux qui servent & qui cajolent les Tyrans; mais personne ne trouve mauvais qu'on serve ny qu'on adore ce qui est beau, & la beauté regne par le seul respect qu'on luy porte. Puisque c'est donc une chose si précieuse & si divine, également estimée des Dieux & des hommes, nous ne serions pas excusables si nous n'employions tout nostre esprit à publier ses louanges. Voila à peu près ce que je dis sur ce sujet, laissant à part plusieurs choses, pour ne point ennuyer la compagnie, à cause du long-temps qu'il y avoit que cet entretien duroit déjà.

HERMISE. Elle a esté trop heureuse d'ouïr de si belles choses; & moy, je te suis trop obligé de m'en avoir voulu faire part.





N E R O N , O U L'ENTREPRISE

*Détroit
de terre
entre deux
mers.*

DE PERGER L'ISTHME.

D I A L O G U E.

MENECRATE ET MUSONIUS,

en présence de quelques-autres.

*C'est une espèce de Déclamation contre ce Prince ,
& ce Dialogue semble avoir esté fait de son temps ;
& par consequent , n'estre pas de Lucien.*

MENECRATE. **C**E dessein te semble-t-il avoir quelque chose de l'air de la Grece , que ce Prince affecte tant ?

MUSONIUS. Il eust épargné sans doute beaucoup de peine aux voyageurs & aux marchands , & particulièrement aux Pilotes , qui sont long-temps à tourner le Peloponèse , & eust servi à la défense & à l'utilité de la Grece , qui eust pû s'entrecommuniquer plus commodément par ce moyen.

MENECRATE. Tu nous obligeras de nous faire le recit de ce qui se passa en cette rencontre , puisque tu t'y es trouvé.

MUSONIUS. Je le feray tres-volontiers. L'amour de la Musique , & l'opinion que Neron avoit que les Muses ne chantoient pas mieux que luy , le porterent en Grece , pour se faire couronner aux Jeux Olympiques. Car pour les

Ce dessein. Je ne repete | de faire dire cela à Muso-
pas ce que le titre dit. | nius , qu'à Menecrate.

Et eust servi. Il est mieux

Py-

Pythiques , il y croyoit avoir plus de part qu'Apollon meſme ; & je ne ſçay ſ'il ne ſ'imaginait point que ce Dieu n'euff oſé chanter ni jouer de la lyre après luy. Ce deſſein donc n'eſtoit pas prémédité de longue main ; mais comme il ſe trouva ſur les lieux , & qu'il vit le peu de diſtance qu'il y avoit d'une mer à l'autre, qui eſt d'environ trois quarts de lieuës , il luy prit envie de ſe ſignaler par cet ouvrage , à l'exemple d'autres grands Princes , qui en ont entrepris de ſemblables. Car Agamemnon , à ce qu'on dit , reſtrancha l'Iſle de Négrepont de la Béocie. Darius fit un pont ſur le Boſphore , & Xerxés voulut percer le mont Athos. *D'ailleurs*, il eſtoit bien aisé d'ouïr celebrer ſes louanges : car les Tyrans ne ſont jamais ſi cruels ni ſi aveugles , qu'ils ne deſirent de faire quelque choſe pour le public, ou pour leur gloire. Après avoir donc chanté ſur le théâtre de Corinthe, les louanges de Neptune & d'Amphitrite , avec un autre petit Poëme à l'honneur de Leucothée & de Mécicerte, il prit un hoyau d'or *qu'on luy préſenta* ; & marchant avec chanſons & acclamations publiques, vers le lieu où l'on devoit faire le canal, il donna quelques coups en terre, puis ayant recommandé l'ouvrage à ceux qui en avoient l'intendance, il retourna dans la Ville, croyant avoir ſurpaſſé tous les travaux d'Hercule par cette action. Il avoit partagé la choſe en telle ſorte, que ſon Armée travailloit à ce qu'il y avoit de plus facile, qui eſtoit de tirer un canal dans la plaine ; & les malſaiſſeurs qu'on avoit tirez des priſons, faiſoient le reſte. Comme on eut travaillé douze jours, il vint un bruit ſourd de Corinthe, que les Mathematiciens diſoient qu'une des Mers eſtoit plus haute que l'autre ; & que

*On a des
principaux
Magiſtrats.*

*On eſt
clavés.*

D'ailleurs. Ce qu'il dit icy de la deſenſe de la Grece, eſt exprimé au commencement. Grec marque que c'eſtoit le Gouverneur de la Grece , & qu'il en ſtrappa trois coups.

Qu'on luy préſenta. Le

si l'on continuoit, on inonderoit l'Isle d'Egine. Mais outre que ces bruits estoient faux, ils n'estoient pas capables d'ébranler la resolution d'un Prince qui affectoit des choses grandes & incroyables; de sorte que quand *tous les Mathématiciens du monde* l'eussent assuré de ce qu'on disoit, il n'eust pas abandonné l'entreprise, s'il n'eust receu la nouvelle de la revolte de Vindex, & que tout branloit dans Rome.

MENEGRATE. Dis-nous maintenant ce qui le porta à ce violent amour pour la Musique, & s'il a si bonne voix que quelques-uns disent; car les autres assurent le contraire.

MUSONIUS. Sa voix n'est proprement digne ny d'admiration ny de risée, parce qu'elle n'est ny fort excellente, ny fort mauvaise, quoy qu'elle ne soit pas naturelle. *C'est une espece de fausset* qu'il ne conduit pas mal, & qu'il accorde assez bien avec sa lyre, aussi bien que son geste & sa contenance; outre qu'il entend parfaitement le Théâtre, & mieux qu'il ne convient à un Prince. Mais lorsqu'il prétend égaler les maîtres de l'Art, il se fait mocquer de luy, quelque danger qu'il y ait: Car il se balance trop, & quand il veut reprendre son vent, il se contraint & se redresse sur le bout des pieds. D'ailleurs, il rougit par trop de contention, & trop d'envie de bien faire, outre qu'il est assez rouge de son naturel; & comme il n'a pas beaucoup de voix ny d'haleine, elles luy manquent souvent au besoin.

MENEGRATE. Mais comment fait-on pour entrer en lice contre luy?

MUSONIUS. Il fit mourir un Comedien

Tous les Mathématiciens du monde. Le Grec dit *Thalés*, mais j'exprime la chose à nostre air.

C'est une espece de fausset. Je ne m'enfonce pas davantage dans la Musique, parce qu'il

faudroit pour cela se servir des termes de Part, qui ne seroient entendus que de ceux qui la sçauroient; ce qui ne se doit faire que dans les sujets où l'on en traite de dessein formé,

On, se
consomme
comme
ceux qui
sont sur
une tonne.

aux jeux Isthmiques, qui eut la hardiesse de luy disputer le prix; car il n'y a pas moins de danger à le surpasser, qu'à se moquer de sa voix.

MENECRATE. Comment cela? nous n'en avons rien sçû.

MUSONIUS. Cela se fit aux yeux de toute la Grece, & arriva en cette sorte. Quoyqu'on n'eust pas accoustumé de représenter des pieces de Théâtre à ces jeux, *non plus que de chanter aux jeux Olympiques*, il y voulut remporter l'honneur de la Tragedie. Entre ceux qui se présenterent pour luy disputer le prix, estoit un Comedien d'Epire, fort celebre, qui voulut avoir dix talens pour luy ceder cet honneur; ce qui le faisoit crever de dépit, outre que ce Comedien avoit déjà représenté en particulier; ce qui empescha Neron de luy accorder ce qu'il demandoit. Mais comme il vit qu'il recitoit avec grand applaudissement, il luy fit dire par l'un de ses gens, qu'il cedast cet honneur à son Prince, & sur ce qu'il n'en voulut rien faire, & qu'il redoubla ses efforts avec de grandes acclamations, il fit entrer ses Acteurs sur le Theatre, comme si cela eust esté de la piece, & ces Acteurs l'ayant poussé contre une colombe, luy couperent la gorge avec des tablettes d'ivoire qu'ils tenoient à la main, qui estoient *tranchantes comme des rasoirs*.

MENECRATE. Et après cette action, eut-il l'applaudissement des Grecs, & remporta-t-il la victoire?

Non plus que de chanter aux jeux Olympiques. J'ay rejeté cela icy de plus haut, où il dit que les jeux Olympiques sont les plus gymniques de tous les jeux, ce que l'Interprete Latin n'a pas entendu; Car c'est seulement à cause qu'on n'y representoit que les jeux, qui portent le nom de gymniques, com-

me la lute, &c. avec des courses de chevaux.

Tranchantes comme des rasoirs. J'ay ajouté cecy pour l'explication: Car sans cela, comment eussent-ils coupé la gorge à un homme? si ce n'est qu'il veuille dire seulement qu'ils l'étranglerent & le suffoquerent par là.

*Sous la
Scene.*

MUSONIUS. Cela passoit pour jeu, en un homme qui avoit tué sa mere.

MENECRATE. Il est vray qu'il n'est pas étrange qu'il ait voulu faire taire un Comedien, après avoir tâché à fermer la bouche à Apollon, en empeschant sa Prestresse de plus rendre d'Oracles à cause qu'elle l'avoit mis au nombre des parricides, quoyqu'elle l'eust encore épargné : Car Oreste & Alemeon, à qui elle le comparoit, avoient tué leur mere pour venger leur pere, ce qui avoit quelque ombre de gloire ; mais le crime de Neron estoit sans couleur.

MUSONIUS. Tandis que nous parlons un Vaisseau s'approche du Port, qui semble porter quelque bonne nouvelle ; car tout le monde y est couronné comme dans un chœur de Comedie, lors qu'il y a quelque chose de bon à annoncer. J'en voy un qui nous fait signe de la main & qui nous crie, ce me semble, qu'il n'y a plus rien à craindre, & que Neron est mort.

MENECRATE. Il est vray, on l'oit plus distinctement à mesure qu'il s'approche, réjouissons-nous ; mais ne faisons point d'imprécations contre ce Prince, car il ne faut point insulter à un mort.



DIALOGUE

DES LETTRES DE L'ALPHABET,
où l'Usage & la Grammaire parlent,

Par Monsieur de Fremont d'Ablancourt,
neveu du Traducteur.

Dialog.
gue. de
Lucien.

Si LE JUGEMENT DES VOYELLES avoit
pu se rendre en nostre langue, avec toutes ses naï-
vetés & ses grâces, on n'auroit pas entrepris cet
Ouvr.

Ouvrage. Mais comme c'est une piece pleine de jeux d'esprit, dont la rencontre ne consiste que dans les mots, il a esté impossible de luy donner un sens en François en gardant celui de l'Auteur. Tout ce qu'on a pu faire, a esté de profiter de son invention, & pour avoir plus de matiere de s'égayer, on a fait parler toutes les lettres de l'Alphabet l'une après l'autre, deuant l'Usage & la Grammaire, dont l'un est comme le Juge, & l'autre comme l'Avocat General. Au reste, cette galanterie n'est pas inutile; car on y peut apprendre plusieurs choses tres-curieuses, touchant l'Orthographe & la Prononciation.

L'USAGE. PUISQUE nous nous sommes assembles pour ouïr les plaintes des Lettres, & que vous vous estes chargée de les introduire, que ne les fait-on entrer?

LA GRAMMAIRE. Il faut sçavoir premierement de quelle façon vous voulez qu'elles se presentent; Si vous souhaitez de les voir en estat de suppliantes, avec les cheveux épars, & les bras étendus, elles s'habilleront à l'Arabesque; Si vous estes en humeur de leur accorder le combat, je les armeray à la Juive ou à la Syriaque; Si vous les aimez mignardes, je les ornerai à l'Italienne ou à la Grecque; Si vous les voulez voir brillantes d'or & d'azur, quoyqu'un peu grossieres, je les parerai à la Gothique, Si simples & ramassées, je les accommoderay à la Francoise.

L'USAGE. A quoy bon tant de mysteres? Puisque nous sommes en France, & qu'il s'agit d'un differend entre les Lettres Françoises, il faut qu'elles se presentent habillées à la mode du pais.

LA GRAMMAIRE. Mais comme elles ont droit de se faire grandes ou petites, de quelle sorte voulez-vous qu'elles viennent?

L'USAGE. Vous y faites trop de façons;

Ouvrez Huissiers ; Entrez ; A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

LA GRAMMAIRE. Puisque vous en usez avec tant de précipitation, souffrez que je vous parle des differens de la Prononciation, & de l'Ecriture : car cela est nécessaire à l'éclaircissement du sujet.

L'USAGE. Je sçay les prétentions de l'une & de l'autre. La Prononciation voudroit obliger l'Ecriture à représenter aux yeux les choses, de la façon qu'on les prononce ; mais comme cela ne se peut faire sans blesser l'Etymologie, elle me prendroit à partie incontinent. Laissons donc decider cette affaire au Temps, mon Seigneur & Maître, qui sans craindre personne, fait le procès à tout le monde ; Aussi-bien l'Ecriture qui ne s'est formée que sur la Prononciation ; ne pourroit souffrir qu'on luy enlevast un bien dont elle est en possession depuis si longtemps. L'une & l'autre sont fondées en raisons & en exemples ; mais moy qui ne me fonde ny en exemple ny en raison, j'en useray comme je le trouveray à propos, & plutôt que de faire de nouvelles loix, j'aime mieux observer les anciennes.

LA GRAMMAIRE. Qu'il me soit au moins permis de parler du genre des lettres, de leur valeur & de leur force.

L'USAGE. Que je suis las de toutes ces pèdanteries, & que je serois fâché de dépendre de la Science qui m'osteroit tout mon agrément, & corromproit ce bel Air qu'on admire en moy, & que j'ay emprunté de la Cour !

LA GRAMMAIRE. Mais voulez-vous abolir l'ancienne coustume de haranguer à l'ouverture des Assemblées ? & ne voulez-vous empêcher de rapporter plusieurs belles antiquitez, touchant l'origine des Lettres ; comme elles sont passées de Phenicie en Grece, & de Grece en Italie, & comme l'Alphabet n'a pas esté achevé
tout

tout d'un coup ; mais qu'on y a ajouté diverses lettres en divers temps, les unes nécessaires, les autres superflues. Je sçay une belle curiosité là-dessus, que vous serez bien aise d'entendre, qui concerne l'origine des Lettres Françoises, dont on est redevable à l'Amour. Car un jeune Chasseur amoureux, n'ayant pas la liberté de voir sa Maîtresse, traçoit sur le sable du rivage où la belle venoit tous les jours, la figure d'un javelot ; tournant la pointe du costé où il devoit estre ce jour-là ; & si elle y arrivoit la première, elle faisoit à mesme dessein diverses empreintes de son Cor ; si bien qu'il se passoit peu de jours qu'ils ne se rencontraient : ce qui donna la naissance à l'I, & au C, qui furent les premiers caractères François, d'où nquirent tous les autres. Lors qu'ils se vouloient donner avis qu'on les épioit, si c'estoit pour avertir la Nymphé qu'elle se donnast de garde de son pere, le Chasseur traçoit la figure d'un Javelot la pointe en bas, avec un Cor derrière ; & lorsqu'il le mettoit devant, c'estoit pour éviter la rencontre de quelqu'autre. Voila l'origine du p, & du q. La Belle pour rendre la pareille à son Amant, donna la naissance au b, & au d, en mettant la pointe du Javelot en haut, & le Cor devant ou derrière, selon les diverses personnes dont ils avoient à se garder. Lorsqu'il estoit nécessaire qu'ils se cachassent tous deux, ils figuroient pour s'entre-donner avis, un Javelot & un Cor, avec un autre javelot penchant, ce qui fut le commencement de l'R. Cependant, la Nymphé pour tirer son Amant de la peine qu'il enduroit, lorsqu'il la sçavoit en danger, faisoit deux empreintes de son Cor, l'une au dessus de l'autre, mais tournées diversement, pour signifier qu'elle estoit sur ses gardes ; ainsi nquit l'S. D'ailleurs, quand cet infortuné Chasseur ne pouvoit conter ses peines à sa Dame, il luy témoignoit sa douleur par deux

ne les tient-il en son nom, comme il fait Jérusalem & Bethléem, & quelques autres, sans me donner autant d'ennuy qu'il m'en peut donner ? Car il ne s'est pas contenté de me bannir de la compagnie des Demoiselles, il m'a encore attiré chez les ennemis, d'où j'ay bien de la peine à me sauver. Cependant, quoyque j'aye beaucoup d'autres plaintes à faire, tant contre les autres, que contre luy, je me contenteray de vous dire, pour ne point abuser de vostre audience, qu'encore que je sois presque le seul qui ne cache rien de mon aage, on m'en retranche maintenant une partie. Je vous prie, est-il raisonnable que les E se trouvent quelquefois trois ensemble, & que les A ne puissent marcher deux de compagnie ?

Autrefois on disoit Demoiselle, il y en a qui prononcent encore anciennes.

âge.

créés.

E. Je ne sçai pourquoy vous vous plaignez ; car c'est vous qui vous entendez avec la Prononciation, pour me dérober les M & les N, & il ne vous reste plus que de corrompre l'Ecriture, puis vous jouirez seul de tous mes contentemens. Ne pensez pas aussi que pour vous estre joint à l'I, il soit dit que vous boirez & mangerez à mes dépens. Je veux bien que vous sçachiez que je puis seul autant que vous deux ensemble. Toutefois je suis prest d'oublier toutes vos injures, pour vivre en paix, quand ce ne seroit qu'en faveur de nostre ancienne alliance, qui rendoit l'Æ si celebre.

Si on écriroit comme on prononce, on écriroit contents. Il y en a qui prononcent boirais, mangerais. Feste se prononce Faisse.

A. Vous avez raison de souhaiter la paix, pour jouir en repos de vos conquestes, ou plutôt de vos larcins. Est-il si étrange, que l'I & moy croyons valoir autant ensemble que vous toute seule : Gourmande que vous estes, qui de cinq ou six mets n'en faites qu'un.

Mais vil-le, mets verbe, mets de table, mes pronom, mais, particule

LA GRAMMAIRE. Il seroit à souhaiter pour le bien public, qu'on pût regler de telle sorte vos differens, que vous n'eussiez rien à démêler l'un avec l'autre, & que chacun eust son partage séparé. Mais puisque cela ne se peut,

adversative ; mais, il n'en peut mais.

je

je suis d'avis qu'à l'avenir l'A ne se radoucisse plus tant, quand il est avec l'I, s'il ne veut perdre ses plaisirs & ses affaires,

On prononce glé-fus & afféres.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'A sera maintenu dans tous ses droits, & qu'il luy sera permis de se joindre à l'I, pour faire un E, tandis que l'E se joindra à l'M & à l'N, pour faire un A. Nous voulons cependant, qu'on prononce boirez & mangerez, comme on fait les autres E, c'est à dire, comme voyelles, & non pas comme diphthongues; Défendons à l'A d'aller plus de compagnie, si ce n'est dans Chaalons, & ne luy laissons que les Dames, sans toucher aux Demoiselles.

Naz, pruez, &c.

B. Quel ordre y peut-il avoir dans l'Empire des Lettres, si la seconde personne de l'Etat est chassée de la fin des mots, excepté de quelques mots barbares, & si l'on ne la trouve plus qu'en plomb, comme si elle estoit trépassée. Mais ce n'est pas en cela seul qu'on me traite comme si j'estois mort; on me fait perdre mes debtes, on empesche mes sujets de me rendre leurs debtes & leurs submissions; On me retranche du second des mois, & du dernier jour de la semaine. Il n'est pas jusqu'au P, tant il est subtil, qui ne s'efforce d'obtenir ma place; & je ne voy point d'autre moyen de le reduire, qu'en luy ostant le soubçon que je veuille cabrioler à ses dépens. Du reste, j'ay tant de confiance en vostre bonté, que j'espere que vous augmenterez ma dignité, plutôt que de la diminuer.

Isab, Moab,

On retranche le B. de tous ces mots, & de Fevrier & de Samedi.

On prononce pres-que les uns comme s'il y avoit un P. & les autres comme un B.

LA GRAMMAIRE. Si j'en suis crüe, on vous chastiera tres-rigoureusement, d'avoir la hardiesse de vous nommer la seconde personne de l'Etat, sous ombre que vous estes le second dans l'ordre de l'Alphabet, plutôt par hazard qu'autrement. Sçachez que vous n'estes pas plus que la dernière lettre; & que s'il y a quelque prérogative, c'est aux voyelles à y prétendre, & non pas à vous.

L'U-

L'USAGE. Nous ordonnons que l'on rende *On n'est pas obligé de mettre de B,*
 au B, tout ce qui luy est legitimelement dû, sans *qu'aux en-*
 qu'on soit obligé pourtant de luy rien donner, *droits où il se prononce & se fait sentir.*
 qu'il ne le demande. Défendons en outre tres-ex-
 pressément au B & au P, de rien entreprendre
 l'un sur l'autre. Et au regard del'augmentation
 des dignitez que le B prétend, il se contentera de
 faire B-carre, & B-mol.

C. N'est-ce pas une grande ingratitude à l'S,
 qui me doit sa naissance, de me persecuter en
 tous lieux? Je ne puis faire de leçon, sans estre *C'est ainsi qu'en nomme la virgule, qu'on met sous la c. pour mon-*
 accompagné d'une cedille; Je crains, si elle
 continuë, qu'à la fin elle ne me defarçonne; &
 qu'après m'avoir pris, elle ne me veuille pas
 seulement mettre à rançon. Le T d'autre costé,
 me fait perdre patience; il ne me peut souffrir
 en devorion, & il y veut estre, quoyqu'il ne
 s'y entende pas. Il m'a ravy jusqu'aux Prophe-
 ties, qui me promettoient que je serois un jour
 remis en autorité. Je n'oserois plus me renfer-
 mer avec luy dans une meisme syllabe, de peur
 qu'il ne me fasse taire, & perdre mes droicts.
 Après m'avoir enlevé les bien-faits, il me veut
 enlever le bienfacteur; & je n'auray plus si on
 l'en croit, que les bien-factrices. Il est vray que
 les Doctes, soit par instinct ou par contract,
 ou si je l'ose dire par le respect qu'ils ont pour
 mon caratere, qu'ils portent assez souvent sur
 le front, font tout ce qu'ils peuvent pour me
 conserver mes sujets & maintenir ma jurisdic-
 tion; & le plus abject n'est pas d'autre sentiment.
 D'ailleurs, j'ay à me plaindre du Q. qui me
 veut empescher de paroistre avec-que luy en pu-
 blique; & après m'avoir défendu l'entrée du
 Zodiacque, me veut encore bannir de toute
 l'Afrique: si je le laisse faire, il m'enlèvera
 Senecque avec-que toute ma Bibliothecque. Je
 demande donc pour le punir de sa temerité, qu'on
 ait à le bannir du quartier. Car enfin, s'il est
 permis à tout le monde de me rogner ainsi les
 on-

ongles , il ne me restera que le bec , & je ferai réduit au biffac. Mais avant que cela arrive , je perdray le Q , ou je le réduiray à quia.

Cedille est un mot Espagnol. C'est qu'il ne s'y promène pas.
 S. Quoyque ce me soit une chose fort pénible de me tenir debout , à cause de ma taille , je ne laisserai pas de me lever pour dire un mot en ma défense. Quand je ne tiendrois la vie que du C & de la cedille , n'est-ce pas assez-bien le reconnoître , que de les souffrir parmi les François , & en cent autres lieux où je ferois fort bien leur charge ? Que le C se contente de passer à la montre dans les Sciences , & qu'il prenne garde encore qu'en parlant on ne l'y remarque , de peur qu'on ne luy fasse son procès comme à un passe-volant.

L'USAGE. Il est ordonné au C des'accompagner d'une cedille , par tout où il en sera besoin , sur peine de mettre l'S en sa place. Le Q jouïra paisiblement du Zodiaque & de l'Afrique ; mais défenses à luy de se montrer en public , quoyqu'on ne le veuille pas bannir de la Republique.

On compare à les écrire au pluriel sans d.
 D , J'ay extrêmement à me plaindre de la legereté avec laquelle on m'a chassé de plusieurs lieux. Quoy qu'on en veuille dire , il y va de la gloire des Grands , & de la feureté des Marchands que je les accompagne , particulièrement quand ils sont seuls ; Que si lorsqu'ils sont en compagnie on me rejette , pour le moins que le T n'en profite pas. Car j'ay sujet de le craindre voyant ses autres usurpations. Il prend si bien son temps , quand je suis suivi d'une voyelle , qu'il se vient mettre en ma place , ou du moins il s'y fait sentir. Ainsi , l'on ne me considère plus de pied en cap , & il m'a ruiné de fond en comble. Cela fait bien voir qu'on a conclu sans moy , que l'on me retrancheroit le plus qu'on pourroit de la fin des mots , sans considérer qu'on ne sçaura plus à l'avenir surquoy former les femi-

mi-

minins ; car si de *verd* on a fait *verte* ; peut-estre qu'un jour de *gaillard* , on fera *gaillarte*. J'ay tasché par droit de represailles , de faire d'un Lieutenant une *Lieutenande* ; mais je ne l'ay pû encore obtenir que dans les Provinces. Si l'on continuë à me retrancher par tout , comme les beaux Esprits ont commencé , on me contraindra de passer le reste de mes jours en *ad-* sans d. versité.

L'USAGE. Lorsqu'il y aura trois consones à la fin des mots , nous enjoignons au D de se retirer ; & entendons aussi qu'il ait à sortir des lieux inconnus à l'oreille , si ce n'est à la fin des monosyllabes , où il peut bien paroître , pourvû qu'il ne dise mot.

E. On voit par les discours de l'A , l'aversion que mes Compagnes ont pour moy ; quoy-que je ne leur aye jamais donné aucun sujet de me hair. Car bien loin d'entreprendre sur leur juridiction , elles entreprennent toutes sur la mienne. Soit que l'I se joigne à l'A ou à l'O , il leur fait prendre mon nom. Mais il ne croiroit pas m'avoir fait assez de mal , s'il ne m'en faisoit de son chef. Il m'a enlevé boîte , coëse, mirouer , & feint fort souvent que je ne suis pas auprès de luy. L'U ne m'épargne pas davantage , de sorte qu'il n'y a point de sûreté pour moy , de m'en approcher. Voila comme toutes les voyelles s'efforcent à l'envy de me perdre. J'ay horreur de dire le reste ; elles ne me rencontrent jamais à la fin d'un mot sans me manger , si je ne suis armé d'un accent. Quand je suis placé aussi avantageusement qu'elles , je ne les crains pas ; & je m'en vengerois bien , si le T , sans aucune raison , ne se venoit point mettre entre-deux. Car si je ne leur rendois alors la pareille , je les choquerois si rudement , qu'elles s'en tiendroient offensées , ou elles n'auroient point de sentiment. Je me suis déjà vengé de l'A dans les articles , & j'en enisse fait de mesme dans

*Ajouter ,
ajouter, &c.
sans d.*

*Hazars
sans d.*

*Pied nud ,
la d ne se
prononce
point,*

*Aimer ,
paraître , s'
prononce
comme é-*

*mer , pour
refuse.*

*On avoit
boite , coif-
se , miroir.*

*d'un pour
de un.*

dira-t-elle.

*L'épée , pour
la épée.*

dans les pronoms , s'ils n'eussent eu la discrétion , pour éviter mon impetuosit  , de changer leur

*mon Essai-
le, l'E ne
se prononce
point en des,
les &c.
quand une
voyelle
suit.*

A en on. Enfin , il n'est pas jusqu'aux consonnes , qui ne me mangent entr'elles , sur tout quand je parle de ma grandmere ; & j'ay grand peur qu'elles n'en demeurent pas là : car elles ont bien des imaginations extravagantes , qui me regardent.

En c t endroit les voyelles faisoient un tel bruit pour interrompre l'E , que n'eust  t  que l'S & le T , se mettant ensemble , firent St , st , elles ne vouloient pas se taire ; car toutes les autres consonnes n'osoient parler sans leur permission. Le bruit étant apaisé , l'A répondit en cette sorte pour le reste des voyelles.

A. Si l'on n'étoit persuadé de nostre innocence, nous nous d fendrions aisément du crime dont l'E nous accuse. Mais c'est assez pour nostre justification que chacun sache que c'est un gourmand qui se mange luy-même , sans aucun respect pour l'h , qui se met souvent entre-deux , pour l'en empêcher. Ainsi , ce pauvre hebet  se détruit par sa gourmandise.

*l'e & l'h
se mangent
&c.*

E. Vous faites bien pis avec vostre amie , car vous n' pargnez ni a , ni o , ni n.

*mauris se
dit pour
mon amie.*

LA GRAMMAIRE. Comme il est de la Politique d'abaisser ceux qui s'élevent trop , & de redresser ceux qui p nchent   leur ru ne , ainsi l'Usage ,   mon avis , devroit retrancher une partie de l'autorité de l'E , pour en faire part aux autres voyelles , parce que toutes quatre ensemble , ne sont pas si employées que luy.

L'USAGE. Nous voulons que les choses demeurent en l'état qu'elles sont , jusqu'  ce qu'il y soit pourvû.

*On pro-
nonce ces
mots , sans
f.*

F. Comme je suis la premiere en Fidelit  , je trouve fort étrange qu'on m'oste les clefs , & qu'on me veuille couper les nerfs ; car après cela , comment pourrois-je atteindre les cerfs   la course ? Cela est bien éloigné de la promesse qu'on

qu'on m'avoit faite de bannir le *Ph*, afin d'étendre les bornes de mon Empire. Jusqu'ici il m'a toujours défendu l'abord des *Prophètes* & des *Philosophes*, & il ne veut pas même que j'aspire à *Philibis*, quoyqu'elle n'ait que moy à la bouche. Si j'avois esté aussi severe; jamais l'*V* ne se seroit mis en possession de toutes les *veues*, tant recreatives que rebarbatives; cependant comme j'ay vû qu'elles l'aimoient plus que moy, je luy ai cédé tout ce que j'y pouvois prétendre.

Ces mots ont un fan singulier.

P. Quand une longue possession ne seroit pas un juste titre, après nous avoir fait traverser tant de *Terres* & de *Mers*, débité tant de beaux *Apophthegmes*, & enrichy ce pais de tant de *Phrases* & de *Paraphrases*, il semble qu'il y auroit de l'inhumanité à nous séparer de la compagnie de *Philibis* & de *Philomele*, puisque nous sommes de même contrée, & que nous avons jusqu'ici couru les mêmes aventures.

C'est qu'il vient de Grece.

L'USAGE. J'ordonne que l'on conserve le *Ph*, le plus qu'on pourra; mais du reste, quand on veut s'établir en un pais, il en faut prendre l'habit & les mœurs.

H. Helas! Helas!

LA GRAMMAIRE. Veritablement, il y a de l'injustice d'oster les mots Grecs au *Ph*; mais quoy, l'Usage fait ce qu'il luy plaist.

G. Je meritois bien quelque privilege, moi *Jumeau*, qui marche à la teste de la Grammaire; mais je *etc. pour* suis si malheureux, qu'il n'y a que moy qu'on *gemen, connoisse* retranche du commencement, du milieu & de la fin des mots. L'*I* semble n'avoir changé de *pour cog-* nature, & ne s'estre fait Consone que pour m'en- *noisse, sois sans G.* lever mon bien. Il n'est pas jusqu'à l'*N* qui ne *etc.* me persecute, & ne m'en oste une partie; mais ce n'est pas à moy seul qu'elle fait injure; car *sans t. La* après avoir décredité le *T*, & l'avoir empesché *c ny le d* d'estre receu aux emprunts, elle veut chasser le *ne se pro-* *noncent* *C* de son banc, & bannir le *D* du rond de la terre. *point icy.*

Glapiers, segrais, ganif, Patacons.
On prononce jouc.
 C. Quoy. que vous puissiez dire en ma faveur, je ne puis m'empescher de faire voir que vous faites encore pis que ceux dont vous vous plaignez ; Car après avoir fureté tous mes clapiers , & revelé mes secrets , vous avez voulu , par une cruauté sans seconde , me tuer avec un canif , pour me voler mes Patacons , & cependant chacun sçait comme je tâche de vous oster le joug.

LA GRAMMAIRE. Comme le C & le G. ont du rapport , ainsi que le B & le P , le D & le T , il y a toujours entr'eux quelque differend , qu'il faut tâcher de regler , pour empescher la confusion.

Autre-fois on écrivoit témoins & reconnoissance, maintenant on écrit le g.
 L'USAGE. Nous ordonnons que l'I & le C garderont les places qu'ils occupent , avec pouvoir de les tenir en leur nom , ou sous celui du G. Nous voulons aussi que l'N se puisse passer de luy à la fin & au milieu de quelques mots , sans qu'il se puisse pourtant prévaloir de témoins & de reconnoissances , pour attenter sur le sang & le rang du G.

C'est qu'elle ne s'y prononce point.
sans h. Helas.
 H. Qu'on vante tant qu'on voudra , le vaste Empire des Lettres , si je n'y possède rien , il fera toujours tres-petit à mon égard. Qui est-ce qui peut plus legitiment que moy aspirer aux Honneurs ? Et cependant , quand j'y suis , on ne veut pas que je parle. On en use ainsi en plusieurs autres rencontres ; & à force de m'en plaindre je me suis tellement enroûlé qu'on ne m'entend plus ; Les voyelles entr'elles ne me content pour rien , les consonnes me rejettent ; & j'ay beau dire la verité , l'on ne veut plus prendre de mes Almanacs. Ainsi , je ne suis presque plus que dans la bouche des affligez. Quand je considere tous ces outrages , je ne puis m'empescher de vous prier de m'accorder mon congé , je croy que le K est sur le point d'en faire autant.

K. En effet , puisqu'on ne fait plus cas de moy , & que toutes les fois que je me suis voulu plaindre ,

dre, on m'a renvoyé aux Kalendes Grecques, je suis resolu de quitter la France, pour m'établir au Septentrion, où j'auray part à une bonne partie des Seigneuries & des Villes. Je ne pense pas qu'après m'avoir voulu bannir, on me veuille retenir par force.

LA GRAMMAIRE. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a parlé de se défaire du K: Mais toutes les fois qu'on a mis cette affaire en délibération, on a esté retenu par quelque considération importante. Pour moy, je suis, d'avis, que pour le moins on le garde pour les Rébus, où il fait un tres-bel effet.

L'USAGE. Nous voulons, pour reprimer l'insolence de l'H, qu'elle aspire toute sa vie, sans pouvoir rien obtenir; commandons au K de vuidier tout présentement de l'étendue de l'Alphabet.

I. Je n'ay qu'un mot à dire, c'est qu'il plaise au Juge d'ordonner que l'Y suive le K puisque je feray bien sa fonction, & que c'est un étranger, qui n'a que voir en nostre país. Je suis prest d'abandonner pour cela toutes les prétensions que j'ay sur l'Espagne & sur l'Allemagne. *On écrit
voit autre-
fois Espa-
gne, &
Allema-
gne.*

Y. Je m'en vais vous montrer deux chemins par où je prétens me sauver; Premièrement, je suis plus digne de croyance que l'I; & si le Roy ne m'avoit, on y trouveroit à redire. Après on ne me prendra jamais pour une consone; au lieu que cela arrive à ma Partie devant toutes les voyelles; & sans cela, il y a long-temps qu'on se feroit fait un jeu de m'arracher les yeux. Pour le moins, comme je ressemble à un verre, que l'on me conserve pour les yvrognes.

LA GRAMMAIRE. Il est juste de le conserver, quand ce ne seroit que pour montrer l'origine des mots qui viennent du Grec, comme il en porte le nom; outre qu'il ne fait point d'Equivoque comme l'I, quand il est avec les voyelles.

L'USAGE. Nous ordonnons que l'Etymologie maintiendra l'Y de tout son pouvoir: permettons néanmoins à l'I, à cause qu'il est François, de s'établir en sa place le plus qu'il pourra, jusqu'à ce qu'on ait renvoyé l'autre en son pays; mais il ne luy faut pas faire ce déplaisir de le bannir tout d'un coup.

On appelle une mouille quand l'i se prononce avec. L. Pour estre voisine de l'I, il ne m'en traite pas plus civilement, car s'il arrive qu'il passe devant moy, il me mouille en un clin d'œil, & s'il arrive qu'une de mes sœurs vienne à mon secours, fust-elle accompagnée d'une voyelle, il nous mouille toutes deux. Il est vray qu'il a la

L'I ne se mouille point icy. considération de nous épargner dans la ville & en quelques autres lieux; au lieu que l'V est tout à fait sans pitié. Depuis le grand procès

Où l'u exclut l'i, horsmis en cene-cy, & quelques autres comme navals, sols, auls. que nous eûmes ensemble pour les pluriels, où les Consuls que j'avois pour Juges, disans que je faisois la Belle, ne me laisserent presque que les Bals, les Evantails & les Parasols; Il s'est tellement énorgueilly de sa victoire, que non content de m'avoir rogné la robe jusqu'au genou, il m'a voulu rompre le cou, & ne m'a pas laissé le sou. Enfin, l'on me maltraite en mille façons; & je ne sçay comment l'on peut souffrir qu'estant fidele & utile, comme je suis, je ne batte en ces lieux-là que d'une L.

Lieux dont on bannit l'i dans la prononciation. L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de l'L; nous ordonnons en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se servira des pluriels qui luy ont esté ajugez. Mais attendu qu'il empiete sur les singuliers au préjudice de l'L, nous voulons pour la dédommager, qu'il ne puisse

Cel, con. bel homme. jamais passer pour Beau, devant une voyelle. L'USAGE. Sans avoir égard aux plaintes de l'L; nous ordonnons en confirmant la Sentence des Consuls, que l'V se servira des pluriels qui luy ont esté ajugez. Mais attendu qu'il empiete sur les singuliers au préjudice de l'L, nous voulons pour la dédommager, qu'il ne puisse

M. S'il estoit honneste de selouër soy-mesme, je pourrois dire sans vanité, que j'ay plus de tendresse que personne pour mes compagnes, puisqu'il me resolu de souffrir plutôt toutes choses, que de me plaindre. Toutefois, pour ne paroistre pas insensible en un jour de Plaintes; je

de-

demande qu'on ait à retrancher les abreviations. Car c'est une chose bien rude, de voir qu'on me coupe deux jambes à tout propos, & qu'on se contente de mettre la troisième en potence, pour me dessigner; sans parler de ma suite, qu'on retranche ordinairement dans les adverbess, pour avoir plutôt fait. C'est bien peu respecter celle qui marche devant les Magistrats; qui fait la majesté, les merveilles & les miracles; sans qui il n'y auroit ni hommes, ni femmes, ni animaux, & sans qui le monde même ne seroit point.

LA GRAMMAIRE. Chacun est aveugle dans ses intérêts. Sans les abreviations vous ne feriez pas toute seule, mille, comme vous faites; ni Monsieur & Madame avec une R & un E; vous meriteriez un châtiment exemplaire pour une si injuste plainte.

L'USAGE. Encore que j'aye cela de commun avec les autres Législateurs, que nos loix sont également faites pour tout le monde; néanmoins elles diffèrent en ceci, que les Grands se dispensent des leurs, & que j'ay bien de la peine à faire observer les miennes au peuple. J'ordonne pourtant, à telle fin que de raison, qu'on n'ait plus à abréger les M, ny leur suite si ce n'est lorsqu'il n'y aura point de lieu de faire autrement, ou bien lorsqu'un supérieur agira avec un inférieur, ou un égal avec son pareil dans la familiarité.

N. Si je me lève avec tant de précipitation, c'est pour épargner à l'M la peine de se rasseoir. Chacun sçait la passion que j'ay toujours eue pour le P & pour le B; cependant, toutes les fois que je me présente pour en approcher, cette presomptueuse se prévalant de ce qu'elle a trois jambes, & que je n'en ay que deux, accourt & prend ma place; & sous mon nom, jouit d'un bien qui n'est dû qu'à moy.

M. Pour aimer le B & le P, croyez-vous en estre aimée? Non, non, sçachez qu'ils ne vous

peuvent souffrir; & que ce que j'en fais, n'est que parce qu'ils le desirent. Si je ne travaillois que pour satisfaire à mon ambition, je ne vous en laisserois pas tout l'honneur. Cependant,

On prononce D pour m Exemter & donter s'écrivoient autrefois avec un P & l'm en ces deux mots se prononce comme une P.

vous me ruinez en parfums, vous m'empeschez de paroistre en Automne, & vous vous attribuez à vous seule les Colonnes qu'on n'a dressées que pour nous deux. Vous faites plus; car vous mangez ce P, que vous aimez tant. Si vous me vouliez faire du mal, ne pouviez-vous vous exenter de luy en faire? & croyez-vous que ce soit un bon moyen pour me donter, que de nous chasser tous deux d'une place, où vous ne pourrez jamais faire revenir le P, quelque amitié que vous luy portiez, si vous ne me laissez avec luy.

N. Je ne vous en oste pas encore à demy; car vous estes inutile en cent endroits. Qu'avez-vous que faire de paroistre, ou de parler? Si j'en estois cruë, on vous osteroit nom & sur-nom, & l'on ne vous laisseroit que la faim.

LA GRAMMAIRE. Le differend de ces deux lettres auroit besoin d'un grand éclaircissement; mais je me contenteray de dire, que la conformité qui se rencontre dans la fin de la prononciation de l'M, & le commencement de la prononciation du B & du P, est cause de l'étroite union de l'M devant ces deux lettres. Ainsi l'N ne peut en cette rencontre tenir la place de l'M, à moins que d'oster le P à meisme terme que l'M, & les *exemter* tous deux.

L'USAGE. Attendu que les deux lettres qui sont en dispute, sont proches voisines, & qu'une plus longue contention pourroit causer entr'elles quelque froideur; Nous voulons & entendons que l'M continuë ses soins, pour empescher l'N de se mettre devant le B & le P. D'autre costé, l'N pourra tenir quelquefois la place de l'M & du P, pourveu qu'elle en use sans présomption, & sans rien attenter sur exemption ny redemption, sur indemniser ny indemnité. Nous ordon-

Pm se prononce icy.

donnons aussi que l'M gardera nom, surnom, & pronom; & que l'N conservera les Colonnes, avec esperance d'avoir bientôt l'Automne aussi toute seule.

O. Quelque forte que soit une amitié, il survient quelquefois des accidens si impréveus, qu'il semble que tout se doit rompre. Mais souvent aussi cette tempeste ne sert qu'à l'affermir & à luy faire jeter de plus profondes racines. J'espère qu'il en arrivera de même dans le fâcheux démêlé que je suis forcé d'avoir avec mes sœurs & mes meilleures amies. Mais que ne fait-on point tous les jours, pour conserver son bien ? Je supplie donc l'A de me rendre la moitié des villes de Laon & de Craon, & de ne pas manger tout seul les Paons & les Faons. Outre cela, je voudrois bien qu'il ne se joignist plus à l'V, pour me contrefaire. Pour l'E, il s'est approprié tout ce que nous avons en commun; & je ne suis plus auprès de luy qu'un o en chiffre. Il a fait pis; car il m'a osté ce que je possédois sans luy; & je n'oserois plus paroître avec l'I; car on ne me pourroit plus reconnoître. S'il continuë, j'ay peur de n'avoir plus à la fin ni Foy, ni Roy, ni Loy. L'V, d'autre côté m'oste Tolose & Cologne, qui m'appartiennent, & cent autres places semblables. Pour me pouvoir maltraiter impunément, on m'empêche d'aller en compagnie; mais il me semble qu'on me le devrait bien permettre, pour résister à tant d'ennemis. Cependant, lorsque de deux O on en a osté un, pour empêcher son compagnon de courre après, on l'arreste avec un accent.

A. Je suis tout prest de vous rendre ce que vous me demandez, pourveu que vous fassiez restitution de vostre part: Donnez-moy ce qui m'appartient de la riviere de Saone, partageons ensemble le mois d'Aoust, & ne vous saoulez pas tout seul à mes dépens.

O. On auroit grand tort de me faire passer

pour estre de mauvaise conscience , veu que de toutes les Lettres , il n'y en a point qui aille plus rondement que moy !

LA GRAMMAIRE. L'Etymologie a interrest de maintenir l'O dans la plupart de ses demandes. La Prononciation d'autre costé , n'y veut pas consentir ; c'est à l'Usage à en ordonner ce qu'il luy plaira.

*On prononce sex-
menx, sans
i, affoir,
sans e.* L'USAGE. L'O a beau se plaindre qu'on luy fait tort ; l'A a déjà montré qu'il luy en fait tout autant ; il empiete sur l'I, quelque soigneux qu'il soit de se défendre ; Il empesche l'E de s'asseoir , & il a voulu enlever à l'V sa Norrice. C'est pourquoy j'ordonne que les choses demeurent en l'état qu'elles sont jusqu'à ce qu'il en soit plus amplement informé. Cependant , il continuëra ses bons offices dans les chiffres ; car quoyqu'il n'y passe que pour un zero , il ne laisse pas d'y estre aussi necessaire que les autres ; & a cet avantage par dessus eux , qu'il n'est pas sujet à division.

*Tous ces
mots se pro-
noncent
sans p.* P. Tant qu'on ne nous a défendu que les Juleps , les Sirops & les Ptisannes , nous nous sommes fort bien portez ; mais aujourd'huy qu'on ne veut plus que nous nous trouvions aux Noces , nous nous portons fort mal. Cependant , on ne nous veut pas donner Baptême , non pas seulement une paire de sept Pseaumes ; & à un besoin on nous laisseroit manger des loups. Je n'ay jamais vû une telle cruauté : qu'on nous laisse pour le moins la clef des champs , sans nous tenir toujours renfermez dans un camp , comme dans un rempart.

sans p. L'USAGE. Nous ordonnons que le P ne se prononcera point dans les mots où il est trop rude ; qu'il sera mesme permis de le rejeter en quelques-uns ; & que cet Arrest sera mis promptement à execution.

Q. Seray-je toujours precedé d'un C & suivi d'un V ? Ne me verra-t-on jamais au milieu d'un mot,

mot, qu'avecques ces deux gardes ? Pour me défaire de ces importuns , puisqu'on a renouvel-
lé l'arrest contre le K , je demande part à sa
confiscation. Car il me semble que Kalendrier
& toute la Kyrielle me feroient mieux qu'au
C. Je voudrois aussi qu'on luy défendit de con-
trefaire ma voix , quand il est question de cer-
cueil & de cueillir , & de sejoindre à l'H , pour
m'empescher de paroistre dans la Cherfonnese ,
chez Andromache & ailleurs , quoyqu'on m'y
entende.

LA GRAMMAIRE. Taisez-vous Q , je me
souviens trop-bien du juste sujet , qui nous por-
ta à vous renfermer entre une consone & une
voyelle , pour conseiller à l'Usage de vous en
tirer. Au contraire je demande qu'il soit en-
joint tout de nouveau à ces deux lettres , qu'el-
les ayent à executer exactement l'arrest.

L'USAGE. Permis au C des'éloigner autant
qu'il le pourra du Q ; & à l'V , de le quitter
quelquefois à la fin des mots. Ne pourront
toutefois abandonner le Q en mesme-temps tous
deux , à moins que de laisser ce maistre coq
dans les laqs. D'autre costé nous permettons
au Q de paroistre dans la Querfonnese , chez
Andromaque , & mesine dans Dunquerque. Mais
nous luy défendons très-expressément des'entre-
mettre des affaires du K , ni de rien prétendre
à sa dépouille , sur peine d'estre traité comme luy.

R. L I & l'E m'ont tellement affoiblie en
diverses occasions , & sur tout à la fin des mots
qu'on ne m'entend presque plus aller ni venir.
Je tâchay d'abord de me rétablir par la douceur ;
mais voyant que cela n'y faisoit rien , j'y emplo-
yai le fer , & l'Enfer , & si je n'en ay pû venir
à bout.

L'USAGE. Nous ordonnons à l'R de filer
doux quand elle sera la dernière , sur peine d'estre
chassée , si ce n'est assez de la negliger.

S. Je ne sçay ce qui a pû obliger les Auteurs

Sans s. modernes , à me retrancher comme ils font ; je prétens bien renverser toutes leur écritures ; car quoy qu'ils fassent , l'ancienne coustume sera pour moy. Suis-je si dangereuse , qu'il faille que les voyelles se couvrent d'un accent , de crainte de m'approcher ? C'est estre trop méconnoissantes de la faveur que je leur fais de me mettre entr'elles , pour les empêcher de s'entremanger. Toutefois , comme chacun se peut tromper , si l'on trouve que j'aye tort de le faire , je me condamne ; mais comme je me soumets , il faut que les autres en fassent autant ; & si l'on m'en croit , on commencera la réformation par le bannissement de l'H , un accent suffira pour marquer où il faudra aspirer. Le C , le K , & le Q , n'estant qu'une mesme chose , ce sera assez de retenir le C ; Et puisque nous devons estre toutes simples , il faut faire le procès à l'X , comme double ; & renvoyer en Grece l'Y & le Z ; pour décharger l'Alphabet de ces lettres superflus. Mais pour faire voir que je plains moins mes peines que mes paroles ; je suis preste à faire la fonction de l'X & du Z ; & si je n'en puis venir à bout j'appelleray le C à mon secours.

On met quelquefois une s entre deux mots , pour adoucir la prononciation. Va-s-y.

Rangon.

avant-s-mer. Z. Je tiens que de toutes les lettres , il n'y en a point de plus dangereuse que l'S , non seulement à cause qu'elle a la figure & les siflemens du Serpent , mais à cause qu'elle se glisse comme luy , & se va mettre entre les mots où elle n'a que faire. D'ailleurs , elle se change en deux ou trois façons , sans aucune consideration du G , ni de moy , ni du Zele que l'on a pour vostre service. Aussi bien loin de lui accorder ces demandes , il lui faut faire porter la peine qu'elle a ordonnée contre les autres. Le C & la cedille rempliront fort bien sa place ; & lors qu'ils ne le pourront faire , je ne leur manqueray pas au besoin.

S. Je ne sçai si j'ai l'air d'un Serpent ; mais il faut

faut bien que j'en aye la prudence , pour souffrir toutes ces injures : & sur tout du Z , tourné comme il est.

L'USAGE. Nous permettons d'ôter l'S des lieux où l'on ne la sent point , pourvu qu'on marque l'endroit de quelque accent : jusqu'à ce que l'œil y soit accoutumé ; Et pour la punir de ce qu'elle se fourre aux endroits où elle n'a que faire , nous voulons que le Z profite de toute la gloire qui luy en pourroit revenir.

T Il est bien difficile d'acquiescer beaucoup d'amis , sans faire des envieux. Tandis que je fais tout ce que je puis pour tenir les autres en paix , & que je m'intrigue assez heureusement entre les voyelles , pour leur servir de liaison , les consonnes en font envieuses ; & l'S ne marche point avec moy qu'elle ne me fasse taire , & évanouir à tous momens.

L'USAGE. En conséquence de ce qui a été ordonné , qu'il n'y aura plus que deux consonnes à la fin des mots , J'entens quand il y en aura trois , qu'on rejette la plus inutile , sans que cela puisse préjudicier au corps ni aux Arts , ni à d'autres particuliers qui ont intérêt à les conserver.

V. A considérer ma condition dans une partie de l'Europe seulement , je ne croy pas qu'il y en ait de plus bizarre. Je sers de voyelle , & de consonne ; & la plupart des diphtongues ne se sçauroient passer de moy. Il faut que je me radoucisse à la veüe , & que je me fortifie à la verté. Les uns me prononcent U , les autres Ou ; Ceux-cy font de moy un B , ceux-là un G. Il y en a qui me font servir d'F , & d'autres qui me mettent double pour me faire passer pour ce que je suis. Cependant , sans considérer en combien de façons je suis utile , on me traite si fort en cadette , à cause que je suis la dernière de mes sœurs , que dans la crainte qu'on a que je ne quitte la fin d'une syllabe , pour

*Elle sent
ne comme
un z en ces
lieux-là.*

*dira-t-on ?
sans t , on
du moins il
ne s'y sent
point.*

*temps,
champs,
doigts, &c.*

*Qualité
uns pour
Waltiers,
Vlessingne
pour Fles-
singne,
Vneimar
pour Vei-
mar.*

me

Commè. me metre à la teste de celle qui fuit , on a toujours les deux points levez sur moy.

pour mon-
trer que
c'est celle
qui fuit
qu'il faut
détacher. L'USAGE. Nous ordonnons , ayant égard aux plaintes de l'V , que les deux points ne se mettront plus sur lui , mais sur la voyelle qui le fuit.

On pro-
nonce acce-
lent, ecce-
cuter, ex-
emption,
Saintonge,
soixante,
fluxion,
deuxième,
Chiménès. X. L'S fait bien voir son ignorance , lors qu'elle dit que je suis une lettre superflue. Je fers de C à excellent , de deux C à executer , de G & de Z à exemption , d'une S à Xaintonge , de deux SS à soixante , de C & de T à fluxion , de Z à deuxième ; sans parler du Phénix , où je suis en ma propre signification , & du Cardinal Ximenés , où je fers de Ch. Et après cela il faut qu'un pauvre serpent me traite de superflue ? Bien loin de me retrancher , on devroit souffrir que je fusse toujours en action ; Car que deviendroient sans moy les Xerxés , les Xenophons , & les Alexandres ?

Par un
cf. S. S'il ne tient qu'à cela , on trouvera bien le moyen de les faire subsister sans vous. A-t-on jamais vu une insolence pareille à la vostre ? Vous faites gloire de vos larcins , & les autres s'en défendent.

X. Hé bien qu'on me fasse mon procès ; le mieux qu'il vous puisse arriver , c'est qu'on vous donne ma place. Qu'il vous fera beau voir estre deux à faire la fonction d'une lettre superflue ? D'ailleurs , comment garderez-vous la médiocrité , qui est nécessaire en cette occasion , vous qui vous haussez & baissez sans cesse , & qui n'avez jamais marché droit en aucune affaire ? Vous ne m'empêcherez pas , pour le moins , de tenir ma place dans les lettres numerales.

LA GRAMMAIRE. Ni là , ni ailleurs , vous ne faites la fonction que d'une double lettre. Avant que les diverses façons de compter fussent inventées , on ne comptoit que par ses doigts , dont chacun faisoit un , & pour marquer cinq , on montrait le pouce avec le doigt qui

qui le suit , qui font une espece d'V. Si bien que deux V l'un sur l'autre , faisoient dix ; & c'est de là qu'est venuë l'X.

L'USAGE. Nous avons maintenu & maintenons l'X , dans toutes les fonctions de sa charge , & mesme à la fin des mots , pourveu qu'elle soit là sans se faire trop sentir. Mais hastons-nous , le ^{Feux,} ^{comme s'il} ^{y avoit une} temps presse. ^{s.}

LA GRAMMAIRE. C'est fait ; car l'Y & le Z n'ont rien à representer que ce qu'ils ont déjà dit.

L'USAGE. Si cela est , avant que de finir cette Assemblée , je veux dire un mot aux Lettres , comme ami , après les avoir jugées comme Souverain. Je vous conjure donc , belles lumieres des Esprits , Elemens de la parole , sacrez Atomes dont s'est formé ce grand monde des Sciences , de mettre fin à vos plaintes , & de vivre en bonne intelligence à l'avenir. Vous estes les Gardiennes fideles de ce que les hommes ont de plus précieux. C'est en vous qu'ils trouvent la seureté de leurs affaires , & leurs plus solides plaisirs. Sans vous l'absence seroit le plus grand de tous les maux. Par vostre moyen , on passe à couvert à travers les ennemis. Vous sçavez le secret de fasciner la veuë des jaloux , & de tromper la garde la plus fidele : De vostre petit nombre sont nez , comme par miracle , un million de mots differens : Vous estes les fondemens inébranlables des Loix , & les depositaires de la Verité. Enfin , sans vous on ne sçauroit que confusément la naissance du Monde , & les plus belles actions seroient ensevelies dans les tenebres de l'Oubly.



SUPPLEMENT

D E

L'HISTOIRE VERITABLE.

LUcién ayant dit à la fin du second Livre de son histoire véritable, qu'il alloit décrire en suite les merveilles qu'il avoit vûes aux Antipodes, & cela ne se trouvant point, soit que les Livres ayent esté perdus ou autrement; il a pris envie à celui qui a fait le precedent Dialogue, de se jouer à son exemple, en des aventures étranges & inouïes. Mais comme il n'y a rien de si facile, que de feindre des choses qui n'ont aucun fondement dans la Raison ny dans la Nature, il n'a pas crû le devoir imiter en ce point; & n'a rien dit, qui n'ait quelque sens allegorique, ou quelque instruction mêlée avec le plaisir.

LIVRE TROISIE'ME

- I. Description de la République des Animaux.
- II. Hommage qu'ils viennent rendre au Phoenix.
- III. Passage de Lucien aux Antipodes.
- IV. Bataille des Animaux contre les Sauvages.
- V. Pacification, par l'entremise de Lucien.

1. Description de la République des Animaux. **L**E plus resolu demeura sans force & sans courage, voyant nostre vaisseau brisé, & toute l'esperance du retour perduë; mais après nous estre consolez du mieux que nous pûmes, les uns allumerent du feu, les autres se répandirent le long de la coste, ou entrèrent plus avant dans le país pour le découvrir. Sur le soir ceux qui

es-

estoit allez à la découverte , rapportèrent que le païs estoit cultivé & rempli de toutes fortes d'Animaux dont plusieurs leur estoient inconnus, mais qu'ils n'avoient point veu d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonnez , c'est qu'on voyoit d'un costé des Agneaux paistre parmy les Loups, de l'autre des Faucons voler en la compagnie des Colombes : Icy des Cygnes jouant avec des Serpens , & là des poissons nageans parmy des Castors & des Loutres. Sur ces entrefaites , arriverent des Singes vestus à la Grecque , qui nous vinrent faire commandement de la part du Roy de l'aller trouver : Ils portoient chacun sur le poing un Perroquet qui leur servoit de Trucheman & parloit bon Grec , sans quoy l'on n'eust pû jamais rien entendre au jargon de ces Ambassadeurs. Cependant , pour obeir aux ordres du Prince , nous nous acheminons vers le lieu où il estoit , & apprenons d'eux en chemin , Que nous estions dans l'Isle des Animaux , qui dépendoit du vaste Empire des Fables : Qu'elle estoit environnée de celle des Geans , des Magiciens , des Pygmées , & autres semblables , qui relevoient toutes de la juridiction des Poëtes , dont l'Isle estoit assez proche. Que cet Empire estoit partagé en sept Comtez , gouvernées par autant de Comtes ; qui sont les Contes pour rire , les Contes de la Cigogne , les Contes jaunes , les Contes violets , les Contes borgnes , les Contes à dormir debout , & les Contes de vieille , sans parler de plusieurs autres petits Contes de moindre importance , qui sont tous compris sous le nom de Contes de l'autre monde. Que parmy tous ces peuples , le plus grand crime estoit de raconter deux fois une mesme chose ; Qu'on n'y estoit point introduit qu'on ne laissast son jugement à la porte , avec permission de le reprendre au retour ; mais qu'on le retrouveroit presque toujours ou égaré ou corrompu. Que la Republique des Animaux estoit gouvernée

née par le Phénix , & que celui qui regnoit alors , avoit esté curieux de nous voir parce qu'il ne faisoit que de naistre , & n'avoit jamais vû d'hommes : Que sans cela , on ne nous auroit pas soufferts plus long-temps dans l'Isle , parce qu'il leur estoit défendu très-étroitement par leur Legislatteur , d'avoir aucun commerce avec ceux de nostre espece , sur peine de retourner en leur premiere servitude ; Que ce Legislatteur estoit un petit bon-homme tout contrefait , qui n'estoit guere different d'un Singe pour la figure , mais au reste d'un savoir & d'une connoissance admirable. Que c'estoit luy qui les avoit establis , policez & rassemblez de toutes les parties du monde , & qui leur avoit enseigné à s'entr'aimer & à s'entendre l'un l'autre ; mais qu'il n'avoit jamais pû apprendre à parler qu'aux Perroquets , & à quelques autres oiseaux : Que les Singes , comme ils sont ingenieux , & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voyent , avoient appris de luy l'art de se vestir , & une partie de ce qu'ils avoient vû faire aux hommes : Qu'ils avoient basti le Palais que nous verrions , à l'aide des Hirondelles , cultivoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes qui se plaisent à la remuer , & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis , qui avoient en moins de rien emporté toute la graine d'un champ , & la serroient dans des greniers où on l'alloit prendre quand on en avoit besoin : Que comme il n'y avoit point de societé sans quelque Religion , ils adoroient tous le Soleil , & que le Phénix qui luy estoit consacré , avoit joint à la Royauté le Sacerdoce , & se brûloit luy-mesme sur son Autel servant & de Prestre & de victime : Qu'il y avoit des animaux qui avoient quelque reverence pour les Astres ; Que l'Elephant adoroit la Lune , & l'Oryx l'Estoile de la Canicule : Qu'Esopé (car c'est ainsi que se nommoit leur Legislatteur) se voyant forcé de les quitter , avoit estably pour
Roy

Roy le Phénix, comme le plus propre à cet honneur, parce qu'il estoit unique; & qu'on n'estoit point sujet par ce moyen aux guerres civiles, que l'ambition des Grands, & le desir de regner, ou le dépit & la jalousie ont coustume d'allumer en l'ame des Princes. D'ailleurs, comme il vivoit plusieurs siècles, on estoit exempt par là des revolutions, que causent dans les Empires le frequent changement de Monarques: Que pour se décharger des soins de l'Estat, il avoit estably divers Animaux sur chaque espece, qui les gouvernoient sous son autorité; car il se faisoit voir fort rarement, soit pour conserver sa majesté, ou pour quelque autre raison; Que les Singes lui servoient d'Officiers & de Ministres; les Tigres & les Lions de Soldats; les Oyes & les Chiens, de garde & de sentinelle; les Perroquets, d'Interprete & de Trucheman; les Cigognes, de Medecin: Car à cause de son naturel solitaire & mélancolique, il avoit besoin de se purger de temps en temps, à quoy les Cigognes sont fort adroites: Que les Licornes faisoient l'essay devant lui, pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins; & qu'enfin tous ces Animaux vivoient en paix & en bonne intelligence sous son Empire. Mais ceux qui se nourrissent de proye, dequoy vivent-ils? leur dis-je. Vous avez raison, répondirent-ils, de faire cette demande, car ils ne peuvent pas paistre comme les autres, ni manger comme nous des fruits de la Terre. Voicy donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lorsque les Animaux deviennent vieux & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs appartemens recueillir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage, sont deux ou trois jours à jeûner: Et lorsqu'ils ne peuvent supporter la faim, ils vont dans les pais étrangers,

*Elles se
donnent des
lavemens.*

& sont nommez à cause de cela Oiseaux de passage.

Dans ces Entretiens & autres semblables, nous arrivâmes à la Cour du Phénix, qu'il estoit déjà nuit. Il estoit dans une grande sale toute brillante de lumiere, par le moyen des vers luisans, & d'autres insectes lumineux, qui estoient attachez au plancher ou qui voloient par l'air, comme autant d'étoiles errantes. D'autre costé, la voute estoit garnie de plumes d'azur, accommodées fort proprement avec le bec des Hironnelles; si bien que cela ne ressembloit pas mal à un Ciel. Il y avoit deux Corps-de garde à la porté, l'un de Lions, & l'autre de Tigres, qui nous effrayerent d'abord; mais nous passâmes en assurance sous la conduite de nos guides. Au fond de la sale estoit le Phenix posé sur un Trône d'or enrichi de perles, avec un dais d'ambre & de corail, où l'on avoit enchassé des pierrieres. Mais de tout son Trône, rien n'estoit si brillant que luy, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il luy en donnoit; car il avoit le cou d'or, les ailes de feu, doublées d'un azur celeste, & il portoit un Astre étincelant sur la teste. A ses costez estoient rangez en forme d'Amphithéâtre, un grand nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout differens, mais d'une beauté merveilleuse, sans parler de ceux qui pendoient en l'air par des filets, comme des bouquets de plume. Au bas estoient une infinité de Pâons qui faisoient la rouë à l'entour, & étaloient avec pompe & magnificence les cercles d'or de leur queue, où brilloient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le Ciel. Ce spectacle nous ravit tellement en admiration, que nous demeurâmes comme immobiles, jusqu'à ce que le Prince nous envoya complimenter par divers oiseaux de sa suite, qui y imitent nostre langage. Lors que nous fûmes près de lui après luy avoir fait la reverence, il nous dît par la bouche d'un petit

tit Perroquet qui se perchoit sur son Trône, que nous estions les bien-venus ; & qu'ayant sçu nostre arrivée , il avoit esté bien-aise de nous voir , & avoit envoyé au devant de nous quelques-uns de ses Officiers , afin qu'on ne nous fit aucun déplaisir. Après cela , il s'enquit du sujet de nostre voyage , & témoigna d'estre fort surpris au récit de nos aventures. Mais parce qu'il estoit temps qu'il se retirast , il nous congédia , après avoir donné ordre qu'on nous logeât dans son Palais & qu'on nous traitât avec toutes sortes de magnificences. Nous n'eûmes pas plutôt pris congé de luy , que nous fûmes environnez de Geays & de Pies , qui ne faisoient que caqueter à nos oreilles , & nous rompoient la tête d'une infinité de questions & demandes. D'ailleurs il me tardoit que je fusse seul , pour m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avois veues , & je soupirois déjà après mon retour en Grece , pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits dans nostre appartement par les mêmes Ambassadeurs qui nous estoient venus recevoir , & le trouvâmes meublé d'étoffes exquisés , filées par des vers à soye , & tissues par les araignées ; desorte que l'ouvrage en estoit tres-ingenieux & tres-délicat. Si-tost que nous fûmes arrivez , on couvrit pour le souper , où nous fûmes servis magnifiquement de toutes sortes de mets , & mangeâmes de petits oiseaux qui n'estoient que comme des pelotons de graisse. Nos Ambassadeurs prirent place avec nous , mais les Perroquets se percherent deçà & delà , au dessus de nos têtes , où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sur la table , comme l'on fait aux enfans ; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas , il y avoit des Singes acoûtrez en Charlatans , qui faisoient cent tours de passe-passe , & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les soldats , avec l'é-

Ottolans.

pée au costé, & la pique sur l'épaule, passoient à travers des cerceaux, marchoient sur des bastons, sautoient pour l'amour des Dames, & faisoient plusieurs galanteries semblables. Après souper les Pies danserent un Balet, où elles imiterent le saut des Gruës, passant l'une dans l'autre avec une adresse & une agilité admirable. Les Rossignols firent le recit, & les Serins le concert.

II.
*Hommage
des Ani-
maux.*

Le lendemain dès le point du jour nostre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les Animaux venoient rendre au Phénix, qui est la plus belle ceremonie de toute l'Isle. Il estoit à l'entrée de son Palais pour les mieux recevoir, & pour en faire la reveuë avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du Palais il y avoit un Chien en sentinelle, & une Oye sur chaque fenestre, avec un Aigle au haut du donjon, pour découvrir de plus loin; & on les relevoit d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si-tost que nous fûmes arrivez, le Phénix nous fit asseoir auprès de lui sur des sieges. Il estoit environné de tous les animaux de sa garde, & de tous les Oiseaux de sa suite, comme le jour precedent. Après que son Perroquet eut harangué assez long-temps sur le sujet de la ceremonie, avec grande satisfaction de toute l'Assemblée, qui estoit charmée de la douceur de son éloquence; on vit venir de loin les Oiseaux en magnifique appareil, sous la conduite de l'Aigle, qui après avoir fait une pointe en l'air, fondit tout à coup au pié du Phénix, pour lui faire hommage; puis se guinda dans le Ciel, & s'alla perdre dans les nuës. Aussi-tost les oiseaux de sa suite se percherent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui sçavoient chanter, celebrent les louanges du Phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le Cygne tenoit le Tacet & le Coucou batoit la mesure. Mais au-

paravant quelques Faucons , pour donner du plaisir au Prince , lierent en l'air des Perdrix ; & passant devant son Trône , les laisserent voler , sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace , aussi-bien que celle des Coqs , qui après avoir paru à la teste des Oiseaux domestiques , se séparèrent en deux bandes , qui vinrent jouster l'une contre l'autre , avec tant d'animosité & de furie , que le Phenix fut contraint de les envoyer séparer. Mais les Cailles qui s'estoient mises de la partie , estoient si acharnées au combat , qu'elles ne vou-

On les
faisoit jou-
ter en Gre-
ce comme
des Coqs.

lurent point obeir ; Si bien que pour conserver la Majesté de l'Empire , & punir leur crime , il fit signe aux Esperviers , qui enleverent en un instant les plus opiniâtres , & les allerent plumer hors de sa presence. Cependant , les Pâons dansoient un Balet avec beaucoup d'art , de justesse & de gravité , traçant diverses figures selon les divers Airs que leur chantoient les oiseaux , & marquant la cadence d'une façon admirable ; Mais les Coqs-d'Indes les ayant voulu imiter , se firent mocquer d'eux avec leur graisse rouge & bleuë , entrecoupée de rides , leur mine de vieille , & leur peau pendante sur le nez ; ce qui fit bien voir la difference qu'il y a de la vaine gloire , avec la gloire veritable. Comme le Phénix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de riviere , ne paroissoient point , un Perroquet prenant la parole , dit qu'il avoit charge de luy représenter de leur part , que les premiers attendoient la nuit , pour luy venir rendre leur hommage , de peur de troubler les autres oiseaux de leur presence ; & que les derniers s'estoient assemblez à l'endroit où il devoit recevoir ce luy des poissons , comme étant plus en leur lustre dans l'eau. Après vinrent les Animaux à quatre piez , que le Lion conduisoit avec une majesté & une contenance digne d'un Prince. ; & lorsqu'ils furent tous passez devant le Phenix , ils

se séparèrent en deux, comme pour le combat. Mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combattans; car ceux qui vivent de proie, s'estoient mis tout d'un costé, & le reste de l'autre: dequoy le Phenix s'étonnant, un Singe qui les avoit disposez, luy dit; Que c'estoit pour faire paroistre la moderation des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plutôt sonné la charge, qu'on vit les Chèvres & les Brebis courir de toute leur force contre les Tigres & les Lions, & les choquer de leurs testes si rudement, qu'ils tomberent à la renverse, comme s'ils eussent esté morts; puis se relevant legerement, se jouèrent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'estoit pas jusqu'aux Rats & aux souris, qui ne voulussent estre de la partie, & ne vinssent affronter les Chats, qui se couchoient par terre en les voyant, & de peur de les blesser, faisoient la pate de velours. Ensuite les Ours se leverent sur leurs piez de derriere, & se tenant tous par les pattes, ils commencerent à danser en rond fort gravement, ayant un Singe au milieu qui jouoit de la flûte, tandis que d'autres tout noirs, montez sur de grands Ours blancs, contrefaisoient les Bâteleurs, & faisoient cent tours de souplesse. Car les Singes en cette occasion faisoient mille fingeries: Les uns jouoient à la boule, avec des Herissons, ayant mis des gans de fer, de peur de se piquer; les autres se battoient à outrance, comme des Gladiateurs, tandis que quelques-uns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voisins, faisoient les Juges du camp. Ceux-cy couroient la bague sur des chevaux de manège; ceux-là faisoient des tournois, comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne Maison. Les Licornes couroient aussi, la lance baissée l'une contre l'autre, ayant mis une pomme à la pointe de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurets, de peur de se faire mal. Cependant,

dant, on voyoit des chevaux bondir tout seuls par la plaine, & faire des voltes & des passades, avec des caracols, où ils tournoient plus juste que les meilleurs Escuyers du monde. Il n'estoit pas jusqu'aux Elephans, qui pour montrer leur adresse, ne voulussent danser sur la corde, & faire admirer leur agilité dans une si grande masse de chair. *On avoit cela entre-sois à Rome.*

De quelque part que le Phénix jettât la veüe, il ne voyoit que des objets divertissans. Il y avoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur mere, soit qu'elle courust ou qu'elle jouast ; D'autres estoient renfermez dans son sein, comme dans une bourse, d'où ils sortoient & se promenoient, puis ils y rentroient au premier cry qu'elle faisoit. Les Porcs-épics se laissoient poursuivre par les chiens, & lorsqu'ils estoient prests de les attraper, ils leur lançoient de leurs dards, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entend de loin le sifflement des Serpens, qui fit cesser tous les jeux : Ils se traînoient lentement, la teste haute, pour témoigner plus de majesté & avoient quitté leur vieille peau, & pris une robe nouvelle, pour en paroître plus beaux. Ils venoient tous rendre hommage au Phenix, sous la conduite du Basilic, qui couvoit un dépit mortel en son sein, & prétendoit devoir regner sur les animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur luy, au lieu de luy rendre son hommage. A cét aspect, le divin Oiseau panche sa teste mourante, comme une fleur que le coustre de la charruë a renversée : l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se ternissent, & il alloit rendre l'ame, si au cry que jetterent les Animaux, la Licorne qui repoloit à ses piez, ne l'eût touché de sa corne, dont elle chasse les venins ; & qu'en mesme temps l'ardente Belette n'eust sauté sur le Basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne, l'étendant mort.

*Il lui de-
sa veüe.*

*Elle est
ennemi du
Basilic.*

sur la place. Aussi-tost le Phenix redresse sa teste penchante , & reprend son vif éclat effacé par les ombres de la mort ; & les Animaux justement irritez , viennent fondre de toutes parts sur les Serpens , tandis que les Cigognes les attaquent d'enhaut , & que les Aigles percent de leurs ongles tranchans les Dragons qui vouloient prendre l'effor. Ils furent donc en moins de rien déchirez & mis en pieces ; & la Nature purgée de ces monstres. Cependant , l'unique Oiseau qui avoit repris sa force & sa beauté , voulut achever la ceremonie , & alla vers la Mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de riviere. Il rencontra en chemin les abeilles , qui n'ayant pû montrer leur diligence accoutumée , pour avoir attendu les fourmis qui ne vont pas si vite qu'elles , venoient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au Phenix , & luy apportoiént du miel de leurs ruches , qu'elles luy présentèrent sur les ailes des papillons , qui brilloient d'autant d'yeux

colibre. que la queue des Pâons. A leur teste marchoiént de petits oiseaux de différentes especes , & de plumages divers , qui ne sont gueres plus gros qu'elles , & qui ne pesent chacun , avec leur nid , que quarante-huit grains. Les poissons s'estoient assemblez dans une espece de Golfe , qui faisoit comme un Amphithéâtre , sur lequel se rangerent tous les animaux ; & les Oiseaux se percherent sur les arbres pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les Baleines rangées en forme d'arc , du costé qui regardoit la mer , faisoient un rond d'eau où l'on voyoit jaler cent fontaines par ces ouvertures qu'elles ont sur la teste , par lesquelles elles jettoient l'eau de la grosseur d'un muid , & de la hauteur d'une pique ; qui retombant avec bruit sur leurs musles , couvroit toute la mer de bouillons d'écumes. Mais avant que le Phénix arrivast au lieu du spectacle , les poissons l'envoye-
rent

rent recevoir à deux cens pas de la mer , par de petits poissons volans , suivis d'Amphibies , pour montrer que leur juridiction s'estendoit sur la terre & dans l'air , aussi-bien que dans les eaux. Après venoient cent grandes Tortuës chargées de tous les trésors de ce vaste & liquide Element. Les unes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre ; les autres des rochers de corail , enrichis de Nacre de perle ; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles , & firent voir des joyaux d'un prix & d'une valeur inestimable. C'estoient de grosses perles rondes , d'une blancheur nonpareille , dont le vif éclat estoit redoublé par la noirceur des mains des Singes , qui les tiroient de leurs huîtres pour les présenter au Prince. Il fit ferrer les parfums dans ses magasins pour s'en servir à l'honneur de sa sépulture , & destina le reste à l'ornement de son cabinet , & à l'embellissement de son trône. Dans ce grand cercle que les Baleines formoient d'un costé , & les rochers de l'autre , parurent premièrement tous les oiseaux de riviere ayant le Cygne à leur teste , qui s'estoit joint à eux , avec quelques autres oiseaux de la Cour du Phénix. Il paroissoit là en son lustre , haussant son col vouté entre ses aïsses à demi levées ; ce qui faisoit un enfoncement qui lui donnoit beaucoup de majesté. Aussitôt qu'il vit arriver le Phénix , il prit son vol avec les autres , & vint tourner trois fois à l'entour de lui , comme pour faire la revue de ses sujets , & lui en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant Phenicoptère , aux aïsses de pourpre , fut choisi pour aller rendre l'hommage au Phénix , comme lui devant estre plus agréable , à cause qu'il porte son nom : Au retour , ils se jouèrent en l'air avec les poissons volans , qu'ils abbatoient dans l'eau du vent de leurs aïsses ; puis ils vinrent fondre tous dans la mer avec grand bruit. Alors pour donner du plaisir au Prince , les barbets se lancerent après

eux, & commencerent à les poursuivre. Ils les laissoient approcher fort près; puis se plongeant tout à coup, ils trompoient leurs dents & leurs esperances. Ils se déroboient de même des Oiseaux de proie, qui venoient pour donner dessus, & qui mouilloient les cerceaux bigarrez de leurs aîsles, sans avoir pris que du vent. A la fin ils disparurent tous au seul cry du Cygne, & se coulant sous les eaux, allerent reparoître bien loin, & faire une triple couronne au dedans des rochers & des Baleines, pour donner le temps aux poissons de se faire voir, & finir la magnificence du jour. Aussi-tost on vit toute la mer couverte de monstres, differens de grandeur & de figure; parmy lesquels rien ne satisfit tant le Phenix que les petits herissons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, & qui sont tous semez de pointes rouges, vertes, & bleuës. En cét estat ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumiere, si bien qu'on eust dit que toute la mer estoit en feu, & leurs œufs attachez à leur peau, paroissoient comme autant d'étoiles brillantes. D'autre costé voguoient de petites huîtres d'une nacre transparente & ciselée. C'est un poisson qu'on voit le dos appuyé contre sa coquille, qui luy sert comme de prouë; & la teste qu'il leve, luy tient lieu de voile; Ses aîslerons sont ses rames; sa queue luy sert de gouvernail; enfin, c'est comme un vaisseau vivant & animé, qui semble n'avoir esté fait par la Nature que pour instruire les hommes à la navigation.

III. Comme le spectacle ne faisoit que de com-
Passage de mencer, & que les Dauphins qui sont les Singes
Lacien aux de la mer, se plongeioient tout d'un coup au fond
Antipodes. de l'eau, & puis se lançoient en l'air avec une vi-
 gueur in croyable pour montrer leur agilité: On
 vit arriver la babillarde Hirondelle, qui s'appro-
 chant du Phenix, commença à luy debiter ce
 qu'elle avoit appris dans les païs étrangers, &
 mit

mit toute la Cour en rumeur. Car elle rapporta que les Animaux des Antipodes s'estoient revoltez contre les Sauvages, & qu'ils envoyoient demander secours au Prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand défaut venoit de leur mésintelligence. On assemble donc sur le champ le conseil des Animaux ruminans, où il fut arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier Ministre du Phenix, qui estoit un vieux magot tres-sçavant dans la Politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit envie de l'accompagner, quoique le Prince fît tout ce qu'il pût pour m'en divertir, me représentant le danger que je courrois avec tant d'animaux differens qui n'estoient pas policez, & n'avoient pas appris à obeïr comme les siens, mais il n'en put venir à bout. Cependant, on dressa le train de l'Ambassadeur, & l'on me donna deux Dauphins, l'un pour me porter & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit, parce que la chose ne souffroit point de retardement, & que tous les Barbares estoient en armes, pour remettre les Animaux dans l'obeïssance. Cependant les Baleines eurent ordre de tenir la mer libre, & de nous servir comme d'escorte; de peur qu'on ne nous vînt envelopper. Car une partie des Sauvages s'estoient sauvez sur les eaux, pour éviter la fureur des bestes farouches, qui battoient la campagne & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient. Si-tost qu'ils nous virent, ils vinrent pour nous attaquer avec leur petits batteaux faits d'un seul tronc d'arbre; mais les Baleines se mettant entre-deux, en renverserent autant qu'il s'en presenta, & leur firent faire la culbute. En cet endroit, je ne puis taire la valeur & l'obstination des Barbares, qui d'un courage invincible sautoient sur le dos des Baleines, après avoir eu bien de la peine à esquiv^{Requies.}er la fureur d'autres poissons qui les attendoient^{&c.} dans

dans l'eau pour les dévorer ; & montant sur la teste de ces monstres, leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures qui sont comme des soupiraux , par où elles jettent l'eau & elles respirent ; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal par leur valeur & leur adresse. Cependant nos Dauphins prenant leur temps , gaignoient pais, & devançant la vitesse des Sauvages par la leur , nous vinrent exposer sur le rivage, où les animaux avertis de nostre venue par les Hirondelles , nous attendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joye avec laquelle ils nous receurent , & les caresses qu'ils nous firent , sans prendre aucun ombrage de moi , à cause qu'ils savoient que je n'estois pas là pour leur faire mal. Nous apprîmes en arrivant , que la cause de leur revolte venoit d'un Perroquet , qui ayant esté emporté par un grand vent de l'Isle des Animaux en leur pais , leur avoit appris comme des bestes vivoient en pais dans cette Isle , & les avoit encouragez à secoüer le joug des hommes.

IV.
*Bataille des
Animaux
contre les
Sauvages.*

Sur ces entrefaites , la nouvelle arrive que les Sauvages s'avançoient avec toutes leurs forces pour les attaquer. Aussi-tost nostre vieux Singe, qui estoit aussi savant dans la guerre que dans la politique, quoyque sa force ne répondoit pas à sa valeur , rangea tous les animaux en bataille à l'entrée du bois, qui avoit au devant une grande plaine ; & sur les aîles , d'un costé des rochers escarpez & inaccessibles , & de l'autre un grand marais , bordé en dedans d'une riviere qui n'estoit pas guéable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'estoient pas propres au combat , de se retirer dans le fond du bois , pour ne point embarrasser les autres ; puis partageant le reste en trois corps , les rangea en cette sorte. Il mit à la droite une espece de Tigres tres-villans ; car j'oubliois à dire qu'il n'y a presque point

*J'oubliois à dire qu'il n'y a point d'animaux aux Antipodes,
d'a-*

d'animaux aux Antipodes, qui soient tout à fait semblables à ceux de nostre païs, si ce ne sont des Perroquets & des Singes. En suite il rangea les Lions, qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nostres; puis les Ours, les Sangliers après, qui ont une ouverture sur le dos, & enfin une espece de Lynx ou de Loupscerviers, qui faisoient la pointe de l'aïlle gauche: Car ils sont si vaillans, qu'ils vont attaquer les Sauvages en plein jour, jusques dans leurs cabanes. Il avoit mis exprés les plus courageux sur les aïlles, afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts, ils les enfermassent aumilieu, & les empeschassent de prendre la fuite. Chaque corps en avoit un autre à ses épaules pour le soutenir, en cas qu'il fust enfoncé; & il estoit de la mesme espece, afin d'estre plus interessé à la défenſe. Dans les intervalles des bataillons, estoit comme l'Infanterie legere composée de petits animaux moins forts & moins vigoureux, qui ne laissent pas d'avoir du courage; pour se mesler parmy les autres dans le combat, & mordre les jambes des Sauvages, ce qui fut de tres-grand service. De ce nombre estoient les Porcs-épics, & certains petits pourceaux qui sont armez par tout comme d'une cuirasse à écaille. Le front de la bataille estoit couvert d'animaux legers comme Cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & de trois ou quatre especes de grands oiseaux qui ne sçau-roient voler, mais qui sont tres-vistes à la course; du nombre deſquels estoient les Autruches, qui sont plus petites que les nostres. Voilà quelle estoit l'armée de terre. Mais il y en avoit encore deux autres; l'une dans l'air, qui n'estoit pas moins effroyable que la premiere, étant

qui, &c. C'est la raison pour-
quoy on a distingué l'Iſle des
Antipodes, parce qu'on y
met des bestes de toute sor-

te, & pour cela l'on feint
que l'Auteur arriva là aupa-
ravant.

composée d'une espece de grands Vautours & d'autres oiseaux de proie , pour venir fondre d'enhaut sur les Sauvages , dans la chaleur de la meslée. Et l'autre dans l'eau , toute d'animaux Amphibies comme des Hipopotâmes & des Crocodiles , pour prendre les Barbares en queue & en flanc. Le General avoit autour de luy les Singes les plus vaillans , pour porter ses ordres par tout. Les autres estoient employez aux diverses necessitez du Camp , parce qu'ils n'estoient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moy , je montay sur un arbre pour voir la bataille tout à mon aise , ne voulant pas qu'on me pust reprocher à mon retour d'avoir tenu le parti des bestes contre les hommes. L'armée estant ainsi rangée on vit paroistre celle des Sauvages en une tres-belle ordonnance. Les premiers bataillons estoient armez de massues & de grandes épées de bois , qui coupent comme du fer ; & les autres d'arcs & de flèches pour les défendre contre les Oiseaux , afin qu'ils ne fussent point attaquez d'enhaut , pendant la meslée. Ils estoient tout nuds , avec la peau noircie & peinte en figure de Serpens , pour donner plus de terreur ; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence , ayant la levre d'en bas & les jouës percées , & remplies de pierres de diverses couleurs , comme pour l'ornement. Ils marchoient serrez dans un grand silence , mais lorsqu'ils furent proches , ils vinrent aux mains avec de grands cris. J'oubliois à dire que le front de leur bataille estoit couvert de trois ou quatre rangs d'Archers , qui avoient ordre de se retirer dans les intervalles des bataillons , après avoir fait leur décharge. Ils écartèrent d'abord à coups de flèches tous les animaux legers à la course , & ces grands oiseaux qui ne volent point , lesquels marchoient à la teste. Mais le corps de la bataille s'avança aussitost en diligence , pour n'estre point percé de leurs

leurs flèches , avant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des Sauvages furent enfoncez par la furie des animaux , & particulièrement des Tigres & des Loups cerviers , qui estoient rangez sur les aîles , & qui en firent un grand carnage ; mais le Corps de réserve venant tout frais au combat avec leurs arcs tendus & leurs flèches apprestées , percerent les plus courageux qui estoient aux premiers rangs ; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui estoient armez de massûes de se rallier ; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardy & de courageux dans l'armée des animaux , fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite , & se sauva dans les bois , où ils furent poursuivis par les Sauvages. Pour les oiseaux quoy que l'air fust obscurci de leur multitude , ils furent écartez en un tourne-main par une nuée de dards , & incommodoient plus les hommes par leur chute , que par leur bec & leurs grifes. Les Amphibies aussi ne firent pas grand effet , parce que les Sauvages qui sont agiles & vaillans , tournerent teste à leur abord ; & faisant front de tous costez , ils les recognerent aisément dans la riviere. Il ne restoit plus d'esperance pour les pauvres animaux , si les Serpens qui n'avoient pû s'assembler , ni arriver si-tost que les autres , ne fussent courus à leur secours : Mais les Sauvages n'eurent pas plûtoست entendu de loin leurs siflemens qu'ils firent alte dans le bois , & voyant les uns sur les arbres , prest à se lancer sur eux ; & d'autres de vingt à trente piez de long , qui ouvroient la gueule pour les devorer ; sans parler de ceux qui ont des sonnettes à la queue , & qui sont plus dangereux par leur venin , que les autres par leur grandeur , ils prirent la fuite & se sauverent à la course. Les animaux se rallierent , les poursuivirent avec une grande vigueur , & en firent un prodigieux carnage.

Après

V.
*Pacification
 des ani-
 maux par
 l'entremise
 de Lucien.*

Après la victoire, tout retentit de cris différens; les Animaux qui s'estoient cachez dans le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'Echo résponnoit de la musique des Oiseaux, qui chantoient un chant de triomphe, & rien n'eust esté égal à cette harmonie, si les animaux à quatre piez en se voulant rejouir, n'eussent fait un effroyable charivary. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit sourd de Trompettes & de Tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchaient en très-bon ordre, ce qui fit cesser l'alegresse; mais comme elles furent proches, on apperçût que c'estoient des Singes, qui pour faire peur aux autres, s'estoient armez de la dépouille des Sauvages. Ils frapportoient sur des troncs d'arbres creusez & couverts de peaux, dont les Barbares se servent pour s'animer au combat; & sonnoient des cornets marins, qui font un bruit comme une Trompette enrouée; de sorte que la frayeur se changea en allegresse. Car on voyoit les uns se battre contre leurs compagnons avec des flèches qui leur tenoient lieu d'épées, n'estant pas assez forts pour manier les massuës; les autres dansoient un Balet de postures, où ils contrefaisoient les Sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées, & leurs funeraillies. Là dessus on ouït le cry de divers oiseaux nocturnes, accompagné d'autres signes d'un grand malheur; après quoy l'on vit arriver quelques Singes de la suite du General, qui dirent qu'il avoit esté tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & que hurlemens, qui ne furent pas plûtoſt finis, que les animaux faillirent à s'entremanger pour l'élection d'un nouveau Roy; Car les Serpens prétendoient à cet honneur, pour avoir esté cause de la victoire; les bestes à quatre piez, pour leur grandeur & leur multitude, & les oiseaux pour leur excellence; outre qu'il semble que la Nature leur air donné le dessus. Mais le Perroquet

quet en qui ils avoient créance, & qui avoit esté cause de leur revolte, appercevant ce desordre, & craignant qu'on n'en vint à la dernière extrémité, dit qu'il étoit d'avis qu'on me fît venir, pour sçavoir mon opinion. Je descendis donc de mon arbre, que je n'avois pas voulu quitter pour la crainte des serpens, dont j'avois vû un si grand exemple de cruauté en la personne du Phenix, & representay aux animaux, par l'entremise du Perroquet, Que j'étois d'avis qu'ils fissent la paix avec les Sauvages, qui ne manqueroient pas de profiter de leurs divisions, & de prendre cette occasion pour les défaire; & en cas qu'ils voulussent songer à un accommodement, je leur offris mon entremise. L'affaire ayant esté mise en délibération, la chose passa tout d'une voix, par la timidité des uns & la sagesse des autres, qui virent bien que les animaux ne pourroient jamais s'accorder; outre que les plus fiers & les plus vaillans avoient esté tuez dans le combat. Je partis donc avec ce Perroquet, & un autre qui sçavoit la langue du païs, & fus trouver les Sauvages, qui ne furent pas difficiles à persuader, après une si grande défaite; & en passerent par tout ce que je voulus. A mon retour, je rencontray mes camarades, que le regret de mon départ & la mesme curiosité que moy, avoient portez à me suivre, de sorte qu'ayant pacifié tous les differens qui restoient, & mis les hommes & les animaux bien ensemble, je m'embarquay avec mes compagnons; tres-aïse d'avoir évité un si grand peril, & d'avoir vû des choses si étranges & si merveilleuses.



SUPPLEMENT DE L'HISTOIRE VERITABLE, LIVRE QUATRIEME.

I. Arrivée dans l'Isle des Pyrandriens. II. Description du país des Aparctiens. III. Royaume de Numismacie. IV. Isle des Poëtes. V. Celle des Pygmées. VI. Retour de l'Auteur en Grece, par l'Isle des Magiciens.

*I.
Isle des
Pyran-
driens, ou
hommes de
feu.*

*Pierres
precieuses
qui ont cet-
te propriété.*

APRÈS avoir dit adieu aux animaux, & pris congé des Sauvages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moy, pour voir le reste des Isles, dont on nous avoit dit tant de merveilles. La premiere où nous abordâmes, sembloit estre toute de feu, ce qui fit que nous la découvrîmes de fort loin; & approchant nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans, qui avoient le visage long & étroit, & le haut de la teste fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos; car ils voltigeoient sans cesse, & changeoient à tous momens de posture. Nous leur présentâmes quelques parfums, qu'ils reçurent avecque joye; & en revanche ils nous donnerent à chacun une chemise de toile incombustible, & force pantarbes pour nous garantir des ardeurs de leur país: Mais avant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'estant courbez à dessein ou autrement, mirent le feu à une des barques que les Sauvages nous avoient données. Ceux qui estoient dedans, s'estant jettez aussi-tost à nage pour se sauver firent par mal-heur rejaillir de l'eau sur quelques-uns de ces Pyrandriens; car c'est ainsi qu'on

qu'on les nommoit, ce qui leur fit de grandes playes: Si bien qu'au lieu qu'ils paroïssent lumineux & transparens, ils devinrent noirs & obscurs par tout où l'eau les toucha. Pour les guerir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu qui leur tient lieu de peau, eust recouvert la blessure; d'où vient sans doute qu'on a coutume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnerent rien pour nous regaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chere & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élevent incontinent au dessus, & tirent leur nourriture par le pié, comme les arbres; aussi ne rendent-ils point d'autres excremens que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la teste. Dans le fort de leur débauche ils se font jeter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage; & lors qu'ils veulent paroître plus beaux, ils se saupoudrent de souphre & de camphre; ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur tout l'eau de vie; & en approchant, ils l'allument, & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens amoureux, & aiment bien à baiser; c'est pourquoy ils multiplient extrêmement; car d'un seul baiser ils engendrent un enfant, qui n'est pas si-tost né, qu'il croist à veüe d'œil; & après avoir éclaté plus ou moins de temps, il diminue peu à peu, tant qu'à la fin il se couvre d'une lepre farineuse, à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie, ou en guerir, se servent perpetuellement d'éventail; mais cela les use beaucoup. Ils sont fort coleres & fort rigoureux, & il y a parmi eux des supplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau, ce qu'ils supportent si impatiemment, que cela leur fait jeter de grands cris. Au sortir de là, selon la

grandeur du crime, on les laisse plus ou moins de temps dans de noirs cachots, où ils sont comme morts; mais ils ressuscitent à l'approche de leurs camarades; & quand le crime est grand, on les met en poudre, ce qui les fait mourir aussi-tôt. Ils ne croient pas comme nous, que l'ame soit renfermée dans le corps; & soutiennent au contraire, qu'il n'y a qu'elle qui paroît; & que le corps qu'elle anime, luy est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils tant qu'ils ont dequoy nourrir leur feu; mais lors qu'il n'y a plus de matiere, leur ame faisant un dernier effort, s'envole en forme d'étincelle, qui se joue long-temps par l'air; & se promene en divers pays, cherchant les eaux comme pour luy servir de rafraîchissement; & c'est ce que nous appelons des feux follets. Lorsqu'elles ont erré tout le temps qui leur est prescrit, elles se rassemblent en un, & composent les Cometes, & ces petits Astres semblables aux Etoiles qui se précipitent du Ciel en terre, pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu, jusqu'aux insectes, qui sont si brillans & si lumineux, qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plupart ne vivent pas hors de leurs pays, ni ceux des autres pays au leur, si ce ne sont des Salemandres. Il seroit impossible de voyager en ce Royaume, à cause des grandes ardeurs, si la Nature n'avoit eu soin d'y faire croître des arbres qui donnent, avec l'ombrage, du rafraîchissement dans leur tronc, toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne, qui n'augmente ni ne diminue, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord de leur origine; les uns croient qu'ils sont engendrez des rayons du Soleil, ou des éclats du Tonnerre; les autres plus vraisemblablement du choc de deux cailloux, comme nos ames s'engendrent, à ce que disent quelques-uns, du concours de celles de nos parens.

Pour

Pour moy, je croy qu'ils font descendus de l'Isle des Lampes, dont quelqu'une cheut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur païs ne brulle que depuis une pluye d'huile & de feu qui tomba dessus. Comme nous estions fort échauffez sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demanderent secours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'étoient pas opposez avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemi, ils répondirent que l'évenement justifioit le contraire; parce qu'ils avoient toujours reculé en combattant, sans regarder derriere eux; de sorte que quelques-uns estoient tombez dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut resolu qu'on députeroit sur l'heure vers de certains Pyrandriens qui ont guerre continuelle contre les habitans du Royaume d'Aparctias, & qui n'ayant pas la force de bruler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau & de la consumer.

De cette Isle de feu nous passâmes en une autre de glace, tant ce païs des fables est plein de choses contraires & extravagantes; de quoi il ne faut pas s'étonner puisqu'on tient qu'il est sorti de la cervelle des Poëtes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme crystal, qui alloient & venoient d'une vitesse merveilleuse: Comme ils nous apperçurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils avoient le pié fort étroit & tranchant par dessous, ce qui les aidait à glisser; leur barbe estoit longue, & ne leur pend pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'Elephant. Au lieu de langue ils ont deux rateliers de dents bien garnis qui frappent l'un contre l'autre, quand ils veulent parler, comme les Febricitans, dans le frisson d'une grande fièvre; & par le bruit qu'ils font on entend ce qu'ils veulent dire; d'où vient,

peut-estre, qu'on nomme ceux qui parlent trop, des Claque-dents. Il y en a parmy eux qui les remuent avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouent du claveffin. Ils portent pour ornement de grosses perles & des diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toute sorte de lumiere, hormis celle des Etoiles, & ne sortent gueres qu'en Hyver, à cause que l'air froid & piquant sert beaucoup à les fortifier. L'Esté ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur; & c'est une chose étrange, qu'estant si froids, ils suënt en moins de rien; mais de leur sueur, on en fait d'autres sur le champ, dont les plus accomplis se jettent en moule. Pour les faire croistre par tout également, on ne fait que les arroser au clair de la Lune; mais ils ne sont jamais plus beaux que lors qu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection, qu'ils rompent plutôt que de plier; & ils ne sont point dissimulez, car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnez de les voir, ils ne le furent pas moins de nous rencontrer, & nous firent present de fruits glacez, & de grands plats de gelée, quoy que leur premier abord fût assez froid. Ils nous presserent fort de demeurer en leur pais; mais il y faisoit un froid si insupportable, que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes, avant que partir, de voir le Temple de leur Dieu, qu'ils adorent sous la figure d'un Ours blanc; ce qui a donné le nom au pais. Il y a une merveille dans ce Temple, qui ne se trouve nulle part; c'est une glace de miroir qui a servi de moule aux Dieux pour former les hommes. Car s'en estant approchez, ils animèrent leur image; mais ils furent si fâchez de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils faisoient, & qu'elle prenoit de la main gauche, ce qu'ils luy presentoient de la main droite, que pour punir ce nouvel homme, ils ne luy vou-

lu-

Arctos,
signifie
Ours, en
Grec.

furent point donner de femme, afin d'en faire perir la race. Mais comme il aimoit à se multiplier, il se presenta devant le mesme miroir, & anima sa ressemblance, qui par un juste châtiment, luy contredit en tout & par tout. C'est de là que vient cet esprit de contradiction, qui est dans les femmes & les enfans; car la femme est l'image de l'homme, & les enfans sont la leur. Au sortir de ce pais, nous entrâmes dans un autre fort temperé, & abordâmes par bonne fortune, au Royaume de Numismacie, après avoir admiré la diversité de la Nature, qui en un mesme endroit du monde avoit placé deux Nations si contraires.

J'ay dit que nous abordâmes heureusement au ^{III.} Royaume de Numismacie, parce que c'est un ^{Royaume de Numismacie, ou de la Monnoye.} pais où l'on n'aborde pas quand on veut, & tel l'a cherché toute sa vie, qui ne l'a jamais pû trouver. Les habitans y parlent toutes sortes de Langues, c'est pourquoy ils sont fort bons truchemens, sur tout les Chrysandriens & les Argyrandriens, dont l'Organe touche plus au cœur, ^{Or, Argent.} car on ne fait pas de cas des autres, & ils sont sujets à estre fourbes. Ces peuples, pour estre engendrez de Mercure, & de la belle Sulfurie, sont d'une figure fort étrange, car on ne leur voit ordinairement que le cou & la teste: Quoy qu'ils soient tous Empereurs, Rois, & Souverains, ils portent derriere eux leurs armes & leurs devises, & relevent de la Reine Lydie, & non pas de l'Isle des Poëtes, comme les autres. ^{Pierre de touche.} Du moment qu'ils sont faits ils ne croissent ni ne diminuent. Il est vray que les traits de leur visage s'effacent peu à peu & qu'ils sont sujets à une certaine herespelle, qui les fait beaucoup déchoir. C'est une chose étrange, que de leur peau qu'on enleve, les fourbes dont j'ay parlé, se masquent, & passent après pour eux; de sorte qu'on y est souvent trompé: mais ces gens-là n'apprehendent rien tant, que la rencontre de leur Reyné. Car

pour peu qu'elle les touche , elle les fait rougir ou pâlir , selon la diversité de leur crime ; & aussi-tôt on les met en quatre quartiers , & on les jette dans le feu. Mais ils ne sont pas entièrement consumez ; car tout ce qu'ils avoient d'impur s'en estant allé en fumée , on crée de nouveaux sujets de ce qui reste , qui sont aussi parfaits que les autres , particulièrement après qu'on leur a imprimé le caractère du Prince , qui est comme le cachet de la Nature , dont Platon dit que nous sommes tous scellez. Ces peuples n'engendrent point , & sont de nature immortelle ; principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens , qui ne peuvent estre anéantis en quelque manière que ce soit , non pas même par le feu , qui au contraire les purge , quand ils sont malades , & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traitez dans cette Isle ; car encore que ce ne soit qu'un roc stérile , on n'y manque de rien , & l'on y apporte de tous costez. En effet , ces peuples sont si aimez de tout le monde , qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maîtres de l'Univers, non pas par force , mais par amitié. Car c'est une chose étrange , que la passion qu'on a pour eux , & comme tant d'hommes si differens de mœurs , de religion & de coutumes , s'accordent tous en ce point. Aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir , & quand on les tient , on les enferme sous la clef , de peur qu'ils ne s'en aillent ; car ils sont d'une nature tres-inconstante , & pour peu qu'on les laisse à l'écart , on ne les retrouve plus. Du reste , ce sont les meilleurs esclaves du monde , car ils savent tout faire , & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a applany les montagnes , comblé les valons , basti des Villes , peuplé des deserts , cultivé des rochers , seiché des mers , arrosé les lieux les plus arides , & frayé des chemins à travers des abîmes & des précipices. Quoy qu'ils soient

soient sujets à estre enterrez tout vifs , & à demeurer long-temps sans voir ni Lune ni Soleil , ils ne s'en portent pas plus mal , & n'en font point plus mauvais visage ; car ils sçavent que ce qu'on en fait n'est pas par inimitié , mais par affection. Toutefois ils aiment fort les Dapsiliens , parce qu'ils leur font voir en peu de temps bien du pais , & qu'ils ne les tiennent pas enfermés comme les autres. Aussi paroissent-ils plus entre leurs mains , que partout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, je fis si bien , qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre , je recouvray par leur entremise , un bon vaisseau équipé de tout ce qui estoit nécessaire pour retourner en nostre pais.

Cela nous vint bien à propos ; car au sortir de là , nous fûmes surpris par une tempeste , qui après nous avoir agitez long-temps , & consumé toutes nos provisions , nous jeta enfin en l'Isle des Poètes , qui est un pais fort éloigné du Royaume de Numismacie. La premiere rencontre que nous y fîmes , fut d'un grand vieillard de bonne mine , qui avoit la barbe fort venerable ; mais il avoit la cervelle en écharpe , qui est un mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous luy demandions , il se contenta , après quelques grimaces , de nous faire signe de la main , pour nous montrer le chemin par où nous devons aller : Nous montâmes par son ordre sur le faîte d'une haute montagne , qui avoit double sommet , où nous vîmes un grand peuple assemblé , pour voir lever l'Aurore , qui est la Déesse qu'on y revere avec le Soleil. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux , qu'ils tirèrent les rideaux charrez de son lit ; après luy avoir donné le bon jour en chantant (car ces peuples chantent comme les autres parlent) ils la vestirent de pourpre & d'écarlate , & mêlant l'or & l'azur parmy les opales & les rubis , sans dessein & sans ordre , ils assuroient

Dépen-

siers.

IV.

L'Isle des
Poètes.

que cela ne laissoit pas de faire un fort bel effet de loin. En suite ils mirent dans ses doigts de roses quantité de perles & de diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs : Mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le souffle des chevaux du Soleil, qui la déroba à nostre veüe. Cependant, les Poëtes s'empressoient plus que devant, pour célébrer aussi la naissance de cet Astre, car il meurt & naît tous les jours en leur pais, & tandis que les Heures diligentes atteloient ses chevaux à son Char, ils ceignirent les Temples du jeune Phébus d'une couronne de lumiere. Comme je considérois ces choses avec attention, m'étant écarté pour chercher l'Aurore, je trouvay au retour que le Soleil s'estoit aussi fort éloigné, & qu'il estoit déjà bien haut dans le Ciel. Cependant ces Messieurs ne répondoient à mes questions qu'avec un accent grave, & des termes empoulez, pour imiter le langage des Dieux, à qui ils ne ressembloit que par là : Car ils sont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'Hyver. Les cheveux de leurs Maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes; & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel, & leur breuvage d'eau & de lait : Neanmoins ils sont si glorieux qu'ils disputent de la félicité avec Jupiter. Du reste, leur pais est tres-beau à la veüe, & je m'étonne qu'ils ne sont plus riches; vû les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les ouïr parler, leurs prez ne sont que d'émeraudes, leurs guerets sont couverts d'épics dorez; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; celles des arbres d'argent, & leur fruit d'or. Le nectar ne vaut pas le crystal de leurs fontaines; les petits cailloux

loux du rivage sont autant de diamans & de pierreries , & chaque goutte de rocher est une perle. Avec tout cela ils n'ont pas du pain , & l'on diroit que comme Midas , ils meurent de faim au milieu de leurs trésors. Aussi tout ce qu'ils disent ne paroît qu'à eux de la sorte : & j'avois beau ouvrir les yeux , je ne voyois point tous ces trésors imaginaires. Ils sont fort bisarres , & sujets à une infinité de caprices & de fantaisies ; & quand leur verve les prend , on ne les sçau-roit gouverner. Ils font d'étranges grimaces , & se contournent comme s'ils avoient des convulsions ; particulièrement quand ils enfantent ; mais ce n'est pas de douleur , car ils prennent plaisir à accoucher. Ils ont cela de propre que chacun fait des enfans , sans avoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres , que la plupart des peres trouvent néanmoins fort beaux , qui est une grande grace qu'ils ont receüe de Jupiter ; car s'ils en recon-noissoient les défauts , cela les rendroit chagrins & de mauvaise humeur , les aimant à un tel point qu'ils en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris , c'est pourquoy ils ne durent pas long-temps , parce qu'on n'éleve les enfans en ce pais-là que d'une viande fort délicate , qu'on appelle Estime. Ce qui est de plus étrange , c'est la façon dont ils conçoivent , & dont ils accouchent ; car ils engendrent dans le creux de leur teste , & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de temps , selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur. Si l'enfant est gros , ils s'en délivrent à plusieurs reprises , & quand il est tout sorti , on le rassemble en un corps , sans qu'ils s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont faits qu'à demi , dont le pere a avorté de l'autre moitié ; cependant ils ne laissent pas de vivre , & d'estre fort bien receus , quand ils viennent de bonne race , & d'un pere qui en a fait d'autres qu'on esti-

estime. Ces peuples ne sont pas fort devots, & ne reconnoissent gueres d'autre Divinité, que les yeux de leur Maîtresse : Que s'ils celebrent Apollon & les Muses, c'est plutôt par coustume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur país, je ne pouvois assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forests & aux rochers ; mais après leur avoir vû faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnay celle-cy. Comme nous nous préparions au départ, le Heros qui les nourrissoit, vint à mourir ; car ils sont si paresseux qu'ils mourroient de faim, si quelqu'un ne prenoit soin de leur nourriture. Aussitost il fut ordonné, pour perpetuer sa memoire, & faire vivre son nom après sa mort, qu'on embaumeroit ce Nom avec le sel de l'Esprit ; & qu'après l'avoir revestu des plus belles couleurs de la Rhetorique, & parlé des plus brillantes fleurs de la Poësie, on le mettroit en déposit entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portast par toute la Terre. Le jour venu qu'on avoit destiné pour ce haut mystere, chacun se rendit au lieu assigné, dans un grand silence : Après quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'élaus douloureux, & de pitoyables hélas ! le tout accompagné de ceremonies muettes, on découvrit avec une respectueuse hardiesse, ce grand & venerable Nom qui reposoit sur une urne d'or, environné de lauriers & de cyprés, qui couronnoient les legeres & froides cendres de cet invincible Heros. En mesme temps on l'arma de tout ce qu'on avoit pû trouver dans l'Univers de redoutable & d'intrepide : Puis on l'éleva au dessus de tout ce qu'on put s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant de lumiere, de splendeur & de gloire, on luy dressa des Autels, où tandis que les uns sacrifioient à sa magnanimité, à sa generosité & à sa clemence, les autres érigeoient de vivantes

statuës , d'éternels trophées , & d'inébranlables monumens à sa triomphante memoire. On entendoit d'autre part des concerts , où l'on célébroit ses divines actions , ses charmes inexplicables , & ses vertus immortelles. A ce bruit , la Renommée vint à tire-d'aisle , qui osta ce précieux nom de la veuë des hommes , & l'ala semer par l'Univers. Voila de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands Personnages.

Après cette ceremonie , nous quittâmes cette ^{V.} Isle , & abordâmes par un doux vent en celle ^{L'Isle des} des Pygmées , qui est de son ressort , aussi-bien ^{Pygmées.} que les premieres dont j'ai parlé. Mais elle est fort petite , & n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long , au lieu que celle des Géans en a plus de cinq ou six cens de tour. Cependant , quoyque ces deux Isles soient fort proches , elles ne laissent pas de vivre eu bonne intelligence sous l'autorité des Poëtes , qui leur donnent telle loy qu'il leur plaist. Nous fûmes tout étonnez en arrivant , de voir que les plus grans hommes de ce pais-là n'avoient pas plus d'une coudée ^{Le mot} de haut , ce qui leur a donné le nom de Pyg- ^{Grec signi-} mées. Nous croyions du commencement que ^{fi coudée.} ce fussent des lapins , d'autant plus que nous les voyions ramassez ensemble comme dans une garenne ; mais nous reconnûmes en approchant , que c'estoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux Gruës , & avoient obtenu une grande victoire ; de sorte que chacun rapportoit deux ou trois testes de son ennemy , qu'ils portoient sur l'épaule en guise de massue , & les tenoient par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs après la bataille , que leurs femmes remportoient dans des hottes , pour aider à leur subsistance. C'est une chose admirable , de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis , qui paroissent comme des Geans à leur égard , & d'un coup de bec leur entament la cervelle , s'ils n'ont de bons cas-

casques pour se remparer, faits de grandes coques de noix. Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suppléer à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & qu'ils leur cassent les jambes, qu'elles ont fort minces. Ils s'effrayerent à nostre abord; mais lorsqu'ils eurent vû nos Certificats, & que nous avions passé sans desordre à travers l'Empire des Fables, ils s'approcherent de nous avec grande allegresse, & nous sautoient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent caresser leurs Maistres. Les plus apparens estoient portez sur des Belliers & sur des Chèvres, qui s'agenouillent comme font les Chameaux, lorsqu'ils veulent monter dessus. Nous les accompagnâmes jusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement, & ne firent, comme on dit, qu'en quinze jours quatorze lieues; ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peutestre que je me méprends, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieues de long à leur Isle; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & de montagnes; de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroist, & l'on diroit que la Nature l'a fait exprés, pour la commodité des habitans, qui se nichent dans des trous; outre que par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin; & la ceremonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnettes de tambours; après quoy ils tirèrent à l'Oiseau, ainsi qu'ils ont accoustumé en une rejoüissance publique. Cet Oiseau est une mouche prise dans une toile d'araignée, qu'il faut jetter par terre d'un grain de mil, & l'on tire avec un chalumeau. La carriere où l'on s'exerce a plus de deux cens paces de long; car ils comptent de la sorte en ce

pais-

païs-là , comme on fait icy par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans , comme d'autres ont remarqué avant moy ; & les femmes engendrent à cinq. Si-tost que leurs enfans sont nez , ils les cachent dans des rabouillieres , comme les lapins font leurs petits , de peur des Gruës , qui les avalent tout d'un coup , comme des navets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingenieux ; & le soir pour nous regaler , ils nous donnerent les Marionnettes , à quoy ils se plaisent , comme on fait parmy nous à la Comedie. Ils sont fort sobres ; & c'est un grand excès quand ils mangent une cuisse d'alouette ; car pour leur ordinaire , ils n'ont que deux ou trois mouches en broche , ou quelque peu davantage , selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches sont faites de pointes de Herisson ; mais les grosses où ils rôaissent les alouettes , sont des dars de porc-épic. Ils boivent dans de petits vases faits de noyaux de cerises , & leur breuvage , sont deux ou trois gouttes de rosée qu'ils recueillent au Printemps , & conservent dans des œufs d'Autruche , qui leur servent comme de muids ; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur , cela leur tient lieu de pipes de Malvoisie. Leurs assiettes sont des écailles de carpes dont les plus belles sont les plus dorées , & leurs plats de petits bacinets de gland. C'est de là que viennent les arbres nains , car toutes leurs forests sont par buissons , ce que la Nature a fait exprés , afin qu'ils ne se rompent point le cou , en voulant grimper dessus. On y voit aussi de la vigne , qu'ils aiment fort ; parce qu'ils croient qu'elle rampe , pour s'accommoder à leur foiblesse. Ils sont tres-bien proportionnez , vû la petitesse de leur taille , & se moquent de la nostre , à cause du danger qu'il y a , lorsqu'on vient à tomber de si haut.

Au sortir de cette Isle , nous voulûmes aller ^{VI.} *L'Isle des*
 en celle des Souhairs : mais nous n'y pûmes ja- *Magiciens.*
 mais

mais aborder, car en ce pais-là on n'arrive pas comme l'on veut; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celle des Magiciens; sans pouvoir visiter seulement l'Isle des Géans, quoyque nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles; qu'ils enjamboient les rivières, comme l'on fait un ruisseau; peschoient à la ligne aux Baleines, avec de gros cables de navire, dont les anchres servoient d'hameçon; jouïoient à la boule avec des montagnes, qu'ils laissoient quelquefois dans le jeu; ce qui estoit cause qu'on en trouvoit de toutes seules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joué. Comme nous eûmes mis pied à terre dans l'Isle des Magiciens, un de nos Matelots, qui avoit esté autrefois en ce pais, nous avertit, pour éviter, comme on dit, les fausses Propheties, de piffer sur nos pieds en nous levant, afin de nous précautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi, que si quelqu'un nous touchoit, nous luy rendissions le coup, afin que le sort retournast sur celui qui l'avoit donné. Dans cet entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroastrie, qui prend son nom de la Capitale du pais, laquelle est bastie au milieu. La nuit nous surprit avant d'y pouvoir arriver; de sorte que, comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là, nous fûmes contraints de nous coucher sur l'herbe, & de manger de ce que nous avions apporté de nostre barque. Mes compagnons dormoient déjà, lors que j'ouïs un grand miaulement de chats; de quoy m'estant ennuyé, je me levay pour les chasser, à cause qu'ils m'empeschoient de dormir. Mais comme je les poursuivois assez loin, parce qu'ils ne vouloient pas s'en aller, je me trouvay engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entroient, ils se changeoient en autant de belles & de jeunes Demoiselles, qui se mettoient à dan-

danſer toutes nuës à reculons , tournant le dos les unes aux autres , & renfermoient au milieu un Bouc laſcif , qu'elles imitoient par des poſtures diſſoluës , ſe baiſſant de temps en temps pour le regarder entre les jambes. Après que cela eut duré aſſez long-temps , ce Bouc ſ'alla mettre en un coin , où elles le vinrent baiſer toutes au derriere ; & jetterent ſur luy des fleurs , comme on a couſtume de faire aux myſteres de Priape. Pendant cette ceremonie , on vit venir par l'air des hommes à cheval ſur des balais ; & ils ne furent pas plûtoſt arrivez qu'ils firent un ſacrifice. Mais le Bouc rejetta toutes leurs offrandes ; de ſorte que croyant avoir manqué à quelque ceremonie , ils recommencerent tout de nouveau , & ſe tirerent du ſang de toutes les parties du corps , à coups de lancettes. Mais le Bouc continua à témoigner de l'averſion ; ſi bien que luy en ayant demandé la cauſe , ils ſçurent que c'eſtoit parce que j'eſtois-là. Là-deſſus ils me vinrent prendre , & je crûs qu'ils m'alloient immoler ; mais j'en fus quitte pour eſtre mordu au derriere , & ſigner de mon ſang un papier ; après quoy le Bouc me dit que j'eſtois à luy. Alors ce ne fut que jeux & queris , avec un ſabbat effroyable ; car on ne ſ'entendoit pas l'un l'autre ; & chacun faiſoit ce qu'il vouloit , à l'imitation du Bouquin , qui careſſoit les plus belles. Lorſque cela fut fait , je fus étonné que je vis la nappe miſe ; & ſans voir ceux qui apportoitent les plats , elle fut couverte en un inſtant. Comme tout le monde ſe fut placé , ſans ſe faire beaucoup prier , il ſe fit d'abord un grand ſilence , & chacun menoit plus de bruit des dents , que de la langue ; mais parce que je trouvois les viandes un peu fades , je ne pûs m'empêcher de crier qu'on m'apportât du ſel. A ce mot tout diſparut ; & je me trouvay ſeul & ſans lumière , dans une carriere fort obſcure , où je fus contraint de demeurer

jusqu'au point du jour. En suite je me rendis où estoient mes compagnons, sans leur ofer rien dire de ce qui m'estoit arrivé ; parce qu'ils estoient si effrayez des contes qu'on leur avoit fait du país, que la moindre chose estoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniques, je les amenay à Zoroastrie, où tous les logis nous paroissoient autant de Palais enchantez. On voyoit aux portes & aux fenestres, les plus belles Dames du monde, qui nous jettoient en passant des œillades fort amoureuses ; ce qui m'eut touché davantage ; si je ne les eusse pas connues ; mais c'estoient les mesmes que j'avois vûes dans la carriere. Comme nous passions de cette rue-là, à une autre, nous eûmes la teste rompuë de cent valets de Marchands ; qui sortant de leurs boutiques nous crioient : *Messieurs, voulez-vous qu'on tire vostre Horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde-cy, ou en l'autre ? Messieurs. c'est icy qu'on trouve toute sortes d'esprits familiers, & de caracteres pour faire mille lieues en un jour. Messieurs, voulez vous avoir la pretieuse racine que les Rois de Perse donnent à leurs Ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les grands voyages ? C'est icy, disoit un autre, qu'est le veritable secret pour retrouver toutes les choses perduës, & mesme son pucelage : C'est moy qui par la grace des Dieux, nettoye le corps de sa rouille, & qui le rend invulnerable. C'est icy, Messieurs, qu'on trouve de ces écus roulans & de ces bourses inépuisables, où l'on rencontre toujours de l'argent, quoy qu'on n'y en mette jamais. Messieurs, disoient d'autres, d'une voix toute enrouée à force de crier, Voicy la veritable vervéne cueillie avant jour, & sechée à l'ombre, lorsqu'il n'y avoit ny Lune ny Soleil sur terre ; Vous plaist-il d'en avoir, quand ce ne seroit que pour voir vos Maistresses en songe. Enfin, délivrez de ces importuns criaillieurs, nous arrivâmes au logis d'une bonne femme, de la connoissance de nos*

Ma-

Matelots, qui nous reçût fort bien. Mais je ne scay par quel accident un de mes compagnons tomba malade si dangereusement, que nous croyions à toute heure qu'il dèst mourir. Son plus grand mal venoit de l'imagination qu'il avoit d'estre enforcé; & pour en scavoir la verité, il fit tout ce qu'on luy conseilla. Entr'autres choses, on luy fit acheter un cœur de bœuf, qu'on larda d'épingles sans teste, & d'éguilles sans cul; puis le mettant boiillir dans un chauderon, on accompagnoit chaque bouillon d'une parole magique, pour attirer dans la chambre celui qui avoit fait le sort. Que s'il ne venoit pas, on avoit du moins la satisfaction de le faire mourir en langueur; car à mesure que le cœur se consumoit, celui de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon, on vit venir une grande femme noire, avec les yeux égarés & étincellans, l'écume à la bouche, & la fureur sur le visage. Si-tôt qu'elle fut entrée, on mit un manche de balay derrière la porte, pour l'empêcher de sortir; mais cette Megere, sans prendre garde à cela, vint droit au lit du malade, & tirant le rideau, luy dit d'une voix cassée & enrouée, *Que me veux-tu ?* A mesme temps, quatre grands coquins qu'on avoit logés pour la frotter avec des bâtons de sarment, sautèrent en place; mais comme ils vouloient rabattre le bras qu'ils avoient levé, elle trouffa tout d'un coup sa robe; d'où sortit une si grande flâme, que ces galans furent tous grillés; & la Sorciere en mesme temps se saisit du balay qui estoit derrière la porte, & se perchante dessus, s'envola par la fenestre, laissant dans la chambre une puanteur effroyable. Cependant nostre pauvre malade estoit à l'extremité, & dans la pensée que tout ce qu'on luy donnoit estoit charmé, il ne vouloit prendre aucune chose; ce qui ayant ému nostre hôteesse à compassion, elle

nous mena chez la plus grande Magicienne de la Ville, qui estoit de ses amies, & logeoit dans un vilain trou qui n'estoit basti que de gibets & de potences. Mais derriere s'élevoit un Palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques jouer de petits enfans, qu'elle nourrissoit pour faire un bain de leur sang, afin de guerir un grand Prince qui estoit malade de la lépre. Au milieu de la cour estoit une fontaine grande comme un petit lac, où nageoient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille décrepite, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'intervale de ses rides, s'élevoient de gros porreaux ombragez de longs poils gris, qui se mouvoient au branle de sa teste, & se jouoient sur son visage, comme dit le Poëte, au gré des Zephirs. D'une main elle tenoit une tasse, dans laquelle elle buvoit; & de l'autre étendoit les peaux de son menton, pour luy servir de soucoupe, de peur qu'il ne tombast de l'eau sur ses habits. Si-tost qu'elle nous apperçeut, elle vint à nous toute courbée sur un baston, ne faisant pas un pas sans laisser tomber une roupie; & pour me regaler, elle me sauta au cou & me baïsa, à cause que je luy paroïssois assez agréable. Cela me fit une telle horreur, que je courus aussitost à la fontaine pour me laver; mais je n'eus pas plûtost pris de l'eau, que je me trouvay enlevé par l'air dans une chambre du Palais, où j'entray par la cheminée. Elle estoit enrichie de fort belles peintures, où l'on voyoit Diane & ses Nymphes à demy nuës, en un endroit cueillir des fleurs, en un autre se baigner, ou poursuivre une biche à la chasse: Mais tout à coup, comme je prenois plaisir à les contempler, tous ces personnages s'animerent: & se détachant des Tableaux, commencerent à danser autour de moy, avec grand bruit. L'un en passant me donnoit une nazarde, l'autre une croquignole; & tous faisoient des

des postures extravagantes pour me faire peur ; mais n'en ayant pu venir à bout , ils disparurent en un instant , & me laissèrent parmi un tas de vilaines bestes qui me couroient par tout le corps. Comme j'étois au desespoir de me voir en cet estat , je vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde , qui commença à m'accuser de la rigueur que je luy avois témoignée près de la fontaine ; & me jura par l'ame des Contes de vieille ses ancestres , que si je ne luy voulois estre plus doux , elle s'alloit jeter dans un feu qui s'estoit allumé à la cheminée. A ces mots je courus pour l'embrasser , ne pouvant résister à ses charmes ; mais je fus retenu par une main invisible ; ce qui l'effraya tellement , qu'elle se jeta dans le feu. Aussi-tôt tout le Palais disparut , & je me retrouvay dans la rue avec mes camarades , où de crainte de pires accidens , nous allâmes tout de ce pas acheter des caracteres , avec lesquels nous retournâmes en nostre pais ; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans nostre liét , comme si tout le voyage que nous avions fait , n'avoit esté qu'un long songe.





REMARQUES CRITIQUES
de quelques endroits mal traduits dans la Ver-
sion Latine de Lucien, reveuë par Monsieur
Benoist, & imprimée à Saumur l'an 1619. en
2. vol. in 8.

*Je n'ay point examiné par tout cette Traduction ,
mais quelquefois en jettant les yeux dessus , soit
pour m'éclaircir , ou pour me soulager , j'y ay re-
marqué quelques fautes , sans examiner si elles
estoit de Monsieur Benoist , ou des Traducteurs ;
quoy qu'il luy faille rendre cet honneur , qu'il
leur en a corrigé beaucoup ; mais il est vray aussi
qu'il en a mis quelques-unes de sa façon , comme
Monsieur le Févre l'a remarqué dans son Pere-
grinus. Du reste j'avertis le Lecteur que je ne
toucheray point celles dont Monsieur le Févre a
parlé.*

TOME PREMIER.

Page 17. ligne 4. *Corpori aqualiter permixta* , il
faut également partagé , &
non pas *mestlé* , *μεικτωμένον* , c'est tout le con-
traire.

P. 20. l. 8. *Nam furſi eſt aliquis Deus.* Il faut
oſter *aliquis* ; car cela ſe rapporte à Prométhée
dont il s'agit , & corrompt tout le ſens ; auſſi
n'eſt-il pas au Grec.

P. 26. l. 8. *Numquam deſinunt obſolos & pre-
ſentes amaſſos aſpernari.* Il y a au Grec , *ἐν τοῖς
ἐν ποσὶ ἀνιſταται* , ſe faſcher des choſes qui ſont à leurs
pieds. Et quoy que le raiſonnement n'en ſoit
pas bien juſte , & qu'il faluſt plutôt dire , ne
prendre pas garde aux choſes qui ſont à leurs pieds ,
ce qui peut faire croire qu'il y a faute au Grec ;

cela ne va nullement au sens de la Version.

P. 28. sur le milieu. *Si prolixior fueris*, il faut *si cunctaris*, *in diuturnis*, *si tu tardas*, & non pas *si tu es trop long*; quoy qu'il se prenne en François pour cela.

P. 29. l. dernière. *Omnibus quidem Atheniensibus in admiratione erat*, & *tanquam beatus suspiciebatur*. C'est tout le contraire, il ne l'estoit pas, mais il le croyoit estre.

P. 32. l. penult. *Talem Civitatem mihi describebat*. Cela fait une obscurité qu'il falloit ôter, car *πόλις* signifie icy Rome.

P. 41. l. 10. *Quin etiam multos qui pro gravibus haberi voluit, reprehendebat*. Il y a au Grec *καὶ πολλὰν ἰδίαν σπουδαίαν εἶναι θεωρούντων ἐπιεικταί*. Il parle de la fureur pour les spectacles du Cirque, qui en avoit déjà gagné plusieurs de ceux qui sembloient vertueux: si bien que *ἐπιεικταί*, se rapporte à cette passion, & non pas au Philosophe dont il parle.

P. 111. l. 4. *In hac forma humana renovatione*. Prométhée n'avoit pas refait les hommes, car ils n'estoient pas faits auparavant. Aussi le Grec ne le dit-il pas; mais simplement qu'il avoit changé quelque chose pour ce qui regarde les hommes, c'est à dire qu'il avoit fait les hommes lors qu'il n'y en avoit point, *μεταμορμώσας καὶ ποτεπλάσας τὰ περὶ τοὺς ἀνθρώπους*, mais non pas *τὰς ἀνθρώπους*.

P. 113. l. 5. *At quansa sis multa vides, eo quod ex luto animantia fabricavi*. Cela fait de l'obscurité, il falloit traduire *damnum*. Quel dommage ay-je fait? &c.

P. 120. sur la fin *Aium omnium miserrime perituram*. Il y a au Grec, *τὸν καύσιον ὄψιν ἀπολόμενον*. Comme qui diroit en nostre langue, *ce miserable oiseau*; car l'Auteur ne veut pas dire qu'il perira misérablement, mais c'est une phrase Grecque pour exprimer ce que j'ay dit.

P. 146. l. 1. *Penem ense rescat*, il y a au

Grec, τίμηται ἑλὼν τὸν πῆχυν, il se fait une incision au coude, qui estoit la coustume de ces Prestres, comme il se voit dans l'Asne de Lucien. Car s'il entendoit par-là qu'ils se chastroient, il ne le diroit pas de quelques-uns, mais de tous; car tous l'estoient.

P. 188 sur la fin. *Ipsa autem lyra similis erat cervi cranio, corpora autem tanquam cubiti prominebant.* Il y a deux fautes en cela, car la lyre n'estoit pas semblable à la carcasse d'une teste de Cerf, mais c'estoit une teste de Cerf en offet, & au lieu de *coudées*, il falloit traduire *manche*, parce que le mot Grec signifie l'un & l'autre, τὰ μὲν κέρατα πῆχυν ὡς περ ἦρας, les cornes estoient comme le manche, ou servoient de manche, c'est-à-dire, que les cornes y estoient attachées.

P. 241, sur la fin. *Verborum contradictionem*, il y a au Grec, ἀπαρατολογίαν, des discours qui n'ont point de fin.

P. 248 vers le milieu. *Interficiētibz opem tulerit.* Il y a au Grec σὺνδραμεῖσιν ἐπὶ θανάτῳ, parlant d'Alexandre qui a envoyé quelques-uns de ses amis au supplice.

P. Là mesme. *Pariter patria dominatus sum* Il faut *equo jure*; ἰσίων, c'est la louange que se donne Annibal, de n'avoir point entrepris sur sa patrie.

P. 265. l. 2. *Stagno imminens*, ἐπὶ τῷ λυμῷ ἵσται. Tantale, non imminebat stagno; sed erat in stagno.

P. 288. sur le milieu. *A puero.* Il faut *à filio*, pour oster la difficulté; car c'estoit son fils, & non pas son valet.

P. 303. l. 6. *Eosque pene omnes*, qui voluptatem accusabants. Il faut, *peneque omnes voluptatem accusare*, car il veur dire que les Philosophes erient presque tous contre la volupté, & qu'ils ne laissent pas de l'aimer.

P. 306. sur le milieu. *Et foveam sanguine conspergimus.* Il y a au Grec περὶ τὸν βόθρον ἐσπέριαμεν, nous l'épanchâmes autour de la fosse.

P. 351. par delà le milieu. *Neptuno*, il faut *Vulcano*, *ἱεραίου*.

P. 355. sur le milieu. *Montes dedicantur*. Le Traducteur a oublié *les Oyseaux*, *ἱερα καὶ ὄρνιθες*.

P. Là même sur la fin. *Mento abrafo*. Il n'est point parlé du menton au Grec, & cela se rapporte plutôt à la teste. *προφῆτῶν ἐξουμμένων*, *Prophetes conjurex*.

Jamque mortua membra circumfusi laniant, eamque soli sepeliunt qui occiderunt. Il y a au Grec, *πλὴν ὅτι πίνῃσι τὸ ἱέριον καὶ κόττονται περιδοῦναι ἡδὲ πορονύμνον, οἱ δὲ καὶ θάπτουσι μὲν ἀποφαίξαντες*. Sinon qu'ils pleurent la victime, & l'environnent en se frappant l'estomach, après l'avoir égorgée. Mais il y en a qui ne font que l'égorger, & puis l'enterrent.

P. 402. l. penult. *Plures volo vincere*. Il faut *pluribus*, *supple*, *calculis*; l'emporter de plus de voix, *πλείοσι κρατῆσαι*.

P. 437. sur la fin. *Quum-primum vidit me extinctum*, *ἰπὼι τὰ χεῖρ' αὖ ἀποθνήσκοντα ἴδῃ*, comme il vit que j'allois mourir bien-tôt.

P. 581. sur le milieu. *Divinatione potius aut judicio*. Il faut *quàm judicio*.

P. 654. l. 4. *Conscripta de illis historia*, *εὐχρησάμενοι* *προσέτας*, les prenant pour patrons.

P. 689. l. 5. *Altero elevato, alterum contra depremi*, *ἡ θάψις ἀπὸ τοῦ ἑτέρου πάλιν σιδήρου*, qui oste l'un, pose l'autre.

P. 702. sur le milieu. *Virtutibus orationis*. Il faut *narrationis*. Ce pourroit bien estre une faute d'impression; car il n'est pas question là de celles de l'oraison en general, mais de celles de la narration, *ἐκφράσεως*.

P. 709. vers le milieu. *Sociosque meretricum veneficii mutatos*. Il y a au Grec, *τὰς ὑπὸ παρμάων τῶν ἱταίων μεταλλάξας*. Les changemens de ses compagnons par des sortilèges. Ou ajouter *meretricis*, parlant de Circé.

P. 714. vers le milieu. *Ibi*. Il faut *inde*, *ἀπ' οὐθεν*.

C'est que de là on ne voyoit rien de jour, à cause que la lumière empêchoit de voir les étoiles.

P. 719. au milieu. *A Septentrione.* Il falloit mettre *l'étoile de l'ourse*; car il n'est pas question là du Septentrion, quoyqu'elle en soit la marque.

P. 740. l. 7. *Uspote qui essent expediti.* Il falloit traduire le mot Grec en cet endroit, *nuds sans armes*; car c'estoit à cause de cela qu'ils estoient aisez à défaire; au lieu que le mot d'*expediti*, y nuit plutôt.

P. 741. l. 1. *Hoc enim unoquoque anni tempore semel faciebat.* Il falloit traduire à chaque heure, Car *ἡρα* signifie là *heure*, & non pas *saison*; & en suite encore *hora*, au lieu de *anni tempore*. Car il dit deux lignes plus haut, *le cinquième jour, environ le second bâillement du monstre*, comme qui diroit, *la seconde heure du jour*. Et si tost qu'ils furent engloutis, il dit, *comme il commença à bâiller*, pour montrer qu'il bâilloit souvent; & plus bas: *Et le lendemain lorsqu'il venoit à bâiller*, le voila qui bâille deux jours de suite.

Ibid, sur la fin. *Horum aliqui.* Tous ceux dont il fait mention là, estoient rameurs; il y en avoit d'autres pour la défense: l'expression Grecque n'est pas bien juste, mais le sens l'est.

P. 742. sur la fin. *Incessendo & cadendo, ἰκνυ-
Cαιντες καὶ ἀναπύπτες*, en sautant dedans, & tuant, & plus bas *ferreis rostris*, il faut *manibus*, car il n'est pas question là des pointes d'airain de la proue, mais d'instrumens à accrocher.

P. 743. par delà le milieu. *Nec pauciores quam octoginta insulas submerserunt*, il faut *insula submersa sunt*; car il n'est pas question là de celles qu'ils coulerent à fond, mais de celles qu'ils perdirent.

P. 745. l. 6. *Mortuus est, ἀπελευσεν*, il se mou-
roit, comme la suite le fait voir, car il ajoûte plus bas, *τῇ δὲ ἐνέσθη ἡδὲ ταχὺν*,

Là-mesme. *Post tridui moram , quarto die quia placidum erat mare , discessimus.* Il y a au Grec, ἡμέρας τρεῖς ἡπαυλισμένοι νηματα γάρην, τῷ τετάρτῳ ἀπεπλευρώσαμεν. *Après avoir demeuré-là trois jours à cause du calme, nous fîmes voile le quatrième.*

P. 754. vers le milieu. *Omnium arborum fructus.* Il ne faut point d'*omnium* ; car tous les arbres de l'Isle ne portoient pas des verres, ἡ καρπὸς δὲ πάντων τῶν δένδρων, *Or le fruit de ces arbres.*

P. 756. sur la fin. *Omissa simulatione*, il est question là de l'Ironie, qui est une figure qui luy estoit si familiere, & non pas de feinte en general.

P. 760. vers le milieu. *Instituit*, il faut *præfuit*, car il n'est pas question là de leur institution, mais de celui qui donnoit le prix, ou qui pre-fidoit, ἡγενομένου.

P. 775. au milieu. *Prova cheniscus*, il y a au Grec *puppis*, c'est une beveuë.

P. 779. vers la fin. *Manibus pedem tenentes*, c'est le bas du voile qu'ils tenoient, & l'on di-roit qu'ils tiennent leur pied avec les mains ; ποδιῶται au Grec, ne signifie pas le pied de l'homme.

Là mesme. *Alii præcedentes*, il faut *illi*, car cela se rapporte aux dauphins.

P. 815. vers le milieu. *Ubi iudices sorto sortum sententiam*, Il y a au Grec, ἀπὸ μὲν τῶν κληρολα-χόντων δικασῶν, *des Juges élus par le sort.* Il n'est pas question là de l'avis que donnent les Juges, mais de leur élection, cela devoit estre au moins plus clairement expliqué.

P. 840. sur la fin. *Cum in eodem metu cogitatione versati fuiss.* Ce n'est pas cela, il ne dit pas qu'ils ayent esté dans la mesme crainte, mais il les prie de se mettre en sa place, & de confi-derer ce qu'ils feroient s'ils estoient en la mes-me crainte: ἐπὶ τῇ αὐτῇ δόξει ὥν τῷ λογισμῷ γανομένου. *Et en suite, quid factu opus esses dixisti*, il faut *dicere*,

P. 844. l. 3. *Similem esse materia oportet*, ὅμοιον καὶ τῷ ὑποθέσει εἶναι, estre semblable à son dessein, suivre sa façon d'agir.

P. 848. au milieu. *In eleganti delubro*. Il y a au Grec ἐν καλῷ τῷ ἔργῳ, au plus bel endroit du Temple.

P. 876. sur la fin. *Modestos reddere queant auditores*. Il n'est pas question là de modestie, mais de prudence, comme signifie quelquefois le mot Grec σωφρονίζαν.

P. 893. l. 11. *Profecto ad inundationem usque navigio*, il y a au Grec ἀχρι τῆ κλύσματος, jusqu'aux cataractes du Nil, κλύω, signifie quelquefois les eaux qui roulent avec bruit.

P. 894. vers le milieu. *Proprias Epicuri opiniones*, il faut, *præcipuas*, κυρίας δόξας.

P. 902. l. 5. *Quod si salus non sit ad certamen composita*, εἰ μὴ ἐναγωνίῳ ἢ ὀρχήσῃ, s'il n'y a point de jeux publics de la danse, c'est à dire, si la danse n'est point entre les spectacles publics de la Grece, comme la lute, le pugilat, &c.

P. 928. l. 2. *Qui etiamnum ruri redundat*; ἐκπελάσσεται, qui est en vogue.

P. 930. l. 11. *Veneris parius*, ἀποδότης γονός, la naissance de Venus, et non pas son fruit, comme plus bas ἀμφοτέρως τὰς γονάς, les deux naissances de Bacchus, qu'il a traduit *utramque stirpem*, mal.

P. 997. l. 10. *Decem millia nummum*. Il falloit mettre *drachmarum*, comme il a mis luy-mesme plus bas, qui est quatre fois davantage.

P. 1006. sur la fin. *Peregrino Protei filio*, il y a au Grec τῷ ἀργαῖῳ, qui signifie là, dit *Prothée*, comme il se voit dans le traité qui porte ce nom.

Là mesme. *Nonne Cynicum agis*? Il faut simplement, non, cela oste le sens, *Tu ne fais pas le Cynique*, dit l'un, *ny soy l'homme*, répond l'autre.

P. 1007. l. 6. *Exhiberet quacumque vellet*, il faut

faut, *sibi*, *παραχρημα*.

P. 1008. sur le milieu. *Nunc te interrogavi*, *νῦν ἐπερωτα*, c'est à dire là, en langage d'aujourd'hui. Il est trop obscur de la sorte pour estre ainsi exprimé.

P. 1009. l. 1. *Quod solus Dialecticorum esset primus*, il faut, *ex primus* ; c'est peut-estre une faute d'impression.

Là même. *Regis esset praeceptor*, il falloit traduire *Imperatoris*. Car c'est ce que signifie le *Βασιλεως*, comme en plusieurs autres lieux, & l'Empereur Romain ne s'appelloit point *Rex* en Latin. Voy la remarque sur la page 64. du Tome second.

P. 10011. *Inepto*, il falloit *Barbaro*, *κοιλίον*.

Là même vers la fin. *Num pro patria idipsum passurus eram?* cela est obscur, il veut dire qu'il ne s'agit pas icy de mourir pour sa patrie.

P. 1042. vers le milieu. *Et in sacris Eleusiniis inter pasandam voces mysteria produunt*. Cela est mis trop obscurément, pour dire qu'il decouvroit les mysteres d'Eleusine dans la débauche.

P. 1059. sur la fin. *Et diversorum corporum formos*, l'endroit est obscur, mais il y a au Grec, *ἑτερόχρωστας ὕπνους*, de diverse couleur, ce qui pourroit se rapporter au fard des femmes qui les rend en quelque sorte d'autre couleur de jour que de nuit.

T O M E S E C O N D.

P. 18. l. 7. *Præterquam quod illa quamvis colossæa esset magnitudine, parva in tabella depicta erat*. Il y a au Grec, *πλὴν τοῦ ἐκείνη μὲν ἐν μεγάλῳ πίνακι ἐξέγραπτο αὐτὴ δὲ κολοσσιαία τὸ μέγεθος*, il veut dire qu'Aspasie n'estoit qu'un portrait en petit, parce qu'elle n'avoit jamais esté dans une haute condition, & que celle dont il parle, estoit de figure de Colosse, comme estant femme d'Empereur.

P. 31. l. 1. *Minus vitio vitaretur, quod per im-*

portatas in portu spectassentus; in eumque à navi subduxissimus, omimus: ἡμεῖς μὲν ἐν κατὰ γὰρ τὴν ἐπὶ τῷ λιμένι συνελθόντες, καὶ τῷ πλοῖε εἰς αὐτὴν μέλισσας πορεύμενοι, ἰσχυρίζομεν: Voyant une Hostellerie sur le port, & y ayant fait transporter nos hardes, nous nous promenons sur la place. Car c'est ainsi qu'il faut traduire ἰσχυρίζομεν, en cet endroit, parce qu'il ne regit rien, & qu'on voit sur l'heure, qu'ayant appris qu'on les avoit volés dans l'Hostellerie, l'un se voulut tuer, parce qu'ils n'avoient pas dequoy vivre ce jour-là, & l'autre fut contraint de porter du bois pour avoir du pain. Or s'ils eussent voulu acheter quelque chose sur le port ou au marché, ils eussent eu la marchandise ou l'argent, & partant ils n'eussent pas esté réduits à une si grande extrémité.

P. 113. l. 10. *Domum pulcherrimam, adλλας οἰκημάτων,* un bel appartement, ou une belle chambre, car il n'est pas question là de maison.

Là mesme plus bas. *Cæna splendida.* La Negative est au Grec, ce qui se rapporte à ce qu'on a dit plus haut de son avarice, & de sa table qui estoit si mal couverte. Il est vray qu'il dit ensuite qu'il l'avoit fort bien traité; mais c'est une raillerie, c'est pourquoy la personne à qui il parle, s'en prend à rire.

P. 133. vers le milieu. *Sic ut se habebant armati, surrexerunt,* οἷον ὅπως ὡς εἶχον ἀσπίδες καὶ ὀπίσθουσιν. Ils se leverent comme ils estoient, & s'armerent.

P. 145. l. 1. *In ignem sponte infiliisse, & præter spem stupis subduxisse,* ἰκανὸν ἰκνῶν ἐν τοῖς οἴκοις, καὶ τότε μὲν ἐκ τῆ συνουσίας μὲν ἐκτὸς ἐκβῆκεν. Je me jettay volontairement dans le feu. Il faut là un point, puis, voilà comme j'échappay alors des étoupes contre mon esperance.

P. 150. par delà milieu. *Quo vitio, muliebria pro more & consuetudine nefarii cinadi illi perpesti sunt,* il ne faut point de quo vitio, car ce
font

sont des Eunuques qui ne luy pouvoient rien faire, aussi n'est-il pas au Grec.

Là mesme sur la fin. *Letium meum ingressam*, *lurà* signifie là giste, non pas *liet*, il falloit traduire *cubile*, qui se dit des bestes.

p. 218. sur le milieu. *Ultrā Oceanum ex inculpato Æthiopia*, il faut *ad inculpato*, c'est peut-estre une faute d'impression, *μὴ ἀνέμοντας ἀνέμοντας*.

p. 247. l. 4. *Verum auricome, moderate te gerebas, qui cum Panthi eses filius, aurum in pretio habebas*, καὶ τὰ μὴν ἐὰ μίτριά, il n'y a point de faute de sa part, ou, on ne doit pas trouver étrange si estant fils de Panthus tu aimois l'or. Pour s'attacher trop aux paroles on perd le sens.

p. 297. au milieu. *Et horis*, il faut *tempestatibus*, les saisons, le mot Grec signifie l'un & l'autre.

p. 340. au milieu. *Pro me*, il faut *de me*, c'est à dire, *contra me*, en cet endroit.

p. 353. au milieu. *Voluptas convenit Epicuro*, il faut *non convenit*.

p. 371. l. 10. *Itaque parum gratia arti tuae conciliare videris contra viros hosce mentiendo*, ὥστε ὡς τί μοι δοκίς χαρίζομαι τῇ σεαυτῷ τίχῃ καλαφύδου-
σαι τῶν ἀνδρῶν, de sorte qu'il me semble que tu ne dis pas de mensonge de ces gens-là pour gratifier à ton art.

p. 371. vers le milieu. *Si quidem certis diebus, ut ceteri milites, non invitabatur*, ἀλλ' οὐ ἄσπερ τοῖς λοιποῖς στρατιώταις πρὸς ἡμέρας τινὰς προσκαλυμένοισι. Il n'estoit pas comme les autres soldats qu'on n'invitoit qu'à de certains jours.

p. 479. sur la fin. *Altero pede paulum inflexo*, il y a au Grec, ἡμίμαχλαζοντα πρὸς τὴν γῆν, se baissant doucement, ou courbant un peu le genouïl vers l'autre.

p. 483. sur la fin. *Cum eses ferme vindemia tempus*, ἀμφοτέρωθεν τὸ ἴσος ὄν, c'est à dire là, en temps de vendange, comme la suite le fait voir.

p. 491. l. 2. *Affurgente ipsi Cleodemo*, ἐπὶ κλισίας αὐτῶν τὴν κλισίαν. Cleodeme luy faisant place.

p. 506. l. 1. *Ex utraque parte*, κατὰ θάτερα, ex altera.

p. 515. sur la fin. *Juvenes*, il faut *pueri*, τὰ μαῖρανα, car cela est important icy.

p. 588. sur le milieu. *Ineptus ad actionem & gestum corporis*, κατὰ ἀπιδανος ἐν τῇ ὑποκρίσει, il ne pouvoit nullement persuader cette feinte.

p. 589. l. 6. *Ipse etiam orationis auctor*, ὁ τοῦ λόγου τόνδε εὐχρησάσας, celui qui a écrit ce discours, c'est à dire, Lucien, & non pas celui qui faisoit la harangue.

Là mesme vers le milieu. *In valde suavem carchinnum solutus dixit poeta iste meus*. Celui qui me faisoit parler, c'est à dire, Lucien, qu'il appelle Poète, à cause qu'il le fait parler en qualité de Prologue, comme dans une Comedie. Car c'est le Prologue qui parle alors & non pas Lucien. Celui, dis-je, qui me fait parler, ou qui m'a introduit icy, se prit à rire, &c.

p. 636. l. 1. *Dryforum Rex*, il faut *Odryforum*, ὀδρυτῶν, n'est qu'un mot, comme ensuite ὀμανῶν, dont il a fait un Roy Mano, au lieu de dire, des Omaniens.

p. 638. au milieu. *Annos nonaginta*, ἐξήδικον, quatre-vingt.

p. 675. l. 12. *Est interpretatus*: ἑρμηνεύειν, signifie là décrire, comme il se voit dix lignes plus bas & non pas interpreter.

p. 684. l. 10. *Neque scrupulose cum diis rationem inibo*, ἢ μικρολογήσομαι πρὸς τοὺς θεούς. Je ne leur demanderay pas des bagatelles.

p. 716. l. 3. *Idem ego Leena inquit, nec eo admodum opus*. Cela est tronqué, & il faut qu'il y ait faute à l'Impression, ἐκείνο μὲν ἔστι ὃ λίαν ἐν ἔγω δέμας δὲ εἰδὲ πᾶν αὐτῷ. Je n'ay pas cela, c'est à dire, le membre viril comme ont les hommes, mais je n'en ay pas besoin.

p. 758. l. 10. *Sophocle & Æschyle major*, ὑπερτὸν Σοφοκλῆα καὶ τὸν Αἰσχύλον, plus que n'en ont fait Sophocle & Euripide, c'est à dire de Tragedies.

p. 766. par delà le milieu. *Jussu Regis*, il falloit *Imperatoris*. Car le Latin ne se rapporte pas au

Grec. Lucien appelle l'Empereur *Βασιλεὺς*, & *μέγα βασιλεὺς*, mais on ne l'appelle point en Latin *Rex*. Voy cy-dessus la remarque sur la page 64. du tome second, c'est une faute qu'il fait part tout.

p. 772. sur la fin. *Illi enim non insiliunt in ignem, ut Onesicritus Alexandri gubernator*, il faut *dixit*, comme il y a au Grec. Car ce n'est pas Onesicrite, qui sauta dans le feu, mais c'est luy qui est l'historien qui le raconte de Calanus. Cependant au lieu de traduire *dixit*, il y a *ut aiunt*, comme si c'estoit un bruit qui courust d'Onesicrite.

p. 847. sur le milieu. *Aristaneti Zenonis filii*, il faut *Zenonis Aristaneti filii*, comme il paroist par la suite: il y a au Grec, *τὸ ἀριστάντε υἱὸς τῆ ζήνωνος*, il faut mettre la virgule après *υἱὸς*, car *τῆ ζήνωνος*, est mis là par explication.

p. 848. sur le milieu. *Cum una adesset Ion ille admirandus*. Cela fait de l'obscurité, car c'est d'Ion dont il parle, & il semble qu'on parle d'un autre avec qui il estoit.

p. 849. sur le milieu *Pone hunc Ion*, *εἶτα ὁ Ion*. deinde Ion.

p. 877. l. 1. *Alia vero à Sacerdotibus edoctus sum. Quacumque antiquiora me sunt, ab iis narrationem incipio*: *τὰ δὲ παρὰ τῶν ἱερέων ἰδόντων, ὅνῃσ' αἶοντα ἐμοῦ προκρίτερα ἐχὼ ἰστορίαις*. Les autres choses dont il parle, qui sont plus anciennes que moy, je les ay apprises des Prestres.

p. 881. sur la fin. *Et quacumque in argentum aurumve sunt conversa*, *καὶ ἄλλα ὅνῃσ' αἶς ἀργυρον ἢ ἐς χρυσὸν ἀποκρίνεται*, les autres choses qui répondent à l'or & à l'argent en valeur.

p. 933. l. 5. *Est autem nostrarum partium commentarius*: *ἔστ' δὲ τῶν ὑπομνημάτων τὸ προσήκον ἡμῶν μίρος*, c'est ce qui nous regarde de ces memoires.

p. 1081. l. 10. *Et verbis adulterinis illam affatini*. *λόγους καὶ ψεύδους ἐπισημαίνει*, luy attribuer de faux discours, ou publier d'elle des faussetez.



T A-

T A B L E

D E S M A T I E R E S

DU TOME SECOND

Des Oeuvres de Lucien.



A.

Son investive contre l'E, à l'avantage des autres voyelles, Page 458, 459

Abucas. Quel & combien fidelle amy, 43

Academie. Plaidoyer de l'Academie pour la débauche & pour soi, 132

Acheron. Quel & où se voit, 174

Achille. Par qui tué, 155
En quoy, digne d'estime, 205

Adonis. En quel lieu du monde se celebrent ses mysteres, 379

Adymarque. Duc de Malcyne, 37
Merveille d'une riviere de ce nom, 380

Adultere. Ancien opprobre des Adulteres, 323

Agamemnon. Quel nous est representé dans la fable, 205

Agathoclés. Roy de Sicile, combien vécu, 257

Agathoclés. Capitaine d'Alexandre, délivré des bestes par Perdiccas, à quoy il alloit estre exposé, pour avoir pleuré devant le sepulchre d'Ephraïon. 232

Agathoclés. Combien l'amitié d'Agathoclés & de Dinias fut célèbre, & en quelle contrée ils vivoient, 24, 25

Agathoclés. Le Stoicien. Pourquoi plaidoit ses Ecoliers, 116

Ajax. Comment defendoit Teucer, 156

Alcidamas. le Cynique, quel personnage, 385, 376

Alcmeon. venge la mort de son pere par celle de sa mere, 454

Alexandre le Grand. ce qui luy arriva après la journée d'Arbelles, 180

Comment il s'est élevé une Statue plus grande que le Mont Athos, 12

Alexandre. Tyrان de Pherés par qui fut tué, 116

Amastris. Ville où Ytuee, 42

Ambrosie. Le manger des Dieux, 121

Ami. Quel tresor c'est qu'un bon ami, & combien estimé parmi les Scythes, 22

Exemples singuliers d'amis fidelles, 21

Amitié. Estrange façon de contracter amitié, 36

Amizoque. Ses avantures, 36

Ambre ; éclaircissement sur sa formation, 213

Amour. De combien de sortes, 399

Ampélis. Dialogue d'Ampelis & de Chrysis, fameuses Courtisanes, 301

Amphiloque : Renommée de son Oracle, 203

T A B L E

De qui il estoit fils ,	477	fit à cette occasion ,	229
<i>Anacreon.</i> Quel estoit son Dieu ,	213	<i>Apis.</i> Quelle ceremonie les E-	
Durée de sa vie ,	262	gyptiens ont coûtume de faire	
<i>Anacarsis.</i> Pourquoi quitta son		à la mort du bœuf Apis ,	79
Pais , & traversa tant de terres		Quelle divinité ,	416
& de mers ,	163	<i>Apollon.</i> A qui il rendit service ,	68
<i>Anaxarque.</i> Parasite d'Alexan-		Contraint de mendier ,	77
dre ,	152	C'est un des plus anciens Dieux	
<i>Animaux.</i> Quelle est la condition		quoi que sans barbe ,	82
des Animaux .	106	Combien ses Oracles sont am-	
Description de la Republique		bigus ,	83
des Animaux ,	478	Où il établit le Bureau de ses	
Hommage qu'ils viennent ren-		Propheties ,	119
dre au Phenix , Bataille des		Son travail ,	124
Animaux contre les Sauvages ,	492	En quel endroit rend les O-	
Pacification des Animaux par		racles luy-mesme ,	390.
Pentremise de Lucien ,	496		391
<i>Anteus</i> , Roy de Scythie , durée	<i>et suiv.</i>	Investive contre Apollon ,	431
de sa vie & sa mort ,	257	<i>Apophrade.</i> Quel terme , & ce	
<i>Antigonus</i> Roi de Macedoine ,		qu'il signifie ,	235 <i>et suiv.</i>
surnommé le Borgne , com-		<i>Arbaces.</i> Eunuque & meurtrier	
bien vécu , & ou il mourut ,	257	d'Arfacés ,	116
Ses amours incestueuses ,	116	<i>Archelams.</i> Jusques à quand il	
<i>Antiochus.</i> Fils de Seleucus ,	116	eut Euripide pour Parasite ,	152
<i>Antipater.</i> Fils d'Iolas , quel ,		<i>Archias.</i> Poëte , quel personnage ,	405, 410
& combien vécu .	258	<i>Archimede.</i> Comment & où	
<i>Antiphile.</i> Combien aimé de De-		brûla les Galeres des Romains ,	205
metrius ,	31. <i>et suiv.</i>	<i>Aristas.</i> Terme Grec , ce qu'il	
<i>Antipodes.</i> Passage de Lucien aux		signifie ,	502
Antipodes ,	490 <i>et suiv.</i>	<i>Arcopage.</i> Lieu de justice chez les	
<i>Anthistene.</i> Quel Philosophe ,	154	Atheniens ,	129
<i>Anubis.</i> Quel Dieu , & de quelle		Belle coutume de l'Arcopage ,	165
figure .	76	<i>Arete.</i> Quelle , & sa fille Nan-	
Où s'est mis en crédit ,	119	sicaë ,	9
Investive de Momus contre		<i>Aretas.</i> Amitié d'Aretas , d'Eudamidas & de Carixene .	29
Anubis dans le Ciel ,	416	<i>Argantonius</i> , Roy des Tartésiens ;	
<i>Aorne.</i> Rocher , quel , & com-		combien de temps vécu ,	257
bien dangereux .	181	<i>Argyrandriens.</i> Quels peuples , &	
<i>Aparthiens.</i> Quelles sortes de		pourquoy ainsi appelez ,	504
peuples , & d'où ainsi nom-		<i>Ariadne.</i> Par qui sa couronne fut	
mez ,	501	mise parmy les Dieux ,	415
<i>Appelles.</i> Par qui accusé d'avoir		<i>Ariarathés</i> , Roy de Cappadoce ,	
conjuré contre le Roy Prolo-	228	combien vécu , & comment	
mée ,		mourut ,	258
Portrait de la calomnie qu'il		<i>Aristide.</i> Comment conspira	
		con-	

DES MATIERES.

contre Themistocle , & pour- quoy ,	234
<i>Aristippe</i> pour quel sujet alla en Sicile ,	152
<i>Aristogiton</i> , Libérateur des Athé- niens , de qui étoit Parasite ,	156
<i>Aristote</i> . Quelle part il a eû dans cette profession 152. Sa timidi- té ,	154
<i>Aristoxene</i> . Musicien , parasite de Nérée .	152
<i>Arithmétique</i> . Utilité de son é- tude ,	166
<i>Arsace</i> . Par qui massacré après avoir égorgé sa femme ,	116
<i>Arsacomas</i> . Son ambassade vers le Roi du Bosphore ,	37
Histoire de son amitié avec Loncate & Masente ,	38, 39
<i>Art</i> . Ce que c'est ,	145
Peine que les Arts donnent à apprendre ,	149
Ordinairement la fin de l'Art n'est pas celle de l'Artisan ,	149
<i>Artabase</i> , Roy des Caraciens vers la mer-rouge , combien vé- cut ,	259
<i>Artaxerxés</i> Mnémon. A quel âge mourut ,	258
Autre de mesme nom , Roy de Perse , la mesme .	
<i>Asne</i> . Comment Lucien fut me- tamorphosé en asne ,	50
<i>Aspasie</i> . Pourquoi tant aimée de Periclés , de Socrate , & d'Es- quinez ,	8
<i>Asphodels</i> . Prés , en quel endroit ,	174
<i>Assyriens</i> . Quelle est leur principa- le Divinité ,	87
<i>Assyriens</i> . De qui apprirent les ceremonies de leur Religion ,	378
<i>Astarte</i> . Quelle Divinité , & où adorée , la mesme .	
<i>Athènes</i> . Combien cette Ville fut différente de Rome ,	8
Loüange de cette ville , & ses	

grands avantages ,	398
<i>Atheniens</i> . Comment se trouvent tous menteurs ,	188
<i>Athenodore</i> , quel personnage ,	261
<i>Athleta</i> . Comparaison de son corps à du bled bien criblé ,	168
<i>Atroies</i> . De combien longue vie ,	256
<i>Atis</i> . A quelle divinité consacra le Temple qu'il bastir ,	381
<i>Attalus</i> , surnommé Philadelphie , quel & combien vécut ,	258
<i>Avocat</i> . Quel il faut estre pour estre bon Avocat ,	183 & suiv.
<i>Azandre</i> , Roy du Bosphore , combien vécut , & comment il mourut ,	259

B.

PLainte du B , & quelle en fut la décision ,	460, 461
<i>Baccantes</i> . Quels furent leurs com- bats pour la conquête des In- des , & leur équipage ,	209
<i>Bacchis</i> . Dialogue de Bacchis & de Melisse , fameuses Courti- sanes ,	294
<i>Bacchus</i> . Qui doit passer le pre- mier de Bacchus ou d'Hercule ,	77
Comment fit l'entreprise des Indes ,	208
Ses Lieutenans quels ,	209
De quelle naissance ,	416
<i>Bain</i> . Description d'un bain cons- truit par Hippias , d'un artifice admirable ,	205 & suiv.
<i>Bardylis</i> , Roy des Illyriens , com- bien vécut , & où il mourut ,	257
<i>Barreau</i> . Quel il faut estre pour hanter le Barreau ,	182 & suiv.
<i>Basthé</i> . Avanture singulière de lui ,	37
<i>Béatitudo</i> . En quoi elle consiste ,	149
<i>Beauté</i> . Description d'une beauté parfaite ,	4

<i>Beauté.</i> Sans esprit à qui sembla-	
ble,	5
<i>Belyte.</i> Se générosité pour son	
ami,	37
Loüange de la Beauté, 442 &	
<i>fuiv.</i>	
<i>Bellerophon.</i> Pourquoi Antia le	
voulut faire perir,	234
<i>Bendis.</i> Où se mit en crédit,	119
<i>Beroée.</i> Quelle Ville, & où si-	
tuée,	58
<i>Bien.</i> En quoy consiste le souve-	
rain bien,	114
<i>Bosphore.</i> Par qui ses rivages fu-	
rent joints d'un pont,	451
<i>Brachmanes.</i> En quoy ils peuvent	
estre imitez, ou non,	328
Comment réceurent la Philo-	
sophie,	336

C.

P lainte du C, contre l'S &	
le T,	461
<i>Calamus.</i> Quel, & de quelle fa-	
çon est mort,	328
<i>Caldéens.</i> De combien longue vie,	
& pourquoi,	256
<i>Calendes sacrées,</i> comment cele-	
brées par les Romains,	238
<i>Calomnie.</i> Comment dépeinte par	
Apelles,	229
Sa définition, & ses desordres,	
	229, 230
<i>Candiots.</i> Comment se trouvent	
tous menteurs,	188
Ce qu'ils disent de Jupiter,	
	415
<i>Carixene.</i> Son amitié pour Euda-	
midas,	29
<i>Carneades,</i> Chef de la nouvelle	
Académie, combien vécut,	260
<i>Cassopée.</i> Comment elle attira	
sur soi le courroux des Dieux,	
	12
<i>Cassandra de Polignote,</i> quelle,	4
<i>Cedille.</i> Ce que c'est,	462
<i>Cheveux nouez par derrière,</i> quel-	
le marque,	271

<i>Chrétiens.</i> Quelle estoit la doctri-	
ne des Chrétiens de la Judée,	
au rapport mesme de l'Auteur,	323, 324
<i>Chrysandriens.</i> Quelle sorte de	
peuples, & d'où ainsi nom-	
mez,	503
<i>Chrysippe.</i> Philosophe Stoicien,	
combien vécut,	260
<i>Chrysis.</i> Quelle, & ses amours	
avec Glaucias,	193 & <i>fuiv.</i>
<i>Cleante,</i> successeur de Zenon,	
comment mourut,	260
<i>Cleodème.</i> Peripatéticien,	190
pourquoy surnommé l'épée &	
le poignard,	364
<i>Cleombrote d'Ambracie,</i> pourquoy	
se précipita,	429
<i>Clinias.</i> Pille le Temple d'Escu-	
lape,	116
<i>Cochlys.</i> Dialogue de Cochlys &	
de Parthenice, fameuses Cour-	
tisanes.	319
<i>Calomnie.</i> Par quels peuples adorée,	
	87
<i>Calassa de Rhodes.</i> Comment reçu	
en l'assemblée des Dieux.	77
<i>Combate.</i> Quel personnage, &	
comment s'exempra de la ca-	
lomie & du supplice,	384
<i>& fuiv.</i>	
<i>Comedies.</i> Quel doit être leur usa-	
ge,	167
<i>Comparaison.</i> Comment elle se	
doit faire,	15
<i>Coq.</i> Fils de Mars pourquoy	
changé en coq,	93
<i>Corps.</i> Ceremonies pratiquées du	
temps de l'Auteur envers les	
corps des défunts.	178
<i>Cothurne.</i> Ce que c'est, & à quel	
usage,	168
<i>Corps.</i> En quoy consiste la per-	
fection du corps,	422
<i>Courtisans.</i> Sont les Parasites des	
Princes,	156, 159
<i>Cousinsans.</i> Pourquoi toujours en	
garde,	230
<i>Crates.</i> Quel Philosophe,	154
<i>Cre-</i>	

DES MATIERES.

Erastus. Poëte Comique , de
combien longue vie , 261
Cresus. En quelle extrémité se
trouva , 104
En combien peu de temps il fut
déposé , 289
Crispianus. Peripateticien , combien
vécut , 260
Gréfiat. Historien , en quelle esti-
me chez nostre Auteur , 188
Cresus. Quel personnage , 260
Cydus. Beauté de cette riviere ,
246
Cygnus. En quel endroit les com-
pagnons d'Apollon furent chan-
gez en Cygnes , selon la Fa-
ble , 214
Cyllenien. Quelle étoit leur prin-
cipale Divinité . 87
Cyniques. Quelle sorte de gens ,
& pourquoy ainsi appelez ;
338
Leurs mœurs , 339. & leur
défense , 420 & suivantes.
Cyrus premier Roy de Perse ,
combien vécut , 258

D.

Plainte du D , & l'Arrest qui
s'en ensuivit , 462, 463
Damis. Dispute de Damis l'Epi-
curien , contre le Stoicien Ti-
moclès au sujet de la Provi-
dence , 79
Damon. Histoire de l'extrême
amitié d'Euthydique & de
Damon , 27
Dandamis. Ce qu'il fit pour son
amy Amizoque , qu'il voyoit
emmener captif . 36, 37
Dauphins. Combien amoureux
des hommes , 277
Demades. Orateur , combien ti-
mide de son naturel , 153
Demetrius de Sunion. Combien
il aimait Antiphile , 31 & suiv.
Demetrius. Philosophe Cynique ,
pourquoy déchira un jour les
Baccantes d'Euripide , 224

Dequoy accusé devant Prolo-
méc , 232
Democritus. Combien peu suscep-
tible de la crainte , 202
Comment mourut , & à quel
âge , 259
Demosthenes. Sa fausse bravoure ,
153
Combien de fois avoit écrit
de sa main l'histoire de Thu-
cydide , 219
Louange de Demosthène , &
comparaison du mesme avec
Homere , 396 & suiv.
Sa Patrie & ses patens , 398, 399
Denys le Tyran. A quelle extré-
mité fut réduit , 104
Depulatoire. Ce que c'est , & à quoy
bon . 246
Derceto. Mere de Semiramis , de
quelle forme estoit sa statue ,
381
Destin. Si les ordres du destin
sont inviolables , 68, 69
Dencalion. Comment il repeupla
le genre humain , 381
Deuil. Investive contre les ex-
travagances qui se font dans le
deuil , 173 & suiv.
Dialogue. Plaidoyer du Dialogue
contre Lucien , 140, 141
Repartie de Lucien à cette
plainte , 141, 142
Diane. Quels sacrifices font les
Scythes à cette Déesse , 88
Où elle se mit premièrement
en crédit , 119
Dieux. S'ils sont sujets aux or-
dres des Parques , 68, 69
Dieux. Decret des Dieux , 478
Dinomaque. Philosophe Stoicien ,
190 & suiv.
S'ils se peuvent mettre en co-
lere , 70
Dinias. Combien fut célèbre
l'amitié d'Agathoclès & de
Dinias , & en quel pais ils vi-
voient , 25, 26
Diogenes. Seleucien , combien vé-
cut ,

T A B L E

cut ,	260
<i>Dion.</i> Combien excellent Philo- sophe ,	326
<i>Dionysidore</i> , Rheteur ,	364
<i>Dionysius.</i> Comment se laissa em- porter à la volupté ,	135. 136
<i>Diotime.</i> Quelle Dame , & en quoi recommandable ,	8
<i>Diphile</i> , Philosophe Stoïcien , pourquoy surnommé le Laby- rinthe ,	364
<i>Dipsade.</i> Combien cruel animal , & combien douloureuses sont ses morsures ,	265. 266
<i>Disforax.</i> Quel personnage ,	245
<i>Discorde.</i> Quel fut le sujet de la Discorde parmy les Déeses ,	445
<i>Divinité.</i> Quelle contrariété par- mi les Philosophes anciens , au sujet de la Divinité ,	113. 114
Par quelle Divinité , quand il faut jurer , on le doit faire , & quelle est la verita- ble ,	433

E.

R Epique de l'E , à la plainte que l'A avoit formée con- tre luy ,	459
Plainte de l'E , & l'Arrest qui s'en ensuivit ,	463. 464 & suiv.
<i>Eaque.</i> Cousin de Pluton , de quelle charge pourvû ,	174
<i>Eam.</i> Par quels peuples adorée ,	87
<i>Ecornisterie.</i> Comment prouvec être un Art , & le plus excel- lent de tous .	145. & suiv.
<i>Education.</i> Quel soin on prenoit à Lacedemone de celle des en- fans ,	166. 167
<i>Egyptiens.</i> Combien superstitieux ,	5
Quelle Divinité principalement adorée par ces peuples ,	87
Les premiers de tous les peu- ples qui s'en eurent connoissance des choses divines ,	378. 379
<i>Elyste.</i> Quel estoit son destin ,	435
<i>E'encus.</i> Quel Dieu c'estoit ,	236
<i>Elephans.</i> Où ont esté vûs danier	

sur la corde ,	487
<i>Elisées.</i> Champs Elisées , quel lieu ,	175
<i>Eloquence.</i> Combien cet Art ex- celle par dessus les autres ,	151
Ses avantages ,	179. 180
Son portrait & sa demeure ,	181. 182
<i>Empedocle.</i> Où porté par la fumee du Mont Etna ,	116
<i>Enfer.</i> Quel selon les Payens ,	174
<i>Enomæus.</i> A quel prix mit sa fille Hippodamie ,	447
<i>Envie.</i> Comment dépeinte en compagnie de la Calomnie ,	229
<i>Eole.</i> Pourquoi Eole , qui avoit si bien receu Ulysse , ne le re- mena pas en sa maison ,	434
<i>Ephestion.</i> Quel crime c'estoit de- vant Alexandre , de ne reconnois- tre pas Ephestion pour un Dieu ,	232
<i>Epicarme.</i> Poète Comique , com- bien vécu ,	262
<i>Epicure.</i> Son Plaidoyer pour la volupté ,	135
Ce qu'il attribuoit à sa secte ,	147
<i>Epicuriens.</i> Quels entre tous les Philosophes ,	122
Combien différens des Stoi- ciens ,	151
<i>Epilâte.</i> Sa lampe de terre par qui achetée trois mille drag- mes ,	223
Combien excellent Philosophe ,	260
<i>Eratosthene.</i> Grammairien , de combien longue vie ,	262
<i>Erigone.</i> Par qui son chien fut mis au nombre des Dieux ,	415
<i>Esculape.</i> Où il établit une bou- tique d'Apotiquaire ,	119
Son travail ,	124
Quel fut son destin ,	328
<i>Esprits ;</i> raillerie sur leurs appar- itions ,	187 & suiv.
<i>Esquile.</i> Par qui furent achetées les tablettes de ce Poète , & à quel	

DES MATIERES.

à quel usage, 223
 Ce que l'on reprochoit à l'Orateur Esquile, 399
Esquins. Comment devenu le Parasite de Denys le Tyran, 152
 Sa timidité, 154
Ethiopiens. Quelle est leur principale Divinité, 87
Evangelus. Riche Tarentin, ce qu'il fit aux jeux Pythiques, 221
Eudamidas. Son testament, & sa confiance en deux amys, 29
Eumèle. Musicien d'Elide, proclamé victorieux aux jeux Pythiques, 222
Emmenidas. Quelles Déeses, & où étoit leur Autel, 126
Euphorbe. Quel, & où tué, 100
Euqueror. Quel & comment savoit son destin, 435
Euripide. Parasite d'Archelaus, 152
Europe. En quoy se changea Jupiter, pour la beauté d'Europe, 378, 444
Euthydique. Histoire de son extrême amitié avec Damon, 27
 F.
Plainte de l'F, & le jugement qui s'en ensuivit, 464, 465
Félicité. En quoy elle consiste, 102, 147
Femme. Combien il seroit à souhaiter que l'on se pût passer de femme, 374
Fen. Par quels peuples adoré, 87
Flaterie. Ce que c'est précisément & comment distinguée de la louange, 10 & suiv.
Flûtes de Timothée & d'Ilmenias, &c. combien renommées, 220
Folie. Elle excuse tout, 144
Fourmillières. Comparées aux Villes, & l'occupation des fournis à celle des habitans, 117
Fraude. Comment depeinte en la compagnie de l'Envie, &

de la Calomnie. 229
 H.
Plainte du G. & sa décision, 465
Galans illustres. Combien accroissent la gloire d'une Dame, 399
Ganymede. Pour quel avantage ravi par Jupiter, 444
Garamantes. Quelle nation, & en quel temps ils font leurs courses dans la Lybie, 265
Garbatines. Quelle sorte de chaulsüre, 193
Géométrie. Son utilité, 166
Geryon. En quelle estime étoit son corps chez les Thebains, 223
Glancias; ses amours & quel en fut le progres & le danger, 193, 194
Glycera, & Thais, Courtisanes, 288
Gôest. Roy des Omaniens en l'Arabie heureuse, combien vécut, 259
Gorgias. Rhéteur, comment mourut, & à quel âge, 260
Gorgones. Description d'un tableau de l'entreprise des Gorgones, & de la mort de Méduse, 254
 Son Histoire, 432
Grands. Quel besoin ils ont des Parasites, 158
 Quel honneur ils en tirent, 411
La-même & suiv.
Grecs. Comment recurent la Philosophie, & comment elle y gagna les sept Sages, 337
Gyges. Quelle étoit la vertu de Gyges, 135
Gymnosophistes. De combien longue vie, & pourquoy, 256
 H.
Plainte de l'H, & ce qui s'en ensuivit, 465
Hebdomas. Orateur; pourquoy ainsi appelé, 240
Helene. Quelle & si elle étoit si belle qu'Homere la décrit, 100
 L l s Par.

Par qui elle fut ravie durant la
premiere guerre de Troye, *Lamême.*
Enlevée par Thésée, & depuis
aimée par tous les Princes
Grecs, 446
Hemus, Mont, où placé, 340
Hercule. En quoy particulie-
rement louable, 16
Qui doit passer le premier, de
Bacchus ou d'Hercule, & ses
travaux, 77. 81. 134.
Comment surnommé & dé-
peint par les Gaulois, 211.
212
Pourquoy Hercule se fit brûler,
328
Hercule de Tyr, beaucoup plus
ancien que celui des Grecs,
378
Hermoclès le Rhodien, renommé
Statuaire, 387
Herman l'Epicurien, pourquoy
regardé de travers par les Stoi-
ques, 364
Hermotime. Que faisoit l'ame
d'Hermotime Clazomenien,
217
Hermodora l'Epicurien se parjure
pour de l'argent, 116
Foudroyé par Jupiter, 120
Hierophile le Cynique, ses débau-
ches, 116
Heron. Pilote fort expert, 273
Hesiodé. Comment devint grand
Poète, 180
Quelles sont ses œuvres, 268
Hieron, Roy de Syracuse, com-
bien vécu, 257
Hieronyme, Historien, 258. sa
mort, 260
Hippias. Combien excellent Ar-
tisan, 205. & suiv.
Hippocrate. Statuë d'Hippocrate
courant toute la nuit, 197
Hippodamie. A quel prix mise par
son pere Enomaüs, 447
Hipponax. Ancien Saryrique, 236
Homere. Louange d'Homere; sa

comparaison avec plusieurs O-
rateurs, & de son país, 397
& suiv.
Homme. Quelle est la condition
la plus heureuse de l'homme
ou de la femme, 101
S'il y a un art pour connoître
les hommes, 145
Hymette. Forteresse, ou pointe
de rocher en quelle Contree,
127
Hypate. Ville & où située, 45
Hyperide. Sa timidité, 153
Hyppocrate, Amilienien, à quel
âge mourut, 261
Hyppasine, Roy des Caraciens, à
quel âge mourut, 259

L

SA demande contre le K & l'Y,
& ce qu'il en fut ordonné,
467
Idées. De quelle nature, & par
qui vûes, 194
Idole. Quels peuples ont les pre-
miers introduit le culte des
Idoles, 378
Idoménée. Fils de Jupiter, étoit
parasite d'Agamemnon, 154
Jerapolis; quelle ville, & ses
singularitez, 377
Jeux. Publics de la Grèce, & quel
étoit le prix des Victorieux,
162
Ignorance. Combien dangereuse,
& combien de maux elle cau-
se, 228
Inconnu. Dieu inconnu des Arhe-
niens, quand & par qui dé-
couvert, 441
Indes. Comment conquises par
Bacchus, 208 & suiv.
Ion. Philosophe Platonicien, 190.
364
Jour. Quels sont les peuples qui
adorent le jour, 87
Iphigenie. Prêtresse de Diane, 153
Ipsi. Quelle estime les Egyptiens
faisoient de ses cheveux, 223
Ifo-

DES MATIERES.

<i>Isocrate</i> . Combien timide de son naturel,	153
En quelle estime est à present son Eloquence,	184
A quel âge il fit son Panegyrique, & à quel âge il mourut,	261
<i>Isthme</i> . Declamation contre l'entreprise que Neron avoit faire de percer l'Isthme, 450 & suiv.	
<i>Jenon</i> d'Assyrienne : Ville & Temple qui lui estoient consacrez,	377. 381 & suiv.
Son statuë, & ce qu'elle avoit de singulier,	389
Invective contre Junon,	433
<i>Jupiter</i> . Ce que l'on dit de lui en Candie,	89
Combien a plus de peine que les autres Dieux,	125
Invective de Momus contre Jupiter mesme,	415
<i>Justice</i> . Par qui louée, jusqu'à être estimée le souverain bien,	126
Ses avantages & ses vices,	430. 431.
<i>Ixiom</i> . Quelle fut son ingratitude,	361
K.	
PLAINT e du K, & ce qui s'en ensuivit,	466. 467
Où particulièrement nécessaire, la-mesme.	
L.	
PLAINT e de L. principalement contre l'I, & ce qui s'en ensuivit,	467. 468
<i>Lacedemoniens</i> . Comment élevoient leurs enfans,	116
<i>Lapithes</i> . Description d'un combat semblable à celui des Lapithes & des Centaures,	262
& suiv.	
<i>Léda</i> . En quoy se changea Jupiter pour la beauté de Léda,	444
<i>Lettres</i> . Malheur commun aux gens de Lettres,	350

Preteritions des lettres les unes sur les autres,	455 & suiv.
Origine des Lettres Françoises,	457
Eloge de toutes les Lettres,	477
<i>Lemcanor</i> Roy du Bosphore,	37
<i>Lescorne</i> ; les proprietéz,	481
<i>Lescorgne</i> . Combien timide de son naturel,	154
A quel âge mourut,	162
<i>Livres</i> ; leur amas ne rend pas plus docte,	218 & suiv.
<i>Longue</i> . Quand elle est bonne & ce que c'est,	10
Comment distinguée de la flaterie,	16
<i>Louis</i> . Quel exercice & comment se faisoit,	160
<i>Louisseurs</i> . Pourquoi se frottent de sable & de poussière, après s'être frottés d'huile,	169
<i>Lune</i> . Quels peuples adorent la lune,	87
Ses plaintes contre la curiosité des Philosophes,	117. 118
<i>Licurgus</i> . Sur quel modèle forma sa République,	172
<i>Lybie</i> . Costé Meridional de la Lybie, quel,	265
<i>Lycas</i> . En quel endroit est la séparation de la mer de Lycie & de Pamphylie,	273
<i>Lypae</i> , Orateur, pourquoy ainsi appelé.	240
<i>Lysimachus</i> , Roy de Macedoine, jusqu'à quel âge vécu,	257
M.	
DEMANDE de l'M, contre les abreviations, & quel jugement s'en ensuivit,	469
<i>Maelyens</i> . Quels peuples, & où ils habitent,	210
<i>Mages</i> de Perse, pourquoy de si longue vie,	256
<i>Magiciens</i> . Description de l'ist des Magiciens,	512 & suiv.
<i>Magie</i> ; accusée d'imposture,	191
& suiv. Mai-	

T A B L E

<i>Maison.</i> Loüange d'une maison de plaiſance, 247 & ſuiv.	Où vécut, & quelles furent les loix qu'il établit, 172
<i>Marc-Aurèle.</i> De combien longue vie, & pourquoy, 257	<i>Muridate</i> , Roy de Pont, ſurnommé le Bâtiſſeur, combien vécut, 258
<i>Maſſiniſſa.</i> A quel âge il eut un fils, & à quel âge il mourut, 259	<i>Muſcirés</i> , Roy des Parthes, durée de ſa vie, 259
<i>Medecins.</i> Du temps de l'Auteur faiſoient eux-mêmes les remèdes, 197	<i>Muſithée.</i> Quel ſacrifice il fit à Jupiter & aux autres Dieux après être échappé du naufrage, 79
<i>Medée</i> comment dépeinte, 254	<i>Monnoye.</i> Diſtinction de pluſieurs ſortes de monnoyes, 503 & ſuiv.
<i>Meliſſe.</i> Courtiſane, quelle, 294	<i>Morts.</i> Comment honorez par les Scythes, 20
<i>Memnon.</i> Quell: eſt ſa ſtatue, & en quelle contrée, 202	Combien inutiles ſont les plaintes qui ſe font à l'entour des morts, 178
<i>Memphis.</i> Comment cette ville fut priſe, & par qui, 205	Réponſe imaginaire de quelqu'un de ces morts, 177. 178
<i>Meneſtrate.</i> Pourquoi déclaré infame & tous ſes biens conſiſquez, 30	Combien de différentes ſortes de ſepultures de morts, 178
Beau trait d'amitié en ſa faveur, <i>La même.</i>	<i>Mouche.</i> Deſcription admirable de la mouche, 255
<i>Menippe.</i> Comment vola dans le Ciel, 114	En quoy comparée aux Cygales, au Paon, & à la Colombe, <i>La même.</i>
<i>Menſonge.</i> D'où vient que les hommes ne ſe contentent pas de débiter des menſonges, mais ſont bien aiſés d'en entendre, 187. 188	Comme elle eſt compagne de l'homme, durant toute ſa vie, 216
<i>Merione.</i> De qui il étoit Courtiſan & le paraſite 156	Quelle ſorte de mouche eſt de longue vie, <i>la-même.</i>
<i>Mer.</i> Quand ſe peut appeller le miroir des Cieux, 250	Sa métamorphoſe, 218
<i>Mercur.</i> Inveſtive contre Mercure, 431	<i>Moyſe.</i> Comment appelé par l'Auteur, 434
<i>Metempeſychoſe.</i> Ce que c'eſt, & quelques exemples mémorables d'icelle, 99. 100	<i>Muſarion.</i> Courtiſane, 300
<i>Mettier.</i> Quel eſt le mettier qui ne couſte rien à apprendre, mais bien à enſeigner, 149	<i>Muſes.</i> Quelle promeſſe firent à Heſiode, & quels ſont leurs principaux talens, 269
<i>Miltiade.</i> De quoy accuſé, 234	<i>Muſique.</i> Combien puiffante ſur l'eſprit humain, 166. 168
<i>Minerve.</i> Jeux en ſon honneur à Athenes, 162	<i>Myrmidons.</i> Quelle nation, & d'où venue, 117
Description d'un tableau de Minerve, & de ſon Temple, 253	<i>Muſonius.</i> Combien excellent Philoſophe, 326
<i>Minos.</i> Reputé fils de Jupiter, quel honneur il reçut des Dieux, 156	<i>Myrtals.</i> Courtiſane, quelle, 317
	<i>Myrtium.</i> Dialogue de Myrtium avec Pamphile & Doris, ſa-meur

DES MATIERES.

meufes Courtifanes,	290
<i>Mythés.</i> Inveftive de Momus contre ce Dieu,	416
N.	
A ccufation de l'M par la lettre N, & ce qui s'en enfuivit,	469
Réponfe de l'M,	470
Replique de l'N, <i>La-même</i>	471
<i>Naufcaï.</i> Quelle Dame, & en quoy particulièrement recom- mendable,	9
<i>Nature.</i> Pourquoi la Nature a donné des biens aux hommes,	422
<i>Navire.</i> Description d'un Navire, avec tout fon amarrage,	272
<i>Nectar.</i> Breuvage des Dieux,	121
<i>Negrepont</i> , Ifle, par qui retran- ché de la Beocie,	451
<i>Neptune.</i> Quelle fut fon avantu- re,	76
Inveftive contre Neptune,	431
<i>Neron.</i> Déclamation contre l'en- treprife que Neron avoit faite de percer l'Ifthme. 450. & <i>fuiv.</i>	
A quel defsein il alla en Grece,	451
Ses folés imaginations, & la préfumtion,	453.
<i>Neflor.</i> Parafite d'Agamemnon,	154
De Cenée & d'Exadius,	155
Durée de fa vie,	212, 256
Philofophe de ce nom, precep- teur de Tibere,	126
<i>Niobe.</i> Par qui & pourquoi chan- gée en rocher,	18
<i>Numa Pompilius.</i> Combien de temps vécu,	268
<i>Nunismacie</i> , Royaume, en quel endroit, & que fignifie ce terme.	503
O.	
S es prétentions contre les au- tres voyelles,	471
Réponfe que luy fait l'A.	472
Replique qu'elle va plus lon-	

doment en befogne. <i>La-même.</i>	
<i>Obole.</i> Quelle forte de monnoye & de quelle valeur,	175
<i>Offenfe.</i> Bel e coutume des Scy- thes lors que quelqu'un d'en- tr'eux a reçu quelque offenfe,	39
<i>Olympique.</i> Quel étoit le prix du Vainqueur aux jeux Olympi- ques,	162
<i>Or.</i> Quelle description en fait Pindare,	95
Par qui comparé aux graces,	98
Ses beaux effets, <i>La-même.</i>	
Comment il eft la fource de tous maux,	99
<i>Oracles.</i> principalement d'Apol- lon, combien ambigus, & à quoi femblables,	83. 88.
<i>Orateur.</i> Diffinftion entre l'ora- teur & l'hiftorien,	16
Combien les Orateurs font fujets à l'avarice,	157
<i>Orateur.</i> Le moyen de fe rendre en peu de temps grand Ora- teur, & quels en font les deux chemins,	180 & <i>fuiv.</i>
<i>Orefte</i> & <i>Pylade.</i> A quel honneur élevez & pourquoi,	21. 23
<i>Orefte.</i> Venge la mort de fon pe- re par celle de fa mere,	254.
	454
<i>Orion.</i> Hiftoire ancienne d'Orion,	254
<i>Orphée.</i> Comment fa teſte abor- da en l'Iſle de Lesbos,	222
Sa lyre par qui achetée, & ce qui en arriva,	223
Le Patron des Muſiciens,	341
<i>Ortolans.</i> Quels font les meilleurs,	483
<i>Oſyris.</i> Quelles cérémonies ſe font pour la feſte,	379
<i>Oüye.</i> Au rapport de qui eſt plus infidele que la veüe,	252
P.	
D ifpute du P, & de l'H, con- tre l'Inſurpation del'E.	465
Comment décidée, <i>La-même.</i>	
Plain-	

T A B L E

Plainte du P , contre l'usage d'apresent,	472	Patras. Ville où située,	64
Et son Arrest,	<i>Là-même.</i>	Patria. Combien douce & aimable, & pourquoi?	263
Pacate. D'Apelles , quelle	4	Comment les Dieux semblent aimer leur Patrie , & ce que c'est,	<i>Là-même.</i>
Palais. Description & loüange d'un Palais magnifique ,	247	Recommandation & loüanges de la Patrie ,	264 & suiv.
	<i>& suiv.</i>	Patrocle. Parasité d'Achille,	155
Palamede : stratagème dont il se servit à l'égard d'Ulyffe ,	254	Sa valeur,	<i>Là même.</i>
Pamphile. Dialogue de Pamphile avec Myrtium & Doris , fameuses Courtisanes ,	290	Pauvreté. Des avantages de la Pauvreté ,	420 & suiv.
Pamphylie. En quel endroit est la séparation de la mer de Lycie & de Pamphylic ,	273	Peintres. D'où vient que les Peintres ne sont pas responsables en justice de leurs imaginations ,	17
Pan. Compagnon de Bacchus où logé ,	128	Peinture. Combien différente de la parole ,	252
Ses plaintes ,	<i>Là-même.</i>	Pelicus; General des Corinthiens, & sa statue ,	195
Son investive contre les Philosophes ,	128. 129	Pelops. Pour quelle raison admis à la table des Dieux ,	444
Panorae. Pythagoricien, quel personnage ,	202	Comment vainquit Hippodamie ,	447
Pantarches. Pierres precieuses , de quelle propriété ,	498	Penelope. De quoi peut servir d'exemple ,	9
Pantie. Quelle dame & sa beauté ,	5	Peregrinus. Combien le bâton de ce Philosophe fut estimé & acheté ,	223
Paoon. En quel temps il étale plus magnifiquement ses beautez ,	252	Quel , & sa mort ,	320. 321
Parasite. Si l'exercice de parasite peut être appelé un mestier ,	144	En quoy comparé à Empedocle, <i>là-même & suivantes</i> , jusqu'à	334
S'il peut être rangé parmi les arts liberaux ou mécaniques ,	145	Perses. Quelle est la principale Divinité qu'ils adorent ,	87
Sa définition établie & expliquée ,	146. 147	Persée. Description de la peinture de Persée & d'Andromede,	253. 254
Ou prouve que de tous les arts cest le meilleur ,	149	Phalés. Par quels peuples adoré ,	87
Qu'il l'emporte même sur la Philosophie & sur l'Eloquence,	151. & suiv.	Phédre. Comment perdit Hypolite ,	234
Pâris. A quoy préfera Helene , & pourquoi ,	446	Phénix. Pour quelle particulière considération élu Roy par les Animaux ,	480
Parnés. Mont, & eu quelle Contrée ,	127	Phidias. Quel étoit le plus excellent de ses ouvrages ,	144
Parques. Quelle est leur puissance, & si les Dieux y sont sujets ,	68. 69	Philète premier Roy de Pergame, combien vécu ,	258
			<i>Phi.</i>

DES MATIERES.

- Philins* Courtisane, quelle, 292
Philocrate. Combien timide de son naturel, 153
Philosophes. Combien incertains, 113, 114
 Quelle sorte de gens, & leur grand nombre, 122
 Si l'on peut donner l'exemple de quelque Philosophe qui soit mort les armes à la main, 154
 Combien sujets à l'avarice, 157
Philosophie. Combien cet Art excelle par-dessus les autres, 151
Philosophes; quels seuls dignes de ce nom, 205
Philosophie. Ses plaintes à Jupiter, touchant les faux Philosophes, 235 & suiv.
Philoxène. Pourquoi puny très-severement par Denys le Tyran, 223
Phrygiens. Quelle est leur principale Divinité, 87
Pilade. Description d'un tableau de Pilade & Oreste, 253
Pirithoüs favorise l'enlèvement de Proserpine, 446
Pittacus l'un des sept Sages, combien vécu, 259
Platon. Quelles étoient ses loix, 120
 S'il s'est mêlé du mestier de Parasite, 152
 En quoi comparé à Nicias, jamais ne fut à la guerre, 154
 Sa mort, à quatre-vingt-un an, 260
Phaon. Pourquoi ainsi appelé & ce que signifie ce nom, 175
Phycs. Place d'Athenes, à quoi destinée, 127
Poësie est un present du Ciel, 150
 Quels en sont les charmes particuliers, 166
Poëte. Pourquoi les Poëtes ne sont pas responsables en justice de leurs imaginations, 17
Poëte. Isle des Poëtes, en quelle contrée, 505
 Diverses manieres d'agir de ses habitans, *la-même & suiv.*
Polemon. Quel personnage, & pourquoi quitta l'Academie, 132
Polemon, Poëte comique, comment & à quel âge mourut, 261
Polycrate. En combien peu de temps dépouillé, 280
Polydamas. En quel endroit la statue de cet Athlete guerissoit de la fièvre, 417
Polystrate. Quel, & combien grand Orateur, 10
Portique. Flaidoyer du Portique contre la Volupté, 133, 134
Posidonius, Philosophe & Historien d'Apamée, combien vécu, 260
Potamon, Orateur, de combien longue vie, 261
Professions, où l'on vit long-temps, quelles sont particulièrement, 256
Prose. Quelle est la plus recommandable, de la Prose ou de la Poësie, 396
Proserpine. Par qui recherchée jusques dans les Enfers, 446
Protefilas. En quel endroit avoit ses sacrifices, 417
Providence; Si elle est maîtresse, ou esclave du destin, 87
Ptolomée fils de Lagus, combien heureux, & combien vécu, 258
Ptolomée. Ses amours incestueux, 116
Pugilat. Quelle sorte d'exercice, 162
Pyrrhon. Pourquoi ne se voulut point presenter en jugement, 137
Pygmées. Description de l'Isle des Pygmées, & que signifie proprement

- prement ce mot , selon son
étymologie , 509
Leur guerre contre les Grûes.
La-même.
Leurs mœurs & leurs exerci-
ces. *la-même & suiv.*
Pyrrandriens. Quelle sorte de peu-
ples , 498. *& suiv.*
Pyrrhus & Alexandre, quels nous
sont representez dans l'Histoi-
re , 205
Pythagore. Quel personnage , &
ce qu'il avoit été auparavant ,
99
Pourquoi défendit les Viandes
& les fèves , 101
Pythiques. Quel étoit le prix du
Vainqueur aux Jeux Pythiques,
162
Pythie, Courtisane. 311
Python. Comparé à Demosthène,
407
- Q.**
PLainte du Q. & sa demande ,
472, 473
Sa Sentence , *la-même.*
Quelidonium. Dialogue de Queli-
donium & de Drocé , fameux
les Courtisanes , 407 *& suiv.*
R.
- PLainte de l'R** , contre l'I &
l'E , 473
Ordonnance de l'Usage con-
tr'elle , *la-même.*
Repentir. Comment dépeint en
la compagnie de l'Envie & de
la Calomnie , 229
Rhadamante. Combien severe Jul-
ticié , & de quel pays , 175
Rhea. Qui le premier enseigna
les mysteres aux hommes , 382
Rhetorique. Plaidoyer de la Rhé-
torique contre Lucien , 137.
138
Rhododaphné. Explication de ce
terme , 244
Rhodope, Montagne, où placée ,
340
Richesses. Description des incom-
- moditez des richesses . 102 ,
103 , 107
Riches. Quelles sont les craintes
& les soins qu'ont les riches ,
357. *& suiv.*
Combien ceux-là se trompent,
qui croient que la felicité con-
siste dans les richesses , *la-même.*
Saturne aux riches , 359 *& suiv.*
Réponse des riches , 361
Rois. Quelle est la félicité des
Rois , 104
Pourquoi comparez aux sta-
tues d'or , *La même.*
Quelle est leur infortune , 105
Roxane d'Aétion , 4
Royaute. A combien de maux su-
jette , 285, 286
S.
- PLainte de l'S** , contre les Au-
teurs Modernes , 473, 474
Plainte du Z , contr'elle , 474
Salmonée; ses aventures , 430
Sanglier Calydonien. En quelle
estime chez les Tegeates , 223
Effet de la colere de Diane , 372
Sappho. Quelle l'ame, & en quoi
recommandable , 8
Sarpedon. Fils de Jupiter , par qui
tué , 155
Pourquoy Jupiter ne put
empescher sa mort , &
comment il pleura sa perte ,
434
Saturne. S'il devoit ses enfans ,
& ce qui le mûr à se défaire
de son Empire , 346
Saturnales. Leur description , &
ce qui s'y passoit , 344 *& suiv.*
Loix des Saturnales , 351
Les loix du Festin , 353 *& suiv.*
Epistres Saturnales , 354
Réponse de Saturne , 356.
& suiv.
Saturne aux Riches , 359 &
suiv.
Scorpions. De combien de sortes
en Lybie , 266
Scribes, Ou Interpretes des mys-
te-

DES MATIERES.

reres des Dieux chez les Assy-
 riens & les Arabes , pourquoi
 de si longue vie , 256
Scythes. Quelle estime ils font
 d'un bon amy , & combien
 abhorrent la trahison , 22
 Comment ils servent leurs
 amys , 39
 Quelle étoit leur principale
 Divinité , 87
 Exacts Observateurs de la jus-
 tice , 162
Semiramis. En quoy changée ,
 381, 390
 Et comment devenuë sage ,
 391
Séres. De combien longue vie ,
 & pourquoi , 256
Servius Tullius. Combien de temps
 vécut , 257
Sidonians. Quels peuples , & mer-
 veilles de leur pays , 378
Simonida. Ancien Satyrique , 236
 Combien il vécut , 262
Sinathocle. Roy des Parthes , à
 quel âge commença à regner ,
 259
Sisanes & *Toxaris* , combien
 grands amis , 42
Smirna. Où située , & quelle
 Ville , 2
Socrate. Comment se porta con-
 tre les Lacedemoniens , 154
Socrate. Combien estimé entre
 les Philosophes , & comment
 Cherephon lui fut envoyé , 183
 De quoy accusé , 234
 A quoi se plaisoit particuliere-
 ment , 248
Solon. L'un des sept Sages , son
 entretien avec *Anacarsis* , 160
 & suiv.
Sommeil. Son occupation , 124
Songe pourquoi dépeint avec des
 ailes , 94
 De combien de sortes selon
 Homere , La-même.
 De quoi ils se forment , La-
 même,

Tome. II.

Sophocle. Comment mourut , &
 à quel âge. 261
Sofandre de Calamis. Quelle sta-
 tue , & sa beauté , 3, 4
Softrate. Comment défit *Prolo-*
mée , & prit la ville de *Mem-*
phis , 205
Souhait. Combien bigarres &
 inutiles parmy les hommes ,
 277, 278. & suiv.
Sparticus. Comment tué en un
 festin , 116
Spektacles. Combien celebres en
 Grece , 162
Squelette. Ce que c'est , 178
Statuë. Apparoussante toutes les
 nuits , quelle , 195
Stésicore. Poëte Lyrique , de com-
 bien longue vie , 262
Stoicisme. Combien differens des
Epicuriens , 151
Stratonice. Belle-mere d'*Antio-*
chus , 116
Stratonice. Quelle , & quel Tem-
 ple elle fit bâtir. 383
Samion. Quelle place , & en quel-
 le contrée , 127
Superfluité. Combien fâcheuses ,
 423, 424
Syrie. Description du Temple de
 la Déesse de Syrie , de son ori-
 gine & de ses cérémonies , 377
 & suiv.

T.

PLAinte du T contre l'S , &
 leur reglement , 475
Tale ; Intendant de *Minos* , &
 neveu de *Dedale* , 196
 Ce qu'on disoit de sa statuë ,
 la même.
Tarquin le Superbe , combien de
 temps vécut , 257
Tantale. Quel honneur il reçut
 des Dieux , 156
 Comment dépeint , 267
 Temple. Description de divers
 Temples singuliers , 378
 & suiv.
 Temples anciens de quel costé
 Mm tour-

<i>tournez,</i>	248
<i>Toris, Roy des Caraciens vers la mer rouge, à quel âge mourut,</i>	259
<i>Toris. Roy des Odrysiens, combien vécut.</i>	257
<i>Tersigore. Poëte, quel personnage,</i>	395
<i>Thais. Dialogue de Thais & de Glycera, fameuses Courtisanes,</i>	288 & suiv.
<i>Thalés. Comment détourna le cours d'un fleuve en la Lydie,</i>	205
<i>Combien il vécut,</i>	259
<i>Théagene. En quel endroit sa statue guetissoit de la fièvre,</i>	417
<i>Théane. Quelle Dame, & en quoi recommandable,</i>	8
<i>Thébains. Combien extravagans au sujet de leur origine,</i>	189
<i>Thémistocle. De quoy accusé,</i>	234
<i>Thersite. Comment décrit par Homere,</i>	220
<i>Thésée. Comment a passé toute sa vie,</i>	134
<i>Enleve Helene & Proserpine,</i>	446
<i>Thrasos. Quel Dieu ils avoient,</i>	87
<i>Thucydide. Combien de fois Démosthene en avoit écrit de sa main l'histoire.</i>	219
<i>Thieste. Combien son crime fait d'horreur sur les Théâtres,</i>	346, 347
<i>Tigranes, Roy d'Arménie, à quel âge mourut,</i>	259
<i>Tigrapate. Prince des Laziens,</i>	37
<i>Timoclès. Dispute de Timoclès le Stoïcien contre Damis l'Epicurien, au sujet de la Providence,</i>	85 & suiv.
<i>Tirsius. Combien on luy donne de temps de vie,</i>	256
<i>Tragedies. Quel doit être leur usage,</i>	167
<i>Troasiens; quels peuples, & leurs mœurs,</i>	395
<i>Tribades. Quelles sortes de per-</i>	

<i>sonnes,</i>	296
<i>Triphane. Dialogue de Triphane & de Charmide, fameuses Courtisanes,</i>	309 & suiv.
<i>Trophimus. Invective de Momus contre les Oracles,</i>	417
<i>Troie. Si la guerre de Troie se passa comme Homere la décrit,</i>	109

V.

E <i>N</i> quels endroits il semble exclure l'L,	468
<i>Plainte de l'V, sur la misère de la condition,</i>	475
<i>Venus. Son temple & ses mystères à Biblis,</i>	379
<i>Vers. Si les Vers sont plus estimables que la Prose.</i>	396
<i>Vertu. Combien estimable même dans les ennemis,</i>	20
<i>Vénus. Les avantages de la veuve sur l'ouïe,</i>	252
<i>Ulysse. Ses aventures,</i>	147, 156
<i>Pourquoy ses mensonges furent excusables,</i>	188
<i>Description d'un tableau d'Ulysse,</i>	254
<i>Univers. Diverses opinions des Philosophes touchant l'état de l'univers,</i>	113, 114
<i>Volupté. Plaidoyer en sa faveur,</i>	135, 136
<i>Vulcain. Quelle est sa félicité.</i>	68

X.

R <i>Emontrances de l'X, contre l'S,</i>	76
<i>Xenocrate. Disciple de Platon, de combien longue vie,</i>	260
<i>Xenophanes, fils de Dexine, & disciple du Philosophe, La-</i>	<i>mém.</i>
<i>Xenophile. Musicien, meurt âgé de cent cinq ans,</i>	159
<i>Xenophon, combien vécut,</i>	260
<i>Y.</i>	

Y. Comment se fauve de la demande de l'V, 467 Taux. Pourquoi plus fidelles que les oreilles, 252 Touchent beaucoup plus que l'ouïe, 162 Z Amelais ; où reconnu pour Dieu, 426 Zenon. Quel Philosophe, 154 Zenobemus. De quelle façon il té-	moigna son amitié à Mencecratc, 29, 30 Comment il se glorifioit de son amitié, <i>La même.</i> Zenobemus, Philosophe Stoïcien, 364 & <i>suiv.</i> Zénon. Chef de la secte Stoïque, combien vécut, 259 Zénon, fils d'Aristenes, 364 Zoroastrie. Plaine de Zoroastrie, quelle, la ville & les logis, 512 & <i>suiv.</i>

C A T A L O G U E

Des Livres en Musique nouvellement Imprimés, chez PIERRE MORTIER.

- Sonate da Camera di Arcangelo Corelli. Opera 1. 2. 3. & 4. Corrigez de plus de 600 Fautes.
- Albinoni XII Concerti Opera Quinta fol. 7 voll.
- Concerti à Quatro due Violini Viola, Violoncello, obligato, e Basso Continuo e Sinfonie à Tre Da Luigi Taglietti Opera, sesta fol 5. vol.
- VII. Recueil d'Airs nouveaux Sérieux & à Boire Par Mr. de Bouffet.
- X. Suites de Claveffin Par Frobergue. Mises en meilleur ordre, & Corrigées d'un grand nombre de Fautes.
- Duos Anglois de Différents Maîtres à 2 Flutes ou Violons. *Livre Second.*
- Preludes Allemandes, Sarabandes, Courantes, Gavottes & Giges à 2 Flutes ou Violons & une Basse par Bononcini.
- La Camilla Dance nouvelle, sur un air Italien de l'Opera du même nom, par Bononcini.
- Oude en Nieuwe Hollandze Boeren Lietjes en Contredanssen, op nieuws geheel verbeterd en doorgaans vermeerdert, voor de Hand-Viool, de Fluyt, en Hau-

CATALOGUE.

Haubois. 4°. 3. Deelen.

Les Trios des Operas de Lully. 4°.

Paralele des Italiens & des François, en ce qui regarde la Musique & les Operas. 12.

l'Opera d'Achille & Polixene, en Musique par Lully. 4°.

Fanfarses Pour les Chalumeaux, les Doubles Flutes & les Trompettes; Propres aussi à jouer sur les Flutes, Violons & Haubois. Par Jaq. Philip. Dreux. Livre

Second.

Fables d'Esope par Belgarde. 8°. 2 vol. Fig.

Oeuvres du P. Rapin. 12. 3 voll.

Oeuvres de Voiture augmentées. 12. 2 voll.

Recueil des Remedes de Mad. Vauquet. 12. 2 voll.

Emanuel le Noir. 12.

Introduction à la Geographie de Mr. Sanfon. 12.

Nouveaux Contes de Fées. 12.

Les Fées Contes des Contes. 12.

Contes de Fées. 12.

Art de Vivre Content. 12.

Description de l'Isle de Formosa, 12. Fig.

Entretiens d'Ariste & d'Eugene. 12.

Examen des septante semaines de Daniel. 12.

Journal du Siege de Turin fait lever par le Prince Eugene 12.

Voyage de Schouten 12. 2 voll. Fig.

Jardinier Fleuriste 12. 2 voll.

F I N.

